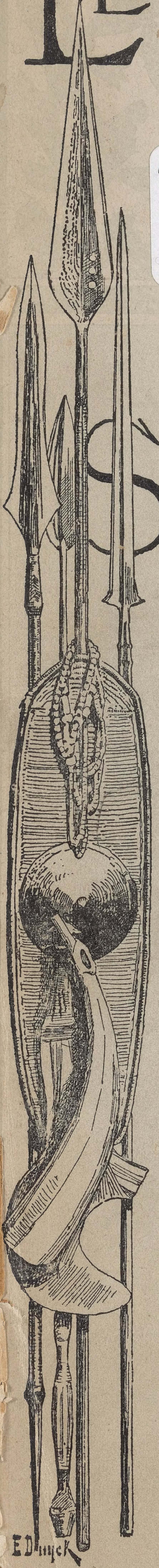
LE CONGO ILLUSTRÉ

Voyages et Travaux des Belges

DANS L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE
A.-J. WAUTERS.

9DT
641
C748
AFA



DEUXIÈME ANNÉE
1893

SOMMAIRE

Portraits et biographies

H. M. Stanley.
Baumann — Bentley — Mrs W. H. Bentley — Chaltin — Cornet — Crespel — Dekeyzer — de Lannoy de Bissy — C. Delcommune — Delporte — Dubois — Dr Dupont — Ed. Dupont — Dr Etienne — Francqui — Gordon-Pacha — Heyn — Janssen — Le Clément de Saint-Marcq — Ledeganck — Sœur Marie-Christine — Murray — Popelin — Stairs — Strauch — Van Neuss — Weyns.

Relation de voyage

De Zanzibar au Katanga. Journal du capitaine Stairs.

Le chemin de fer du Congo

La ligne — Les travaux — Les aqueducs — Les Chinois au Congo — Les travailleurs indigènes du chemin de fer — Matadi — Le « Menhir » — Les ravins des Eaux-Bonnes, du Diable, du Sommeil, de la Chute et de Pondene. — Les ponts de ces ravins et ceux de la Mpozo, de la Mia et de la Kibueza. — Le col et le massif de Palaballa. — Exploitation des 40 premiers kilomètres.

Notices diverses

Le pays et ses habitants. — Flore et faune. — Organisation et administration.

COLLABORATEURS

Texte de MM. E. Deligne — Dr Dubois — Lieutenant Lemaire — Capitaine Stairs — Van Mons.
Dessins de MM. Duyck — Fischer — Lynen — Lieutenant Masui — Mellery — Rheinfelder.
Photographies de MM. le lieutenant Carton — Alex. Delcommune — Capitaine de Macar — F. De Meuse — Dr Etienne — Forfeitt — Hans Meyer — Capitaine Jacques — Sadzot — Shanu — Capitaine Weyns.

ABONNEMENTS

	Belgique		Étranger
Six mois . . . . . fr	4 00	fr	5 00
Un an	8 00	—	10 00
Le volume broché . . .	8 50	—	10 50
— relié . . .	11 00	—	13 00

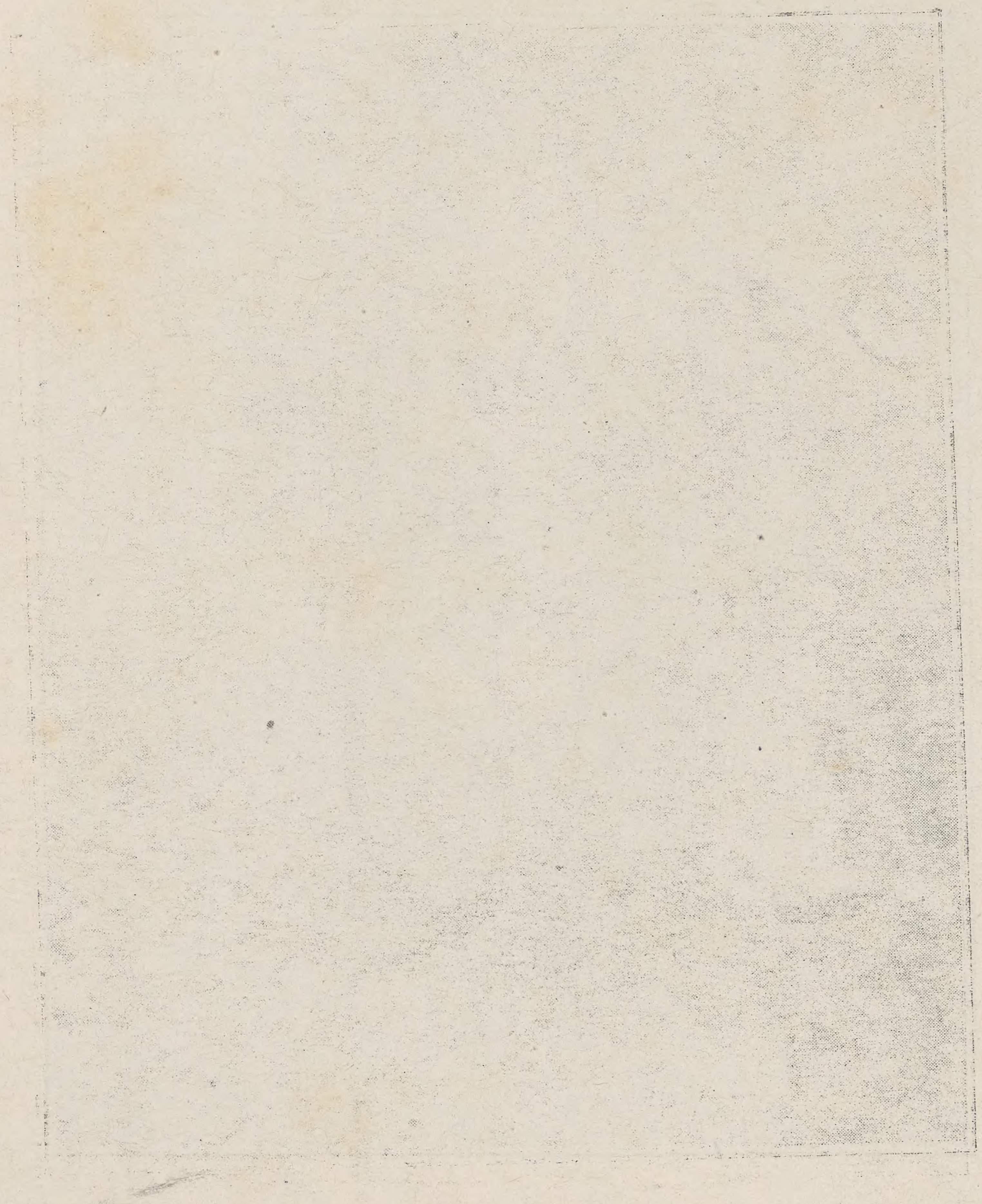
BUREAUX : 13, rue Brèderode, Bruxelles
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : « **CONGO** »
TÉLÉPHONE N° 564

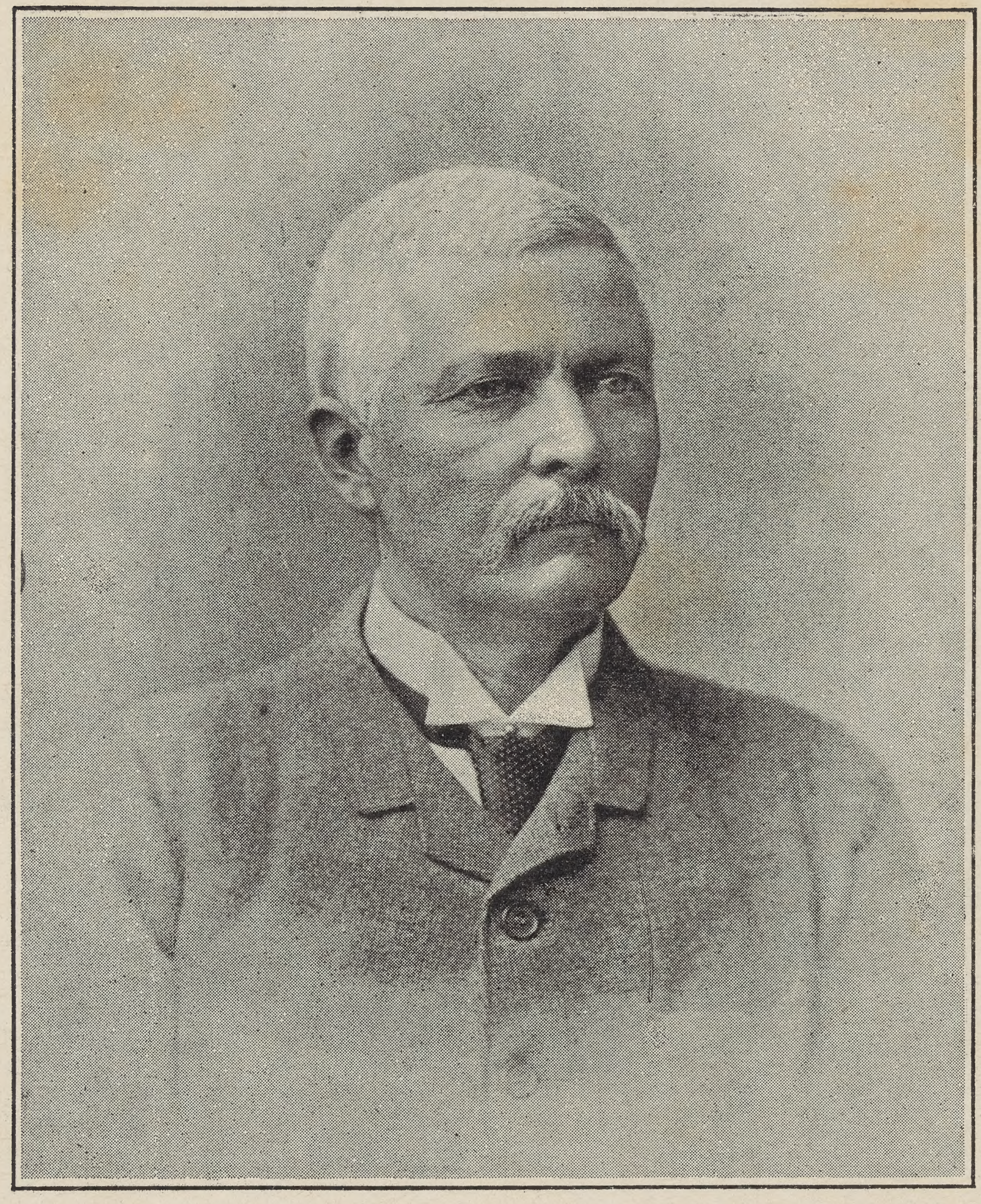
SMITHSONIAN LIBRARIES

Em Gorlia

LE CONGO ILLUSTRÉ

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
45, rue du Poinçon, 45





H. M. STANLEY

LE

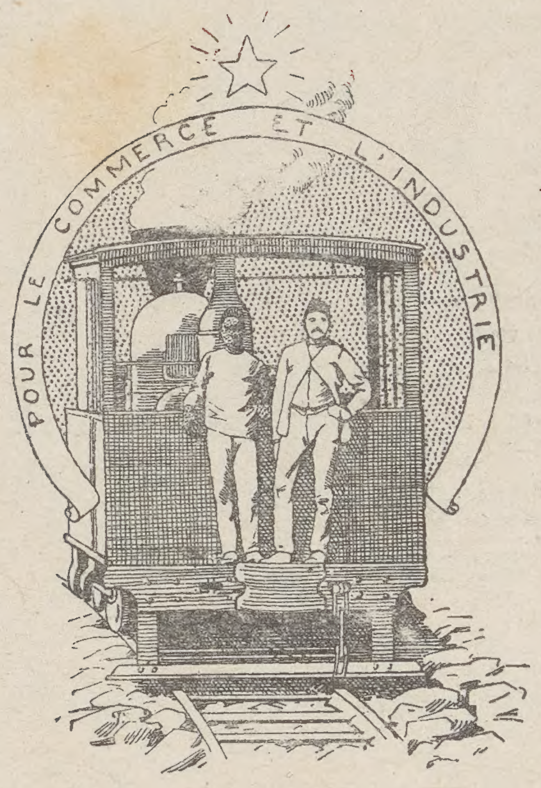
CONGO ILLUSTRÉ

VOYAGES ET TRAVAUX DES BELGES

DANS L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

A.-J. WAUTERS



DEUXIÈME ANNÉE

1893

BUREAUX

ADMINISTRATION & RÉDACTION

13, RUE BRÉDERODE, 13

BRUXELLES

CAMILLE JANSSEN

Né à Liége, le 5 décembre 1837. — Docteur en droit et en sciences politiques de l'Université de Liége. — Substitut du procureur du Roi à Hasselt (1865). — Président du tribunal international d'Alexandrie d'Égypte (1875). — Consul général en Bulgarie (1879). — Consul général au Canada (1882).

Premier voyage au Congo. — Départ le 29 août 1885, en qualité d'administrateur général. — Rentre en Belgique le 9 janvier 1887.

Deuxième voyage au Congo. — Départ le 8 mai 1887, avec le titre de gouverneur général. — Explore le Chiloango et la Lukula. — Rentre en Belgique le 16 juillet 1888. — Du 2 octobre 1888 au 15 mai 1889, fait à Bruxelles l'intérim d'administrateur général du département de l'intérieur.

Troisième voyage au Congo. — Départ le 18 mai 1889, comme gouverneur général. — Inspecte le haut Congo jusqu'aux Falls, le Lomami et le Kassaï jusqu'à Luluaburg. — Rentre en Belgique le 5 juin 1890.

Secrétaire d'État du département des finances de l'État indépendant du Congo.

La constitution de l'État indépendant du Congo a été proclamée à Banana, le 19 juillet 1885, par sir Francis de Winton. Huit mois après, l'agent supérieur de l'Association du Congo rentrait en Europe, son terme de service étant achevé, et M. Camille Janssen, nommé administrateur général du nouvel État, prenait la direction du gouvernement local.

Le haut fonctionnaire qui, à la demande du souverain, venait d'abandonner les fonctions de consul général de Belgique au Canada pour accepter la plus difficile et la plus délicate des missions et assumer les plus lourdes responsabilités, arrivait au Congo pour y organiser l'administration et le fonctionnement régulier de l'État.

Tout y était à créer. Depuis l'époque de la découverte, à la fin du xv^e siècle, jusqu'à ce moment, le Congo n'avait connu la loi d'aucun pouvoir civilisé. Depuis quelques années seulement, les croiseurs anglais avaient chassé les négriers des criques du bas fleuve. Dans l'intérieur du pays, à quelques lieues des rives de celui-ci, c'est à peine si les populations indigènes connaissaient l'Européen. La propriété n'était ni garantie, ni protégée. La justice n'existait pas. Tout était à créer!

Les résistances à vaincre étaient considérables, les obstacles à tourner énormes. Les moyens d'action étaient d'une insuffisance absolue.

Nous ne parlons pas du côté politique de la question : Les rapports avec les Portugais, au sud, et les Français, au nord, exigeaient le plus grand tact et une extrême circonspection. Les trafiquants établis au Congo depuis vingt à trente ans ne voyaient pas, eux non plus, d'un bon œil succéder le nouvel ordre de choses à l'ancien système, qui était la liberté sans contrôle et sans réglementation. Cependant, pour réformer et pour établir, le chef du gouvernement local n'avait à sa disposition qu'un budget insuffisant, un personnel jeune et restreint. On n'imagine pas tâche plus ardue, plus hérissée de difficultés!

M. Camille Janssen se mit à l'œuvre et Édouard Dupont, de passage à Boma en 1887, le voyant à la besogne, écrivait :

« Le côté important est la présence ici de l'homme remarquable, peu connu en Belgique, appelé par le Roi à diriger et à organiser cet ensemble. En choisissant M. Janssen pour cette grande tâche, le Roi a assuré le succès, à coup sûr. On sent que l'ordre règne ici, qu'il y a hautes vues, fermeté, clairvoyance, autorité. »

Successivement furent organisés les importants services de la justice, de l'état civil, des postes, des transports, de la propriété.

Il faut relire le rapport adressé au Roi, le 16 juillet 1891, par les administrateurs généraux de l'État, pour se faire une idée du travail accompli tant à Bruxelles qu'au Congo et du développement qu'avait pris l'œuvre en dix ans.

M. Janssen est pour une large part dans cet extraordinaire développement. Tour à tour administrateur et explorateur, chef du gouvernement local, secrétaire d'État de deux départements à Bruxelles, il a créé ou dirigé les différents services de l'État. Il est au premier rang des fondateurs de celui-ci.

Dans les hautes et difficiles fonctions qu'il a occupées et qu'il occupe, il a constamment honoré le nom belge par ses vastes connaissances, son infatigable activité, sa philanthropie éclairée et son loyal caractère.

L'ARCHITECTURE NÈGRE

Les habitations indigènes du bassin du Congo diffèrent d'après la tribu à laquelle appartiennent leurs propriétaires ; c'est assez dire que l'architecture nègre, bien que peu compliquée, est très variée. Il y a cependant des types généraux qui sont usités sur un rayon considérable de pays.

Huttes en cône, en rond, carrées, pointues, grandes, hautes, petites, basses, on en rencontre pour tous les goûts et de toutes les sortes. Mais les habitations du Congo les plus intéressantes sont, sans contredit, après celles des Niam-Niam, qui doivent être mises hors pair, celles du Sankuru et de l'Aruwimi.

La première de nos gravures, où l'on voit des « chimbecks » rabaissés, représente une vue prise dans le village de Mani (Stanley-Pool). Au milieu de la place principale du village est le « mât fétiche », généralement celui qui supporte le drapeau de l'État.

Un coin du village de Mani, Stanley-Pool. (D'après une photographie de M. De Meuse.)

Les cases des nègres du bas et du moyen Congo sont loin d'être aussi pittoresques que celles du haut Congo. Elles sont faites cependant avec soin. Généralement, une voie assez large coupe le village en deux parties. Vers chaque extrémité de cette rue se trouvent des auvents où du feu est conservé toute la nuit; ce sont de vrais corps-de-garde, ils servent aussi de lieu de palabre.

Le toit de chaque « chimbeck » dépasse les parois dans tous les sens d'environ 80 centimètres. Pour y pénétrer, on doit se livrer à une véritable gymnastique. Comme les noirs n'ont pas le moyen de faire des portes à charnières, ils ne pratiquent que de petites ouvertures en sciant deux ou trois palis, de sorte que l'on doit faire une forte enjambée pour entrer et pour sortir. Des pieux sont enfoncés dans le sol de chaque côté de l'ouverture et des bois tout préparés, qui se placent horizontalement, permettent de boucher en une minute les ouvertures, en cas de péril.

Les colonnes qui soutiennent la véranda sont souvent peintes et ornées de dessins géométriques.

A l'extérieur, les murs sont également décorés; de rares cases possèdent cependant une porte qui est ordinairement peinte et sculptée. Sur les côtés extérieurs pendent ordinairement un tambour de danse long de deux à trois mètres, la ceinture de lianes qui sert à grimper aux palmiers, et la hotte avec laquelle la femme va chercher du bois et faire la récolte aux champs.

Dans l'intérieur, on remarque les paniers de provisions, la vaisselle, la poterie, les calebasses, les *muringas* ou vases à rafraîchir l'eau, les machettes pour couper le bois, la hachette et la houe. Dans la pièce du fond, se trouve un lit étroit couvert d'une natte et d'un oreiller rempli de coton sauvage. Le plus souvent aussi, on y voit un coffre où l'on enferme les tissus et la vaisselle d'Europe.

Des habitations qui ont un aspect gai, protégées par de grands bananiers et des palmiers donnant l'ombre et la fraîcheur aux occupants des maisons en « herbe », ce sont les huttes pointues des villages populeux des bords de la rivière Sankuru.

Ces constructions ne se rencontrent que dans le haut Sankuru ; elles ont une hauteur de 5 mètres, et 3 mètres de largeur sur 4 de longueur ; les parois sont faites de grosses perches de 4 mètres de longueur, plantées verticalement dans le sol à une distance de 10 à 15 centimètres les unes des autres. La charpente du dôme du toit est construite au moyen de longues baguettes flexibles qui, partant du sommet des poteaux, vont se rejoindre au centre en décrivant un arc de cercle. Le tout est recouvert d'une forte épaisseur d'herbes sèches. Dans la partie supérieure de la paillotte, une grande claie est suspendue : elle sert de grenier pour y conserver les différentes provisions qui, se trouvant continuellement enfumées par le feu permanent entretenu dans la hutte, sont ainsi à l'abri des insectes.

C'est de cette région que sont parties les expéditions de Le Marinel, de Bia et de Dhanis pour le Katanga. Luzambo est une des principales bases d'opérations de l'État du Congo contre les esclavagistes et le centre du gouvernement d'un important district, celui du Lualaba occidental.

Les populations riveraines du Sankuru comptent parmi les plus intelligentes et les plus perfectibles de l'Afrique centrale.

Cette rivière est navigable sur un très long parcours; ses berges sont élevées de 2 à 3 mètres au-dessus du niveau de l'eau, et elles sont couvertes de magnifiques forêts d'une végétation exubérante, coupées, çà et là, de belles prairies verdoyantes. Les populations travaillent bien le fer et le cuivre; elles sont désireuses de s'instruire et ne sont pas dépourvues de sentiments artistiques, les gracieuses portes de leurs

habitations et leur ordonnance intérieure en sont une preuve.

Notre seconde gravure représente un coin du village de Yambuya, situé sur la rive droite de la rivière Aruwimi, rive élevée de 10 mètres au-dessus du niveau des eaux. C'est à 300 mètres en aval de ce village, très populeux, que Stanley établit son camp retranché. Les indigènes se livrent à la pêche et à la culture.

Dans ce pays, les constructions sont tout autres que dans le reste de l'Etat. Les architectes nègres y font preuve d'imagination, de goût et de notions de l'art de l'ingénieur. Les toits des curieuses « maisonnettes » qu'ils élèvent sont en forme de cônes; ils ont une hauteur de 5 à 6 mètres et sont faits des larges feuilles hérissées du maranta superposées. Ces demeures primitives ont un singulier aspect : de loin, on croirait voir une série d'éteignoirs placés les uns à côté des autres.

Les chaumines dont nous donnons la gravure ci-contre font partie de ce que Stanley appelle la ville métropolitaine de l'Aruwimi. C'est à partir de Bondeh qu'on les voit pour la première fois.

Voici ce qu'en dit le célèbre voyageur : « C'est ici, à Bondeh, que nous notons pour la première fois un changement sensible dans l'architecture indigène. On aperçoit de tous côtés des huttes coniques affectant la forme d'un éteignoir ou d'un pain de sucre et s'élevant à une grande hauteur par rapport aux toitures basses des habitations que nous avons constamment rencontrées depuis l'océan Atlantique jusqu'ici. Chose curieuse, ces huttes circulaires n'ont guère qu'un mètre cinquante de diamètre; aussi nous avons d'abord eu peine à croire qu'elles puissent servir à des êtres humains. »

Toitures côniques des villages des bords de l'Aruwimi.
Vue prise à Yambuya.
(D'après une photographie de M. De Meuse.)

Rien n'est curieux comme ces cônes dont le chaume affecte des teintes grisâtres à côté du feuillage vert vif des figuiers, des palmiers, des bananiers, des bombacées gigantesques, qui donnent aux allées proprettes et aux habitations l'ombre et la fraîcheur.

Le confluent du Nepoko et de l'Aruwimi marque la limite entre deux sortes d'architectures. En aval, les habitations sont coniques; en amont, elles sont carrées, entourées de gros troncs de rubiacés qui forment des cours séparées et servent de fortifications; défendu par des gens armés de carabines, un de ces villages ne pourrait être enlevé que par une troupe très forte.

Plus haut encore, chez Mazamboni, le puissant chef du haut Aruwimi, l'architecture change de nouveau. Là se trouvent des villages extraordinairement peuplés et populeux. La plupart du temps, ils consistent en une seule rue, large de 10 à 20 mètres, bordée de huttes de même forme et de même hauteur et attenant les unes aux autres. On dirait souvent une seule construction de 200 à 300 et même de 400 mètres de longueur. Autour des villages, des champs cultivés et des pâturages. Ces étranges édifices sont bas, longs et pourvus de toits en pente, l'inclinaison allant dans le sens de l'arrière. La demeure du chef se reconnaît à une énorme pièce de bois, large de $1^{m}25$, haute de $1^{m}80$, épaisse de 5 centimètres, dans laquelle on coupe la porte, taillée à facettes. Les larges avant-toits s'élèvent à 3 mètres au-dessus du sol, et les cases ont 10 pieds de largeur. Le faîtage avance de 76 centimètres sur le devant et dépasse de 60 centimètres la muraille de derrière.

Souvent, comme à Uyugu, sur un affluent de l'Ituri, chaque suite de maisonnettes est bâtie en demi-cercle, de façon que les deux extrémités se rejoignent à peu près. Deux portes ferment cette singulière agglomération, qui forme alors un cercle parfait; au milieu se trouve une large place. Cette conformation est adoptée pour les facilités de la défense.

Dans notre fascicule VI de 1892, pages 42 et 43, nos lecteurs ont lu la description d'un village de nains et en ont vu la gravure, ce qui nous dispense de revenir sur ce sujet. Dans la grande forêt de l'Aruwimi, les nabots perchent quelquefois, mais plus rarement, au milieu des feuilles touffues des arbres, dans lesquels ils taillent des espèces d'échelons pour la facilité de l'ascension.

Chez les Bangala et les Bayanzi, les cases sont rectangulaires avec des pignons en chaume. Elles sont faites avec goût.

A l'Équateur, les villages consistent généralement en une rue à peu près droite et parallèle au fleuve, nette, bien battue et large de 6 mètres. Des deux côtés, les paillottes se succèdent, groupées par propriétaires, avec des intervalles de 10 à 50 mètres entre les groupes. Les espaces intermédiaires sont envahis par les herbes, qui ne laissent place qu'à un étroit sentier.

Une case a une longueur de 8 mètres, une largeur de $2^{m}50$, la hauteur d'un homme au sommet et de 1 mètre aux murs des longs côtés. Le toit est à deux versants. Comme les parois verticales, il est couvert de feuilles de palmiers. Une charpente simple maintient les six pans qui forment la maisonnette et qui sont reliés par des liens en jonc. Une ouverture, unique et étroite, placée sur la façade, y donne accès. Il n'y a ni fenêtre ni regard quelconque.

L'intérieur, entièrement luisant et noirci par la fumée du foyer nocturne, n'est meublé que de quelques tabourets taillés d'une pièce dans un tronc d'arbre, de nattes, de paniers, de poteries, d'armes, enfin d'un châssis bas servant de lit.

Ces cases se démontent, s'emportent et se remontent très facilement. Un homme riche, d'après Coquilhat, en possède de cinq à vingt. Il y loge ses femmes et ses esclaves.

(A continuer.)

La tranchée du col de Palaballa.
(D'après une photographie de M. Émile Delcommune.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

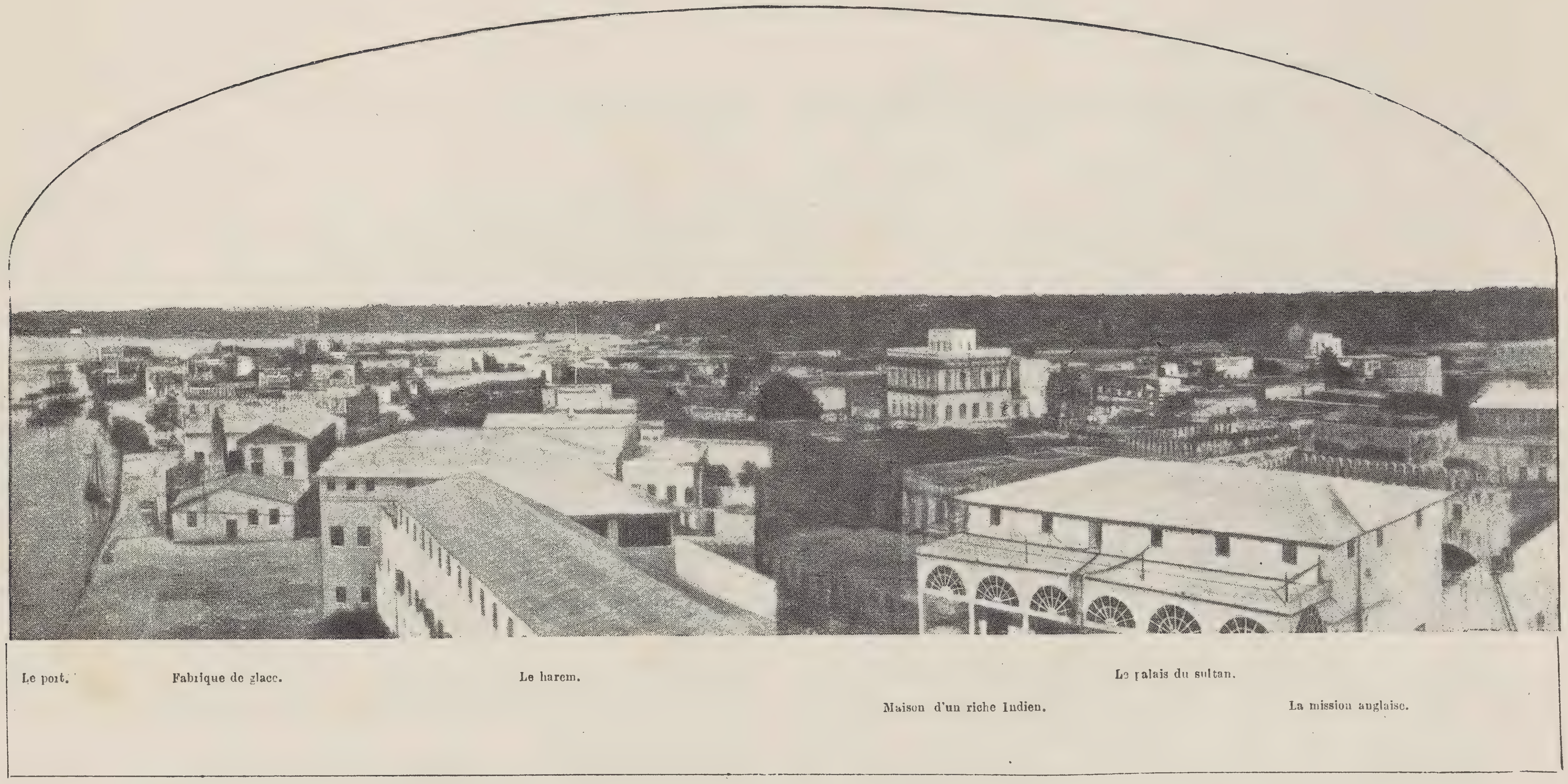
AU COL DE PALABALLA

En quittant la rive droite de la Mpozo, la voie s'engage dans un ravin excessivement profond et escarpé, auquel on a donné le nom de *Ravin du Diable*. Elle en remonte le versant septentrional, franchissant des ravins secondaires, tels que le ravin du Sommeil et celui de la Chute, pour aboutir, après environ six kilomètres de parcours, au col de Palaballa, le moins élevé de ceux que l'on rencontre dans le massif séparant le bassin du Congo de celui de son tributaire la Mpozo. L'altitude de ce col est de 288 mètres, la cote de la voie au point où elle quitte la rivière étant de 95 mètres.

La tranchée du col de Palaballa est de beaucoup la plus importante de toute la ligne. Elle atteint un maximum de 9 mètres de profondeur et se prolonge sur une longueur de 110 mètres. Le cube des déblais est d'environ 4,500 mètres. Comme l'indique notre dessin, la partie supérieure a été creusée en terrain meuble, la partie inférieure dans une roche sableuse facilement attaquable à la mine, même à la pioche.

En Europe, des transports de déblais aussi importants se seraient faits à l'aide de gros matériel, wagons et locomotives. Au Congo, les moyens puissants doivent être rejetés à cause de la difficulté des transports et de l'impossibilité dans laquelle on se trouve de faire avancer le gros matériel avant le complet achèvement de la voie à l'arrière. Le petit chemin de fer Decauville se transporte à dos d'homme : aussi est-il le seul employé à l'avancement.

La ligne traverse le col de Palaballa à la cumulée $15^{k}887$. La locomotive a franchi ce point il y a près de deux mois. Les travaux sont presque terminés à la descente du col et sont activement attaqués dans les plaines qui s'ouvrent aux pieds du massif, vers Nkenge da Lemba.



Un coin de la ville de Zanzibar

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891) [1]

INTRODUCTION

En confiant au capitaine Stairs, de l'armée anglaise, le commandement d'une expédition de découvertes et d'études dans la région où le Congo a ses sources, la Compagnie du Katanga lui remit, parmi ses instructions écrites, celle de consigner, jour par jour, ses observations sur la nature des pays que l'expédition placée sous ses ordres traverserait, sur leurs habitants, leurs ressources et leur avenir.

Le voyageur s'est consciencieusement conformé à ces instructions, et parmi les papiers que son adjoint, le marquis de Bonchamps, a rapporté d'Afrique à Bruxelles et remis au Conseil d'administration de la Compagnie du Katanga, se trouve un journal relatant jour par jour la marche de la caravane, le récit des principaux événements auxquels elle a assisté, la description des pays traversés et des peuples visités.

Ces pages, écrites par un voyageur expérimenté comme l'était Stairs, doublé d'un esprit entreprenant et hardi, et d'un observateur curieux et attentif, sont d'un haut intérêt géographique. L'écrivain a saupoudré son récit, écrit au jour le jour, de remarques topiques marquées au coin de cet *humour* britannique qui forme un attrait de plus pour le récit du voyageur. Bien que le journal ait été exclusivement écrit pour les besoins d'une entreprise privée, la direction de celle-ci a pensé qu'il ne fallait pas tenir secrets les fruits d'un tel effort et d'un tel labeur. En effet, à côté de renseignements qui sont du domaine exclusif des affaires, il s'en trouve d'autres qui s'adressent à la science et qui sont, en outre, de nature à être utiles à ceux qui s'aventureront un jour dans ces régions lointaines

Le Conseil de la Compagnie a donc été unanime à ordonner la publication presque intégrale du journal du capitaine Stairs. En même temps qu'une œuvre utile, cette publication est un hommage à la mémoire du vaillant officier qui avait accepté avec enthousiasme la mission que la Société belge lui avait offerte, et qui l'a remplie avec la plus grande loyauté jusqu'au jour où la maladie l'a arrêté dans sa marche et l'a finalement frappé de mort au moment même où il s'apprêtait à prendre le bateau pour rentrer en Europe.

En même temps que le texte du journal du voyageur, nous publierons les quelques croquis dont il l'a illustré et les cartes de son itinéraire.

A.-J. W.

[1] Traduit de l'anglais par M. Alph. de Haulleville.

LE JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS

« Voici qu'il faut prêter l'oreille et sortir du sommeil à l'appel de sa voix qui se répercute au loin à travers les campagnes, annonçant que la dernière heure de la nuit s'en va. Il retentit net comme le son du clairon! Écoutez comme il sonne dans l'air frissonnant du matin, avertissant le soldat qu'il doit se lever et s'armer avant l'aurore! Hauts les bras et les cœurs; le temps des doux rêves est passé. Maudit soit le couard qui dort encore lorsqu'ont fui les ténèbres qui l'enserraient! Que fermes soient votre courage et vos pas, lorsque le soleil versera sur vos têtes ses brûlants rayons, lorsque les fusils seront rangés en ligne, et que la fanfare éclatante de la bataille aura retenti. »

I. — DE LONDRES A ZANZIBAR

Départ de Londres. — Naples, Port-Saïd, Aden et Mombas. — Arrivée à Zanzibar. — A la recherche de porteurs. Organisation de la caravane.

18 mai 1891.

Quitté Londres par le train de 10 heures du matin, partant de Charing-Cross vers Folkestone et Naples, pour de là, par le steamer *Madura*, me rendre à Zanzibar.

Je viens de passer exactement quinze mois en Angleterre et pendant ce temps j'y ai beaucoup appris et je me suis bien amusé.

Au revoir, *Old England!* J'espère être de retour dans deux ans et demi, sain, sauf et ayant réussi. Je voudrais rester ignoré jusqu'au jour du retour, et alors regagner bien vite l'Europe.

20 mai.

Quitté Paris en wagon-lit pour Rome, où je suis arrivé le 20. L'après-midi, je débarque à Naples. J'y trouve des lettres, parmi lesquelles un pli pour Alex. Delcommune, qui se trouve actuellement dans l'Afrique centrale, quelque part du côté des sources du Congo.

21 mai.

Parti de Naples pour Port-Saïd. A bord se trouve Saleh, le boy de Stanley, qui a accompagné celui-ci dans l'expédition d'Emin. Il s'est ramassé un assez joli pécule au cours de ses voyages en Europe et en Amérique. Voici maintenant qu'il retourne au pays natal, mais je doute fort qu'il y atteigne jamais une situation élevée, en dépit de sa réelle intelligence. Il retombera dans les habitudes d'insouciance et de paresse des Zanzibarites et, petit à petit, il oubliera tout ce qu'il a vu. Parmi les passagers, je remarque encore le révérend Ashe, jadis missionnaire avec M. Mackay, dans l'Uganda. Il semble très au courant de tout ce qui concerne l'Afrique orientale et est, jusqu'à un certain point, un admirateur de Stanley. M. Ashe a écrit un petit livre très érudit et très utile, intitulé: *Two Kings of Uganda.*

Je déteste les voyages de mer qui dépassent deux heures; je suis de l'avis des Hindous : « Ça est poison ! » Votre énergie semble toujours être restée quelque part sur la rive, et ce n'est qu'après de grands efforts que l'on parvient à achever une besogne quelconque.

Les noms des membres de l'expédition sont : 1. W. G. Stairs (Anglais); 2. Capitaine Bodson (Belge); 3. Marquis de Bonchamps (Français); 4. D J.-A. Moloney (Anglais); 5. Thomas Robinson (Anglais).

25 mai.

Arrivé à Port-Saïd. Descendu à terre, acheté des cigarettes, et dîné. Cela semble étrange de revoir ces jaunes Égyptiens; tout un monde de souvenirs vous revient à l'esprit et vous retrace les dures journées vécues en ramenant à la côte les commis d'Emin.

Pendant l'année que j'ai passée en Angleterre — 1890-91 — j'ai bien fait, à Londres seul, la connaissance d'au moins 300 personnes. Mais combien peu d'amis! Qu'ils sont rares ceux qu'on peut appeler de ce nom ! C'est vraiment incroyable ! A Londres, il y a tout au plus dix personnes à qui je pourrais emprunter une banknote de dix livres, si j'en avais sérieusement besoin, et je ne connais que trois familles chez lesquelles j'oserais me présenter à l'heure du dîner, en costume de ville et sans être invité.

Les idées des Anglais sur l'Afrique sont étranges et de nature, quelquefois, à provoquer de l'irritation. Mais il faut avouer que pour l'ignorance absolue des questions africaines, les nations continentales battent l'Angleterre à plate couture.

Reverrais-je jamais toutes les personnes avec qui j'ai soupé l'an dernier et les centaines de demoiselles avec lesquelles j'ai valsé à Londres et que j'ai, ensuite, à peu près oubliées? En général, je n'admire pas beaucoup les jeunes filles de Londres. Ce sont des êtres absolument vides et elles se suivent l'une l'autre dans leurs idées et dans leur toilette comme un troupeau de moutons. La jeune campagnarde, qui ne vient en ville que de temps à autre et qui fait de la campagne son *home*, est autrement plus intéressante et aussi plus instruite.

30 mai.

J'ai eu de longues causeries avec le révérend Ashe, le missionnaire de l'Uganda; il me paraît avoir des idées justes sur les questions africaines. Plus je lis les rapports des travaux des missionnaires et plus je cause avec eux, plus aussi je me convaincs de cette vérité qu'avant de pouvoir produire un effet réel et durable sur l'esprit des races africaines au moyen de la prédication, il est nécessaire que les laïques constituent au besoin par la force un gouvernement stable et juste.

Avons-nous le droit de nous emparer de cette vaste contrée, de l'enlever à ses chefs locaux et de la faire servir à réaliser nos vues propres?... A cette question, je répondrai positivement : oui.

Quelle valeur aurait-elle entre les mains des noirs, qui,

dans leur état naturel, sont autrement plus cruels les uns pour les autres que les pires Arabes ou les plus mauvais blancs? Peut-on, d'un autre côté, supposer un seul instant que l'Arabe laisserait à jamais la contrée en friche?

Certes non. Il s'emparera du gouvernement de tous ces Africains du centre et introduira chez eux toutes ses institutions semi-barbares, à moins que les hommes blancs n'interviennent. Et qui oserait comparer, par exemple, les règles du gouvernement anglais avec celles des Arabes?

Je le répète, avant l'arrivée du missionnaire, il faut établir un gouvernement stable. Nous avons fait fausse route sous ce rapport et nous avons commencé la besogne par le mauvais bout, en envoyant d'abord en avant quelques missionnaires sans l'appui d'une force armée, montrant ainsi aux noirs notre faiblesse, et ensuite des commerçants sans foi ni loi, leur donnant ainsi un exemple de notre perfidie et de notre manque de justice.

L'expérience que tente la Grande-Bretagne dans l'Afrique centrale doit être suivie de près par tous les vrais amis des indigènes. Puisse un succès véritable couronner les efforts de l'Angleterre!

Quel lien solide que celui qui existera toujours entre Parke, Jephson, Nelson et moi! Je n'ai jamais lu nulle part le fait de quatre Anglais qui aient supporté ensemble tant d'adversités et qui soient restés de si fermes amis. Je considère Parke, entre autres, comme le caractère le plus brave et le plus noble que j'aie jamais rencontré.

J'ai appelé l'un de mes bateaux *la Dorothy*, en l'honneur de M^me^ Stanley, qui en a été la marraine. L'autre a reçu le nom de *Bluenose* (le nez bleu), d'après le sobriquet que m'ont donné mes compatriotes.

1^er^ juin.

Arrivé à Aden. Il faisait jour. J'y ai passé deux très agréables et bonnes journées, en attendant l'*Arcadia* de la *P. and O.* avec le courrier anglais. Dîné au mess. Comme toujours, il faisait à Aden une chaleur suffocante.

3 juin.

Parti pour Zanzibar dans la soirée. Reçu des lettres de sir John Kirk, m'annonçant que le Sultan a renoncé à son opposition quant au recrutement.

J'apprends que les missionnaires du cardinal Lavigerie cherchent à enrôler 400 porteurs à Zanzibar. Selon toutes les probabilités, une terrible famine sévira sur la route. Ce sera une difficulté de plus à ajouter à toutes celles que nous aurons à affronter.

11 juin.

Arrivé à Mombassa. Je me suis établi à Kilindini, chez M. Pigott, qui remplit les fonctions d'administrateur. J'ai constaté là de notables progrès. Le service des transports, sous les ordres d'Ainsworth, est réellement bien organisé.

12 juin.

Visité la tombe de mon vieil ami le capitaine H. B. Mackay, R. E., dans le cimetière de Free Town. Pauvre camarade! La nouvelle de sa mort est pour moi un terrible coup. Être jeune, solide et actif, et être ainsi coupé net dans sa fleur, c'est vraiment effrayant!

Je reçois un télégramme de Nicol m'informant qu'à ce jour il n'avait pu réussir qu'à enrôler environ 60 hommes, parce qu'il n'a pu commencer ses opérations d'embauchage que lundi dernier. C'est une déception, car à Aden, on m'avait télégraphié que tout marchait bien et que, pour le jour de mon arrivée à Zanzibar, je trouverais prêts et mes hommes, et mes étoffes. Avec l'aide de M. Pigott, j'ai pu me procurer à Mombassa environ 56 porteurs, et j'espère en obtenir 50 de plus la semaine prochaine. Il est arrivé récemment ici un grand nombre de gens engagés dans le Belutchistan. Pour autant que j'ai pu les juger, ils forment une jolie collection d'êtres absolument inutiles.

J'ai enrôlé un chef, 56 porteurs, 1 cuisinier, 4 Askaris, en tout 62 hommes, dont un a manqué le jour de l'embarquement.

13 juin

Embarqué mes hommes et fait signer tous les contrats pour deux ans, au prix de 183 liv. st. 7 sh. On annonce de Zanzibar une grande disette d'hommes par suite du grand nombre de caravanes qui se dirigent vers l'intérieur.

Quitté Mombassa à 1 h. 30 m. Appris que miss Sheldon, la voyageuse américaine, a atteint la côte près de Pangani, sur le territoire allemand.

14 juin, dimanche

Arrivé à Zanzibar. Me suis mis en rapport avec Nicol, de Smith, Mackenzie et C^ie^. J'ai réussi à louer un dhow qui mènera mes hommes engagés à Mombassa jusqu'à Dar-es-Salaam, car je crains qu'ils ne désertent si je les laisse descendre ici. J'ai télégraphié au baron de Soden, le gouverneur allemand, pour obtenir la permission de débarquer des hommes et des armes sur le territoire allemand.

15 juin.

Envoyé un dhow à Dar-es-Salaam avec le capitaine Bodson, porteur de lettres au baron de Soden et à un marchand indou. Débarqué la plupart des marchandises de l'expédition et mis les marchandises en entrepôt jusqu'à mon départ.

Vu à midi C. S. Smith, le consul anglais. J'ai causé une heure avec lui. Il ne m'est en aucune façon hostile, mais tous mes hommes doivent être des hommes libres; les contrats doivent lui en être soumis et passés devant lui. Je me suis procuré le contrat de Johnston et l'ai pris pour modèle.

Vu les consuls belge et français, le belge pour obtenir des lettres pour le gouverneur de Tabora; les prêtres français semblent disposés à faire parvenir mes lettres par la voie de Mpala. Nicol fait tout son possible pour avancer les affaires, mais je m'attends à être retenu ici jusqu'au 30 juin.

Le consul de Belgique, de son côté, a introduit une requête à l'effet d'obtenir pour le capitaine Jacques la permission d'enrôler ses hommes ici. Celui-ci, qui se rend également à Karema, pour le compte de la Société antiesclavagiste belge, a besoin de 500 hommes. Mes courriers pour Karema, qui auraient dû être envoyés par la mission française de Zanzibar et que je croyais déjà en route, ne sont pas partis, et les pères français ne savent rien à leur sujet.

Stokes arrive à la côte demain. Il paraît que la disette sévit jusqu'à Tabora. La route est cependant tranquille, m'affirme-t-on.

(A continuer.)

DE LA TOILETTE

Coiffure basoko.

Déformations artificielles. — Les tatouages se complètent par des déformations artificielles dont la plus usitée est l'extraction et le bris des dents, qui sont réservés souvent aux hommes libres; en amont du Stanley-Pool, les dents sont taillées en pointe, ou découpées verticalement à mi-épaisseur, de manière à pouvoir introduire un brin d'herbe dans le canal dentaire.

L'allongement du lobe de l'oreille est fréquent. Il est percé et reçoit comme ornement un morceau de bois, une vieille douille de cartouche, des dents de fauve. Dans le haut Congo, on trouve la lèvre supérieure percée d'un trou destiné à recevoir un bâtonnet ou un morceau de corde. Morceaux de corde aussi dans les cartilages de l'oreille ou du nez comme dans la gravure ci-contre.

Les peuplades du haut des rivières Lopori et Bussira (Béngudji) compriment le crâne des nouveau-nés de manière à l'allonger en pointe; les adultes, au lieu de passer la courroie de leurs fardeaux sur leur front, la passent sur leur pointe.

A Biniukantoto (haute Bussira), il paraîtrait que les indigènes ont un tablier naturel obtenu par l'étirement continu de la peau de l'abdomen.

L'arrachement des cils et des sourcils, ainsi que l'épilation, sont des pratiques générales.

Coiffures. — Les Bacongo se rasent généralement, laissant subsister parfois de minces bandes de cheveux formant des dessins symétriques. Leurs femmes disposent leurs cheveux en tresses minces huilées, ou bien, au moyen d'un mélange de charbon de bois pilé, de kula et d'huile, elles se couvrent la tête de boules rouges et noires, grosses parfois comme des noix. Quelques hommes adoptent cette coiffure peu légère.

Les plus belles coiffures sont celles des Bateke, simulant à la perfection des toques, des cimiers de casque, etc.; les cheveux des tempes sont portés courts et rasés de manière à dessiner des pointes vers les yeux.

Les Mongos et les Ngombe mêlent des perles et des cauries à leurs cheveux et à leur barbe. Certaines coiffures de perles demandent plusieurs semaines d'un travail patient.

Peintures. — Le fard africain par excellence est le *kula*, poudre rouge du camwood, obtenue par le frottement de deux morceaux de bois enduits d'huile de palme. A cette teinture rouge on joint des lignes et des points d'argile jaune, rouge et blanche. Certaines de ces lignes ont une signification et se tracent seulement dans des circonstances spéciales; l'amoureux qui va voir sa belle se dessine le long des bras une suite de points jaunes; tel qui va demander audience à son chef se fait sur le pied une ligne blanche partant du gros orteil. Un cercle blanc autour des yeux est de la plus haute coquetterie.

Pour la guerre, la face est couverte d'un enduit noir gluant, fait de terre, de cendres et d'huile; tout le corps est blanchi à l'argile et le pagne ordinaire est remplacé par des feuilles de bananier. Sur la tête, un bonnet fait d'une peau de singe, ou bien une résille garnie de plumes de perroquet, de pintade, d'épervier.

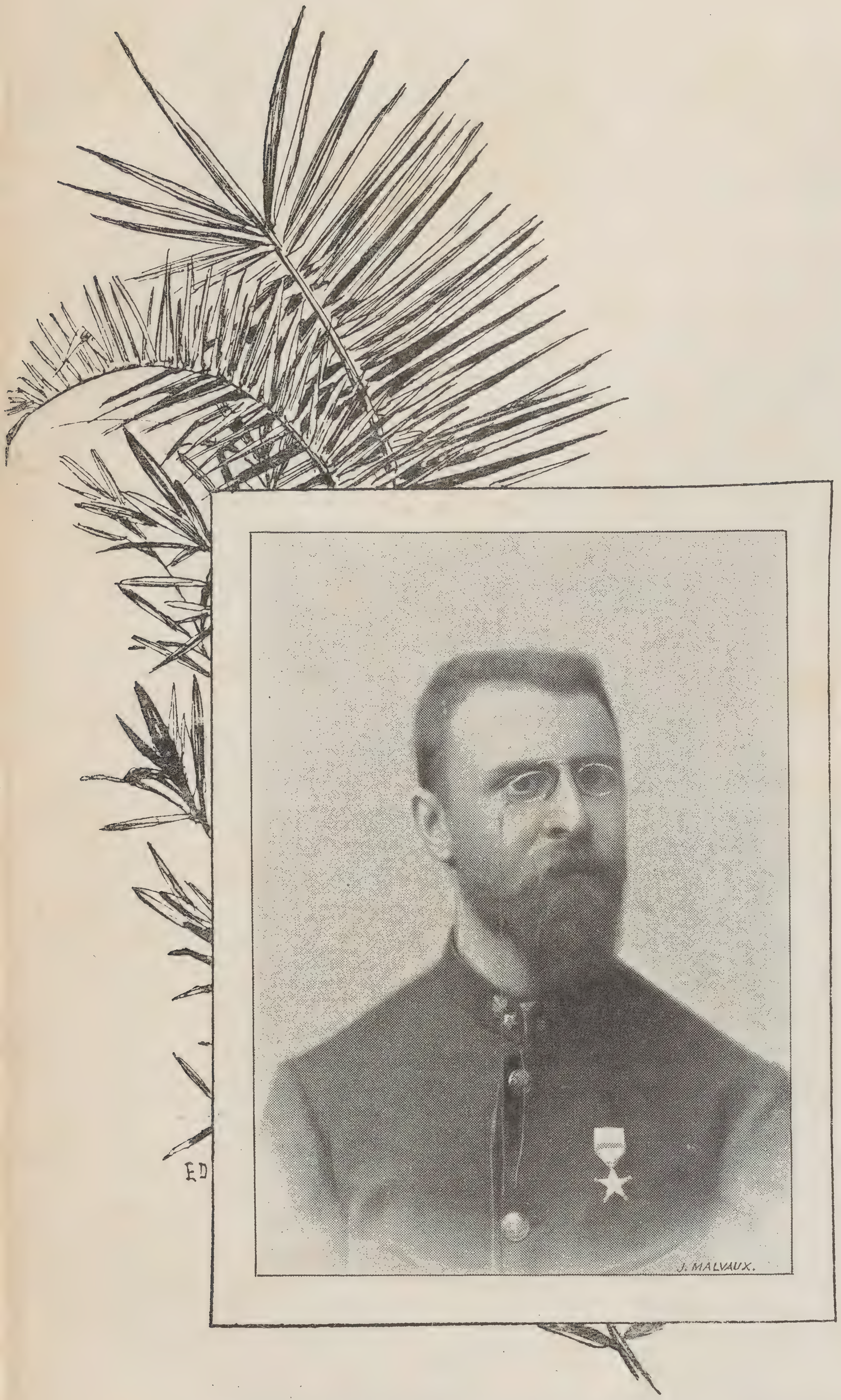
Ornements. — Complétons cet exposé de la toilette par l'énumération rapide des ornements nègres.

Les colliers des femmes atteignent parfois le poids de 12 à 15 kilogrammes; les Bateke ont des colliers plats assez coquettement ouvragés; ceux-ci sont généralement à section circulaire; ils sont en cuivre d'Europe, fondu par les indigènes. Aux poignets et aux chevilles, des anneaux plus ou moins lourds, généralement en cuivre, parfois en fer.

Les guerriers ont souvent au cou ou au poignet un mince anneau de fer garni d'un morceau de peau de serpent bourré de caoutchouc; c'est fétiche. Les femmes portent des jambières faites d'une baguette de laiton, grosse comme le doigt, enroulée en spirale vasée; le poids d'un tel ornement est incroyable. Le Bacongo se couvre de grelots et de sonnettes. On trouve quantité d'épingles à cheveux, souvent fort bien faites. Des clous dorés dans les cheveux font bon effet. Le tout se complète par une série de fétiches dont il serait difficile de donner une énumération : dents d'animaux, griffes de fauve, cornes de buffle remplies de « *monganga* » et garnies de cuivre, etc.

Pour les danses et les enterrements, on a recours aux parures de feuillage. Aux pagnes indigènes, faits de fibres d'ananas et de bambous ou simplement d'écorces battues (ngombe), l'Européen a ajouté toutes ses étoffes de traite, ses sonnettes, ses grelots, ses chapeaux, ses perles, ses parasols, tous produits recherchés avidement et donnant lieu souvent à des accoutrements d'un genre carnavalesque des plus réjouissants.

Lieut. Ch. Lemaire.



LE DOCTEUR

HENRI DUPONT

Né à Bruxelles, le 27 septembre 1861. — Docteur en médecine, chirurgie et accouchements.

Premier départ pour le Congo, au service de l'État indépendant, le 17 septembre 1888. — Envoyé aux Stanley-Falls le 14 décembre 1888. — Désigné pour le district de l'Aruwimi le 8 octobre 1889. — Rentré en Belgique le 16 février 1892.

Deuxième départ en qualité de médecin de 1[re] classe, le 10 mai 1892. — Chargé d'une mission de recrutement à la côte occidentale. — Arrivé à Boma en septembre 1892. — Désigné pour le district de l'Ubangi-Uellé le 13 octobre 1892.

Dans ces derniers temps, le service sanitaire a pris au Congo un grand développement.

Depuis la fin de 1879 jusqu'à la fin de 1882, les expéditions du « Comité d'études » ont fonctionné sans médecin. Le docteur Allart, le premier médecin qui fut envoyé au Congo, y arriva au mois d'octobre 1882. Il s'installa à Boma. Le mois suivant, un second médecin, le docteur Van den Heuvel, quitta la Belgique, à son tour, et alla s'installer à Léopoldville. En 1885, au moment de la fondation de l'État du Congo, celui-ci n'avait encore à son service que deux médecins.

Il s'en trouve actuellement dix, résidant à Banana, Boma, Léopoldville, Équateurville, Ibembo, sur l'Aruwimi, le haut Ubangi, le Lualaba, à la suite des expéditions du haut Uelle et de l'Uelle Bomu ; plus six à Matadi, au service de la Compagnie du chemin de fer du Congo.

Le docteur Dupont, dont nous publions aujourd'hui le portrait, en est à son deuxième séjour au Congo. Pendant le premier, il a passé un an aux Stanley-Falls et deux ans au camp de Basoko, sur l'Aruwimi. Reparti pour l'Afrique il y a huit mois, il a été désigné pour être attaché à l'expédition de l'Ubangi-Uelle, où il doit se trouver en ce moment. Physionomie intéressante et éveillée, caractère ardent, généreux, esprit cultivé et observateur, le docteur Dupont ne peut manquer de tirer profit du long séjour qu'il achève au Congo, et il nous est permis d'espérer qu'après avoir été là-bas dévoué à l'humanité, à son retour en Belgique il ne sera pas indifférent aux progrès de la science.

Le service sanitaire s'organise peu à peu. Les soins médicaux sont donnés gratuitement aux blancs et aux noirs en service dans les stations et aux indigènes des environs. Les médecins de l'État sont autorisés à traiter les particuliers. Il est fait le possible pour généraliser l'usage du vaccin. Au point de vue plus général de la salubrité du pays, les mesures de précautions nécessaires sont ordonnées pour empêcher l'introduction ou la propagation des maladies contagieuses épidémiques, pour isoler les individus contaminés et désinfecter les embarcations.

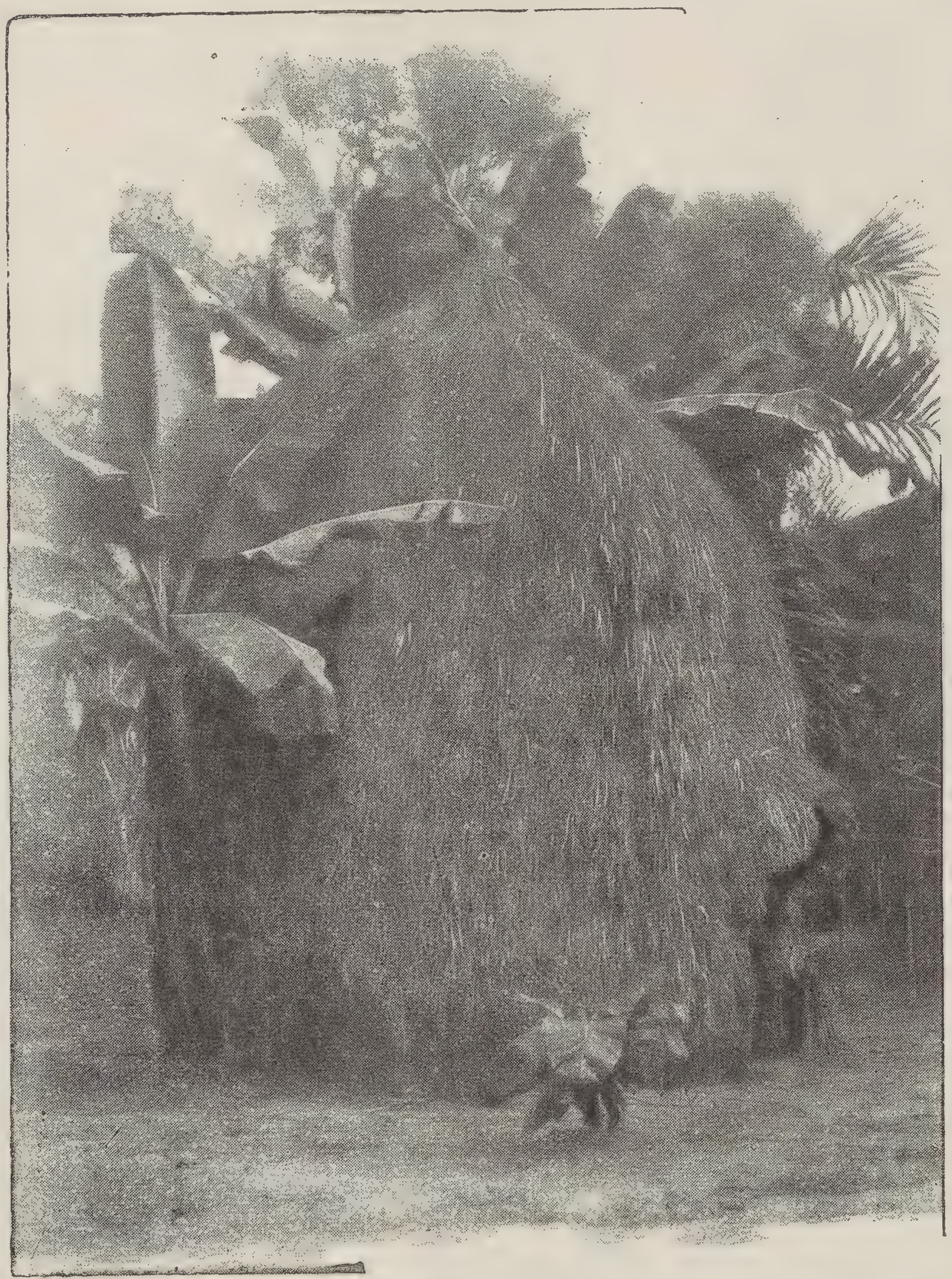
Les conditions d'existence pour les Européens dans les stations et les factoreries se sont, du reste, améliorées par suite des progrès réalisés dans la construction et l'installation des habitations. Celles ci sont mieux bâties, mieux appropriées aux exigences du climat, plus nombreuses et plus confortables. Ce progrès est dû en partie à cette circonstance que l'on construit maintenant, dans la plupart des stations, des bâtiments d'habitation en moellons ou en briques. D'autre part, le traitement des maladies africaines commence à être mieux connu.

S'il nous était permis d'émettre ici un vœu, à propos du service sanitaire, nous demanderions aux agents de ce service de multiplier leurs observations et à l'État indépendant du Congo de donner à celles-ci une plus large publicité. L'influence du climat africain est fatale aux Européens. La malaria, l'hématurie et la dysenterie sont de terribles ennemis. Il est probable qu'ils sont dus à des microbes qui ont leur habitat dans le sol du pays et qui, en s'ingérant dans l'économie, y causent des désordres mortels. La multiplicité des observations, leur publication et leur étude comparée s'imposent. Elles doivent permettre un jour à l'homme de trouver le moyen de maîtriser plus ou moins, par les forces de la science, le dur climat équatorial.

L'ARCHITECTURE NÈGRE[1]

II

DANS notre dernier article, nous avons parlé assez longuement des remarquables habitations qu'élèvent les populations du Sankuru. Nous donnons aujourd'hui la gravure d'un village riverain de cette majestueuse rivière. Il s'agit de Lusambo, près duquel l'État a élevé un camp fortifié. La description que nous avons faite de ces constructions nous dispense de revenir sur ce sujet, et nos lecteurs pourront juger eux-mêmes du gracieux effet que produisent ces élégantes chaumines.



Hutte du village de Lusambo.
(D'après une photographie de M. De Meuse.)

Chez les Bangala, les huttes ont la même forme qu'à l'Équateur, mais elles sont plus soignées. Le toit, prolongé sur la façade, forme une véranda soutenue par de gros piliers en bois.

Les branches de palmier qui les recouvrent sont très serrées et artistement tressées de manière à rendre les cloisons absolument étanches. Outre les squares de bananiers et les carrés de légumes qui précèdent la place, certains indigènes établissent une double ligne à peu près droite de palmiers dont on arrête la croissance pour développer le tronc et le feuillage, ce qui donne à la rue ou à la place du village un aspect charmant. Sur le derrière et sur le côté croissent des massifs de hautes herbes parsemés de palmiers, de figuiers et de bombax. La place est recouverte d'argile blanchâtre battue. Comme fond à l'allée, on plante de magnifiques bananiers.

Les Niam-Niam n'ont pas de véritables villages. Réunies par petits groupements, les habitations forment de grandes lignes qui suivent les courbes des ruisseaux et des vallées, chapelets qui s'égrènent à mi-côte, séparés du fond par des bouquets de bananiers. Chaque famille occupe une section de la grande ligne, et l'intervalle d'une section à l'autre est rempli d'élaïs. Les Niam-Niam décorent leurs maisonnettes avec goût, dessinent sur les portes et sur les murs des images d'animaux, d'hommes, et s'exercent même quelquefois à ébaucher grossièrement des scènes, soit avec de l'argile jaune, soit avec du charbon de bois.

L'architecture de cette si intéressante population, et surtout celle de ses voisins les Mombuttus, est si curieuse qu'elle mérite qu'on s'y arrête Les toitures sont hautes, élancées, et débordent de la muraille par une large projection qui offre un excellent abri contre la pluie. La partie qui surplombe s'appuie sur des poteaux et forme ainsi une véranda continue. On fait la cuisine dans une hutte spéciale qui a un toit plus aigu encore que celles qui servent au sommeil.

De petites cases, appelées *bamoghis*, sont couvertes d'un chaume qui ressemble à une cloche. Construites en forme de gobelet, elles reposent sur un soubassement en pisé qui met leur petite porte à une certaine hauteur et, par cela même, hors de l'atteinte des bêtes féroces. L'encadrement de l'entrée est adorné de dessins (losanges, angles, carrés, etc.), qui se répètent sur une sorte de frise, laquelle court à mi-hauteur et fait le tour du petit bâtiment.

Ces paillotes sont réservées aux jeunes garçons que l'on y envoie dormir dès qu'ils sont d'âge à être séparés des adultes.

Chez les Mombuttus, l'architecture est poussée à un certain degré de perfectionnement qui n'est égalé nulle part ailleurs dans l'Afrique centrale. C'est surtout dans l'art de construire que se révèlent tout entières la science et l'habileté des Mombuttus. On y élève de véritables palais pour le prince, à côté d'immenses halles servant pour les réceptions et les assemblées publiques. Celles-ci ont jusqu'à 50 mètres de long, 20 mètres de large et 16 mètres de haut. Ces superbes bâtisses joignent de la façon la plus complète la sveltesse et la force, et provoquèrent l'admiration de Schweinfurth. Les matériaux employés dans ces constructions, à la fois solides et légères, sont les pétioles du raphia, dont le poli naturel, le brillant et la jolie teinte brune donnent à l'édifice un fini et une élégance dont on est frappé. Les bâtiments des Mombuttus possèdent un pignon, comme ceux de nos contrées.

---

(1) Voir le fascicule I, 1893.

Ces populations ont également des maisons carrées à toiture en forme de selle. On remarque aussi chez elles de petites huttes et parfois de grandes cases de forme ronde et à toit pyramidal : ce sont les cuisines et les greniers, auxquels on donne ce genre de couverture parce qu'il rend plus faciles la sortie de la fumée et l'écoulement des eaux pluviales.

Il est rare que les maisons particulières aient plus de dix mètres de long sur une huitaine de large. Ici encore, le toit dépasse de beaucoup le mur; il s'arrondit légèrement, en raison de la courbure des palmes dont il est revêtu et des pétioles qui composent la charpente. Une doublure de feuilles de bananiers, souvent recouvertes d'herbe, de paille et d'écorce, le rend complètement imperméable. Les parois, qui ont de cinq à six pieds de hauteur, reçoivent la même garniture et sont reliées dans toutes leurs parties avec des lanières de rotin.

Cette méthode de bâtir permet d'offrir une résistance extraordinaire à la furie des éléments. Déchaînés à travers les salles ouvertes, l'orage et la tempête ne causent même pas une avarie. Telle est la solidité des constructions, qu'à l'intérieur un léger frémissement de la muraille montre seul que la maison est exposée à la violence d'un ouragan.

C'est par la porte, dont l'ouverture est grande, que l'air et la lumière pénètrent dans la demeure; celle-ci se compose de deux pièces : la chambre où l'on habite et une décharge où l'on serre les provisions.

Comme les Niam-Niam, les Mombuttus, sauf dans la résidence des princes, n'ont pas de villages. Leurs habitations, groupées en petits hameaux, sont dispersées çà et là dans les districts cultivés, le long des rivières surtout. Les groupes sont séparés les uns des autres par de vastes étendues plantées de palmiers et de bananiers.

La gravure de cette page donne des types de huttes des environs de la rivière Mfini et du lac Léopold.

Ces huttes, à part leurs charpentes, sont complètement construites en feuilles de palmiers élaïs. La petite porte qui ferme l'entrée de la hutte est fabriquée au moyen de bambous. Comme on le voit, elles sont élevées sur une couche d'argile battue de la hauteur d'un pied, afin que les eaux des pluies ne pénètrent pas à l'intérieur.

Ordinairement, le mobilier d'une hutte se compose de : deux ou trois couchettes fabriquées chacune de quelques morceaux de bois mis par terre et recouverts d'une natte, de quelques poteries à l'usage de la cuisine, de paniers ou hottes pour aller aux champs ou au marché, d'un pilon, d'un mortier, de quelques plats en bois et d'un ou deux couteaux rudimentaires. Dans l'un ou l'autre coin, il y a toujours une provision de bois sec servant à alimenter le feu, car l'indigène entretient continuellement du feu dans sa hutte. Aux parois se trouvent accrochés une quantité de menus objets, tels que cornes d'antilope, coquillages, plumes d'oiseaux, bouquets de feuilles et d'herbes séchées, etc., constituant autant d'amulettes auxquelles l'indigène attribue certaines propriétés de guérison ou de préservation.

L'industrie de la contrée est la fabrication du sel et de la poudre de bois rouge, teinture utilisée dans tout le Congo pour différentes cérémonies et tatouages.

Huttes indigènes du Mfini et du lac Léopold II.

(D'après une photographie de M. De Meuse.)

Construction du chemin de fer.

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LES AQUEDUCS

Ainsi que nos lecteurs ont pu s'en rendre compte par les gravures que nous avons déjà publiées, depuis Matadi, son point de départ, jusqu'au kilomètre 28, le chemin de fer du Congo traverse de nombreux ravins en pente très forte.

Cette multitude de crevasses, à sec pendant la bonne saison, se transforment, à l'époque des pluies, en autant de cours d'eau dont il faut assurer l'écoulement au moyen d'aqueducs.

On avait d'abord songé à construire ceux-ci en maçonnerie, comme cela se pratique en Europe. Mais le prix, déjà très élevé au Congo, des ouvrages maçonnés devenait exorbitant quand il s'agissait d'ouvrages voûtés, les maçons noirs étant peu habiles dans ce genre de travail.

On fit ensuite un essai d'aqueducs en béton comprimé, lesquels sont composés de tronçons confectionnés en Belgique et qu'il suffit d'assembler sur place. Malheureusement, ces tronçons, pour des ouvertures moyennes, étaient déjà très lourds et leur transport dans la région des chutes fut excessivement dispendieux; de plus, le chargement et le déchargement occasionnèrent des bris qui amenèrent un déchet considérable et il fallut encore une fois renoncer à ce système.

On songea alors à faire construire des aqueducs coniques en tôle d'acier, formés de tronçons de 90 centimètres de longueur frettés aux extrémités. Ce système est plus économique que les précédents.

Les tronçons dont il se compose sont de trois diamètres peu différents et leur conicité permet de les emboîter par trois les uns dans les autres pour le transport d'Europe en Afrique. Leurs dimensions sont calculées de telle façon que le prix du fret au poids soit le même qu'au cube. Comme le fret se paye, au choix de l'armateur, soit au cube, soit au poids, il y a de ce fait une économie très notable. Leur transport à pied d'œuvre se fait aussi très aisément et la pose en est extrêmement rapide. Les joints des tronçons se font au ciment ou même à l'argile.

Les aqueducs ou buses étant posés, on construit des têtes en maçonnerie, ouvrages très simples qui n'ont pour but que de soutenir les terres environnantes et d'empêcher l'érosion du talus à l'entrée de l'ouvrage.

La gravure ci-contre représente trois systèmes de buses accolés et pénétrant dans un mur de soutènement qui leur sert de tête d'aval.

Le port de Zanzibar.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

II. — ZANZIBAR

Difficultés pour l'organisation de la caravane. — Une audience du sultan. - Le départ pour Bagamoyo. — En route!

16 juin 1891.

Vu Bonstead et convenu avec lui que soixante charges de riz et deux de biscuits seront envoyées par lui à la station des missionnaires de Mamboia, sur la route de Bagamoyo ; je prends, de plus, en ce moment, des arrangements avec lui pour l'envoi de trois courriers postaux par mois jusqu'à Karema, si cela est possible.

J'ai pu enrôler environ douze porteurs aujourd'hui. Ai rencontré un grand nombre d'anciens membres de notre personnel de l'*Emin Relief Expedition*. Malheureusement, ils ont déjà signé un contrat pour se rendre avec Johnston au Nyassaland.

17 juin.

Envoyé des lettres d'introduction au sultan, à Toffa, Tharia-Thopan, Salim Bin-Azam et à d'autres encore. Le sultan m'a promis une audience personnelle pour samedi. Engagé environ douze porteurs.

Dîné à la Shamba avec Henderson, capitaine de la *Conquest*, vaisseau de Sa Majesté, le consul C.-S Smith, Sclates R.-E., et Charlesworth, le docteur anglais d'ici. A-Bedi, mon ancien boy, partira avec moi.

18 juin.

Reçu télégramme de Bodson : à Dar-es-Salaam, tout va bien et il a été bien reçu par le gouverneur von Soden. Télégraphié à Bodson de tâcher d'embaucher chez les Allemands trente porteurs zanzibarites.

J'apprends que la caravane d'Ashe s'est dispersée, et j'espère pouvoir me procurer quelques-uns de ses porteurs. Eu une entrevue avec Jaffa Bhoy Topan, qui m'a promis des lettres pour un Arabe à Tabora. Je deviens inquiet quant au moyen

d'avoir des porteurs. Je n'ai qu'un espoir, c'est que le sultan tournera en ma faveur après l'entrevue. Quelqu'un l'a évidemment prévenu ici contre moi.

M^me^ Sheldon est arrivée aujourd'hui du continent. Elle était très malade; on la transportait sur le paquebot au moment même où j'apprenais l'histoire de ses voyages. Je cherche à enrôler quelques-uns de ses porteurs, avec l'aide de Bonstead, son agent.

Comme le révérend M. Ashe, missionnaire anglais de l'Uganda, n'a pu s'entendre avec ses porteurs pour le payement d'une avance dépassant deux mois — ils en demandaient une de trois mois — ceux-ci ont déchiré leurs contrats d'enrôlement et sont, de nouveau, sur le marché. Si je me mettais à les engager, il y aurait un terrible grabuge, car tout est permis aux missionnaires. Comme cela se comprend, les hommes brûlent d'envie de venir avec moi : ils seraient mieux payés.

J'ai été présenté à Sa Hautesse Segyid Ali, ou Seyd Ali bin Said-Segyid, sultan de Zanzibar, par C.-S. Smith, le consul, en même temps que Bonchamps et Moloney.

20 juin.

L'enrôlement marche bien; mais les hommes inscrits sont surtout ceux que Ashe a refusé d'accepter et qui pourraient finir par s'entendre avec lui. De cette façon, rien d'étonnant à ce que je vienne à les perdre quand même.

Les hommes de Johnston sont enrôlés à titre d'agents de la police pour un terme de deux ans. Leur salaire monte à une moyenne de 15 roupies par mois, plus la nourriture. Le nom du chef de sa caravane est Kingwe. Il a déjà voyagé avec lui. Johnston a emmené huit chevaux, deux canons de 9, un canon de montagne, six cents sniders, cent charges d'étoffes, 100 livres sterling d'argent monnayé.

Il y a, de plus, le matériel postal, des coffres-forts, des semences, un naturaliste, un officier des douanes, et un officier du génie. La *Juba* les transporte, aux frais du gouvernement anglais, jusque Quelimane; là, toutes les marchandises seront transbordées sur les deux canonnières à roue d'arrière qui naviguent sur le Zambèze et seront ainsi amenées jusque dans le Chire. Les canonnières feront deux voyages. Il en résulte que les charges de Johnston seront vers le 27 juillet au nord du lac Nyassa.

A 4 heures de l'après-midi, je me suis rendu avec Nicol chez le sultan, pour une audience particulière. J'ai expliqué à Sa Hautesse le but de mon voyage. Je lui ai ensuite demandé de me prêter son aide pour le recrutement des hommes, de me donner des lettres enjoignant aux gens de Karema, du Rua, de l'Itawa et du Katanga de m'assister. Je l'ai prié également d'écrire au consul de m'assister pour l'enrôlement de ma caravane.

Le sultan m'a promis les lettres que je lui demandais.

22 juin.

Quelques-uns des hommes de Ashe ne se sont pas présentés ce matin. Total des inscrits à ce jour : environ 220, dont 150 peut-être me suivront.

23 juin.

Reçu cinq lettres autographes du Sultan pour les Arabes de Tabora, Karema, Mpala, du Rua, de l'Itawa et du Katanga.

J'ai inscrit aujourd'hui les noms de 16 ou 18 des anciens compagnons qui ont traversé le continent avec l'expédition à la recherche d'Émin-Pacha.

24 juin.

J'espère expédier 150 hommes samedi. J'ai obtenu du consul l'autorisation d'embarquer les hommes au débarcadère de Smith Mackenzie and C°. J'en ai maintenant 300 inscrits sur mes livres, et j'estime que 200 d'entre eux ont réellement l'intention de travailler.

J'apprends que Bonstead Ridley and C° éprouvent des difficultés pour l'envoi de mon riz à Mpwampwa. Comme toujours, c'est la question des porteurs.

26 juin.

Chargé toutes mes marchandises sur deux dhows et pris toutes mes mesures pour l'embarquement de mes hommes à la première heure demain.

27 juin.

A 7 h. 15 m., je procède à l'inscription des hommes. A 11 heures du matin, j'en avais réuni environ 175 au palais par-devant les gens du sultan. Je les ai ensuite fait ranger dans la cour de Smith Mackenzie, et là je leur ai payé leurs quatre mois d'avances, puis je les ai fait monter sur les dhows. Le docteur Moloney a pris le commandement d'un des bateaux, Bonchamps celui de l'autre. Bedoe, mon chef de caravane, en dirige un troisième.

A 2 1/2 heures du soir, la flottille met à la voile pour Bagamoyo.

Tandis que je procédais au payement des avances, quel ne fut pas mon désappointement d'apprendre que le steamer *Henry Wright* avait fait faux bond! J'avais compté qu'il irait directement de Mombassa à Dar-es-Salaam pour y ramasser Bodson et ses hommes et les amener à Bagamoyo. Désormais, Bodson ne saurait plus être à Bagamoyo, au plus tôt, avant dimanche à 2 h. 30 m. du soir.

Les intrigues, la saleté, la puanteur et la confusion qui sévissent, tandis qu'on procède, à Zanzibar, à l'immatriculation des hommes, sont inouïes. Pour arriver au bout de cette terrible tâche, il faut beaucoup de pipes et de patience.

Télégraphié à Bodson et au commandant de Bagamoyo. Je m'attends à des difficultés à la douane de cette dernière ville.

Hommes recrutés à Zanzibar jusqu'au 27 juin, 205; id. recrutés à Mombassa : premier détachement, 56; deuxième détachement, 61 Total général à ce jour, 322 hommes.

29 juin.

Je me suis mis à inscrire quelques hommes de plus, car j'en désire encore cinquante.

Le consul Smith m'a fait prier de venir le voir. J'y suis allé, et il m'a communiqué un télégramme du *Foreign Office*, lui demandant si le refus du sultan de me laisser enrôler des esclaves était un obstacle à mon départ. Je lui ai dit de répondre que *maintenant* ce n'était plus un obstacle, mais que cette interdiction avait été la cause de grands ennuis et de beaucoup de perte de temps. Elle a provoqué une dépense de 300 liv. st. et a retardé mon départ de douze jours pleins. J'espère partir d'ici le mercredi 1^er^ juillet.

J'ai déballé le bateau d'acier, le *Blue Nose*, et je l'ai préparé à être embarqué demain à bord d'un dhow. Le consul allemand me fait savoir que le gouverneur baron von Soden a donné l'ordre de recevoir nos marchandises à Bagamoyo.

Que d'améliorations encore nécessaires à Zanzibar! La douane, la police et l'armée doivent être réformées, les

bateaux côtiers doivent être pourvus de licences et l'ordre maintenu partout. Portal, quand il sera arrivé, réalisera peut-être ces progrès.

Le *Blue Nose* forme 13 charges, la *Dorothy*, 12. C'est donc un total de 25 charges que représentent ces deux bateaux.

30 juin.

J'ai pu encore me procurer quelques hommes. Quelle écœurante besogne que celle de l'enrôlement!

1[er] juillet.

C'est aujourd'hui le 28[e] anniversaire de ma naissance. Voici maintenant que je me fais vieux. J'espère, pendant les deux années à venir, pouvoir faire bonne besogne pour moi-même et pour d'autres.

J'ai quitté Zanzibar vers 2 heures de l'après-midi, après pas mal de tintouin. J'ai séjourné dans cette ville exactement seize jours. Reçu lettres du *Foreign Office* avec, joints, un ordre pour Smith et un pour Johnston, leur prescrivant d'avoir à me prêter leur assistance. Il est un peu tard, aujourd'hui, pour que cela me serve à quelque chose!

Arrivé à Bagamoyo à 9 heures du soir. Je suis descendu, avec mes adjoints, chez Kajie Haussa, l'Indien qui me sert d'agent dans cette localité.

2 juillet.

C'est par douzaines que partent en ce moment les caravanes pour l'intérieur. Des colonnes nombreuses et denses de Wanyamwezi arrivent presque chaque jour.

Les Allemands me communiquent de mauvaises nouvelles de Karema. Les Arabes en auraient chassé les pères français. Si cela est exact, quel rude coup pour moi! Les étoffes que j'ai envoyées à Karema et que je dois y retrouver viendraient à me manquer!

3 juillet.

Terminé la confection des charges de notre caravane. Je compte commencer demain la marche en avant.

III. — DE BAGAMOYO A MPWAMPWA

Le départ. — La végétation côtière. — Dans la plaine. — Le personnel de la caravane. — Les désertions. — Changement de vie.

4 juillet 1891.

J'ai mis la colonne en route à 9 heures, et suis parti moi-même à midi 15 minutes.

Tippo-Tipp est arrivé ce matin. Je lui ai remis les lettres que j'avais pour lui de la part de Tharia, de Lamvadin et de sir John Kirk. De son côté, il m'a remis des lettres pour Tabora et pour Ujiji

Vu Schmidt et obtenu deux lettres du baron de Soden pour les stations de l'intérieur. Également eu hier soir un entretien avec Sewa Hadji et Stokes.

Mon personnel compte environ 304 porteurs, 30 askaris, 16 boys et 9 chefs. Comme toujours, lorsqu'un saffari se met en route, il règne au début une certaine confusion.

D'ici quelques jours, Bodson et Bonchamps seront, je l'espère, au courant de leur besogne. Actuellement, ils sont encore un peu neufs, mais ils sont pleins de bonne volonté, et c'est là le principal.

J'ai télégraphié à Nicol de dire que j'avais quitté la côte.

Un grand nombre de Wanyamwezi vont et viennent chaque jour sur la route, qui est, paraît-il, tranquille. Malheureusement, tous s'accordent à dire que la nourriture est rare. Le bateau à vapeur allemand destiné au Victoria-Nyanza doit être mis en route d'ici quelques jours. J'apprends qu'un officier partira en avant afin de préparer le ravitaillement des porteurs. Certaines des charges pèsent, me dit-on, jusque 500 livres. Ashe partira bientôt de Pangani.

5 juillet.

Il ne m'a pas fallu moins de deux heures et quart, ce matin, pour avoir toute ma caravane en ordre de marche. Il faut faire ample provision de patience pour ne perdre ni sa tête, ni son calme. Chacun est encore neuf et peu au fait de sa besogne : ma grande crainte, ce sont les désertions. D'ici à Mpwapwa, je m'attends à la fuite d'au moins 50 hommes. Ces gens se fatiguent vite au début et gagnent des ampoules aux pieds. De plus, rien n'est plus facile que de filer et de s'en retourner à Bagamoyo, en plantant là sa besogne. Un grand nombre de porteurs n'ont pas d'autre métier que de s'enrôler afin de toucher leur prime d'avance, puis de se tirer des pieds et de s'en aller se cacher dans les nombreux bouges dont fourmille Bagamoyo. Je m'applique patiemment à mettre les nouveaux au courant et à nourrir le mieux possible tout mon monde.

La vraie route du Katanga n'est pas celle-ci, mais, comme je l'ai toujours dit, celle du Zambèze ou du Congo.

Nous avons traversé en bac la Lufu. Le passage nous a pris deux heures quarante minutes. Nous avons ensuite établi notre camp à environ un kilomètre (1) à l'ouest, ayant laissé derrière nous tout vestige de cocotiers et de culture du littoral. S'il ne fallait faire attention qu'à l'aspect du pays, nous pourrions aujourd'hui nous croire aussi bien au centre de l'Afrique, car le rideau de végétation côtière ne pénètre que de quelques kilomètres à l'intérieur.

J'ai été rattrapé aujourd'hui par une lettre de H.-H. Johnston m'expliquant longuement pourquoi il ne pourrait me recommander la voie du Nyassa. La disette y règne et il ne pourrait disposer en notre faveur de moyens de transport suffisants.

Voici la liste de mes anciens compagnons dans la traversée de l'Afrique, qui se trouvent encore cette fois avec moi : Massudi; Sudi M'Khamis; Songoro M'Kassim; Khamis Baruti; Mirabo Mgumba; Kibaia; Khamis bin Chaudi; Almas Mshamgama; Khamis M'Kheri; Idi M'Sulimini.

(A continuer.) Cap. STAIRS.

(1) Toutes les mesures et les poids que cite l'auteur ont été, pour la facilité de nos lecteurs, réduits aux mesures et aux poids usités en Belgique.

LES SANGLIERS DU CONGO

On rencontre au Congo trois espèces différentes de sangliers ou cochons sauvages :

1. Le phacochère d'Elien (*Phacochœrus africanus*) habite la majeure partie de l'Afrique, mais il est remplacé dans le sud par une espèce très voisine (*Phacochœrus æthiopicus*). Leur tête est très large, leurs défenses arrondies, dirigées de côté et en haut et d'une grandeur effrayante; sur chacune de leurs joues pend un gros lobe charnu qui achève de rendre leur face hideuse.

Le Phacochère africain.

Le phacochère d'Elien est un animal fort laid, de la taille de notre sanglier d'Europe. Son corps est presque nu, d'un brun cendré, à peau épaisse et rugueuse, parsemée de soies rares; une forte crinière brune prend naissance entre les oreilles et recouvre les deux tiers antérieurs du dos; les joues sont garnies de longues soies blanches recourbées en avant et formant d'épais favoris; les yeux sont petits; le bord des oreilles est garni de soies blanches; la queue est nue et terminée par un bouquet de soies brunes.

Cet animal est assez répandu dans les forêts du Congo et dans les grandes plaines sèches couvertes de hautes herbes et parsemées d'arbres. Il se loge dans des trous ou sous des racines d'arbres, mais évite les villages et les campements, et ne s'approche que rarement des champs cultivés. D'après Rüppell, il se nourrit uniquement de racines. Pour chercher sa nourriture, il se glisse sur les articulations du carpe, pousse son corps en avant avec ses pieds de derrière, et déracine les arbustes à l'aide de ses puissantes défenses De là proviennent les callosités qu'il porte sur la face antérieure du carpe.

C'est une espèce assez sociable; on la rencontre par couples ou par troupes de quatre à dix sujets, trottant les uns derrière les autres. Les phacochères entendent et flairent très bien, mais ils voient mal; aussi peut-on les approcher de très près quand on n'est pas sous le vent.

La laie paraît très attachée au mâle, et ne s'en sépare que difficilement quand il est blessé ou en danger.

Certains voyageurs, Junker par exemple, disent que, malgré leurs terribles défenses, les phacochères ne se jettent que rarement sur le chasseur, et qu'une blessure un peu grave es met immédiatement hors de combat. Smith rapporte, au contraire, qu'ils sont téméraires et méchants, qu'ils prennent rarement la fuite et que les chasseurs les plus adroits seuls osent les attaquer; ces animaux, dit-il, s'élancent brusquement, frappant à droite et à gauche, et leur mort seule met fin à la lutte; cette chasse serait donc très périlleuse.

La chair de cet animal est fort bonne quand la bête n'est pas dans la saison des amours.

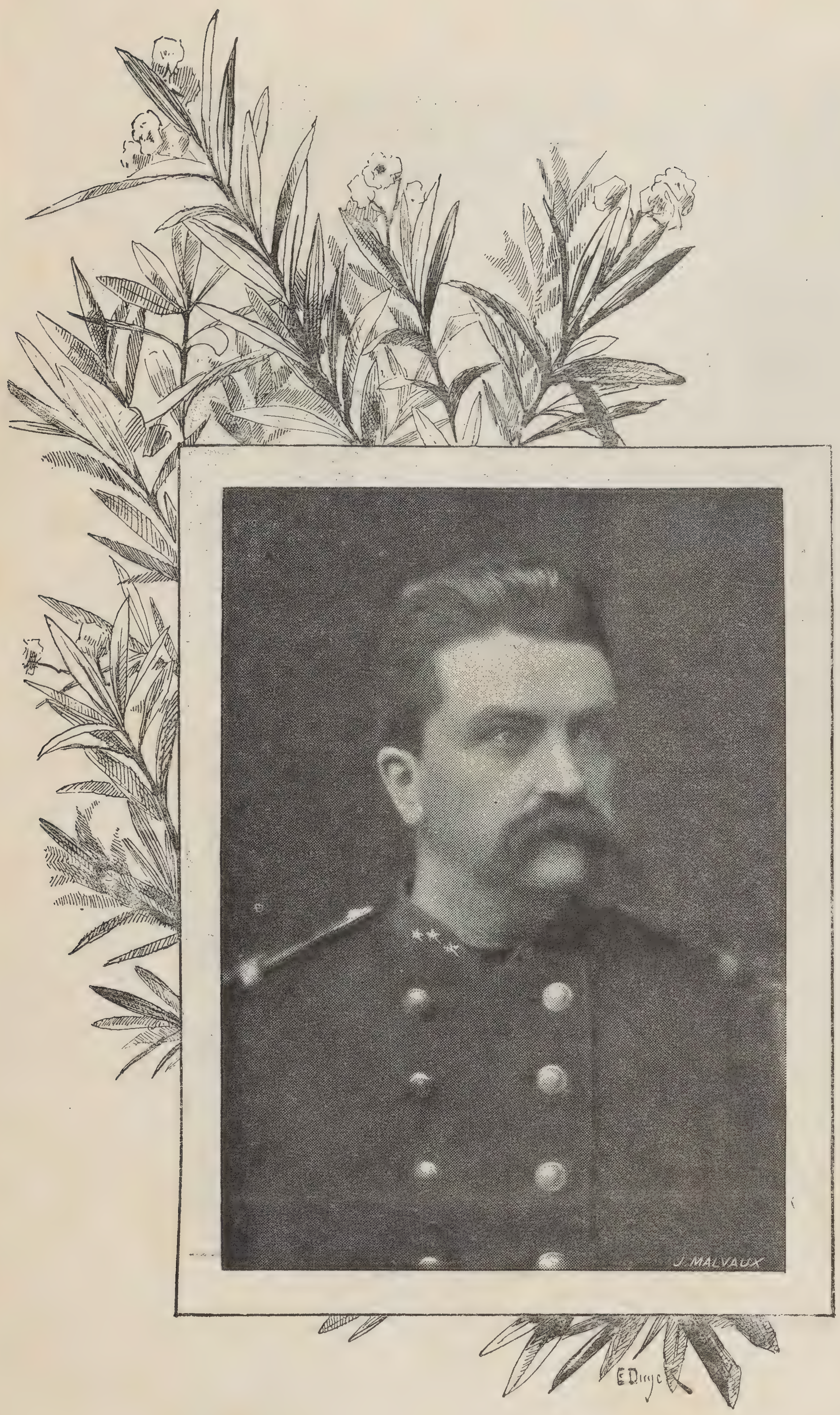
2. Le potamochère des buissons (*Potamochœrus africanus*), est un peu moins grand que le précédent. Il a le corps entièrement recouvert de soies d'un brun roussâtre; le dos est orné d'une crinière blanchâtre, les joues portent une barbe bien fournie et également blanche; les oreilles et les pattes sont d'un brun foncé.

Cet animal habite le nord et le sud-est de l'Afrique jusqu'au Congo, on l'observe parfois à l'est du lac Tanganika. Stairs en a vu entre le Katanga et Mpala. Il vit en troupes et après le coucher du soleil il se jette dans les champs cultivés, où il occasionne de grands ravages. Lorsque ces bandes sont nombreuses, elles anéantissent parfois en une seule nuit toutes les plantations d'un vaste rayon, foulant aux pieds ou écrasant ce qui n'a pas été dévoré. Les dévastations de ces animaux obligent souvent les indigènes à abandonner la localité. Leurs mœurs ainsi que celles de l'espèce suivante ont de grands rapports avec les mœurs du sanglier d'Europe.

3. Le potamochère a oreilles en pinceau (*Potamochœrus penicillatus*) est un assez bel animal, de la taille d'un cochon domestique. Il est d'un roux ardent, sans crinière, avec une raie blanche longeant l'épine dorsale; la tête est brune, variée de roux sur les côtés; la barbe des joues est en partie blanche; les oreilles sont prolongées en pointe et terminées par un pinceau de soies blanches; pattes brunes; queue terminée par une touffe de soies brunes.

Ce potamochère habite surtout l'Afrique occidentale; on le rencontre partout au Congo et même à l'est du lac Tanganika. Ainsi que son nom l'indique, il fréquente les endroits marécageux. Dans quelques localités, on le rencontre à l'état domestique. Ses mœurs sont jusqu'ici peu connues.

A. D.



Le capitaine CRESPEL

Né à Tournai, le 4 décembre 1838. — Capitaine au 1er régiment de ligne.

Parti d'Ostende pour la côte orientale d'Afrique, en qualité de chef de la première expédition de l'Association internationale africaine, le 15 décembre 1877. — Mort à Zanzibar, le 14 janvier 1878.

L'émotion fut grande à Bruxelles lorsque, le 17 février 1878, on apprit par un télégramme d'Aden que deux des voyageurs belges de l'*Association internationale africaine*, à peine débarqués à Zanzibar, venaient de succomber presque subitement sous les atteintes du climat africain. La masse du public, peu au courant des difficultés et des dangers considérables de l'entreprise, se laissa aller à un mouvement très vif de découragement et crut la partie perdue. Elle oubliait qu'il est peu d'expéditions africaines qui n'aient eu leurs martyrs et que les routes du noir continent sont jalonnées de tombes.

Le capitaine Crespel était chef de la première expédition de l'*Association internationale africaine*, et, en cette qualité, son nom mérite une place dans notre galerie, car sa mort marque le point de départ de l'ère, déjà glorieuse, de l'intervention des Belges dans l'œuvre, de la civilisation de l'Afrique centrale.

L'*Association internationale africaine* fut fondée par le roi des Belges à la suite du congrès de géographie qui s'ouvrit au palais de Bruxelles le 12 septembre 1876. Un coup d'œil en arrière sur cette époque qui semble déjà si lointaine sera utile, pensons-nous, pour se rendre compte de l'immensité du travail accompli en si peu de temps par nos compatriotes.

Les voyages de Burton, Speke, Livingstone, Stanley, Cameron avaient excité la curiosité d'une élite de gens instruits, mais l'opinion générale du monde se préoccupait à peine de cette œuvre gigantesque de l'exploration africaine. En dehors des rares sociétés de géographie, les questions africaines ne soulevaient pas d'écho. La presse les ignorait, les gouvernements n'y apportaient qu'un intérêt passager.

C'est l'initiative remarquable du Roi des Belges qui les mit à l'ordre du jour de l'Europe. C'est lui qui réunit en 1876, en son palais, une conférence géographique à laquelle étaient représentées les six grandes puissances européennes et la Belgique. Des voyageurs célèbres s'y rencontrèrent avec des savants géographes et des hommes politiques. Cette assise solennelle frappa les esprits et leur apprit à connaître ce qui avait été fait en Afrique et ce qui restait à y faire. L'objet de cette réunion était d'ouvrir à la civilisation la seule partie du monde où elle n'eût pas encore pénétré, et, dans ce but, de régler la marche à suivre, de combiner les efforts, d'éviter les doubles emplois et de faire de la Belgique le centre de ce mouvement humanitaire.

La conférence limita aux frontières du Soudan au nord, et au bassin du Zambèze au sud, la partie de l'Afrique à laquelle il convenait de borner son activité. Cette vaste région est celle que, depuis lors, on désigne plus particulièrement sous le nom « d'Afrique centrale ». Il fut convenu qu'à travers cet immense territoire on chercherait à tracer des voies devant aider à la pénétration dans l'intérieur et que le long de ces routes seraient établies des stations scientifiques et hospitalières.

Telle fut l'origine de l'*Association internationale africaine*, dont le siège était à Bruxelles.

Dans une seconde réunion qui eut lieu à Bruxelles le 20 juin 1877, il fut décidé que la route commerciale qui conduit de la côte en face de Zanzibar au lac Tanganika, serait choisie comme base des premières expéditions et qu'une station serait tout d'abord établie dans les environs du lac.

Quatre mois plus tard, une expédition belge composée de MM. le capitaine Crespel, commandant; le lieutenant Cambier ; Maes, docteur en sciences naturelles, et Marno, voyageur autrichien, quitta Bruxelles pour Zanzibar. De cruels revers l'attendaient à ses débuts. Son chef succomba presque en arrivant à Zanzibar et le docteur Maes mourut d'une insolation.

La mort de Crespel ne fut pas inutile pour l'œuvre africaine. Elle ne fit que stimuler l'ardeur de tous ceux qui avaient à cœur la réussite de l'entreprise et excita l'émulation des hommes intrépides qui briguaient l'honneur de s'enrôler sous le drapeau de l'Association. Pour deux soldats tombés au champ d'honneur, vingt s'offrirent pour les remplacer et s'inspirèrent surtout de l'exemple de leurs devanciers, puisant un nouveau courage dans les perspectives des périls et des malheurs déjà affrontés par leurs prédécesseurs.

Brigade débitant du bois pour le chauffage des steamers.
(Photographie prise au bord du Congo, près de Kwamouth, par M. F. De Meuse.)

LA COUPE DU BOIS

POUR LE

CHAUFFAGE DES STEAMERS

L'IMMENSE territoire du Congo est encore peu connu à une certaine distance des voies navigables et des routes de terre. L'activité dévorante manifestée depuis quinze ans par les explorateurs de cette contrée, les progrès énormes accomplis méritent l'admiration sans réserve de tous; mais à l'impossible nul n'est tenu, et on n'a pas encore pu se rendre compte de toutes les ressources que tient en réserve l'opulent pays tropical. On sait cependant que la nature y a répandu avec abondance les richesses souterraines : le cuivre, le fer, le mercure, le plomb, l'argent et, dit-on, l'or. S'y trouve-t-il également du charbon? Stanley parle d'un gisement houiller près de Nyangwe et Cameron croit en avoir aperçu sur la rive occidentale du Tanganika. Quoi qu'il en soit, en l'absence, provisoire, espérons-le, du précieux combustible, les steamers doivent être chauffés au moyen de bûches. Il existe dans le haut Congo des provisions presque inépuisables de bois, capables de fournir pendant des centaines d'années tout ce qui sera nécessaire pour l'alimentation d'innombrables steamers et usines. Une forêt presque continue borde le haut fleuve et ses tributaires. Pour donner une idée des réserves immenses

qu'elles offrent à l'industrie et au commerce, il suffira de citer la forêt de Lukolela, par exemple, dont parle Stanley. Après l'avoir explorée, le grand voyageur évalue à 460,000 le nombre d'arbres qu'elle contient. Or, en ne supputant que douze mètres cubes par arbre, on obtient un total de 5,520,000 mètres cubes, représentant la quantité de bois de chauffage que peut contenir la forêt : « Avec les platanes, excessivement « nombreux, dit Stanley, on pourrait construire des bateaux « plats, des radeaux, des tables, des portes, des parquets, « des châssis de fenêtres, tandis que le bois de teck, l'aca- « jou et le guaiacum fourniraient un magnifique matériel « d'ameublement. En s'aidant d'une scierie à vapeur, on « pourrait approvisionner de bois d'innombrables maisons « de commerce et cela pendant de longues années, rien « qu'avec les produits de cette forêt. »

Ces stocks presque sans limites d'essences précieuses, qui donneront lieu à un grand mouvement commercial quand le chemin de fer sera terminé, ne servent encore qu'à la construction des stations et au chauffage des chaudières des steamers. Ceux-ci sont mus grâce à l'action d'un combustible formé de bois qui, en Europe, se payent à de hauts prix. L'acajou, l'ébène et le bois de rose s'en vont en fumée et contribuent à assurer l'introduction triomphante du progrès et de la civilisation dans ces pays où, jusqu'ici, le calme des forêts séculaires n'avait jamais été troublé.

Les bateaux à vapeur lancés sur le haut Congo sont généralement à fond plat, et ne peuvent dépasser un certain tonnage à cause des conditions de la navigation. Il en résulte qu'ils ne peuvent emporter que la provision de bois nécessaire à l'alimentation de la machine pendant une journée. Chaque soir, au moment de l'atterrissement, tandis qu'une partie de l'équipage dresse les tentes et fait la cuisine, une escouade de bûcherons se rend dans la forêt et y recherche le bois mort.

L'arbre choisi est parfois encore sur pied. Il faut donc l'abattre, le scier en tronçons transportables et ensuite le débiter en bûches pouvant être introduites dans le foyer de la machine.

Ces travaux occupent les hommes toute la nuit; le matin, à la première heure, on emmagasine dans les soutes du bateau la provision de la journée. Dans certains bateaux, cette provision, pour dix heures de navigation, s'élève à plus de quinze mètres cubes. Dans quelques localités, les indigènes ont commencé à rassembler le bois mort et à le vendre aux steamers à leur passage. C'est là pour eux une grande source de bénéfice et pour l'équipage du bateau une corvée, souvent pénible, d'évitée.

Parfois il faut de longues palabres avec les indigènes afin d'obtenir l'autorisation de faire les coupes. Généralement ces palabres n'ont pour but que le désir de se faire allouer quelque verroterie ou quelque étoffe; mais les indigènes refusent fort rarement la permission demandée, car ils savent qu'alors le steamer irait plus loin, chez des natifs plus hospitaliers, et qu'ainsi ils perdraient les avantages qu'entraîne toujours la présence, même momentanée, du blanc et de sa suite : achats de vivres, échanges d'étoffes, etc.

Ce qui donnera une idée de l'importance qu'a prise la navigation sur le haut Congo, c'est le fait que la coupe du bois pour les steamers, qui est soumise à une taxe spéciale, rapporte annuellement 10,750 francs au budget de l'État du Congo.

M. Werner, dans son intéressant livre : *River life on the Congo*, raconte comment les Bangala font, pendant la nuit, leur récolte de bûches, avec l'assistance de ce qu'ils appellent avec humour des « flambeaux naturels ».

« Nous bivouaquions pour la nuit sur les limites d'une forêt composée surtout de bois de rose avec, par-ci, par-là, un rideau de palmiers. Les hommes ayant découvert un arbre de bois de rose desséché d'à peu près 75 centimètres de diamètre, se mirent aussitôt à l'attaquer à coups de hache. Pour obtenir de la lumière afin d'éclairer leur besogne nocturne, ils mirent le feu aux tiges mortes et aux feuilles qui entourent toujours le tronc de certains palmiers. C'est là un spectacle qui égale, s'il ne le dépasse pas, le plus beau des feux d'artifice tirés à Crystal-Palace. Le feu se joue d'abord parmi les tigettes sèches qui sont à la base du tronc, puis, augmentant peu à peu de puissance, la flamme s'allonge finalement jusqu'à la cime de l'arbre, présentant l'image d'une colonne ardente, jetant de fulgurants éclats et dévorant toutes les parties mortes du palmier, tandis que les feuilles de celui-ci ressortent noires sur un fond de feu, au milieu de la forêt sombre et silencieuse. Le spectacle devient prestigieux quand la flamme meurt, ne laissant éclairé que l'amas des noix palmistes qui continuent à brûler, donnant ainsi, dans l'obscurité ambiante, une couronne incandescente à l'arbre tropical qui lance des bouffées de fumée aux étoiles et jette sur le miroir de l'eau d'étranges réverbérations rubescentes. Quelquefois, deux ou trois palmiers voisins s'enflamment de cette façon. Les Bangala s'arrangent toujours, quand ils doivent travailler de nuit, à se pourvoir ainsi de torches gigantesques. Le feu ne tue pas l'arbre, car il se contente de consumer les tiges mortes et les feuilles, puis il s'éteint. »

Le même auteur, mécanicien à bord d'un steamer de l'État du Congo, conte comment un jour, à court de combustible et ayant encore un kilomètre et demi à parcourir, il réveilla la chaleur mourante du foyer de sa chaudière en y lançant, à l'instar des capitaines américains du Mississipi, un jambon gras qui se trouvait à bord.

Un autre jour, n'ayant plus d'aliment pour chauffer le steamer, tandis qu'avec M. Dhanis il redescendait à toute vapeur le Congo, pendant la nuit, afin de rallier de grand matin la station de Bangala, M. Werner eut recours à un moyen non moins héroïque. Il précipita dans la fournaise toutes les enveloppes de toile des ballots qui se trouvaient à bord et toutes les caisses en bois qu'on vida de leur contenu. Il put ainsi sustenter la machine pendant cinq heures, et arriver à temps à destination.

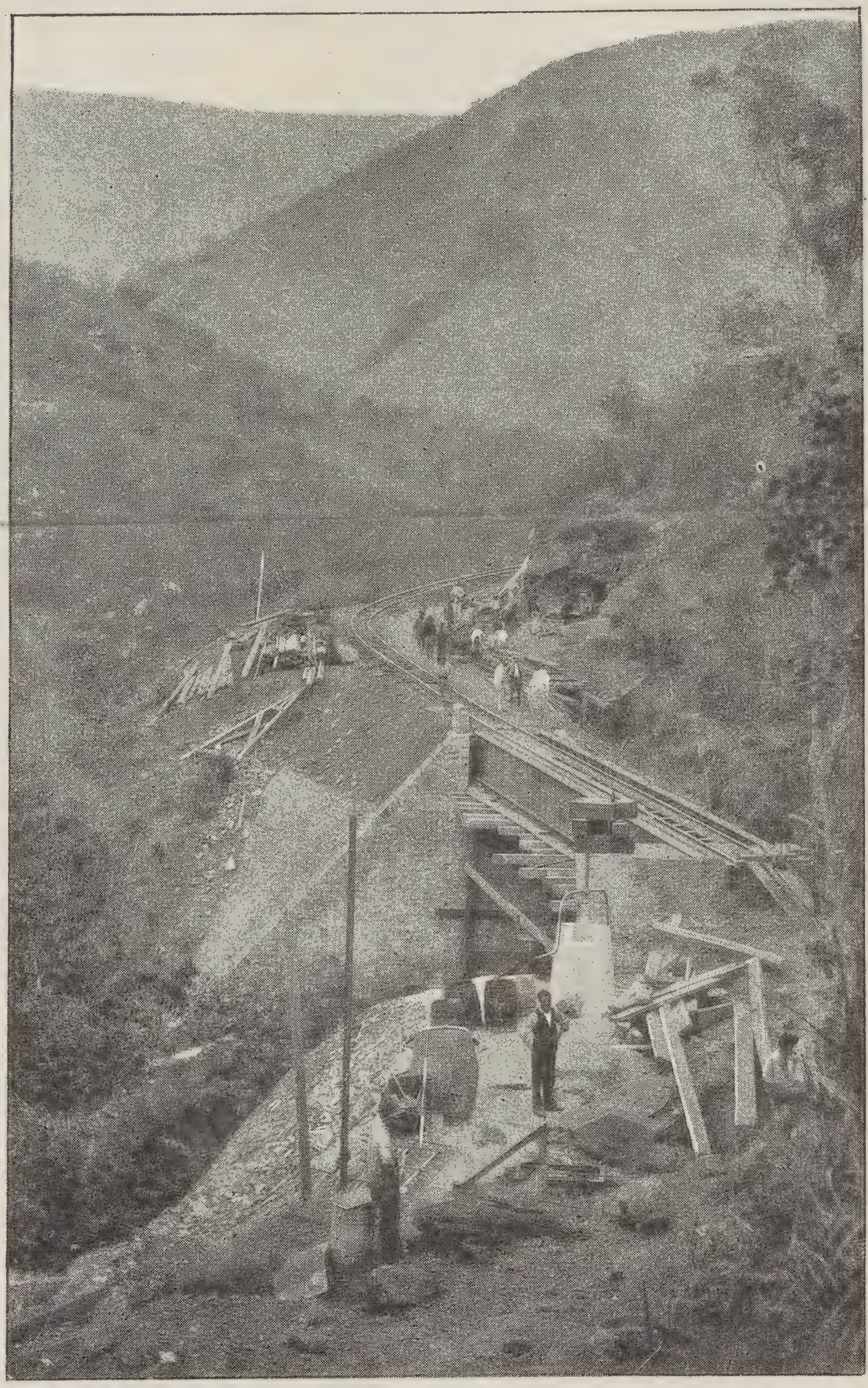
LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE PONT DU RAVIN DES EAUX-BONNES

Dans notre premier volume, nous avons conduit nos lecteurs le long du chemin de fer depuis Matadi, son point de départ, jusqu'au ravin de la Chute, dont nous avons publié une vue intéressante dans l'un de nos numéros, page 204.

Nous avons reçu depuis un grand nombre de photographies nouvelles, et parmi celles-ci une vue du ravin des Eaux-Bonnes que nous tenons à reproduire ici, bien qu'elle nous oblige à faire un pas en arrière, parce qu'elle donne une idée très exacte de la région extraordinairement tourmentée que traverse la ligne entre Matadi et le massif de Palaballa.

Après le ravin Léopold, celui des Eaux-Bonnes est le premier obstacle un peu important que rencontre le chemin de fer. Il a été ainsi dénommé par les ingénieurs de la brigade d'études parce que ceux-ci y trouvèrent, au moment de leur passage, en 1889, une eau claire et potable dont ils étaient privés depuis longtemps.



Le pont du ravin des Eaux-Bonnes, au kilomètre 5, 4.
(D'après une photographie du Dr Étienne.)

Le ravin des Eaux-Bonnes est un affluent de la Mpozo. Il est franchi par le chemin de fer à cent mètres environ de cette rivière, au moyen d'un pont en acier de vingt mètres d'ouverture, d'une seule travée, et dont le tablier métallique est construit à environ douze mètres au-dessus du ravin.

Notre gravure représente ce pont entièrement placé, mais reposant encore sur la passerelle de service ayant servi au montage.

Le 13 avril dernier, il s'est produit, à cet endroit, un accident qui aurait pu avoir des conséquences graves, mais qui, heureusement, s'est réduit à quelques dégâts matériels sans importance.

Les maçonneries étaient achevées, les remblais derrière les culées venaient d'être terminés, les différentes pièces du pont étaient à pied d'œuvre, préparées pour le montage, et l'on allait entamer la pose des longerons du tablier métallique, lorsque le mur d'une des culées s'abattit tout à coup. Cet accident, qui aurait entraîné la mort de nombreux ouvriers s'il s'était produit quelques jours plus tard, au moment du montage, a été attribué aux pluies extraordinairement fortes de la nuit précédente. Le remblai, complétement détrempé s'était tassé subitement, et les maçonneries encore fraîches n'avaient pu résister à la poussée violente des terres.

On se remit immédiatement à l'œuvre. Pour gagner du temps et pour éviter l'enlèvement du remblai éboulé, on modifia légèrement l'axe de la voie et l'on construisit la nouvelle culée à côté de l'ancienne. Grâce à cette combinaison et à l'impulsion énergique donnée aux travaux, le mal fut bientôt réparé et, trois semaines après l'accident, la locomotive franchissait l'obstacle.

Types de Zanzibar, d'après des photographies.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

III. — DE BAGAMOYO A MPWAMPWA (*Suite*)

Les déserteurs. — Caractère du Zanzibarite. — La fièvre africaine. — L'hygiène d'une caravane. — Le *posho*. Le personnel de la colonne. — La routine des indigènes. — Les maraudeurs.

6 juillet 1891.

Partis à 7 h. 10, marché pendant deux heures et campé près des marais où Stanley a bivouaqué pour la dernière fois avant d'entrer à Bagamoyo.

Pris un homme en flagrant délit de désertion. Il a été mis à la chaîne. Cette menace de désertion est, jour et nuit, suspendue sur ma tête. On est presque impuissant à empêcher ce malheur. Que va-t-il se passer, sous ce rapport, d'ici Mpwampwa?

A chaque instant éclatent des querelles parmi les hommes. Ils manquent d'ordre et il faudra encore un certain temps avant que tout soit mis au point. Les Zanzibarites sont excessivement querelleurs et tous crient et parlent à la fois. Jugez de la cacophonie. Quand ils ont été astreints un certain temps à la discipline du blanc, ils changent du tout au tout, mais les premiers jours qui suivent le départ de la côte, ils sont on ne peut plus indisciplinés. Ajoutez à cela que notre caravane comprend, outre les Zanzibarites, des gens de Dar-es-Salaam, Bagamoyo et Mombassa, et que tous ces gaillards s'entendent comme chien et chat.

7 juillet.

Quitté le camp à 4 h. 50. Je commande l'avant-garde. Après deux heures quarante de marche, nous dressons le camp. A 10 h. 30 arrive le Dr Moleney, qui m'annonce que huit charges sont restées au camp, avec Bonchamps, qui commande l'arrière-garde. C'est la vieille histoire des hommes qui sont mal groupés et des Européens qui les surchargent de leurs bagages personnels.

Pendant la nuit, un homme de Dar-es-Salaam a de nouveau déserté. Je m'attends à les perdre tous, les uns après les autres!

C'est un spectacle curieux que d'observer combien, en

général, le Zanzibarite est agressif envers un indigène inoffensif et pacifique. Il joue au matamore et n'est souvent qu'un grand couard.

Pourvu que l'expédition Jacques ne nous rattrape pas et ne nous dépasse!

De Bagamoyo jusqu'ici, la contrée est absolument vide d'habitants. Ceux-ci, par crainte d'être maltraités, ont abandonné les abords de la route, et il est devenu impossible de se ravitailler. La politique des Allemands devrait consister à encourager les indigènes à ériger des villages le long des routes et à leur garantir leur puissante protection. De la sorte, les vivres viendraient à abonder en fort peu de temps.

Bedoe, mon chef de caravane, est un ancien compagnon de Joseph Thomson, qu'il a suivi dans plusieurs de ses expéditions au Tanganika, au Kavirondo et ailleurs encore. Il dirigeait la caravane de l'évêque Hammington, quand celui-ci fut tué, et m'a raconté que le pauvre évêque était entêté presque jusqu'à la folie. Il établissait invariablement sa tente à l'écart de ses hommes, afin de fuir les bruits du camp.

Un autre de mes chefs d'escouade est Khamis Ngoze, qui accompagnait Stanley dans son voyage à travers le continent mystérieux. C'est un homme très actif et il me sera très utile, je pense. Masudi, un de ses collègues dans la compagnie nº I, était porteur dans notre dernière expédition. Je le crois fidèle et il tient bien ses hommes en main

Dieu soit loué de ce que je ne possède dans ma colonne que 21 hommes de Dar-es-Salaam! Ils ne valent absolument rien.

Me voici donc de nouveau au milieu d'une caravane, campant au milieu des herbes et des arbres, loin du monde et de ses bruits Que cela me semble bon! Malgré tous les ennuis, les difficultés, la mauvaise nourriture et la certitude de contracter des fièvres, je trouve cette vie, pour diverses raisons, immensément supérieure à celle que l'on mène entre les quatre murs d'une caserne!

Il y a trois mois, j'étais à Aldershot, en compagnie des meilleurs camarades du monde, ayant une société agréable, une chère exquise et la ville dans le voisinage. Mais je n'étais pas heureux, au vrai sens du mot Je sentais que ma vie s'enfuyait sans que je fisse rien de bon. Maintenant, je parcours librement la plaine du littoral, avec plus de 300 hommes sous mes ordres. Mes moindres paroles font loi, et je suis vraiment le maître.

Deux années de séjour dans ce pays, avec l'esprit continuellement en éveil et d'interminables et pénibles marches à fournir, sont suffisantes, car l'organisme humain ne saurait supporter impunément une plus longue tension physique et intellectuelle. Je ne pense pas qu'il soit possible d'éviter la fièvre dans ces régions. Tous ceux qui travaillent comme nous, chaque jour en plein soleil, sont à peu près certains de subir tôt ou tard les atteintes de ce mal.

8 juillet.

Après une étape de deux heures, nous avons dressé le camp à Mbuyuni. A 10 h. 50, tout le personnel avait rallié le camp. C'est un grand progrès.

Nous avons environ douze malades et impotents. C'est une moyenne de 5 p. c. qui, dans quelques jours, atteindra 8 ou 9 p. c. Il en est toujours ainsi avec des hommes fraîchement arrivés de Zanzibar, non encore habitués à la marche et peu rompus au portage. Les cas de maladie sont ordinairement occasionnés chez les caravaniers par l'affaiblissement de leur constitution, suite d'abus de tout genre, et de leur manie de fumer le chanvre. Ce n'est qu'après un mois de travail assidu et de nourriture substantielle que ce poison est expulsé de leur organisme. De plus, la moindre érosion de la peau provoque la réapparition d'ulcères anciens et imparfaitement guéris.

Des quantités considérables de défenses d'ivoire, fort belles, sont acheminées en ce moment vers la côte, venant de l'Unyamwezi, à soixante-quatre journées d'ici. Pas plus tard que ce matin, nous avons vu défiler près de 1,500 pointes, ce qui produira pour les Allemands une recette de 71,000 francs, grâce aux taxes de sortie.

J'ai remis à mes hommes le *posho* (1) : un *upandi* (2) pour cinq jours par homme. Comme toujours, en pareil cas, un nombre considérable de réclamations m'ont assailli. Dût-on donner un *jora* (3) à chaque homme, il n'y en aurait pas moins une véritable avalanche de plaintes quant à la maigreur de la distribution.

J'ai été forcé de renvoyer à Bagamoyo des hommes chargés de me rapporter vingt ballots d'étoffes en plus. J'ai dû, en cinq jours, en dépenser quatre et demi pour l'achat des vivres de l'expédition.

9 juillet.

Départ à 6 h 25 du matin. Nous bivouaquons à 40 minutes à l'est de Grand Sagati, après avoir passé le Petit Sagati.

Le pays est plat et couvert d'acacias; par-ci par-là, quelques sycomores; partout une herbe fort longue.

L'arrière-garde arrive au camp environ deux heures après la tête de la colonne. Ce retard est dû à la lenteur avec laquelle ont été délivrées les charges des compagnies nos 2 et 3. Cela se comprend; les commandants de ces compagnies ont des difficultés avec leurs hommes, dont ils ignorent encore la langue et les habitudes. De plus, je dois parler le français avec mes officiers, et je ne connais pas cette langue. J'espère la savoir suffisamment d'ici trois mois.

10 juillet.

Nous avons marché aujourd'hui pendant deux heures vingt minutes à peine et nous campons à deux heures et quart de Msua.

Bedoe m'a réveillé ce matin avec la réjouissante nouvelle de la désertion, pendant la nuit, de sept de mes engagés de Dar-es-Salaam. Cela me fait déjà une perte de onze de ces derniers sur un total de vingt et un. J'ai en tout seize désertions.

Le moment le plus dangereux pour une caravane est celui-ci. Peu habitués encore à leurs charges, les hommes deviennent raides, leur moral est atteint et ils désertent. Il faut non moins de quatorze jours de marche pour que les muscles des porteurs acquièrent de la souplesse, tout en restant fermes. Mais il faut un travail bien ingrat pour obtenir d'eux cette agilité. J'épuise tous les moyens en mon pouvoir pour faire aller les choses en douceur. J'ai strictement défendu de battre les hommes, il est interdit d'employer à leur égard des paroles dures, nos étapes sont courtes et je me montre généreux dans la distribution des étoffes. J'espère

---

(1) Le *posho* est la provision d'étoffe remise aux caravaniers pour servir à l'achat des vivres dont ils ont besoin. Les Zanzibarites préfèrent ce système à celui de l'intervention directe du blanc pour leur procurer leur ravitaillement. Ils débattent ainsi de gré à gré avec les indigènes les conditions de l'achat de leurs vivres. (N. D. L. R.)

(2) L'*upandi* varie, selon les localités, de 1m82 à 1m36. (Id.)

(3) Pièce d'étoffe. (Id.)

ainsi avancer avec lenteur pendant dix étapes encore. Nous pourrons ensuite accomplir des journées moyennes de 13 kilomètres et établir notre camp avant midi. Malheureusement, il y a encore quelque hésitation et beaucoup de criailleries chaque matin dans les compagnies 2 et 3.

Ma caravane est organisée dans l'ordre suivant :

Compagnie n° 1. — Le capitaine Stairs, commandant de l'expédition; 4 chefs; 7 askaris (1); 10 boys; 100 porteurs. Total, 121.

Compagnie n° 2. — Le capitaine Bodson; 4 chefs; 6 askaris; 14 boys; 95 porteurs Total, 119.

Compagnie n° 3. — Le marquis de Bonchamps; 4 chefs; 6 askaris; 4 boys; 2 cuisiniers; 98 porteurs. Total, 114.

Le docteur Moleney; Thomas Robinson. Total général, 356 hommes.

11 juillet.

En route depuis 6 h. 30 du matin, nous avons campé, vers 9 heures à l'extrémité du village de Msua, vers l'ouest. C'est là que, il y a dix-huit mois, nous avons fait notre premier bon repas au retour de la province d'Emin et que nous avons rencontré les premiers signes de civilisation. Nous étions vingt-quatre au dîner. Il est probable que jamais auparavant un pareil nombre de blancs ne s'est trouvé réuni en même temps à une telle distance de la côte.

Dès notre arrivée au camp, j'envoie en avant Khamis-Ngoze, un de mes chefs Il est chargé de se rendre à Ngerengere, à deux journées d'ici, afin d'essayer d'enrôler quinze à vingt indigènes et de me les amener à Kisemo. Hier, sept charges n'ont pas eu de porteurs dans la compagnie de Bodson. Ce n'est qu'au prix des plus grandes peines que nous avons pu mettre tout notre monde en route. Aujourd'hui, cela va mieux. Les ânes ont bien tenu jusqu'ici.

Voici l'état de nos malades : Compagnie n° 1, 6 malades; compagnie n° 2, 8; compagnie n° 3, 7. Total, 21.

12 juillet.

Trois heures de marche. Nous avons installé notre camp à Kisemo. J'ai obtenu neuf indigènes de Msua pour porter nos charges pendant deux jours. La moyenne des malades augmente en fortes proportions. Vivres en abondance. Copieuses averses toute la matinée.

J'ai eu tantôt une longue conversation avec un des chefs de Kisemo. Cela fut bien instructif. Comme je lui demandais pourquoi il n'avait pas semé des oignons, des orangers ou des cocotiers, au lieu de se borner à cultiver du *mtama* (2) et du maïs, il me répondit :

« Dieu me défend de planter ici autre chose que du *mtama* et du corii. Si j'essayais une autre culture, nous mourrions tous. »

N'est-ce pas absolument stupéfiant? Voici deux cents ans que cet endroit est un point de passage très fréquenté, et cependant, à partir d'une distance de six heures de la côte, on ne cultive que les graines les plus coriaces, celles que, même à Zanzibar, on ne donne qu'aux ânes.

Depuis la Luvu jusqu'à Kisemo, on ne rencontre ni cocotier, ni oranger, ni citronnier. Les Allemands n'ont encore réussi à faire autre chose qu'à planter des drapeaux dans les arbres le long de la route. Certes, il y a ici de la nourriture, mais c'est la même qu'on y trouvait il y a cent ans. Aucun progrès n'a été réalisé ni sous le rapport de la qualité ni sous celui de la quantité.

Voulez-vous un petit aperçu du caractère des indigènes? Mungo, un natif, fait accord avec moi, à Msua, de porter un ballot jusqu'à Kisemo, moyennant un salaire d'*une* roupie Le contrat est fait très loyalement et il apporte sa charge au camp, où je lui offre sa roupie. Après un moment d'hésitation, il accepte, mais réclame, en outre, un supplément de quatre aunes d'étoffe. Je refuse et me donne la peine de lui expliquer ce que c'est qu'un contrat. Il m'écoute, puis... me réclame un peu de tabac!

Ces indigènes ne peuvent comprendre que les objets ont une certaine valeur déterminée, sans plus. Il leur faudra des siècles avant qu'ils vendent ou achètent un chapeau de 60 centimes pour 12 sous.

Reçu un grand nombre de visites de la part de chefs. Ils s'asseoient des heures devant ma tente, dans l'attente d'un présent minime. Pour eux, le temps ne compte pas : ils peuvent tout aussi bien s'accroupir ici que dans leurs villages, mais cela ne procure pas beaucoup d'agrément à l'homme blanc.

Les cadeaux reçus aujourd'hui se chiffrent par dix poules, une pintade, deux sacs de farine de mtama, un pot de miel, une chèvre et quelques œufs.

Les Zanzibarites sont passés maîtres dans l'art de voler les poules. Je ne pense pas que n'importe quel indigène les vaille pour la dextérité à découvrir et à rafler les volailles qui errent par la campagne. Ces agissements nécessitent un arbitrage incessant qui absorbe la majeure partie du temps passé au campement.

13 juillet.

Nous nous sommes arrêtés aujourd'hui à Kisemo. J'ai envoyé en avant 20 habitants du village avec autant de ballots d'étoffe, sous les ordres de Khamis-Ngoze, accompagné de 3 askaris. Je les ai engagés pour 20 étapes, au prix de 7 roupies et demie (16 francs environ) par tête. Ils s'arrêteront à Rudiwa, où ils nous attendront. J'espère pouvoir ainsi soulager mes malades et leur donner une occasion de se remettre. Trois ou quatre d'entre eux sont atteints d'affections graves et ne se remettront probablement pas. Je songe à les renvoyer à la côte, ce qui me peine, car ils ont, chacun, reçu 20 dollars (100 francs) d'avance.

J'ai remis aujourd'hui un posho d'un demi *doti* ( ) pour six jours. Cela nous mènera jusqu'au delà de Simbamweni.

Lorsque nous quitterons ce point, nous commencerons à fournir des étapes moyennes, car j'espère qu'à ce moment les hommes auront acquis la souplesse nécessaire pour fournir désormais les marches régulières d'une caravane.

Jusqu'à ce moment, les désertions ne sont pas aussi nombreuses que je m'y attendais. Cet heureux résultat est dû à la vigilance incessante que nous ne cessons de déployer.

L'altitude de Kisemo est de 99 mètres.

(A continuer.) Cap. STAIRS.

(1) Soldats astreints au régime de la demi-charge.

(2) Sorgho (*Sorghum vulgaris, S. holcus*), graminée fort répandue dans l'Afrique centrale et qui forme la base de l'alimentation des indigènes. Elle est très cultivée également dans la partie orientale de l'État du Congo. C'est la plus forte graminée connue. Elle atteint parfois 7 mètres de haut. Sa hauteur moyenne est de 5 mètres. Schweinfurth a vu des épis de sorgho pesant 3 kilogrammes. (N. D. L. R.)

(1) 1m82. Le *doti* vaut à Zanzibar et sur la côte, jusqu'à Mpwampwa, 3m64 (4 yards), à Tabora 3m18 (3 1/2 yards), et à Rjiji 2m73 (3 yards). (N. D. L. R.)

CROIX ET MÉDAILLES CONGOLAISES

PENDANT trois années, l'État indépendant du Congo a offert le rare spectacle d'un pays n'ayant aucun ordre à conférer. Mais cette lacune a été vite comblée. Mieux loti même que la Belgique, laquelle ne dispose que d'un seul ordre, le jeune État en a trois : l'*Ordre de l'Étoile africaine,* l'*Ordre royal du Lion*, l'*Étoile de service*, plus une médaille destinée aux chefs indigènes.

L'*Ordre de l'Étoile africaine* est le premier en date. Il a été créé le 30 décembre 1888.

Il se compose de six classes dénommées comme suit : Grands-croix, grands officiers, commandeurs, officiers, chevaliers, médaillés.

La décoration consiste en une étoile en or à cinq raies en émail blanc bordé de bleu, entouré d'une guirlande de feuilles de palmier. Le centre contient, d'un côté, une étoile d'or à cinq rais sur fond bleu émaillé, entourée d'un cercle en or portant la devise : *Travail et progrès ;* de l'autre côté, dans un cercle d'or, un écusson en émail rouge portant deux LL et une S entrelacées, sommées de la couronne royale. Le bijou est surmonté de la couronne royale. Le ruban est azur moiré, avec, au milieu, une raie jaune pâle.

Si nous suivons l'ordre chronologique de la création, vient ensuite l'*Étoile de service* Cette décoration a été créée par un décret en date du 16 janvier 1889. Elle est conférée exclusivement à ceux qui ont servi au Congo et atteste publiquement qu'ils ont accompli fidèlement et honorablement leur terme de service.

L'insigne se compose d'une étoile en argent, d'un diamètre de 30 millimètres, portant d'un côté une étoile d'or, de l'autre la devise de l'État. Le ruban est bleu, et a, dans le sens transversal, autant de raies en argent que le porteur de la décoration a accompli de termes de service.

Puisque l'État créait une décoration pour reconnaître les services rendus par les blancs, il ne pouvait, en bonne justice, méconnaître les services rendus par les indigènes. C'est cette pensée qui a déterminé le Roi-Souverain à créer, le 30 avril 1889, une médaille destinée aux chefs indigènes qui ont fait preuve de dévouement envers l'État. La médaille qui leur est décernée est en vermeil, en argent ou en bronze. Elle a 50 millimètres de diamètre et porte d'un côté l'effigie du Roi-Souverain, et de l'autre les armes de l'État du Congo, surmontées des mots : *Loyauté et dévouement.*

Une seconde de plus petit module est conférée aux soldats de la force publique.

L'« Ordre royal du Lion » a été institué le 9 avril 1891, et est destiné, dit le décret du Roi-Souverain, « à reconnaître le mérite et à récompenser les services qui Nous sont rendus ». Tout comme l'Ordre de l'Étoile africaine, il se compose de six grades.

La décoration consiste en une croix pattée en or, à croisillons émaillés de blanc, brodés d'or et d'émail bleu, et séparés par deux CC d'or entrelacés. Le centre contient, d'un côté, un lion or couronné sur fond bleu, entouré d'un cercle or, portant la devise : *Travail et progrès,* et émergeant d'un second cercle ondulé en or bordé d'émail bleu; de l'autre côté, un écusson en émail rouge portant deux LL et une S entrelacées, sommées de la couronne royale. Le ruban est rouge amarante moiré avec lisérés azur coupés au milieu d'une raie jaune pâle.

Les croix et les médailles congolaises sont fort désirées, aussi bien au Congo qu'en Europe ; tout comme les blancs, les noirs sont friands de bijoux et de rubans.

Étoile de service.

Ordre royal du Lion.

Médaille pour les chefs indigènes.

Ordre de l'Étoile africaine.

Médaille pour la force publique.

Le capitaine STAIRS

Né à Halifax (Nouvelle-Écosse) le 1er juillet 1863. — Officier au *Royal Engineers*. — Nommé capitaine à 27 ans (1891). — Premier officier de Stanley dans l'*Emin Relief Expedition* (1886-1889). — Commandant de l'expédition du Katanga par la côte orientale (1891-1892). — Mort à Chinde (embouchure du Zambèse), le 5 juin 1892.

Dans un passage de son *Journal*, si émouvant dans sa simplicité, et dont les lecteurs du *Congo illustré* ont en ce moment la primeur, Stairs s'écrie : « Quelle vie étrange que la mienne, toute faite de contrastes, d'agitations suivies de repos auxquels succèdent de nouvelles et dures années de travail et de labeur ! » Oui ! étrange vie, et nous ajouterons belle vie, exemple remarquable à offrir à la jeunesse de notre époque. Ce jeune capitaine, mort à 28 ans, a rendu à son pays, à la science et à l'humanité plus de services que maint vieillard à barbe grise.

A 12 ans, il quitta le pays natal pour s'en aller, sur la terre étrangère, gagner son pain et apprendre à vivre. A 20 ans, nous le trouvons en Nouvelle-Zélande, ingénieur, chargé d'importants travaux d'exploration *in the bush*, sous les forêts vierges, dans la brousse impénétrable et immense. Pendant près de trois années, il y vécut d'une existence laborieuse et apprit à s'endurcir le corps et l'esprit contre les misères d'ici-bas. « J'y menais, écrit-il, la sauvage vie du plein air, dormant sur la terre nue, pendant ces longues nuits pluvieuses de l'hiver, mangeant des aliments grossiers et peinant durement. »

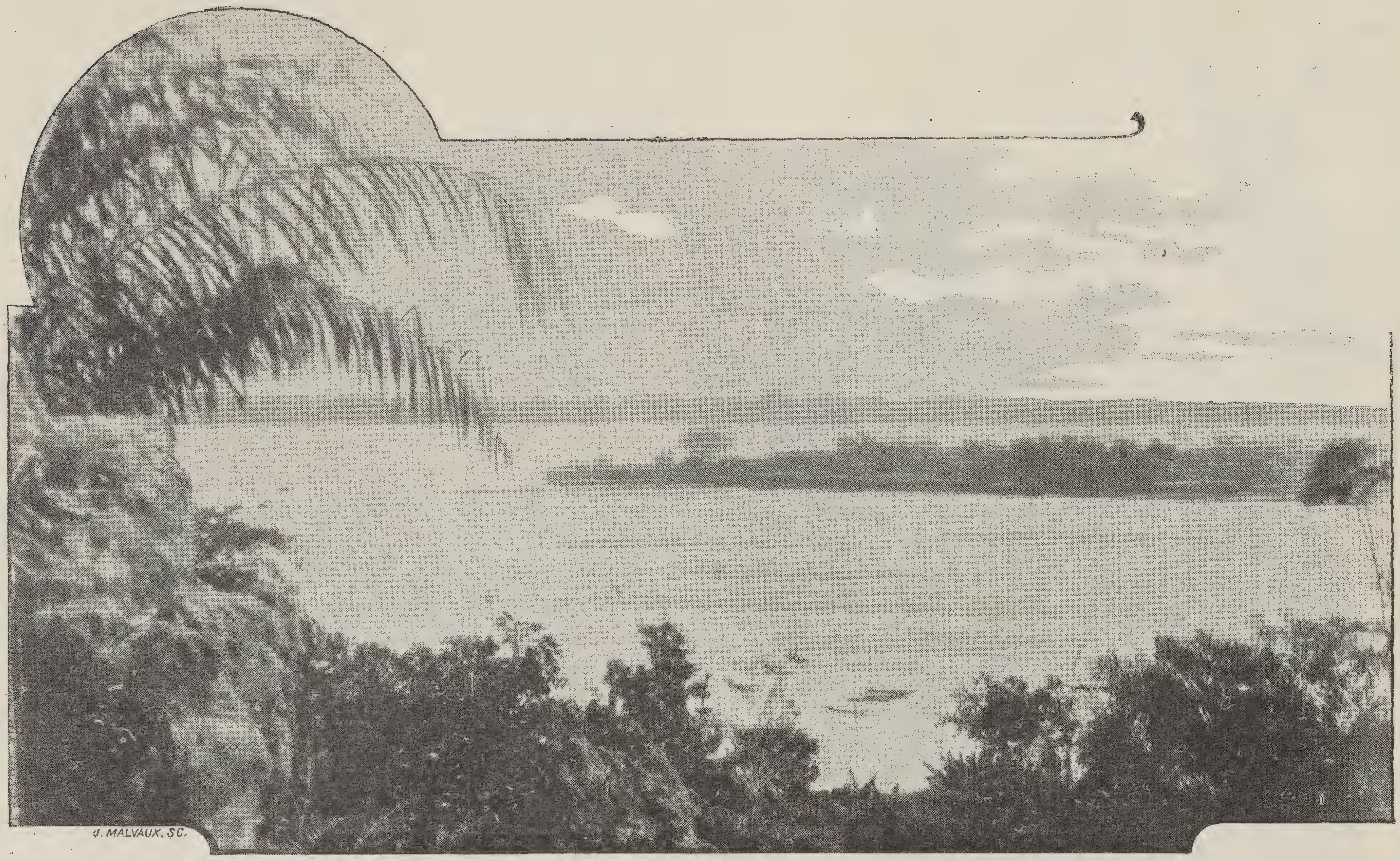
Ses chefs remarquèrent bientôt les brillantes qualités de ce jeune homme si courageux, si intelligent et si travailleur. Il fut rappelé en Angleterre, où il servit, avec distinction, dans le corps du génie.

Quand Stanley organisa son expédition pour la délivrance d'Émin-Pacha, sur la fin de l'année 1886, le lieutenant Stairs lui fit ses offres de services. « Le style court, allant droit au but, de la lettre par laquelle il s'offrait le recommandait fortement à notre attention, écrit le célèbre explorateur. Après une courte entrevue, je l'inscrivis en tête de ma liste. » Et le commandant de l'*Emin Relief Expedition* n'eut pas lieu de le regretter. Il fait un grand éloge du brillant officier, qui fut son bras droit dans les pénibles luttes qu'il eut à soutenir contre les hommes et les choses. « Pendant ces trois années, je jeûnai sans interruption, je travaillai sans trêve onze heures par jour, je dormis sur la terre nue, qu'elle fût sèche ou humide, et je finis par arriver à la côte orientale, avec le sentiment que j'avais accompli des actions dont j'avais le droit d'être fier », écrit, dans son *Journal*, le vaillant officier anglais.

Tout ceux qui ont lu *Dans les ténèbres de l'Afrique*, conviendront que ce témoignage autobiographique est des plus mérités.

Dix-huit mois après son retour, il fut choisi par la Compagnie belge du Katanga comme chef de l'expédition de la côte orientale. Grâce à son énergie, il put surmonter, on a pu le voir, des obstacles qui eussent découragé des caractères moins bien trempés. Le 4 juillet 1891 il se mit en route, et le 14 décembre il arrivait au Katanga, après avoir accompli cette immense route avec une remarquable rapidité. Prudent, prévoyant, énergique et bon, il n'eut pas une seule fois à faire usage de ses armes et sut se tirer avec bonheur de situations souvent inextricables. On sait comment il réussit dans sa mission, comment, tombé malade, il dut quitter un pays désolé par la famine, et comment, après avoir guidé sans encombre sa caravane jusqu'à Chinde, à l'embouchure du Zambèse, il fut tout à coup, au moment même où il allait s'embarquer pour l'Europe, terrassé par un accès de fièvre maligne qui eut facilement raison de ce corps affaibli par les fatigues physiques et morales.

Type de loyauté et d'honneur, caractère jovial et juste, Stairs eût fourni, certes, une magnifique carrière. Quel exemple réconfortant que la simple histoire de la courte mais belle vie de ce jeune homme qui, en huit années, put, par son seul mérite, par son honnêteté et par son travail, s'élever si haut, et laisser après lui le souvenir d'œuvres utiles à ses semblables ! Mais aussi, que de regrets cette perte si soudaine n'inspire-t-elle pas à ceux qui ont à cœur le progrès de l'humanité et de la science !



Le Congo devant Upoto. (D'après une photographie de L. Forfeitt.)

LA PÊCHE AU CONGO

L'INDUSTRIE de la pêche est florissante sur les rives du haut Congo.

Parmi les nombreuses peuplades qui en vivent, il faut citer en première ligne les Bapoto riverains du grand fleuve, lesquels s'adonnent presque exclusivement à cette occupation. Elle est pour eux, en même temps qu'un agrément, une source de revenus et presque la base unique de leur alimentation. En effet, ces naturels sont ichthyophages et mangent rarement de la viande.

Leurs engins de pêche se divisent en deux grandes catégories : les uns sont façonnés en bambou et d'autres sont fabriqués avec des cordes du pays.

Parmi les premiers, il en est qui méritent une mention spéciale. Ainsi, pour prendre les petits poissons (*bola*) dont la taille varie de celle d'une petite sardine à celle d'une épinoche, deux hommes montent dans un petit canot, muni de deux forts crochets en bois assujettis au fond de la pirogue, à l'avant et à l'arrière. A ces deux crochets, et du côté droit, est retenu un instrument carré en bambou, d'environ deux mètres de côté, qui ressemble à un tamis dont les trous n'auraient pas plus d'un à deux millimètres de diamètre. Deux grandes perches permettent aux pagayeurs d'élever ou d'abaisser à volonté cet appareil. Leur canot ainsi préparé, les deux natifs laissent leur embarcation voguer au gré du courant. Tout en descendant le fleuve, ils abaissent leur engin à fleur d'eau, et, chaque fois qu'ils le relèvent, une multitude de *bolas* retombent dans le fond de la pirogue.

Pour s'emparer des poissons d'une grandeur moyenne, ces indigènes emploient une grande nasse d'environ dix à douze mètres de long sur un de large, qu'ils appellent *locando*. Très flexible, celle-ci peut être roulée pour la facilité pu transport. Sept Bapoto s'embarquent en canot de grandeur moyenne (six à sept mètres de long sur quatre-vingts centimètres de large) et font reposer sur ses bords le *locando* déroulé, quatre hommes restant à l'arrière et trois à l'avant; puis ils descendent lentement le cours d'eau, en passant de préférence près des rives et des endroits peu profonds, au-dessus de bancs de sable, par exemple. Quand ils aperçoivent des poissons à leur convenance (les naturels sont très habiles à distinguer les poissons qui nagent entre deux eaux), ils se précipitent tous

ensemble dans l'eau en faisant tomber leur nasse perpendiculairement et en se hâtant de lui faire décrire un cercle. Ils rétrécissent ensuite de plus en plus le *locando* en l'enroulant sur un de ses côtés, tout en ayant soin de tenir hermétiquement fermé le cercle, véritable réservoir où se trouve emprisonné le poisson. A mesure qu'on enroule le *locando*, ce cercle se rétrécit, et bientôt le fretin se trouve enserré au point que tout mouvement lui devient impossible.

Les Bapoto le prennent alors soit à la main, soit au moyen d'une lance en forme de harpon. Ils n'emploient toutefois ce procédé qu'aux eaux basses et moyennes.

Peu de temps avant la crue annuelle, ils construisent des pièges destinés à capturer les poissons qui s'égareront sous les bois riverains inondés. Voici comment ils opèrent :

L'indigène choisit un endroit à sa convenance où il se rend peu de temps avant la crue. Il y fiche fortement en terre des perches distantes l'une de l'autre d'un mètre environ et construit un barrage d'au moins deux mètres de haut dans lequel il réserve un passage.

Au moment même de la crue, il visite l'ouvrage ainsi formé, et adapte au passage laissé libre un grand engin en bambou de forme conique ayant environ deux mètres cinquante de la base au sommet et un mètre de diamètre à la base. A l'intérieur se trouve un deuxième cône en bambou, plus petit, mais placé en sens inverse, de sorte qu'une fois entré dans ce système, le poisson se trouve dans l'impossibilité d'en sortir.

Lorsque survient la baisse des eaux, ce dernier, égaré sur les rives inondées, se retire et rencontre le barrage; forcé de se frayer un chemin, il se précipite dans le piège où il reste captif jusqu'au moment où l'indigène vient s'en emparer.

La pêche la plus productive est néanmoins la suivante :

Figurez-vous un cône en bambous très fins et assez serrés; ayant $2^{m}50$ de hauteur et 1 mètre à $1^{m}50$ de diamètre à la base. A l'intérieur se trouvent deux petits cônes façonnés en tiges de feuilles de bambou, fort flexibles et fixés dans une direction contraire au premier. Par leur disposition, ils permettent aux poissons d'entrer mais non de sortir. Une liane, longue de quatre à cinq mètres, sert à attacher le tout à un arbre de la rive. L'appareil descend par son propre poids au fond de l'eau. Souvent six ou huit poissons de grandeur moyenne sont ainsi faits prisonniers. Généralement, le Mpoto vérifie et relève ces engins vers cinq heures du matin. Sa pêche faite, il les immerge à nouveau, et ils restent ainsi dans l'eau jusqu'à ce qu'ils soient hors de service.

Les femmes et les enfants se livrent, eux aussi, à la pêche. Ils se munissent de petits paniers de bambou à jours, de forme ovoïde, pointue ou cylindrique, et entrent dans le fleuve jusqu'à la ceinture, promenant doucement les corbeilles dans l'eau à l'effet de capturer les petits poissons qui s'y trouvent. Cette méthode est peu productive.

Les filets en cordes sont non moins intéressants à observer. Pour fabriquer la corde, on se sert de la deuxième écorce d'un arbrisseau, on la fait sécher, puis on la tresse. Un homme seul et travaillant bien, en fait environ vingt mètres par jour.

Les natifs d'Upoto façonnent avec ces cordages des filets dont la base est maintenue au fond de l'eau par de petits tubes en terre cuite formant lest, dont la partie supérieure est soutenue par des tubes semblables faits en bois. Ils les immergent près des bancs de sable et les tirent ensuite à terre, ramenant ainsi un grand nombre de captifs.

Pour pêcher les grands poissons, ils placent des lignes de fond au milieu du fleuve, aux endroits les plus profonds, taillent un morceau de bois léger en forme de canot et y attachent un hameçon en fer assez grand. Ce dernier est retenu par une corde suffisamment longue pour que l'hameçon touche à peu près le fond de la rivière. Un second lien est attaché au flotteur et tient à une pierre qui fait office d'ancre et maintient le tout au milieu de la rivière.

Comme appât, on accroche à l'hameçon un petit poisson. Lorsque la bête a mordu, on voit le flotteur s'agiter, et tout aussitôt le pêcheur vient avec sa pirogue retirer sa prise. On réussit ainsi à s'emparer d'énormes spécimens des produits vivant dans le grand fleuve.

Reste enfin un moyen fort commun partout : la pêche à la ligne. Comme appâts, l'indigène emploie soit de la chikwangue, soit un ver de terre. Il est très habile dans la façon de « taquiner le poisson ».

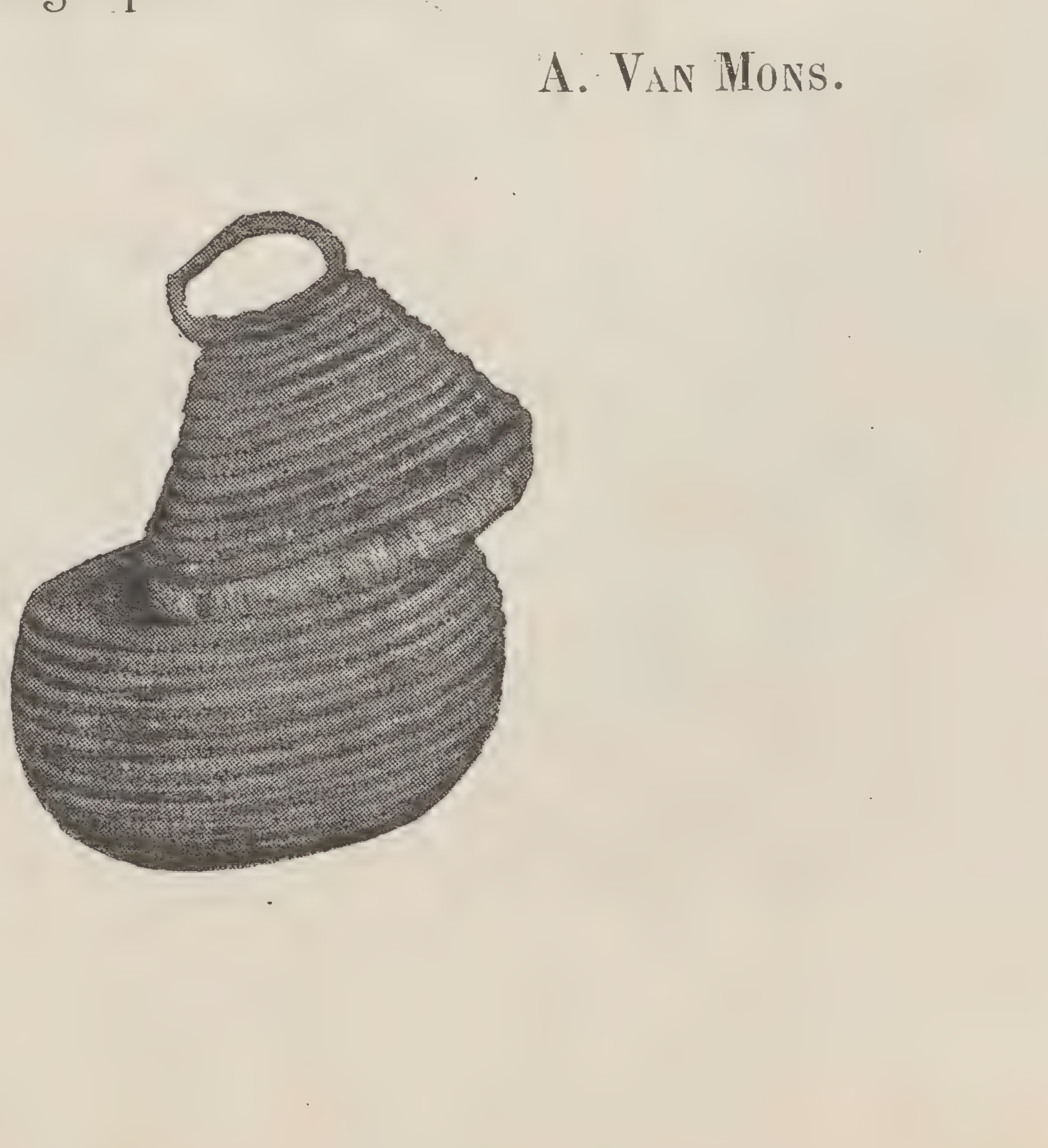
Les Bapoto n'hésitent pas non plus à harponner l'hippopotame. A cet effet, ils font usage d'un harpon de fer d'environ 25 centimètres de long, emmanché sur un bois de lance et retenu à ce dernier par des liens très solides. A l'autre extrémité du bois de lance se trouve un flotteur en bois léger autour duquel s'enroule une corde d'une trentaine de mètres, laquelle est attachée au canot.

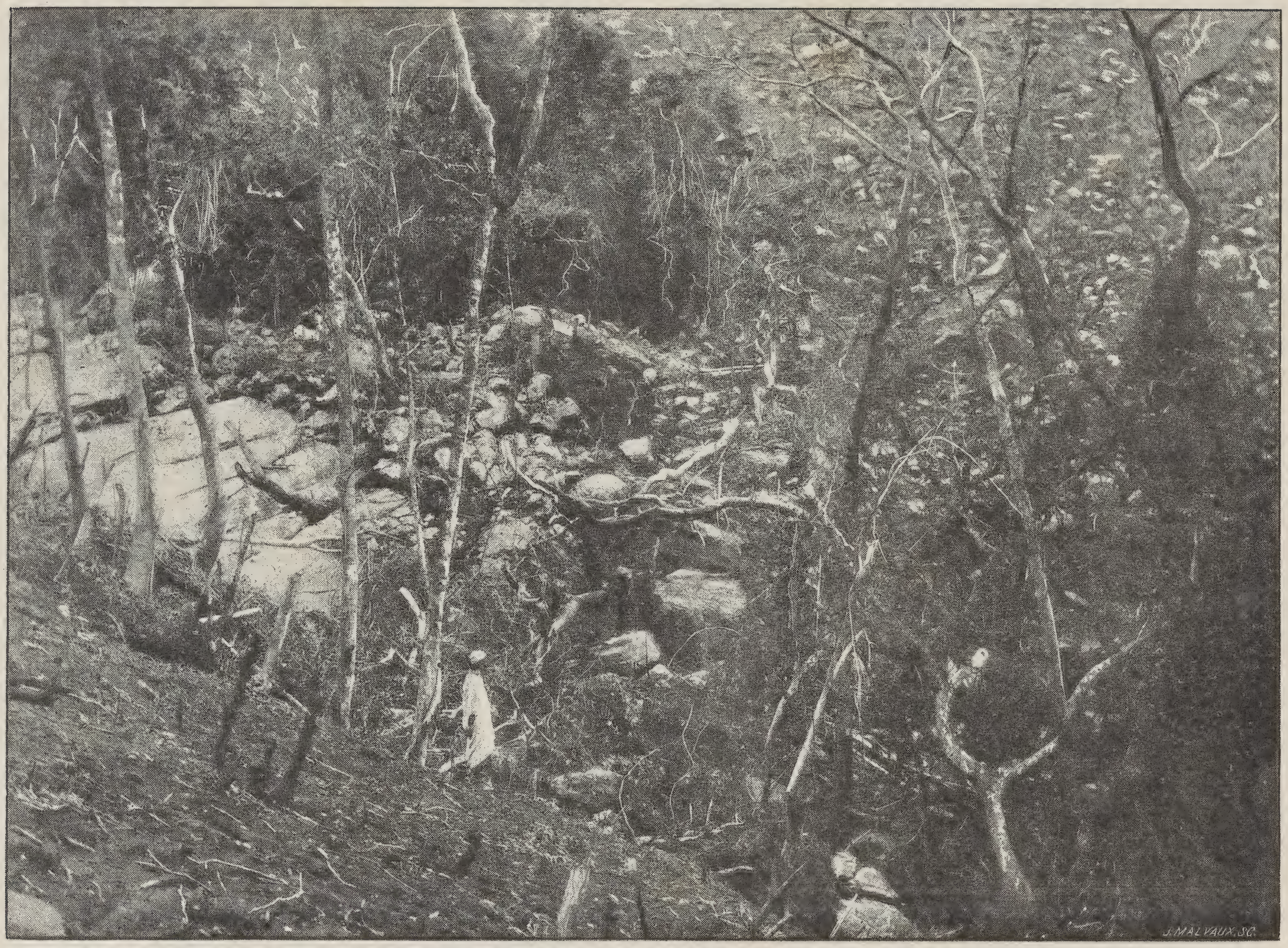
Un amphibie est-il signalé, tous les pêcheurs montent deux par deux dans leur petite pirogue; l'un se tient debout à l'avant, le harpon en main, prêt à le lancer; le deuxième, à l'arrière, dirige l'embarcation. Généralement, une vingtaine de canots ainsi montés suffisent pour s'emparer d'un hippopotame.

Ils se portent tous ensemble à l'endroit où l'on sait que se trouve l'animal; aussitôt que celui-ci apparaît pour respirer, on lui jette un harpon; celui-ci atteint-il le quadrupède, la corde qui retient la lance se déroule et indique l'endroit où se trouve l'hippopotame. Quand ce dernier apparaît de nouveau, on lui jette un deuxième trait et ainsi de suite, jusqu'à ce que la bête ne puisse plus plonger; on l'achève alors, puis on la tire sur un banc de sable pour la dépecer.

Une chasse ou une pêche de ce genre dure ordinairement de douze à vingt-quatre heures.

A. Van Mons.





Le ravin du Sommeil. (D'après une photographie de M. De Meuse.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE RAVIN DU SOMMEIL

Le chemin de fer du Congo, après avoir traversé le ravin de la Mission, dont nous avons publié une vue dans notre numéro du 20 novembre 1892, s'engage dans une large crevasse appelée ravin du Diable, lequel a pour affluent le ravin du Sommeil.

Les ingénieurs de la brigade d'études se souviennent de ce passage comme d'un des plus pénibles qu'ils eurent à franchir. Sur ces collines escarpées, recouvertes de quartzites qui se dérobaient constamment sous leurs pieds, la marche était presque impossible, et ce n'est qu'à l'aide de longs bâtons, à pointe bien acérée, que les premiers ingénieurs réussirent à s'y frayer un passage. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, ils étaient obligés de tailler dans le roc un sentier qui avait le double avantage d'assurer la circulation et de conserver un tracé durable, chose précieuse dans un pays où les piquets en bois n'auraient pas tardé à disparaître sous l'action des termites.

Dans le fond du ravin, surgit une végétation touffue d'entre les roches entassées, constituant d'épais fourrés qui ont rendu des plus difficiles et des plus laborieux le travail des études.

Notre gravure représente l'endroit où la ligne traverse le ravin du Sommeil. Le déboisement est entamé, et l'on va commencer l'implantation de l'axe de la voie. Le Zanzibarite placé au premier plan, qui appartient à l'équipe de sapeurs chargée du déboisement, peut servir d'échelle ; il donne une idée de la végétation dans ce ravin que la locomotive traverse à l'heure actuelle.

L'ouvrage qu'on a construit dans ce passage est un pont métallique de 25 mètres d'ouverture, élevé de 10 mètres au-dessus du torrent et reposant sur deux culées en maçonnerie.

Vue du port de Dar-es-Salam. (D'après une photographie.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

III. — DE BAGAMOYO A MPWAMPWA (*Suite*)

Ngerengere. — Les soldats soudanais. — Une route africaine. — Étapes rationnelles d'une caravane. — Hygiène du blanc. Mrogoro. — Les missions en Afrique. — Manière de préparer le lait.

14 juillet.

Nos caravaniers font de grands progrès. Ils partent plus tôt et traînent moins en route.

Nous avons marché aujourd'hui de 6 h. 20 jusqu'à 10 h. 20, et nous avons campé à Ngerengere, sur les bords de la rivière de ce nom. En route, nous avons fait une halte de 20 minutes. La distance parcourue est de 12 kilomètres et demi.

A mi-chemin, nous avons aperçu les montagnes qui bordent les plaines du littoral. Dans deux jours, nous commencerons l'ascension de ces hauteurs et nous nous dirigerons vers le plateau supérieur du continent, qui a une altitude d'environ 360 mètres au-dessus de la mer.

La Ngerengere se jette dans la Luvu à environ trois journées d'ici, dans la direction du sud-est.

Dans le voisinage de notre camp se trouvent de superbes plaines d'alluvions, où l'on pourrait faire croître à peu près tout ce qu'on voudrait. Je suis certain que manguiers et cocotiers y pousseraient à merveille. Il y a même un manguier tout près de ma tente, dans le voisinage de ce qui fut jadis l'emplacement d'un village. Actuellement, il n'existe plus à Ngerengere que trois petits villages. On me dit que jadis il y en avait au moins dix ou douze. C'est le résultat de la guerre d'il y a deux ans, entre les Allemands et les Arabes de Bushiri.

15 juillet.

Marché trois heures et quarante minutes et campé à Mkoa, dans les hautes herbes.

Mkoa était autrefois un populeux village, mais les habitants, effrayés par les pilleries continuelles des caravanes de passage, ont déserté la localité et s'en sont allés bâtir un village à 3 kilomètres plus au nord. Ils ont une peur folle des soldats soudanais au service des Allemands, et leurs traits expriment une terreur indicible quand ils racontent les exactions et les razzias opérées par ces aimables créatures. Cela ne m'étonne pas, car je doute que l'on trouve dans n'importe quelle partie du monde des brutes semblables à ces Soudanais.

La montée a été rapide ce matin. En faisant bouillir mon thermomètre, j'ai constaté que l'altitude variait entre 285 et 300 mètres, tandis qu'à l'emplacement que nous avons occupé hier elle était de 156 mètres! De hautes montagnes nous

entourent de toutes parts. Elles sont couvertes de broussailles rares. Par endroits, l'herbe atteint une hauteur énorme, mais les arbres ne valent rien, car ils sont fort malmenés par les incendies annuels.

Ce matin, nous avons pu partir à 6 h. 15, au moment du lever du soleil. J'espère que dorénavant nous pourrons nous mettre en route à 6 heures. Quant à moi, toujours debout vers 5 heures, je perds une bonne demi-heure à mettre en train hommes et choses.

16 juillet.

Étape de trois heures trente minutes. Bivouac à l'ouest de Makessi.

A cause de la stupidité des guides, nous avons dépassé les puits et dressé le camp à une bonne demi-heure de l'eau. Toute la matinée, nous avons escaladé des pentes raides et passé devant un grand nombre de champs de *mtama*, qui atteint 3m30 à 3m60 de haut.

La marche a été très fatigante.

17 juillet.

En deux heures et cinquante minutes, nous avons atteint un village situé à l'ouest de Simbamweni et nous avons gravi une altitude de près de 92 mètres. Hauteur de camp, 468.76 mètres. La route était bien meilleure que celle de ces derniers jours. Aussi, avons-nous atteint la fin de l'étape plus tôt et l'arrière-garde a-t-elle rallié l'avant-garde en vingt minutes.

Combien peu l'on comprend en Europe ce que c'est qu'une exploration en Afrique. Nous parlons de route, alors qu'en réalité il n'en existe pas la moindre trace dans le pays. Ce qui, en d'autres contrées, serait une route n'est ici qu'un simple sentier qui conduit d'un lieu à un autre par des voies tortueuses et loin d'être les plus courtes. Sur ces sentiers, il n'est possible de marcher qu'à la file indienne, de sorte que souvent notre personnel de 350 hommes s'étend sur un espace d'au delà 3 kilomètres. Il n'y a pas moyen pour le blanc qui est en tête ou à l'arrière de s'assurer comment se comportent ceux du centre, s'ils s'asseoient, s'éparpillent ou vont de l'avant, car les longues herbes et les arbres empêchent ordinairement la vue de s'étendre à plus de 75 ou de 92 mètres de distance.

Tous les matins, je me lève à 5 h. 10 et je déjeune de mon mieux avec les reliefs du dernier repas de la veille, en y ajoutant une tasse de thé. Je ne suis pas un fervent du « café noir », c'est-à-dire du café accompagné d'un biscuit. Selon moi, il importe le matin de se remplir l'estomac plus qu'à un autre moment de la journée. On s'expose pendant des heures en plein soleil, il est donc rationnel que l'estomac soit suffisamment rempli. Qui donc pourrait travailler longtemps, sous les rayons ardents du soleil, sans être bien lesté? En tout cas, cela me serait impossible, à moi.

Sur cette question de la marche d'une caravane africaine, on a écrit de purs radotages dans de savants livres que je pourrais citer. Il faut, comme de juste, tenir compte d'abord de la condition des hommes auxquels on commande. Si l'étape est longue, fournissez-la d'une traite en ne faisant pas de halte dépassant 45 minutes. Ce doit être là une règle générale. Prenons l'exemple d'une étape de 32 kilomètres. A en croire les auteurs orthodoxes, il faudrait d'abord accomplir 19 kilomètres, puis se reposer pendant la forte chaleur, et finir le restant du chemin pendant la fraîcheur de l'après-midi et de la soirée. C'est tomber dans une erreur capitale. En effet, si l'on agit ainsi, il faut arrêter tout, et se mettre sans retard en quête d'un endroit ombragé. Résultat de ce beau système : pendant ces deux ou trois heures de repos, toute la caravane, depuis les hommes jusqu'aux boys, deviendront aussi raides qu'un bâton. Et qu'adviendra-t-il si on ne trouve pas à se mettre à l'ombre! L'homme blanc, lui, peut faire dresser sa tente et s'y mettre bien à son aise, mais ses noirs devront, les pauvres, rester exposés aux ardeurs du soleil jusqu'à ce qu'il plaise à celui-ci de refréner ses ardeurs.

Toutes choses étant en l'état, la meilleure méthode à suivre est celle-ci : se mettre en route à 6 heures du matin; accomplir les dix-neuf premiers kilomètres avec une halte de 20 minutes au dixième. Au dix-neuvième, on s'arrête, le temps de permettre aux blancs de manger, puis on recommence huit ou dix kilomètres avec une nouvelle halte de 20 minutes. On achève ensuite le reste de l'étape pour ne se reposer qu'au lieu de campement. L'expérience m'a démontré que 25 kilomètres par jour pour une caravane marchant six jours par semaine en longue colonne est la plus grande traite qu'elle puisse fournir. Après cet exercice, un repos quotidien d'une demi-journée est nécessaire.

En Afrique, l'absorption d'aliments mauvais et mal cuits cause plus de maladies qu'en Europe l'abus des boissons ou de la table. Certains blancs, chose ridicule, n'emportent qu'en minimes quantités des objets qui, chez eux, leur sont d'une nécessité absolue. Selon moi, tous les Européens devraient se pourvoir, tout au moins, de sel, de thé, de café et de certains biscuits durs. Ils devraient, en outre, faire provision de quelques douceurs pour les cas de fièvre et de dysenterie. J'emmène, moi, 51 caisses de provisions européennes, ce qui est bien supérieur à ce que possédait Stanley pour ses dix compagnons blancs. J'espère, de plus, être à même de renouveler à Unyaniembe(¹) notre assortiment de thé et de sel, et de pouvoir acheter du café dans le Katanga. Chacun des blancs de ma caravane possède sa propre tente, son cuisinier particulier, — qui reçoit 7 dollars par mois, soit deux de plus qu'un porteur —, son propre âne et trois garçons pour le service de sa tente et de son baudet. Nous sommes bien pourvus de remèdes pharmaceutiques, choisis parmi les meilleurs, et emballés avec un soin tout spécial. De plus, chacun de mes adjoints possède au moins six porteurs personnels et ne peut en avoir moins de cinq, sauf autorisation de ma part. Je doute que jamais officiers d'une caravane pénétrant dans l'Afrique intérieure aient voyagé dans de meilleures conditions que les miens.

18 juillet 1891.

3 heures de chemin. Campé à Mrogoro, ou village de Kingo.

Notre route a été bien intéressante. A notre gauche se dressaient des montagnes, dont la cime disparaissait dans les nuages et qui s'élevaient à une hauteur d'environ 912 mètres. Au-dessous de nous, à notre droite, s'étendaient les plaines couvertes, par-ci par-là, de touffes broussailleuses et parsemées de villages. La mission française de Mrogoro est située au sud-sud-est du village, à une distance de 3 1/2 kilo-

(¹) Tabora. Le capitaine Stairs fait erreur en pensant qu'Unyaniembe est le nom indigène de cette localité, c'est le nom de la province dont Tabora est le chef-lieu. Le chef ndigène de l'Unyaniembe, le sultan Sikki, que les Allemands viennent de battre avec le concours du lieutenant Long, habite à côté de Tabora. Dans la ville réside le vali arabe, qui a autorité sur les Arabes de la région.

mètres sur un éperon de la colline qui domine la vallée de 121m60. Jephson et moi nous l'avons visitée lorsque nous avons passé par ici avec Émin et Stanley, et, tous deux, nous avons été charmés par les agréables ombrées et les frais ruisseaux à l'onde pure que nous y avons rencontrés.

Soyons justes : tous les missionnaires français que j'ai rencontrés ont invariablement choisi des endroits éminemment favorables pour y bâtir leurs stations, tandis qu'il n'en est pas de même des postes établis par nos missionnaires anglais. Les prêtres français, telle est mon opinion, font plus de bien aux indigènes que les nôtres. Ils apprennent, en effet, aux noirs les métiers de charpentier, de maçon, d'agriculteur, de cuisinier, alors que, très souvent, les missionnaires protestants se bornent à apprendre aux païens à chanter affreusement des hymnes.

L'altitude de notre bivouac de ce jour est de 456 mètres au-dessus du niveau de la mer, ce qui prouve que nous avons descendu légèrement depuis hier. La campagne est superbe ici. Elle est bien arrosée, fertile : on pourrait y planter n'importe quoi ; le froment y viendrait certainement à merveille.

Bonchamps me semble un peu las depuis quelques jours. Ah ! que je voudrais pouvoir parler convenablement le français ! C'est surtout en voulant parler des choses techniques que j'échoue misérablement.

Mon âne est toujours solide. Je ne l'ai pas encore monté pendant une étape complète.

19 juillet.

Halte à Mrogoro.

J'ai distribué une ration d'étoffe pour 5 jours : 4 coudées [1] par homme.

Vu la lenteur de notre marche, je commence à craindre que nous n'ayons pas suffisamment d'étoffes pour nous conduire jusqu'à Mamboia. Nos étapes, jusqu'ici, ne sont encore que de trois heures seulement. On ne rencontre de l'eau qu'à ces distances, et mes hommes ne sont pas encore assez rompus à la marche pour que j'ose me permettre de leur faire faire six heures de chemin. En effet, dans ce dernier cas, beaucoup d'entre eux ne rentreraient au camp que la nuit, exténués, et finiraient par déserter.

Est-ce assez agaçant que de devoir stationner ainsi que je le fais ici, afin de permettre aux hommes de s'acheter des vivres, puis de ne pouvoir avancer qu'à raison de trois heures par jour !

Bonchamps continue à se porter mal. Il présente tous les symptômes de la dysenterie.

J'ai reçu hier, à titre de cadeau, de Kingo, chef de ce village, un mouton, des *boyzas* (épinards), six œufs et un bol de lait caillé.

Il est regrettable que, dans toute l'Afrique centrale, les indigènes laissent leur lait se cailler avant de le boire. Dans cet état il se digère, il est vrai, beaucoup plus facilement qu'à l'état frais. Je suppose que c'est par amour de la saleté et par paresse que, la plupart du temps, ils s'abstiennent de laver leur pot à lait. Il en résulte qu'à peine ce liquide s'y trouve-t-il versé qu'il aigrit presque aussitôt.

Les Pères français m'ont envoyé des choux, des oignons et des légumes. Le Père Horne est supérieur de la mission de Mrogoro. Son adjoint est malade. Ces missionnaires catholiques sont, en général, des hommes intelligents, au jugement sain et sûr.

Le capitaine Jacques, je le crains, va me rattraper. A tout prix il faut que, sur cette partie de la route, ce soit moi qui le dépasse, sinon ses 500 hommes mangeraient tout ce qui se trouve encore dans les villages.

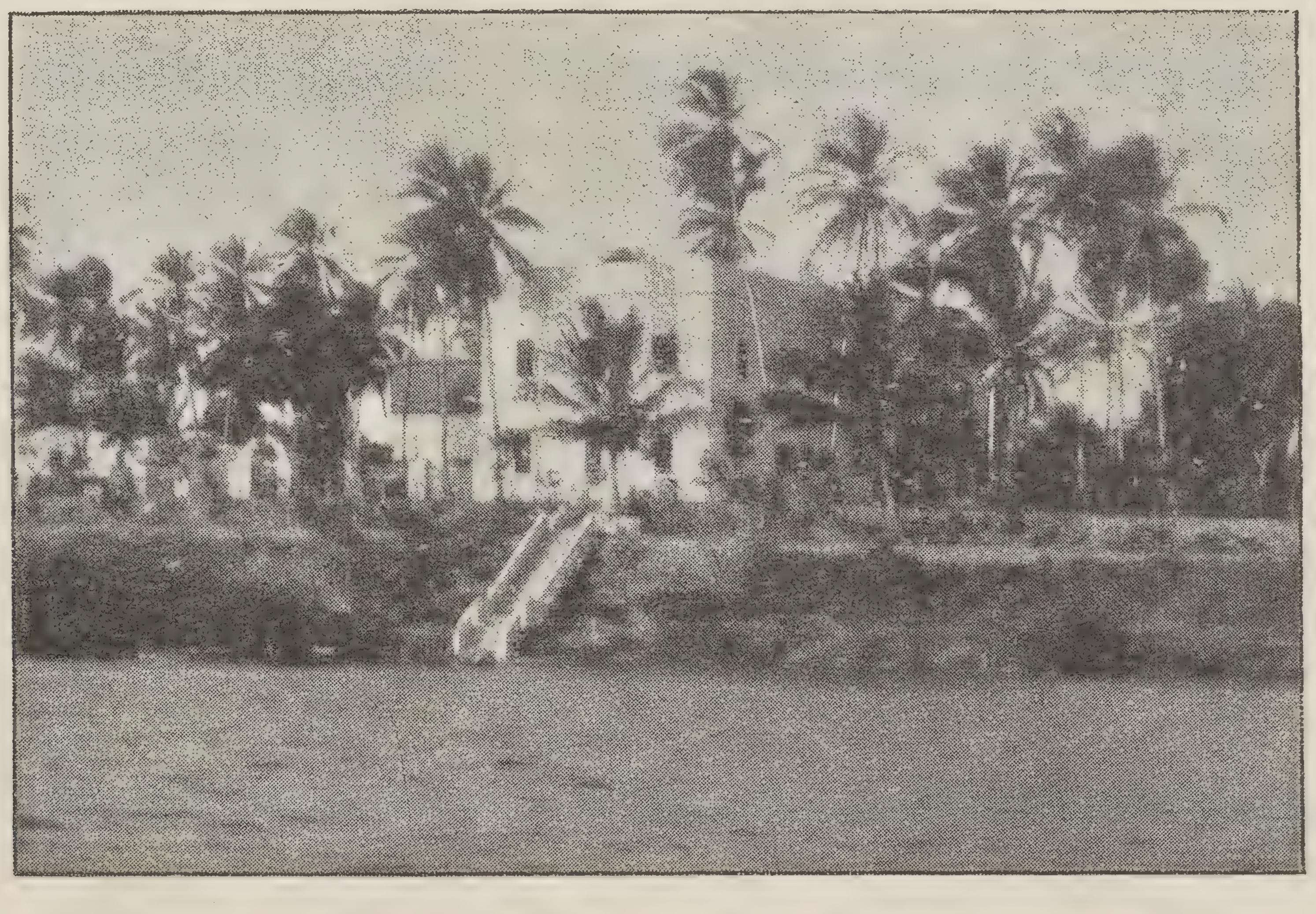
(A continuer.) Cap. STAIRS.

[1] La coudée se mesure du coude au bout du doigt. Elle est en moyenne de 45 centimètres. A la côte, 8 coudées valent 1 *doti*, et l'*upande* vaut 4 coudées, soit un demi *doti* ou encore 8 mains.

A Tabora, le *doti* équivaut à 7 coudées, et à Ujiji il en mesure 6.

Le *mikono* ou coudée, quand on le mesure pour le posho, donne lieu à des scènes fort amusantes. Les caravaniers choisissent celui d'entre eux qui a le bras le plus long, et, quand on mesure l'étoffe, rien n'est risible comme de voir cet étalon-métrique d'un nouveau genre allonger les doigts pour gagner quelques millimètres.

Le major Cambier, lors de son expédition pour compte de l'*Association internationale africaine* distribuait à ses hommes, en guise de posho, 1 *upande* (4 coudées = 8 mains) pour 6 jours de la côte à Tabora. A partir de ce point, il accordait un *upande* pour 8 jours. A Karema, il en donnait un pour 10 jours. Comme on voit, au fur et à mesure qu'on s'enfonce à l'intérieur, on obtient plus d'objets pour une même somme en étoffe. Celle-ci a donc plus de valeur. C'est l'effet du meilleur marché des vivres et aussi du coût de transport des ballots d'étoffe unité monétaire.



L'hôtel du gouverneur allemand à Dar-es-Salam.

LES CROCODILES[1]

III

Le crocodile et le gavial se rencontrent dans tous les affluents du Congo et dans ses lacs. On en a vu dans de petits étangs ou lagunes n'ayant absolument aucune communication avec des rivières et situés à plusieurs lieues de celles-ci. Par contre, une des particularités du lac Albert-Édouard, c'est qu'il ne s'y trouve pas le moindre crocodilien.

Un jour, le hasard fit assister M. De Meuse à un combat furieux entre deux de ces reptiles dont la taille dépassait cinq mètres.

« Je descendais, écrit-il, le Stanley-Pool en canot. Nous naviguions entre les îles et les bancs de sable que forme cette immense étendue d'eau.

Enfants se baignant sur la plage de Matadi. (D'après une photographie de M. Shanu.

« Couché sous ma légère tente, assoupi par l'atmosphère chaude et humide, propre aux régions tropicales, j'allais m'endormir bercé par le balancement de ma pirogue, quand mes pagayeurs cessèrent de ramer. L'un d'eux, m'interpellant et m'indiquant de la main un énorme banc de sable dont nous nous approchions, me dit à voix basse : « *N'Ganndo mibalé tumba* » (des crocodiles qui se battent). En effet, à environ cinquante mètres de nous, je vis deux de ces énormes bêtes aux prises sur un banc dont leurs énormes queues balayaient furieusement le sable, qui voltigeait en tous sens.

« Portés par le courant, nous pûmes en approcher sans bruit, et tout à mon aise je pus contempler le spectacle. L'un des monstres, déjà couvert de blessures, parvint à un moment donné à saisir son adversaire par une cuisse qu'il broya sous ses terribles dents, puis en deux ou trois secousses formidables il la détacha du tronc.

« J'abordais à une quinzaine de mètres des dégoûtants reptiles sans qu'ils s'aperçussent de ma présence, tant était grand leur acharnement. Celui qui venait d'avoir la cuisse amputée sembla vouloir cesser le combat et se tenait sur la défensive, présentant toujours son énorme gueule aux morsures que son antagoniste cherchait à lui infliger. Mais gêné dans ses mouvements par sa blessure, il fut retourné d'un violent coup de queue que lui donna dans le flanc son ennemi, qui, profitant de la position de sa victime, la happa en plein corps, l'empêchant ainsi de se relever et lui broyant les côtes. Vainement le malheureux vaincu cherchait à se débarrasser de cette mortelle étreinte : ainsi paralysé, il ne possédait plus aucun moyen de défense.

« M'étant approché du groupe, d'une balle bien placée je cassai la tête du vainqueur, qui lâcha prise, fit quelques soubresauts et expira. Au bruit de la détonation de mon arme, le vaincu rassembla ses forces et se précipita dans l'eau, où il disparut. En moins de vingt minutes, mes pagayeurs wangata, très friands de cette chair, eurent dépecé l'animal tué, lequel mesurait 5^{m}65 de long. Dans l'estomac, nous trouvâmes trois bracelets en cuivre et des perles de verre provenant de victimes humaines. »

Ce dernier détail donne raison à ce que nous avons déjà dit précédemment de l'insouciance que montrent les femmes et les enfants noirs ordinairement victimes des crocodiles et qui, cependant, n'hésitent pas à se baigner dans le fleuve, oublieux du danger qui les menace.

Le gavial est également très répandu dans tous les cours d'eau du Congo; il se distingue de son congénère par sa couleur d'un vert noirâtre. Il est facilement reconnaissable à son museau étroit et très allongé et dont l'extrémité s'élargit en forme de spatule. Sa taille dépasse rarement cinq mètres; ses dents sont à peu près égales, les quatrièmes de la mâchoire inférieure s'encastrant dans la mâchoire supérieure par des échancrures. Il possède à peu près les mêmes mœurs que le crocodile, mais, d'après les naturels, il n'attaquerait jamais l'homme et se nourrirait exclusivement de poissons.

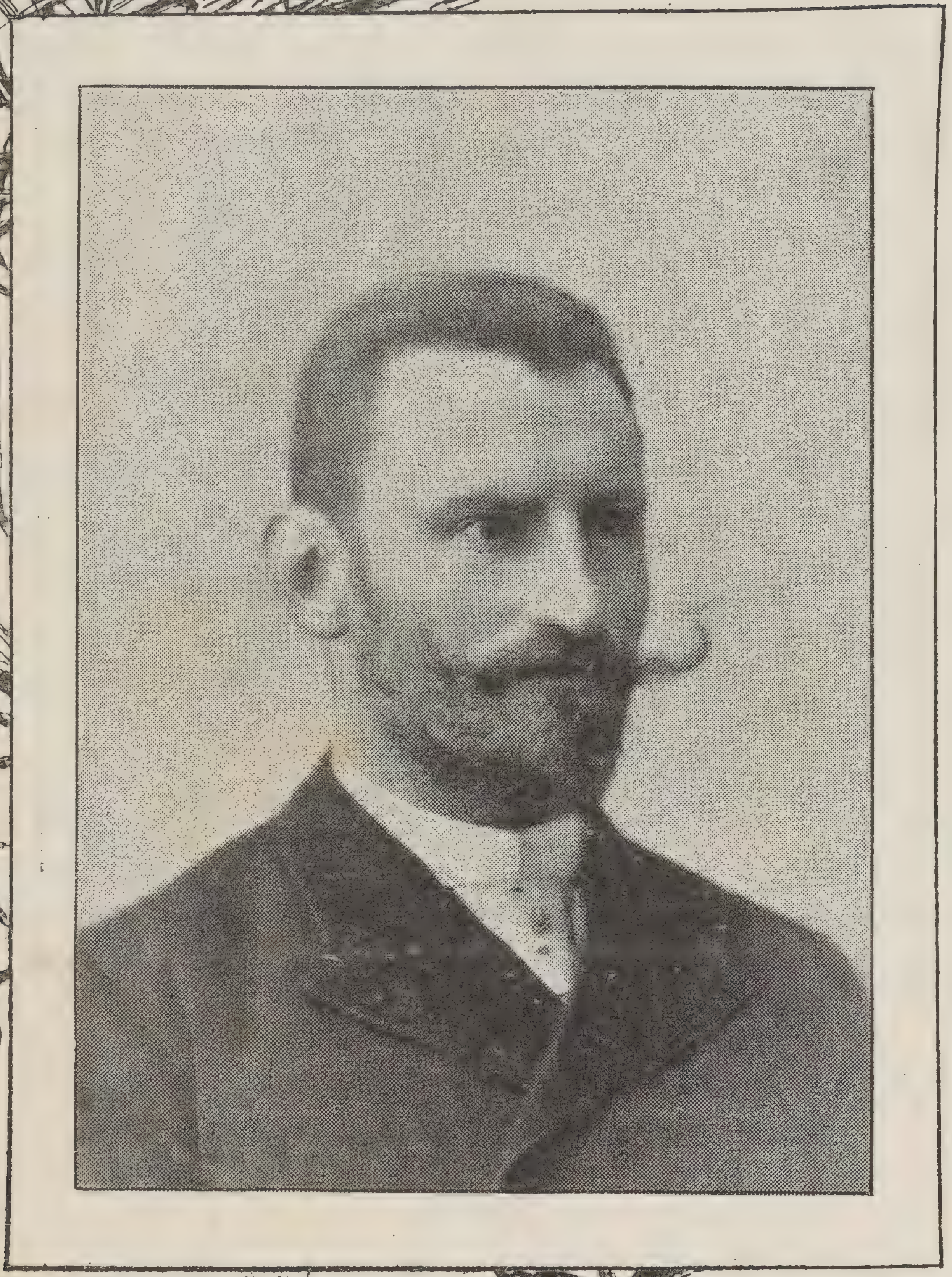
(1) Voir le *Congo illustré* de 1892, p. 32 et 96.

Camille DELCOMMUNE

Né à Réthel (France) de parents belges, le 30 juin 1859, directeur en Afrique de la *Société anonyme belge pour le commerce du Haut-Congo.*

Premier départ pour le Congo, au service de la maison Daumas et Cie, le 6 décembre 1883. Rentré en Belgique en 1889.

Deuxième départ en qualité de directeur adjoint de la *Société belge du Haut-Congo*, 1er mars 1890. — Franchit les rapides de Zongo, le 17 août 1891. — Directeur de la *Société du Haut-Congo* en 1892. — Mort à Kinshassa, le 26 décembre 1892.



Peu d'hommes ont fourni une plus rapide et plus brillante carrière, plus brusquement terminée.

Camille Delcommune vient de mourir à 33 ans dans des conditions particulièrement attristantes pour ceux qui l'ont connu. Il assistait, avec sa bienveillance habituelle, à l'enterrement d'un de ses subordonnés, M. Ernest Beckers. Pour prononcer quelques paroles sur sa tombe, il s'était découvert; une insolation l'a frappé. La fièvre hématurique qui s'est ensuite déclarée l'a enlevé en quelques jours. Par une étrange ironie du sort, c'est donc des suites d'une imprudence amenée par l'oubli de lui-même que cet homme, si mesuré d'ordinaire, est ainsi tombé victime.

Il y a dix ans déjà, le 6 décembre 1883, il s'était embarqué pour le Congo une première fois, et y avait fait d'une traite un séjour de six ans, dont on peut dire que presque pas un jour ne fut perdu.

Il était parti au service de la maison française Daumas et Cie, comme adjoint à la factorerie de Kinsembo; mais à peine était-il en Afrique, que ses étonnantes qualités d'audace et d'énergie se firent remarquer, en même temps qu'il montrait, quoique si jeune, des aptitudes commerciales inattendues, rares, et révélait un art de se concilier les sympathies des indigènes, singulièrement précieux dans ces contrées nouvelles.

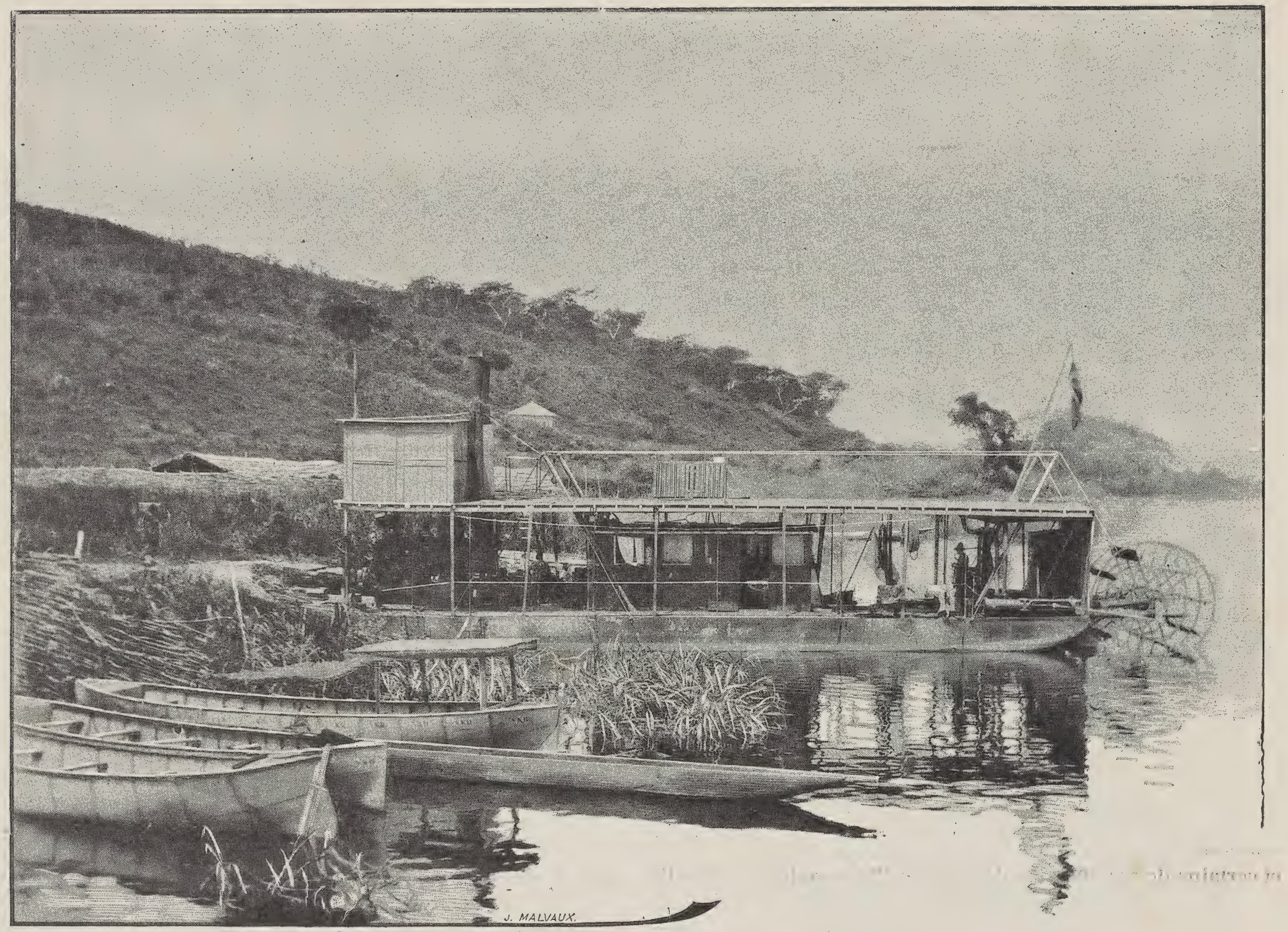
Aussi la maison Daumas ne le laissa guère longtemps dans une situation inférieure. Bientôt il fut nommé gérant de la factorerie de Boma, puis, en 1885, chargé de fonder un certain nombre d'établissements sur la rive française du haut Congo.

Il fut le premier Européen qui acheta de l'ivoire dans le haut Congo. C'est avec une sorte de maëstria qu'il faisait le commerce : d'une activité sans bornes, d'un entrain et d'une gaieté inaltérables, explorant hardiment les régions inconnues, bien venu chez les noirs, usant de toutes les ressources et de tous les moyens qu'offraient les circonstances, lançant des steamers sur le haut fleuve, comme il le fit pour l'*Alima* en 1886 et pour la *France* en 1888, ou bien poussant avec ses porteurs par monts et par vaux lorsque le transport par fleuves lui était impossible. Du 26 décembre 1885 jusqu'au 18 février 1886, Delcommune avait fait plus de trois cents lieues par les sentiers étroits et tortueux d'Afrique, et pendant des années ce fut ainsi, sans que rien vînt ralentir son entrain et son zèle.

Le secret de cette merveilleuse activité? C'est qu'il aimait l'Afrique et qu'il avait le pressentiment et la prévision des magnifiques destinées qui y attendent les Européens. Sa correspondance est pleine d'effusions optimistes. « Les affaires que l'on peut faire dans le haut Congo sont incalculables », écrivait-il un jour. Un autre jour, il disait : « Qu'elle est belle cette vie d'Afrique comparée à notre vie d'Europe! Quelle liberté! Comme on peut produire quand on a le caractère entreprenant et la ferme volonté d'arriver au but! »

En 1889, il rentrait en Europe avec son frère Alexandre, qui venait d'effectuer, pour la *Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie*, un voyage d'exploration sur le haut fleuve, et, après quelques mois à peine de repos en Europe, le 1er mars 1890, il repartait, mais cette fois au service de la *Société belge du Haut-Congo*, qui, jugeant son mérite, lui confia le poste de directeur adjoint. Il remplit ses fonctions de telle façon qu'il y a un an, il était nommé directeur. Malgré des circonstances devenues difficiles, il occupa ce poste élevé avec une intelligence, une fermeté et une autorité qu'on pouvait à peine attendre d'un homme aussi jeune. Mais l'expérience et le caractère suppléaient à l'âge. On le vit bien, lorsque pour établir de nouveaux postes commerciaux, le 17 août 1891, il franchit le premier, avec un steamer, les rapides de Zongo.

Il est tombé en plein épanouissement de ses jours, après une carrière déjà féconde et au seuil de destinées plus vastes. Sa perte est grande pour les intérêts belges au Congo. Elle est pénible aussi pour l'État du Congo, auquel il était profondément dévoué et dont les gouvernants, sans exception, l'aimaient beaucoup, ce qui s'explique d'ailleurs par le tact qu'il avait su montrer.



Le port de Léopoldville. (D'après une photographie du lieutenant Carton)

LA FLOTTILLE DU HAUT CONGO

Il y a seize ans à peine, Stanley descendait le Congo, jusqu'alors inconnu, avec la *Lady Alice*, une baleinière, escortée d'une flottille de canots indigènes.

Sur les deux rives de l'énorme fleuve, de toutes parts les populations riveraines détachaient leurs énormes canots de guerre pour se lancer à la poursuite de ces étranges visiteurs qui n'eurent pas moins de 32 combats à soutenir. Quatre ans après, en 1881, le même Stanley reprenait l'exploration du haut fleuve avec un petit vapeur de minime importance, l'*En Avant*.

Déjà, à cette époque, ce fait semblait presque prodigieux, et on estimait que le transport de ce petit bateau à vapeur, à travers la région des cataractes, était un vrai tour de force. A l'heure qu'il est, ce « tour de force » a été renouvelé maintes et maintes fois, et avec des bateaux autrement importants et considérables. Chaque année voit sur le haut Congo quelque nouveau vapeur s'ajouter à la flottille, qui s'en va maintenant dans les parties les plus reculées de l'État du Congo, annoncer le progrès et la civilisation.

Onze années à peine se sont écoulées depuis la tentative audacieuse de Stanley, et près de 40 steamers, plus un nombre au moins égal d'allèges d'acier et de baleinières, naviguent sur le grand fleuve africain.

Quatre-vingts bateaux, tel est donc le chiffre actuel de la flottille du haut Congo!

Et tandis que ces progrès considérables étaient accomplis, tandis que croissaient dans ces proportions inouïes le trafic et la navigation sur le grand et majestueux cours d'eau de l'Afrique centrale, la situation restait pour ainsi dire stationnaire sur le Niger, le Zambèze, le Nyassa, le Tanganika, le lac Victoria.

Et cependant, que de fatigues ont dû être prodiguées, que

Erratum. C'est par erreur que dans notre dernier numéro, nous avons attribué l'article sur la *Pêche au Congo* à M. Van Mons. Cet article émane d'un correspondant qui désire garder l'anonyme.

de patiente et tenace persévérance il a fallu déployer pour en arriver à un pareil résultat! Chacun de ces bateaux qui flottent si fièrement sur les vastes eaux du Pool a dû être transporté pièce par pièce, à dos d'homme, au travers du pays le plus tourmenté qui soit. Il a fallu escalader des montagnes, franchir des fondrières, passer par-dessus les rivières torrentueuses, aux berges escarpées, se hisser le long de rocs presque infranchissables. Certaines pièces, pour l'ascension des pentes, ont exigé des attelages de plusieurs centaines de nègres.

Ce qu'il a été dépensé d'énergie et de labeur à ce travail gigantesque est incalculable. On peut le dire avec un légitime orgueil, car l'honneur en revient à nos compatriotes, ceux qui y ont consacré leur activité ont bien mérité de la civilisation. Chaque fois que les eaux du Pool reçoivent un nouveau steamer, un pas de plus est fait vers l'accomplissement de la grande œuvre entreprise par les Belges dans l'Afrique centrale.

Déjà maintenant, le Congo jusqu'aux Falls, le Kassaï jusqu'à Luebo, le Sankuru jusqu'à Luzambo, le Lomami jusqu'à Bena-Kamba, l'Ubangi jusqu'à Yakoma, la Sanga, la Tchuapa, la Lulonga, la Mongala, l'Itimbiri, l'Aruwimi, sont sans cesse parcourus par les vapeurs avant-coureurs du progrès triomphant.

Que, dans quelques années, le chemin de fer soit ouvert à l'exploitation et plus de deux cents steamers, sans compter les bateaux à voiles, provoqueront bientôt dans le bassin central du Congo un mouvement de va-et-vient incessant et considérable.

Et tandis que les steamers de l'État, des Compagnies et des missions sillonnent ainsi le fleuve, inconnu il y a quinze ans, et certains de ses affluents découverts d'hier seulement, tandis que les intérêts commerciaux suivent sans hésitation et parfois devancent les pas des explorateurs pour l'exploitation de cette riche terre vierge révélée au monde par Stanley, dans le bas Congo abordent les grands transatlantiques et circulent une foule de petits vapeurs reliant entre eux les divers établissements religieux, commerciaux et administratifs.

Tel est le résultat réalisé en onze années.

En présence d'un pareil mouvement, devant ce «*rush*» du commerce et de la civilisation, en assistant à cette escalade incroyable, par des steamers, des rochers et des montagnes de la région des chutes, en voyant cette course fiévreuse pour la prise de possession des meilleurs emplacements destinés à l'exploitation future, qui donc oserait encore nier l'avenir des hauts plateaux africains? A aucune époque de l'histoire coloniale on ne constate pareil élan. Toutes les stations et factoreries un peu importantes du haut fleuve ont aujourd'hui un steamer à l'attache, qui dessert le commerce, ravitaille le poste et sert de véhicule, à la fois aux marchandises et aux idées qui s'en vont transformant, avec une prodigieuse rapidité, des peuplades et des territoires dont, il y a dix années à peine, on ignorait même le nom.

Les steamers du haut Congo jaugent de 10 à 45 tonnes. Depuis quelques années, on tend à leur donner un cubage moyen de 30 tonnes et à substituer la coque d'acier à la coque de bois. Le type le plus adopté est celui appelé *stern wheel steamer*, à fond plat et à roue d'arrière. Tels sont les superbes steamers de 45 tonnes, lancés en 1891 par la Société belge du Haut-Congo : l'*Archiduchesse Stéphanie* et la *Princesse Clémentine*.

Notre gravure représente un des steamers qui, il y a trois ans, pouvait être considéré comme le type le plus parfait existant sur le haut fleuve. On a fait depuis de grands progrès, non seulement au point de vue du tonnage, qui s'est élevé de 25 à 45 tonnes, mais encore au point de vue des installations.

Pour faire bien comprendre les conditions multiples que doivent réunir les bâtiments destinés à la navigation fluviale congolaise, nous pensons qu'une courte description des steamers *Princesse Clémentine* et *Archiduchesse Stéphanie* — deux bateaux sœurs — pourra être utile. Ces steamers ont $24^{m}40$ de long, $5^{m}59$ de large et $1^{m}27$ de creux; un étage, un pont supérieur, avec des cabines pour les blancs, se trouve bâti au-dessus du pont inférieur, où se tiennent les noirs et où l'on empile les charges. Le toit qui surmonte le « quartier des blancs » reçoit les cages à poules et les menus ballots. Les cabines aménagées sur le pont supérieur sont construites en bois de sapin jaune et contiennent des lits et des banquettes. A l'avant, il s'en trouve une pourvue de deux canapés-lits et contenant la machine du gouvernail. A l'arrière est construit un rouffle contenant la cabine du commandant, une table, chaise, lit, banquette, lavabo, etc. Puis vient un salon-chambre à coucher, suivi d'une autre chambrette. Au lieu de vitres, les portes et les fenêtres sont pourvues de moustiquaires en fil de cuivre.

On voit que le confort a fait certains progrès, et que nous sommes loin de l'époque de l'*En Avant* et de l'*A. I. A.*, ces vaillants petits bateaux, qui ont servi à Stanley et à ses successeurs à s'ouvrir un chemin à travers le grand inconnu, et où l'on était exposé aux mille inconvénients si pittoresquement décrits dans *Cinq années au Congo*.

Vienne l'achèvement du rail Matadi-Pool, ce confort relatif s'améliorera encore, et aucun obstacle n'arrêtera plus le jeune étendard bleu à étoile d'or uni au vieux drapeau tricolore brabançon.

Voici la liste des steamers qui composent actuellement la flottille du haut Congo :

État indépendant du Congo : *Ville de Bruxelles, Ville d'Anvers, Ville de Bruges, Stanley, Ville de Gand, Ville d'Ostende, En Avant, A. I. A., Ville de Verviers, Ville de Charleroi, la Délivrance.*

État français : *Ubangi, Djue, Alima, Courbet.*

Maison hollandaise : *Holland, Frederick, Antoinette.*

Mission de Scheut : *Notre-Dame du Perpétuel Secours.*

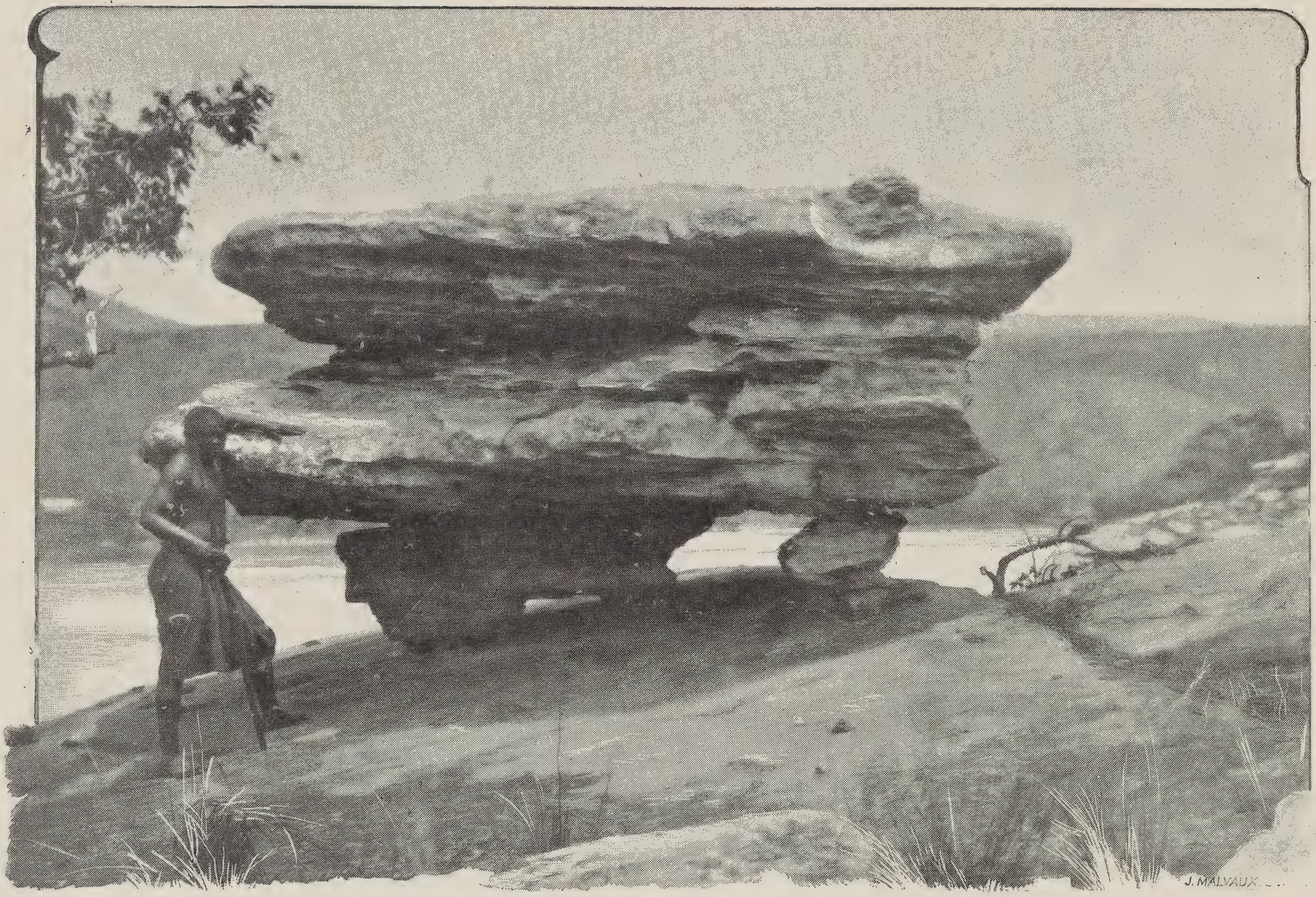
Mission du St-Esprit : *Léon XIII.*

Baptist Missionary Society : *Peace.* Plus un steamer en cours de route.

American Baptist Missionary Union : *Henry Reed.*

Congo Balolo Mission : *Pioneer.*

Société anonyme belge du Haut-Congo : *Princesse Clémentine, Archiduchesse Stéphanie, Roi des Belges, Florida, Général Sanford, Baron Weber, Baron Lambermont, le Daumas, Auguste Beernaert, France, Ville de Paris, l'Alexandre, le Camille, la Julie.*



Le « Menhir ». (D'après une photographie de M. De Meuse.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE « MENHIR »

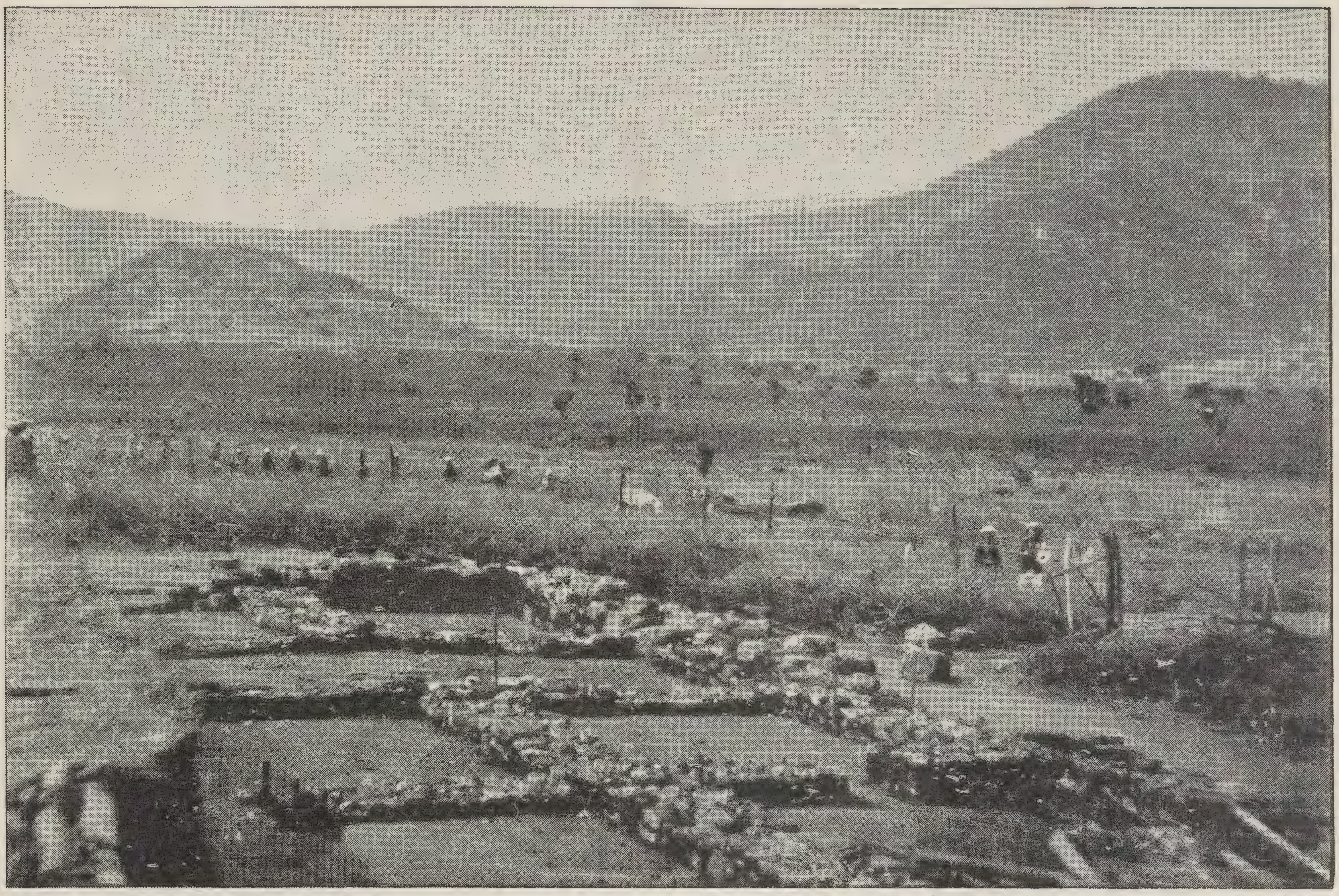
A l'époque des études du chemin de fer, les ingénieurs qui opéraient dans les environs de Matadi trouvèrent, non loin du kilomètre 2.5, un amas de roches dont la structure bizarre rappelait assez exactement les anciens monuments contemporains chez nous de l'époque druidique.

Un camp ayant été établi en cet endroit, on le nomma « le camp du Menhir ». Camp du Dolmen aurait été plus juste, car le curieux point de vue que représente notre gravure rappelle la pierre qui recouvrait les corps des guerriers et sur laquelle les druides consommaient leurs sacrifices plutôt que les hauts blocs pierreux de l'antique Armorique.

Cette pierre a été enlevée, depuis, pour les besoins de la construction du chemin de fer. Elle ne constituait cependant pas un dolmen; c'était un *ludus naturæ*, un jeu de la nature, un « témoin » de roches jadis ambiantes et enlevées par les érosions ou les pluies. Telle est l'opinion de l'éminent géologue M. E. Dupont, que nous avons consulté. Rien ne justifie, d'après lui, l'existence, parmi les peuplades du bas Congo, d'un état de civilisation suffisant pour que ces indigènes ou leurs ancêtres aient jamais pu songer à élever même un monument primitif comme le serait un dolmen.

On connaît dans la région de l'Afrique occidentale plusieurs exemples de roches branlantes du genre de celle qui figure ci-dessus. Elles sont toutes d'origine naturelle. On remarque, au reste, sur celle qui nous occupe des traces visibles d'érosions.

D'après E. Dupont, la série géologique à laquelle appartient la région où se trouve le prétendu dolmen, présente les caractères d'un groupe de micaschistes et surtout de gneiss amphibolique. Il s'y trouve de nombreux et larges filons de quartz blanc, les feuillets schisteux sont uniformément inclinés vers l'ouest, c'est-à-dire vers la côte, sous un angle souvent faible. Le Menhir est un bloc de schiste micacé.



Arrivée d'une caravane aux abords de Mpwampwa. (D'après une photographie appartenant à la *Deutsche Kolonialgesellschaft.*)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891

III. — DE BAGAMOYO A MPWAMPWA (*Suite*)

Une vie active. — Mes souhaits. — La Mkata. — L'indolence des Africains. — Encore des désertions.

19 juillet.

Une grande caravane surchargée d'ivoire a passé au travers de notre camp, à midi. D'ici à Bagamoyo, un bon courrier ne met que trois jours et demi.

Voici à peine deux mois que j'ai quitté l'Angleterre, et il me semble qu'il y en a déjà six. Quel travail considérable j'ai accompli durant ce court laps de temps! Au service, on n'en ferait pas autant en une année. Vrai, deux ans de travail, c'est plus qu'assez dans ce pays, où les fatigues physiques et morales exercent sur l'individu une action si délétère.

Ma tente est suffisamment confortable. Il s'y trouve un lit, une table, une chaise, des bougies et des livres pour lire la nuit. Quelle différence d'avec mon précédent voyage avec Stanley! Nous n'avions alors aucun de ces objets de luxe et, pendant ces trois années, j'ai constamment dormi par terre; je mangeais, à cette époque, assis sur une caisse, me servant d'une autre caisse en guise de table.

Quelle étrange existence que la mienne quand je la compare avec celle de mes camarades de l'armée!

Je quitte mon pays, étant encore un gamin de 12 ans, afin d'aller à l'école dans un pays étranger. Je passe ensuite quatre années à Kingston. Puis je me retrouve dans les forêts vierges de la Nouvelle-Zélande où, pendant deux ans et neuf mois, je mène la sauvage vie du plein air, travaillant dur par les pluvieuses journées de l'hiver néo-zélandais et mangeant des aliments grossiers et coriaces.

Et voici que tout à coup je me trouve transporté à Chatam et à Londres, menant une vie diamétralement opposée, mangeant tout mon saoûl, dormant à mon aise, sans précautions spéciales à observer pour assurer ma sécurité, n'ayant pas énormément à travailler et à penser. Ensuite, changement à vue : cette vie calme et monotone, je l'échange soudain contre une plus ardue. Je passe en Afrique avec Stanley,

jeûnant pendant trois années, couchant sur la terre, qu'elle soit sèche ou humide, menant un dur labeur journalier de onze heures par jour en moyenne, et aboutissant finalement à la côte orientale avec le sentiment que j'ai accompli des actions dont j'ai le droit d'être fier.

Après cela, me voilà encore une fois de retour à Londres et à Aldershot [1], avec tout plein de temps et d'argent, dînant, dansant et faisant dans les châteaux des séjours prolongés jusqu'à ce que mon cœur en eût assez. Puis, tout change de nouveau, et je me trouve, aujourd'hui même, en route pour le Centre noir.

Avouons qu'en tout cas je n'ai pas laissé l'herbe pousser sous mes pieds : à l'âge de vingt-huit ans, je me trouve commandant d'une assez grande expédition, chargé d'une mission de haute confiance avec, en perspective, toutes sortes de difficultés à vaincre.

Il est trois points spéciaux de ma mission que je voudrais voir parachevés :

1° Avant tout obtenir un succès complet auprès de Msiri et un résultat satisfaisant de mon travail au Katanga;

2° La découverte de mines au Katanga avec l'assurance qu'elles permettront une exploitation lucrative;

3° Des découvertes géographiques utiles pendant ma traversée des pays situés à l'ouest du Tanganika.

En résumé, je me souhaite succès sur toute la ligne, et un rapide voyage de retour afin de revenir en bonne santé au pays.

Smith Mackenzie and C° auraient dû déjà me faire parvenir le courrier d'Angleterre, qui devait arriver à Zanzibar le 13 juillet. J'aime à apprendre les nouvelles du monde extérieur aussi longtemps que cela se peut; quand je sais qu'il y a impossibilité absolue, alors la chose m'importe peu.

Mes observations d'altitude, de longitude et de latitude sont faites avec un soin scrupuleux.

J'ai été forcé de laisser à la mission française trois de mes hommes, incapables de continuer à marcher. Perte sèche : 75 dollars, car ils ont chacun reçu 25 dollars d'avance. Ce système n'est-il pas inique?

20 juillet.

Quitté Kingo à 6 heures du matin. Marché pendant trois heures, puis halte de vingt minutes. Nous sommes repartis et, après une nouvelle traite de deux heures, nous avons atteint Kilimanbiri. Total de l'espace franchi : 17 kilomètres. Ce n'est pas mal pour des gens encore neufs comme nos caravaniers.

Je bous d'impatience, tant je voudrais marcher plus vivement et avoir traversé l'Ugogo avant que survienne l'époque la plus torride de la saison sèche. Je me sens capable de fournir 32 kilomètres par jour; mais, hélas! nous devons avancer petitement, retenus que nous sommes par l'état de mollesse relative de notre personnel.

Quelques-uns des hommes de la première compagnie sont bons pour 16 kilomètres par jour sans repos hebdomadaire. Mais, en revanche, certains pauvres porteurs de Mombasa sont incapables de fournir une étape de plus de 11 kilomètres sans arrêt.

On remarque maintenant un peu plus d'ordre au bivac, et l'arrière-garde rallie l'avant mieux que précédemment. Toutefois, les compagnies n^{os} 1 et 2 passent encore toujours un temps infini pour se mettre en route le matin.

21 juillet.

Départ à 6 h. 10 matin. Marche : quatre heures. Distance : 13 kilomètres. Avons atteint la rivière à Mkata vers 10 h. 20. Ce cours d'eau a été traversé par les hommes sur un pont indigène brisé, fait d'un arbre abattu. Nous avons fait passer de l'autre côté les sections de nos bateaux en les lançant le long d'un câble tendu d'une berge à l'autre.

A midi et demi, tout le monde était de l'autre côté sans que nous ayons perdu une seule charge A l'endroit où nous l'avons traversée, la rivière est abondante et gonflée : elle a 13^{m}65 de largeur et 1^{m}50 de profondeur. Le courant est très rapide. La Makata prend sa source parmi les montagnes du sud-ouest, se dirige vers l'est et le nord, pour se jeter dans le Wami, et de là dans la mer, à Saadani.

A partir de la prochaine étape, notre route court vers le nord jusqu'à Mamboia.

Les indigènes de la région sont peu riches en vivres. La plus grande partie de leur *mtama* est convertie en bière, et, pendant cinq mois de l'année, ils vivent au jour le jour. C'est chose commune en ce pays. Les Zanzibarites appellent cela *Maskini Boule*, c'est-à-dire : « être pauvre sans nécessité ».

A l'ouest de notre camp se trouve un territoire qui, pendant la saison des pluies, devient le grand marais de la Makata. Heureusement pour nous, ce dernier est à sec et nous passons sans encombre. Bien mieux, il y a disette d'eau jusque trois heures de marche vers l'ouest. Pendant un de ses voyages, Stanley éprouva des difficultés considérables au passage de ce point, et, l'an dernier, Emin fut arrêté au beau milieu de ce marais ou plutôt de cette échappée du Wami.

A l'est de la Makata, le pays présente toutes les commodités que l'on puisse souhaiter, de l'eau, du bois et un sol fertile, les trois choses essentielles, somme toute, pour rendre un pays habitable.

Bodson a travaillé ferme ce matin, lors de la traversée de la rivière. C'est un homme d'initiative, qui nous rendra d'immenses services quand il connaîtra mieux le Kiswahili.

Chaque caravanier qui a bien travaillé ce matin au passage d'eau a reçu 2 dollars à titre d'encouragement.

Le chef de Mkata m'a offert une chèvre et de la farine de *mtama* faite avec l'espèce rouge. Il prétend être très pauvre.

22 juillet.

Nous avons fourni une longue traite au travers des plaines de la Makata jusqu'à Ngomberenga, un petit village où l'eau est exécrable. Notre marche (environ 15 kilomètres) nous a pris près de cinq heures.

Depuis Kingo, nous avons, en trois journées de marche, parcouru 45 kilomètres et demi. Je compte arriver demain à Rudiwa, où mes hommes pourront se procurer une nourriture abondante et de la bonne eau.

Nous sommes dans l'Usagara, habité par les Wasagara. Ceux-ci sont de piètres voyageurs. Ils parlent d'une excursion de trois jours dans l'intérieur comme d'un événement mémorable, comptant dans la vie d'un homme.

J'ai lu cette nuit une partie du livre de Cameron : *A travers l'Afrique*. Il l'a eu dur en traversant précisément les mêmes plaines que nous avons franchies en cinq heures. C'était en temps de crue : il eut de l'eau et de la vase jusqu'à hauteur des genoux, et il lui fallut deux jours pour s'en tirer.

---

(1) Le Beverloo de l'Angleterre.

Ngomberenga est un bien vilain et bien misérable endroit pour l'emplacement d'un village. Je ne puis comprendre comment on peut avoir eu l'idée de s'établir en un pareil lieu, alors qu'il y a tant de sites superbes à portée de la main. Rarement les indigènes songent à améliorer leur sort : c'est là le grand défaut des Africains. Les us de leurs pères sont les leurs, et leurs propres coutumes seront celles de leurs fils et petits-fils.

Ce village a eu l'infortune de voir son nom terriblement massacré par les voyageurs blancs. Les uns l'appellent Mgombenga, d'autres Ngarombenga, d'autres encore Nbenga. Pour autant que je puisse l'assurer, l'orthographe correcte est Ngomberenga.

Notre étape d'aujourd'hui est la dix-septième depuis Bagamoyo, et voici dix-neuf jours que nous avons quitté la côte. Si tout va bien, nous serons à Mpwampwa le 4 août.

Le chef m'a offert une poule, de la farine et deux jarres d'eau qui ont été les bienvenues.

23 juillet.

En deux heures, nous arrivons à Rudiwa, riche et populeux village pourvu d'une eau excellente.

Nous avons laissé sur notre gauche la route principale des caravanes et nous sommes maintenant sur celle de Mamboia. Pour bien faire, nous devrions être rendus à ce dernier point en cinq jours.

Le chef de Rudiwa est un vieillard débile du nom de Waziri. Il m'a envoyé, par son fils, une chèvre et de la farine.

J'ai débité à son peuple une longue conférence sur ses habitudes de paresse. Le seul travail qu'accomplissent ces gaillards pendant toute une année est celui des semailles et de la moisson. Et ce n'est pas bien pénible; jugez-en : il suffit de sarcler le champ où est semé le grain pendant les quatre premières semaines de la croissance de celui-ci, lequel gagne alors en force et en hauteur et étouffe toute mauvaise herbe. Un des grands obstacles à l'aisance de ces gens, c'est le labeur considérable qu'ils gaspillent pour brasser leur bière.

Presque toutes les tribus africaines cultivant le grain que je connais, sont composées des pires ivrognes, paresseux invétérés. Toutes les peuplades par ici sont aussi pauvres qu'une souris d'église, alors qu'il leur serait si facile de vivre dans le bien-être. Une chose qui impressionne vivement l'homme blanc fraîchement débarqué d'Europe, c'est la difficulté énorme qu'on éprouve et qu'on éprouvera longtemps à tirer quelque chose de bon de ces indigènes de l'Est, à cause de leur incurable paresse et de leur horreur pour tout travail quelconque. Un bon Zanzibarite vaut, à lui tout seul, quinze de ces villageois indolents.

Par moments, j'acquiers la conviction qu'une bonne et consciencieuse fouettée est la meilleure des médecines à administrer à ces indigènes, à condition que cette correction soit suivie de l'établissement d'une administration non moins consciencieuse du pays et de ses habitants. La fouettée leur serait salutaire, car elle leur montrerait combien était erronée l'opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes lorsqu'ils se considéraient comme étant le seul et le plus grand peuple au monde.

24 juillet.

Accompli sans prendre haleine une étape de quatre heures et établi notre camp à Mumi. Le soleil versait sur nous des rayons cuisants, et la route était obstruée par de hautes herbes. Bodson est atteint d'une attaque de fièvre bilieuse, et moi-même je ne me sens pas dans mon assiette.

Les indigènes de Mumi se sont enfuis à notre approche. Pourquoi? Je m'évertue à le deviner. Chaque fois qu'un fait de ce genre se passe, cela me met hors de moi. Il n'y a pas, en effet, la moindre apparence de motif pour une pareille conduite. Depuis hier, ces gens étaient, au reste, prévenus que nous sommes une caravane absolument pacifique.

J'ai distribué des rations d'étoffe à raison de quatre coudées pour cinq jours par porteur, de six coudées par askari et de un *doti* par chef de brigade. Cette méthode de ravitaillement des hommes est encombrante et surannée. Les Allemands devraient forcer les indigènes à accepter des payements en monnaie.

Les indigènes se sont montrés de prime abord on ne peut plus arrogants. Se ravisant, ils sont venus ensuite pour raccommoder les choses. Je me suis opposé d'une façon absolue à me prêter à un arrangement, et je leur ai inspiré une profonde et salutaire crainte. Ils comptent parmi les gens les plus indolents qui se soient jamais trouvés sur mon chemin.

25 juillet.

Camp à Msomero (appelé Msamero par quelques-uns) après deux heures trente-cinq minutes de chemin.

Robinson se trouve dans un état de prostration. Je crains qu'il ne soit pas du tout un homme solide. La plus légère fièvre l'abat et le rend incapable de tout mouvement.

Msomero est situé aux pieds des montagnes, à proximité d'un ruisseau à l'eau claire et fraîche. Le sol est fertile et les moissons opulentes.

Sudi, l'un des hommes de la compagnie n° 1, a déserté à Rudiwa. J'ai lancé des escouades à 48 kilomètres à la ronde, le long de la route principale, et j'ai offert 50 dollars plus cinq ballots d'étoffe pour sa capture. Il m'a dérobé un fusil. Si je le rattrape, ce sera d'un salutaire exemple et cela enlèvera à d'autres la velléité de filer à leur tour. Mes gens sont bien nourris, les étapes sont courtes et justice rigoureuse est faite aux réclamations de chacun. Je professe l'opinion arrêtée qu'en pareil cas, l'homme blanc devrait avoir moralement le droit de raccourcir de pareils déserteurs au cas où ils seraient repris. Comme de juste, je pourrais en agir de la sorte; mais, dans un pays supposé, comme celui-ci, pourvu d'une bonne administration, il pourrait se faire que je n'ai pas le droit de vie et de mort.

On ne gagne rien, et on perd beaucoup en livrant aux autorités un homme qui a commis un acte répréhensible. En effet, ses camarades n'assistent pas à sa punition; on perd un porteur et, avec lui, les arrhes de quatre mois payés à l'avance.

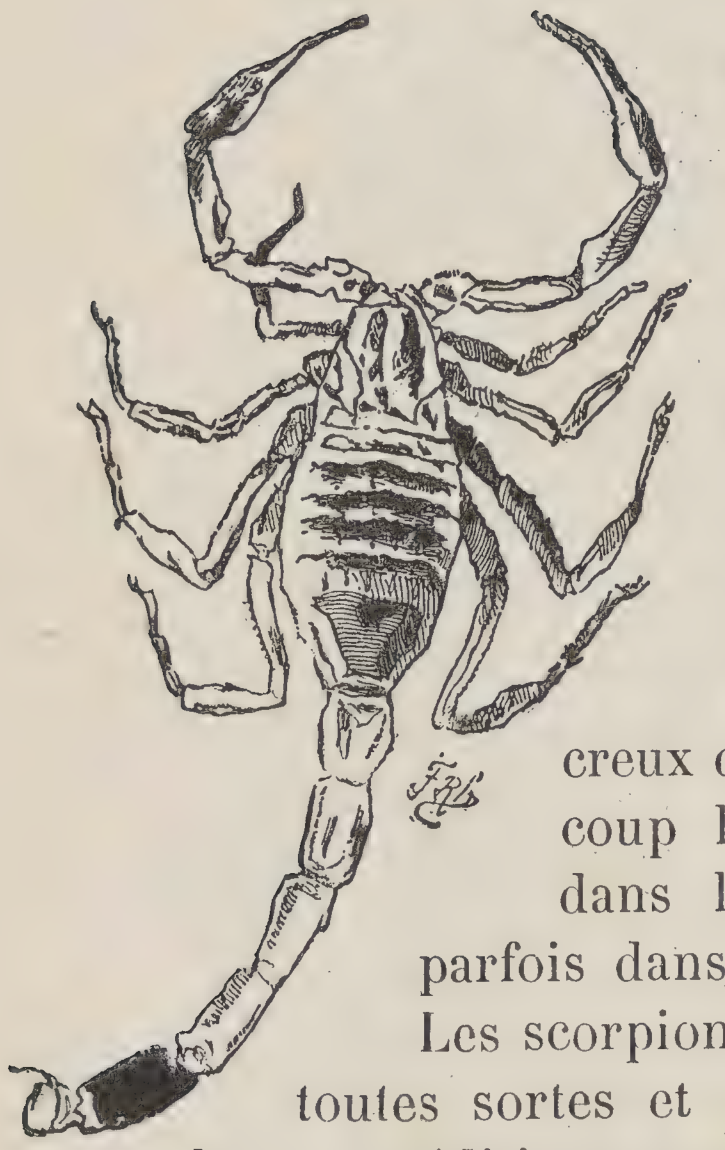
Le chef de Msomero, un vieillard, est venu me voir. Il m'a beaucoup amusé par ses bavardages et m'a fait hommage d'une chèvre.

On ne remarque pas, parmi les indigènes, la diversité qui existe parmi les Européens. Tous ces noirs mènent le même genre de vie, absorbent des aliments identiques et exercent leurs pensées sur les mêmes et rares sujets. Il en résulte que petit à petit, ils n'ont plus qu'une seule et même cervelle.

Nous autres blancs, au contraire, nous apprenons à connaître tant de pays divers habités par des peuplades différentes, à examiner tant de choses variées que nos idées se différencient ainsi que nos caractères.

(A continuer.) Cap. Stairs.

LES SCORPIONS



Les scorpions forment un ordre de la grande classe des arachnides.

Ces insectes sont surtout répandus dans les pays tropicaux ou dans les régions chaudes des contrées tempérées; ils ne s'étendent pas au delà du quarante-cinquième degré de latitude nord, et vivent en général dans les endroits sombres, se tenant sous les pierres, dans le bois pourri ou dans les creux des murs. Comme ils recherchent beaucoup la chaleur, ils pénètrent souvent aussi dans les habitations, où ils s'introduisent parfois dans les lits et jusque dans les vêtements.

Les scorpions vivent essentiellement des insectes de toutes sortes et des araignées qu'ils rencontrent dans leurs expéditions nocturnes; ils courent alors avec rapidité et s'en rendent maîtres au moyen de leurs palpes et de leur aiguillon; ils le saisissent comme ils peuvent entre leurs pinces, soulèvent ainsi leur proie, l'examinent à l'aide de leurs yeux qui regardent en haut, et la mettent à merci en lui portant à la poitrine un coup certain dirigé d'arrière en avant. Après quelques convulsions, la victime succombe, le scorpion l'attire vers sa bouche et la suce; dans certains cas, il la met en pièces et la dévore entièrement.

La femelle est plus grosse que le mâle. C'est un modèle d'amour maternel. Elle porte pendant plusieurs semaines ses petits sur le dos et meurt dans une maigreur extrême, peu de temps après que les petits, devenus plus indépendants, se dispersent. Le nombre de ces derniers peut s'élever à soixante, mais il est d'habitude de vingt à trente.

Les hommes n'ont cessé de le redouter et de témoigner au sujet du scorpion une terreur dont les expériences et les observations répétées ont démontré l'exagération. Cette crainte provient de l'arme que possède cet arthropode sous forme d'un dard, dont la piqûre donne infailliblement la mort aux petits êtres et entraîne, chez les animaux plus grands, et chez l'homme dans certains cas, des suites dangereuses, et quelquefois même mortelles. Ce dard présente à son extrémité une paire d'orifices, d'où sort le venin, qui est sécrété par une glande placée dans le dernier anneau de l'abdomen.

L'action du venin du scorpion a donné lieu à bien des controverses. Les anciens y voyaient un poison très actif, entraînant toujours la mort de tous les êtres et même de l'homme.

L'homme redoute, avec raison, la piqûre des scorpions, car elle est extrêmement douloureuse, brûlante, suivie d'inflammation locale, de paralysie, de fièvre, de défaillance et de nausées. Ces symptômes dépendent de la taille du scorpion et de la quantité du poison, ainsi que de la susceptibilité du blessé et des conditions climatologiques; on sait, en effet, que toutes les inflammations prennent un caractère plus grave dans les pays chauds que dans les contrées tempérées. Mais l'organisme humain s'accoutume assez rapidement au venin du scorpion, de sorte qu'une deuxième atteinte est moins violente et une troisième plus faible encore. La force du poison diminue après chaque piqûre lorsque celles-ci sont répétées, au point d'être nulles au bout de la cinquième ou sixième.

Dans les conditions ordinaires, la piqûre du scorpion est facile à traiter : on diminue la douleur et l'enflure à l'aide d'un alcali, tel que l'ammoniaque ou la cendre de tabac appliquée sur le point atteint; des lotions avec de l'eau ammoniacale et quelques bains simples suffisent, dans la majorité des cas, pour faire disparaître tous les accidents. Une dose faible d'ipécacuanha convient dans les cas de nausée.

L'Afrique est, avec l'Inde, la partie du monde où ces insectes se plaisent le plus. Le plus redoutable est le scorpion tunisien (*Sc. tunetanus*, de Rédi), qui atteint une taille de 12 centimètres. Il est assez répandu dans le Sahara algérien, et on le trouve dans presque toutes les contrées du nord de l'Afrique. Les scorpions *afer* et *imperator* dépassent en grosseur le scorpion *tunetanus* et atteignent jusqu'à 20 centimètres, mais leurs piqûres ne semblent pas être aussi funestes.

Le Congo paraît être assez riche en espèces diverses, mais elles sont peu connues encore, car les envois d'objets d'histoire naturelle en contiennent rarement, ce que l'on doit attribuer surtout à la crainte de prendre ces animaux. Leur capture ne doit pas être cependant plus difficile à effectuer que pour les espèces des Indes orientales. On les saisit au moyen de deux baguettes et on les jette dans un bocal rempli d'alcool. Par surcroît de précautions, il suffirait de présenter à plusieurs reprises un bâton à l'animal irascible, qui lancera ainsi la plus grande partie de son venin.

Il serait intéressant, à ce propos, de vérifier les assertions d'Amoreux, qui dit que les scorpions meurent assez rapidement, par le simple contact immédiat de l'eau, sans être pourtant noyés. Ces expériences ne paraissent pas avoir été infirmées jusque maintenant, ce qui donnerait aux naturalistes et à toute personne une grande facilité pour la capture de ces intéressants articulés.

Il faut noter, cependant, qu'ils ne peuvent pas rester longtemps sans être entourés d'alcool, sinon la décomposition gâterait rapidement les organes, importants à étudier, et les belles couleurs qu'ils portent parfois.

Il serait vivement à souhaiter que tous ceux de nos compatriotes qui vont passer quelques années au milieu des richesses naturelles incomparables que renferme l'État indépendant, attachent quelque valeur à la recherche des articulés et contribuent ainsi à augmenter les documents, trop rares encore, hélas! que possèdent la science, et les collections nationales, sur cette *terra incognita* de l'histoire naturelle.

G. S.

LE GÉNÉRAL STRAUCH

Né le 4 octobre 1829; directeur de l'administration au ministère de la guerre. — Secrétaire général de l'*Association internationale africaine* (novembre 1878). — Président du *Comité d'études du haut Congo* (1878). — Président de l'*Association internationale du Congo* (1881). — Administrateur général du département de l'intérieur de l'État indépendant du Congo (30 octobre 1885-15 novembre 1888).

Quand le Roi conçut cette œuvre du Congo, dont la création et le magnifique et considérable épanouissement forment un des événements remarquables de l'époque contemporaine, il dut songer à s'entourer d'hommes à l'esprit souple et au caractère énergique, confidents de ses pensées, de ses espérances, capables d'assumer la tâche délicate de représenter le nouvel organisme en face de l'étranger et de le défendre contre les convoitises et l'envie.

C'est une histoire à faire encore que celle de l'origine de cet État sorti, organisé de toutes pièces, des conceptions des hommes de gouvernement et des savants, n'ayant pas eu à subir les fluctuations de l'histoire, libre de passé et devant se créer un avenir. Hier encore inexistant, il se trouve aujourd'hui établi et viable, possédant une administration, une magistrature, une flottille, une armée, des douanes, reconnu par toutes les nations du monde comme faisant partie de la grande famille des États.

Les commencements et les étapes de cet État sont, pour un esprit observateur et sage, une des choses les plus attachantes à étudier. Le Congrès de géographie de 1876, le programme qui sortit de ses délibérations, l'*Association internationale africaine*, avec ses stations hospitalières et scientifiques, le *Comité d'études du haut Congo*, le travail patient et formidable accompli en cinq années par Stanley sur les rives du grand fleuve africain, l'*Association internationale du Congo*, le Congrès de Berlin et la création de l'État indépendant, sont autant de chapitres de ce que l'on croirait être une légende et qui, cependant, fait actuellement partie de l'histoire.

La pensée humanitaire, civilisatrice et patriotique qui a présidé à la conception et à la direction de l'œuvre du Congo, la persévérance infatigable, la volonté ferme et l'énergie tenace avec laquelle l'entreprise a été conduite, révèlent l'esprit supérieur et le caractère élevé du Roi, et devaient, semble-t-il, provoquer une unanime approbation. Il n'en fut cependant pas ainsi. L'œuvre fut, au contraire, presque dès ses débuts, passionnément attaquée. Elle fut aussi passionnément défendue et provoqua de toutes parts de généreux dévouements. C'est, d'ailleurs, un des grands mérites du roi Léopold II d'avoir su choisir des auxiliaires intelligents et habiles, capables, sous sa direction, de mener à bien sa colossale entreprise.

Le général Strauch, alors colonel du corps de l'intendance, fut le plus précieux de ces adjudants. Esprit souple et habile, causeur disert, écrivain élégant, soldat discipliné et énergique, doué d'une imagination enthousiaste, travailleur laborieux et infatigable, exigeant beaucoup de ses subordonnés, mais plus encore de lui-même, délicat jusqu'au scrupule, dévoué jusqu'à la passion, il sut rendre à l'œuvre naissante, dont il a été l'un des parrains, de signalés services. Ils semblent loin ces temps, si proches encore, où le *Comité d'études*, attaqué à l'étranger, dénigré chez nous, jalousé par de puissants concurrents, ayant à lutter, en Afrique même, contre le climat, contre les hommes et contre les embûches de rivaux intéressés, semblait frappé d'impuissance. Il fallait faire face partout en même temps, répondre à tous, sans s'écarter des limites d'une prudente diplomatie et d'une sage et énergique fermeté. Il fallait former les cadres de l'administration nouvelle, en inventer les rouages, en déterminer la sphère d'activité. Le général Strauch sut mener à bonne fin cette tâche ardue. Toujours à la besogne, ne quittant sa table de travail que pour prendre le repos nécessaire à de nouveaux labeurs, il abattit, pendant ses dix années d'administration, un travail considérable. D'autres dévouements ont pu succéder au sien : il n'y en a jamais eu de plus purs.

Son nom sera gravé en lettres d'or parmi ceux des coopérateurs de l'œuvre africaine, des travailleurs de la première heure, qui luttèrent sans trêve ni relâche avec une incroyable activité et une irrésistible énergie. Et lorsqu'au jour prochain la Belgique aura enfin adopté l'État du Congo et en aura fait une colonie prospère, le général Strauch aura reçu la seule récompense qu'il ait jamais ambitionnée. Le dévouement à la patrie est, en effet, la passion dominante de cette âme de soldat.

L'IVOIRE

« ON peut évaluer à plus de 200,000 le nombre d'éléphants qui existent au Congo. Ils forment environ 15,000 troupeaux où chaque individu porte en moyenne 25 kilogrammes d'ivoire. En Europe, tout cet ivoire représenterait une valeur de 125 millions de francs. Pareille évaluation, qui pourrait paraître exagérée, est bien en dessous de certaines constatations faites.

« Le bassin du Congo ayant une vaste superficie, et des quantités énormes ayant été recueillies annuellement dans la région orientale de l'Afrique, il se peut que j'aie évalué trop modestement le nombre d'éléphants existant encore dans la partie vierge, inexplorée, du continent. »

Ainsi s'exprime Stanley, qui, ailleurs, dit encore : « Pour moi, plusieurs générations passeront avant que l'ivoire ait disparu. »

D'après ces textes mêmes, on peut se rendre compte que le stock d'ivoire du Congo, tout abondant et riche qu'il soit encore, n'est pas destiné à être inépuisable. Aussi le commerce, qui a établi des factoreries dans le haut Congo, ne s'est-il pas imposé pour but unique le trafic de ce produit riche. Il attend l'achèvement du chemin de fer des cataractes pour s'adonner à l'exploitation des innombrables productions tropicales que la nature a prodiguées avec tant de générosité dans le bassin du grand fleuve africain.

Le prix du transport dans la région des chutes coûte actuellement 1,000 francs par tonne, taux énorme que seuls, pour ainsi dire, l'ivoire et le caoutchouc peuvent supporter.

Comme on le voit dans notre gravure, certaines défenses d'éléphants du Congo atteignent souvent de fortes dimensions, $1^{m}50$ et 2 mètres, et pèsent plus de 80 kilogrammes. Il faut alors deux et même trois porteurs pour une seule dent. Le nom commercial de celle-ci est « pointe ». Les pointes du Congo comptent parmi les plus estimées.

L'ivoire d'Afrique est plus dur que celui d'Asie, d'un grain plus serré, et les défenses sont, en général, plus grosses. Il est opaque, doux, moelleux à travailler et franc de fissures et de défauts. Les traitants recherchent dans ce produit six qualités principales : ils veulent que la dent soit blanche, pesante, polie, épaisse vers la pointe, légèrement incurvée, enfin qu'elle soit marquée de lignes foncées, se dirigeant vers le petit bout. A l'état naturel, elle est d'aspect jaunâtre ou très noire. Mais cela n'a pas d'importance, l'intérieur étant toujours parfaitement blanc.

L'ivoire de la côte occidentale d'Afrique s'appelle dans le commerce *ivoire gris d'argent*. Exposé à l'air, il conserve sa blancheur et ne jaunit pas avec le temps comme celui d'Asie et de la côte orientale.

Il en existe deux sortes : l'*ivoire mort* et l'*ivoire vivant*. Celui-ci, qui a le plus de valeur, provient des animaux tués récemment; il est relativement rare, surtout depuis que l'État a pris des mesures de conservation de l'éléphant, dont la chasse est soumise à une réglementation sévère. Le premier revêt une couleur gris sale et est fourni par les défenses trouvées dans les forêts, où depuis des siècles peut-être elles dormaient sous l'ombre des grands arbres. Les animaux auxquels elles appartenaient sont décédés de mort naturelle.

Les noirs ramassent ces dents et les emmagasinent dans une case, enfouie au fond des bois. Souvent ils les enterrent, ce qui est préjudiciable à la bonne qualité du précieux produit. Celui-ci est généralement, dans ce cas, craquelé, moins résistant; les détritus organiques l'ont entamé, ou bien encore le feu qu'entretiennent les noirs dans leurs cases l'ont racorni et gâté.

L'ivoire brut est désigné sous le nom de *morfil*. En coupant dans le sens de leur longueur des défenses fraîchement enlevées à l'éléphant, on trouve quelquefois, dans l'intérieur, des parties de couleur olivâtre auxquelles on donne le nom d'ivoire *vert*. Cette variété est très recherchée pour les ouvrages de luxe, parce qu'elle est plus tendre, plus facile à travailler, qu'elle se durcit en vieillissant et qu'elle devient très blanche à l'air. Quand l'ivoire prend une teinte jaune, on lui rend sa blancheur primitive en l'exposant quelques jours au soleil dans un bain d'essence de térébenthine. La calcination et le broiement des rognures donne une poudre colorante connue sous le nom de *noir d'ivoire*.

Les petites pointes, les débris, les morceaux façonnés par les noirs s'appellent des *scriveloes*.

Les indigènes sont loin d'ignorer le côté utilisable des pointes d'éléphant, des *mpungi*, des *mionzo*, comme ils les appellent. Ils s'en font des pilons, des trompes, souvent fort gracieusement ornées; des cuillères, des massues, des boules, des maillets à battre les écorces pour en faire de l'étoffe. Cette matière entre pour beaucoup dans leurs objets de parure, spécialement dans la fabrication des bracelets, des jambières et des épingles à cheveux. Ils placent aussi, pour honorer leurs défunts, des défenses sur les tombes des grands chefs. Le père Merlon, à qui nous empruntons plusieurs des détails de cet article, a vu, sur les rives du Kassai, des tombes ainsi ornées. Dans le cimetière de Muchie, les nègres ont rassemblé des pointes magnifiques en guise de monuments funèbres, mais détériorées avec intention, afin qu'elles n'excitent point la cupidité des passants.

Dans l'Aruwimi, Stanley vit un petit temple d'idoles entièrement construit de cette manière. « Le *meskiti* (petit temple) était un simple toit circulaire, supporté par trente-trois

dents d'éléphant, et servant d'abri à une idole de bois de quatre pieds de hauteur, peinte en rouge vif, avec des yeux noirs, une barbe et des cheveux. L'image était grossière, mais représentait la figure humaine sans qu'on pût s'y méprendre. »

Les noirs chassent parfois le pachyderme, mais ils se le procurent encore autrement. Les éléphants, en effet, ont, dit-on, des cimetières communs, cachés dans les clairières, au plus profond des forêts, où chacun, s'il le peut, va mourir à son heure. C'est là surtout, dans ces mystérieux ossuaires connus d'eux seuls, que les noirs se fourniraient d'ivoire, qu'ils n'ont qu'à ramasser.

En Europe, c'est Londres qui est le marché principal de l'ivoire, puis viennent Anvers et Liverpool. C'est principalement à l'initiative des compagnies belges qu'est due la création du marché d'Anvers, qui a pris si rapidement de l'importance.

Une caravane d'ivoire s'apprêtant à quitter le Stanley-Pool pour Matadi.

La marche de ce commerce dans le Congo a suivi en sept années une progression ascendante énorme. Le Congo belge exportait 98,000 kilogrammes en 1885. Voici comment s'est accru ce chiffre depuis la création de l'État : 1886, 106,000 kilogrammes ; 1887, 88,000 ; 1888, 120,000 ; 1889, 134,000 ; 1890, 184,000 ; 1891, 172,000 ; 1892, 204,000. En sept années donc, ce commerce a plus que doublé dans le jeune État. Il n'est pas d'exemple d'une pareille progression pour le produit qui nous occupe.

Les chiffres des ventes aux trois marchés principaux de l'Europe pour 1892 ont été non moins intéressants. On a offert, à Londres, 390,000 kilogrammes ; à Anvers, 119,000 et à Liverpool, 60,000 ; soit un total de 575,000 kilogrammes, contre 546,000 l'année précédente et 508,000 en 1890.

Le marché d'Anvers vendait, en 1888, année de sa fondation, 679 dents, soit 6,400 kilogrammes.

Ces chiffres ont augmenté les années suivantes comme suit :

1889	3,700 dents	=	46,600 kilogrammes.
1890	7,085 —	=	77,500 —
1891	6,421 —	=	60,000 —
1892	14,210 —	=	119,000 —

soit, pour les cinq années, 32,095 dents pesant 309,500 kilogrammes.

Comme on le voit, l'ouverture à l'initiative de nos concitoyens des immenses territoires de l'Afrique centrale produit ses fruits et réserve dans l'avenir à notre pays de grands avantages s'il sait et veut en profiter.

Le port de Matadi. (D'après une photographie de M. Sadzot.)

LE PORT DE MATADI

Lorsque les études du chemin de fer furent entreprises, et que l'on procéda à l'examen des conditions de son établissement, la question primordiale était celle de savoir quel serait le tracé le plus court et le moins coûteux pour atteindre, du Stanley-Pool, un point navigable du bas Congo. L'État du Congo ne possédait la rive droite que jusqu'à Manyanga et la rive gauche à partir de Nokki. Si l'on voulait faire rouler le chemin de fer sur territoire congolais, il fallait choisir deux alternatives : un point près de Vivi, sur la rive droite, puis une ligne jusqu'au bief de Manyanga, remonter celui-ci en vapeur, ensuite, à l'extrémité de cette section libre, amorcer, sur la rive gauche, une ligne ferrée allant au Pool ; c'était l'idée de Stanley. L'autre projet était celui de choisir un point en amont de Nokki, d'examiner son accessibilité aux navires de mer, puis d'établir le rail jusqu'à Léopoldville-Kinshassa, c'est-à-dire entièrement sur le territoire de la rive gauche.

Les promoteurs de la Compagnie du chemin de fer et leurs ingénieurs étudièrent longuement cette question. Un moment, on crut même qu'il serait presque impossible de la résoudre, mais on acquit bientôt la conviction théorique que Matadi, situé en territoire de l'État indépendant, pourrait être accosté par des transatlantiques.

⁂

C'est ce que faisait ressortir le rapport présenté au commencement de 1889 par le conseil d'administration de la *Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie*, qui avait entrepris l'étude du chemin de fer. Il s'exprimait ainsi : « Dans cette section du fleuve (entre Boma et Matadi), la vitesse du courant est plus accélérée, mais partout les profondeurs sont grandes. Le capitaine Boyé, chef du pilotage de l'État, a fait les sondages dans toute cette section du fleuve, à l'époque des basses eaux. En aucun point, il n'a trouvé une profondeur inférieure à 60 pieds. Les sondages prouvent que tous les vapeurs de mer marchant avec une vitesse supérieure à 9 nœuds pourront, sans difficulté, remonter le Congo jusque Matadi. C'est, d'ailleurs, l'avis de tous les capitaines qui font les fonctions de pilote dans le bas Congo. »

Dans une interview avec un rédacteur du *New-York Herald*, M. de Brazza avait déclaré que Matadi « est un port tellement petit que seulement les bateaux de 200 tonnes y peuvent entrer ». Cette affirmation avait provoqué un certain émoi, et les polémiques sur cette question étaient ardentes.

Les choses en étaient là, lorsqu'un événement qui marque dans l'histoire du Congo vint donner raison aux études si consciencieuses et si exactes des promoteurs du chemin de fer. Un télégramme du gouverneur général, arrivé en Europe au mois de juillet 1889, annonça que le steamer *Lualaba*, de l'« African Steamship Company », capitaine Murray, pouvant charger 2,500 tonnes, avait remonté le fleuve le 28 juin et jeté l'ancre devant Matadi par six brasses d'eau.

Le problème de la navigabilité du bas Congo, de Banana à Matadi, était irrévocablement résolu : les bateaux de haute mer pouvaient, sans rompre charge, déposer à la station tête de ligne du chemin de fer les marchandises expédiées d'Europe.

⁂

La Compagnie du chemin de fer a fait d'importants travaux pour aménager le port de Matadi. Une petite plage de 50 mètres de profondeur et d'à peine autant de largeur existait seulement au début de ses travaux. Le reste de la berge était une roche à pic baignant dans le fleuve. On a établi depuis une terrasse spacieuse, sur laquelle sont construits les magasins, la voie, la station et toutes les dépendances d'une grande gare. Un *pier*, de 75 mètres de longueur, permet aux steamers d'accoster en toute saison et de débarquer directement leurs marchandises. Bien que le régime du fleuve soit encore imparfaitement connu, on l'a repéré au moyen de bouées, et l'on a constaté jusque 14 mètres de profondeur moyenne aux hautes eaux.

Notre gravure démontre, plus éloquemment que nous ne pourrions l'écrire, l'exactitude de la navigabilité du port de Matadi contestée encore si énergiquement il y a trois ans et demi à peine. On y voit un grand steamer en fer, jaugeant 4,000 tonnes, le *Oil Rivers*, de Liverpool, débarquant sa cargaison à quai. A côté de lui, le steamer du service direct Anvers-Matadi attend son tour de déchargement.

Dans trois ans, le chemin de fer étant achevé, Matadi constituera l'entrepôt le plus important du Congo. Situé à 140 kilomètres à l'intérieur, il sera le principal port de pénétration de toute la côte occidentale d'Afrique et son trafic sera illimité, car ce sera celui de toute l'Afrique centrale, depuis le cours supérieur du Nil aux sources du Zambèze. Le système commercial du Congo est, du reste, dès à présent admirablement organisé pour le jour, certain dès à présent, où cet événement vital pour l'État du Congo sera un fait accompli. A l'embouchure, vaste rade, la plus belle de l'Afrique, à Banana, puis Boma, port intérieur de premier rang, et enfin Matadi, entrepôt général du commerce et de l'industrie de l'Afrique équatoriale.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

III. — DE BAGAMOYO A MPWAMPWA (*Suite*)

Le bicycle en Afrique — Le boy zanzibarite. — Mamboia. — Encore des désertions. — La mission anglaise de Mamboia. Paysage africain.

25 juillet.

Est-elle assez risible, l'opinion que professent certains voyageurs à l'endroit de ces Africains de la côte orientale! Ce sont tout bonnement des paquets de chair inerte, sans ressort. Leur pensée ne dépasse pas la limite de leurs besoins journaliers. Il s'ensuit qu'ils sont incapables de s'administrer de façon à favoriser leur lente évolution vers un état de choses plus élevé. Laissés à eux-mêmes, on les retrouverait en l'an 3000 ce qu'ils sont encore aujourd'hui, sauf peut-être que deux ou trois de leurs villages auraient été détruits. Leur manière de combattre, qui se termine toujours par une fuite éperdue, les ravale au niveau d'animaux sauvages et craintifs.

26 juillet.

Arrivés à Kideti, après quatre heures de marche sur la route directe de Saadani vers Mpwampwa et au delà.

Rencontré la caravane du révérend Ashe se dirigeant vers l'Uganda. Il y a vingt et un jours qu'elle est en route. M. Ashe m'apprend que M. Greaves, un de ses missionnaires, est tombé malade de la fièvre et de la dysenterie, à deux jours de la mer, et a dû être transporté mourant à la côte. Un grand nombre des serviteurs de M. Ashe ont déserté, et il a dû laisser en arrière vingt charges, après avoir envoyé vers le littoral un de ses chefs d'escouade pour opérer de nouveaux enrôlements. Trois autres missionnaires l'accompagnent, tous se dirigeant vers l'Usukuma et l'Uganda. Quant à M. Ashe, chose à noter, il n'a cessé, jusque maintenant, de faire le trajet juché sur son bicycle. Lorsque la route devient mauvaise, il descend de sa machine et la confie à un noir qui doit toujours être derrière lui; il remonte sur son vélocipède dès que la route redevient praticable. Son noir le suit en courant. De cette façon, il peut arriver au lieu de campement deux heures plus tôt que sa caravane.

J'écris ces lignes le 27, car le 26 j'ai eu un accès de fièvre qui m'a tenu couché tout le long de la journée. C'est mon premier accès. Les prodrômes du mal me remémorent le passé. Ils sont identiques aux symptômes éprouvés jadis : la perte du goût et les angoisses que je connais si bien pour les avoir si souvent ressenties.

Robinson est réduit à l'état d'ombre. Je crains bien qu'il ne supporte pas le climat.

27 juillet.

7 kilomètres jusque Kifi, dans une direction nord-ouest.

Altitude en camp, 359.36 mètres. Nous bivouaquons dans une gorge profonde, entourée de montagnes dont l'une a 1,060 pieds de haut.

Nous sommes à deux journées de Mamboia. Grâce à Dieu, ma fièvre a diminué.

Sur la route, quelques cadavres de porteurs abandonnés.

28 juillet.

Atteint Nyangara en passant le Kifi. 8 kilomètres. Dressé notre campement sur la berge d'un charmant ruisseau qui coule vers l'ouest, non loin des huttes du chef Nzige.

Ashe, qui nous avait dépassés hier, se mettait en route précisément au moment où nous le rattrapions tantôt. Il nous a précédés et s'est établi dans une vallée au-dessous de nous.

Si l'on devait débarquer tout à coup ici d'un ballon, le paysage semblerait, certes, splendide. Malheureusement, un soleil de plomb et la pénible marche le long de flancs abruptes de raides montagnes, vous extirpent de l'âme tout sentiment romantique, et n'y laissent de place que pour des sensations matérielles.

Altitude du bivouac, 612.56 mètres. C'est haut déjà, et les nuits sont très froides. Les porteurs, qui dorment vêtus seulement de leurs légers vêtements de coton, prennent froid, d'où fièvre et mille et une complications désagréables. Quant à nous, enfermés dans notre tente, portes et fenêtres bien closes, nous ne ressentons pas aussi vivement qu'eux l'impression du froid. Nous n'en avons pas moins besoin de deux couvertures pour avoir chaud.

Nous nous levons tous maintenant à 5 heures et, à 5 h. 40, nous sommes en route. Le moral et l'entrain du personnel sont améliorés sous tous les rapports. Pendant les rudes montées, auxquelles nous oblige le chemin suivi, on entend rire, chanter et plaisanter. C'est un bon signe. Cela prouve que les hommes sont contents de leur sort.

Le *boy* (1) zanzibarite est un serviteur pitoyable. Au moment du départ, il ignore l'*a b c* de son métier : boucles à serrer, courroies à assujettir, vis à tourner, bottines à lacer, etc., toutes choses importantes pour gens de son métier. Comme intelligence et aptitudes, il est aussi inférieur aux serviteurs indous et aux Cingalais que ceux-ci le sont aux blancs. Le *boy* zanzibarite, serveur de table, est fidèle, très souvent foncièrement honnête et ordinairement très obéissant, mais il manque de notions sur les habitudes de l'Européen; il est lourd, guindé, et son esprit de compréhension ne dépasse presque jamais la limite des notions usuelles du service du blanc.

Le premier *boy* est très souvent d'une immense utilité pour le commandant de la caravane : il découvre les complots et les

---

(1) On appelle du mot anglais *boy* (garçon) les jeunes gens qui, dans les caravanes, servent les blancs comme domestiques particuliers : porte-fusil, valet de tente, ânier, serveur, etc.

intrigues qu'ourdissent entre eux les noirs de la caravane et il en rend compte au maître. Mais ils sont bien rares les *boys* qui soient capables d'extraire de leur cervelle quelque chose de personnel et de deviner tout seuls ce qui peut être utile au chef blanc. Un *boy* zanzibarite, valet de tente ou serveur, comparé à un Indou ou à un Cingalais, est un être absolument inférieur pour l'intelligence, la promptitude et l'initiative.

29 juillet.

Trois heures vingt minutes pour arriver à Mamboia et campement à l'est de la station des missionnaires.

A peine installé, j'ai envoyé dans le village un héraut proclamer que j'avais besoin de 25 porteurs pour 15 journées de marche vers l'intérieur. Les 20 hommes engagés à Kisemo pour 13 jours me quittent ici. Ils ont accompli leur besogne avec ponctualité et sans murmures.

Le chef de Mamboia, qui se nomme Zaidi, demeure au sommet d'une colline voisine de la mission. Il n'a pas l'air d'avoir une bien grande autorité. On m'annonce que le riz envoyé à l'avance est arrivé à bon port et se trouve emmagasiné à la mission. J'ignore cependant si les étoffes commandées à Sewa Hadji (1) sont également parvenues à destination.

Hier, à Nyangara, les habitants du village se sont tous enfuis à notre approche. Ce que voyant, mes gens se sont mis à piller leurs huttes, volant par douzaines chèvres, poules, arcs et flèches. J'ai renvoyé ce matin aux légitimes propriétaires tout ce que j'ai pu découvrir, et, quant au reste, j'ai payé une indemnité dont le total sera prélevé sur le salaire des Zanzibarites. Nous verrons si cette leçon sera salutaire et mettra fin à ces déplorables habitudes de maraude.

Un safari (2) d'environ 75 Wanyamwezi (3) nous suit étape par étape. Ils agissent ainsi par motif de sécurité, afin de profiter de l'importance des forces que compte ma colonne. Ils comptent nous suivre jusque Tabora.

Si la température de ce jour était une moyenne, Mamboia doit être un endroit où il fait très froid. Pour les blancs, cela est supportable, mais pour les pauvres noirs, c'est dur et pénible.

Deux nouvelles désertions la nuit dernière. J'ai pris toutes les mesures imaginables pour mettre un terme à cette pratique, mais c'est presque une impossibilité de rattraper les délinquants dans un pays sillonné de sentiers comme celui-ci.

Il en résulte qu'il est difficile d'imprimer convenablement dans l'esprit de ceux qui restent, combien sévère serait le châtiment de ceux qui seraient pincés.

30 juillet.

Journée bien remplie. Je viens seulement de terminer ma besogne à 5 heures du soir. Pour commencer, de grand matin, nous avons fait rassembler toutes les compagnies. Nous avons fait l'appel, compté les fusils, les serpes, les haches, les houes, et procédé à un astiquage général. J'ai constaté qu'un grand nombre de houes ont été vendues. C'est le cas ordinaire chez les Zanzibarites.

De plus, deux fusils manquent également. L'un, je le sais, a été enlevé par Sadi, qui a déserté à Rudiwa.

(1) Riche Indou qui, depuis quelques années, a en quelque sorte accaparé le monopole de l'entreprise de l'organisation et du ravitaillement des caravanes européennes qui prennent Bagamoyo pour point de départ.

(2) Caravane.

(3) Habitants de l'Unyamwezi, district très étendu qui va de la pointe sud-est du lac Victoria jusqu'à un demi-degré au sud de Tabora.

Un état sanitaire renseigne que sept de mes hommes sont malades et incapables de porter leur charge. La revue terminée, j'ai mis en route tous mes chefs, avec la mission de racoler des porteurs pour mes charges en trop. Les 20 hommes congédiés hier m'ont laissé 20 charges de marchandises sans porteurs. De plus, les 20 ballots de Bombay (1), consignés ici par Sewa Hadji, exigent 20 autres porteurs.

Malgré tous mes efforts, ce soir je n'avais encore, à la brume, que 22 porteurs. Je suis monté à la mission anglaise (altitude 1,140 mètres). J'y ai rendu visite à M. et Mme Wood, et j'ai pas mal excursionné avec eux dans la montagne. La maison et ses jardins sont délicieusement enfouis dans un creux de la montagne. M. Wood est un jardinier habile. Grâce à ses soins, toutes sortes de légumes d'Europe croissent dans son potager. C'est un homme aimable, à l'esprit brillant, qui s'est montré fort bienveillant pour moi. Il m'a procuré 4 porteurs Je me suis entendu avec lui pour payer 2 jora d'étoffe en compensation des poules volées hier à Nyangara par mes gens. Ashe a, paraît-il, également dû payer pour des dégâts causés par son personnel. J'ai pu acheter du café, du cacao, etc., choisis parmi les provisions qu'a laissées ici M. Roscoe pour être mises en vente. A mon retour au camp, j'ai dû consacrer deux heures à une fastidieuse parlotte pour me procurer 9 porteurs en plus.

La population me semble extrêmement douce pour une localité située sur une grande route de caravanes et qui sert journellement d'endroit de passage pour de nombreuses troupes. J'ai dû passer des heures à expliquer à ces indigènes la différence de valeur des étoffes, suivant qu'on les achète ici ou à la côte.

Les dotis envoyés par Sewa Hadji valent 814 dollars. Cela suffira pendant 38 jours, au bout desquels je compte être dans l'Unyaniembe.

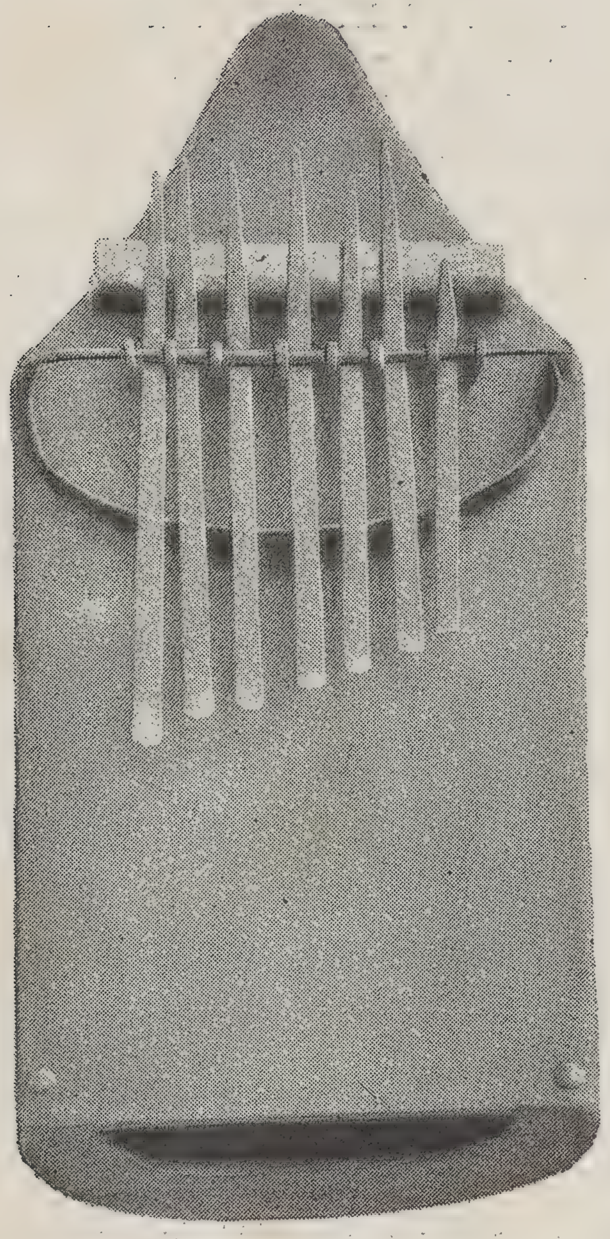
Écris dernières lettres que j'ai confiées à M. Gordon, missionnaire anglais de l'Uganda, arrivé ce matin, et qui se rend en Angleterre. Voilà neuf ans qu'il réside en Afrique, et il a bien gagné le repos qui l'attend. Pas de nouvelles ni de lettres de la côte. Ashe part d'ici lundi. Une température délicieusement fraîche a régné toute la journée.

Cela nous donne du courage pour le travail qui nous attend.

(*A continuer.*) Cap. STAIRS.

(1) Étoffe gros bleu, analogue à la guinée fabriquée à Manchester.

LA MUSIQUE CHEZ LES NÈGRES



Certaines peuplades de l'État du Congo, nous l'avons déjà fait observer à propos des Niams-Niams et des Mombuttus, sont parvenues à un certain degré de culture intellectuelle. Elles ont des artistes qui ébauchent des dessins primitifs mais dénotant un vrai sens artistique, des chants nationaux, des ménestrels qui s'en vont, comme chez les Bachilangue et les Mombuttus, de village en village réciter des mélopées traînantes et criardes ou des chants improvisés sur des faits du jour. Il en est qui possèdent des notions de musique et, dans notre fascicule XXVII de l'année dernière (p. 216), nous avons publié certains chants nègres notés par des voyageurs.

Ici encore, comme dans tous les autres domaines, les noirs du bas Congo sont très inférieurs à ceux du haut. La cause en est dans le régime déprimant de la traite qui a si lourdement pesé sur ces peuplades pendant tant de siècles.

Elles n'ont que des instruments de musique fort primitifs pour les aider à passer agréablement leurs nombreux moments de *dolce far niente*. C'est d'abord un brin d'herbe tendu sur un arc; on joue de cette crécelle en la faisant vibrer, à son extrémité inférieure, au moyen d'un petit morceau de bois. Elle produit alors quelques modulations.

Un autre instrument est celui que reproduit notre gravure. C'est une petite boîte en bois dont la forme rappelle assez bien les boîtes à sel usitées dans les cuisines de notre pays. Elle fait office de table d'harmonie et porte sur son côté supérieur quelques lames en fer, tendues sur une tringle et maintenues au moyen de tigettes de fer tordues. En faisant glisser les doigts sur ces touches vibrantes, on produit des sons échelonnés qui constituent une espèce de gamme.

Les indigènes se servent surtout de cet engin, qui s'appelle une *marimba*, en se promenant. Ils le tiennent debout, des deux mains, tandis qu'ils le font sonner avec les pouces.

On retrouve la *marimba* partout dans l'État du Congo, avec quelques modifications dues au génie spécial de la peuplade qui l'emploie ou à la fantaisie du fabricant. On en fabrique spécialement au moyen de deux gourdes tenant lieu de table d'harmonie.

Chez les Bateke du Stanley-Pool, il existe des mandolines de divers modèles; le corps en est fait de bois creusé, muni dans le bas d'une ouverture pour assurer la netteté du son. Cinq tiges faites avec des branches recourbées sont assujetties à l'arrière de la boîte ou poire de la mandoline au moyen de fibres ligneuses. Les cinq cordes sont en boyaux ou en fines lianes très flexibles et très solides. Les Bateke en tirent des accents souvent harmonieux, mais qu'ils ne combinent pas de façon à former autre chose que des airs lents et assez monotones.

Les Mombuttus ont un assortiment nombreux d'instruments de musique : tambours, timbales, cors, trompes, sifflets, cloches, sonnettes. Quand un étranger de distinction se présente, on lui donne une aubade, un concert cacophonique, au moyen d'une mêlée indescriptible de tous ces engins.

Mais les Mittus, qui habitent au nord de l'État indépendant, dépassent infiniment leurs voisins sous le rapport musical. Au lieu de ces tubes grossiers que d'autres peuplades font mugir et qui leur tiennent lieu de trombones, ils ont des gourdes allongées, savamment percées de trous; de petits cornets à trois ouvertures et de fines trompettes; puis un instrument qui tient de la lyre et de la mandoline : cinq cordes tendues sur une barre transversale et passant au-dessus d'une coquille d'anondonte qui forme chevalet; la caisse sonore est à fond convexe et recouverte de peau; la table est quadrangulaire et percée de trous aux quatre coins.

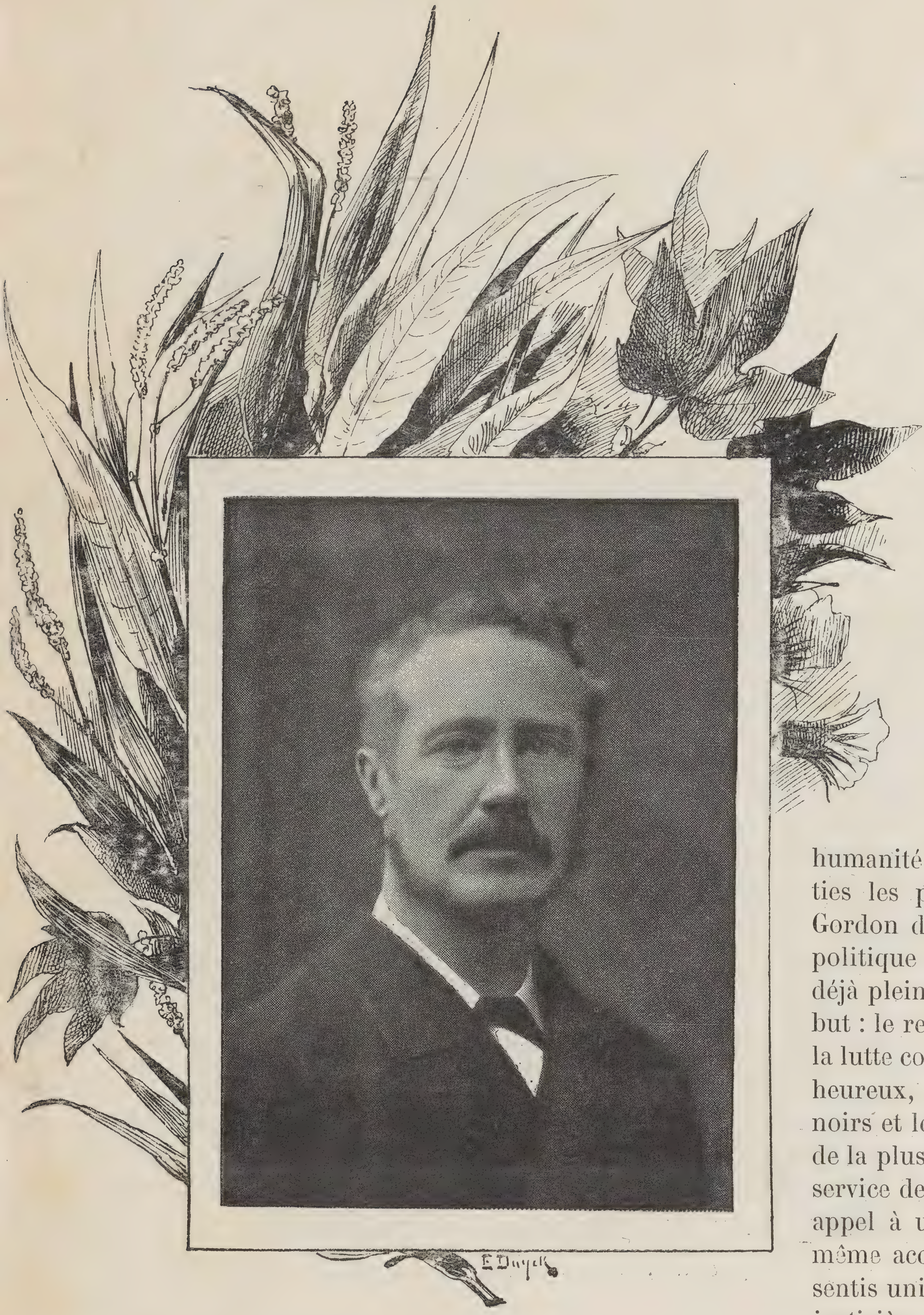
Ils ont également des flûtes, dont les Madis particulièrement se servent avec beaucoup d'art, et sur lesquelles ils jouent des morceaux d'une exécution très soignée. Les petits cornets sont d'un usage général dans tout le nord de l'État, mais le tube sonore appelé *dongorah* est particulier aux Madis; il a dix-huit pouces de longueur; c'est l'analogue du *mburah* des Bongos.

« Toutes les peuplades de cette région, dit Schweinfurth, aiment passionnément la musique; néanmoins, leurs chants ne sont que des récitatifs, on ne rencontre de mélodie véritable que chez les Mittus. Il m'est arrivé d'entendre un chœur chanté par une centaine de ces derniers, hommes et femmes de tout âge; l'ensemble était parfait à tous égards, et les cent voix, par des nuances bien graduées, variaient agréablement les huit mesures de ce thème plein de franchise. »

Le chef des Mombuttus, à l'époque du voyage de l'illustre savant, avait sa musique de chambre composée d'artistes, dont l'exécution démontrait les patientes études, des troubadours, des danseurs.

Ils formaient des chœurs que le roi dirigeait en personne, battant la mesure avec une baguette surmontée d'une petite sphère en vannerie, pleine de cailloux et de coquilles et assez semblable au hochet des petits enfants.

(*A continuer.*)



GORDON-PACHA

Né en 1833. — Brise l'insurrection des Taï-Pings (1860-1864). — Gouverneur du Haut-Nil et du Soudan (1873-1876-1880-1884). — Tué à Khartoum le 26 janvier 1885.

Au moment même où Stanley venait d'achever son voyage d'exploration du haut Congo, et où les vues du Roi sur les immenses contrées nouvellement découvertes pouvaient prendre corps, le roi Léopold, jugeant quel était l'homme qui pourrait porter l'autorité et l'organisation, là où Stanley venait à peine de porter la lumière, choisit Gordon. Et il dépendit de quelques heures et d'une résolution inopinée de lord Granville envoyant Gordon dans le Soudan, que l'œuvre du Congo aurait eu pour initiateur en Afrique le héros que toute l'Europe connaissait déjà comme une des plus grandes âmes et des plus chevaleresques que notre siècle ait connues. Cela dit à quelle hauteur le Roi mettait du premier jour l'œuvre qu'il allait entreprendre, et dans quel esprit de sacrifice et de large humanité il assumait la mission d'introduire la civilisation dans les parties les plus douloureusement éprouvées de l'Afrique. Car à charger Gordon d'une œuvre médiocre, ou même d'une conquête exclusivement politique ou mercantile, il n'y fallait pas songer. Gordon s'était révélé déjà pleinement en 1884, comme ne poursuivant dans la vie qu'un seul but : le redressement de l'injustice dont souffrent les classes inférieures, la lutte contre l'oppression et contre l'exploitation des faibles et des malheureux, et surtout contre la plus épouvantable de toutes, la traite des noirs et leur réduction à l'esclavage. Il avait déjà donné de telles preuves de la plus puissante énergie et d'un véritable génie d'organisation mis au service des plus hautes vertus humaines, que le Roi ne pouvait pas faire appel à un pareil homme pour fonder son empire congolais, ni lui-même accepter une pareille mission, si tous les deux ne s'étaient pas sentis unis en même temps dans la même haute pensée pacificatrice et justicière.

Nous ne pouvons que rappeler les exploits de cet homme admirable en Chine où, une badine à la main, il menait au combat une petite armée qu'il avait formée lui-même et réduisait la formidable insurrection des Taï-Pings, refusant toute récompense pour les services rendus.

En 1874, il fut nommé gouverneur des tribus du Haut-Nil. Jamais, peut-être, dans les annales de la barbarie, on ne connut d'état semblable à celui qui existait au Soudan quand Gordon y arriva. Les sept huitièmes de la population étaient en esclavage; les chasseurs d'esclaves et les traitants y régnaient en maîtres avec la complicité de gouverneurs cupides. Trois ans, Gordon lutta sans relâche, sans cesse entravé par les gouverneurs égyptiens eux-mêmes, qui voyaient en lui un ennemi et un rival qui les privait des ressources de la traditionnelle oppression. Mais, en 1876, il remportait une victoire morale énorme : il était nommé gouverneur général du Soudan, avec une autorité presque sans bornes, et il allait pouvoir se dépenser tout entier pour les opprimés dans la vaste région confiée à ses soins. Avec sa vigueur et son énergie, il se mettait à l'œuvre, il faisait la guerre aux traitants et dispersait leurs hordes; il rassurait les populations, il réalisait des prodiges, grâce à sa principale arme, la loyauté et la générosité qui, chez ces populations malheureuses, lui donnaient un prestige inouï, quand la chute du khédive Ismaïl et la suppression du contrôle au Caire vinrent brusquement renverser tous ses plans.

Gordon partit. La traite fut rétablie, et l'insurrection du Mahdi fut la réponse du Soudan à la rentrée en fonction des autorités égyptiennes, car ce fut bien moins le fanatisme religieux que la vénalité et la tyrannie des fonctionnaires égyptiens qui firent éclater la révolte.

Gordon, rentré en Angleterre en 1880, depuis lors avait été successivement dans l'Inde, au Japon, au Cap, en Palestine, à Constantinople, lorsqu'en 1884 le roi Léopold l'appela à Bruxelles pour aller au Congo reprendre, au profit des populations nègres, la mission d'humanité et de justice qu'au Soudan les événements et la violence des hommes l'avaient forcé d'interrompre. C'était chose dite : cette grande existence allait se dévouer à cette grande œuvre du Congo; la continuer avec Stanley ou la reprendre des mains de Stanley.

Ce généreux plan n'a pu se réaliser. Le cabinet Gladstone l'envoyait à Khartoum, cerné par les mahdistes, pour sauver au moins les garnisons égyptiennes, sinon pour rétablir l'ordre. Le 18 février, il arrivait à Khartoum en triomphateur. La foule enthousiaste l'accueillait comme un sauveur. Mais seul, dépourvu de tout secours, que pouvait-il faire? Comment pouvait-il résister? Bientôt il devait s'enfermer dans Khartoum, d'une main étouffant les trahisons, de l'autre combattant l'ennemi, et, après avoir soutenu un siège qui n'était qu'une suite d'actes héroïques et qui fit l'admiration de l'Europe, il tombait assassiné, deux jours avant l'arrivée devant Khartoum des troupes anglaises qui venaient le délivrer.

Indigènes Balolo au retour d'une razzia. (D'après une photographie de M. F. De Meuse.)

LE CANNIBALISME

Dans une grande partie du Haut-Congo, mais principalement dans la partie septentrionale et orientale, l'anthropophagie règne avec intensité. Fait à noter, c'est précisément chez les peuplades les plus relativement policées que sévit surtout cette révoltante pratique. C'est dans le bassin de l'Ubangi-Uelle que l'on trouve les cannibales les plus invétérés. On y remarque des nations comme celles des Mombuttus et des Niams-Niams ou A-Sande, qui possèdent une véritable culture intellectuelle et une organisation politique rudimentaire mais bien ordonnée, et qui sont en même temps composées d'anthropophages féroces. Les peuplades les plus attachées à cette affreuse pratique dans les territoires de l'État du Congo sont les Bateke, les Bangala, les Bazoko, les Bapoto, les Bakumu, les Manyema, tous les riverains de l'Ubangi, les Bongos, les A-Sande et les Mombuttus.

Le nom que les indigènes donnent à l'homme « comestible » est celui de *nyama*, viande. De là le surnom de Niams-Niams, mangeurs de viande, donné aux A-Sande, si grands amateurs de chair humaine.

Certaines peuplades n'ont d'autre occupation que la chasse à l'homme, pour se procurer du bétail humain qu'ils s'en vont vendre comme viande de boucherie aux gens de l'Ubangi. La puissante tribu des Balolo, qui est riveraine du Ruki, du Lopori, de la Tchuapa, de la Bussera et de la partie sud du Congo, depuis le lac Matumba jusqu'à la Lulongo, s'adonne surtout à ce négoce odieux. Les esclaves destinés au couteau, ils se les procurent au moyen de razzias faites dans les territoires des tribus voisines, qui sont moins fortes et moins bien armées qu'eux, ou bien par des achats, des échanges.

La plus grande partie de ces malheureux est expédiée vers l'Ubangi, où on les troque contre de l'ivoire ou d'autres produits. A certains jours, il se tient sur les bords de la rivière de véritables marchés où l'on expose en vente des

quantités d'indigènes destinés à être mangés. Des mesures très sévères ont été prises par l'État du Congo pour mettre obstacle à cet odieux commerce et, maintes fois, c'est par la force que ses agents ont dispersé ces marchands de *nyama*.

Notre gravure représente des indigènes Balolo, appartenant au village de Baringa, s'en allant à l'Ubangi vendre un troupeau humain. Baringa est situé à environ 180 kilomètres de l'embouchure de la Lulongo. On y paye un jeune esclave de trois à quatre cents colliers de petites perles blanches, soit environ 3 francs.

Les cannibales africains ne mangent, en général, que des hommes adultes. Les jeunes enfants et les femmes sont rarement immolés. La femme, qui sert de bête de somme, est un objet trop précieux pour qu'on le sacrifie.

C'est elle, en effet, qui soigne les champs, travaille les ustensiles de ménage, puise l'eau, etc. On ne la mange que lorsqu'elle meurt de maladie ou par accident. Les Bazoko, cependant, préfèrent sa chair à celle d'un homme : elle est, paraît-il, plus tendre et d'un goût plus fin... Mais, à cause du prix qu'on la paie, c'est là un régal peu commun, qu'on ne se permet qu'aux grandes fêtes ou pour célébrer un événement exceptionnel.

Tel est le goût, du reste, des Bazoko pour la chair humaine, qu'ils mangent même leurs morts. Ils prisent spécialement les reins et la poitrine et les dévorent avidement. Ils les découpent en menus morceaux qu'ils enfilent sur un bâton et qu'ils sèchent en les exposant au-dessus du feu. Ils font également mariner la « viande » dans des pots, ou bien ils la fondent en une graisse semblable à notre saindoux et servant au même usage.

Les Bapoto sont, eux aussi, grands mangeurs d'homme. Ils dépècent et débitent les corps de leurs victimes avec l'adresse d'un parfait boucher. Souvent il arrive que le malheureux destiné au couteau est exposé en vente au marché. Il se promène de long en large et les amateurs viennent l'examiner. Ils désignent les parties qu'ils préfèrent, qui un bras, qui une cuisse, la poitrine, la tête. On circonscrit au moyen de lignes de terre colorée les sections achetées. Quand le corps entier est vendu, on abat le malheureux, qui se laisse faire avec stoïcisme.

Voici comment on procède d'ordinaire : On lie la victime à un poteau et on recourbe un jeune arbre flexible au moyen d'une corde, liée par un bout au sommet de l'arbrisseau plié en arc de cercle et par l'autre au cou du sacrifié. Tandis que l'opération se fait, la foule entoure celui-ci, le plaisante, lui lance des lazzis, auquel souvent le condamné répond avec bonhomie. Il sait le sort qui l'attend et est résigné, car s'il était le plus fort, ce seraient ses bourreaux qui occuperaient sa place. Le droit de la force est, en effet, un principe reconnu et admis par tous les sauvages africains. L'homme étant convenablement « disposé », le sacrificateur s'approche, applique sur le cou de l'infortuné son couteau pour bien marquer l'endroit où il doit frapper, trace sur la gorge ou sur la nuque une raie avec la pointe de son arme, afin de ne pas manquer l'opération, puis, d'un coup sec, tranche, en une fois, la tête de l'homme. L'arbrisseau se redresse et lance au loin la tête, par dessus la foule, qui se précipite en criant et en se bousculant à la recherche de ce triste débris. Puis chacun s'empresse pour obtenir « son morceau » du corps pantelant.

Une « coutume » analogue existe chez les Bangalas. Chez ces derniers, la chair humaine est un aliment noble, par opposition aux animaux, qui ne fournissent qu'une nourriture vile. L'homme est une « viande » qui parle. Plus l'ennemi a montré de valeur et de courage, plus il est bon de se procurer son corps et de s'en repaître, car ainsi on s'assimile les qualités et la bravoure du défunt. Le cœur d'un brave est un aliment sacro-saint, qui communique à celui qui le mange toute sorte d'attributs supérieurs. Aussi est-il réservé aux grands chefs, à ceux qui sont chargés de conduire la nation aux combats.

Chez les Mombuttus, les cadavres des ennemis tombés sur le champ de bataille sont immédiatement répartis entre les vainqueurs et découpés en longues tranches qu'on fait bouillir et qu'on emporte en guise de provisions de bouche. Les prisonniers sont amenés au village, parqués comme de vrais troupeaux et réservés pour les besoins futurs. D'après Schweinfurt, les enfants sont considérés comme une friandise et réservés pour la cuisine des chefs.

Les Niams-Niams se font gloire de cette coutume révoltante et s'ornent le cou de colliers formés de dents enlevées à la mâchoire de ceux qu'ils ont mangés. Leurs ménestrels chantent, en même temps que les hauts faits des guerriers, les festins faits avec la chair de leurs victimes, qu'ils proclament « extraordinairement savoureuse », surtout quand elle a trempé une nuit dans l'eau. La graisse humaine sert au pays des A-Sande à une foule d'usages. Les indigènes soutiennent unanimement qu'elle enivre ceux qui en mangent trop, mais, malgré tous ses efforts, Schweinfurt n'a jamais pu découvrir ce qui avait donné lieu à cette étrange assertion.

En temps de guerre, ils dévorent des victimes de tout âge, surtout des vieillards, qui sont, en raison de leur faiblesse, une proie plus facile. Jamais un corps humain n'est rejeté comme impropre à la consommation, à moins qu'il ne soit mort d'une hideuse maladie de peau.

Les Manyéma sont d'une anthropophagie encore plus révoltante. Ils n'aiment que les corps « faisandés ». Ils les font macérer dans l'eau vive jusqu'à ce que les chairs soient presque putréfiées, et dévorent sans plus de préparation cette écœurante charogne. Ils ne prennent même pas la précaution de la faire cuire. Aussi en contractent-ils une odeur répugnante.

Ils affirment que la chair de la femme est mauvaise et qu'il ne faut y avoir recours que lorsque les vivres sont rares, et que l'homme fait défaut. Mais ce n'est, chez eux, « qu'un pis aller ».

La chasse à l'ébène par les noirs et le cannibalisme se touchent de très près en Afrique centrale, car la première a pour but de fournir au second de riches et nombreux troupeaux humains.

Au fur et à mesure qu'avance l'occupation européenne, l'horrible et séculaire pratique tend à disparaître peu à peu. Autour des stations, les anthropophages s'abstiennent de ces épouvantables festins ou s'en vont au fond de la forêt, dans un recoin ignoré, se livrer à leur infernale cuisine. L'occupation territoriale est le grand remède à cette coutume antique, qui fait partie des institutions même de certaines peuplades. Le commerce et l'humanité marchent donc de pair pour l'affranchissement de l'Afrique et le relèvement de la race négroïde.

Vue de la Mpozo près de son confluent avec le Congo. (D'après une photographie de M. F. De Meuse.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE CONFLUENT DE LA MPOZO ET DU CONGO

La Mpozo, qui se jette dans le Congo à quatre kilomètres en amont de Matadi, est la première rivière notable qui franchit le chemin de fer après son point de départ.

A la saison des pluies, c'est un cours d'eau important qui mesure, près de son confluent, environ 110 mètres de largeur. Il serpente à travers un chaos de montagnes, les unes aux flancs escarpés, les autres descendant en pentes douces, coupées d'une succession de petits plateaux.

Les rives de la Mpozo sont plus pittoresques que celles du Congo. En maints endroits, des bouquets d'arbres et de verdure coupent d'une note gaie l'aspect monotone de la région

La rivière roule ses eaux sur un fond de grès rouge et de roches vertes. Vers l'ouest, elle est serrée de près par la ligne de faîte qui limite son versant occidental. Cette ligne de faîte présente une altitude moyenne de 220 mètres et atteint sur le versant est, au plateau de Palaballa, une hauteur de 550 mètres. Depuis son confluent avec le Congo jusqu'à environ 2 kilomètres en amont, la Mpozo coule dans une gorge de 225 à 250 mètres de profondeur, entrecoupée de chutes et de rapides.

Pendant la saison sèche, époque à laquelle a été prise la vue que nous reproduisons aujourd'hui, la végétation ne résiste que dans le lit même de la rivière où circule encore un mince filet d'eau. Sur les côtes et sur les plateaux élevés, on trouve à peine quelques arbres rabougris ou de hautes herbes brûlées par le soleil.

C'est sur la rive orientale de la Mpozo que fut fondé, en 1881, par l'*Association internationale du Congo*, le premier poste de la rive sud pour l'organisation des caravanes vers l'intérieur. Sur notre gravure, on aperçoit, à l'arrière-plan, les montagnes qui forment la vallée de la capricieuse rivière. A droite se profile, à flanc de côteau, la plate-forme du chemin de fer. Celui-ci, après avoir longé, sur une distance d'environ 4 kilomètres, la rive gauche de la Mpozo, franchit le cours d'eau au moyen d'un pont de 60 mètres que nous avons déjà reproduit dans notre numéro du 25 septembre 1892.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

III. — DE BAGAMOYO A MPWAMPWA

Pénurie de porteurs. — Les caravanes de Wanyamwezi. — Gibier de plumes. — Réminiscences de la caserne. — *At home.* Rêves d'avenir — Pénibles montées

30 juillet.

Nous sommes campés par environ 912 mètres d'altitude; le temps est clair et doux. La vue dont on jouit de la mission est une des plus belles que j'aie pu contempler. Quel bien on ressent à l'âme en jetant ses regards par-dessus monts et vallées, bien loin, sous l'horizon sans fin suspendu au-dessus des frêles créatures humaines! Toute poésie disparaît pourtant lorsque l'on doit escalader ces mêmes hauteurs — si séduisantes de loin, aujourd'hui, — avec, derrière soi, 350 porteurs, suant, soufflant, hissant leurs charges le long des flancs escarpés.

Les blancs de l'expédition semblent, en général, faire bonne contenance devant les menaces du climat.

31 juillet.

Le Saffari s'est mis en route à 6 h. 15. Malheureusement, j'ai dû rester en arrière, par suite de l'absence des porteurs indigènes.

A travers la savane. (D'après Hans-Meyer.)

Je n'ai pu partir qu'à neuf heures, en laissant en arrière deux charges d'étoffes de valeur. Mwana Manuka, le chef Wanyamwezi, reste à Mamboia. Je lui ai remis un billet pour M. Wood avec prière de me procurer deux porteurs qui convoiraient ces charges avec Mwana Manu' a jusque Mpwampwa.

Les quatre porteurs promis par Zaïdi, le chef de la montagne, et que j'avais engagés hier pour cinq jours, ne sont pas venus. Les brigands! Je leur avais déjà payé leur posho pour cinq jours! Ces Wasagara sont carottiers dans l'âme; jamais un Wanyamwezi n'agirait de la sorte.

Bodson, qui commandait la caravane, a dressé son camp à 10 h. 30. L'arrière-garde a rallié à 12 h. 30. Distance : 16 kilomètres. L'agglomération de villages au milieu de laquelle nous sommes s'appelle Kitangi.

Rencontré M. Gordon, le missionnaire de l'Uganda, auquel j'ai remis des lettres pour la côte. Il marche de son mieux, de façon à arriver à temps pour s'embarquer sur le paquebot anglais qui part à la mi-août. Nous sommes 400 actuellement et nous sommes suivis pas à pas par deux caravanes de Wanyamwezi, de 100 hommes chacune, qui ont reçu autorisation de ma part d'agir ainsi.

Au moment où nous dressions le camp, nous avons été rejoints par une autre caravane de 300 personnes, dont les chefs m'ont demandé de pouvoir se mettre sous ma protection, ce qui por-

tera notre nombre total à 900. J'ai répondu favorablement à cette demande, à condition qu'on obéisse à mes ordres et qu'on ne maraude pas les poules et les grains des villageois.

Smith, Williams et Lugard ont livré bataille, dans l'Uganda, aux Wanyoro, mais ils ont, m'a raconté M. Gordon, dû se retirer à cause des inondations qui couvraient tout le pays d'une couche d'eau sans fin.

Trois hommes ont déserté la nuit dernière. Trois! L'un d'entre eux était un nommé Assari, un déserteur de profession, connu comme tel. Je le surveillais de près, depuis notre départ de la côte; si je l'avais tenu ce matin au moment où j'apprenais qu'il m'avait glissé entre les doigts, il me semble que je lui aurais cassé la tête.

1er août.

Trois heures de marche. Camp au milieu des monts Rubehu, à 1,233 mètres d'altitude. Les différents chefs des environs sont venus me voir et m'offrir les cadeaux d'usage. Les porteurs des deux bateaux, qui jusqu'ici ont accompli leur besogne à la perfection, ont reçu une ration spéciale de farine et une chèvre.

Une autre désertion, la nuit dernière, dans la compagnie de Saef-ben-Ali, de la compagnie n° 1, et cela malgré les sentinelles échelonnées le long des routes. C'est à vous faire perdre la tête.

Les trois caravanes Wanyamwezi qui nous suivent sont arrivées une heure après ma colonne. Elles dévalaient le long des montagnes en un long rouleau ondoyant et présentaient un spectacle des plus curieux.

Ces gens voyagent très tranquillement et très confortablement. Tous les notables ont leur tente, leurs femmes et leur cuisinier. La raison pour laquelle les Wanyamwezi voyagent si bien réside dans le fait que leurs femmes et leurs filles les suivent, portant leurs vivres, leur tente et leur vaisselle. Quand ils ont atteint le lieu de campement, le porteur, fatigué, étire ses membres ankylosés, allume sa pipe et taille des bavettes, tandis que les femmes font la popotte, fendent du bois et les aident de toutes les manières. Certaines de ces caravanes, comptant plusieurs centaines d'individus, n'ont pas seulement dix fusils pour leur protection.

Nous avons escaladé aujourd'hui non moins de 364 mètres de montagne et j'avais sérieusement pitié de mes pauvres porteurs en les voyant grimper, courbés sous leur lourde charge.

Un grand nombre d'habitants du pays sont des Wahumba ou des Wandorobo et parlent couramment le masaï. Ils tordent leurs cheveux en longues tresses graisseuses, et ne paraissent pas des êtres fort brillants, comparés à d'autres noirs que j'ai rencontrés en mes voyages.

Le bétail d'ici et de tout le pays jusqu'au delà de Tabora a péri par suite d'une épizootie pulmonaire. Les malheureuses populations se plaignent amèrement du manque de lait. En Afrique centrale, nulle part, sauf chez les Masaï, les indigènes ne se nourrissent de leur bétail. Quand une vache meurt de maladie, il arrive qu'on la mange, mais c'est surtout le lait qu'on recherche.

J'ai fait donner sept coups de fouet à chacun des cinq hommes pris tantôt en flagrant délit de vol de poules et d'œufs chez des natifs. Ces gaillards se sont montrés de fieffés menteurs. Je n'en ai jamais rencontré, pas même chez les Zanzibarites, de plus audacieux.

Chaque caravane wanyamwezi arbore le drapeau allemand et la tente de chaque chef est surmontée de l'étendard noir, blanc et rouge, ce qui ajoute au pittoresque du spectacle de la grouillante fourmilière humaine.

La nuit, le froid est intense dans ces montagnes. Aujourd'hui même, à midi, le thermomètre marquait 68° (1). La nuit, il descend jusque 46° et 50°. Les hommes souffrent beaucoup du froid. Nous montons nos ânes maintenant.

Demain, ce sera une rude étape : nous descendrons jusqu'à Ulabala, à 16 kilomètres d'ici.

Grand progrès : les hommes vont bien et ne braillent plus. Il m'a fallu, pour en arriver là, déployer une patience infinie, et me donner la peine de procéder moi-même au règlement de toutes les querelles.

Les pintades abondent. J'en ai abattu plusieurs. C'est, de loin, le meilleur gibier à plumes que j'aie mangé en Afrique.

2 août.

De Rubehu à Mlali, où nous bivouaquons, 16 kilomètres, franchis en 4 heures et demie. Route excellente presque tout le temps. Rencontré quelques soldats allemands rentrant à la côte. Ils ont quitté Mpwampwa hier.

Vu quelques antilopes. Elles étaient hors de la portée du fusil. Délicieux ombrages aux alentours de notre camp. La fraîcheur y est exquise. Il ne fera pas, je l'espère, aussi froid ce soir que les deux nuits précédentes. Nous pouvons apercevoir d'ici l'emplacement de notre camp d'hier, de l'autre côté de la plaine. Avec une longue vue, je distingue le drapeau allemand qui flotte sur la hutte de Rubehu, à 18 kilomètres d'ici.

Quelques indigènes m'ont apporté des paniers de mtama réduit en farine. Ils me paraissent bien pauvres.

Il y a ici des Wagogo, des Wasagara et des Waseguha. Ces indigènes ont les oreilles fendues et ils suspendent à leur appareil auditif de petites chaînes de fer. Ils ont l'air d'aimer beaucoup les anneaux de jambes et de bras, qu'ils fabriquent avec du fil de cuivre très fin. Leur peau est généralement plus noire que celle des gens de la côte et leurs yeux ne sont pas aussi clairs. Il est souvent peu aisé de discerner la vraie couleur de l'épiderme des Wagogo. Ils s'enduisent d'argile jaune, si bien qu'on distingue difficilement la couleur de leur peau.

L'altitude de notre campement est de 1,246m40. C'est, probablement, la plus grande hauteur que nous atteindrons avant de franchir la crête de partage des eaux du Nil et du Congo.

J'ai été tantôt à la chasse aux oiseaux. Quelques pigeons et un grand volatile du genre des perdreaux s'en sont allés rejoindre ma carnassière. Il pullule ici de perdrix rouges, mais l'herbe est si haute qu'on ne peut les apercevoir; elles courent et refusent de s'enlever.

Khamis Ngoze, le second chef de la compagnie n° 1, à qui j'ai confié le commandement des 42 indigènes enrôlés à Mamboia, s'acquitte à merveille de sa charge et dirige ses hommes à la perfection. Il est un tant soit peu « Uledi » et est, selon moi, un des meilleurs chefs que je possède.

Les nuits froides ont causé deux ou trois cas de pneumonie, dont l'un sera mortel.

En Angleterre, on doit se préparer en ce moment pour le massacre du 12 août, et l'officier subalterne d'Aldershot entrevoit enfin des chances de pouvoir se livrer au sport, loin des éclats du clairon et des griffes du général de la division. Je ne pense pas que je puisse jamais m'astreindre de nouveau à la vie ordinaire du soldat, placé entre les quatre murs de la caserne. Ce serait pour moi une mort lente, par centimètres à la fois. Le travail ne m'effraye pas, au contraire, il me plaît; mais

(1) Thermomètre Fahrenheit.

c'est la vie au mess qui m'horripile. Toujours devant soi les mêmes figures et sans cesse les mêmes lourdes plaisanteries stéréotypées! Je déteste l'épithète de « chasseur de médailles » appliquée par les soldats d'antichambre aux militaires qui n'aiment pas la vie oisive. Selon moi, il est cinquante fois plus honorable de « chasser les médailles » que de se chauffer les pieds sur les chenets d'une antichambre, où l'on passe cinq années sur six, attendant la promotion avec, par occasion, des escapades en ville, des bals et des réunions de courses. Horreur! Une existence pareille constitue un hideux gaspillage. Il n'est pas un homme d'action qui voudrait même se l'imaginer.

Mon idéal, c'est la vie de campagne anglaise; une habitation vaste, située loin du bruit des grandes villes, avec une belle pelouse gazonnée, à l'herbe douce comme du velours, sur laquelle je puisse jouer au *lawn-tennis*, sous l'ombre de grands arbres verts à l'épaisse frondaison, en fumant une cigarette, et en ayant, pour partenaire, quelqu'un d'aimable avec qui je puisse faire la causette. On se met ensuite à table, puis on fait de la musique ou l'on improvise une sauterie. Voilà la vie que je voudrais mener pendant le temps de repos qui suivra mon labeur d'Afrique. Cette vacance passée, je retournerais parmi les foules, dans ce Londres si bruyant, si occupé, où je vivrais d'une activité propre.

Voyez mon existence actuelle! J'ai sous mes ordres 400 hommes et j'ai plus de pouvoir, plus de liberté d'action que n'importe quel général anglais commandant un corps d'armée. En revanche, j'ai de grands ennuis, d'éreintantes fatigues, souvent d'intenses angoisses morales, mais aussi que d'occasions de me distinguer me sont offertes! J'ai le sentiment de ma responsabilité, mais je me sens respirer, et, avec l'existence que je mène ici, on trouve vraiment qu'il vaut la peine de vivre.

Les risques d'échec sont grands, et le moindre événement, minime en lui-même, pourrait mettre ma colonne en déconfiture. Mais, si je réussis, quelle compensation pour tous ces soucis, et aussi quelle récompense pour mes efforts!

Combien ai-je d'amis, de vrais? Je puis les compter sur les doigts d'une seule de mes mains. Quelle déception et quel chagrin : avoir, pendant nombre d'années, fait tant de courses par toute la terre et trouver si minime le nombre de ceux que l'on peut appeler de ce beau nom d'amis!

3 août.

Pénible étape de quatre heures et demie. 10 milles. Arrivés à Tubugwe. La caravane a mal marché, l'eau est fort loin du camp, et, dans son ensemble, la journée doit être marquée en noir, parmi celles que l'on maudit.

La terre est desséchée comme une branche morte, et les moissons de mtama, que le soleil faisait dépérir, ont été coupées avant leur maturité. Ces montagnes sans fin que nous avons à gravir à chaque instant nous affolent littéralement. Les caravaniers en sont rendus; ils les haïssent comme on hait le mal, et, pendant des heures, autour de la flamme du campement, c'est l'unique sujet de leurs conversations. A les entendre, elles auraient 3,000 mètres de haut.

IV. — DE MPWAMPWA A TABORA

Arrivée à Mpwampwa. — La mission anglaise.

4 août.

Arrivés à Mpwampwa après quatre heures et demie de marche et transmis aussitôt ma lettre d'introduction au lieutenant von Elpon. J'ai prévenu M. Price, missionnaire de la C. M. S., que j'étais arrivé. J'ai distribué des rations de quatre mains d'étoffe aux hommes. Cela doit leur durer six jours.

Je crains beaucoup que la famine ne sévisse dans le pays devant nous; dans la localité, il n'y a rien à manger pour mon personnel. L'endroit du campement est le même que celui où nous avons séjourné jadis. Il est sale et nauséabond. Il a fait une température torride et nous avons été couverts de poussière. Chacun semblait content et heureux de pouvoir se baigner les pieds dans le ruisseau voisin.

Nous avons mis un mois pour venir de Bagamoyo jusqu'ici, soit vingt-sept étapes en tout. Avec de la chance, nous atteindrons l'Unyanyembe en autant de temps, car nos hommes sont en meilleur état maintenant que le jour où ils ont quitté Bagamoyo.

La latitude est d'environ 6° 19'. Je m'occupe de prendre soigneusement une série d'observations aux environs quant à l'altitude, la latitude et la longitude.

Comme je me dirigeais vers le fort, je fis la rencontre du lieutenant von Elpon et je l'emmenai à ma tente. Nous avons eu un long entretien au sujet des affaires d'Afrique. Il est ici depuis près de deux ans et n'a presque pas souffert de la fièvre.

J'ai envoyé des lettres en Europe et me suis arrangé pour profiter de la poste directe allemande du lac Victoria-Nyanza, qui met quarante-trois jours à faire le trajet via Tabora et l'Usui.

Les courriers disent que l'eau est rare dans l'Ugogo et, d'après ce que j'apprends, ce fait nous causera bien des ennuis. Un grand nombre de têtes de bétail (4,500) sont mortes autour de Mpwampwa par suite d'une épizootie pulmonaire, et les malheureux indigènes sont impuissants à porter remède à la situation. Les animaux tombent par bandes, tout à coup, et il n'y a presque plus un seul troupeau dans l'Ugogo.

Les vivres sont extrêmement rares ici. Quatre coudées d'étoffes ne peuvent procurer des grains pour plus de trois jours. La famine et la soif sont les deux cris que nous apportent les échos de l'Ugogo occidental.

La garnison du fort se compose de 54 soldats, tout ce qu'il faut pour défendre le fort de Mpwampwa contre toute attaque.

Jusqu'ici, pas de nouvelles de l'arrivée prochaine du capitaine Jacques. M. Price, le missionnaire, m'a prié de venir le voir demain.

J'ai besoin d'une chaise et je voudrais aussi avoir de l'huile ou un supplément de bougies, car mes calculs et mes travaux astronomiques, pendant la nuit, nécessitent une grande consommation de bougies.

5 août.

Nous avons fait une halte aujourd'hui à Mpwampwa et j'ai permis aux hommes de se procurer un peu de vivres.

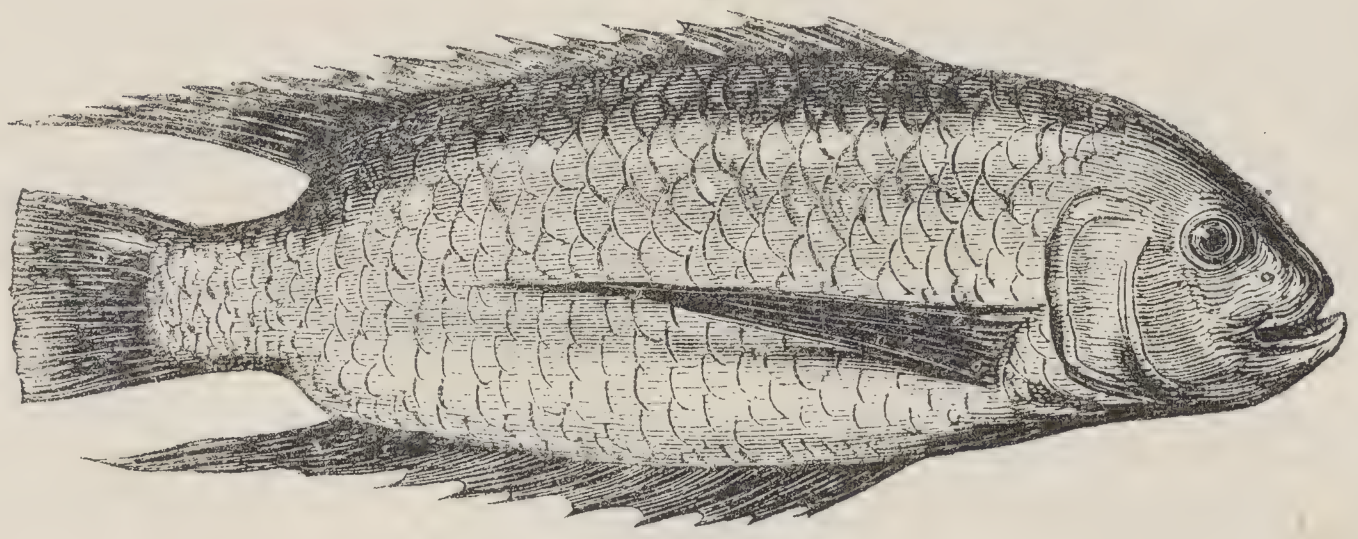
J'ai rendu visite à M. Price, à sa station, à trois quarts de mille à l'est du fort. Il m'a affirmé que, d'ici trois semaines, la famine va sévir dans son district. Les moissons n'ont pas réussi, par suite du manque d'eau. Elles ont été coupées et rentrées vers la fin de mai et sont maintenant absolument consommées.

(*A continuer.*) Cap. STAIRS.

LES POISSONS

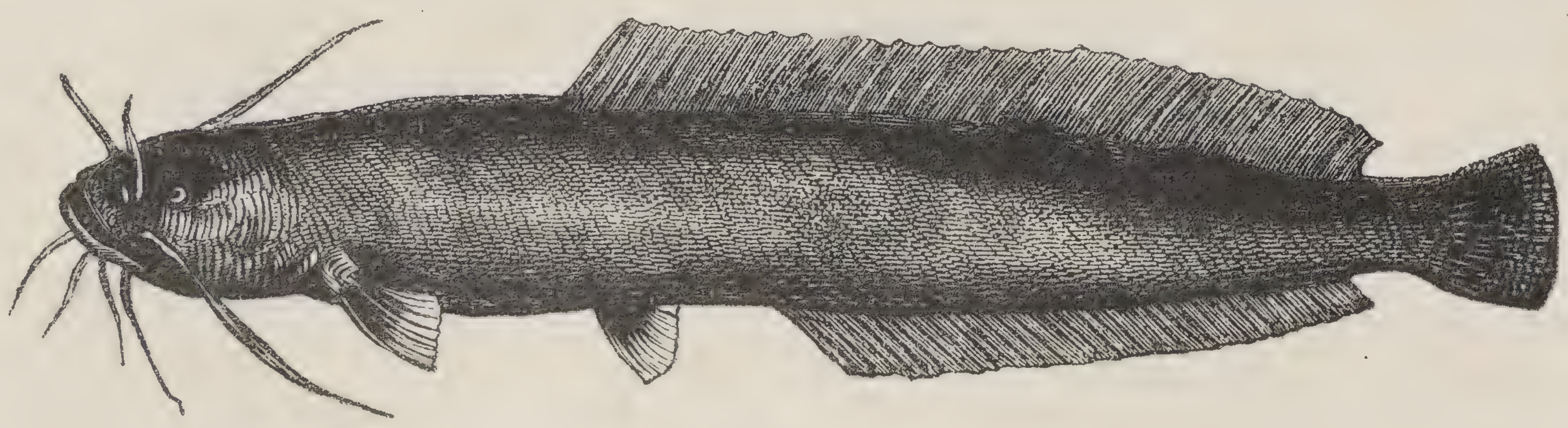
Les poissons du Congo sont nombreux et de formes, de longueur fort variées. Il y en a qui atteignent une taille de 3 mètres de longueur. Ils sont généralement bons à manger, et M. Ed. Dupont proclame leur chair exquise.

Partout, les bords du grand fleuve sont garnis de nattes et d'engins de pêche. Le moindre chenal du fleuve est utilisé pour cet objet. Des tribus entières n'ont pas d'autre occupation que la pêche. Ils sèchent les produits de leur industrie et s'en vont les vendre à des distances considérables. Les indigènes de l'intérieur sont, au reste, fort avides de cet aliment pour lequel ils payent un haut prix en farine de manioc, gibier, ivoire ou même esclaves.



Le *Mvuro*, du Tanganika.

Au bord du Stanley-Pool, on pêche beaucoup de nuit, à la torche. Les noirs y attrapent le poisson à la lance, qu'ils jettent comme un harpon, avec une adresse admirable dès qu'un de ces animaux se montre. Les naturels du Pool capturent aussi ceux-ci à l'arc, au moyen de fléchettes de bambou dont les pointes sont travaillées.



Silure du Tanganika et du Congo.

L'un de ces habitants du fleuve géant a un aspect étrange; il est assez grand, avec la tête pourvue de six longues barbes formant moustache et ressemble au silure figuré dans notre seconde gravure. Les Anglais l'ont appelé *cat-fish* — poisson-chat. Il est fort recherché des indigènes, qui savent le fumer et en font un commerce très actif.

Le Tanganika, aux vastes eaux fraîches et pures, regorge littéralement de poissons d'une grande variété. C'est d'abord un silure, que représente notre seconde gravure. Il a la peau nue, d'un brun foncé sur le dos, allant jusqu'à blanchir sur le ventre, et qui est à la fois très gros et de belle taille. D'après les Vuajiji, qui l'appellent *Singa*, il atteint jusqu'à 2 mètres de long et pèse parfois jusque 40 kilogrammes. Ce silure se retrouve dans le Congo et dans tous ses affluents. Coupé par morceaux et séché, il est porté dans l'intérieur. Les Arabes eux-mêmes en sont friands.

Le *Mvuro*, qui est figuré en premier lieu, a un corps épais, charnu et couvert d'écailles. Il atteint également une grande longueur (1 mètre) et pèse jusqu'à 15 kilogrammes.

Citons encore une anguille assez grosse mais peu longue, des truites d'une forme spéciale au Congo, des perches, toutes d'une chair délicieuse.

Il importe d'ajouter à ces différents genres un poisson qui, bien que fort petit, contribue plus que tout autre à l'alimentation des indigènes. C'est une espèce de blanquette, qui se prend dans de grands filets où elle se jette par milliers d'individus. Son abondance permet d'en faire un sujet d'exportation. Il s'appelle *Dogara* ou *Dogala*. On le met sécher au soleil ou on le sale, et on l'envoie au loin.

Il émet, dit-on, ses œufs par la gueule; l'éclosion est immédiate et les jeunes pourvoient à leurs besoins dès leur naissance. Des gens disent avoir vu les œufs rester dans la gueule jusqu'au moment où ils vont éclore. Jamais les *Dogalas* n'atteignent plus de 5 à 7 centimètres. Ils ont un goût piquant et amer, pas trop désagréable et qui tient à leur genre de nourriture et à la bile, très abondante chez eux. Dans toutes les eaux courantes, ces petits poissons, genre clupe, pullulent à la façon des sardines sur les côtes de France.

Sur les marchés du Tanganika et du Congo, on rencontre aussi des huîtres, des moules et des crevettes.

Il n'est pas de ruisselet, pas de chenal, pas de marigot attenant au Congo, qui ne fourmille de vie. Un seul coup de filet donne lieu à de véritables pêches miraculeuses. Aussi les poissons forment-ils la base de l'alimentation, non seulement des populations riveraines, mais encore de celles qui habitent souvent fort loin dans les terres. Les blancs peuvent, grâce à cette nourriture fraîche, varier leurs menus un peu monotones, et plus d'un voyageur proclame que sa santé ébranlée s'est ressentie heureusement de l'absorption des poissons du Congo.

SŒUR MARIE-CHRISTINE

Mlle Léonie Maeyaert, née à Wjingene (Flandre occidentale), le 23 mai 1866. Partie pour le Congo le 29 novembre 1891. Morte à Nemlao (Banana) le 10 février 1893.

Belle existence, toute de paix, de douceur et d'amour du prochain, que celle de cette jeune fille, morte à vingt ans, sur les bords lointains de l'océan Atlantique.

Son histoire est courte et modeste comme sa vie.

Mlle Léonie Maeyaert vivait des jours calmes et tranquilles dans le bourg où elle était née, un gros et vivant village du Franc de Bruges, le pays des *Kerrels*, lorsque, en 1888, elle apprit que la Congrégation des Sœurs de la Charité de Gand allait fonder un noviciat spécial pour des sœurs missionnaires à envoyer au Congo. Elle prit le voile et, deux ans après, partait pour le continent noir, avec la première caravane de religieuses : dix femmes dignes d'admiration, qui s'en allaient par pur amour de l'humanité, domptant la timidité de leur sexe, consacrer le restant de leur vie à une œuvre ingrate et méritoire.

Après un séjour de quelques semaines à Moanda, elle fut envoyée avec quatre de ses consœurs à Kinkanda (Matadi), pour y ouvrir l'hôpital que la Compagnie du chemin de fer venait de fonder pour ses ouvriers malades.

Elle déploya dans ce pénible service un si grand dévouement que bientôt sa robuste constitution en fut ébranlée. Épuisée par les fatigues, elle dut, sur l'ordre du médecin, quitter Matadi pour aller refaire sa santé dans le sanatorium des missionnaires à Moanda. Quelques semaines de repos suffirent pour lui rendre ses forces. A peine rétablie, elle supplia sa supérieure de pouvoir retourner à Matadi, afin de continuer à s'y consacrer au soulagement des souffrances humaines. Le 29 décembre dernier, elle regagnait son poste à Matadi. Avec un nouveau zèle, elle reprit ses fonctions de sœur infirmière; mais bientôt la maladie trahit ses forces, et le 27 janvier elle fut de nouveau obligée de retourner à la côte pour y rétablir sa santé dans le couvent de Nemlao, où elle mourut le 10 février 1893.

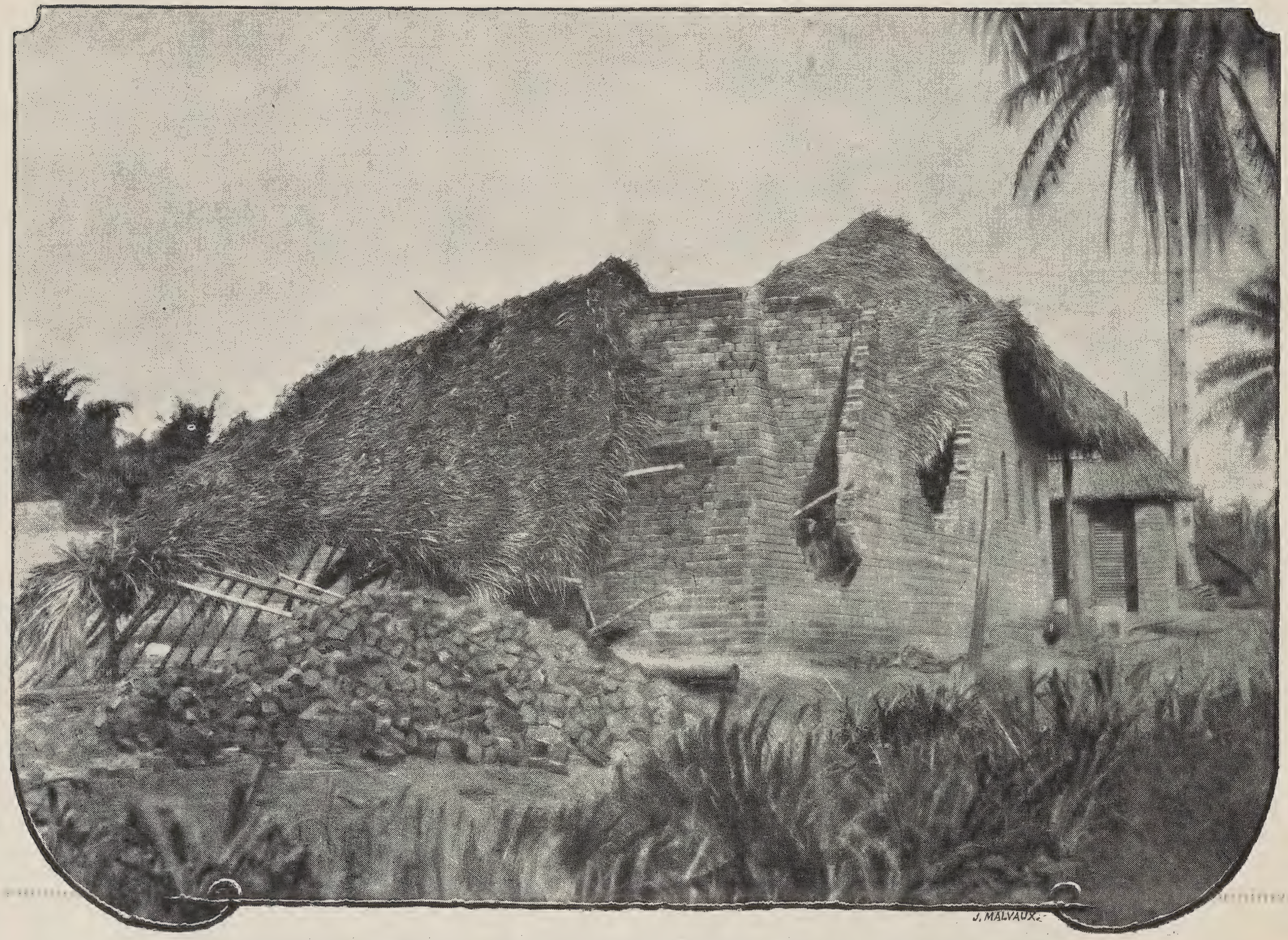
Tandis que l'aumônier de la mission, nous écrit un témoin de sa mort, récitait les prières des agonisants, elle se redressa tout à coup, ouvrit une dernière fois les yeux et dit en souriant : « Oh! que je suis heureuse de pouvoir offrir ma vie pour la civilisation du Congo ! »; puis, sa tête retomba doucement sur sa poitrine et elle rendit le dernier soupir.

Simple vie, simple mort! et dont le récit exhale comme un vivifiant et réconfortant parfum de fleurs des champs, de ces champs du pays natal, dont les larges plaines aux horizons lointains prédisposent l'âme aux sentiments élevés et aux résolutions fortes. Mais combien belle cette existence sans tache, sans bruit, consacrée tout entière à l'austère devoir! Sœur Marie-Christine était mue par une idée; c'est pour cette idée qu'elle est morte, cette jeune fille, sans se plaindre, comme un soldat.

L'amour, la charité, la compassion, ces sentiments innés dans la femme, elle les avait purifiés, transfigurés dans l'accomplissement de son humble tâche. Elle aimait l'humanité, elle compatissait à ses douleurs. Ouvriers blancs, épuisés par un climat déprimant, ouvriers noirs, rongés par des maladies repoussantes, tous avaient droit aux soins de mère de cette jeune campagnarde de nos Flandres.

Le devoir, sérieusement, loyalement, simplement accompli, élève les plus humbles, grandit les plus petits. La sœur de charité de Kinkanda était une héroïne dans sa sphère comme Gordon, dont nous parlions hier, dans la sienne. Le dévouement, l'abnégation de soi-même, la charité, quel que soit le costume sous lequel ils s'abritent, ont droit au respect de tous.

Qu'elles portent la cornette de la religieuse, la vareuse de l'ouvrier ou le casque de l'explorateur, nous saluons avec émotion les personnes d'élite qui pratiquent et professent ces nobles sentiments. Sœur Marie-Christine, la première religieuse belge morte au Congo et pour le Congo, avait droit, à ce titre, à une place dans la galerie du *Congo illustré*.



Un coin de la station de Bangala après le passage d'un cyclone. (D'après une photographie de M. De Meuse.)

LES OURAGANS

PENDANT la nuit du 22 au 23 janvier 1889, un ouragan tel que les indigènes n'en avaient jamais vu, s'abattit sur Bangala. Des villages entiers furent dévastés. Les bananiers semblaient avoir été fauchés et des palmiers superbes furent coupés jusqu'à ras du sol. La station ne fut pas épargnée; les toitures des principaux bâtiments, soulevées d'une seule pièce, furent emportées par l'ouragan. Une maison en construction s'écroula; les autres bâtiments de la station, grâce à leur solidité, résistèrent et restèrent debout.

C'est cette scène que reproduit aujourd'hui notre gravure.

Les ouragans sont fréquents au Congo, surtout ceux qu'on appelle tornades. Ils durent une heure et s'annoncent à l'avance par des signes qui ne sauraient tromper les gens un peu expérimentés : l'air s'alourdit, des nuages sombres s'avancent à l'horizon, le soleil se voile, le ciel prend une teinte d'un rouge de sang, et soudain éclate l'orage.

Après le calme absolu d'une matinée, l'arrivée du vent est annoncée plus d'une demi-heure à l'avance par la présence d'une ligne sombre, qui se dessine à l'horizon. Cette ligne se rapproche insensiblement et ne tarde pas à venir troubler la transparence des eaux. Puis, tout à coup l'ouragan se déchaîne et la violence du vent semble devoir tout briser.

Voici la description que fait d'un cyclone un voyageur qui se trouvait à Bangala en 1888 :

« Le vent sévissait avec furie, les palmiers gigantesques étaient courbés comme une simple canne à pêche au bout de laquelle se serait fait hameçonner un saumon de vingt livres. Je m'attendais à voir la station tout entière s'envoler dans les airs d'une pièce, comme une feuille légère. Les éclairs et le tonnerre produisaient un effet grandiose. Nous étions en présence d'un cyclone, c'est-à-dire de quelque chose de bien supérieur à un ouragan ou à une tornade. Le vent s'éleva du nord-est, augmentant en force jusqu'à ce qu'il devînt tellement violent qu'il nous lançait à la figure les gouttes de pluie comme autant de plombs de chasse. Les bananiers étaient déracinés et les enclos abattus. Tous les êtres vivants avaient disparu et la nature se taisait pour laisser la parole aux hurlements des vents coalisés. L'ancienne station du capitaine Coquilhat fut enlevée et son toit, sautant par-dessus la rive, alla s'abîmer dans les flots du Congo. Tout à coup, la direction du vent changea, il sauta du nord-est au sud-ouest. Ce brusque virement fit plus de mal encore. Des murs épais

furent abattus en un clin d'œil. Le vent tournait à tous les coins de l'horizon, avec, par-ci, par-là, une accalmie selon que nous étions dans le centre du phénomène ou dans la circonférence. »

Livingstone dit fort justement à propos d'un orage que, sur le continent noir, le tonnerre « a de ces roulements effroyables qu'il ne fait entendre que dans la zone torride, et qui, d'après le témoignage de certains voyageurs, sont plus forts dans la région africaine que dans toute autre partie du monde ».

Nul voyageur n'a cependant aussi bien décrit que Stanley la majestueuse horreur d'un ouragan sévissant dans une forêt tropicale. Dans la grande forêt mystérieuse, l'explorateur fut plus d'une fois spectateur de ces phénomènes qu'il nous présente avec les couleurs magiques de sa prestigieuse palette :

« Mais quelles pensées s'agitaient en moi quand, debout sur l'un des bords de la grande trouée que s'est faite l'Aruwimi à travers la grande forêt, mes yeux s'arrêtaient sur l'autre berge de la puissante rivière, assombrie maintenant sous les menaces de la tempête! Je voyais les rangs pressés de cette armée de colosses, variée de stature comme d'espèces, attendre la tourmente de pied ferme. L'orage a concentré ses forces; l'éclair darde ses lames de flammes blanches à travers les multiples bataillons de nuages que la foudre déchire. Les vents accourent à l'assaut. Les arbres encore immobiles et comme peints sur un gigantesque décor, attendent le choc avec une sécurité tranquille. Soudain, comme saisis de panique, ils baissent la tête tous à la fois, ils se balancent, se tordent, s'infléchissent, se contournent. Mais le tronc solide et les arcs-boutants des racines les maintiennent en place; échevelés, tremblants, la rafale les courbe violemment en arrière,... hors d'haleine, elle s'arrête. Les cimes se relevant furieuses ramènent leurs masses en avant, et, sur tous les points, la bataille est engagée. Légion après légion de nuées chevauchent au-dessus des branches qui crient et cassent. On entend hurler et mugir, gémir et soupirer; des clameurs aiguës, des bourrasques se mêlent à la plainte des bois. Les monarques sylvains brandissent leurs bras puissants; leurs sujets inclinent le front jusqu'à terre et la feuillée s'agite comme pour célébrer la valeur des ancêtres. Une pâle lumière verdâtre se joue sur les jeunes troupes, entraînées au combat par l'exemple des aînés. Votre âme se passionne à ce spectacle; la frénésie du Berseker était contagieuse. De tout notre être nous applaudissons à la sauvage ruée de la rafale, à la force de l'ouragan, courbant ses adversaires sous le même niveau; volontiers nous acclamons son triomphe, mais la superbe résistance des champions à flottante chevelure, l'énergie de la vaillante armée qui se relève en même temps que les chefs; et, au-dessous, le frémissement enthousiaste des petits, nous disent que souvent la victoire reste à la persévérance. L'éclair jette çà et là ses lueurs splendides et ses flammes dévorantes; le fracas du tonnerre se répercute dans les bois lointains. Les nuages noirs se précipitent, entremêlent leurs tourbillons, enroulent leurs volutes et assombrissent encore la scène. Les oreilles assourdies par la furie de l'ouragan et la terrible rage de la forêt, nous regardons la scène sous la lumière pâle et fuyante. Mais tout d'un coup s'ouvrent les cataractes du ciel; une pluie torrentielle éteint le courroux de la tempête; elle apaise et endort la noble colère des géants. »

Mais les ouragans congolais ne sont pas toujours si violents, Junker dit que la vitesse d'une tornade est modérée et qu'un cheval lancé au galop pourrait facilement l'égaler.

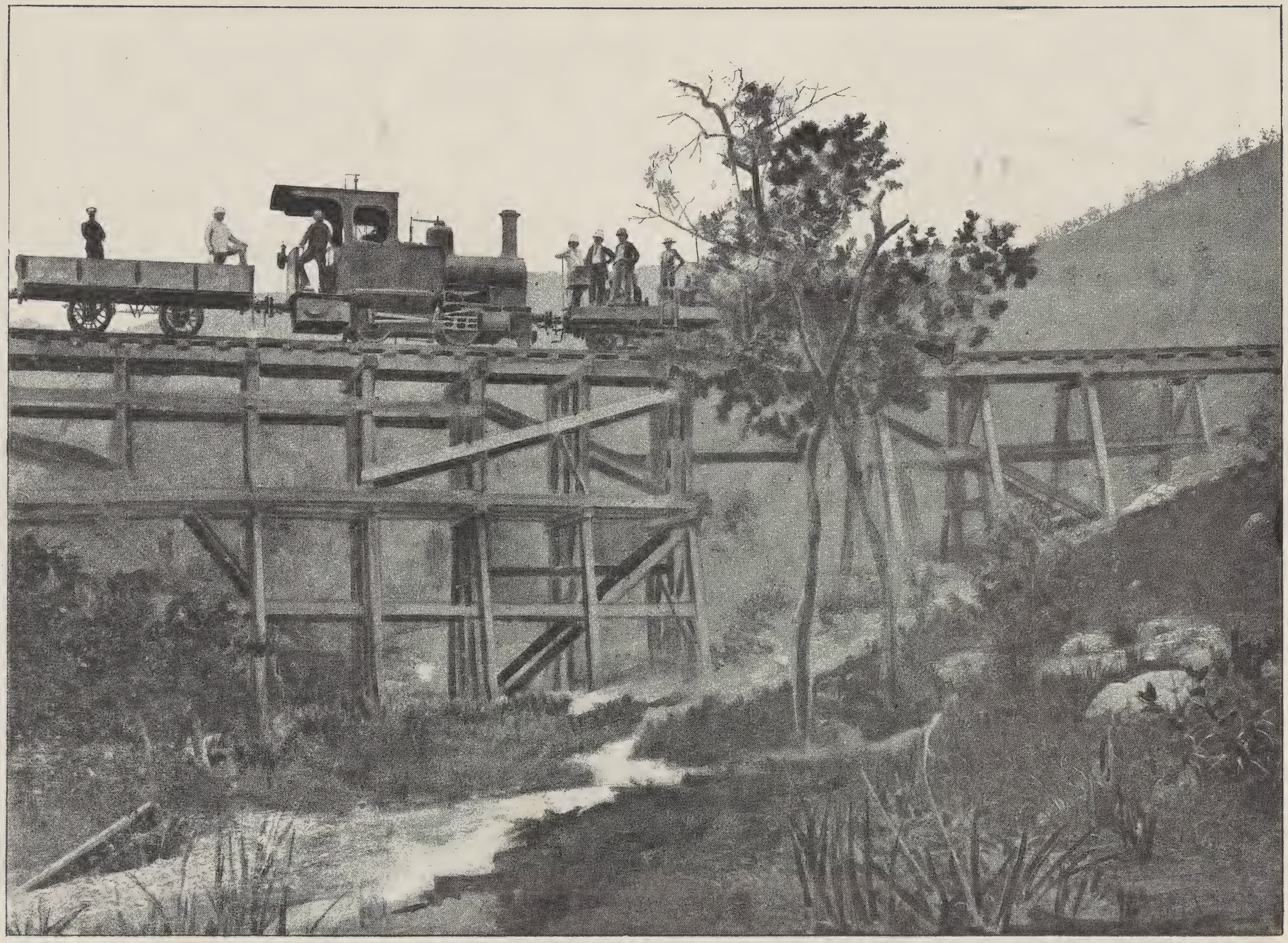
C'est aux mois d'août, de septembre et d'octobre que les tornades sont le plus fréquentes.

Ed. Dupont, en octobre 1887, dépeint l'une de celles-ci : « J'achevais de dîner, satisfaisant à l'incroyable appétit que la nature, dans sa sollicitude, m'a rendu depuis deux jours pour la réfection de mon être, quand la pluie commence à tomber. Je suis dans ma tente, abrité par le double toit de toile au-dessus et par le fossé de prévoyance au-dessous. Comme nous avons été, faute de village, obligés de camper en plein champ, mes pauvres noirs sont en peine, car le nègre déteste la pluie. Neuf d'entre eux, parmi lesquels les six Haussas, se blottissent sous l'avancement du second toit; les Zulus, en gens non moins avisés et plus industrieux, se sont construit des cabanes avec les larges pétioles des frondes de palmiers pour supports, et, comme toiture, des feuilles de bananiers, les plus grandes ou peu s'en faut qui existent au monde; leurs nattes et couvertures aidant, ils pourront laisser passer la tourmente sains et saufs.

« Ce que la voûte céleste a consommé de fluide et envoyé d'ondes tonitruantes au milieu de rafales furieuses, ce qu'elle a versé de flots d'eau depuis une heure tient réellement du prodige. C'est un éclairage continu, des salves à dominer toutes les artilleries de terre et de mer, une tempête à ne rien laisser debout, de l'eau à créer de puissants fleuves. Et au milieu de ces déchirements, des légions de modestes grillons mêlent sans relâche leur raclage sonore et monotone aux éclats des éléments en fureur, comme pour leur servir d'accompagnement. A dix heures du soir, la tornade s'est éloignée, mais il pleut encore. »

Dans la région des lacs, les ouragans sont fréquents. Au lac Tanganika, chaque matin, s'élèvent de grands vents qui durent une heure ou deux et qui, souvent, tournent à l'orage. Au lac Victoria, à certaines saisons, des cyclones très puissants surviennent tout à coup. Au mois d'août, ils se manifestent presque toujours le soir, à la brume. Ils viennent du sud-ouest et sont accompagnés de beaucoup de tonnerre et d'éclairs. Pendant un certain temps, ils suivent la ligne de la rive, puis, tout à coup, ils abandonnent celle-ci et traversent le lac dans une direction nord-est, soulevant d'énormes vagues.

Pendant le même mois, à 3 heures du matin, le vent invariablement souffle de la côte vers la mer, dans une direction nord-est ou nord-ouest, et cela jusqu'à 11 heures du matin, moment où il tombe. Le calme dure jusqu'à 2 heures de l'après-midi, puis un fort vent s'élève de nouveau, augmentant sans cesse d'intensité et marchant dans une direction sud-est ou sud-ouest. A 8 heures du soir, le calme renaît. Au mois de novembre, le vent dominant est celui du nord-est.



Pont de service sur le ravin de Pondene, au kilomètre 17.5.

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE RAVIN DE PONDENE

Ainsi que nous l'avons déjà dit dans des articles précédents, le chemin de fer, à sa sortie de Matadi, pénètre dans un pays extraordinairement tourmenté qui s'étend jusqu'au massif de Palaballa.

Au delà de ce point, il entre dans la région des plaines, où l'établissement de la voie devient relativement facile. Mais, pendant les 25 premiers kilomètres, qui sont aujourd'hui achevés, les ouvrages d'art étaient si nombreux que l'on ne pouvait parcourir cent mètres sans être arrêté par la construction d'un pont ou d'un aqueduc.

C'est ainsi que, depuis Matadi jusqu'au ravin de Pondene, on ne compte pas moins de 38 ponts en fer ou en acier, dont un de 60 mètres, un de 40 mètres, six de 20 à 30 mètres et trente de 5 à 15 mètres; plus deux cents ponts et aqueducs de moins de 5 mètres.

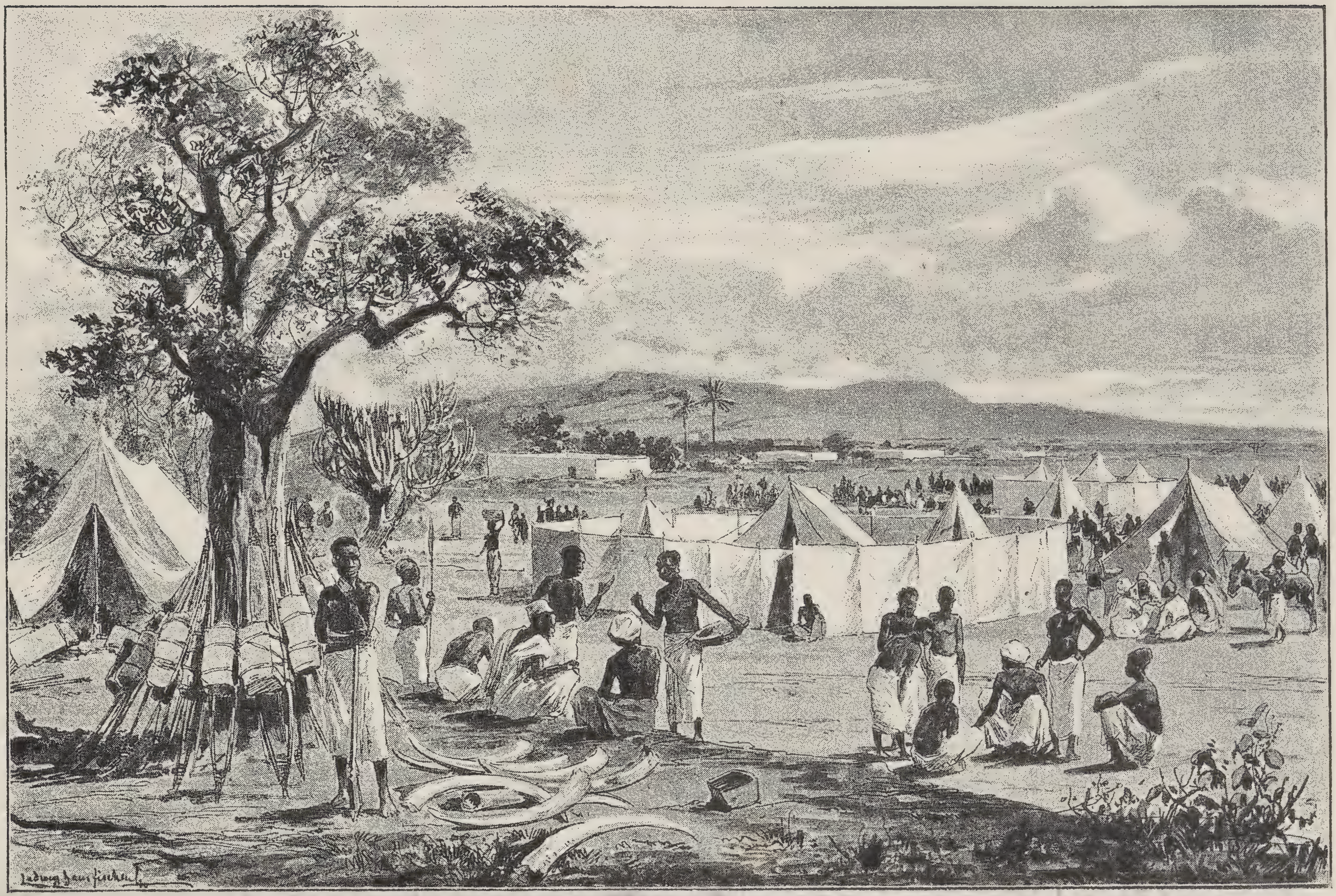
Le ravin de Pondene est le troisième affluent de droite de la Mpozo.

A la saison sèche, il ne livre passage qu'à un mince filet d'eau coupé, en différentes places, de poches, sortes de réservoirs naturels qui peuvent être employés utilement pour l'alimentation des locomotives.

A l'époque des hautes eaux, c'est une rivière de plus de 2 mètres de profondeur. Bien que mesurant à peine cinq kilomètres de longueur, elle présente une différence de niveau d'environ 200 mètres entre l'endroit où elle prend naissance et celui où elle se jette dans la Mpozo. C'est-à-dire que la pente totale du cours d'eau est à peu près cent fois plus forte que celle de nos rivières.

Au point où le chemin de fer franchit le Pondene, soit à un kilomètre de sa source, ce torrent a déjà un débit d'environ 200 mètres cubes à la seconde.

La passerelle qui livre passage au chemin de fer, et sur laquelle on aperçoit un train en marche, mesure, avec les estacades d'accès, 54 mètres. Elle n'est que provisoire et sera remplacée prochainement par un pont métallique de 20 mètres d'ouverture.



Campement arabe dans l'Ugogo. (D'après L.-H. Fischer.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

IV. — DE MPWAMPWA A TABORA *(Suite)*.

Épizootie. — Encore des désertions. — Pénurie de vivres. — Les « eaux amères ». — Les Wanyamwezi. La traite et les Arabes.

5 août 1891.

Les gens de Mpwampwa (des Wagogo en grande partie) vont acheter leurs vivres à une certaine distance, de l'autre côté des montagnes. Tout leur bétail est mort de l'épizootie. M. Price a examiné quelques-uns des cadavres d'animaux. Les poumons étaient sains, mais le foie et les reins étaient atteints chez tous. Selon lui, l'épizootie affecte non, comme on l'a cru, les poumons, mais les reins. M. Price m'informe que les étangs ou petits lacs situés au sud-ouest de Mpwampwa se dessèchent rapidement. Il y a sept ans, il achetait aux indigènes du poisson en grande quantité. Aujourd'hui, c'est là un aliment devenu presque introuvable par ici. Il ajoute que la terre de l'Ugogo devient de plus en plus nue. Dans certains endroits où il y avait, il y a trois ans, de l'eau en abondance, elle a disparu maintenant, ce qui a provoqué l'exode des indigènes. Dans cette vallée, j'ai compté non moins de 50 tembés, montrant les vestiges d'une population jadis assez dense.

Les Wagogo, ici, sont une peuplade d'apparence laide et inintelligente. Il est à remarquer que les populations de l'intérieur sont des races vigoureuses et belles, tandis que près du littoral les indigènes sont inférieurs aux premiers tant au physique qu'au moral. Qui oserait comparer les Wasagara ou les Wagogo avec les Baganda, les Wahuma ou les Wanyánkori? Sous le rapport du commerce, du travail et de l'intelligence, les Wanyamwezi sont immensément supérieurs aux natures indolentes telles que les Wagogo. Je considère ces derniers comme étant les *non-employed* de l'Afrique orientale. Les Wanyamwezi sont capables de préparer un grand avenir à cette partie de l'Afrique, à condition qu'on y établisse une administration juste mais ferme.

Altitude de Mpwampwa (campement) : 925 mètres. Je suis sans nouvelles de deux askaris que j'avais envoyés il y près de huit jours de chez Mumi à la poursuite d'un déserteur. Eux aussi auraient-ils déserté, emportant leurs fusils? Je comptais les voir revenir, au plus tard, il y a trois jours et, à l'heure qu'il est, ils ne donnent pas encore signe de vie.

Les hommes que j'avais envoyés à la recherche de vivres rentrent en criant qu'il n'y a pas eu moyen de s'en procurer et que le pays qui s'étend devant nous, à une distance de quinze journées, n'en possède que fort peu. Je m'attends à de nouvelles désertions, car les caravaniers craignent plus la faim et la soif que les montagnes.

J'ai rendu visite à Herr von Elpons, l'officier allemand qui commande le fort. C'est un homme très agréable. Il m'a aimablement offert un mouton bien gras et dodu qui sera le bienvenu chez nous.

J'éprouve beaucoup de difficultés à me procurer six porteurs pour m'accompagner d'ici à Mabalala. Une fois arrivé à cette localité, j'espère pouvoir en recruter pour aller jusque dans l'Unyanyembe. J'ai horreur de stopper, ne fût-ce que pendant vingt-quatre heures, et même pour cause de nécessité absolue, dans un endroit comme celui-ci. Un seul jour d'oisiveté prédispose les hommes au relâchement et à l'inattention et leur donne, hélas! trop de temps pour combiner des désertions. J'espère que d'ici dix jours il ne sera plus nécessaire de faire des haltes.

6 août.

Après une courte marche de 2 h. 45 m., nous atteignons Kisokwe, où nous campons. Je ne tenais pas à aller plus loin, car à Kambi, situé à 10 kilomètres plus loin, se trouve l'eau la plus rapprochée après Kisokwe. Ce village est à 19 kilomètres de la Gunda Kali, où nous aurons à faire une marche forcée de 25 kilomètres.

Demain, nous pénétrerons dans ce désert et il ne nous faudra pas moins de douze bonnes heures pour le traverser. C'est un des pires obstacles de cette route si difficile vers le centre de l'Afrique. A cette époque de l'année, il existe dans cette région un espace de 30 kilomètres où il est impossible de se procurer la moindre goutte d'eau.

Kisokwe est une station de la *Church Missionary Society*, mais comme la mission est située à 3 kilomètres de la route, je crains de m'aventurer sous le soleil brûlant pour aller rendre visite à M. Beverley, le missionnaire, lequel, à ce qu'on m'apprend, a été fort malade récemment. J'enrôle deux hommes, un certain Almas, de la mission de Mpwampwa, et un autre, natif de Dar-es-Salaam, nommé Abdallah. Ils sont engagés pour deux ans.

Le passage est d'une monotonie désespérante : montagnes, vallées et plaines sont toutes revêtues d'une seule teinte uniforme d'un gris noirâtre. L'œil se fatigue de cette vue attristante et l'on soupire après les herbes vertes et les arbres. De grandes masses de roches parsèment les montagnes et prennent la même coloration que le reste. C'est pour moi une énigme impossible à deviner que la question de savoir comment les perdrix et les pintades peuvent vivre dans ces parages où elles se trouvent à des lieues d'une eau quelconque. Tout en marchant, j'ai tiré ce matin trois pintades en deux coups de fusil. Elles constituent, selon moi, un des meilleurs gibiers à plumes de toute l'Afrique. Avec un seul oiseau, un homme a plus qu'assez pour faire deux repas.

J'ai tué près du camp un fourmillier, et j'ai touché un bushbock, mais celui-ci s'est relevé et a pris la fuite. Pour abattre à coup sûr un pareil gibier, il faut un rifle double 10 ou double 12. Mais cela coûterait 10 dollars de dépenses par mois, car deux hommes sont nécessaires pour porter le fusil et ses munitions.

7 août.

Quitté Kisokwe à 6 heures du matin et marché jusque 7 h. 30, pour atteindre Kombi. Nous y avons fait une halte jusque midi. Chaque homme a reçu l'ordre de remplir sa gourde et d'apprêter sa nourriture, puis, à midi, nous avons repris la marche pour traverser la plaine sans eau connue sous le nom de Pori de Shunio ou bruyère de Shunio. Nous avons marché jusque 5 heures, et sommes arrivés à Buguni, endroit où les caravanes se reposent très souvent la nuit. A 8 heures du soir, il n'y avait d'autre eau dans le campement que celle que possédaient les Européens. Tout le monde s'est endormi la gorge sèche et la gaieté des Zanzibarites s'est évanouie complètement.

8 août.

Partis à 5 h. 30, et après une des marches les plus éreintantes que j'aie faites en Afrique, nous sommes arrivés, à 10 heures, à Unyangaru, où nous avons dressé le camp. La chaleur était torride, et, quand nous atteignîmes l'eau, elle avait, tout d'abord, un goût salé. Un grand nombre d'hommes engouffrent des tonneaux entiers de cette eau et en deviennent malades.

Au campement, il y avait de l'eau fraîche. Mes gens étaient rendus par les deux jours de marche qu'ils ont dû passer sans boire. Certains d'entre eux se conduisent comme des chiens couards, et j'ai été obligé d'envoyer en arrière de solides gaillards pour amener au camp les charges des peureux. J'ai beaucoup de sympathie pour mes hommes, mais j'en ai une trentaine qui peuvent compter parmi les plus paresseux et les plus inutiles des êtres humains.

9 août.

Accompli une contre-marche de 5 milles jusque Sanga, où, grâce à Dieu, nous trouvons de l'eau douce non loin du camp.

En route, nous avons rencontré une grande caravane arabe de 800 personnes transportant un assortiment varié de perroquets, d'ivoire, de calebasses, etc. Elles sont sous la conduite de quatre ou cinq Arabes de l'Unyanyembe et se rendent à Bagamoyo, partis depuis trente-huit jours de Tabora. Quelques-uns de nos hommes, qui s'étaient gorgés hier d'eau salée aux marais que nous avons passés, souffrent aujourd'hui de maux d'estomac.

Avant-hier, j'ai appris dans le Pori de Shunio que le capitaine Jacques était arrivé à Mpwampwa avec son expédition antiesclavagiste.

10 août.

Partis à 6 h. 20 et arrivés à Ipala, dans la Marenga Kali, à 10 heures. Distance : 12 kilomètres. Je suis sorti la nuit dernière, à 9 heures du soir, avec deux Askaris, et m'établissant dans un abri à environ 1 kilomètre en arrière du camp, j'y ai veillé, guettant jusque 5 h. 50 ce matin, soit huit heures de surveillance continue, dans l'espoir de pouvoir pincer un déserteur. Le résultat de ma veillée a été que, pendant la marche ce matin, j'ai dû faire de grands efforts pour ne pas tomber dans le sommeil, même en marchant.

Cette Marenga Kali est un endroit maudit, dont le souvenir est bien imprégné dans la mémoire de tous les Européens qui ont voyagé par cette route. J'ai dû enterrer un homme,

mort de fatigue et de soif en la traversant, mais je me considère comme ayant eu de la chance, car bien des caravanes ont été absolument détruites en passant par ce désert, et ont perdu des hommes et des charges par vingtaines à la fois. Je doute que l'on puisse trouver un endroit plus lugubre et plus désolé que la Marenga Kali ou « eaux amères » pendant ce mois-ci, alors que, depuis quarante-deux jours, il n'est plus tombé de pluie, et que la rosée même, chose curieuse, ne se dépose pas la nuit.

Ces Wanyamwezi sont réellement des gens merveilleux. Il y en a plus de 800, groupés autour de ma caravane, obéissant à mes ordres et soumis à la discipline que je leur impose. En échange, je leur garantis ma protection contre les voleurs. Je traverse continuellement leur camp et j'y observe leur façon de vivre en caravane. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus digne d'admiration que l'adresse avec laquelle ils viennent à bout de toutes les difficultés. Un des secrets essentiels de leur succès, c'est qu'ils emmènent avec eux tant de femmes que celles-ci suffisent pour le transport de la poterie, de la vaisselle, des literies et des tentes. Les hommes n'ont donc à porter que les charges d'étoffes, de fils métalliques et de perles qui sont la monnaie du pays.

Dès qu'une caravane de Wanyamwezi arrive au camp, les uns s'en vont à la recherche de vivres, d'autres vont puiser de l'eau, tandis que les plus malins de tous rassemblent de fortes provisions de bois à brûler et s'en viennent les vendre dans mon camp contre des aliments et de l'étoffe. Ces gaillards-là sont étonnants d'entrain pour le travail et ils accomplissent leurs six heures de marche sans broncher, portant sur la tête un ballot du poids de 32 kilogrammes, et ce sans bouder à la besogne, virilement. Leur pas n'est pas aussi rapide que le nôtre, mais quand nous arrivons au campement, ils ne sont jamais loin derrière nous et on les voit arriver en une longue file ininterrompue. Je les aime beaucoup; ils sont si gais et si bons travailleurs! Quelle différence avec les Soudanais au nez écrasé, au caractère si parfaitement imbécile; et quelle supériorité ces hommes ont sur les Manyema, cannibales et gourmands au verbe haut et à la langue menteuse !

Il y a ici, entre diverses tribus, des différences aussi caractéristiques que celles qui séparent les nationalités de l'Europe. Le berger Mhuma, au profil si net, comparé au Dongala rappellerait la comparaison d'un Grec antique à un Picte. Le malheur est que si l'on couchait un pareil jugement par écrit, on serait considéré comme un détracteur de ces bons Africains. J'aime les Wahuma, les Wanyamwezi et leur race, mais à quoi sont bons les Wagogo, quelle est leur utilité, pour quel but ont-ils été conçus?

Les caravanes arabes qui ont passé hier comptaient 1,100 hommes et 200 femmes et filles. C'étaient, pour la plupart, des esclaves non destinés à être vendus, car ils retourneront à Tabora.

Les Arabes ont une peur salutaire des Allemands, maintenant. Ils n'oseraient pas vendre un esclave à Bagamoyo; il y a trop de risques à courir pour eux à ce jeu dangereux. A certains moments, je me rends bien compte qu'après tout un grand nombre de ces esclaves sont sous la garde d'un Arabe qui les nourrit et qui les soigne, et qu'ils sont ainsi dans un bien meilleur état que lorsqu'ils étaient dans leur pays, adonnés au fétichisme et se combattant sans cesse les uns les autres. Que les esclaves soient bien nourris et bien traités, cela est vrai pour les 90 pour cent des 2,000 esclaves que j'ai rencontrés depuis que j'ai quitté la côte. Ils étaient gros et luisants et ils possédaient une petite tente pour y dormir la nuit et s'y réfugier contre le soleil pendant la journée.

C'est la chasse aux esclaves qui est une œuvre démoniaque. Une fois qu'ils ont été pris, leur sort est bien plus enviable que celui de milliers d'esclaves vivant dans la chrétienne Angleterre. Je n'ai jamais vu en Afrique, par exemple, d'aussi déplorables infortunes et des spectacles aussi hideux que ceux qui m'ont frappé à Whitechapel ou à Liverpool. Il est vrai qu'on assiste ici à des actes plus cruels et à des châtiments par la fustigation qu'on ne rencontre pas souvent *at home*.

J'ai un seul reproche à faire aux porteurs Wanyamwezi : ils ont des habitudes bien malpropres. Oyez plutôt.

Dans l'Ugogo, on obtient de l'eau de puits en creusant dans le sable des trous de 4 à 5 mètres de profondeur. A ce moment de l'année, un grand nombre de ces citernes sont à sec. Comme de juste, les lieux de campement sont situés dans le voisinage de ces trous à eau. Or, les Wanyamwezi se servent invariablement de ces citernes, momentanément à sec, pour des nécessités d'une nature ordurière. Viennent à tomber des pluies, ces puits se remplissent d'eau dont on se sert à nouveau, sans avoir, au préalable, curé les fosses!...

Dans la soirée, surviennent les deux Askaris que j'avais envoyés, le 23 juillet dernier, à Rudiwa, à la recherche de Sadi, le déserteur de la compagnie nº 1. Ils avaient parcouru la grand'route de Bagamoyo, puis s'étaient dirigés par l'ouest de Farahani, étaient remontés vers l'est jusqu'à Rogoro, à 144 kilomètres seulement de la mer, et toutes leurs courses étaient restées sans résultat. A Rogoro, ils avaient rencontré un courrier envoyé par Smith Mackenzie et Cie. Il était malade et leur avait remis ses lettres qu'ils me remettent.

On s'imagine généralement qu'en Afrique on trouve des choses exquises, telles que des citrons, des oranges, des ananas. Si cela pouvait être vrai! Mais, hélas! dans toute l'Afrique orientale, à partir de vingt milles de la côte, il n'y a, en fait de nourriture, que ce qui s'y trouvait il y a cinq cents ans, c'est-à-dire des graines coriaces et des patates. Les blancs ont introduit, par-ci, par-là, dans les missions, des fruits de diverses sortes, mais pas sur une grande échelle.

11 août.

Arrivé à Jassa, dont le chef est Mgulambua, en 2 1/2 heures. Son investiture est signée par Emin-Pacha, chef de l'expédition impériale allemande. Nous passons à côté de monceaux de cadavres de bœufs et de vaches tués par l'épizootie. L'eau a une odeur peu agréable, mais elle est douce au goût.

12 août.

Cinq heures de marche pour arriver à Matangiri, dont le chef est Ulenca.

Il n'y a pas grand'chose ici en fait de vivres, mais on y trouve beaucoup d'eau et c'est là la chose capitale. Cette localité est un peu en dehors de la route directe.

J'ai dû adresser un discours à mes hommes ce matin, afin de les amener à marcher carrément, car, pendant les deux premières heures, on a lambiné d'une façon déplorable. Le résultat de mon speech a été que pendant les deux heures suivantes on a steppé d'une façon magistrale. L'eau et les montagnes sont deux questions qui dominent la pensée des Zanzibarites. La longueur et la mesure de la marche sont pour eux en raison directe de l'abondance ou de la disette d'eau. Lorsque nous avons des montagnes en face de nous, et qu'il faut les escalader, ils en parlent des heures durant, si bien qu'on s'imaginerait que ce sont des Himalaya à franchir.

(*A continuer.*) Cap. Stairs.

L'EUPHORBE

La famille des euphorbiacées est fort nombreuse. Ce sont des plantes à suc généralement laiteux. La plupart d'entre elles renferment des principes âcres, extrêmement dangereux. En Afrique, les indigènes empoisonnent les pointes de leurs flèches et de leurs lances avec le jus de certains de ces végétaux.

Cette famille est, cependant, une de celles qui fournissent le plus grand nombre de plantes utiles : ricin, manioc, crotone, plantes à caoutchouc, etc. Sous nos climats, nous en possédons plus d'un spécimen, tel que le buis, par exemple. Mais c'est en Afrique surtout qu'on en trouve des variétés riches et nombreuses.

L'euphorbe proprement dite se rencontre un peu partout dans l'Afrique centrale, où elle est représentée par des variétés multiples. L'euphorbe candélabre (*Euphorbia candelabrum*) et diverses espèces d'euphorbes herbois sont surtout à noter.

L'euphorbe candélabre ou euphorbe-en-arbre, dont les branches s'enchevêtrent d'étrange façon, est partout dans la région de l'Uelle. D'aspect bizarre, ce curieux végétal ressemble aux cactacées du nouveau monde, dont il semble tenir la place en Afrique. Comme les cactus, il a la faculté de se reproduire par un fragment de ses branches mis en terre, et, de même que le cierge au Mexique, on s'en sert, chez les Mombuttus, pour enclore les domaines, délimiter les champs ou fortifier les villages.

On trouve d'ordinaire ces pittoresques spécimens du règne végétal en groupes, aux tiges entrelacées, formant souvent des murs quasi impénétrables et offrant une dégradation de couleurs des nuances les plus diverses. Junker et Schweinfurt les ont sommairement décrits au cours du récit de leurs voyages.

Sur les rochers presque dépourvus de végétation qui bordent certains affluents du haut Uelle, le docteur Junker a vu certaines euphorbes-arbres inconnues jusqu'alors. Elles ont une frondaison très forte et diffèrent assez bien des euphorbes candélabres. Leur tige a de 15 à 24 centimètres et est fort dure. C'est un individu de cette espèce que représente notre gravure.

Les indigènes de la région parcourue par Junker enduisent leurs flèches du suc laiteux extrait des feuilles écrasées de cette euphorbe et le poison en est foudroyant.

La brousse des plaines africaines fourmille en euphorbes herbacées dont l'abondance caractérise la flore du bush.

Certaines de ces herbacées servent aux indigènes de la côte occidentale à fabriquer des remèdes contre l'asthme et la dysenterie. Ils font bouillir une poignée de feuilles jusqu'à décoction complète : celle-ci a un goût âcre et astringent et est légèrement narcotique. Ce remède est, paraît-il, très efficace.

Les noirs de la Guinée composent un puissant purgatif appelé *Agoomoo*, au moyen de la sève desséchée de la plante.

Il y a quelques années, les prisonniers de Free-Town (Sierra-Leone) se mourraient presque tous, et leur état de santé nécessita leur transfert en un autre endroit. On se perdait en conjectures sur la cause de ce dépérissement et de la recrudescence inusitée de la mortalité parmi ces malheureux, mais on finit par découvrir que, connaissant les effets de certaines euphorbes herbacées, ils absorbaient de jeunes pousses de ces plantes. Il en résultait un état profondément maladif. Elles agissaient comme un poison irritant et cumulatif dans ses effets : petit à petit, l'homme s'affaiblissait, devenait insensible et la mort survenait au bout d'un temps plus ou moins long, d'après la force de résistance de la constitution de chaque individu.

Dans toute l'Afrique centrale de l'Est, les indigènes plantent autour de leurs villages des branches d'euphorbe qui prennent racine, se développent rapidement en arbres de cinq à six mètres de haut, et forment des haies absolument impénétrables, ayant de 4 à 6 mètres d'épaisseur. Dans ces enclos invulnérables, ils ménagent des ouvertures étroites qu'ils bouchent la nuit au moyen de grosses planches ou de troncs.

Dans la vaste plaine qui s'étend entre Rusese et le lac Katue, sur la rive orientale du lac Albert-Édouard, Stanley a vu d'énormes euphorbes plantées par des générations successives de Wassongora, pour en former des zeribes ou enceintes qui protègent leurs troupeaux contre les bêtes sauvages, les flèches et les lances des tribus pillardes. « Parmi ces euphorbes, écrit le grand explorateur, dont les lignes sombres entourent les groupes de huttes, plus d'une compte deux siècles au moins. »

Lors du siège récent du village du chef Sikki, près de Tabora, que les Allemands ont eu tant de peine à réduire, les troupes du corps expéditionnaire ne purent entamer les haies d'euphorbes. Le canon même semblait ne rien pouvoir contre ces murs de végétaux qui livraient passage au boulet, mais empêchaient les soldats d'avancer. Ce ne fut qu'après qu'elles eurent enfoncé les portes donnant accès dans le village qu'elles purent y pénétrer et, après trois mois de luttes, parvenir à mettre en déroute un ennemi si bien fortifié.

LE LIEUTENANT FRANCQUI

Lucien Francqui, né à Bruxelles, le 25 juin 1863. Lieutenant au 2e régiment de ligne.

Engagé au service de l'État indépendant du Congo, le 29 août 1885. — Attaché à la brigade topographique à Boma. — Chef de la station de Lukunga. — Rentré en Belgique le 26 février 1888.

Rempli, en 1888, pour l'État du Congo une mission à Zanzibar et à Boma.

Attaché comme second à l'expédition du Katanga, sous le commandement du capitaine Bia. Quitte l'Europe, en juin 1890, chargé du recrutement de l'escorte à Lagos. — Prend le commandement de l'expédition le 30 août 1892. Rentré à Bruxelles le 17 avril 1893.

C'ÉTAIT au mois de juillet 1888. Le capitaine Thys faisait l'intérim du département de l'intérieur de l'État du Congo. Il cherchait un officier qui pût partir de suite pour Zanzibar, où une dépêche venait de réclamer la présence immédiate d'un agent de l'État. Il songea à Francqui, qui, rentré depuis quatre mois du Congo, où il avait rendu de grands services dans l'organisation des transports à Lukunga, s'était mis à la disposition de l'État pour un nouvel engagement. Il le fit appeler et le jeune lieutenant se présenta à son bureau à 10 1/2 heures du matin.

— Francqui, dit le capitaine Thys, vous désirez repartir pour l'Afrique ? — Oui, mon commandant. — Quand? — Quand vous voulez. — Vous êtes prêt? — Oui, mon commandant. — J'ai une mission pour vous à Zanzibar.

Et le capitaine Thys expose à Francqui ce qu'il attend de lui. — Seulement, c'est urgent; il faut aller à Lisbonne prendre le bateau du Cap; il s'agit de partir de suite. — Quand? — Aujourd'hui. — Aujourd'hui!... mais il est 11 heures... et mes malles sont à la campagne, à Berchem-Sainte-Agathe... — Eh bien, vous avez deux heures et demie; le train pour Paris ne part qu'à 1 heure 30; dépêchez-vous.

Francqui prit un fiacre, courut à Berchem boucler ses valises, embrasser sa famille, et, à 1 heure 30, il partait pour Zanzibar, via Lisbonne et le cap de Bonne-Espérance.

Tel est l'homme que, deux ans plus tard, le capitaine Thys donna comme second au capitaine Bia, commandant de l'expédition du Katanga par la voie du Sankuru. Le *Mouvement géographique* a raconté, dans ses numéros des 16 et 19 avril dernier, la part considérable qu'il a prise à cette belle exploration — une des plus importantes qui aient été accomplies dans le bassin du Congo — et la façon exceptionnellement brillante dont il a accompli sa mission après qu'il eut pris le commandement de l'expédition à la mort du regretté capitaine Bia.

De Bunkeia, où la colonne arriva le 30 janvier 1892 et où elle rencontra l'expédition Stairs, le lieutenant Francqui alla vers l'est avec son chef, explorer le lac Moéro, le Luapula et le lac Bangwelo. Puis, revenant vers l'ouest, il explora les districts frontières de l'État, jusqu'à Ntenke, au sud de Bunkeia.

A partir de ce point, où mourut Bia, Francqui prit le commandement. Il semblait qu'après les terribles épreuves que ses hommes avaient eu à supporter, le jeune commandant pouvait se croire en droit de regagner Luzambo par le chemin le plus direct. Ils avaient subi la famine dans le Katanga, pataugé des jours durant dans d'horribles marécages sur les bords du Luapula, été décimés par la petite vérole dans l'Iramba, perdu leur chef et leur nombre était réduit des trois quarts.

Mais ce courageux soldat ne se laissa pas abattre par tant de malheurs. L'inconnu de l'ouest l'attirait: il y avait là toute une vaste région à reconnaître, à rattacher aux itinéraires de Cameron, de Capello et Ivens, de Le Marinel, de Delcommune..., et trois mois durant le vaillant officier, admirablement secondé par ses compagnons de route, promène son ardeur d'investigation de la source du Lualaba, qu'il découvre, jusqu'à Gongo Lutete, sur le Lomami, reconnaissant sur sa route le cours du haut Lualaba jusqu'aux rapides de Kalenge, le cours inconnu du Lubudi, les sources du Sankuru et du Lueme, le cours complet de cette dernière rivière et celui du Lubishi.

Plus de 6,000 kilomètres ont été parcourus pédestrement, à travers une région hier encore ignorée. Quatre-vingt-quatre positions géographiques et plus de mille altitudes ont été déterminées en cours de route. Un journal traitant de toutes les questions a été tenu jour par jour, et une esquisse géologique du pays compris entre Léopoldville et Ntenke sera dressée par le Dr Cornet, qui rapporte de nombreuses caisses de documents géologiques.

Aucune expédition belge au Congo n'a, jusqu'ici, réussi à rapporter à la science une aussi importante contribution.

LA MUSIQUE CHEZ LES NÈGRES

II

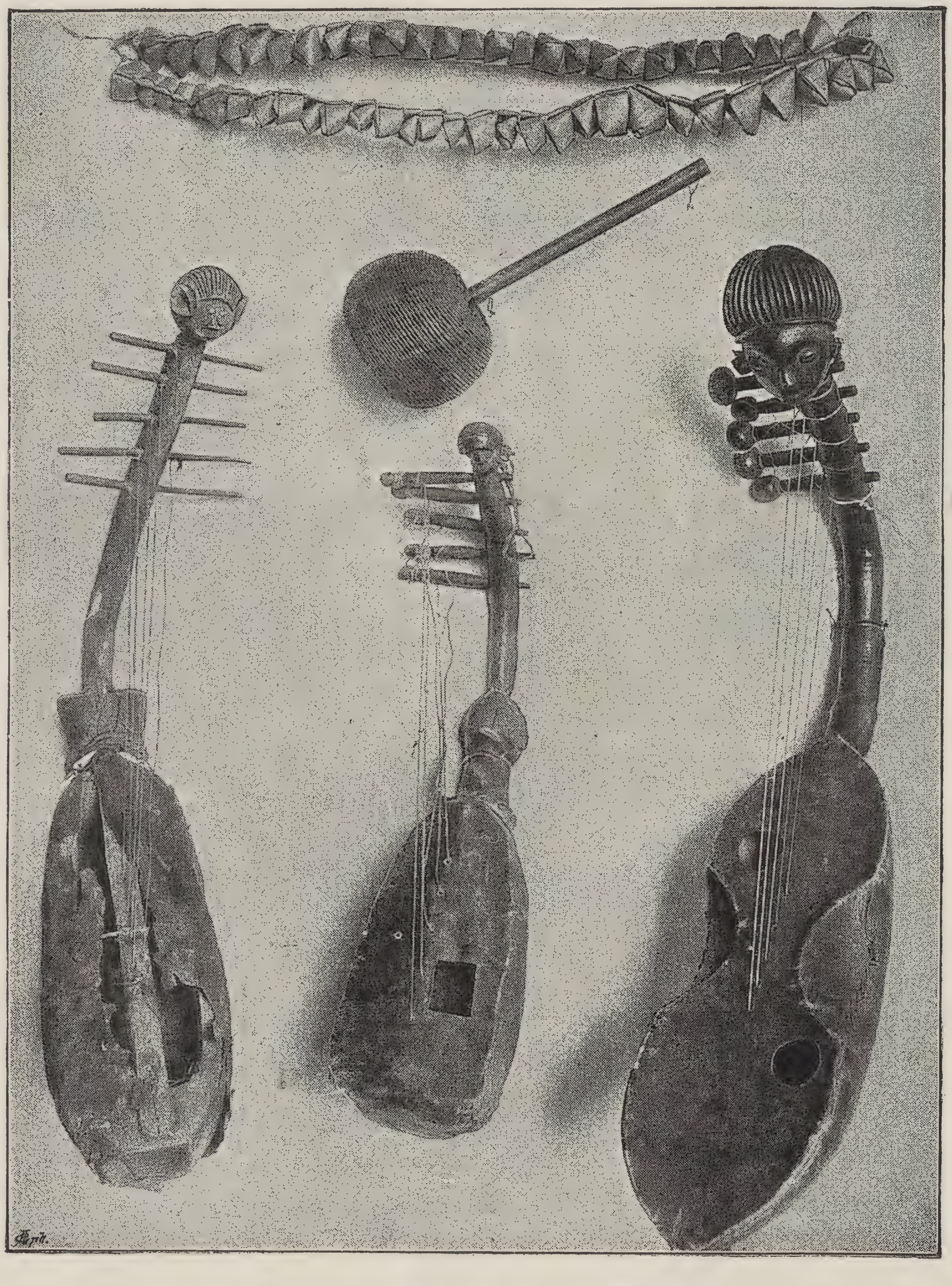
La *marimba*, avons-nous dit, se trouve répandue partout en Afrique et repose sur le principe de ces instruments dont jouent les enfants chez nous : tablettes de verre que l'on fait résonner au moyen de baguettes terminées par des boulettes de caoutchouc ou d'autre matière. En général, les nègres de l'Uelle font reposer l'instrument sur des calebasses qui font office de tables d'harmonie. D'autres peuplades remplacent les calebasses par des morceaux de bois creux.

Le joueur tient à chaque main deux baguettes qu'il sépare l'une de l'autre au moyen des doigts. Il peut donc faire entendre quatre sons à la fois.

Les Niams-Niams sont d'excellents musiciens. Junker a assisté à des concerts donnés par plusieurs instrumentistes, jouant bien d'accord, avec des nuances dans leur jeu, des gradations savamment comprises.

Le jeu de la *marimba* est mélodieux et les tons sont bien espacés et groupés. D'ordinaire, au commencement, le jeu de l'artiste nègre est lent et traînant, puis il se précipite pour recommencer de nouveau. « Il ressemble, dit Junker, à une conversation qui n'a jamais de fin. » Il y a un ton fondamental qui domine tout le jeu et autour duquel se groupent des tons secondaires. Jamais il ne se produit de dissonnances, de fausses notes.

Mais si les Niams-Niams sont des musiciens distingués, on ne peut dire que tous leurs congénères méritent le même compliment. Pour eux, la musique consiste en une horrible cacophonie. Plus il y a de tapage, plus c'est beau, et ils ont inventé des instruments divers pour parvenir à leur but. Tantôt ce sont de longs tambours creusés dans un bois friable et qui résonnent avec force; tantôt un tronc creusé et recouvert de peau à ses deux extrémités; tantôt, des trompes faites d'une défense d'éléphant; puis des marmites, des sonnettes, des sifflets et des chalumeaux.



Guitares et crécelles des Niams-Niams.

En général, cependant, les indigènes sont bien doués à l'égard du rythme, bien qu'ils soient dépourvus de toute sensibilité d'oreille. Ils se plaisent, dans leurs chants, à des sons monotones qu'ils ne cherchent ni à varier ni à combiner entre eux. Ils manquent du souffle créateur, de cet esprit d'initiative dont l'absence est signalée par Stairs, dans son *Journal*, et qui arrête chez eux tout progrès. Chose curieuse, la musique, même rudimentaire ainsi qu'ils la pratiquent, leur procure une grande joie. Le canotier accompagne d'une chanson les mouvements de sa pagaie, le porteur chante en marchant, la ménagère en écrasant son grain, et le soir, les villageois, réunis autour du feu, répètent pendant des heures, avec un plaisir toujours nouveau, les mêmes notes et le même vers dont les paroles n'ont aucun sens.

Leur chant est un récitatif interrompu par le chœur et accompagné, dans la région du Congo moyen, de battements de mains cadencés.

Les A-Sande ou Niams-Niams possèdent, eux, des bardes, des troubadours qui se servent pour s'accompagner de guitares qu'ils appellent *kundi* et qui sont figurées sur notre gravure. Ces troubadours s'en vont de village en village célébrer devant les habitations des chefs et des notables les gloires de la race A-Sande, sa puissance et ses hauts faits, absolument comme chez nous au moyen âge, aux portes des castels et des monastères, s'en allaient chanter les ménestrels.

Les chefs eux-mêmes ne dédaignent pas de prendre la lyre. Junker, arrivant chez Bangoja, fut reçu par le chef, qui le fit assister à un concert d'instruments divers accompagnés en sourdine de chants étouffés et fort harmonieux.

Puis Bangoja saisit sa *kundi* et s'accompagnant de son instrument entonna un air étrange. Tantôt il dansait, tantôt il chantait. Il contait les guerres de ses pères, leurs lointains voyages, puis leur mort. Lorsqu'il abordait ce dernier chapitre, sa voix baissait, elle devenait lente et grave, puis elle reprenait un ton de fanfare, de joie : il parlait de la gloire des descendants.

Il chanta ensuite le temps présent, donnant son opinion sur les hommes et les choses, exprimant des pensées philosophiques sur la fragilité de la gloire et les malheurs qui suivent souvent les faits heureux.

Quand il eut fini, le peuple fit entendre le bruit cadencé de racloirs, de sonnettes de bois et de crécelles, dont, sur notre gravure, on aperçoit des spécimens.

Livingstone cite aussi l'un de ces bardes qu'il rencontra au cours de son voyage dans le haut Zambèze. « C'était, dit le célèbre voyageur, un véritable poète qui nous a suivi pendant plusieurs jours. Dans tous les endroits où nous avons fait halte, il a chanté nos louanges en des strophes faciles et harmonieuses, formées de vers blancs composés de cinq syllabes. Tout d'abord, le chant n'avait que quelques lignes; mais chaque jour, l'auteur, recueillant de nouveaux détails sur nous, allongeait son poème; et notre éloge a fini par devenir une ode d'une assez belle longueur. Quand la distance où il était de chez lui l'obligea de nous quitter, il nous en exprima tous ses regrets; et il retourna dans ses foyers, après avoir touché, bien entendu, le prix de ses louanges, non moins utiles qu'agréables.

« Un autre enfant d'Apollon fait partie de notre escorte. A la veillée, pendant que les autres jasent, font la cuisine ou dorment, il redit ses poèmes, ou il raconte tout ce qu'il a vu chez les blancs, et ce qu'il a remarqué sur la route. Il en résulte que tous les soirs quelque chant nouveau s'ajoute à son odyssée.

« L'improvisation, d'ailleurs, lui est facile : jamais il ne reste à court; si le mot lui échappe, il ne s'arrête pas pour cela, il remplit la mesure d'un son particulier qui n'a pas de sens, mais qui conserve le rythme. En récitant ses poèmes, il s'accompagne sur la *sansa*, instrument pourvu de neuf touches en fer, que l'on frappe avec le pouce, tandis que les doigts en maintiennent la boîte. La partie creuse et décorée fait face à l'artiste. Les gens qui ont le goût de la musique et ne sont pas assez riches pour acheter cet instrument, le remplacent, ou plutôt s'en fabriquent un avec de grosses tiges de sorgho dont ils forment la caisse; ils fabriquent les touches avec des éclats de bambou. Le son est faible, mais n'en paraît pas moins ravir l'exécutant. »

Nombreux et variés sont les instruments de musique dont se servent les nègres.

Voici d'abord le *zeze*, une guitare monocorde dont la caisse est faite d'une gourde ouverte par le bas. A la partie supérieure de celle-ci est attaché, au moyen de cordons, un fragment de gourde triangulaire fendu dans sa longueur pour recevoir le manche qui se projette à angle droit. Ce manche, en bois léger, a de cinquante à soixante centimètres de long; il présente trois touches formées chacune par deux entailles, laissant un intervalle entre elles, ce qui porte l'étendue de l'instrument à six notes.

Une seule corde, en fibre de raphia, est nouée au bout du manche qui se trouve auprès de la gourde, passe sur un chevalet fait avec une plume courbée, que l'on élève ou qu'on affaisse pour accorder le *zeze*, et va se fixer à une autre saillie placée au delà des touches. Quelquefois, une seconde corde est attachée le long du manche et accompagne en bourdon la première qui est au-dessous.

La collection de la *Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie* possède deux fort belles mandolines, venues de Djabir et qui se rapprochent de la *kinanda* de la côte orientale.

La *kinanda* est le prototype de la harpe, du psaltérion, du luth et de la lyre. C'est une sorte de mandoline composée d'une gourde ouverte, d'un manche et d'un arc dont l'extrémité est curieusement ciselée. L'instrument se tient de la main gauche, et ses cordes sont frappées au moyen d'un roseau. La gourde est décorée d'arabesques peintes en noir.

Une autre *kinanda* est formée d'une boîte creusée dans une grosse planche et, par conséquent, d'une seule pièce. Elle est pourvue d'une dizaine de cordes en boyaux ou en fibre végétale, montées au-dessus de la partie creuse. Ces cordes sont tendues au moyen de roseaux fichés à l'extrémité de l'arc et qu'on manœuvre à la façon des clefs de nos violons.

Les instruments à vent sont également en usage chez les indigènes, qui les préfèrent souvent parce qu'ils sont plus sonores. Ils fabriquent des pipeaux faits de tiges de sorgho percées de trous à l'extrémité. Le son qui s'en échappe est faible et l'instrument a tout à fait l'aspect du chalumeau bucolique.

Ils ont, en outre, de primitives ocarinas faites d'une petite gourde percée de trous nombreux. On souffle par une des ouvertures, en appliquant ses doigts sur les autres, et on obtient différents sons aigus et vibrants, qui déchirent l'oreille d'un blanc.

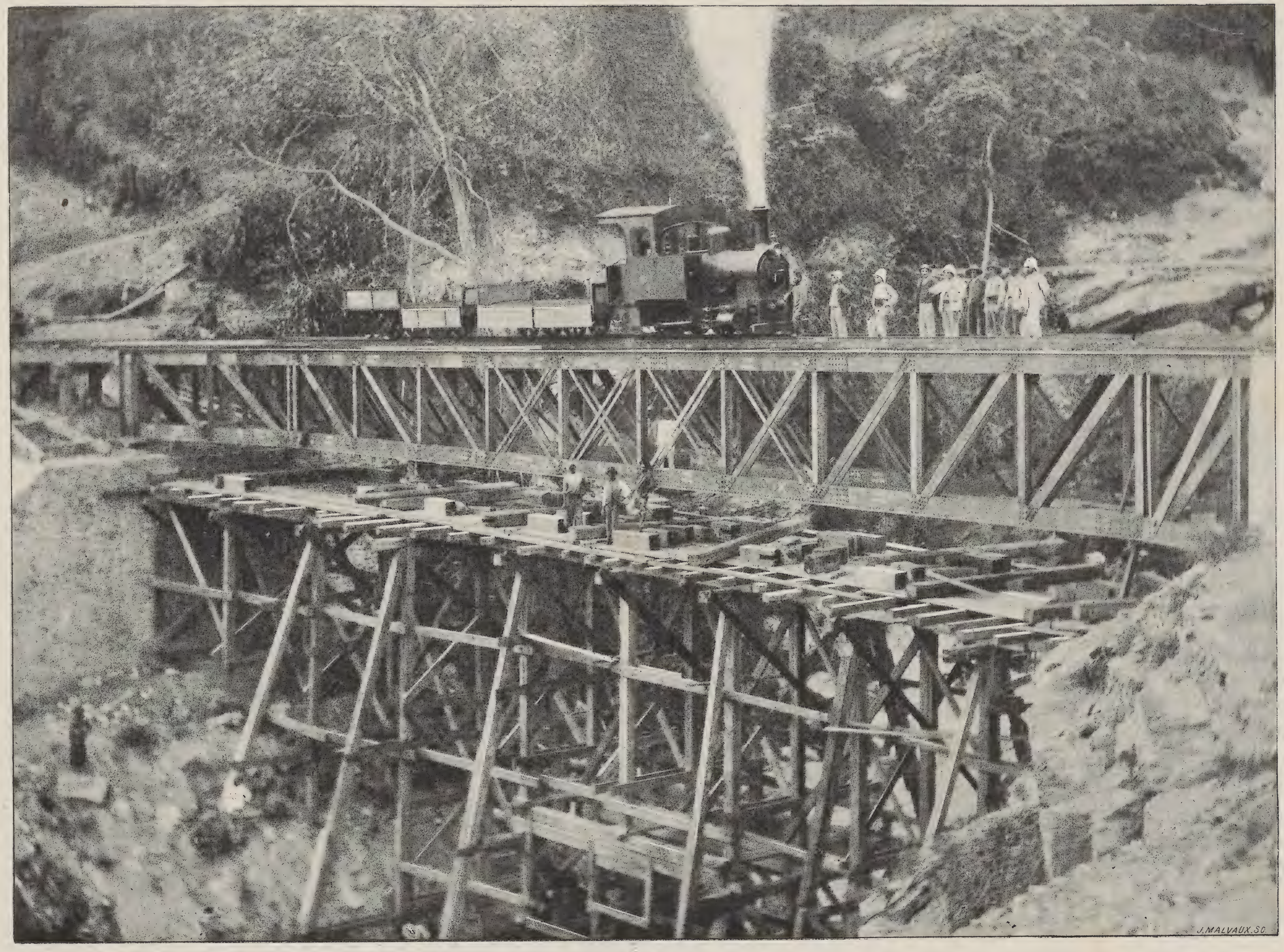
Les nègres du Tanganika ont des sifflets faits dans un tube de fer ou dans une petite corne d'antilope.

Burton parle du *barghumi*, corne d'orix, de chèvre ou de kudu, percée d'une ouverture de la largeur de l'ongle, faite à six ou huit centimètres de la pointe; cette dernière est souvent coiffée d'un tuyau de canne, où s'emmanche une queue de zèbre ou de girafe. Il se joue des lèvres et donne cinq ou six notes différentes. Bien joué, il ressemble au bugle militaire.

L'instrument favori de tous les noirs est néanmoins le tambour. Il invite au plaisir, accueille l'étranger, honore la puissance, chasse les esprits, guérit les malades, sert de télégraphe, donne le signal de la guerre. Sans le tambour, l'existence de l'Africain serait vide. Il en est de 2 mètres de long et de 80 centimètres de diamètre, d'autres ont 30 centimètres seulement.

Les timballes s'imitent au moyen de grosses gourdes, ou bien de vases d'airain à fond plat qu'on renverse et qu'on frappe avec un morceau de bois.

Dans certains districts, ils ont le sanji, gourde remplie de cailloux faisant office de grelots et qui ressemble au hochet des enfants européens.



Le pont en acier du ravin de la Chute, au kilomètre 14.300. (D'après une photographie du Dr Etienne.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE PONT DU RAVIN DE LA CHUTE

Dans notre dernier numéro, parlant du ravin de Pondene, nous disions que cette crevasse, presque complètement dépourvue d'eau à la saison sèche, devenait, à l'époque des grandes pluies, une rivière tumultueuse et d'un débit considérable.

Il en est de même pour la plupart des cours d'eau que traverse le chemin de fer entre Matadi et le massif de Palaballa. Dans toute cette région, où les montagnes se succèdent presque sans interruption, il suffit souvent d'un de ces violents orages, accompagnés de pluies diluviennes, comme on n'en voit que sous les tropiques, pour changer subitement le moindre ruisseau en un torrent impétueux qui renverse et balaye tout sur son passage.

Ces crues énormes sont parfois tellement soudaines, que l'on a déjà vu, en dehors des dégâts matériels qu'elles provoquent, de graves accidents se produire.

Un jour, six ouvriers sénégalais qui travaillaient dans le ravin de la Chute furent surpris par un orage. Ayant négligé de se garer à temps, ils entendirent tout à coup le terrible mugissement des eaux qui dévalaient de la montagne, et, avant d'avoir pu quitter le lit de la rivière, ils furent engloutis par la trombe et entraînés au loin. Trois d'entre eux réussirent à se sauver ; mais les autres périrent et leurs corps ne furent jamais retrouvés.

Le ravin de la Chute a été, pour les ingénieurs du chemin de fer, le plus difficile à franchir, tant au point de vue purement technique qu'au point de vue de la construction proprement dite.

La solution la plus économique qui se présentait consistait en un pont d'une travée, de 40 mètres d'ouverture, avec voie en rampe de 28 millimètres par mètre et courbes de 50 mètres aux deux extrémités.

Le projet de cet ouvrage d'art étant assez original, nous avons pensé que plusieurs de nos lecteurs nous sauraient gré de leur fournir quelques détails techniques qui sortent peut-être un peu du cadre habituel de notre publication, mais qui montreront combien, dans des entreprises lointaines du genre de celle du chemin de fer du Congo, il faut étudier avec soin toutes les questions jusque dans leurs moindres détails.

Pour des ouvrages d'art relativement considérables, comme celui qui nous occupe, la question du poids est essentielle. Elle est d'autant plus importante que les frais de transport maritime, de transport à pied d'œuvre et de montage, sont extrêmement onéreux.

Il s'agissait donc de diminuer le plus possible le poids de l'ouvrage sans compromettre en rien sa stabilité. Voici comment on y parvint :

Afin de réaliser la pente de 28 millimètres par mètre, la partie supérieure des entretoises, ou pièces transversales, fut placée à la hauteur de la semelle supérieure des poutres principales, cette semelle ayant elle-même la pente de 28 millimètres. Quant à la semelle inférieure, on la maintint horizontale comme cela se fait d'ordinaire.

Étant donné que le pont présentait, à l'entrée et à la sortie, une courbe de 50 mètres, si l'on avait adopté, pour l'élaboration du projet, les procédés habituels, la largeur du tablier eût été de 6 mètres sur toute son étendue.

Au lieu de cela on a réussi à réduire cette largeur à 3 mètres dans la partie centrale sur un espace de 30 mètres. D'où une économie considérable dans le poids total de l'ouvrage.

Aux deux extrémités la poutre intérieure a été dédoublée pour permettre le passage de la voie courbe qui est indiquée en pointillés sur le croquis ci-dessous.

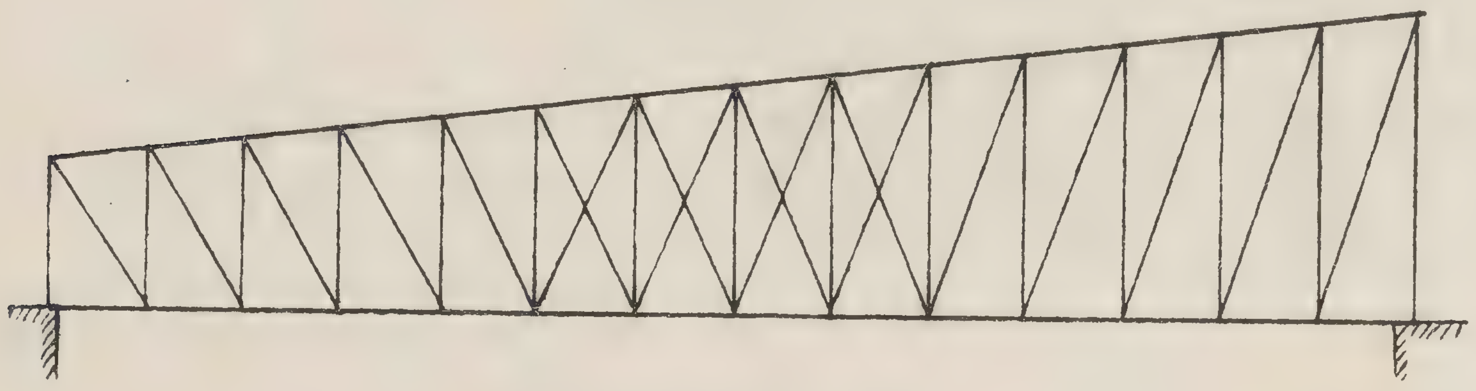
En outre, par suite de la disposition adoptée, la largeur d'appui sur les maçonneries, d'où dépend l'équilibre du pont, n'a pas été modifiée, car les appareils de support, placés aux extrémités des poutres transversales auxquelles viennent s'assembler les longerons principaux, sont restés écartés de 6 mètres.

Quant à la résistance des différents éléments de l'ouvrage, elle est parfaite. Les calculs le montrent et, d'ailleurs, le pont livre actuellement passage à de nombreux trains de service.

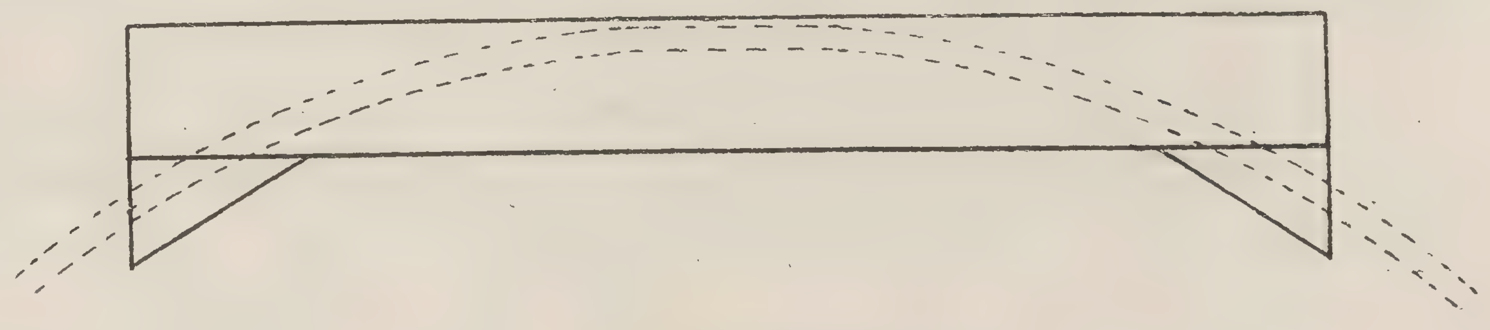
La photographie que nous reproduisons ci-contre a été prise par le Dr Étienne, au moment où le premier train franchissait le ravin de la Chute. Sur le pont, une locomotive et deux wagons qui viennent d'amener le haut personnel de la Compagnie du chemin de fer.

Entre les piles de maçonneries, on aperçoit encore le pont de service au moyen duquel on a procédé au montage du tablier métallique.

Ce colossal échafaudage, qui mesure près de 35 mètres de hauteur, représente, à lui seul, un travail considérable. A l'heure actuelle, il doit avoir disparu et nous espérons être prochainement en mesure de montrer à nos lecteurs une vue du pont, entièrement dégagé des ouvrages provisoires qui ont servi à sa construction.



Élévation du pont.



Plan du pont.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

IV. — DE MPWAMPWA A TABORA *(Suite)*.

Les Wagogo. — Une caravane de Wanyamwezi. — Une cause de maladies. — Les vampires de la côte. Le mtama. — Nos boys.

12 août 1891.

Nous sommes au cœur de l'Ugogo. Quelques détails au sujet de ce peuple ne seraient peut-être pas inutiles. Ainsi qu'on le sait, les Wagogo ont une mauvaise réputation comme voleurs de caravane. Ils n'agissent pas à la façon des Wahehe, qui se mettent en embuscade, poignardent les porteurs retardataires, puis filent avec leurs charges; mais, pendant la nuit, ils rôdent à deux ou trois, guettant une bonne occasion, se glissent alors dans le campement, mettent la main sur ce qu'ils peuvent prendre, de préférence les fusils, puis s'esquivent. Deux chefs seulement de l'Ugogo demandent encore un *hongo*; les autres n'osent pas les imiter, n'étant pas assez forts. Actuellement, les européens, s'ils ont quelques cinquante fusils avec eux, ne payent plus que rarement un *hongo;* il y a quelques années à peine, il fallait en acquitter un dans presque chaque village de la route. Beaucoup de leurs dispositions pour le vol ont été guéries par les blancs, qui leur ont donné du plomb quand ils réclamaient du *hongo*, et ce fait, combiné avec la perte de tout leur bétail, amènera peut-être les Wagogo à abandonner leurs habitudes de paresse.

Ce ne sont pas d'habiles commerçants comme les Wanyamwezi, et ils ne veulent, sous aucun prétexte, porter des charges : ils considèrent cette besogne comme au-dessous d'eux. On les voit des jours entiers affalés devant leurs tembes, ne faisant absolument rien.

Pour se procurer du gibier, ils ne sont pas moins malhabiles et lourds; et ils sont totalement ignorants des moyens variés et adroits qu'emploient plus haut les habitants pour prendre le gibier au piège. Selon moi, ils n'excellent qu'en une seule chose : dans la fabrication de fines chaînettes de fer destinées à orner leur cou et leurs oreilles. Ils fabriquent également de solides et jolis bracelets en cuivre jaune ou rouge, mais leurs lances n'ont aucune finesse.

Le sel doit être commun dans l'Ugogo, car les indigènes en sont abondamment pourvus. Ils l'obtiennent peut-être aux étangs salés, qui sont nombreux dans le sud du district.

L'altitude de notre campement est de 1,076 mètres, de façon que, depuis Mpwampwa, nous n'avons cessé de monter graduellement. Cela continuera sans doute jusqu'à ce que nous ayons atteint 1,276 pieds, ce qui est l'altitude voisine de la longitude de Dabuwa. A partir de ce dernier point, les eaux coulent vers le Nil ou vers le Congo et on commence à descendre.

La moyenne de nos malades se maintient à vingt hommes incapables de porter des charges. J'ai 34 porteurs Wanyamwezi supplémentaires. A Mualala, il faudra que je cherche à m'en procurer encore.

La latitude est de 6° 3' sud. Hier, elle était de 6° et demain nous inclinerons de nouveau légèrement vers le nord.

13 août.

Après quatre heures et demie, nous sommes arrivés à Irindi avec notre caravane, très fatiguée. Pendant toute la route, nous avons dû passer à travers de vilaines broussailles, et rien n'épuise les hommes comme de devoir continuellement se courber. Le pays est un des plus déplaisants qui soit; on ne voit que des arbres décharnés, et des herbes jaunies et tordues. De plus, l'eau est rare et mauvaise.

Tout le monde a souffert du soleil, et on a beau faire, les campements sont toujours, plus ou moins, exposés à ses rayons.

Nous avons perdu un homme hier. Il s'était écarté de la caravane avec sa charge et son fusil, et il est probable qu'il aura été tué par les Wagogo.

Le chef d'Irindi m'a envoyé six chèvres, ainsi que celui d'Ugomvia. J'ai rempli d'allégresse l'âme de ce dernier en lui remettant une lettre priant les blancs qui viendraient à passer de le traiter convenablement et de ne pas lui voler sa volaille et ses chèvres. Je lui ai fait cadeau de deux gilets élégants et d'un peu de cotonnette américaine. Je crois que l'Ugogo est la partie la moins productrice des possessions allemandes, et sa population est la plus inutile qui soit.

Le nombre des malades augmente, et je grille chaque jour d'impatience d'être loin de ce maudit pays, dans une région saine où je pourrais, comme jadis sur le Congo, m'amuser à tirer sur les hippo et à les voir harponner par les indigènes, comme je le vis faire près de l'Aruwimi.

14 août.

Encore une fois quatre heures et demie de marche au travers de buissons épais et terriblement éreintants pour les Zanzibarites qui portent leurs charges sur la tête. A chaque pas, ils doivent se baisser pour éviter les branches inférieures. Sous ce rapport, la méthode de portage des Wanyamwezi est, de loin, préférable, car ils mettent leurs ballots sur l'épaule et non sur la tête.

En arrivant au camp, les Wanyamwezi se sont mis à piller le village. Ils n'ont cessé que lorsque je suis survenu avec mes gens, qui les ont chassés à coups de bâton. J'ai menacé leurs chefs de leur refuser l'autorisation de continuer à voyager sous ma sauvegarde. Je les ai prévenus que je prierais Makenge, le chef du village, situé à deux journées plus haut, de prélever le tribut sur eux. Quelque temps après, ils sont venus me trouver en corps et ont sollicité mon pardon, que j'ai accordé après une heure d'instances. Il y a plus de 900 Wanyamwezi qui voyagent avec ma caravane. J'ai donc

sous mes ordres 1,350 hommes, toute une petite armée et le plus grand nombre d'hommes que j'aie jamais eu à commander.

L'altitude du camp est de 881 mètres, soit une descente de 182 mètres depuis Sanga. La latitude est de 5° 56'.

15 août.

Après 2 heures et 20 minutes, nous stoppons à Bubu ou Rububu, et nous dressons notre camp près de la rivière de ce nom, au centre de la plaine. Le lit de la rivière est aussi sec qu'un vieil os, mais, par-ci par-là, existent des flaques boueuses d'où les caravanes tirent leur eau. J'ai tiré un superbe canard à écailles au moment de notre arrivée.

Nous avons eu près de cinquante malades ce matin, dont vingt incapables de porter. Nous n'avons pu réussir à enlever nos charges qu'en faisant porter par quelques askaris des boîtes de munitions. La cause principale des maladies, c'est l'absorption de grandes quantités d'eau alcaline et de graines de millet ou maweli, qui irritent les estomacs qui n'y sont pas habitués et causent de la diarrhée, d'où faiblesse du corps. Ce grand nombre de malades me cause bien des inquiétudes. Si nous avions au moins du mtama au lieu de ce maudit maweli, tout irait bien et la santé des hommes serait bientôt rétablie.

Parmi nos gens, il y a de parfaits sauvages. Ils viennent surtout de Mombasa et l'on dirait vraiment qu'ils n'ont jamais vu de blancs auparavant. Au début, leurs chefs, Mza et Sadick étaient absolument sans utilité. Le premier a fait des progrès considérables; mais j'ai dû réduire le second à la condition de porteur, bien qu'il ne puisse porter plus de vingt livres, car c'est un petit homme jaune, d'apparence frêle. C'est une chose monstrueuse, combien l'on vole et l'on trompe l'homme blanc qui organise dans ce pays une caravane. Tous ces Arabes de Zanzibar s'attachent à quelqu'un comme des vampires, lui soutirant tout ce qu'ils peuvent et même, quand la caravane est partie, persuadent souvent aux hommes de déserter.

16 août.

Arrivés en trois heures trois quarts au village de Mockengi, où je m'attends à voir les indigènes me réclamer le *hongo*, car ils en ont l'habitude.

La majeure partie de mes hommes est épuisée par une marche continue de onze étapes depuis Mpwampwa, au travers d'un désert desséché et nu, avec de la mauvaise eau et une nourriture insuffisante. De Mpwampwa jusqu'ici, il y a 136 kilomètres. Nous avons donc bien marché, car il faut considérer que nous sommes mal nourris, mal abreuvés et encombrés de malades. Ici les natifs cultivent le mtama. Le ciel en soit loué, car on peut, sans inconvénient, en manger de grandes quantités et il ne gonfle pas après ingestion dans l'estomac, comme le maweli ou millet, qui cause aux hommes de terribles maux de ventre.

Altitude du camp, 780 mètres.

17 août.

Nous avons pris ici un repos mérité d'un jour. Au moment du coucher, hier soir, ni les chefs, ni les habitants du village n'étaient encore venus me voir. Je leur fis dire que j'étais très mécontent de ce manque d'égards et que cela me donnait à penser qu'ils complotaient quelque mauvais tour. Un des chefs me fit répondre qu'ils craignaient que l'homme blanc ne fût venu pour venger le massacre de 300 Wamyamwezi tués l'an dernier, et que c'était la cause de leur abstention. Ils promettaient de venir dans la soirée. Comme de juste, je n'ajoutai aucune foi à leurs dires.

La caravane du Belutchi, que nous avons laissée près de Sanga, à 80 kilomètres en arrière, vient d'arriver ce matin, après avoir quitté ce village le même jour que moi.

La marche en plein soleil hier, par une journée torride, m'a donné un affreux mal de tête J'ai la fièvre (102°) aujourd'hui et de violentes douleurs entre les épaules. Il y a encore quinze étapes d'ici à Tabora.

Les boys de l'expédition sont une source constante de déboires pour moi. J'en avais enrôlé deux en qualité de *steward*, ou *stewedi*, comme on dit à Zanzibar. Ils devaient être les chefs des boys et recevoir 7 dollars par mois. Or, un *stewedi* est censé connaître les besoins du service d'un blanc. Cela n'empêche pas les miens d'ignorer même l'usage de la boucle d'une courroie. A l'heure qu'il est encore, quand ils servent, ils tiennent l'assiette dans une position inclinée de façon que tout ce qu'il y a dessus glisse à terre. Je les ai réduits à 5 dollars, salaire de mes autres boys. Heureusement, j'ai un bon cuisinier.

18 août.

Arrivés à Tiwi, en trois heures et demie, et campés près de la rivière de ce nom, laquelle, maintenant, présente l'aspect d'une succession de flaques dont l'eau, heureusement, est bonne; c'est la meilleure que nous ayons bue depuis Mpwampwa. Apercevant du poisson dans les flaques, je confiai mon filet à mes hommes, qui avaient pêché, avant midi, 35 livres de poisson. On dit que le gibier d'eau est abondant plus bas.

Aucun des chefs de Makengi n'est venu me voir hier. Ils doivent avoir été dans une terreur folle, en voyant arriver un blanc. Ils avaient, en effet, volé 4 balles au Belutchi qui, maintenant, s'est mis sous ma protection, et ils pouvaient croire que je venais les châtier pour ce fait.

(A continuer.) Cap. STAIRS.

LE PORC-ÉPIC

CET animal *(Hystrix cristatus)* a une aire de dispersion fort étendue : il habite le midi de l'Europe et de l'Asie, particulièrement l'Inde et Ceylan, et tout le nord et le centre de l'Afrique jusqu'au delà de l'équateur; il est commun dans diverses parties du Congo, où les indigènes le désignent sous les noms de *nkake* et de *thunder*.

Junker et Schweinfurt l'ont fréquemment rencontré dans la région du haut Uelle, où certains noirs en ont une terreur superstitieuse.

Le porc-épic a pour caractère : museau court et obtus, couvert seulement de quelques poils; lèvre supérieure épaisse et garnie de fortes moustaches noires; cou orné d'une longue crinière; dos couvert de piquants serrés, longs, lisses, pointus et entremêlés de poils soyeux; ces piquants sont d'un brun-noir et blanc, ces deux teintes alternent mais la base et la pointe sont blanches; le bout de la queue est garni de piquants plus courts; le ventre est couvert de poils bruns à extrémité rousse.

L'animal peut à volonté dresser ou coucher ses piquants, et il en est de même de la crinière. Il mesure 66 centimètres de long, sa queue en a 16 et la hauteur, au garrot, est de 25 centimètres.

C'est un animal timide et fort inoffensif, qui mène une vie solitaire sans faire de mal à aucun être. Pendant le jour, il repose dans le terrier qu'il s'est creusé et n'en sort qu'après le coucher du soleil pour rôder aux environs à la recherche de sa nourriture; celle-ci se compose de racines, de fruits, d'écorces d'arbres et de substances végétales succulentes.

Sa marche est lente et il court avec peu de rapidité. Quand le porc-épic est surpris hors de son terrier, il prend un air menaçant, redresse la tête, hérisse ses piquants qui produisent un bruit particulier en se frottant les uns contre les autres, trépigne des pieds et fait entendre un grognement sourd. Mais tout cela ne le rend guère redoutable, car ses piquants ne sont qu'une arme défensive et ne peuvent blesser qu'un maladroit; il suffit de saisir adroitement l'animal par sa crinière pour l'enlever sans se blesser et le mettre hors d'état de défense. D'autres fois, il se roule en boule comme le hérisson, et les piquants qui l'entourent alors de toutes parts rendent sa capture difficile.

L'époque de la reproduction varie suivant le pays : En Italie, elle a lieu en avril; en Afrique, en janvier. Le mâle cherche alors une femelle et tous deux vivent ensemble pendant quelque temps. Au bout de soixante à soixante-dix jours, la femelle dépose dans son terrier deux à quatre petits sur une chaude litière de feuilles mortes et d'herbes sèches. Les jeunes naissent les yeux ouverts et le corps couvert de piquants, mais ceux-ci sont mous, courts, collés au corps et ne durcissent qu'au bout de quelques jours. Les jeunes quittent leur mère dès qu'ils savent se suffire à eux-mêmes.

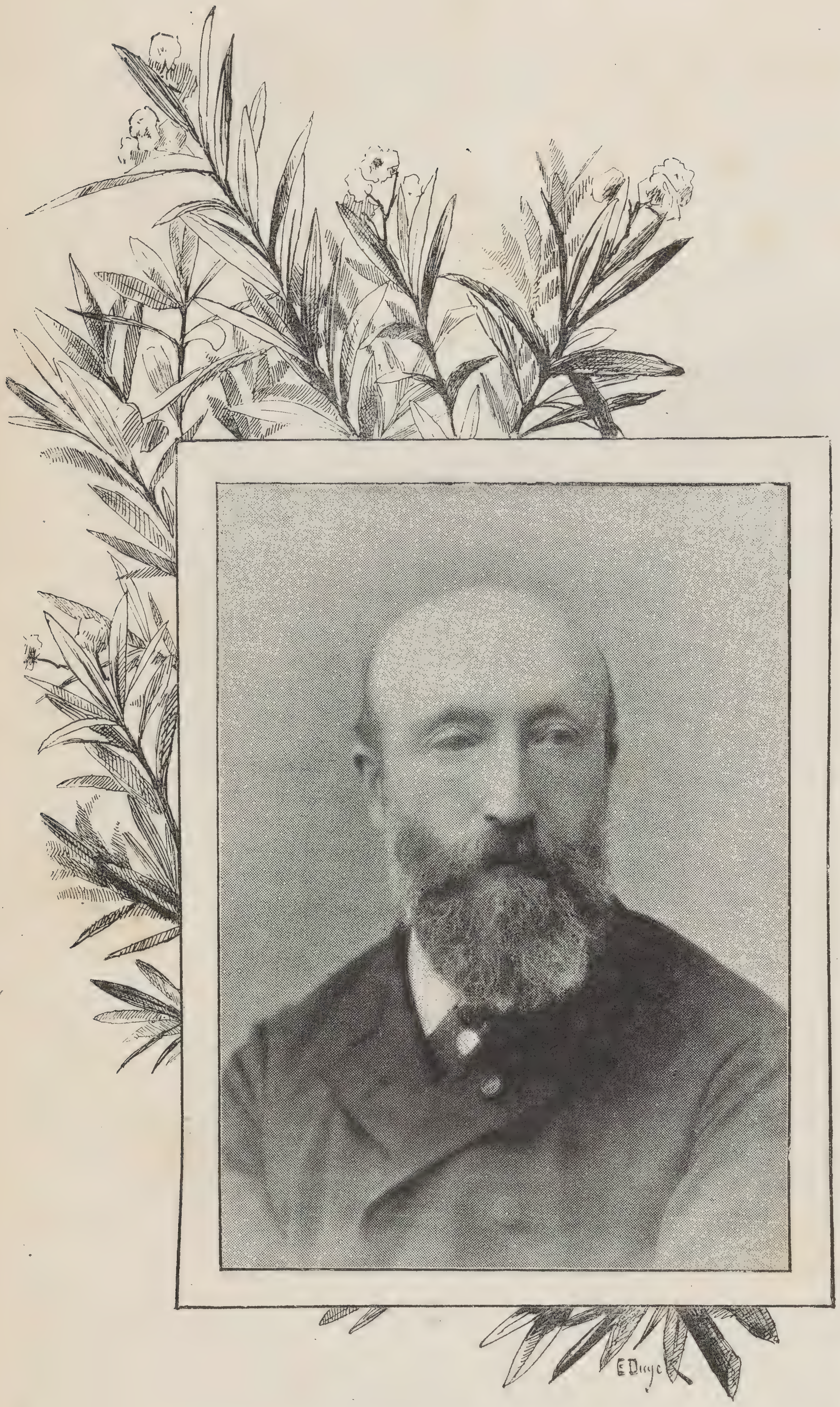
La chair du porc-épic est mangée par diverses tribus indigènes qui aiment à se parer de leurs piquants. Les femmes s'en servent pour retenir le savant édifice de leur chevelure et pour les faire passer dans leur nez ou leurs oreilles. Chez certains noirs de la région du haut Uelle, les chefs seuls peuvent user des piquants de l'*Hystrix*.

Chez d'autres, les sorciers s'en font de bizarres ornements destinés à les rendre plus redoutables, à impressionner plus fortement leurs crédules sectateurs. Ils s'en fabriquent des crinières fantastiques, en parsèment leurs habillements ou encore les vendent fort cher en guise d'amulettes, de fétiches que les noirs transportent avec une sainte terreur dans leur case ou serrent précieusement dans leur pagne.

Ils portent toujours sur eux certaines de ces amulettes réputées un sûr préservatif contre les dangers, contre les blessures, et il n'arrive que trop souvent qu'ils en expérimentent l'inanité.

HUBERT VAN NEUSS

Né à Hasselt, le 10 décembre 1839. — Secrétaire général au ministère des finances de Belgique.
Administrateur général du département des finances de l'État indépendant du Congo (mai 1885-juin 1890).



Un des ouvriers de la première heure, un de ceux qui, après avoir rendu à l'État naissant de grands et de durables services, se sont effacés trop tôt, une fois leur tâche accomplie.

Parmi les hauts fonctionnaires de l'Administration belge, M. Van Neuss, à cause de sa compétence spéciale en matière financière, était tout naturellement désigné pour être chargé de l'organisation financière du jeune État. De la bonne ou de la mauvaise direction de celle-ci dépendait, en effet, la prospérité ou le dépérissement lent et fatal de l'entreprise congolaise. « Faites-moi de bonnes finances et je vous ferai de bonne politique. » M. Van Neuss, en dépit des difficultés multiples qu'il avait à vaincre, parvint, tout en s'occupant activement des nombreux et délicats rouages de son administration, à établir avec autant de sagesse que de tact le point de départ du système financier de l'État.

Possédant des connaissances très variées, doué d'une remarquable faculté d'assimilation, plein de ce bon sens qui fait la renommée de notre peuple, Hubert Van Neuss est un homme au jugement sûr et droit. Il ne se paye pas de mots, ce qui, pour un ministre des finances, est certes une qualité primordiale; ses idées sont, avant tout, pratiques. Il écrit d'un style clair, net, presque mathématique. Ses instructions sont toujours précises et faciles à comprendre, ce qui est une qualité inappréciable pour un fonctionnaire appelé à préparer des contrats où les intérêts quelquefois vitaux de l'État sont souvent engagés. Son caractère est ferme, ses convictions raisonnées, et sa bienveillance, ainsi que sa bonté, sont proverbiales au ministère des finances de Belgique, où il occupe une haute fonction après avoir gravi tous les degrés de l'échelle hiérarchique sans jamais rien demander ni à la faveur ni à la brigue.

A peine installé comme administrateur général du département des finances du Congo, M. Van Neuss s'est occupé de l'établissement du régime foncier. Il s'est inspiré, à cet effet, de l'acte Torrens, en vigueur dans certaines colonies australiennes, qui permet une si facile transmission de la propriété et qui donne à celle-ci à la fois tous les avantages attachés aux valeurs mobilières et aux valeurs immobilières. On sait que ce régime a pour partisans convaincus presque tous les économistes de notre époque et que des hommes d'État de premier ordre étudient les moyens de l'introduire dans les pays d'Europe. C'est à juste titre que M. Van Neuss peut être fier d'avoir doté notre future colonie belge d'une législation foncière qui répond aux besoins de notre époque.

Il a également organisé l'administration douanière et le régime monétaire de l'État et il a pris une part notable à l'élaboration de la convention qui accorde à une société belge la construction du chemin de fer du Congo. Le décret sur les mines et les mesures restrictives de la vente des boissons alcooliques portent sa signature.

Ce sera un des étonnements des années qui viennent que l'histoire du développement de l'État du Congo, de la promptitude vraiment prodigieuse avec laquelle les Belges ont pu se mettre à la hauteur de leur mission nouvelle, de la rapidité avec laquelle ont été organisés tous les rouages d'une administration créée sur des bases toutes nouvelles, d'après les idées les plus progressives et les plus larges. Dans cette histoire, M. Van Neuss ne peut manquer d'avoir une belle page.

LE BÉTAIL

Dans une grande partie de ce vaste Congo, où la nature féconde produit sans relâche et semble, dans son inépuisable fertilité, vouloir combler ses créatures jusqu'à la satiété de ses dons les plus opulents, il ne se trouvait pas de bétail avant l'arrivée des blancs. Aujourd'hui, que l'on s'arrête dans le bas Congo, dans la région des chutes, au Stanley-Pool, que l'on pénètre jusqu'au Kassaï, aux Falls ou dans les provinces extrêmes du nord-est, partout on trouve la preuve de l'existence de races bovines et d'excellents pâturages pour leur subsistance.

En 1886, il existait dans le bas Congo un troupeau de quatre-vingts individus à Banana, dans la factorerie de la maison hollandaise, et un autre de deux cents à Boma, appartenant à la maison portugaise Valle et Azevedo. L'État du Congo possédait une cinquantaine de vaches et de taureaux.

Actuellement, une considérable industrie d'élevage, due aux efforts intelligents de la *Compagnie des Produits du Congo*, prospère dans le bas Congo. Les commencements de cette entreprise furent modestes et ardus. En 1886, M. De Roubaix, d'Anvers, commença l'introduction du bétail dans l'île de Mateba. Trois bœufs de trait furent achetés à Mossamédès. L'expérience démontra que les pâturages de l'île étaient bons et pouvaient être améliorés. Un taureau et trois vaches furent alors introduits de Madère. Le lait, le beurre et le fromage étant d'excellente qualité, et la reproduction continuant à se faire dans de bonnes conditions, un nouvel achat de cinquante vaches et taureaux fut fait, et bientôt après le troupeau fut porté à sept taureaux et cent et quinze vaches. En une année, il s'augmenta de cent et dix veaux.

La *Compagnie des Produits du Congo* reprit l'œuvre de M. De Roubaix en 1890. Actuellement, après moins de trois ans d'exploitation, elle possède plus de 2,000 bêtes, presque toutes nées dans l'île, et elle alimente de viande fraîche tous les établissements du bas Congo.

La direction de la Compagnie a réparti le bétail dans plusieurs fermes, ayant chacune leur territoire de pâture. Il y en a aujourd'hui sept dans l'île de Mateba, reliées entre elles par une route qui traverse l'île dans sa plus grande longueur, et deux sur la terre ferme à Loango (Congo) et à Kumbu.

Au Stanley-Pool, le bétail est introduit depuis 1885. Les premières bêtes sont venues de San-Salvador, d'autres ont été envoyées du bas Congo. Elles prospèrent rapidement et plus d'une fois elles ont sauvé de la famine les nombreux habitants de la station.

Dans le bassin du Kassaï, où le taureau et la vache étaient des animaux inconnus des indigènes, on en trouve maintenant dans toutes les stations européennes. Ils ont été introduits par des trafiquants portugais et par les membres de l'expédition Wissmann. Ce dernier amena à sa suite à Luluaburg environ soixante têtes de gros bétail, qui ont trouvé sur les bords de la Lulua de magnifiques pâturages toujours verts, où l'acclimatement et la reproduction se poursuivent avec succès. Stimulés par l'exemple, les chefs indigènes se sont mis en tête de se créer, eux aussi, des troupeaux, et ils saisissent toutes les occasions pour se procurer quelques individus destinés à l'élevage.

Aux Stanley-Falls, les Arabes ont introduit la race bovine de l'est dans leurs établissements du Lualaba, depuis Kassongo et Nyangwe jusqu'aux Stanley-Falls.

Dans la région du haut Uelle et de ses affluents du nord-est, il existe une race superbe, dont le docteur Schweinfurt parle avec éloges. Junker a vu d'immenses troupeaux de huit à neuf cents bêtes sur les plaines fertiles qui s'étendent dans cette riche contrée.

Stanley, lui aussi, signale la présence de nombreuses têtes de bétail dans les plaines qui sont à l'ouest du lac Albert et aux sources de l'Aruwimi.

Comme on voit, la question de la possibilité de l'élevage du bétail au Congo, est résolue d'une façon triomphante.

Revenons à la *Compagnie des Produits du Congo*, dont la tentative heureuse et si intelligemment menée, mérite qu'on s'y arrête un instant.

En fonction seulement depuis le 1er février 1890, la Compagnie vend actuellement 1,000 têtes de bétail par an pour la boucherie. Ses principaux clients sont l'État du Congo, les compagnies commerciales belges et étrangères, les missions, les steamers qui viennent aborder à Banana, à Boma ou à Matadi. Elle a installé des boucheries volantes, qui suivent les ouvriers du chemin de fer au fur et à mesure de leur avancement, et qui sont très achalandées. Malgré le débit, considérable pour une compagnie qui n'a pas trois ans de date, de 1,000 têtes de bétail par an, les troupeaux comptaient il y a un mois 2,150 têtes. Il naît en moyenne trois veaux par jour à Mateba.

Une chose remarquable, c'est la manière extraordinairement rapide dont le bétail a lui-même amélioré ses pâturages. Lorsque l'on mit sur l'île les premières bêtes, elles y trouvèrent une herbe, appelée l'herbe de Guinée, dont les jeunes pousses sont bonnes, mais qui atteignait souvent 2 mètres de hauteur et dont les tiges étaient alors dures et coriaces. En moins de trois ans, ces pacages sont radicalement changés, et aujourd'hui, nous dit M. Ulff, le distingué directeur de la Compagnie en Afrique, les prairies de Mateba sont comparables aux plus belles *weiden* de nos Flandres.

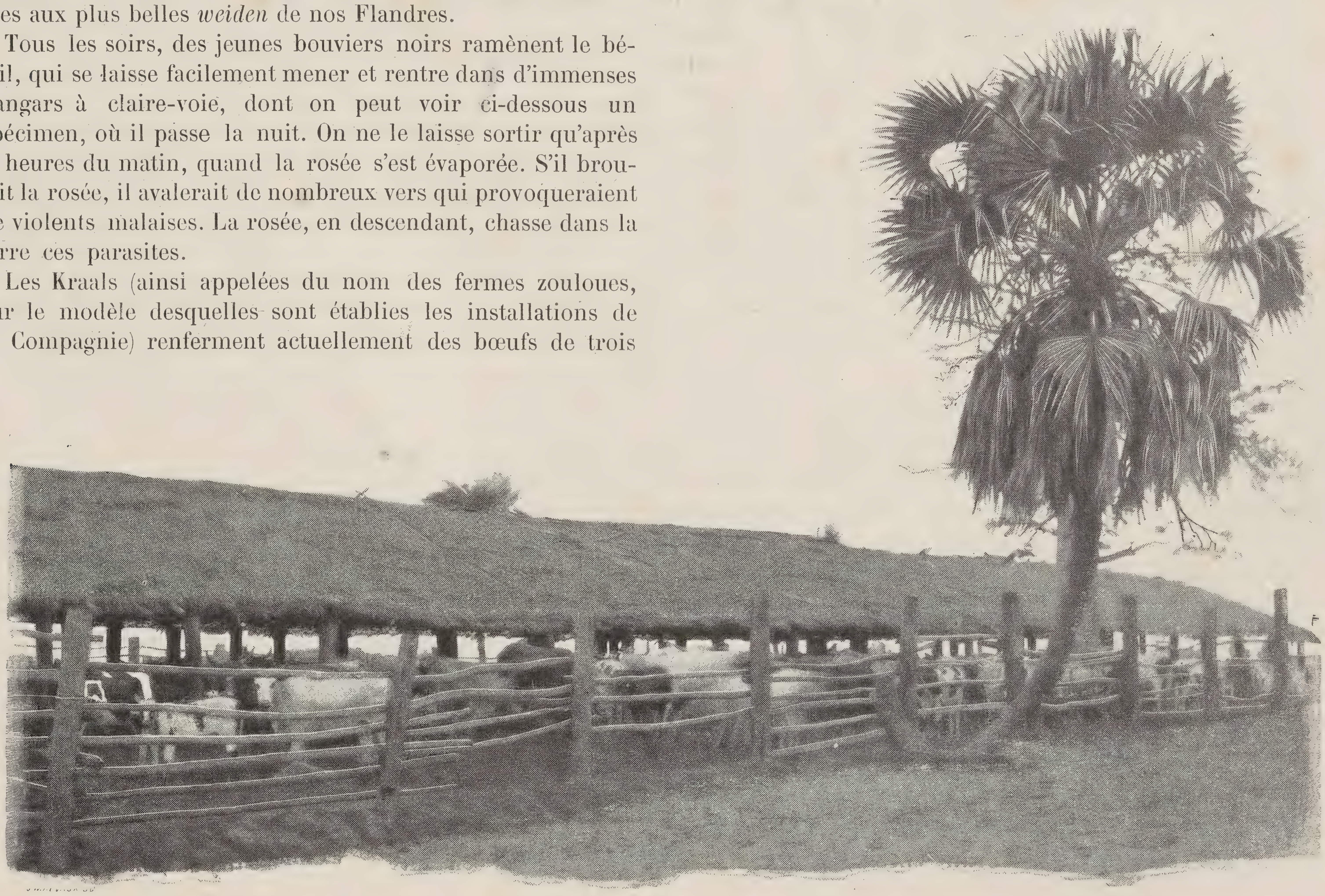
Tous les soirs, des jeunes bouviers noirs ramènent le bétail, qui se laisse facilement mener et rentre dans d'immenses hangars à claire-voie, dont on peut voir ci-dessous un spécimen, où il passe la nuit. On ne le laisse sortir qu'après 9 heures du matin, quand la rosée s'est évaporée. S'il broutait la rosée, il avalerait de nombreux vers qui provoqueraient de violents malaises. La rosée, en descendant, chasse dans la terre ces parasites.

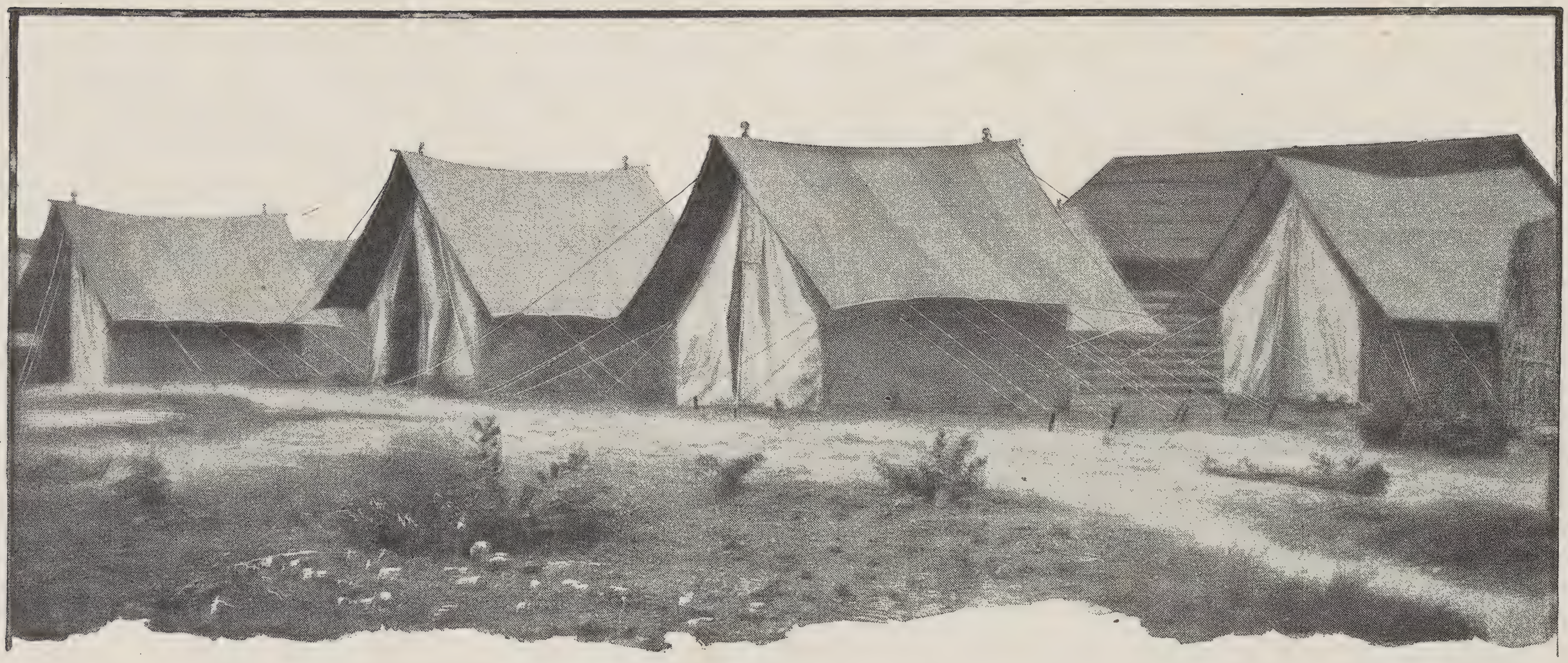
Les Kraals (ainsi appelées du nom des fermes zoulouces, sur le modèle desquelles sont établies les installations de la Compagnie) renferment actuellement des bœufs de trois ans, et pour améliorer encore ses troupeaux, elle songe à importer de Belgique quelques vaches du pays.

Mais ce ne sont pas seulement les races bovines que la *Compagnie des Produits du Congo* a acclimatées et élevées au Congo. Avant son arrivée, les indigènes et les blancs, en dehors des animaux tués à la chasse, n'avaient d'autre viande que celle de leurs chèvres, petites de taille mais vigoureuses, et de leurs chiens. Les chiens du Congo, race abâtardie, laide, déformée, sont, dans certaines régions, spécialement élevés pour la cuisine. Comme on peut le voir dans notre gravure, la *Compagnie des Produits* possède également des moutons. Ils viennent très bien dans les endroits secs et leur chair est recherchée par les Européens.

En effet, outre son bon goût, le mouton a l'avantage d'être petit de taille. La viande de bœuf abattu doit être, en l'absence d'établissements frigorifiques, consommée immédiatement, car elle se gâte rapidement à cause de la chaleur et un mouton se débite plus facilement qu'un grand bœuf.

Quand le chemin de fer sera achevé, on pourra commencer l'élevage en grand dans le haut Congo. Ce sera un moyen efficace pour vaincre l'anthropophagie. Les cannibales ne mangent de l'homme que par besoin de viande, et ils s'en procurent difficilement du chasseur. Quand ils en auront à leur disposition, peut-être alors abandonneront-ils leurs pratiques séculaires; mais ce résultat, il ne faut pas se le dissimuler, ne sera acquis que lentement. On ne déracine pas en un jour des habitudes qui font partie des institutions mêmes de certaines régions congolaises.





Campement du personnel blanc à Kenge-Lemba.

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

D'ici à quelques mois, l'exploitation du chemin de fer du Congo sera inaugurée sur la première section de la ligne, s'étendant sur une longueur de 40 kilomètres, entre Matadi et Kenge-Lemba. Ce dernier point deviendra alors la tête de ligne des transports à dos d'homme vers le Pool, jusqu'au moment où une nouvelle section, celle de Kenge-Lemba à Kimpessé (kil. 160), pourra, à son tour, être exploitée.

Nous avons exposé, à diverses reprises, que le chemin de fer, en partant de Matadi, après avoir longé le Congo et son affluent la Mpozo, et après avoir traversé celle-ci, se butte contre le massif de Palaballa, où étaient accumulées les grandes difficultés, maintenant vaincues. Après avoir atteint le point culminant au col de Palaballa, la ligne redescend le massif jusque dans la vallée de la rivière Mia, pour remonter ensuite jusqu'au village de Pinda.

A partir de ce point, le tracé devient régulier jusqu'au kilomètre 38, où la ligne remonte pendant 1 kilomètre, pour atteindre le col de Kenge-Lemba, par où elle franchit la ligne de faîte qui sépare le bassin de la Mpozo de celui des rivières qui, plus à l'est, se rendent directement dans le Congo.

Sur la distance qui sépare les cols de Palaballa et de Kenge-Lemba, on rencontre plusieurs rivières et ravins assez importants; ce sont le ravin de Pondene, dont nous avons donné une vue du pont provisoire, les rivières Mia, Kignianga, Kibuega, Banzi-Kimeza, etc.

Kenge est, après le massif de Palaballa, le dixième col que franchit le chemin de fer. C'est un de ces obstacles de minime importance, comme on en rencontre encore, de loin en loin, dans la région, relativement facile, où se poursuit actuellement la construction de la ligne.

Kenge n'est pas, comme on serait tenté de le croire, le nom d'un village. C'est, dans la langue des indigènes, la désignation d'un emplacement de marché qui, hebdomadaire dans le principe, est devenu quotidien à cause du trafic toujours croissant qui se fait dans cette région et du personnel nombreux employé à la construction du chemin de fer.

Ce sont principalement les gens de Kimeza, village important situé à 3 kilomètres de distance, qui apportent à Kenge les vivres de toute espèce qui y sont exposés en vente.

L'importance de Kenge comme centre commercial s'explique facilement par la position qu'il occupe dans la région des cataractes.

Située à l'intersection des trois grandes routes que suivent, pour se rendre à Matadi, les caravanes venant du Stanley-Pool ou des grands marchés de Lukungu, Kimpesse et Kinsuka, cette station se développe en raison directe du trafic qui s'opère entre le haut et le bas Congo.

Or, ce trafic a acquis, pendant ces dernières années, une importance inespérée, ainsi que le prouvent les chiffres suivants :

En 1889, la Compagnie du chemin de fer, cherchant à se rendre compte des recettes probables du railway pendant la première année de son exploitation, avait évalué le nombre de charges transportées annuellement dans la région des cataractes à 60,000, soit 1,800 tonnes, ajoutant que sans exagération, on pouvait estimer que, lors de la mise en exploitation, ce nombre serait porté à 2,250 tonnes.

Or, un an plus tard, ce dernier chiffre était déjà dépassé, et de beaucoup. Pendant l'année 1890, il y eut, en effet, plus de

100,000 charges, soit 3,000 tonnes à transporter entre le bas et le haut Congo.

Aujourd'hui, le trafic, dans la même région, a atteint le double de ce qu'il était il y a trois ans.

Que sera-ce le jour où, le chemin de fer étant construit, il sera possible d'exploiter tous les produits du haut Congo qui, actuellement, ne peuvent être négociés à cause des frais énormes qu'entraîne le portage à dos d'homme depuis Léopoldville jusqu'à Matadi?

A Kenge-Lemba, la ligne rejoint la route des caravanes, qu'elle ne tarde pas à quitter de nouveau pour se diriger vers Kimpesse. Entre ces deux points, le terrain est d'aspect tout autre que celui traversé depuis Matadi. Sur les 120 kilomètres qui séparent Kenge-Lemba de Kimpesse, 90 au moins sont en plaine et n'exigeront que peu de travaux de terrassement et presque pas d'ouvrages d'art.

Les deux seules rivières un peu importantes que franchit l'itinéraire sont la *Lufu* et le *Kuilu*. Toutes deux ont à leur point de passage de 25 à 30 mètres de largeur.

Le pont sur la Lufu aura 30 mètres d'ouverture.

Le Quilu était traversé par le tracé d'avant-projet au moyen d'un pont de 50 mètres d'ouverture, d'une seule travée. Le nouveau point de passage de cette rivière, qui fait partie de la grande variante étudiée actuellement, n'est pas encore déterminé. L'importance de l'ouvrage qui devra y être établi n'est, par conséquent, pas connue encore.

Toute la contrée est belle. C'est un pays de savanes entrecoupées de bosquets d'arbres. De temps en temps, un bois. Au delà du *Monolithe*, la route traverse une forêt de haute futaie. Sur la ligne de faîte entre l'Unionzo et le Kuilu, près de l'agglomération de villages de Nkengé-Mvété, émerge de la plaine une petite chaîne de collines rocheuses, de forme conique et dans les flancs de laquelle se trouvent des affleurements de calcaire. Par-ci, par-là, quelques étangs.

La population est inégalement répartie le long de la route suivie par l'expédition. Dans le bassin de la Lufu, les villages sont très clairsemés, mais dans celui du Kuilu, ils deviennent nombreux et populeux, formant à certaines places des centres très importants, notamment à Nkengé-Mvété, près du Sansiqua, à Ntumba et à Mawette, près du confluent du Ngongo, et surtout à Kinsuka.

Kinsuka est une agglomération de six ou sept villages pouvant compter ensemble environ 2,000 habitants. Ces villages sont groupés à peu de distance de la rive gauche du Kuilu, au sud-est et à 15 kilomètres de Kimpessé. Toute cette population est composée en majeure partie de trafiquants.

Kinsuka est un important marché, situé au croisement de plusieurs routes très suivies par les caravanes et se dirigeant vers Matadi à l'est, Kimpessé au nord-ouest, Mawette au nord-est, et San-Salvador au sud-ouest.

Le sentier des caravanes, qui relie presque en ligne droite, dans la direction générale est-ouest, Kinsuka à Matadi, est constamment parcouru par des caravanes de porteurs amenant aux factoreries de Matadi et des environs les produits indigènes et rapportant des articles d'échange européens. L'importance de ces caravanes varie entre 20 et 40 hommes.

L'État a installé des postes dans cette région. Il y en a un à Kinsuka, un autre à Kimpessé, un troisième à Miongo, village situé près de la source de l'Unionzo. Des missionnaires anglais sont établis à Kimpessé.

C'est à Kinsuka ou dans les environs que la Compagnie du chemin de fer établira, vraisemblablement, sa principale station entre Matadi et le Pool.

Depuis la fin de l'année dernière, les ouvriers terrassiers sont campés à Kenge-Lemba, ainsi que le personnel européen du service de l'infrastructure, sous la direction de M. l'ingénieur Paulissen. Un courrier, récemment arrivé à Bruxelles, nous a apporté quelques photographies prises dans les environs. Nous reproduisons aujourd'hui, d'après elles, le campement du personnel de la direction et un coin de l'installation du personnel ouvrier.

Un coin du campement du personnel ouvrier à Kenge-Lemba.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

IV. — DE MPWAMPWA A TABORA *(Suite)*.

Les voleurs wagogo. — Supériorité des Wanyamwezi. — Isolement du blanc dans une caravane. — La Gunda-Kali. Un discours de circonstance. — Le caractère et la routine des nègres de l'Afrique centrale.

18 août 1891.

J'ai compté ce matin le chiffre des personnes arrivant au campement et défilant devant moi. Il y en avait 1,950, qui toutes sont sous ma protection et dépendent de ma volonté. A Mualala, 850 d'entre elles me quitteront et se dirigeront au nord, vers le Victoria-Nyanza. Le reste se rend dans l'Unyanyembe, l'Ujiji et le Manyema. La caravane du Belutshi compte environ 850 membres qui se rendent pour la plupart à Nyangwe et à la station de Tippo-Tip, dans le Manyema.

La chaleur intense fait souffrir depuis quelque temps aussi bien les noirs que les blancs. Le jour, le corps est surchauffé; le froid de la nuit fait grelotter et la fièvre s'ensuit. Un malade, du nom de Khamis Balizi, s'est écarté ce matin du gros de la colonne et s'est perdu. Il sera sûrement tué par les misérables Wagogo.

19 août.

Marché jusque Kilimantindi en 3 1/4 heures et escaladé une colline de 197 mètres. Altitude, 950 mètres. Les rivières coulent vers l'ouest, puis tournent au sud, pour revenir enfin vers l'est, où elles vont se perdre dans la Rufigi.

Kilimantindi a actuellement une apparence triste et délabrée. On dirait que ses beaux jours sont finis. Ce n'est pas un endroit où l'on voudrait terminer ses jours à côté des indigènes. Le sable et la chaleur, tels sont les caractères saillants de tous ou presque tous les villages de l'Ugogo.

Nos malades augmentent et je crois que deux d'entre eux vont mourir.

20 août.

Arrivés en 3 heures à Mualala et campé à l'ouest de la hutte du chef. Une caravane commandée par quelques Belutshi a quitté cette localité pour Tabora il y a environ trois jours. Elle a été retenue ici pendant quelque temps pour débattre le chiffre du *hongo* à payer aux indigènes.

Plusieurs de mes hommes, surtout les malades et ceux qui n'ont pas de fusils, ont été battus par des villageois wagogo. Je ne me considère pas comme justifié à répondre par des représailles à ces procédés, car, d'abord, il n'est pas douteux que mes gens avaient dévalisé les huttes des poules et de la farine qu'elles contenaient, et ensuite je ne tiens pas à dépenser de précieuses munitions pour de la racaille comme les Wagogo. Les Allemands devraient assumer cette tâche et cela avec promptitude. De la sorte, le pays serait délivré de cette peste, de ces voleurs éhontés.

On dit souvent que 2,500 Wanyamwezi, pesamment chargés, ne pourraient se mettre en route de Bagamoyo pour l'intérieur qu'avec de graves dangers de périr d'inanition en route. C'était ma conviction également, mais j'ai changé d'opinion, maintenant que je suis au courant des habitudes de ce peuple. Si, par exemple, 2,500 Wanyamwezi quittaient la côte pour l'Uzambiro, ils auraient une suite d'au moins 250 femmes et de 150 garçons. A la côte, chaque homme se procurerait du grain pour trente jours et s'en chargerait en outre de sa charge. Les femmes et les enfants porteraient également d'immenses provisions. Le premier mois écoulé, si l'on donnait de l'étoffe à seulement 500 hommes par jour, tout marcherait bien et il n'y aurait pas de famine à craindre.

La plupart des porteurs sont d'étonnants farfouilleurs d'immondices et peuvent vivre de fort peu. En leur donnant de l'étoffe chacun à son tour et pas à tous en même temps et en haltant seulement un jour sur neuf, j'entreprendrais bien de conduire moi-même vers l'intérieur 2,500 à 3,000 Wanyamwezi. Notre caravane compte actuellement 2,000 âmes à peu près et je me suis bien familiarisé avec les us et coutumes de ces gens.

Altitude : près de 1,050 mètres.

C'est ici qu'il y a dix-neuf mois on nous vola trois remingtons pendant la nuit. Et d'après ce que je vois, les Wagogo sont toujours aussi disposés au vol qu'à cette époque.

Il me manque quelqu'un avec qui je puisse tailler des bavettes. Je ressens cruellement cette privation. Je ne saurais, par défaut de connaissance de leur langue, entamer de conversation soutenue avec Bodson ou Bonchamps; d'ailleurs, nous différons totalement, sous certains rapports, d'idées sur des choses que j'ai toujours envisagées d'une façon arrêtée. Quant au docteur Moloney, c'est un brave garçon, malheureusement peu causeur et c'est toute une affaire, quand nous conversons, de faire durer l'échange de vues pendant une soirée. Il en résulte que, en dehors des heures de travail, je vis seul, livré presque entièrement à moi-même.

Il y a des moments où je sens presque ma cervelle se détraquer par suite du manque d'un interlocuteur ayant des idées à discuter et à qui je pourrais servir la contre-partie. Mes compagnons ordinaires sont les chefs zanzibarites et belutshi. Ils me mettent au courant des nouvelles de la contrée, mais ils ne disent rien d'original ou d'amusant. Je ne peux me délasser par la lecture que pendant la nuit. Je ne saurais m'asseoir pendant le jour, et prendre un livre. J'ai en effet, dans la journée, tant de choses en tête, tant de sujets de réflexion, qu'à chaque instant mon esprit est ailleurs et loin du livre que j'ai devant moi. Je passe ma journée dans l'isolement. Cette manière de vivre, je le sais, nous rend par elle-même égoïstes et étroits, mais c'est aussi une nécessité imposée par le souci d'une conduite habile et raisonnable. Si, par exemple, je prenais mes repas avec les autres Européens, des querelles éclateraient sûrement pour des queues de cerises et notre dignité à tous en souffrirait.

21 août.

Nous séjournons à Mualala afin de donner du repos à nos

malades et de nous procurer environ 25 Wanyamwezi pour leur venir en aide au passage de la Gunda-Kali, une plaine déserte couverte d'une brousse épaisse. Celle-ci commence juste à l'ouest de ce village et va jusqu'à Kwamba. La Gunda-Kali n'est plus, et de loin, une région aussi effrayante qu'il y a dix ans. En effet, toutes les tribus chassées du Dabura par Muini-Twana se sont enfuies vers le nord et ont bâti leurs tembes dans le désert. Il en résulte que l'on y peut maintenant faire des étapes de village à village. La traversée en est, du reste, encore suffisamment mauvaise, car certains villages sont séparés par six heures de marche, l'eau est mauvaise et les vivres sont rares. Il y a une étape de sept heures que je crains beaucoup. Je prends à cet effet toutes les précautions en mon pouvoir et je donne vingt charges de l'expédition à porter à des Wanyamwezi, ce qui soulagera nos malades.

Vers la fin de l'après-midi, le chef Mgogo arrive, après que, par deux fois, je l'ai fait chercher. Je lui ai parlé très durement et je me suis adressé de même à ses sujets. Je lui ai dit qu'il était un voleur et un lâche quand il s'en va dévaliser de faibles caravanes arabes ou wanyamwezi, et qu'il leur extorque 200 ou 300 dotis à titre de *hongo*. Je lui ai démontré que lui et Makengi tueront la route qui passe chez eux, les caravanes, pour échapper à leurs rapines, devant finir par emprunter une route plus méridionale. J'ai ajouté que dans peu de temps les Allemands enverraient une centaine de soldats qui « mangeraient le pays de Makengi et le tueraient en même temps que tous les voleurs de sa sorte ». Quand un de mes hommes, lui ai-je dit, vole *une seule* poule, vos femmes poussent des cris et vos hommes gesticulent pendant tout un demi-jour. Puis le lendemain, quand la poule vous est rendue avec, en plus, de l'étoffe, vous vous en allez détrousser une pauvre caravane wanyamwezi. Vous n'êtes pas des hommes, vous Wagogo, vous êtes des paquets de viande. Essayez donc de me voler mes ballots, et je vous tirerai dessus comme sur des rats.

Cette admonestation semble lui faire grande impression. Mais je ne me fais pas d'illusions : dans quelques jours il retombera dans ses errements. Avec des gens de cette sorte, il n'y a d'autre remède qu'une raclée complète, et l'enlèvement de toutes leurs chèvres et de toutes leurs poules. Cela semblera dur, mais c'est nécessaire. Ils vivent de rapines, mais ne comprennent pas qu'il pourrait se faire qu'à leur tour d'autres vinssent les piller.

L'Afrique est un continent immense, habité par un nombre énorme de tribus qui diffèrent les unes des autres par les mœurs, les coutumes, l'extérieur, les idées et le langage. Quelques-uns de ces peuples ont des notions grossières de la justice, du tien et du mien. D'autres sont féroces, sauvages, sans culture d'aucune sorte, vivant presque à l'égal des animaux, incapables de concevoir autre chose que des idées élémentaires et agissant invariablement d'après le principe que la force prime le droit. Quand ils sont vaincus, ils se soumettent au vainqueur tout naturellement et, à partir de ce moment, deviennent les opprimés.

Les premiers, avec le temps, grâce à un gouvernement fort, dirigé par des blancs, se tranformeront en utiles cultivateurs du sol et en initiateurs de la contrée. Au contraire, les tribus paresseuses, vicieuses, tout à fait sauvages, — eussent-elles été pendant des années en contact avec une demi-civilisation, — resteront, au siècle prochain, dans à peu près la même situation que celle où elles se trouvent depuis cinq cents ans. Jamais elles ne s'élèveront plus haut et elles garderont toujours leur ignorante et sauvage nature. Elles finiront par disparaître et par faire place aux races plus policées, plus actives et réellement plus fortes qui résoudront la question du problème africain, de l'avenir du continent noir. Je ne pense pas que les Wagogo deviennent jamais rien de mieux que ce qu'ils sont aujourd'hui, tandis que leurs voisins, les Wanyamwezi et les Wasukuma, ont devant eux un avenir plein de promesses. Ce sont des travaillleurs gais, peinant dur, et ils ont l'esprit très large pour des nègres, ce qui est, évidemment, le résultat des voyages qu'ils font hors de chez eux, qui leur montrent qu'en dehors d'eux il y a encore d'autres tribus que la leur.

Il est excessivement difficile de mettre dans la tête des nègres de l'intérieur, entourés d'autres tribus qui sont souvent leurs ennemies, de faire comprendre, dis-je, le fait qu'il existe dans le monde d'autres hommes qu'eux et plus intelligents.

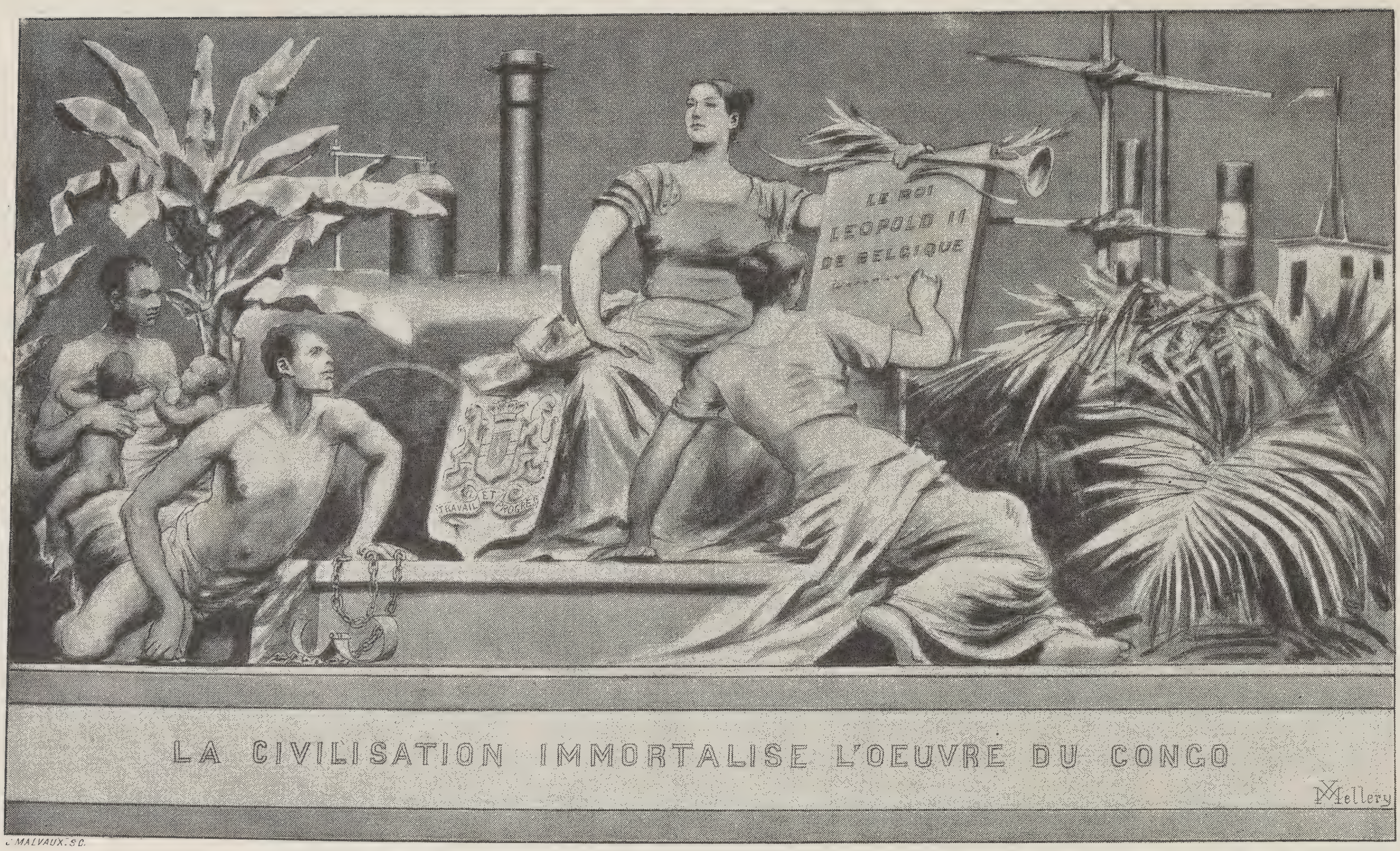
La vie d'un indigène est bornée à sa tribu, il ne parle souvent pas d'autre langage que le sien propre, et ne se rend que rarement, si jamais, dans un autre pays que le sien. — J'en excepte, naturellement, les nègres voyageurs, tels que les Wanyamwezi, les Wasukuma, les Manyema et les Wangoni. — Il en résulte que ses idées lui sont inculquées par ce qu'il voit et entend de la part de ceux qui ont vécu à ses côtés dans le pays que ses pères ont toujours habité. Les pensées de l'un sont les pensées de l'autre, les idées d'un chef sont plus ou moins celles d'un autre, et, pour canaliser et maintenir les choses dans cette voie, il n'est rien de pire que leur alimentation et que leurs mœurs. Les aliments dont ils se nourrissent sont les mêmes depuis des siècles ; les mœurs qu'ils observent remontent à la plus haute antiquité et n'ont jamais changé, les maintenant toujours dans une même et immuable routine.

Une nation qui, par exemple, n'a qu'un seul et unique type de nourriture résistante, dont toutes les huttes sont du même modèle, dont les armes semblent toutes être sorties du même moule, dont les hommes se marient au même âge et payent leurs femmes du même prix, cette nation-là, fort probablement, ne produira pas beaucoup de penseurs originaux et indépendants; tout progrès réel y est annihilé, car toutes choses y marchent ainsi qu'elles marchaient au temps des ancêtres. Les visages des membres d'une tribu peuvent différer entre eux tout comme ceux des Anglais, mais les cervelles qui sont derrière ces visages sont pratiquement comme si elles n'étaient qu'une. Elles semblent avoir été fabriquées dans un moulin qui ne produit qu'une « marque » et dont l'ordonnance doit être changée pour que des « marques » nouvelles et spéciales puissent être manufacturées.

Prenez même un porteur wanyamwezi, qui a voyagé et qui est, pour un Africain central, un homme éclairé. Qu'un événement se passe au camp, qui provoque une réaction de sa pensée, vous pouvez être certain que cet homme pense absolument dans la même direction que ses 300 ou 400 camarades en portage. Les 9/10 des caravaniers qui ont vu un incident pousseront la même interjection (manifestation de la même pensée).

Nous parlons des indigènes africains d'une façon trop prompte, trop superficielle et trop générale. Il importe de bien étudier une race ou une tribu avant de la juger, et il faut les analyser d'une façon approfondie avant d'obtenir une base exacte pour ce qu'on avance au sujet des noirs.

(*A continuer.*) Cap. Stairs.



Frontispice d'après un dessin original de M. Xavier Mellery.
(Exécuté à l'occasion des fêtes offertes aux explorateurs du Katanga.)

LES FÊTES DU KATANGA

Le retour simultané des expéditions Delcommune et Francqui, l'annonce des résultats considérables obtenus par chacune d'elles en même temps que le récit des difficultés sans nombre que les explorateurs ont rencontrées et dont ils ont victorieusement triomphé, ont provoqué en Belgique un vif sentiment d'admiration, et il a été décidé qu'à leur arrivée à Bruxelles, une manifestation nationale leur serait faite.

Un comité a immédiatement été constitué.

Il a été décidé que non seulement on fêterait les sept Belges qui rentrent, mais que la mémoire de ceux qui sont tombés serait honorée en même temps; qu'à juste titre, on rendrait hommage à la première des expéditions belges qui a pénétré dans le Katanga, celle de M. Paul Le Marinel, qui est actuellement au Congo pour la troisième fois.

Dans ses trois derniers numéros, le *Mouvement géographique* a publié un compte rendu complet, non seulement des fêtes offertes aux voyageurs, mais également toute une série de lettres et de rapports respectivement signés par chacun des sept membres des expéditions Delcommune et Bia. Chacune d'elles, de même que l'expédition Le Marinel, a largement contribué à nous faire connaître cette région lointaine du bassin du Congo, si longtemps fermée aux investigations de l'Europe, désormais reconnue; tout au moins dans ses grandes lignes.

La ville de Bruxelles et les huit autres chefs-lieux de province se sont inscrits pour prendre part à cette manifestation. Les autorités communales de Bruxelles ont reçu à l'hôtel de ville les Belges du Katanga et leur ont offert une représentation au théâtre de la Monnaie.

De son côté la commission organisatrice de la manifestation nationale a organisé des solennités. Il y a eu réception dans la grande salle du Palais des Académies, où le Roi a daigné remettre personnellement aux voyageurs des médailles commémoratives.

Enfin, la manifestation s'est terminée par un banquet qui a réuni 250 convives.

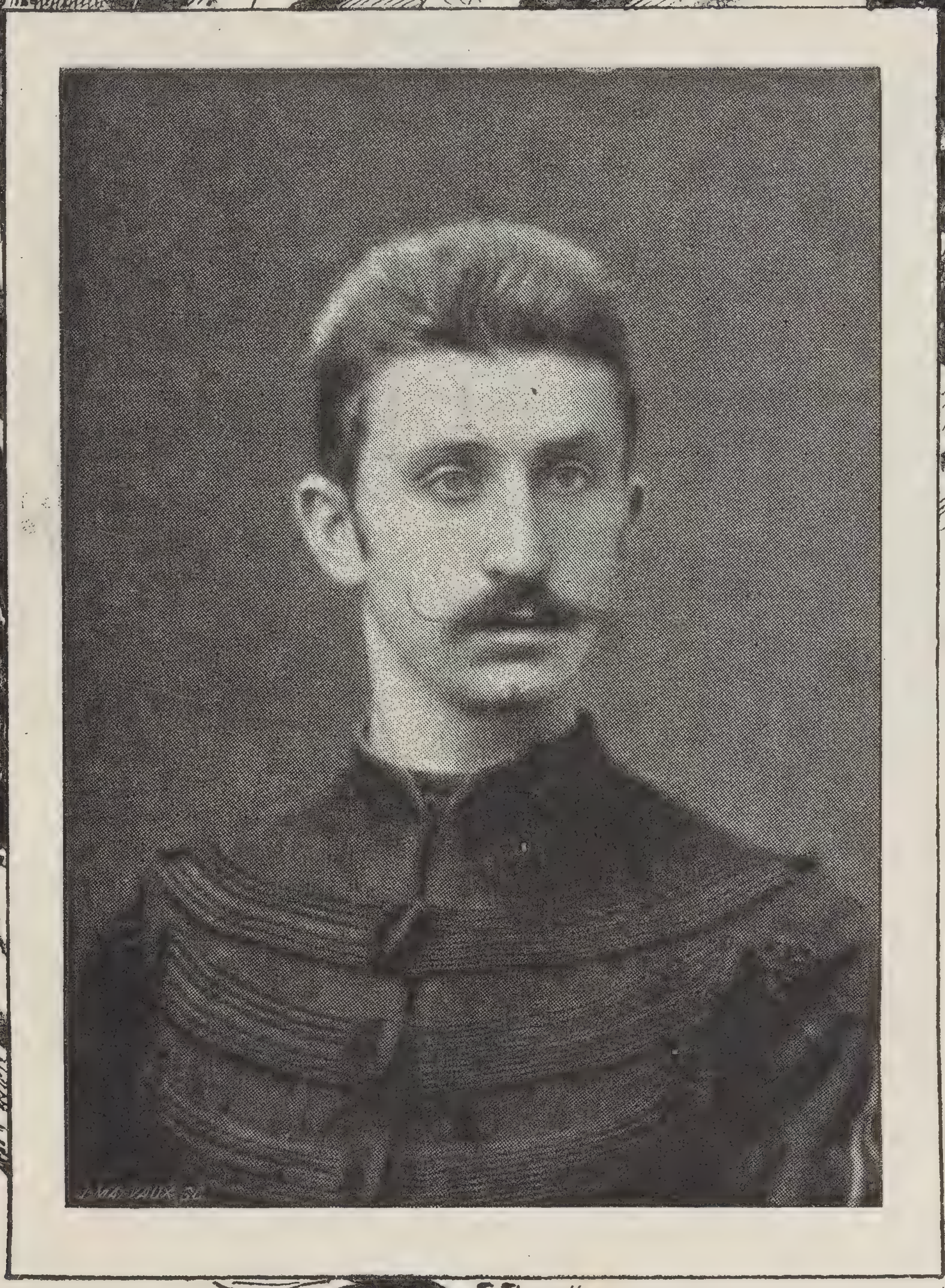
Nous ajouterons ici qu'avant de rentrer au pays natal, les membres des deux expéditions avaient déjà été l'objet, à Lisbonne, de démonstrations extrêmement flatteuses de la part du Roi de Portugal et de la Société de géographie de Lisbonne.

La réception par le Portugal n'est pas seulement un acte de de courtoisie international, un témoignage très naturel de sympathie à l'égard de voyageurs qui viennent d'accomplir une des plus grandes expéditions dont le centre de l'Afrique ait été le témoin; on peut dire aussi que c'est en quelque sorte un acte politique, de politique coloniale du moins. Quel que soit le désir qu'ait pu éprouver le roi de Portugal d'honorer les voyageurs belges qui viennent d'explorer et d'occuper le vaste territoire du Katanga, désormais une province de l'État indépendant du Congo, il est permis de se dire que son gouvernement a pu y voir aussi un acte constatant un rapprochement entre deux des États coloniaux installés dans cette partie du continent noir.

LE LIEUTENANT DUBOIS

Jules Dubois, né à Pesseux (province de Namur), le 23 décembre 1856. Lieutenant au 2e régiment de lanciers.

S'embarque le 19 octobre 1884 pour Zanzibar, en qualité d'adjoint à la cinquième expédition de l'*Association internationale africaine*. Rentre en Belgique le 24 mai 1885. — Engagé au service de l'État du Congo; s'embarque à Liverpool le 17 mars 1886. — Est adjoint au chef de la station des Stanley-Falls, le 15 juin suivant. — Noyé accidentellement dans la nuit du 28 août 1886, pendant la retraite qui suivit le siège de cette station par les Arabes.



Le 23 août 1885, sans avertissement préalable, dans le but de surprendre plus aisément les blancs, cinq cents Arabes attaquèrent au point du jour la station des Stanley-Falls, où se trouvaient M. Deane, chef de la station, et le lieutenant Dubois, avec une poignée d'hommes. Durant six jours et six nuits, les assiégés luttèrent sans trêve ni merci. Mais finalement, les hommes, découragés par la mauvaise qualité de leurs munitions, dont la moitié râtait, s'enfuirent le 28 août. Avec quatre soldats restés fidèles, les deux Européens se retirèrent pendant la nuit après avoir détruit la station. Tandis qu'ils longeaient le fleuve, le lieutenant Dubois tomba à l'eau. Quoique excellent nageur, il se noya, embarrassé qu'il était par les armes et les vêtements qu'il portait.

Trente jours après, Coquilhat retrouvait Deane, mourant de privation et de misère dans une cabane où les indigènes le cachaient soigneusement aux Arabes.

Parlant à Coquilhat de son adjoint, M. Deane fit l'éloge de la bravoure extraordinaire déployée par le jeune officier belge, de son sang-froid imperturbable, de son étonnante activité : « Au plus fort de la lutte, disait-il, il m'envoyait de petits billets écrits sur le genou pour demander des munitions nouvelles ou quelque autre chose. Ces notes étaient comme calligraphiées et ne trahissaient pas la moindre émotion. Vous pouvez être fier de compter de tels hommes dans votre armée, aucune autre n'en a de meilleurs. »

Les Arabes des Stanley-Falls venaient de Nyangwe, établissement fondé par eux en 1868 et que vient d'emporter d'assaut le lieutenant Dhanis qui, en 1885, était l'adjoint de Coquilhat. Ils avaient suivi la voie tracée, en 1876, par Stanley, et quand ce dernier revint, en 1883, aux Stanley-Falls, il trouva la région ravagée par les chasseurs d'hommes. Il y fonda une station dont le commandement fut donné à M. Binnie, auquel succéda plus tard le lieutenant Wester, qui conclut, en octobre 1884, avec les Arabes, un traité par lequel ceux-ci s'engageaient à ne pas dépasser les cataractes, même pour faire du commerce. A force de prudence, Wester parvint à éviter tout conflit. En janvier 1885, Van Gèle arriva aux Stanley-Falls et eut avec Tippo-Tip un entretien à la suite duquel ce chef s'engagea à rappeler ses soldats postés sur l'Aruwimi et le Lomami. Cette promesse fut tenue.

Un an après, le 14 février 1886, M. Deane prenait le commandement de la station. Désireux de protéger les indigènes contre les brigandages des Arabes, il fit des remontrances à Tippo-Tip. La situation se tendit et les rapports devinrent plus froids, sans cependant, dit M. Baumann, donner lieu tout d'abord à des appréhensions.

Tippo-Tip étant parti en avril, laissa le commandement de ses établissements à Bwana-Zige. Celui-ci aussitôt changea de ligne de conduite, et, à partir du mois de juillet, l'attitude des Arabes devint agressive. Le 14 août, ils attaquèrent la station, réclamant la mise en liberté d'une femme esclave; ils furent repoussés avec perte.

Le steamer *Stanley* était arrivé le 20 août avec le lieutenant Dubois, destiné à servir d'adjoint à Deane. Le bateau repartit le 22 en laissant aux deux Européens quelques maigres ravitaillements. Le 21, les Arabes étaient venus faire la paix avec les blancs et protester de leurs bonnes intentions. Le lendemain du départ du vapeur, ils n'en recommencèrent pas moins les hostilités. On sait le reste.

Dubois s'annonçait comme devant fournir, en Afrique, une belle carrière. C'était un homme de sang-froid et de grande bravoure. C'était, en plus, un cœur excellent, un camarade dévoué. Sa mort fut une perte sensible pour l'État, qui n'avait en ce moment sur le haut Congo qu'une poignée d'officiers pour représenter son autorité.

Vue prise sur le haut Congo. (D'après une photographie de M. William Forfeith.)

QUELQUES LÉGENDES BANGALA

Il est intéressant de recueillir les légendes et les proverbes, qui forment, pour ainsi dire, une histoire orale des peuples primitifs. On réunit ainsi, avant que les progrès grandissants de la civilisation européenne fassent disparaître à jamais ces restes d'une littérature parlée, une sorte de Folklore des nations nègres du Congo.

Nous publions aujourd'hui quelques légendes bangala recueillies de la bouche des indigènes par M. Ernest Deligne, agent de la Société du Haut-Congo. Elles décèlent, dans leur tournure naïve, une certaine finesse de pensée et reposent sur de malicieuses observations.

C'est une initiative heureuse qu'a prise M. Deligne. Nous voudrions voir nos amis du Congo nous envoyer chacun leur contribution à ces récits africains, qui renferment comme une vague et lointaine analogie avec les histoires légendaires dont fut bercée notre enfance.

L'humanité est la même sous toutes les latitudes; partout elle est éprise de l'inconnu, partout elle explique par le merveilleux les phénomènes ou les faits qui dépassent sa compréhension actuelle; partout elle commence de même son histoire : par la fable, par la légende.

A ce point de vue encore, ces dits naïfs, venus des lointaines forêts du continent noir, ont un mérite de plus qui séduira nos lecteurs. Voici quelques-uns des récits que nous transmet notre ami de la Mongala :

Le poa.

Il existe ici un oiseau bien désagréable pour le voyageur, dont il trouble le repos : c'est le poa. Le cri qu'il pousse et qui retentit sans interruption toute la nuit est : *Poa, poa*, ce qui, en langage indigène, veut dire chien.

Les indigènes content qu'au temps jadis cet oiseau, qui voyage beaucoup et au loin, avait remarqué un petit animal très docile et très obéissant dont il résolut de se rendre maître Il le guetta et un jour fondit sur lui et le rapporta dans son logis. Il remarqua que c'était une femelle et qu'elle allait avoir des petits. Il veilla sur la mère, éleva ses jeunes, qui, devenus grands, devinrent ses esclaves.

Le poa vendit plus tard à tous les oiseaux de son espèce des rejetons de cette nichée Il vivait heureux, bien servi, bien nourri, bien traité par ses esclaves. Malheureusement, sa prospérité devait avoir une fin. Un jour qu'il faisait très froid, il dit à son chien : Va-t'en là-bas chez les hommes me quérir du feu.

Le chien obéit; mais parmi les hommes il se trouva si bien qu'il ne voulut plus revenir, et oublia le chemin de la

maison du poa. Il fit mieux, il battit le rappel de tous ses semblables, qui accoururent en foule. Depuis ce jour, le poa, durant toute la nuit, redemande à cor et à cri son *boa, boa!*... qui ne revient pas.

L'hippopotame et le crocodile.

L'hippopotame et le crocodile sont bons compagnons. Jamais ils ne se battent; ce sont deux amis modèles.

Le crocodile dit un jour à l'hippo : « Si tu veux manger l'herbe tendre de mes domaines, je t'en accorde la permission, mais à une condition. Certes, tu es fort dans l'eau courante, mais reconnais que je suis, moi, maître des marais et des herbages qui bordent la rivière. Eh bien, entendons-nous. Toi, tu t'en iras à la recherche de toutes les pagaies dans lesquelles il y a beaucoup de monde, et tu les feras chavirer; moi, j'en profiterai pour manger, à satiété, cette bonne et tendre chair humaine; en échange, tu mangeras tant que tu voudras et tu dormiras dans mon royaume. »

Ainsi dit, ainsi fait.

Et voilà comment, depuis le jour où fut conclue cette alliance funeste, le pauvre noir, surpris par le monstrueux pachyderme, est livré par celui-ci à son ami le croco.

Fils des forêts, qui piroguez sur l'onde, prenez garde aux alliés de dessous les eaux!

Le chimpanzé.

Le chimpanzé était tous les jours poursuivi par les enfants des villages. On lui jetait force flèches et des projectiles de tout genre. Un jour, pourtant, il ne s'enfuit plus; à l'étonnement général des noirs, on le vit venir armé d'une lance, et il tua même un indigène. C'est alors qu'un des chefs noirs dit au grand singe :

« Qui donc t'a donné cette lance? »

Le singe répondit : « A mon tour, je te demande qui m'a volé mes lances?... N'est-ce pas toi, homme, ne suis-je pas ton père? »

Les étoiles, le soleil et la lune.

Les étoiles sont les esclaves de la lune.

Le soleil est épris de la lune. Amoureux et transi, il poursuit sans cesse sa bien-aimée, mais n'obtient que rarement que sa flamme incandescente soit calmée par les attentions de sa belle.

Quand la lune reçoit le soleil et que les deux amants s'oublient dans leur duo, le ciel devient sombre et l'obscurité cache leurs amours. (Il s'agit évidemment ici d'une éclipse.)

Comment sont venus les Gombes (gens de l'intérieur.) (Légende dite par les gens de l'eau.)

Le mari et la femme s'en allèrent un jour à la pêche. Avant de quitter la case conjugale, ils confièrent leur foyer à leur chien :

« Garde bien la maison, lui dirent-ils, garde bien les poissons qui s'y trouvent, car nous allons en chercher encore, et tu seras récompensé. »

Ses maîtres partis, le chien, pas bête, se dit : « Pourquoi, tous les jours, me force-t-on à garder de bonnes et belles choses, et pourquoi ne me donne-t-on jamais rien? Il faut changer cela. »

Et l'infidèle surveillant se met à manger les provisions de ses maîtres.

O merveille, son repas fini, il se sent tout transformé. Le maigre et pauvre hère de jadis est devenu gros et gras. Ses forces ont décuplé! Et voici qu'il se couvre des étoffes de son maître. Tout fier, il s'en va se mirer dans l'eau et se juge aussi beau que ses patrons. Comme il s'en revenait tranquillement vers la maison, il voit tout à coup s'approcher ces derniers; pris de peur, il se sauve dans le bois.

Longtemps après, alors que, métamorphosé, il avait fait souche d'homme, il se sentit pris de nostalgie et revint visiter les lieux où se passa son enfance. Il s'y fixa de nouveau. Ses descendants sont les Gombes.

Et voilà pourquoi le Gombe hurle comme un chien quand il vous parle.

Le midjiji.

Midjiji (le revenant) fut le premier nom que les Bangala donnaient au blanc (Stanley). Ils hésitaient à entrer en relations avec lui et à accepter ses cadeaux, de peur que le *Likundu* (le mauvais esprit) ne s'introduisît chez eux en même temps que ces présents tentateurs.

Les premiers steamers que virent les Bangala leur firent supposer que les blancs n'étaient autres que les rois de l'eau, faisant, Lohengrins de l'équateur, traîner leurs bateaux par de grands poissons, ou par des hippos. Les naïfs enfants d'Iboko prenaient la chaudière des steamers pour une grande casserole où le blanc faisait cuir la nourriture qu'il donnait aux aquatiques attelages de ses bateaux. Les steamers, eux, furent baptisés du nom de *cumba* par les sujets de Mata Buike.

Comme ceux-ci voyaient le blanc descendre fréquemment au fond de son bateau pour y chercher des perles, des mitakos et d'autres marchandises, ils soutenaient avec conviction que les hommes du *Mputu* (de l'Occident) s'en allaient ouvrir, à fond de cale, une porte pour quérir leurs trésors au fond de l'eau.

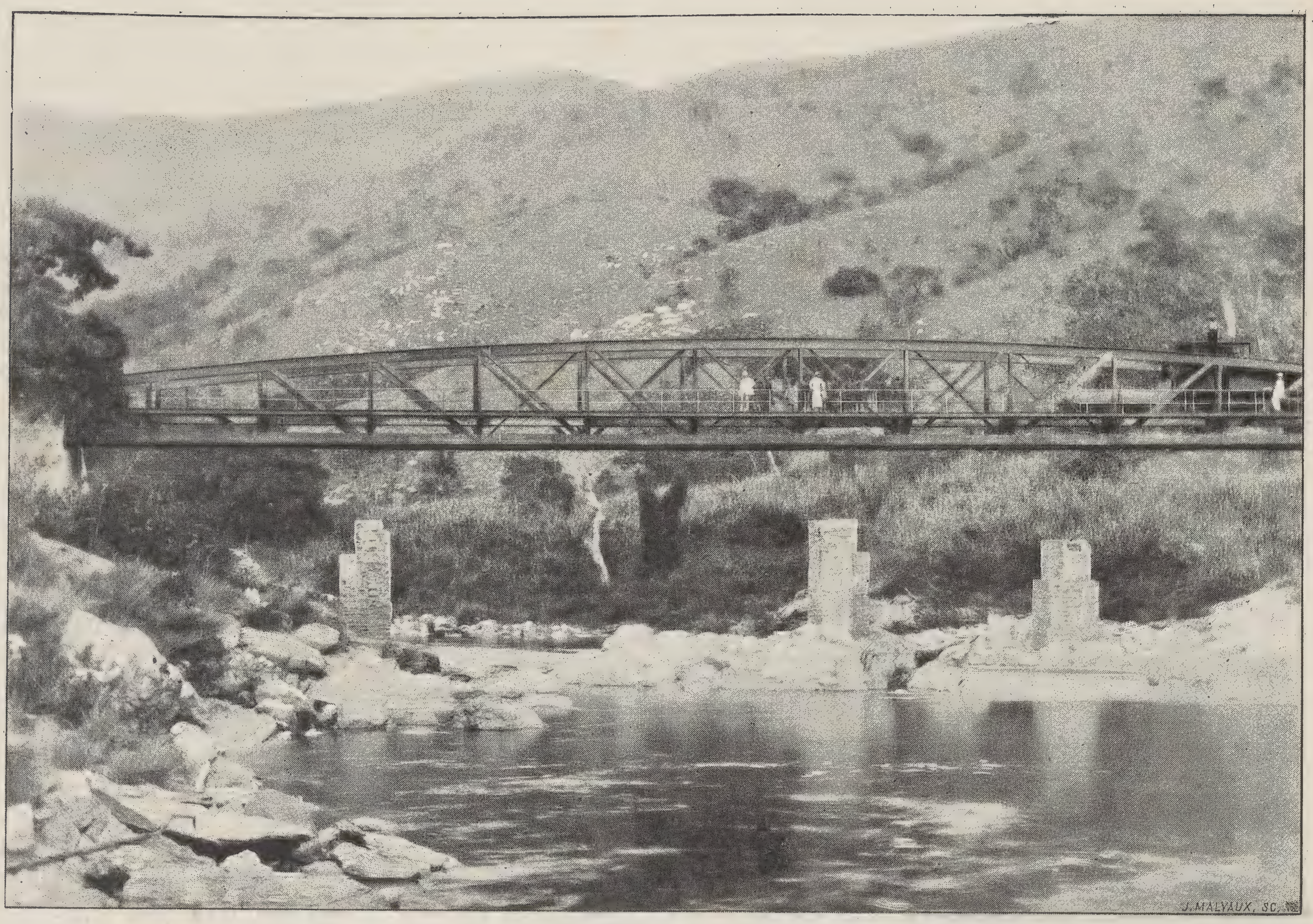
Le blanc s'en va et revient. C'est bien un *midjiji!*

Quelques présages.

De petits poissons qui sautent hors de l'eau, la rencontre d'un serpent qui nage vers la barquette, un hippo qui précède la pirogue, sont considérés par les Bangala comme des présages de victoire.

Au contraire, un hippo qui vient à la rencontre d'une pirogue, et une très forte pluie, constituent de mauvais présages.

Ernest Deligne.



Vue générale du pont de la Mpozo. (D'après une gravure du Dr Étienne.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE PONT DE LA MPOZO

Le dernier courrier du Congo nous a apporté, entre autres photographies prises à notre intention par notre ami et collaborateur M. le Dr Étienne, un nouveau et très joli cliché représentant le pont de la Mpozo.

Bien que nous ayons déjà reproduit une vue de ce pont dans notre numéro du 25 septembre 1892, nous croyons intéressant de montrer aujourd'hui à nos lecteurs cet ouvrage d'art — le plus considérable de ceux que franchit le chemin de fer dans la première partie de son parcours — entièrement dégagé du pont de service qui avait été employé au montage de la partie métallique et qui empêchait de se rendre un compte exact de l'importance du travail.

Ainsi débarrassé de l'amoncellement de poutres qui arrêtait la perspective, le pont de la Mpozo apparaît dans toute la légèreté que les auteurs du projet se sont plu à lui donner en même temps qu'ils lui conservaient toutes les garanties de solidité nécessaires.

Notre gravure représente le pont vu d'amont. On aperçoit, accolée au tablier métallique, une passerelle réservée aux piétons et sur laquelle se trouvent deux Européens accompagnés de plusieurs nègres.

Cette passerelle a été construite par la Compagnie du chemin de fer à la suite d'une entente avec l'État du Congo, afin de faciliter le passage de la rivière aux nombreux porteurs qui circulent continuellement dans cette région.

Jadis, la traversée de la Mpozo par les caravanes se faisait à environ 800 mètres en amont, au moyen d'un bac. Mais, indépendamment de la perte de temps que présentait ce système, il y avait également des interruptions à redouter dans le service à la saison des pluies, lorsque, par suite de crues subites, la rivière devient torrentueuse et parfois inaccessible.

Actuellement, de pareils inconvénients ne sont plus à craindre, le pont du chemin de fer ayant été établi à un niveau supérieur de deux mètres à celui des plus hautes eaux constaté le 15 décembre 1891.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

IV. — DE MPWAMPWA A TABORA *(Suite)*.

Fourbes noirs. — Sans-gêne des indigènes qui s'engagent. — Du danger d'être trop optimiste. — Les Wasanga. Inertie des indigènes. — Girafes dans la savane.

22 août 1891.

MARCHÉ pendant quatre heures un quart à petits pas, jusqu'à l'emplacement d'un village abandonné dans la Gunda-Kali, et campé près de citernes creusées dans le lit d'une rivière. Nous avons avancé avec facilité, grâce à la précaution que j'avais prise de me pourvoir de porteurs supplémentaires, ce qui a permis aux malades et aux affaiblis de périgriner sans charge.

Je commande maintenant une troupe de 2,250 personnes. Notre camp couvre 160 ares de terrain. Je commence à me trouver un air de général. Il ne m'arrivera peut-être plus jamais de la vie d'avoir encore une fois tant de monde sous mes ordres. Je le voudrais, cependant, car il n'y a pas de plaisir sur la terre qui vaille celui de commander ses co-mortels pour une bonne cause.

Altitude du camp : 3,700 pieds.

J'ai dû laisser deux malades à Mualala. Les emmener avec moi eût été le signal de leur mort

Je voudrais montrer, par un exemple, comme l'homme blanc est mis dedans par le noir. La scène a commencé hier et finira à Kwawamba, à quatre journées en avant d'ici. Hier, à Mualala, en présence de quatre de mes chefs, de trois chefs wanyamwezi et d'autres, j'engage dix-neuf porteurs pour aller de Mualala à Kwawamba en cinq étapes Le prix convenu était de 4 dotis par homme, *nourriture à sa charge.* Cette dernière condition fut stipulée expressément à leur demande. Nous venions d'arriver au camp. Je procédais à la distribution des rations d'étoffe à des porteurs qui nous accompagnent jusque dans l'Unyanyembe (15 étapes). Aussitôt les dix-neuf porteurs de Mualala s'avancent et nous disent : « Nous n'avons pas de vivres et nous désirons notre *upandi* (1/2 doti) par homme. » Je réponds : « Oui, mais hier vous avez fait accord avec moi que vous vous chargiez vous-mêmes de votre nourriture. — Parfaitement, mais nous désirons notre 1/2 doti et 4 dotis en plus pour notre salaire. »

Ils savent très bien qu'ils me tiennent, et que s'ils s'en allaient je resterais en plan avec mes dix-neuf charges. Je suis donc forcé de répondre : « Très bien, je vais vous payer votre 1/2 doti. » Je pensais à part moi : A Kwawamba, je vous tiendrai à mon tour, et je rattraperai mon 1/2 doti en ne vous payant que 3 1/2 dotis de salaire.

Je me félicitais du bon tour que j'allais jouer à ces maîtres chanteurs noirs, quand, après réflexion, je me suis aperçu que, si j'agissais ainsi, je ferais une insigne et folle maladresse. En effet, à Kwawamba, ils auront de nouveau barre sur moi, car si je mettais mon plan à exécution, ils s'en iraient déambuler de par les villages, racontant que je suis un mauvais blanc, si bien que je serais encore une fois avec mes dix-neuf charges sur les bras, et que je n'obtiendrais personne pour les porter, car pas un seul villageois ne voudrait risquer de se mettre à mon service après que, malgré la justice de ma cause, j'aurais acquis une aussi mauvaise réputation. Et voilà comment le nègre sauvage et grossier joue le civilisé et le fait danser comme il chante. N'est-ce pas purement et simplement un vol? Ah! si je n'avais pas besoin d'autres porteurs à Kwawamba, comme je me ferais justice à moi-même en ne leur payant que 3 1/2 dotis à chacun! Je ne raconte pas ceci dans un accès d'humeur sombre, ou pour dénigrer le nègre, mais uniquement pour citer un exemple entre mille de la façon dont la loyauté la plus élémentaire est violée contre le blanc, lequel doit, lui, faire stricte justice au noir, tandis que celui-ci en retour le trahit de toutes façons.

J'ai toujours été d'opinion qu'un nègre non éduqué ou non civilisé ne comprend pas la nature d'un contrat. Il en est de même des Arabes. Un contrat conçu en bonne et due forme, dressé devant des bandes de témoins et compris dans toutes ses clauses par blancs et noirs, est fait et accepté. Si, dans la

suite, ce qui est possible, le contrat ne convient plus au moricaud, il n'aura pas l'ombre d'un remords à tout violer et à laisser aller les choses comme elles voudront. Si, au contraire, il trouve que tout va bien et qu'il y gagne, il se refuse à comprendre pourquoi, à son tour, le blanc voudrait annuler le contrat. En réalité, un grand nombre de noirs pensent que tout doit se résumer en « prendre », jamais en « rendre ».

On a beaucoup trop écrit sur la bonne nature du noir. Il a, certes, une immense quantité de bonnes qualités; il est gai, en général peu vindicatif, et il a beaucoup de côtés amusants dans le caractère. Mais, en généralisant, on peut dire qu'il n'est pas le parangon de vertu décrit par certains voyageurs. Il ne vaut certes pas, pour la plupart des cas, mieux que le blanc, quoi qu'on en dise.

Les Européens qui, revenant de cette contrée, rentrent chez eux et le jugent avec pessimisme, ne font pas de mal, s'ils ne font pas de bien, car tous les immigrants et les capitalistes sont avertis qu'il n'y a, dans le pays, que peu de choses qui puissent leur être utiles.

Mais les optimistes qui décrivent, avec une encre dorée, bien des choses qu'ils n'ont pas vues, qui multiplient cent têtes de bétail jusqu'à ce qu'elles deviennent des milliers, qui dépeignent la contrée comme un pays où tout le monde peut vivre et prospérer, ceux-là méritent les malédictions de tous les hommes amoureux de la vérité. A mesure que les générations se développent et que leurs exagérations viennent à être découvertes, ils seront maudits plus longuement et plus haut encore que leurs panégyriques par ceux qui, sur la foi de leurs dires, ont exposé leur argent et ont vu sombrer jusque leur dernier sou.

L'Afrique est comme tout autre pays; il y a des endroits bons et d'autres mauvais, des contrées riches et d'autres désertes. Dans telle localité, le blanc, en étant sage et prudent, prospérera; dans telle autre, il sera enlevé par la fièvre et ne saurait pendant des siècles créer des établissements viables. Avec une bonne administration à la hauteur de sa tâche, des chemins de fer et des routes vers la côte, d'énormes régions pourraient être exploitées et produire des richesses tout en s'enrichissant encore elles-mêmes. D'autres contrées ne rapporteraient pas même de quoi y ériger une simple station. importe donc que nous soyons prudents dans nos descriptions, car il pourrait se faire que, se basant sur nos affirmations, certains pourraient y risquer leurs capitaux et leur vie.

23 août.

Arrivés à Wali après une marche de cinq heures cinquante minutes et après avoir fait un trajet de 21.5 kilomètres. Il n'y a qu'une seule tembe ici, mais l'eau est bonne. C'est un lieu de repos au milieu de la Gunda-Kali. Nous rencontrons une caravane de Wanyamwezi, en route pour Bagamoyo. Mes hommes ont parfaitement accompli l'étape.

24 août.

Levé le camp à 10 h. 45 m. du matin, marché jusqu'à 4 h. 30 m., puis campé à Salalo. Tous les renseignements que j'avais obtenus disaient qu'il n'y avait pas d'eau à cette place. Je résolus donc de *tireka*, c'est-à-dire de rester au camp jusque, par exemple, 11 heures, de marcher ensuite jusque 5 h. 30 m. du soir, puis de bivouaquer sans boire et de repartir le lendemain, de façon à atteindre l'eau à 10 heures du matin.

J'ai horreur de ces *tirekas* parce que, au cours de ces marches, on perd toujours du monde. Aussi, jugez de ma joie, en arrivant ici, d'y trouver suffisamment d'eau pour 800 personnes. Un certain nombre d'hommes avaient, ce matin, emporté des gourdes bien remplies, de sorte qu'on pourra s'arranger.

25 août.

Après trois heures quarante minutes, nous arrivons à Itawa, une dépendance de Kwamba. Nous sommes maintenant dans un nouveau district, celui des Wasanga. Ce sont les restes d'une peuplade qui jadis occupait la contrée au sud de celle-ci. Ils étaient, en leur temps, de fameux Ruga-Ruga ou voleurs de grand chemin, mais ils ont vendu maintenant, en échange d'étoffe, aux Arabes de passage, leur poudre et leur fusil, et ils ont dû, par suite, forcément s'adonner à l'occupation plus pacifique de la culture de la terre et du portage. Voilà donc prise sur le vif l'histoire d'une petite tribu africaine.

En 1877, les mêmes hommes qui m'ont apporté aujourd'hui des vivres étaient la terreur des caravanes traversant la Gunda-Kali. A l'heure présente encore, plus d'un Arabe passant par ces lieux sent se réveiller de cuisants souvenirs en se remémorant plus d'un beau ballot d'étoffes perdu. Actuellement, la moitié au moins des adultes du district ont été à Bagamoyo et en ont rapporté des charges pour eux-mêmes ou pour le compte de Wanyamwezi. Il n'existe pas une livre de poudre, aujourd'hui, dans le village.

Le chef d'Itawa se nomme Charula. C'est vraiment un homme à l'esprit large. Il préconise la construction de quelques villages en plus dans la Gunda-Kali, afin d'interrompre les trop longues étendues de territoire aux éreintantes broussailles et de venir en aide aux caravanes en faisant des provisions d'eau et de vivres. Mais Charula, avant d'entreprendre ce travail, désire que les Allemands lui garantissent que les villages ne seraient pas attaqués par les hommes de Muini Mtwana. Avec trois villages en plus, l'un à Lali, l'autre à 7 milles à l'ouest et un troisième à l'est de Salalo, tous les dangers d'une traversée de la Gunda-Kali pendant la saison sèche viendraient à disparaître Charuba vit très légitimement dans la crainte de Muini Mtwana, qui réside au sud, et, afin d'éviter une surprise, il a fait alliance avec Kwamba et les gens de Mualala (Wagogo).

Hier, en arrivant au camp, je me suis assis, par curiosité, à côté des citernes, tandis que 1,100 individus y venaient puiser de l'eau. Quelle intéressante étude de mœurs africaine j'ai pu faire là ! La brume commençait lorsqu'arrivèrent environ 300 Wanyamwezi, qui se jetèrent dans les flaques d'eau destinées à nous abreuver. Le résultat de ce bel exploit fut de troubler l'onde, de faire venir la vase à la surface et de convertir les trous à eau en un amas boueux. Trente ou quarante personnes à peine purent encore se procurer de quoi se désaltérer. Je reconnais bien là l'Africain. Il y a, par exemple, suffisamment d'eau pour 500 hommes dans un puits. Les premiers dix hommes qui arrivent rempliront leurs gourdes, puis barboteront dans l'eau, mêlant la vase au liquide si bien que celui-ci n'est plus buvable et que, à cause de leur imprévoyance, leurs camarades assoiffés, venant avec l'arrière-garde, ne trouveront plus rien à boire, à moins de manger de la boue.

J'ai souvent remarqué que si les noirs peinent parfois très durement pour subvenir à leurs besoins individuels, ce n'est que très rarement qu'ils travailleront de même pour autrui, à moins qu'ils n'y trouvent un profit personnel Il n'existe pas chez eux, en effet, de pouvoir central qui oblige à accomplir certains travaux pour le bien général de la communauté. Tous

mettront la main à la besogne s'il s'agit, par exemple, de bâtir un boma pour la défense commune ou pour planter la moisson; mais s'il y a lieu de curer une citerne, qui donc s'en inquiète?... On en creuse une nouvelle.

Un arbre croît en travers du sentier, à l'entrée du village, qui l'abattra? Personne; on passera des deux côtés, jusqu'à ce que l'arbre se dessèche. Alors, les femmes en convertiront une partie en bois à brûler et les fourmis blanches, aidées des scarabées, feront leur affaire du reste. Supposons une grosse branche qui émerge d'un arbre au-dessus du sentier et qui force les porteurs à se baisser et à franchir en cette position, au prix d'une grand effort, ce pas dangereux. Une caravane de 3,000 Wanyamwezi se glissera sous la branche, chaque porteur baissant la tête et traînant sa charge, alors qu'il eût été si facile à l'homme de tête de se débarrasser de l'obstacle en trois ou quatre coups de hache. Mais pour que ces quelques coups soient donnés, l'homme blanc ou l'Arabe doit être là, — jamais le nègre n'y pensera.

26 août.

Arrivés chez Kwawamba, après une heure trois quarts de marche. Au loin, sur une petite colline, j'aperçois, au milieu de quelques palmiers rondiers croissant dans la savane, des girafes dressant leur long cou pour nous regarder passer, à près d'un kilomètre de leur gîte.

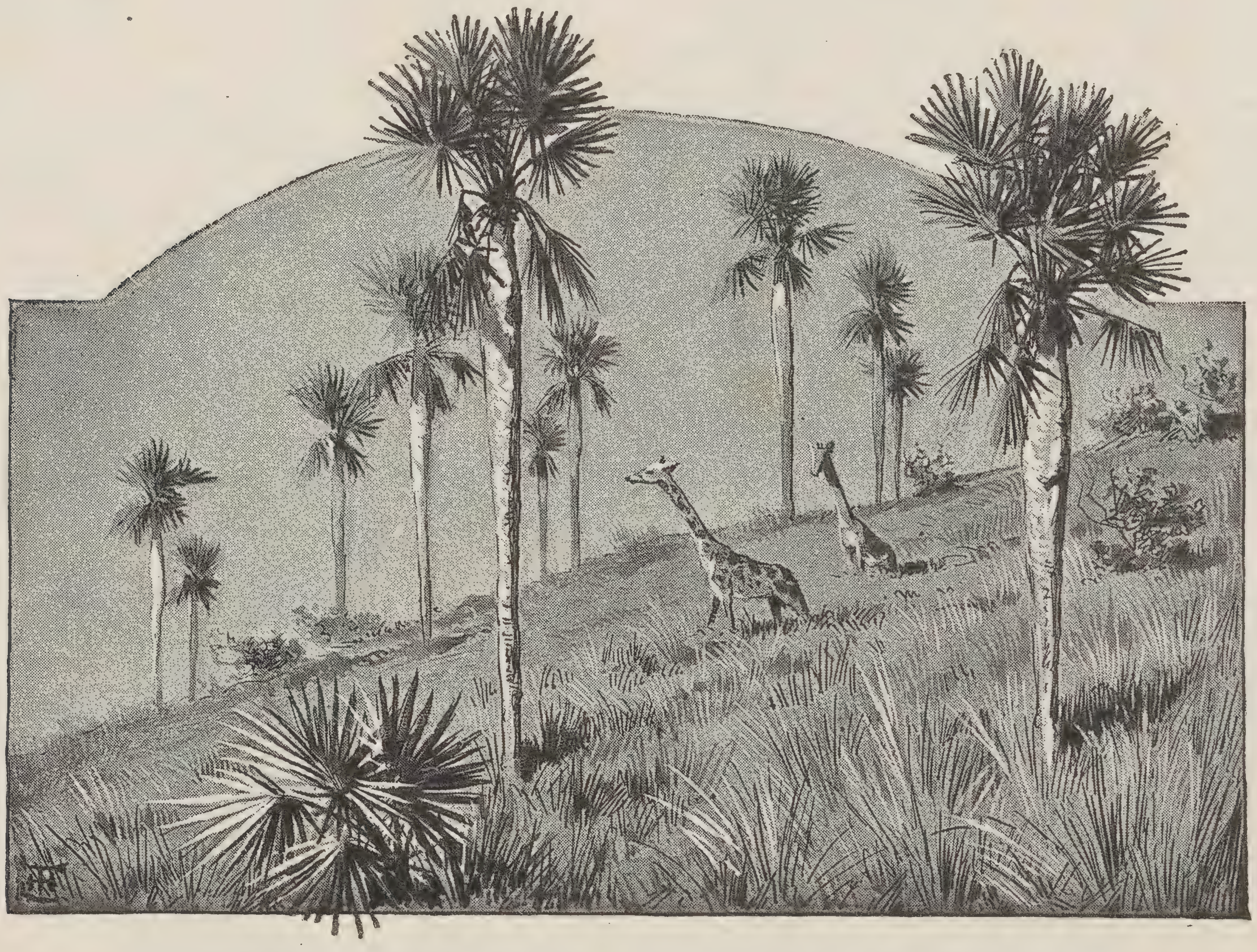
A midi, le chef, qui a réclamé le hongo à tous les Arabes qui ont passé, est venu me voir, et il a été très doux. Il m'a offert une chèvre, disant qu'il est très pauvre, ce qui est faux, car sa tembe est remplie d'excellentes étoffes volées aux Arabes et aux Belutshi. Pendant une heure, je lui ai parlé et je l'ai effrayé en le menaçant de l'arrivée prochaine des soldats allemands. Ce détroussement de caravanes inoffensives est quelque chose de monstrueux, surtout quand l'eau sort de sources, et peut être obtenue sans difficulté, sans devoir creuser des puits. Je lui ai dit que son pays mourrait, que le blanc lui prendrait ses chèvres et ses grains, et qu'alors il serait vraiment pauvre. Pourquoi laisserait-on cet homme voler de pauvres marchands de 300 mesures d'étoffes en une fois? L'eau, le bois à brûler et les grains ne devraient pas être imposés quand c'est la nature qui les fournit sans peine pour l'homme; mais si l'indigène a creusé des puits, alors il n'est que juste d'en payer l'usage. On n'exige pas de hongo de moi, cela se comprend, car des gens comme Kwawamba ont peur de moi. Je refuserais de payer, dussé-je me battre, car cette taxe est un pur vol de la part d'un chef, du reste très faible.

27 août.

Halte chez Kwawamba, pour donner du repos aux malades. J'enrôle 25 porteurs, car ceux recrutés à Mualala ne veulent pas aller plus loin. J'ai un autre entretien avec le chef Wamba, et j'ai passé une heure intéressante à lui parler de l'Europe et de son pays. Il est à la merci de deux ou trois de ses chefs supérieurs, il obéit à leur « chaouri » et en souffre. J'ai acheté du bétail pour en faire cadeau à mes hommes, mais le prix en est presque prohibitif : 6 dollars pour une vache en pauvre condition, c'est exorbitant; mais maintenant que presque tout le bétail a péri, 5 dollars seraient un prix plus que suffisant. Nos nuits sont rendues insupportables par le braiment d'innombrables baudets, ceux de ma troupe et ceux des caravanes adjointes. Mon âne, un beau et fort gaillard, est, de loin, le plus bruyant. C'est lui qui, généralement, donne le signal, et aussitôt tous les baudets des caravanes lui répondent. Toutes les demi-heures, le concert recommence, d'autant plus agaçant que les ânes, attachés tout contre la tente par peur des lions, nous braient pour ainsi dire dans les oreilles.

J'ai de longues conversations avec le belutshi Sadoria. C'est un mahométan, très attaché aux Arabes, mais il déclare que son amitié pour les Anglais dépasse tout autre sentiment chez lui. C'est un commerçant habile, qui sait garder son calme et son sang-froid dans les moments difficiles, et qui est très au courant des nécessités de l'Afrique orientale. Je compte qu'il m'aidera à Tabora, et, peut-être plus loin, chez les Manyema, et qu'il donnera à ses gens de bons renseignements sur moi, car j'ai été bon et courtois pour lui.

(*A continuer.*) Cap. Stairs.



Palmiers rondiers (*Borassus flabelliformis*) et girafes.

LE PANGOLIN

Le pangolin est un édenté complètement privé de dents, qui a les caractères généraux des fourmiliers, sauf que le dessus du corps, y compris la queue, est couvert d'écailles cornées disposées comme celles d'un cône de pin. Ces écailles distinguent le pangolin de tous les autres animaux. Il se caractérise, en outre, par un corps et une queue allongés, des jambes courtes, terminées par cinq doigts armés d'ongles fouisseurs très robustes, une petite tête terminée par un museau conique et pointu; la face inférieure du corps est nue avec quelques poils soyeux clairsemés.

Quand l'animal se roule en boule, les écailles se soulèvent, leurs bords tranchants forment des saillies et constituent un puissant moyen de défense. Ces caractères se rapportent aussi bien aux espèces de l'Asie et de l'archipel Indien qu'à celles de l'Afrique, mais le pangolin tricuspide est la seule espèce du genre qu'on rencontre au Congo et ne peut, par conséquent, être confondue avec aucune autre.

Le singulier animal représenté sur notre gravure est le pangolin des steppes (*Manis Temminckii*), rencontré par Junker chez Semio, un grand chef niam-niam qui habite un territoire considérable au nord du Bomu, où les agents de l'État du Congo ont noué des relations avec lui.

Le pangolin habite l'Afrique occidentale, depuis la république de Libéria jusqu'au Congo, où il paraît être rare. Il se trouve aussi dans les steppes du Soudan et dans le bassin de l'Uelle et du Bomu.

Les Arabes le désignent sous le nom de *Abu-Khirfa*, ou père des écorces. On le rencontre dans les steppes, dans les savanes désertes où il trouve la solitude qu'il recherche et les termites dont il se nourrit.

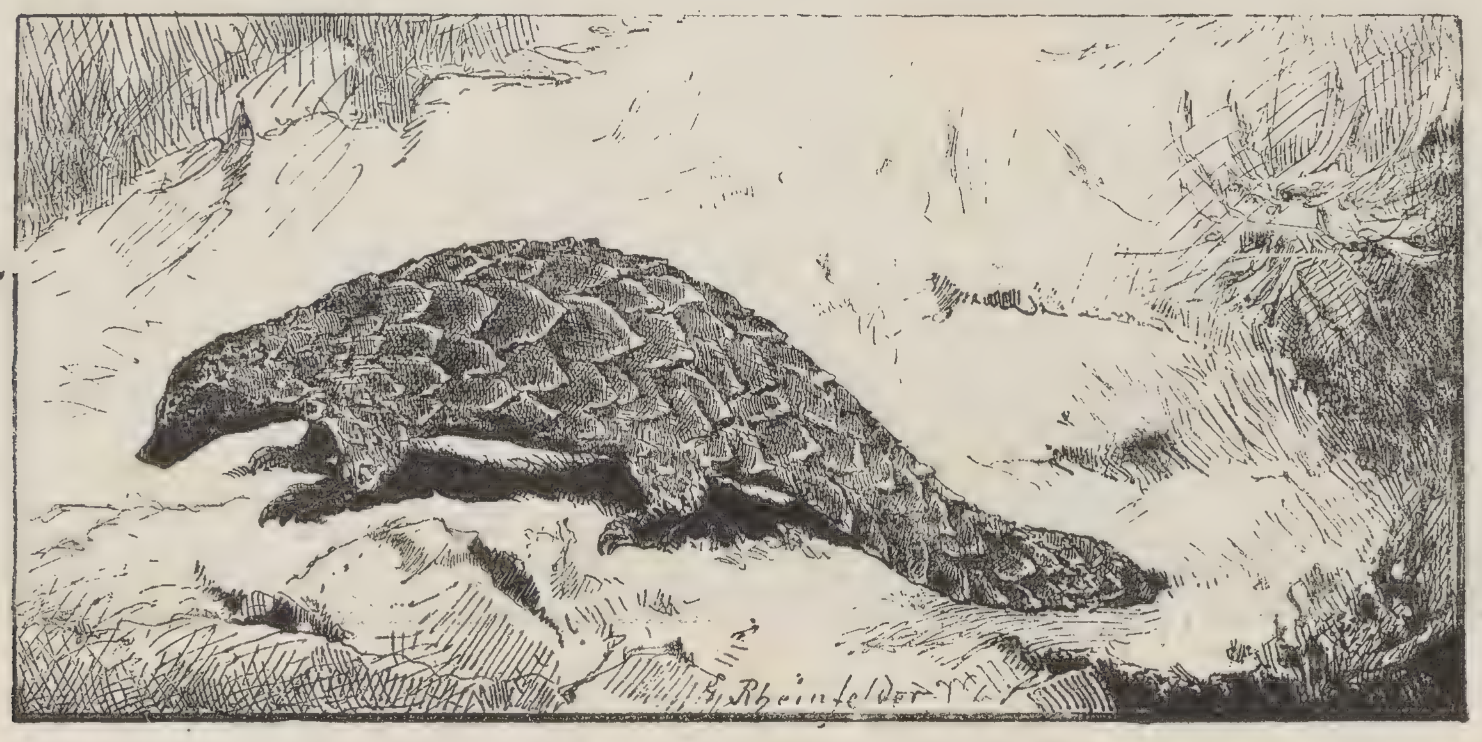
H.-H. Jonston, dans son livre *River-Congo*, dit qu'il en a rencontré à Banana et que le pangolin fait partie de la faune du Congo. Capello et Ivens l'ont vu sur les bords du Cunene et du Cubango.

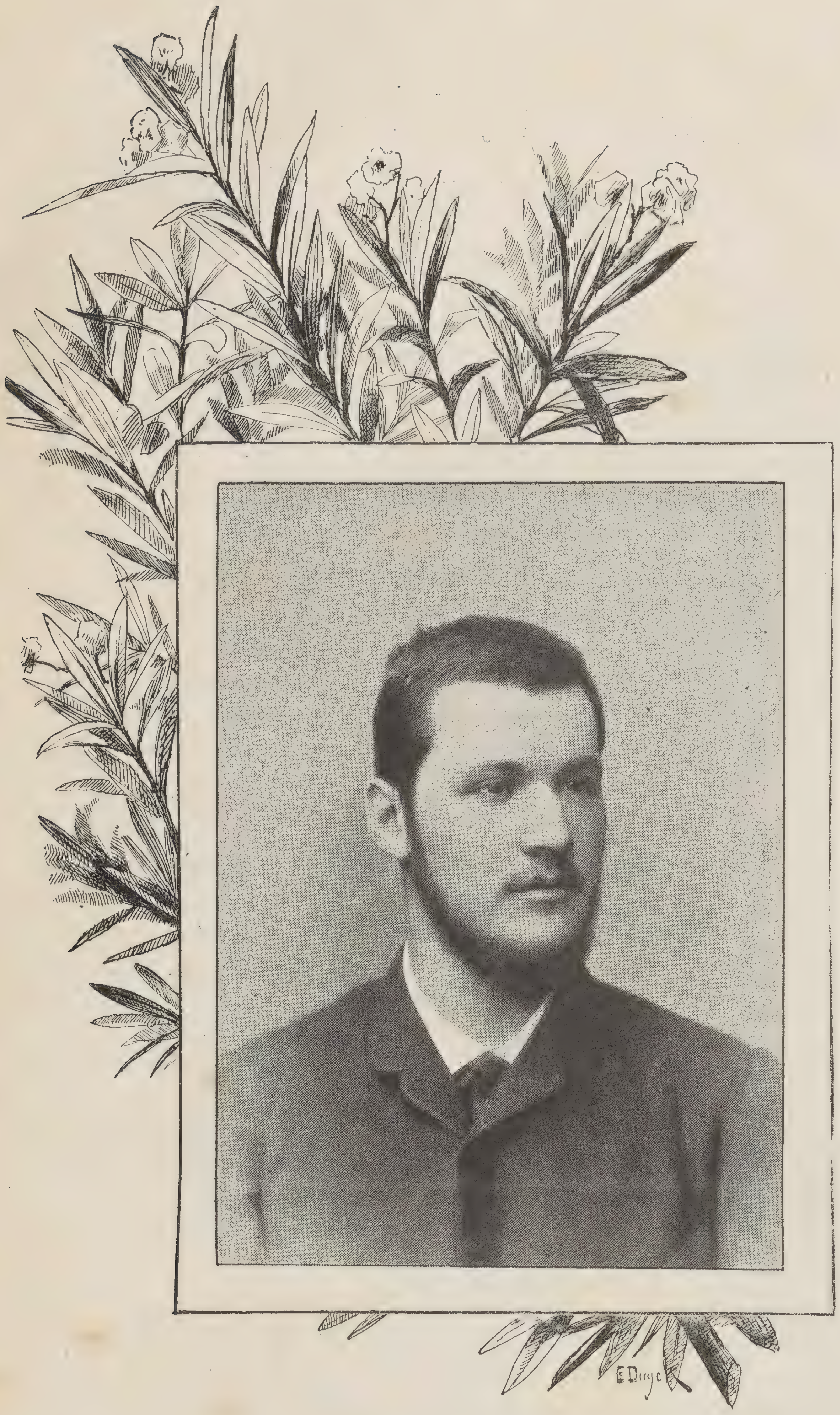
C'est un animal bienfaisant, car il fait une guerre incessante et sans merci aux fourmis qui, souvent, par leur nombre, leur audace et leur voracité, sont un véritable fléau dans les villages et pour les caravanes en marche.

Il vit seul dans un terrier et y reste caché pendant le jour pour n'en sortir que la nuit, ce qui fait qu'il est rare de le rencontrer. Tous ses mouvements sont lents; il marche avec paresse sur ses pattes de derrière, son corps étant presque horizontal, ses pattes de devant pendent de façon que les ongles touchent à peine le sol; sa queue lui sert de point d'appui.

On ne sait rien de certain sur sa reproduction; il paraît que la femelle n'a qu'un petit, qui naît couvert d'écailles molles.

La chair de cet animal est fort recherchée par les indigènes. Mais comme il est fort difficile à trouver, à cause de ses habitudes craintives, il est réservé à la cuisine des chefs. Capello et Ivens racontent que les noirs du Cubango considèrent cet édenté comme un signe de bonheur. Lorsqu'ils ont découvert un terrier dans lequel gîte un pangolin, ils s'en emparent et amènent un bœuf qu'ils abattent au-dessus du terrier. La chair du bœuf est ensuite cuite avec celle du pangolin et distribuée entre les chasseurs. Les écailles du mangeur de fourmis sont ensuite soigneusement ramassées et partagées entre les assistants, qui les conservent précieusement à titre d'amulettes.





D^R^ OSCAR BAUMANN

Né à Vienne le 25 juin 1864. Docteur en philosophie.
Adjoint à l'expédition du D^r^ Lenz. Remonte le Congo jusqu'au Stanley-Falls (1885-86). — Adjoint à l'expédition du D^r^ Meyer au Kilimandjaro (1888). — Explore l'Usambara et les régions voisines pour la *Société allemande de l'Afrique orientale* (1890). — Chef de l'expédition pour l'exploration du pays des Massaï, pour le compte de la *Société allemande* et du *Comité antiesclavagiste*. Découvre les sources les plus méridionales du Nil (1891-93).

Un des aspects les plus intéressants de l'histoire coloniale africaine de ce temps-ci, c'est l'extraordinaire aptitude déployée par des nations qui semblaient jadis, pour des esprits peu clairvoyants, indifférentes aux entreprises colonisatrices. Les Belges et les Allemands sont au premier rang parmi ces nations.

Avant les temps récents, les Allemands n'avaient guère produit d'œuvre coloniale que par les timides essais des électeurs de Brandebourg sur la côte occidentale de l'Afrique. D'emblée ils se sont révélés comme des explorateurs et des colonisateurs remarquables. Leurs progrès dans le Zanguebar, le Kamerun et le Togoland sont dignes de l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux questions d'outre-mer. Ils comptent parmi les principaux explorateurs de ces dernières années. Pour ne pas remonter au delà d'une quinzaine d'années, citons, au courant de la plume, Junker, Wissmann, Émin, Stuhlmann, Wolf, Pogge, Buchner, von François, Baumann, Peters, Reichard, Zintgraff, Morgen, Flégel, etc.

L'expansion de la race germanique est un des phénomènes les plus remarquables de ce siècle. Du jour où leur unité politique eut été consommée, les Allemands se montrèrent, industriellement, commercialement et scientifiquement, des maîtres colonisateurs. Leur race se prête bien d'ailleurs à ce rôle nouveau. Nourris de science et imbus d'une forte et saine discipline, ils marchent vers leur but avec méthode, persévérance et foi, sans se laisser rebuter par les obstacles, sans se laisser décourager par les insuccès. Ils sont partout aujourd'hui en Afrique. Au Cap, ils ont formé de fortes et florissantes communautés; au Maroc, ils ont conquis le deuxième rang au point de vue commercial; on les retrouve même en Algérie, en Tunisie et en Égypte, où partout ils se font priser pour leur travail, leur sobriété, leurs habitudes d'économie et d'ordre.

Dans l'Afrique centrale, ils ont joué un rôle tout à fait remarquable. Ils ont été, au Congo, parmi les explorateurs de la première heure, et non des moins distingués, et ils ont, dans la partie orientale, outillé et approprié une des plus belles colonies du continent mystérieux. La science leur est redevable de ses plus belles conquêtes dans le pays noir; ils lui ont élevé de véritables monuments, et les musées, les bibliothèques d'Allemagne se sont accrus, grâce à leur étonnant labeur scientifique, de richesses sans nombre.

Le D^r^ Oscar Baumann, un des plus vaillants pionniers de l'Afrique allemande, est actuellement à Bruxelles.

De 1885 à 1886, il explora les rives du Congo en compagnie de Lenz et y fit des levés et des observations d'une exactitude telle qu'aujourd'hui encore ils font loi dans le monde géographique. Rentré du Congo dans son pays, il repartit bientôt pour l'Afrique. Revenu après une exploration tentée pendant la révolte de Buschiri, qui le fit prisonnier, et après avoir bravé les plus grands dangers, il sollicita bientôt une nouvelle mission. Chargé d'une importante expédition par la Société antiesclavagiste de Coblenz, il vient de revenir après avoir accompli une des plus belles expéditions de l'Afrique orientale. Il a découvert les lacs Eiasi et Manyara, absolument inconnus, et rempli des blancs importants dans le pays des Massaï et dans l'Urundi. Il a pénétré le premier dans le Ruanda et a résolu définitivement, semble-t-il, le problème des sources du Nil en visitant les vrais Monts de la Lune à l'endroit même où Speke les avait pressentis. Oscar Baumann a réuni une somme de renseignements et de découvertes qui ferait la réputation de plusieurs voyageurs, et il unit à la science et à l'érudition l'amabilité et la bienveillance qui en font un homme tout à fait distingué.

LES PEUPLADES DU KASSAÏ

I

Le Kassaï est un des plus grands affluents du Congo, le plus grand, peut-être. Il draine un territoire énorme, grand comme dix fois la Belgique au moins, et arrose des districts peuplés par les nations les plus diverses, dont certaines comptent parmi les plus intelligentes races de l'Afrique et se prêtent fort bien aux efforts civilisateurs des Européens. Les affluents du Kassaï sont eux-mêmes des cours d'eau qui dépassent de loin l'Escaut devant Anvers : le Kwango, le Sankuru, la Fini, la Lukenyé, la Lulua.

Au confluent de cette dernière rivière, à 700 kilomètres de son embouchure, le Kassaï présente déjà une largeur de 400 à 500 mètres. Ses affluents orientaux plongent leurs tentacules jusque dans le Katanga, au centre du continent, tandis que vers l'Occident ils s'en vont s'étendre jusqu'au milieu de la province portugaise de l'Angola. C'est assez dire quelle est la diversité des pays qu'arrose la majestueuse rivière et combien se différentie la population dont elle arrose les territoires.

Toutes les régions que traverse le Kassaï sont riches en forêts, en pâturages, en cultures. Dans la partie inférieure de la rivière, les huttes ont une forme conique; dans la moyenne du Kassaï, elles prennent la forme rectangulaire, et dans son cours supérieur elles sont rondes, semblables à une meule. Quelques villages ont des habitations très coquettement construites au moyen de bambous.

Les principales tribus qui habitent la région du Kassaï sont les Baluba, les Basongo, les Bachilange, les Bakuba, les Bakongo, les Basanga, les Zappo-Zapp, les Basanga, les Bangodi, les Babuma.

Ce sont les Babuma qui habitent le village de Muchie représenté dans notre gravure. Le chef de la contrée est une vieille femme du nom de Gankabi, qui porte un collier de cuivre de vingt kilogrammes rivé à son cou.

Le territoire des Bangodi s'étend le long de la rive gauche du Kassaï, un peu en aval du confluent du Sankuru. Les villages de cette tribu sont situés dans les terres, à une distance de 2 à 3 kilomètres des rives. A l'époque de l'étiage, une partie de la population vient camper dans les îles et sur les bancs de sable de la rivière, pour s'y livrer à la pêche. Les armes de cette peuplade sont la lance, le couteau, l'arc et la flèche empoisonnée à l'aide d'un poison fabriqué avec le suc d'une euphorbiacée, mélangé à des fourmis écrasées.

Les Bavumbo habitent les rives du cours supérieur de la Lukenye. Leur costume se compose d'un morceau d'étoffe de fibres de palmier battues, fabriquée avec art et habileté, retenue autour de la taille par une lanière de peau de buffle. Comme tous les indigènes du Kassaï, ils sont adroits à la chasse et ne se livrent pas à la pêche.

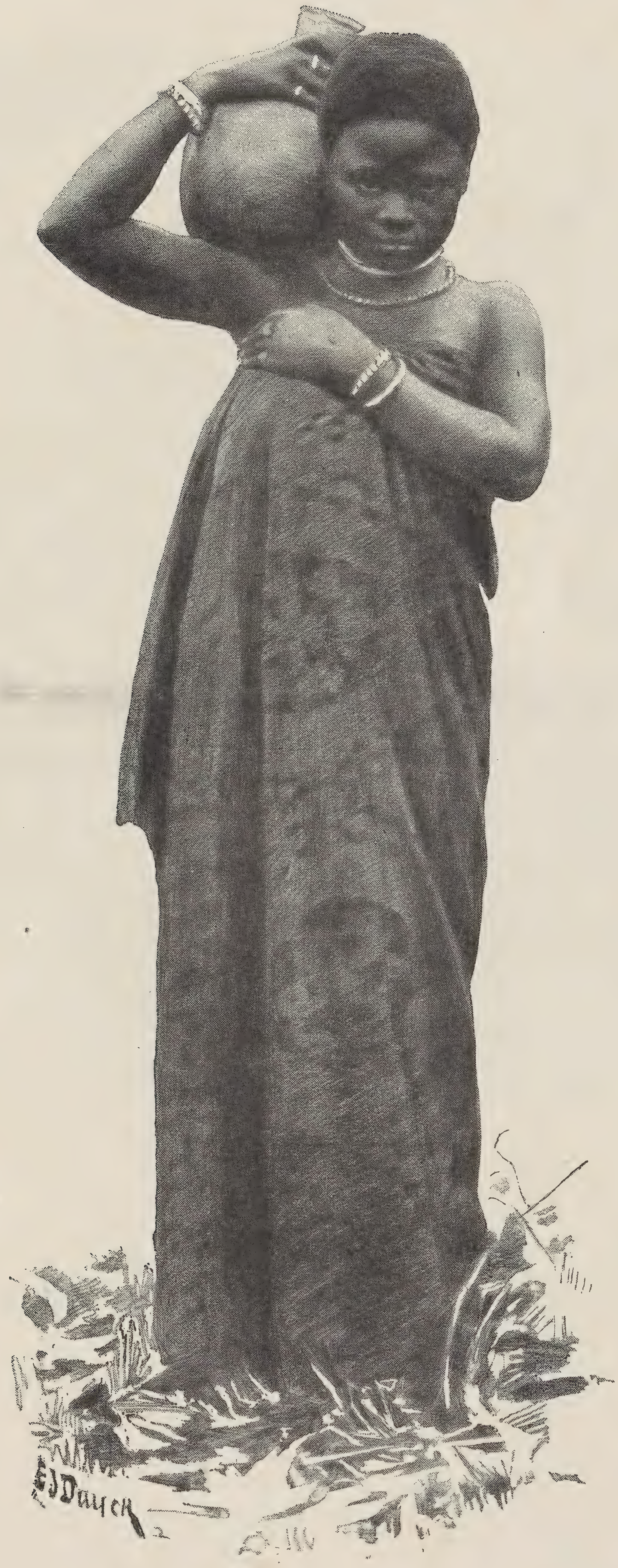
On ne rencontre aucun de leurs villages sur les bords de la rivière : ils sont tous à plusieurs milles dans l'intérieur des terres. Les Bavumbo mettent beaucoup de coquetterie dans l'aménagement de leurs habitations. Elles sont construites en bambous et recouvertes d'un toit en feuilles de palmier. Ils possèdent de grandes plantations, et, chose remarquable, cultivent le coton (*Gossypium anomalum*) qu'ils filent, et dont ils font de jolies coiffures au crochet. Ces bonnets feraient l'admiration, comme travail, des gens du métier. Ils mettent beaucoup d'art dans la fabrication de tous leurs objets; les étoffes sont très fines, à beaux dessins de différentes couleurs, imitant le velours frappé. Leurs vases en terre et en bois, leurs manches de couteaux, les bois de leurs flèches et de leurs lances, leurs instruments de musique, leurs pipes, etc., sont ornés de sculptures fines se rapprochant des dessins égyptiens, ce qui dénote, chez ce peuple sauvage, n'ayant jamais été en contact avec les blancs, un rare esprit inventif et une intelligence qui ne demande qu'à être développée.

Les Basongo constituent une tribu très puissante et très nombreuse, habitant la région comprise entre la rive droite du Kassaï, le Sankuru, et le Lubefu. Ce sont des peuplades intelligentes, possédant de grandes plantations et se construisant de curieuses huttes, qu'on ne rencontre que chez eux. Nous avons décrit ces habitations dans notre page 2 de cette année.

La nation des Basongo est composée d'hommes superbes, bien musclés, qui travaillent avec art le fer, le cuivre, l'argile et le bois. Par un remarquable contraste avec la plupart des autres peuples africains, les hommes se réservent le travail des champs et laissent aux soins des femmes les métiers industriels et les soins du ménage. Malheureusement, leurs rites religieux sont parfois accompagnés de cannibalisme. Wissmann vante leur fière beauté, leur intelligence naturelle et leur bonté native. Leurs villages sont nombreux et la population en est d'une densité extraordinaire. Le grand voyageur mit parfois cinq heures à traverser certains de leurs bourgs, et Wolff estime à 15,000 le chiffre des habitants des plus grands villages.

Chacune de ces rangées d'habitations forme une petite république autonome dont les citoyens reconnaissent cependant la suzeraineté virtuelle d'un roi qui réside sur la rive gauche du Sankuru. Parmi eux vivent quelques peuplades Batua, des nains, frères de ceux de l'Aruwimi, lesquels élèvent une espèce particulière de chien de chasse qui ressemble au lévrier.

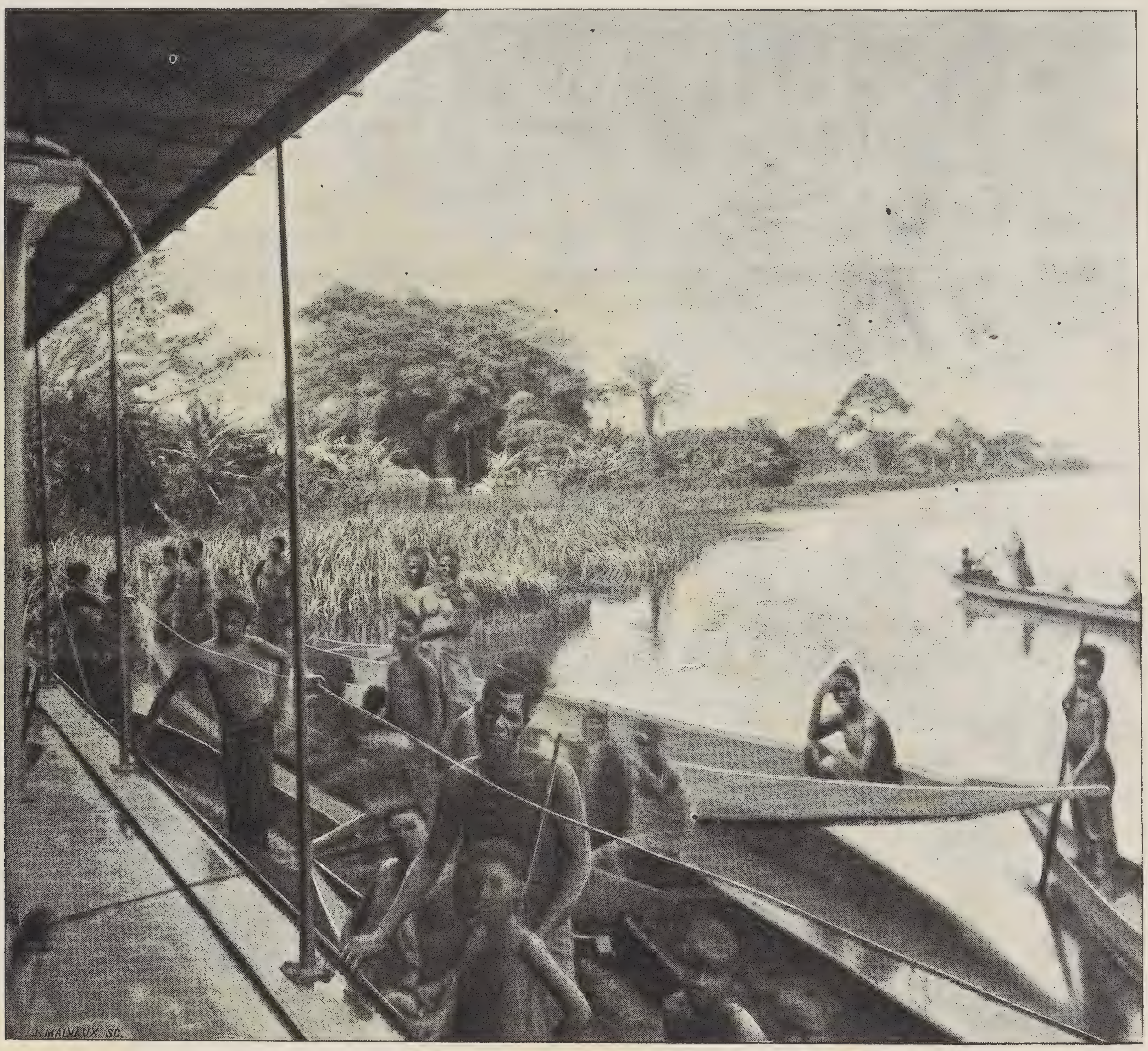
Beaucoup moins industrieux que les Basongo, les Balunda sont encore plus nombreux qu'eux et forment la principale nation du royaume gouverné par le Muata Yamvo. Ils occupent toute la région des sources du Kassaï et de la Lulua. Ce sont des nègres de forte taille, au teint d'un noir clair, aux lèvres peu épaisses. Les grands personnages ont l'habitude de comprimer les têtes de leurs enfants de manière à donner une forme monstrueuse à la partie supérieure du crâne. Les femmes se tatouent la poitrine, le ventre et les bras, affilent en pointe les deux incisives supérieures et arrachent celles d'en bas; à l'inverse de ce qui se passe chez nous elles se rasent la tête tandis que les hommes portent toute leur chevelure et mettent tous leurs soins à l'arranger avec art. Leurs cases sont



FEMME DU KASSAÏ

pauvres d'aspect, et fort négligées. Ils sont très sociables, bienveillants et pacifiques dans les régions que n'ont pas visitées les marchands arabes ou du Bihé.

L'empire du Muata Yamvo est féodal. Le souverain est élu par quatre grands électeurs parmi les fils de l'une des principales épouses du roi défunt. Leur choix doit être ratifié par Lukokecha, la « mère du peuple et des rois ». Celle-ci est élue parmi les filles des deux épouses principales par les quatre grands dignitaires : le premier et le deuxième « fils de l'État », le « fils des armes » et le « cuisinier de l'État ». Le Muata Yamvo a un ordre de chevalerie, le *Lukano*, et est maître absolu de la liberté et de la vie de ses sujets. Il a toute une cour de ministres et de courtisans, et se considère de la même race que les Européens.



Indigènes du village de Muchie accostant le steamer *Roi des Belges.* (D'après une photographie de M. F. De Meuse.)

Les Kioko habitent surtout la partie portugaise du Kassaï. C'est une nation entreprenante et qui, petit à petit, devient prépondérante dans la région. Ses membres sont des chasseurs passionnés, mais ils ont des mœurs pacifiques; c'est au travail et non à la guerre qu'ils demandent leurs moyens d'existence. Comme armuriers et comme forgerons, ils n'ont pas leurs pareils. Petits de taille, maigres et nerveux, ils sont d'une extraordinaire énergie et semblent destinés à un grand avenir.

Les Mchilange, eux aussi, sont du nombre des populations noires les plus intelligentes, les plus puissantes et les plus perfectibles de l'Afrique. Leurs villages sont groupés et traversés par de belles allées bordées de bananiers et de palmiers.

Les habitants sont propres et de haute et belle stature. Ils sont dévoués aux blancs, désireux d'apprendre, avides des produits d'Europe; mais, malheureusement, s'adonnent à l'affreuse habitude de fumer le chanvre, ce qui les abrutit et les rend inaccessibles au progrès.

Une sorte de culte très caractéristique leur fait pour ainsi dire une obligation de ce vice funeste. Cette passion produit chez les individus l'ahurissement, l'ébêtement, la folie, et la race tout entière dégénère et s'abâtardit. Le Mchilange est d'une taille ordinaire, très en dessous de celle de son voisin le Mluba. La figure et le corps sont d'autant plus tatoués que le sujet est plus âgé. Les Mchilange se revêtent d'étoffes européennes, dont ils sont très friands. Leurs cultures sont variées et étendues. Ils exploitent le caoutchouc de leurs forêts, qu'ils viennent vendre aux Européens. Le riz, importé chez eux par le docteur Pogge, pousse dans tous les terrains humides, sans irrigation spéciale.

(A continuer.)

Départ d'un train à Palaballa. (D'après une photographie de M. le docteur Étienne.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

Lorsque, en novembre 1888, la brigade d'études du chemin de fer, sous la conduite de M. l'ingénieur Charmanne, atteignit le Stanley-Pool, son premier soin fut de rechercher, sur les bords du lac, le meilleur emplacement pour la construction d'une gare d'arrivée.

La ligne projetée ayant pour but de relier Matadi, la dernière station du bas fleuve abordable par les grands steamers, à l'immense réseau navigable du haut Congo, les ingénieurs s'appliquèrent tout d'abord à trouver, dans les environs de Léopoldville, un endroit où l'on pût créer d'importantes installations maritimes.

Des renseignements qu'ils obtinrent au Pool, ils acquirent bientôt la conviction que l'emplacement le plus favorable à la construction d'un port était Ndolo, village situé un peu en amont de Kinshassa.

Ce point parut dès l'abord devoir être adopté comme tête de ligne du railway. Mais la Compagnie du chemin de fer, afin de pouvoir appuyer son choix sur des données plus certaines, chargea, dans le courant de l'année dernière, un ingénieur spécialiste, M. Eymar, d'aller poursuivre sur place les premières études.

Nous extrayons d'un rapport de cet ingénieur les renseignements suivants :

« De Léopoldville à Ndolo, la rive varie fréquemment d'aspect; elle ne présente nulle part un emplacement favorable et suffisamment étendu pour la construction d'un port. Les pointes qui s'avancent dans le fleuve sont couvertes de rochers élevés ou de grès délités. Presque partout des courants d'une certaine violence rendent difficile le passage des pirogues. Des bancs de sable mobiles, des remous, la présence de pointes rocheuses au large constituent également quelque danger pour les vapeurs qui voudraient longer la rive.

Deux endroits peuvent être considérés comme faisant exception : celui où est établi le camp de Kinshassa et la partie occupée actuellement par la factorerie de la Société anonyme belge du Haut-Congo. Pourtant, en examinant les lieux de plus près, on remarque qu'aucun de ces deux points ne conviendrait pour l'installation d'un port important, attendu que les navires venant du haut fleuve sont obligés de faire de nombreux détours pour accoster à la rive.

Ceci posé, l'emplacement d'un port ne pouvait être recherché qu'au confluent de la rivière Djili ou à Ndolo. De ces deux points, le second est de beaucoup le plus avantageux.

Le port naturel de Ndolo a son entrée dans la direction N.-E.-S.-O., c'est-à-dire qu'il permet aux vapeurs de quitter le thalweg du Pool directement pour entrer dans la crique sans avoir à éviter ni bancs de sable, ni rochers. Un banc de rocs, complètement à découvert aux eaux basses, borde à droite l'entrée du port. Il est tout indiqué pour supporter une chaussée à l'extrémité de laquelle on construirait un phare.

La rive, du côté de la terre ferme, suit sensiblement la direction N.-S. Elle s'étend ainsi à environ 4 kilomètres, jusque vers le village de Makilo ; là, elle s'affaisse subitement et fait un retour d'équerre complet, prenant la direction E.-O. De Ndolo à Makilo, la berge est haute de 4 à 5 mètres, partie pierreuse, partie argileuse.

Le port de Ndolo est garanti des courants par un groupe d'îles basses formées d'alluvions de sable et d'argile et couvertes de hautes herbes très serrées où se donnent rendez-vous les nombreux hippopotames du Pool.

Ces îles sont d'une étendue suffisante pour qu'on n'ait pas à redouter de les voir disparaître à la suite d'une crue extra-

VUES PRISES AU STANLEY-POOL.

1. La pointe Kalina. 2. Les rives du Pool. 3. Un village à la rive.
4. Lever de soleil. 5. Les dernières montagnes.

(D'après des dessins du lieutenant Masui.)

ordinaire du fleuve et les courants, qui suivent la direction du thalweg du Pool, en sont trop éloignés pour avoir sur elles une influence quelconque.

Dès à présent, le port de Ndolo peut être utilisé tel qu'il est. Il est d'un accès facile. A l'intérieur, il mesure 5 mètres de profondeur à l'époque des plus basses eaux ; les rives sont douces et l'on peut y faire échouer un vapeur avarié sans crainte pour sa fonçure. Si un jour le besoin s'en faisait sentir, on pourrait augmenter facilement et à peu de frais l'étendue des quais. Aucune rivière ne se jetant dans le Pool aux environs de Ndolo, il n'y a pas d'ensablement à redouter. Il résulte d'ailleurs de sondages exécutés en 1890, 1891 et 1892, que le fond de la passe et du port sont d'une fixité absolue.

A l'époque des basses eaux, on est frappé de la sécurité que trouverait dans ce havre une flotte réfugiée. Bien qu'aux eaux hautes cette sécurité apparaisse d'une façon moins évidente, elle n'en est pas moins réelle, le port n'ayant pas de courant et se trouvant abrité contre les vents d'ouest, qui sont les vents d'orage, par une berge haute.

Quelques dragages peu coûteux permettraient d'étendre rapidement la surface du port sans nuire à sa sécurité, et l'on trouverait, à l'ouest de Ndolo, les terrains nécessaires pour les constructions que l'on serait amené à élever à cet endroit.

D'ores et déjà on peut compter obtenir sur place des briques de choix et des bois de toutes qualités. La pierre, que l'on trouve en abondance à une distance de 20 à 25 kilomètres, serait transportée à pied d'œuvre par le chemin de fer et l'on pourrait se procurer, au-dessus du Pool, la chaux nécessaire. »

La mission de M. Eymar étant terminée, celui-ci redescendit jusqu'à Palaballa par la route ordinaire des caravanes. La photographie que nous reproduisons en tête de cet article représente le voyageur au moment où, entouré de son escorte, il prend à Palaballa le train pour Matadi.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

IV. — DE MPWAMPWA A TABORA *(Suite)*.

Les Arabes. — Toujours la disette d'eau. — Morts de soif. — Un tributaire du Congo.

27 août 1891.

Je suis un grand admirateur de certains de ces Arabes et de ces Belutshi de l'intérieur, mais je pense qu'eux, au contraire, haïssent le blanc, bien qu'ils respectent sa puissance et son intelligence.

Nos religions sont à peu près diamétralement opposées l'une à l'autre et, bien que chez nous cela ne tire pas à conséquence, il en est autrement chez l'Arabe, qui ne parvient jamais à se mettre hors de la tête que nous sommes des « chiens d'infidèles ». En outre, ils sont bien rares les Arabes qui, lorsqu'ils le peuvent et lorsqu'ils sont plus forts que le blanc, résistent à la tentation de le dépouiller de la moindre richesse qu'il puisse posséder. Bien qu'il ne le laisse souvent pas voir, l'Arabe se sent des chatouillements au bout des doigts à la vue des *bitha* (marchandises) du blanc, et il se laisse souvent entraîner par ses inférieurs dans un système de basse extorsion dont un homme, ayant le moindre sentiment d'honneur, réprouverait l'idée avec indignation.

Ils ont pour les indigènes autrement plus de mépris que pour nous et donnent à tous les sauvages un nom commun, celui *d'abeed* (esclave), expression qui a un grand nombre de significations. Certains blancs, eux aussi, ne donnent-ils pas aux noirs le nom générique de « nigger » en y attachant une signification méprisante et offensante? Par bonheur, ceux-là sont, ou bien des gens qui ne comprennent rien à la question, ou bien des personnes qui ont perdu toute illusion au sujet des noirs.

J'ai essayé, pendant mes heures perdues, d'écrire des vers. Certes, je ne m'attends pas à faire quelque chose de remarquable, mais si je parviens à saisir et à analyser fidèlement les lumières et les ombres de la vie quotidienne dans une expédition africaine, j'aurai accompli un désir rêvé depuis longtemps. Comment se fait-il qu'on n'a jamais raconté dans un poème la vie africaine? Ce n'est cependant pas, et de loin, un sujet monotone et ennuyeux.

28 août.

En quatre heures et demie, nous avons atteint Chua, un petit village à la limite du pori de Chaia. Nous y avons établi le camp.

L'eau est excessivement rare. On doit creuser des puits et attendre que la boue liquide apparaisse.

Demain, nous devons « Tireka », dormir dans la brousse sans avoir bu de l'eau, et atteindre le lendemain Itura. Il y a donc onze heures de marche, soit près de trente kilomètres d'ici à la prochaine eau. Ce campement sans eau m'effraye fort, car le lendemain d'un tel jour les hommes ne sont plus bons à rien. Un des réjouissants chefs des gens de Mombassa a déserté cette nuit. Pensez donc, il n'avait jamais fait partie d'une saffari auparavant et avait été choisi en qualité de chef par Ainsworth, l'agent de recrutement de l'*Imperial British East Africa Company*, à Mombassa. Il ne connaissait absolument rien à la conduite d'une caravane, et je le fis d'abord rétrograder au grade d'askari. Mais je le surpris, un jour, dormant pendant qu'il était de garde, et, une autre fois, étant mis en sentinelle, il quitta son poste pour aller acheter de la viande. Je le réduisis alors à la qualité de porteur, sur quoi il déserta la nuit dernière. J'ai fait mon possible pour le rattraper, mais j'ai échoué.

Le chef de Chua s'appelle Komango. C'est un individu très pauvre et inoffensif. Comme je m'informais de ses hommes, il me répondit par l'inévitable excuse : « Oh! ils sont dans un autre village où ils sont allés couper des perches. » Pour l'attraper, j'ai envoyé un askari à son village, et, ma foi, tous les habitants y étaient flânant dans leurs tembes. Le mensonge est une habitude pour les Wanyamwezi ; ils tiennent ce vice de naissance et ne pourraient s'en débarrasser.

29 août.

Nous avons accompli un nouveau « Mtireka ». Partis du camp à 9 h. 45 m., nous avons marché jusqu'à 1 h. 30 m. de l'après-midi. Après une halte d'une heure, nous nous sommes remis en route à 2 h. 30 m. pour arriver à destination à 4 h. 35 m. du soir. Nous campons, sans eau, dans le pori.

Nous avons fait vingt kilomètres en cinq heures cinquante minutes. Nous avons dépassé l'endroit où le pauvre Carter

fut massacré, il y a quelques années, par les hommes de Mirambo, et nous avons passé aussi devant la tombe d'un Arabe. Notre camp a été établi près du lac Cheia, en ce moment une plaine desséchée et dure, sans une goutte d'eau.

J'ai envoyé un indigène et l'un de mes chefs très tôt ce matin afin de rechercher s'il y avait de l'eau à un endroit où l'on en trouve quelquefois à cette époque. Ils revinrent et nous pûmes envoyer trente hommes qui se désaltérèrent à bouche que veux-tu et rapportèrent leurs gourdes bien remplies. Ils nous racontèrent que, près des citernes desséchées, gisaient des quantités de buffles, de girafes, d'antilopes en décomposition, mortes de soif. Chose extraordinaire pour la région, le cadavre d'un éléphant s'y trouvait aussi. Des nègres, acharnés, dépeçaient cette chair putride.

Mes hommes avaient pu se procurer de l'eau en creusant la terre, ce que ne pouvaient faire, évidemment, ces animaux. Les buffles ont-ils été frappés de la même épizootie que le bétail? Les chefs Wayanzi penchent pour l'affirmative, mais les gens de l'Ugogo m'ont dit que leurs chasseurs abattaient souvent des buffles et que jamais ils n'avaient remarqué en eux des symptômes de la maladie.

La caravane des Belutchi a fort mal marché ce matin. Un Arabe du nom de Hamadan en fait partie. C'est la première fois qu'il pénètre dans l'intérieur et il va se fixer dans l'Unyaniembé. Il ne cesse de se plaindre des indigènes. C'est horripilant! C'est un piètre marcheur, qui ingurgite des tonnes d'eau, et qui vient ensuite, chaque soir, à ma tente se plaindre d'avoir mal au ventre. Ce qui ajoute à son chagrin, c'est que les Wagogo lui ont volé 4 ballots d'étoffe.

30 août.

En route à 5 h. 15 m. et arrivés à 10 h. 15 m. à Itura avec ma caravane mourant de fatigue et de soif. Il n'y avait, hélas! qu'un filet d'eau dans les citernes! Ce que je soupire après une rivière à l'eau claire et fraîche!

Un Arabe dont la caravane nous précède s'en est allé raconter partout que mes gens volent les indigènes. Le résultat en est que partout à mon approche les natifs s'enfuient et que j'éprouve de grandes difficultés à acheter des vivres. Et dire que j'ai été si bon et si courtois pour ces Arabes! Ce gentleman ne s'est pas gêné pour voler leur riz aux Wanyamwezi qui attendaient à Itura l'occasion de porter des charges jusque Tabora.

31 août.

Partis à 9 h. 50 m., nous avons marché jusque Pero, puis nous avons fait halte une demi-heure jusque midi. Nous nous sommes ensuite remis en route jusque 3 heures de l'après-midi. Après quarante minutes de repos, nous sommes repartis pour nous arrêter seulement à 5 h. 15 m. Total : six heures et demie de marche pour accomplir 25 kilomètres.

Nous avons campé dans la brousse, fatigués au delà de toute expression et privés d'eau. Cette disette d'eau cause beaucoup de tort à mes gens. Demain, il ne nous faudra que deux heures et demie pour arriver à l'eau, mais le jour suivant il y a un pori de 22 kilomètres jusque Rubuga.

J'ai envoyé, ce matin, en avant mes lettres pour le chef allemand de Tabora, pour le gouverneur (*Luali*) et pour huit ou neuf des principaux Arabes de l'endroit. Je les ai confiées à un nyampara et à deux askaris. Je prie l'officier allemand de me procurer un tembe spécial pour y cantonner mes hommes. Au fur et à mesure que nous approchons de Tabora, ma crainte de voir déserter beaucoup de mes gens me tourmente de plus en plus. Ces longues marches sans eau les effrayent et je sens qu'ils s'en iront plutôt que de continuer à avancer dans de telles conditions. L'Unyaniembe est si grand qu'il n'y aura presque pas moyen de capturer les déserteurs. Les angoisses et les fatigues que m'infligent mes continuels soucis au sujet de la terrible soif qui fait souffrir ma caravane sont telles que j'en suis devenu maigre comme la lame d'un canif. Les os de mes joues ressortent, pareils à deux morceaux de pierre.

1er septembre.

En une heure nous arrivons à la Luali, où nous campons. La rivière est devenue, par suite de la sécheresse, un vrai chapelet, dans les grains duquel, grâces en soient rendues au ciel, nous trouvons plus d'eau qu'il ne nous en faudra pour boire à notre soif, cuire nos aliments, et, enfin, laver nos corps et nos vêtements. C'est pour la première fois que nous buvons, depuis notre départ de Bagamoyo, d'une eau qui s'en va se jeter dans le Congo et coule, de là, dans l'océan Atlantique! Dans la saison des pluies, la rivière se dirige vers le nord, puis tourne brusquement vers l'ouest, se jette dans le Mlagarazi et pénètre dans le Tanganika un peu en dessous d'Ujiji.

Voici 65 jours qu'il n'est plus tombé de pluie, et l'eau est rare à Tabora, nous dit-on. Nous avons quitté Bagamoyo il y a 59 jours et nous avons marché pendant 52 jours en faisant des étapes moyennes effectuées de 15 kilomètres. C'est une moyenne excellente. Les Arabes qui nous accompagnent maintenant sont en route depuis 85 jours.

(*A continuer.*) Cap. STAIRS.

Dépeçage d'un éléphant par des indigènes.

LE FUSIL EN AFRIQUE

Les Arabes, en une phrase énergique et juste, expriment bien l'état des choses dans le continent noir où la force prime le droit : *Bunduki Sultani ya Bara Bara*, « Le fusil est le sultan de l'Afrique. »

Cette parole est vraie et le nègre le sait bien. Aussi se prive-t-il de tout, livre-t-il toutes ses richesses pour obtenir un de ces précieux instruments de domination.

Le noir qui possède un fusil en fait le plus grand cas, et veille avec un soin jaloux à ce que son arme ne lui soit pas enlevée. Il sait que celle-ci lui donne la supériorité sur ses égaux, qui n'ont, pour attaquer ou se défendre, que les armes primitives de leurs ancêtres. Dans un combat, cinq fusils valent plus qu'une troupe d'archers ou de lanciers nègres, et il suffit souvent que dans un village hostile on sache que la caravane qui passe possède les riffles redoutés pour qu'aussitôt la sédition naissante s'apaise et que la révolution se transforme soudain en bienvenue.

Se trouvant un soir campé dans un village riverain du Ruki, M. Glave entendit le bruit discret de pagaies battant l'eau. Prêtant l'oreille, il acquit la conviction que les indigènes de la rive opposée mobilisaient silencieusement leurs forces pour le surprendre. Il fit venir son interprète, dont la voix s'enflait en de vibrantes et étranges tonalités au milieu du calme de la nuit. L'interprète cria que le premier indigène qui serait aperçu rôdant autour du camp serait fusillé. Une rumeur étouffée, semblable à celle de gens discutant à voix basse, se fit entendre, et une voix cria, venant de l'autre côté : « Nous ne vous voulons aucun mal. Mais vous n'avez pas de fusil; si vous en avez, prouvez-le! » Glave tira deux coups en l'air, et un formidable murmure d'étonnement se fit entendre. « Homme blanc, dit la voix, tu as des fusils, nous te verrons demain. »

Le lendemain, les natifs vinrent en foule saluer et fêter l'homme dont, quelques heures auparavant, ils complotaient la mort.

Le noir est un grand enfant. Il en a les qualités et il en possède les défauts. Il est gai, rieur, insolent quand il est le plus fort, humble quand il ne l'est pas, vantard, et amoureux du clinquant et du bruit.

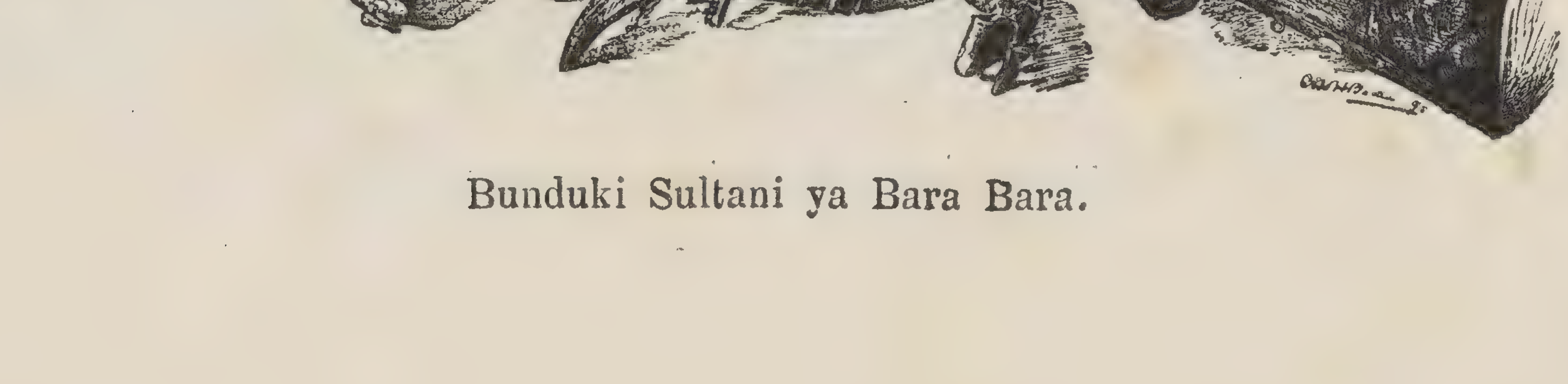
Crier, organiser un « boucan » le plus tonitruant possible, à propos de tout et à propos de rien, c'est le comble de la joie pour les imprévoyants et naïfs enfants de l'Afrique. Et quel plus beau moyen de faire du tapage pourraient-ils avoir à leur disposition que leurs fusils?

Un mariage, un enterrement, une joie, une tristesse, le retour de la pêche ou de la chasse, tout prétexte est bon pour exécuter des salves fantastiques, comme dans notre pays wallon on tire des « campes » à chaque solennité. On brûle alors des quantités invraisemblables de poudre. Certains enterrements de chefs coûtent parfois jusqu'à 10 et 15 barils de poudre, soit près de 300 kilogrammes.

Le fusil de l'Africain ne lui sert pas seulement pour tuer des hommes et des bêtes et pour brûler sa poudre aux perroquets. Parfois il démonte son arme et en utilise le canon comme d'un tuyau pour soufflet de forge. On bien encore il le martelle et le convertit en sabre, en couteau.

Il en fait même une pipe!

Glave explorait les rives du Congo pour compte de la *Sanford exploring Company*. Un jour qu'il était en excursion de chasse aux environs de Lukolela, le pays du tabac, il avait fait halte pour déjeuner. Ses hommes s'aperçurent alors qu'ils avaient laissé leurs pipes à la maison. Ils avaient des allumettes et du tabac, mais pas de bouffarde. L'un d'eux, un gai luron à l'esprit fertile, eut une idée qui fut aussitôt imitée et appliquée par les camarades. Il plaça le tabac dans la culasse, ouvrit une large bouche... et y introduisit l'autre bout du canon. Il aspira la fumée, et un nouveau genre de pipe avait vu le jour : le fusil-pipe.



Bunduki Sultani ya Bara Bara.

ÉMILE DEKEYZER

Né à Schoorisse (Flandre orientale), le 30 mars 1856.

Premier départ, le 13 octobre 1885. — Contrôleur des postes (1885). — Contrôleur des droits de sortie; notaire; juge suppléant près le tribunal de première instance du bas Congo (1886). — Remplit les fonctions de commissaire de district à Banana (1887). — Directeur des finances *ad intérim* (1888). — Rentre en Belgique en novembre 1888.

Deuxième départ, le 20 avril 1889, avec le titre de directeur des finances. — Fait fonction de secrétaire général du gouvernement central (1891). — Rentre en Belgique en mai 1891.

Troisième départ, le 6 avril 1893, en qualité de directeur général du département des finances à Boma.

La constitution de l'État indépendant du Congo et l'avènement du roi Léopold à la souveraineté furent proclamés à Bruxelles le 29 mai 1885. Deux mois après, le 19 juillet, la proclamation du nouvel état de choses eut lieu à Banana dans une cérémonie présidée par l'administrateur général, sir Francis de Winton, et à laquelle assistaient les représentants de toutes les maisons de commerce établies sur la rive droite du fleuve, ainsi que les chefs indigènes résidant sur le territoire de l'État entre la côte et Boma.

L'Association internationale du Congo s'était surtout appliquée à occuper graduellement son territoire et à compléter, par de nouvelles explorations, les découvertes de Stanley le long de la branche maîtresse du Congo.

Après la Conférence de Berlin, sans négliger en rien les questions scientifiques qui l'intéressaient toujours au plus haut point, le gouvernement de l'État se préoccupa principalement d'organiser dans ses provinces les divers services publics, de former les cadres de l'administration nouvelle, d'en créer les principaux rouages, d'en déterminer la sphère d'activité.

La tâche était lourde, et les efforts qui furent faits alors méritent d'être rappelés.

Au lendemain du vote par lequel les Chambres belges autorisaient le Roi à assumer la souveraineté de l'État du Congo, un gouvernement central fut constitué à Bruxelles. Il se composait de trois départements ayant respectivement dans leurs attributions les affaires étrangères et la justice, les finances, l'intérieur.

En Afrique, l'administration générale reçut également son organisation qui comprenait, comme aujourd'hui, un gouverneur général, représentant du gouvernement, un vice-gouverneur général, des inspecteurs d'État et trois directeurs de service.

Le gouvernement, ainsi constitué, se préoccupa tout d'abord d'organiser l'administration de la justice et de substituer le règne de la loi à l'anarchie qui, dans cette partie de l'Afrique, avait longtemps assuré l'impunité à toutes sortes d'abus.

Dès le commencement de 1886, un tribunal de première instance siégeait dans le bas Congo, et, dans le courant de la même année, l'État promulguait un code pénal qui a été complété en 1888 et auquel sont venues s'ajouter depuis des dispositions nouvelles dont l'expérience avait démontré l'utilité. Dès 1885, le régime foncier, le service postal et le service sanitaire fonctionnaient au Congo. Mais c'est surtout en 1886, lorsque l'État fut définitivement constitué, que les différents rouages de l'administration reçurent le développement qu'ils comportaient.

Tous les services publics furent organisés à cette époque. On pourrait difficilement se représenter aujourd'hui combien, dans cette période de début où tout était à créer, où l'on devait constamment courir au plus pressé, il fallut d'énergie et de persévérance pour arriver aux résultats obtenus.

Heureusement, il y avait alors au Congo un certain nombre de travailleurs et d'hommes d'initiative qui, avec un désintéressement absolu, surent se plier aux exigences du moment. Dekeyzer doit être rangé parmi ces fonctionnaires particulièrement méritants. Ouvrier de la première heure, il est de ceux qui n'ont pas marchandé leurs efforts et leur dévouement dans chacun des emplois qui leur étaient confiés, et nul mieux que lui ne personnifie l'activité administrative de cette intéressante période d'organisation.

Population bakuba accourue à la rive du Sankuru à l'arrivée d'un steamer. (D'après une photographie de M. De Meuse.)

LES PEUPLADES DU KASSAÏ

II

Les Bachilange excellent à fabriquer la *massanga*, boisson faite au moyen de cannes à sucre que l'on concasse dans un grand mortier fait d'un tronc d'arbre creusé. Les cannes ainsi broyées par le pilon sont ensuite placées dans un petit filet fait de fortes fibres de palmier qui sert de passoir et d'où le jus s'écoule à la suite de la torsion. Ce jus, après fermentation et coupé d'une certaine quantité d'eau, est renfermé dans des urnes en terre et livré à la consommation. Les voyageurs qui en ont goûté déclarent ce vin excellent.

Une partie des Baluba, race voisine des Bachilange, ont contracté le triste vice de ces derniers; certains d'entre eux se sont constitués en une sorte de secte et se donnent le nom de *Bena-Riamba* ou « fils du chanvre ».

Les « fils du chanvre » forment une sortent de maçonnerie; ils se disent amis et s'interdisent même l'usage des armes dans leurs villages. Ils se doivent l'hospitalité les uns aux autres. Cette religion nouvelle, qui date de 1870, a fait de nombreux prosélytes. D'immenses étendues de terres sont cultivées autour des villages des *Bena-Riamba* et suffisent à peine à leur consommation. Il est déplorable que ces Baluba se trouvent soumis à cette terrible cause de dépérissement, car ils se distinguent par leur curiosité intelligente et la tournure réfléchie de leur esprit.

Heureusement, la majeure partie de la tribu est encore indemne. Wissmann appelle les Baluba « un peuple de penseurs ». Ils dédaignent la routine et dans leurs fêtes inventent toujours quelque chose d'original et d'imprévu. Ils se distinguent par un esprit de cordialité et de générosité bien rare chez les nègres. Ils sont presque exclusivement agriculteurs, mais ils savent se tailler des pantalons et des jaquettes à l'exemple des Européens et fabriquent des chaises longues et des pliants. Doués d'un esprit d'imitation très vif, ils ont vite copié les habitudes des Européens, et forment maintenant d'excellents maçons qui bâtissent de bonnes et solides maisons.

Les Bakuba ont un territoire considérable qui s'étend entre le Kassaï, le Sankuru et la Lulua.

Ils constituent un peuple très puissant et très industrieux,

faisant surtout le commerce de l'ivoire. Grands et forts, ils se nourrissent principalement de gibier et de poisson. Par religion, ils s'abstiennent de manger de la chèvre et du mouton et ne prennent pas pour femmes leurs esclaves. Ils fondent le fer et le travaillent, tissent les étoffes dans la perfection, les brodent et les teignent. Ils tressent également de grandes nattes avec encadrement et dessins et sculptent le bois. Ces peuplades sont excessivement commerçantes et diffèrent absolument des Baluba par la langue et les mœurs.

Jadis on condamnait à mort tout étranger qui pénétrait sur le territoire mkuba. C'est Wolf qui, le premier, en 1885, put entrer dans le pays. Parmi les Bakuba vivent, en très bonne intelligence avec eux, de nombreux aborigènes de la race naine des Batua. Ceux-ci habitent des villages épars dans la forêt. Leur taille, mesurée par Wolf, varie de 130 à 144 centimètres. Quoique petits, ils sont tous de proportions régulières; leur peau est d'un brun jaunâtre, beaucoup plus claire que celle de leurs voisins Bakuba, et ils sont d'une merveilleuse agilité. Ils ne font pas d'agriculture et vivent de chasse; l'échange d'une partie de leur gibier leur procure du manioc et quelques armes, flèches, sabres et couteaux dont ils ont besoin.

Les Bazenge, situés entre le Kassaï et la Lukenye, ont été visités par Kund et Tappenbeck. Ils habitent de très grands villages, consistant en rues qui s'étendent sur plusieurs kilomètres de longueur et que bordent des cases à pignon, fort bien construites, avec lits et foyers de cuisine. Quelques-uns de ces villages, bâtis dans les défrichements des forêts, ont plusieurs milliers d'habitants. Ceux-ci ont un type particulier, et que l'on n'a point encore rencontré chez d'autres peuples noirs. Ils sont grands; leur torse, relativement très court, repose sur de longues jambes; ils ont la chevelure partagée en nattes qui s'enroulent au-dessous du menton. Ils se font trois incisions à la naissance du nez, mais n'ont pas d'autres tatouages et dédaignent les ornements. Un pagne étroit est leur seul costume. Nombre d'entre eux ont des figures tout à fait européennes, et précisément celles d'Européens qui se livrent aux travaux intellectuels; nulle part de visages bêtes, mais fréquemment une physionomie sarcastique. Les morts sont respectés. On les enterre le long des chemins, au sortir des villages.

Dans la région des sources du Kwango, qui appartient au Portugal, la race dominante est, comme aux sources du Kassaï, celle des Kioko. Plus au nord sont les Minungo. Divisés en plusieurs petites tribus, sans cohésion politique, ceux-ci sont avides, pillards, appauvris par leurs guerres, et peu industrieux, d'une figure sans caractère et comme hébétée, grands et forts, mais sans adresse; la plupart se passent un bâtonnet ou un dard de porc-épic à travers la cloison du nez, ce qui écarte et aplatit les narines. Ils oignent leur chevelure d'une si grande quantité d'huile, mêlée à de l'argile rouge, qu'on ne peut approcher d'eux sans risquer de se salir. En revanche, leurs cases rondes sont bâties avec soin, bien balayées et tenues avec une méticuleuse propreté.

Sous la lointaine influence des Portugais catholiques, ils n'ont pas pour uniques fétiches des figures d'aigles ou de taureaux grossièrement taillées, ou de vieux pots contenant quelques mystérieux ingrédients; ils vénèrent aussi des croix de bois ou de cuivre, même des crucifix achetés aux traitants mulâtres de la côte occidentale, et s'en servent pour bénir leur boisson. Ne serait-ce pas là le souvenir des anciennes missions des jésuites, qui, on le sait, sont en train d'organiser une mission sur le Kwango belge?

Les Minungo n'enterrent pas les cadavres de leurs rois, mais les laissent sous la garde de trois esclaves; tandis qu'ils s'en vont fonder un autre village sous la conduite d'un nouveau chef. Les veilleurs restent à côté des morts, avec mission de recueillir avec soin tous les vers qui tombent de la chair grouillante et de les déposer dans un vase; après des années, quand il ne reste plus que le squelette, on jette le tout dans la brousse.

En aval des cataractes, les deux bords du majestueux Kwango sont habités par les Bayaka, appelés d'ordinaire Muntu-Kiamvoe ou « gens de Kiamvo », personnage qui réside sur un petit affluent oriental de la rivière et descend d'un frère du Muata-Yamvo. Ce chef est aussi connu sous le titre de Muene-Puto-Kasongo, nom que porte aussi sa capitale, où est installé un poste de l'État du Congo. C'est une agglomération d'un millier de cabanes, bordant des rues régulières et entourées d'une haute palissade commune. Les nègres de ce pays sont des hommes industrieux, intelligents, adroits, mais, eux aussi, hélas! sont de grands fumeurs de chanvre.

Le Kiamvo, qui est très puissant, juge sans appel tous les différends entre des chefs, inflige des amendes dont il perçoit la moitié. La moitié de toutes les prises de guerre lui revient. Tout grand animal tué appartient au Kiamvo. Celui-ci s'appelle, de son ancien nom, avant sa promotion au rang de Muene-Puto-Kasongo, Simba-Cambi.

Une femme, placée dans un enclos spécial, prépare la nourriture du Kiamvo. Pendant que le grand chef mange, elle a de l'herbe dans la bouche, dans les narines, sous les bras, partout où elle peut en mettre. Au fur et à mesure que le repas s'achève, elle brise des brindilles d'herbe et claque des doigts pour écarter les mauvais esprits. Le malheureux qui passe à proximité du Kiamvo tandis qu'il mange est mis à mort. Quand le grand chef éternue, on entend des cris épouvantables; tout le village hurle, cent, deux cents coups de fusil retentissent, les guerriers crient : « Conduis-nous à la guerre, conduis-nous faire de nombreux prisonniers ». C'est leur façon à eux de dire « Dieu vous bénisse! ».

En temps ordinaire, la garnison du chef-lieu est de 500 à 600 guerriers, mais il suffit de sonner l'appel avec le grand tambour pour réunir 2,000 hommes.

Quand le Kiamvo voyage, il est porté sur une espèce de civière recouverte de peaux de panthère. Il est précédé de coureurs chargés de dégager la route.

A la jonction du Kwango et du Kassaï résident les Bateke, auxquels nous avons déjà consacré un article spécial (1). Les Babuma, commerçants et bateliers, y ont aussi de nombreux villages. Ils descendent le Kassaï et s'en vont à Kinshassa commercer avec les blancs. Ils sont intelligents, toujours gais, très serviables. Leurs villages fourmillent d'enfants. Leur chef suprême est une femme, ainsi que nous l'avons déjà dit dans notre précédent article. Les Babuma sont une des populations de l'État du Congo qui se sont le plus rapidement assimilées aux blancs.

---

(1) Voir année 1892, p. 122 et 123.

LES CHINOIS AU CONGO

Ouvriers chinois à Kenge-Lemba. (D'après une photographie du Dr Étienne.)

Dès le début de ses travaux, une des principales préoccupations de la Compagnie du chemin de fer fut le recrutement des hommes de couleur nécessaires à ses chantiers.

Dans ce but, elle a commencé par acheter deux steamers : *la Reine des Belges* et *le Souverain,* qui sont allés engager et embarquer du monde à Sierra-Leone, à Lagos, à Accra, etc.

En outre, elle a accepté les offres d'agents recruteurs qui lui ont envoyé successivement des Krooboys, des Popo, des Sénégalais, des Batthurst, des Elmina, des Wydah, des Monroviens, des Haussas. Non contente de s'adresser à la côte occidentale, elle a porté ses efforts à la côte orientale, où elle a obtenu quelques contingents de Zanzibarites. Tous ces enrôlements étant insuffisants, elle s'est adressée aux Antilles, où des Barbades ont été recrutés, et finalement à la Chine. C'est en vain qu'au Congo même on a tenté des recrutements d'indigènes : tous les travailleurs qui, dans la région des Chutes, auraient été à même de rendre des services étaient enrôlés pour faire le service de porteurs entre Matadi et Léopoldville.

Les causes auxquelles il faut attribuer le peu de réussite des recrutements sont multiples. La plus importante réside dans les mesures qui ont été prises par les administrations coloniales, ayant elles-mêmes besoin de bras, en vue d'empêcher le départ de travailleurs indigènes pour le Congo. Les recrutements ont été ainsi interdits, en tout ou en partie, à Zanzibar d'abord, au Sénégal et ensuite dans certaines colonies anglaises de la côte d'Or et de la côte d'Ivoire.

Depuis le début des travaux, on songea aux Chinois, qui, on le sait, ont accompli des prodiges comme ouvriers terrassiers et poseurs de voie en Amérique et aux Indes néerlandaises et qui sont réputés comme des ouvriers sobres et intelligents.

Des négociations furent entamées. Elles exigèrent beaucoup de temps et finalement, le 8 novembre de l'année dernière, un contingent de 529 coolies recrutés à Makao fut débarqué à Matadi.

Ces travailleurs furent immédiatement mis à la besogne et répartis sur les chantiers entre Matadi et Kenge-Lemba.

Notre gravure représente un groupe de Chinois occupés aux travaux de terrassement près de cette dernière station.

Les premiers rapports envoyés de Matadi étaient favorables à l'expérience que la Compagnie venait de tenter. En effet, les nouveaux arrivés s'étaient mis avec beaucoup de discipline à la besogne qu'ils accomplissaient non sans intelligence et, en général, ils se déclaraient satisfaits de la façon dont ils étaient traités.

Malheureusement, il faut croire que, chez ces hommes d'aspect chétif, de petite taille, la force, la réserve de santé n'étaient pas suffisantes pour résister aux rudes labeurs à exécuter dans la région difficile de Palaballa, puisque, d'après les dernières nouvelles, de nombreux décès ont malheureusement dû être enregistrés parmi le contingent chinois. On ne tardera pas à savoir, d'une façon définitive, s'il faut considérer comme impossible l'utilisation des Chinois sur les travaux du chemin de fer.

Il ne faudrait pas conclure, cependant, que l'acclimatement des Chinois fût impossible en Afrique. Dans l'Uzambara allemand, une expérience se fait en ce moment même avec 500 coolies, et il paraît que ces travailleurs, employés surtout dans des plantations de café, ont parfaitement résisté au climat.

Un pont indigène sur une rivière africaine. (D'après L.-H. Fischer)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

IV. — DE MPWAMPWA A TABORA *(Suite)*.

Service de détectives. — Un repaire de voleurs. — Émin-Pacha. — Les Arabes d'Afrique.

2 septembre.

Fourni une marche de sept heures. Nous sommes campés près d'une eau douce et fraîche. L'Arabe Selim est arrivé une heure après nous. Je l'ai forcé à stationner un peu à Mtoni afin de l'empêcher de me dépasser et d'amener les naturels à s'enfuir par suite des calomnies qu'il débite sur mon compte. Le résultat de cette mesure a été lumineux. A peine avions-nous dressé notre camp, que les indigènes sont venus en foule nous offrir des vivres, ce qui a permis à mes gens de faire cuire leurs aliments sans désemparer, tandis que les autres jours ils devaient courir des lieues entières pour se procurer une maigre nourriture.

J'ai pu pincer un homme qui avait déserté avec une caisse à outils. Dieu, étais-je content! Cette caisse contenait les clefs à boulons pour mes bateaux, un certain nombre de boulons et tous mes outils. Je n'en avais pas dormi, talonné par l'idée que mes bateaux allaient peut-être devenir inutiles. Instruit par cette expérience, j'ai distribué tantôt mes œufs entre divers paniers. J'ai dans l'idée que, lorsque nous serons à deux ou trois jours de Tabora, un certain nombre de mes porteurs déserteront et iront vendre mes ballots à Tabora. En tout état de cause, je surveille tout et tous comme un oiseau de proie et j'ai organisé un service régulier de détectives qui sont continuellement à la besogne.

Unyaniembe et Tabora sont synonymes. Tous les indigènes désignent cette ville sous le nom d'Unyaniembe, mais les Arabes l'ont baptisé, il y a vingt-cinq ans, du vocable de Tabora.

De Rubuga, il y a une route qui va vers Tuingynia et de là au Victoria-Nyanza. Tout le monde dit qu'elle vaut mieux que la route par Tabora.

3 septembre.

Halte à Rubuga. Je reçois une lettre du capitaine Jacques qui me dit avoir eu beaucoup d'ennuis en route et qu'il a dû livrer plusieurs combats.

Il y a ici une foule de porteurs de Tabora, guettant un bon coup à faire. Un grand nombre d'entre eux sont déserteurs par profession. Ils cherchent à s'engager, puis, quand on les a acceptés, ils filent dans le pori avec leur charge, ouvrent le ballot et se trouvent ainsi riches sans travailler. Leurs larcins leur permettent de vivre tout un mois comme des coqs en pâte, puis ils recommencent ce « joli » tour.

Je compte rester dix jours à Tabora pour y donner du repos à mes hommes et combler les vides que vont faire dans nos rangs les désertions que je prévois. J'ai mis à la chaîne deux déserteurs pris en flagrant délit. Je m'efforce d'avoir l'œil sur les « suspects ». S'ils bougent, ils auront le même sort.

Rubuga est un repaire de voleurs et de « vilaines casquettes ». Les Allemands devraient donner un bon coup de balai par ici.

4 septembre.

Arrivés à Kigwa en quatre heures et demie. Nous avons traversé un curieux pont indigène fait d'un arbre renversé avec une liane tendue au travers de la rivière en guise de garde-fou. Rencontré une petite caravane se rendant à la côte. Elle a quitté Tabora il y a deux jours.

De Kigwa à Kami, il y a un pori de six heures de traversée, avant d'atteindre les abords de Tabora. Ce pori ou cette jungle est, paraît-il, infesté de détrousseurs guettant le passage des caravanes. Il semble impossible de chasser cette canaille de ses nids, car elle exerce ses méfaits sur un trop grand espace et les couverts qui lui servent de retraite sont trop denses.

J'ai rencontré ce matin Morjan Marjaliwa qui se rend à la côte. Il est très intelligent et cause agréablement, c'est un des meilleurs spécimens de Zanzibarites que j'aie jamais rencontrés. Pendant dix mois il vécut côte à côte avec moi sur l'Aruwimi et à Fort Bodo, et il me rendit d'immenses services. Il me dit qu'Émin-Pacha est maintenant dans le Ruanda, au sud du lac Albert-Nyanza. Il a traversé le Pororo, visité le district du Mfumbiro et le lac Alexandra. Marjaliwa s'est rendu dans le Karagwe pour y acheter de l'ivoire, et il s'en va le vendre à Bagamoyo. Les découvertes géographiques d'Émin doivent être d'un intense intérêt, car il n'y a pas en Afrique de régions qui ont autant de merveilles cachées et inconnues que celles qui sont situées entre les lacs Tanganika, Victoria et Albert.

On me dit de nouveau que l'épizootie du bétail est cause de la mort de centaines de buffles, de girafes, de zèbres, et que tous les cadavres de ces animaux présentent des caractères analogues à ceux des bestiaux qui ont succombé. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on rencontre à chaque pas dans le pori des cadavres de buffles.

5 septembre.

En trois heures et demie, nous avons parcouru 11 kilomètres jusqu'à Toni (près de la rivière), au S.-S.-E. de Kami. Je désirais aller jusqu'à Kami, mais les gens de Sadoria étaient fatigués et il avait peur des Ruga-Ruga qui se trouvaient dans le pori. J'ai donc dû attendre, et il est arrivé à 10 h. 50 m. J'espère que le bien que je lui fais ainsi qu'à l'Arabe Selim aura sa récompense à Tabora et qu'ils me seront utiles dans cette ville. Ils passent une heure dans ma tente, tous les soirs, et nous causons de choses et autres, surtout des événements de la journée.

Selim ne connaît rien de ce pays où il vient pour la première fois. Quand les Arabes n'ont pas visité par eux-mêmes une localité, ils n'en connaissent rien. Sadoria, le Belutshi, lui, connaît toute la route depuis la côte jusqu'à Nyangwe et est un causeur agréable, bourré d'informations. Il manque d'initiative, cependant, et n'a pas d'autorité sur ses gens. La différence, au point de vue de la discipline, entre la caravane d'un blanc et celle d'un Arabe est bien marquée.

Les Arabes d'Afrique ne sont pas ces athlètes grands, bien bâtis, fins et francs dont on a lu dans les livres et que l'on rencontre en Afrique. Cinq pour cent d'entre eux à peine ont jamais enfourché un cheval et ce sont de déplorables tireurs. Ils sont incapables de marcher longtemps et vivement et sous ce rapport ils sont notablement inférieurs aux blancs.

6 septembre.

En quatre heures, nous parvenons à la clairière de l'Unyaniembe et nous campons à 8 kilomètres de Tabora.

Mes courriers me reviennent avec une lettre de l'officier allemand commandant la station, lequel m'informe qu'il a loué un tembe et que tout sera prêt pour le jour de mon arrivée.

Je pense avoir réussi à donner aux Arabes une bonne opinion de moi. Cela servira-t-il à quelque chose?

V. — DE TABORA A KARÉMA.

Tabora. — Les Arabes. — La route du Zambèze. — Le marché. — Aperçu de quelques prix. — En route pour Karéma.

7 septembre.

Nous sommes arrivés à Tabora à 9 h. 50, et nous nous sommes installés dans le tembe situé près de celui du Luali. Peu après, ce dernier, nommé Saef-Bin-Said, un homme au regard fin et intelligent, est venu me rendre visite, ainsi que d'autres. J'ai été voir le baron von Sigl, l'officier allemand qui commande la place. Il est seul ici, et l'a eu dur avec les Arabes.

Le capitaine Jacques m'a rattrapé hier. C'est un homme superbe, qui me semble fort et bien portant.

Du 8 au 10 septembre.

Le 8, au matin, j'ai reçu la visite de plusieurs Arabes notables, et j'ai eu de longues et agréables conversations sous mon barza. C'est une chose bien intéressante que d'assister à ces causeries entre Arabes sur les voyageurs de passage. Un grand nombre des Arabes de Tabora sont de race pure, venant de Mascate ou d'autres localités arabes. Tous savent lire et écrire et causent avec intelligence. Ils connaissent le commerce de l'ivoire à la perfection.

J'ai dessiné le 9 septembre sur les murs de mon barza une grande carte d'Afrique, et j'ai expliqué les différentes voies vers l'intérieur par le Congo, le Nil, le Zambèze et les routes de terre. Du coup ils ont saisi la supériorité de la route du Zambèze pour amener des marchandises à Ujiji. Elle vaut mieux que celle de l'Unyaniembe et de l'Ugogo, contrées semées de déserts, laquelle demande trois mois. J'ai montré ensuite comment une charge dont le transport de

Zanzibar à Ujiji coûte 15 dollars (75 francs) à dos d'homme, pourrait être convoyée de Zanzibar à Quelimane, puis, par la route du Chire au Tanganika, pour environ 5.50 à 7.50 dollars.

Sous peu, Tabora doit péricliter, lorsque les stocks d'ivoire du Tanganika occidental auront pris la route du Congo, ceux de l'Unyoro et de l'Uganda le chemin de Mombasa, et que ceux du Karagwe, du Mpororo et du Ruanda seront épuisés — dans trois ans.

Ainsi, voyez la différence : Bagamoyo à Tabora, 25 jours; Tabora à Ujiji, 14 jours, soit, en y comprenant trois haltes, 42 jours. Quelimane à Abercorn, 30 jours; Abercorn à Ujiji, 4 jours; total, 34 jours.

Tous les Arabes comprirent la vérité de mes remarques et tombèrent d'accord avec moi que la route de Tabora périra un jour, et qu'alors ils émigreront vers la côte ou vers Nyangwe.

Le froment de Tabora est petit et parfois mélangé de sable, mais la farine en est exquise, et mon cuisinier en a fait un pain délicieux, grâce à du levain en poudre que je possède. Les chefs indigènes ne plantent pas de froment, mais persistent à vivoter de mtama et de patates douces. Les raisons de ce fait sont multiples. D'abord, la transformation du froment en farine demanderait un certain travail; ensuite, cette farine ne peut se réduire en *ugarri* ou soupe et, si elle est avalée sous cette forme, elle adhère aux intestins et obstrue l'organisme intérieur. Il en résulte que les Arabes ont, dans ce pays-ci, à peu près le monopole de la culture du froment.

Une visite faite le 10 septembre sur le marché de Tabora m'a renseigné les prix suivants pour les objets exposés en vente. Un *keti* de petites perles bleues, rouges, noires, jaunes ou vertes est l'étalon monétaire; on l'appelle *pesa mosa* (une pièce). Tous les articles sont réduits à des dimensions telles qu'ils ne valent qu'un *pesa* et j'estime qu'un *keti* vaut deux *piee* (monnaie indienne). Nous nous trouvons à une mauvaise époque de l'année, et les prix sont élevés en ce moment. Il y avait peut-être 300 acheteurs et vendeurs sur le marché quand je m'y suis rendu. Voici un aperçu des notes que j'ai prises :

Article.	Quantité.	Prix.
Bois à brûler.	5 petits morceaux.	1 keti de perles.
Manioc sec.	7 morceaux.	1 — —
Manioc vert.	10 morceaux.	1 — —
Bhang (chanvre).	environ une once.	1 — —
Patates douces.	3 grandes.	1 — —
Arachides.	le contenu d'une petite tasse.	1 — —
Canne à sucre.	1 tige.	4 — —
Sel indigène.	2 cuillerées.	1 — —
Houes indigènes.	1 houe.	1 upandi d'étoffe.
Beurre (rare).	1 dé à coudre.	1 keti.
Fèves.	1 tasse.	1 —
Farine de mtama.	50 livres.	1 doti d'étoffe.
Oignons.	1 oignon.	1 keti.
Oeufs.	une douzaine.	1 upandi.
Tabac.	2 gâteaux d'un pouce carré.	1 keti.
Huile d'arachide.	1 cuillerée.	1 —
Savon indigène.	1 petite boule.	1 —
Riz.	1 pishi.	1 upandi.

Quand un vendeur a réuni un certain nombre de ketis de perles, il les échange contre des étoffes. Le bruit qui règne sur le marché est assourdissant, mais la police du Luali maintient convenablement l'ordre. Le spectacle est des plus intéressants; il y a des indigènes de toutes les tribus et de toutes les provenances qui achètent ou qui vendent.

11 septembre.

Je suis prêt à partir. Je remarque que mes hommes commencent à se démoraliser en buvant du pombe. Plusieurs de mes porteurs de bateau n'ont pas encore pris d'aliments solides depuis qu'ils sont ici. Ils n'ont fait qu'absorber du pombe, qui est à la fois une boisson et un aliment solide.

Sigl et le Luali s'entendent bien, mais ce sont des hommes d'un grand tact et très patients, faisant tous leurs efforts pour empêcher la situation de se tendre. Sigl a ici une mission très difficile à remplir; mais il est à la hauteur de la situation. C'est un homme d'un commerce très agréable et parfaitement au courant de la vie africaine.

Nyasso, la femme chef d'Itura, village situé au sud de Tabora, est la mère de Tippo-Tip, ou plutôt la femme de son père, qu'elle épousa sans lui donner d'enfant.

Un Arabe d'ici, Suleiman-bin-Zeber, a été condamné à l'amende par le consul anglais de Zanzibar, pour avoir fait la chasse aux esclaves. Tous les Arabes cherchent à découvrir le but de mon voyage et je pense qu'une grande caravane va être organisée pour me suivre de près et aller piller le pays à l'ouest du Tanganika. Ils savent, en effet, que je leur frayerai la route et préparerai involontairement les indigènes en les traitant bien et en les tranquillisant ainsi sur les intentions de ceux qui me suivront.

Un frasilah d'ivoire coûte ici, en ce moment, 145 dollars et n'est payé que 115 à la côte. Cela montre bien l'état actuel du commerce. Les nouvelles voyagent si lentement que rarement on est informé à temps des fluctuations des prix sur la côte.

Pendant la guerre avec Bushiri, la poudre se vendait 100 dollars le baril de 10 livres. Elle est descendue maintenant au prix de 23 dollars et baissera encore fortement.

Sigl a réussi à maintenir ici un ordre admirable. De quarante assassinats par mois, moyenne avant son arrivée, on n'en commet plus que deux ou trois. S'il devait partir, tout retomberait dans le désordre.

Un bon âne de l'Usukuma coûte de 25 à 35 dollars. Un baudet de Mascate revient à plus de 200 dollars.

Demain, nous nous mettons en route.

(*A continuer.*) Cap. Stairs.

LE PAPAYER

Le papayer (*Carica papaya*) est un arbre de dix à quinze mètres, qui ne se plaît que dans les contrées les plus chaudes du globe. Il est originaire d'Amérique, mais on le rencontre maintenant sur toute la côte occidentale d'Afrique, dans la zone tropicale.

Barth le dit très commun dans le Haussa et l'on sait qu'il croît aussi au Soudan. On le trouve dans tout le bas Congo. Emin-Pacha l'avait introduit dans la province équatoriale.

Dans le haut Congo, on le voit dans les stations des blancs et dans quelques établissements arabes.

A Zanzibar, il est fort commun et, de là, il s'est répandu dans toute l'Afrique centrale orientale, où les indigènes eux-mêmes le cultivent en certains endroits.

L'aspect du papayer rappelle assez bien celui du palmier; son tronc, d'un bois mou, est cylindrique et présente des cicatrices régulièrement disposées résultant de la chute des pétioles. Il se termine au sommet par un bouquet de feuilles digitées, longuement pétiolées, entre lesquelles sont les fleurs blanches, jaunâtres ou verdâtres, dont l'odeur est des plus suaves. Ces fleurs croissent en grappes de cymes, sur le bois.

Junker proclame que le papayer est une « des gloires de la végétation ». Des mois durant, il s'est réjouit en mangeant de ses fruits mûrs, qui ressemblent au melon, et qui ont la grosseur de deux poings réunis. Ils sont beaucoup plus sucrés que nos melons et renferment une chair d'un beau jaune et qui est vraiment succulente. Leurs graines, excessivement nombreuses, ressemblent à de très petits pois noirâtres et se reproduisent facilement.

Au bout d'un an déjà, l'arbre commence à donner des fruits, mais il meurt vite. Après quelques années, le sommet de la tige pourrit et communique son dépérissement au reste de la plante. On prépare la papaye de diverses façons : quand elle est verte, on la coupe en tranches, on la fait macérer dans l'eau, jusqu'à ce qu'elle soit débarrassée de son suc laiteux, et on la fait cuire ensuite dans l'eau bouillante ou au four comme un légume. Parvenue à sa parfaite maturité, nous l'avons dit, elle se mange à la façon des melons. On en fait aussi des conserves exquises.

Les organes du papayer sont riches en un suc laiteux qu'on emploie en médecine à cause de ses propriétés digestives, dues à la pepsine qu'il renferme. C'est un médicament précieux en thérapeutique.

Ce suc possède des propriétés très énergiques. Plus amer que réellement âcre, il renferme une matière azotée identique à l'albumine ou à la fibrine animale et tellement abondante que Vauquelin a pu la comparer à du sang privé de matière colorante. Il répand une odeur ammoniacale lorsqu'on le jette sur des charbons ardents.

Outre les qualités médicinales dont nous avons déjà parlé, on l'emploie encore comme cosmétique et l'on assure qu'il suffit de quelques gouttes appliquées sur la peau pour enlever les taches de rousseur ou bien celles qui sont occasionnées par le soleil.

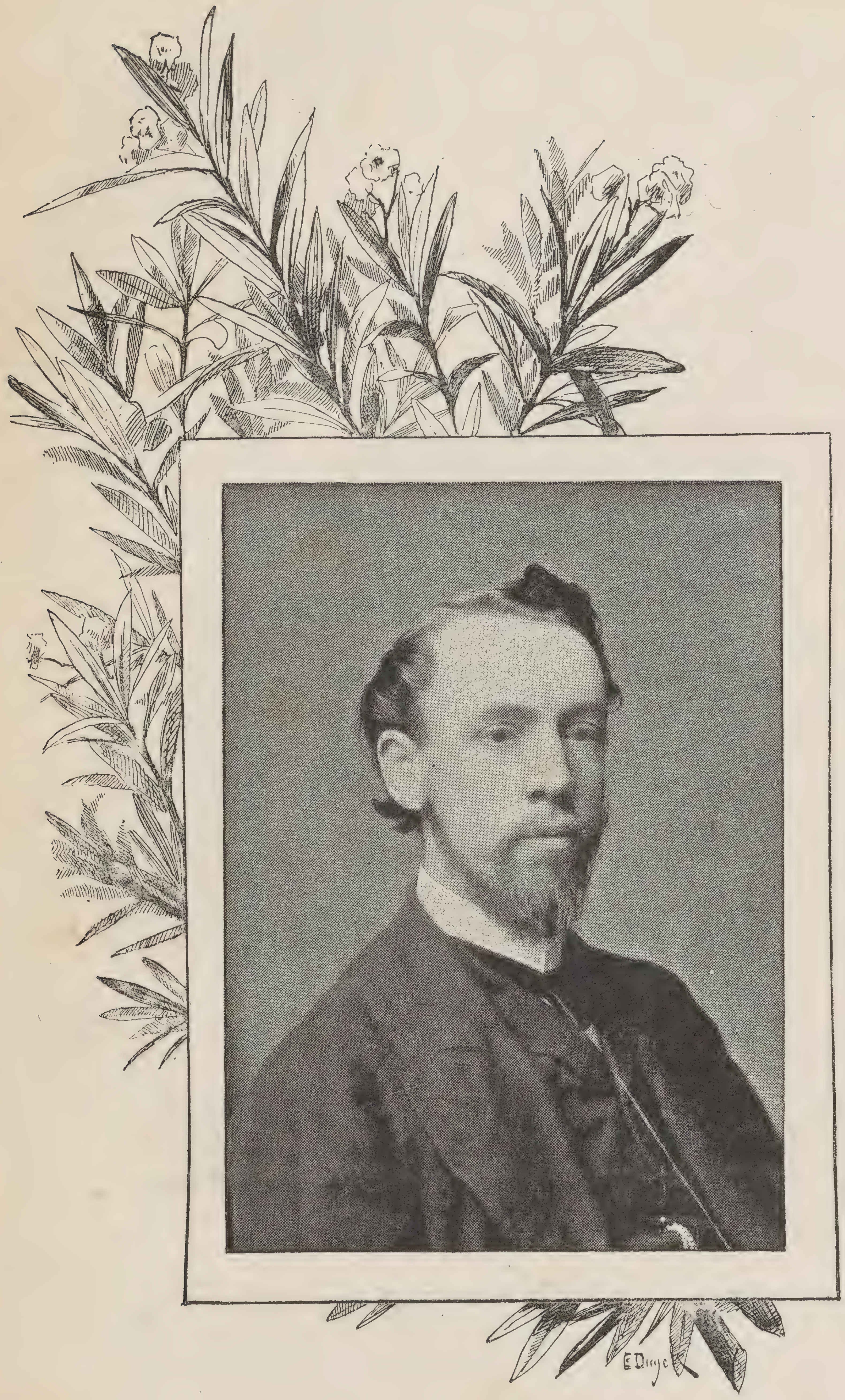
Le papayer (*Carica papaya*).

On mélange encore ce suc avec de l'eau, et il possède alors la singulière propriété de ramollir et d'attendrir la viande des animaux récemment tués ou celle que l'âge des sujets a rendue dure ou coriace. Il suffit de quelques minutes d'immersion pour obtenir ce résultat, qui est d'usage courant en Amérique dans les pays où croît ce végétal. Souvent même on se contente d'envelopper la chair à ramollir dans des feuilles de papayer ou même de la suspendre dans la cime de l'arbre.

Il faut se garder cependant de laisser la viande tremper trop longtemps dans le mélange, car elle serait, en ce cas, promptement corrompue.

Avec l'écorce de cet intéressant végétal, on fait des cordages. Les tiges, dont la moelle se détruit facilement, s'emploient pour faire des tuyaux de pipe, et, dans certains pays, on se sert des feuilles comme de savon pour laver le linge.

Sur les bords de l'Amazone croît le *Papayer digité* ou *Chamburwu*, qui a vingt-cinq mètres de haut, et dont les émanations sont, dit-on, mortelles comme celles du mancenillier.



W. HOLMAN BENTLEY

Né à Sudbury (Suffolk-Angleterre), le 30 octobre 1855, missionnaire de la *Baptist missionary Society*.

Premier départ, en juin 1879. — Fut le premier blanc qui atteignit le Stanley-Pool, par le bas Congo (février 1881). — Établit une ligne de stations dans la région des chutes (1881-1882). — Rentre en Angleterre en 1884.

Deuxième départ, en 1886. — Dirige la mission de Lutete; y installe la première imprimerie avec typographes indigènes (1888). — Publie la revue congolaise *Se Kukianga* (*l'Aurore*). — Rentre en Angleterre en 1892.

Dès le début des entreprises belges en Afrique, peu de mois avant que Stanley arrivât au Congo pour y fonder les premiers postes de l'Association internationale, une société de missionnaires anglais, la *Baptist missionary Society*, de Londres, résolut de tenter sur les bords du bas fleuve la création de quelques établissements.

Cette expérience ayant été couronnée de succès, l'exemple des baptistes anglais ne tarda pas à être suivi par d'autres associations religieuses et, en moins de quelques années, on vit toute une série de missions nouvelles, protestantes et catholiques, diriger leurs efforts vers le Congo.

A l'heure actuelle, douze missions différentes se partagent dans l'État indépendant l'œuvre de l'évangélisation des noirs; ce sont :

Pour les missions protestantes : la *Baptist missionary Society*, de Londres; la *Congo Balolo Mission*, de Londres; l'*American Baptist missionary Union*, de Boston; l'*Evangelical missionary Alliance*, de New-York; la *Mission américaine de l'évêque Taylor;* la *Mission suédoise*, de Stockholm; l'*American Presbyterian Mission;* la *Scotch Presbyterian Mission;* la *London missionary Society*.

Pour les missions catholiques : la *Congrégation de Scheut*, les *Pères Blancs du haut Congo* (*Tanganika*), la *Compagnie de Jésus*.

Toutes ces dénominations ont semé le parcours du grand fleuve et celui de quelques-uns de ses affluents de postes religieux où leurs membres s'efforcent d'appeler à un genre de vie plus relevé les noirs qu'ils évangélisent et auxquels ils inculquent des notions d'intellectualité et de civilisation.

Parmi les pionniers de la première heure qui s'offrirent d'enthousiasme pour porter au sein du continent noir l'influence chrétienne, quelques-uns se sont particulièrement distingués par l'ardeur et le dévouement qu'ils apportèrent dans l'accomplissement de leur tâche. Déjà, dans notre numéro du 3 juillet 1892, parlant de M. George Grenfell, nous avons dit quelle puissante contribution ce voyageur avait apportée à la science géographique et nous avons rendu hommage à ses belles qualités de missionnaire.

Nous consacrons aujourd'hui notre première page à l'un des collaborateurs les plus dévoués de l'explorateur de l'Ubangi, à M. Bentley, qui fut aussi l'un des membres les plus actifs de la *Baptist missionary Society*.

Ce missionnaire se rendit pour la première fois en Afrique en 1879. C'est, on le voit, un vétéran du Congo. Très au courant, non seulement du langage des indigènes, mais encore de leurs us et coutumes, il a toujours été très estimé des noirs, grâce à ses qualités personnelles. Sa carrière congolaise est riche et féconde et son expérience a été plus d'une fois hautement utile aux agents de l'État naissant. Il a formé en Afrique de nombreux élèves noirs dont l'un, qui est devenu son adjoint, a publié plusieurs livres en langue congolaise. Il épousa, en 1885, M^lle^ Hendrina Margo Kloekers, fille d'un missionnaire baptiste néerlandais habitant la Chine, femme très distinguée et d'une remarquable érudition. Ensemble, ils se consacrèrent généreusement à l'éducation des nègres, et, marque d'un esprit pratique et d'un tact rares, c'est la langue française que ces deux étrangers, hôtes de l'État du Congo, crurent devoir enseigner, en même temps que la langue fiote, à leurs jeunes élèves.

En 1889, M^me^ Bentley, qui se trouvait avec son mari à Lutete (N'Gombe), avait fondé dans cette station une école où elle avait réuni une vingtaine d'élèves. Pendant quelques mois de vacances qu'elle vint passer en Europe, elle y étudia la télégraphie et, dès son retour au Congo, elle fit installer une ligne télégraphique minuscule entre les divers bâtiments de la station, afin d'enseigner aux noirs le maniement des appareils. Si l'expérience a réussi, la Compagnie du chemin de fer peut s'attendre à trouver un jour au Congo des télégraphistes indigènes tout prêts à entrer à son service.

Bibliographie. — Ouvrages du révérend W.-H. Bentley : *Dictionnaire et grammaire de la langue congolaise* (en anglais); *Supplément au dictionnaire congolais* (id.). — Ouvrages de M^me^ W.-.H Bentley : *Histoire de la Bible* (en congolais); *Traité d'arithmétique* (id.); *Précis de géographie de l'Afrique* (id.); *Chansons* (id.).

HISTOIRE DE MSIDI

Msiri, ou, pour mieux dire, Msidi naquit dans le Garenganze, district du Mnyamwezi. Il était fils de Kalasa, grand négociant de cette tribu qui s'en allait au loin faire le commerce d'ivoire et d'esclaves. Les expéditions de Kalasa étaient souvent dirigées vers le pays des Basanga. Quand Msidi fut à même de suivre son père, celui-ci le prit avec lui et lui apprit les us et coutumes du commerce africain.

A la mort de son père, Msidi reprit les affaires de ce dernier et, comme lui, vint faire chez les Basanga de fréquentes apparitions. Un jour qu'il était de passage chez ces derniers, il fut retenu dans le pays par Sanga, chef de leur tribu, qui habitait Mulumbu (rive droite de la Dikulwe). Sanga lui fit des avantages de tout genre pour le fixer chez lui et Msidi acquit bientôt une grande influence sur les Basanga, qui avaient pour lui une considération d'autant plus grande qu'il possédait quatre fusils à silex, arme alors inconnue dans le pays.

Il sut profiter de sa situation exceptionnelle et se fit bientôt désigner comme le successeur de Sanga. Dans le but de fortifier sa position et de faire valoir, le cas échéant, ses prétentions, il fit venir ses frères Dikuku et Chikako, ses parents Kifuntwe, Kefudu, Nepamba, Inakulangalu, Kasongo-Mona et Zumungoï, ainsi qu'une grande quantité d'esclaves wanyamwezi, tous gens à sa dévotion.

Se sentant mourir, Sanga remit entre les mains de Msidi le sceptre et le couteau d'exécution, signes du commandement. Il lui recommanda de suivre son exemple, d'être toujours bon avec ses sujets et de les traiter humainement. Aussitôt après la mort de son protecteur, Msidi s'installa à Mulumbu, où il s'entoura de tous les aventuriers qu'il avait fait venir dans le pays.

A l'époque où il fut nommé chef de Mulundu, le pays était habité, à l'ouest, par les Balunda et les Baluba, qui occupaient la rive gauche du Lualaba; au sud par les Ilamba, qui tenaient le pays qui s'étendait sur la rive droite du Lualaba depuis les sources de ce fleuve jusqu'au Luapula, et les Ilala, qui possédaient le sud du Bemba. Au sud-est, entre le Luapula et le Bangwelo, se trouvaient les Bahusi.

A l'est résidaient les Balomoto, race de montagnards qui habitaient la chaîne des monts Kwandelungu; les Bachila bordaient les rives du Moero; les Bikanda peuplaient la rive gauche du Luapula supérieur; enfin, les Balunda étaient installés sur la rive droite de la même partie de ce fleuve. Le grand chef de cette dernière tribu, Kazembe, était, à cette époque, celui qui jouissait de la plus grande puissance dans toute la contrée. Il dictait ses lois dans le pays. Sans être reconnu comme suzerain, il était écouté par les Basanga, les Balunda et les Bachila, mais ne recevait d'eux que des présents sans jamais en exiger de tribut.

Tous les petits chefs de chacune de ces familles remettaient à titre de tribut la totalité de tout leur ivoire au chef de la peuplade.

Après s'être solidement installé à Mulundu, Msidi songea à remplacer par ses parents les chefs basanga qui occupaient, avec tous leurs sujets, le pays aux riches mines de cuivre. Pour atteindre son but, il procéda progressivement. Diverses expéditions furent organisées, et Msidi, toujours vainqueur, plaça à la tête de tous les villages et comme gardiens de toutes les mines du pays des Basanga, des gens qui lui étaient dévoués. Kazembe voulut intervenir, mais Msidi, organisant une nouvelle expédition, se dirigea vers l'est. Il refoula d'abord les Balomoto, battit les Bachila, puis, passant le Luapula, il pénétra dans la capitale du Kazembe, de la personne duquel il s'empara. Il fit mourir celui-ci et mit à sa place le fils de sa victime, portant le même nom que son père et qui reconnut Msidi comme suzerain.

Cette expédition valut à ce dernier le pouvoir sur les Balunda de l'est et les Bachila. Seuls les Balomoto, peuple sauvage et indomptable, ne voulurent pas se soumettre. Ils se réfugièrent dans les cavernes des montagnes d'où personne ne pouvait approcher, défendues qu'elles étaient par d'immenses rocs que lançaient les habitants sur tous ceux qui voulaient arriver jusqu'à eux.

Toutes ces expéditions n'avaient pas fait négliger à Msidi, bon négociant, la partie commerciale. Tandis qu'il s'occupait à dompter les Basanga, il avait envoyé vers le Bihe son propre frère Chikako avec de l'ivoire, et lui avait recommandé d'attirer dans le pays les négociants de Benguela.

Chikako réussit complètement dans sa mission, et bientôt la poudre, les étoffes, les fusils et les perles affluèrent dans le pays. Dès lors, grâce aux armes à feu, la chasse à l'éléphant fut rendue plus facile, et les grands négociants du Nyassa ne tardèrent pas à venir traiter dans un pays où l'ivoire se rencontrait en si grande abondance.

Après la soumission des indigènes riverains du Luapula, Msidi devint le maître d'un territoire ayant comme limite, à l'ouest, le Lualaba; au nord, à peu près le 9e degré de latitude; à l'est, le Luapula, et au sud, les frontières actuelles de l'Etat. Ce vaste pays avait une étendue de près de 100,000 kilomètres carrés. Les relations commerciales du puissant potentat nègre avaient fait connaître sa puissance bien au loin. Livingstone et Cameron le révélèrent à l'Europe. En 1878, M. Thomson cherche à se rendre à Bunkeia, dont Msidi avait fait sa résidence, mais il se voit forcé de rebrousser chemin à peu près au confluent du Luapula et du Lualaba. L'explorateur allemand Reichard atteint le premier, en 1883, la capitale de Msidi.

A cette époque, Msidi avait organisé une vaste expédition qui devait soumettre les peuplades du nord et les Baluba, en commençant par ceux des rives du lac Kikondia. Cette campagne, qui dura plusieurs mois, permit au grand chef d'installer ses parents Kifuntwe, Kefundu, Nepamba, Inakulangalu, Kasongo-Mona et Lumungoi à la tête de différents districts, situés entre la basse Lufila et le Luapula inférieur. Kikondia et d'autres chefs baluba du sud, riverains du Lualaba, le reconnurent comme suzerain. Les Balunda, de crainte de voir envahir leur pays, se soumirent, et les chefs bahusi et ilamba finirent par se rendre eux-mêmes à Bunkeia pour reconnaître l'autorité du tyran.

En 1885, Capello et Ivens traversèrent le sud des possessions de Msidi. Vers la même époque, M. Arnott atteignit

Bunkeia, où il fut si bien reçu qu'il se décida à y installer une mission.

La puissance de Msidi était arrivée à son apogée en 1890. Son ambition ne connaissait plus de bornes; tout le monde s'inclinait devant lui. Les missionnaires écossais eux-mêmes, qui s'étaient installés à Bunkeia, se pliaient à tous ses caprices; l'un d'eux lui servait de secrétaire, d'autres lui remettaient de riches présents au nom des habitants de Glasgow : ils étaient à sa merci.

Msidi était alors devenu trop vieux pour conduire encore lui-même ses expéditions contre certains de ses sujets récalcitrants. Aussi en avait-il laissé le commandement à son fils Mukandabantu.

Ne pouvant plus jouir du spectacle des sacrifices que ses soldats faisaient subir aux vaincus à l'endroit même où ils les faisaient prisonniers, et ayant soif de sang, il se mit à martyriser ceux qui l'entouraient. Tous les jours, il augmentait dans des proportions considérables le nombre de ses victimes et inventait de nouvelles cruautés.

Tantôt ce sont des femmes qu'on enferme vivantes dans des cases avec des chiens qu'on laisse sans nourriture. Au bout de quelques jours, ces derniers, affamés, dévoraient celles qui n'avaient plus la force de se défendre. Tantôt ce sont des malheureux attachés à des arbres, et quand ils se plaignent trop de la faim, on leur coupe une oreille ou le nez pour leur préparer un repas!

Journellement, pour les motifs les plus futiles, des patients étaient étendus sur le dos, puis on leur ouvrait la poitrine en y enfonçant un coin, afin de leur arracher le cœur. D'autres victimes encore étaient enterrées vivantes jusqu'au cou, bien loin des villages, et devenaient alors la proie des fauves.

Les Bahusi et les Ilamba se séparèrent les premiers de Msidi, puis suivirent les Baluba, et enfin, chose plus fatale, les gens de l'entourage même du chef commencèrent à déserter, craignant de subir les cruautés dont ils étaient les témoins tous les jours. Les tributs n'arrivaient plus aussi nombreux, et n'ayant plus alors de quoi négocier avec tous les traitants du Bihe, qui continuaient à venir chez lui, le cruel despote vola leurs marchandises à ces commerçants auxquels il n'avait plus d'ivoire à céder. Pour se venger, ils poussèrent les Basanga à ne plus payer du tout le tribut à Msidi et à leur vendre à eux directement, contre leur poudre et leurs fusils, les produits de leur chasse. Ces indigènes suivirent le conseil des Bihenos; ils se virent bientôt en possession d'un grand nombre d'armes à feu et se révoltèrent.

Trois chefs, Mutwila, installé près de la Lufila, Kalakumbia et Mulumumaniama, près de la Dikulwe, se mirent à la tête du mouvement et pénétrèrent à trois reprises dans Bunkeia, pendant la nuit. Des villages furent incendiés et beaucoup d'hommes tués. Msidi, qui ne possédait plus beaucoup de poudre, défendit mal les siens. Aussi, les désertions augmentèrent-elles dans des proportions considérables. La famine vint encore accélérer l'abandon, qui devint général : elle était occasionnée par l'incurie des habitants et par les ravages des Basanga à chacune de leurs attaques.

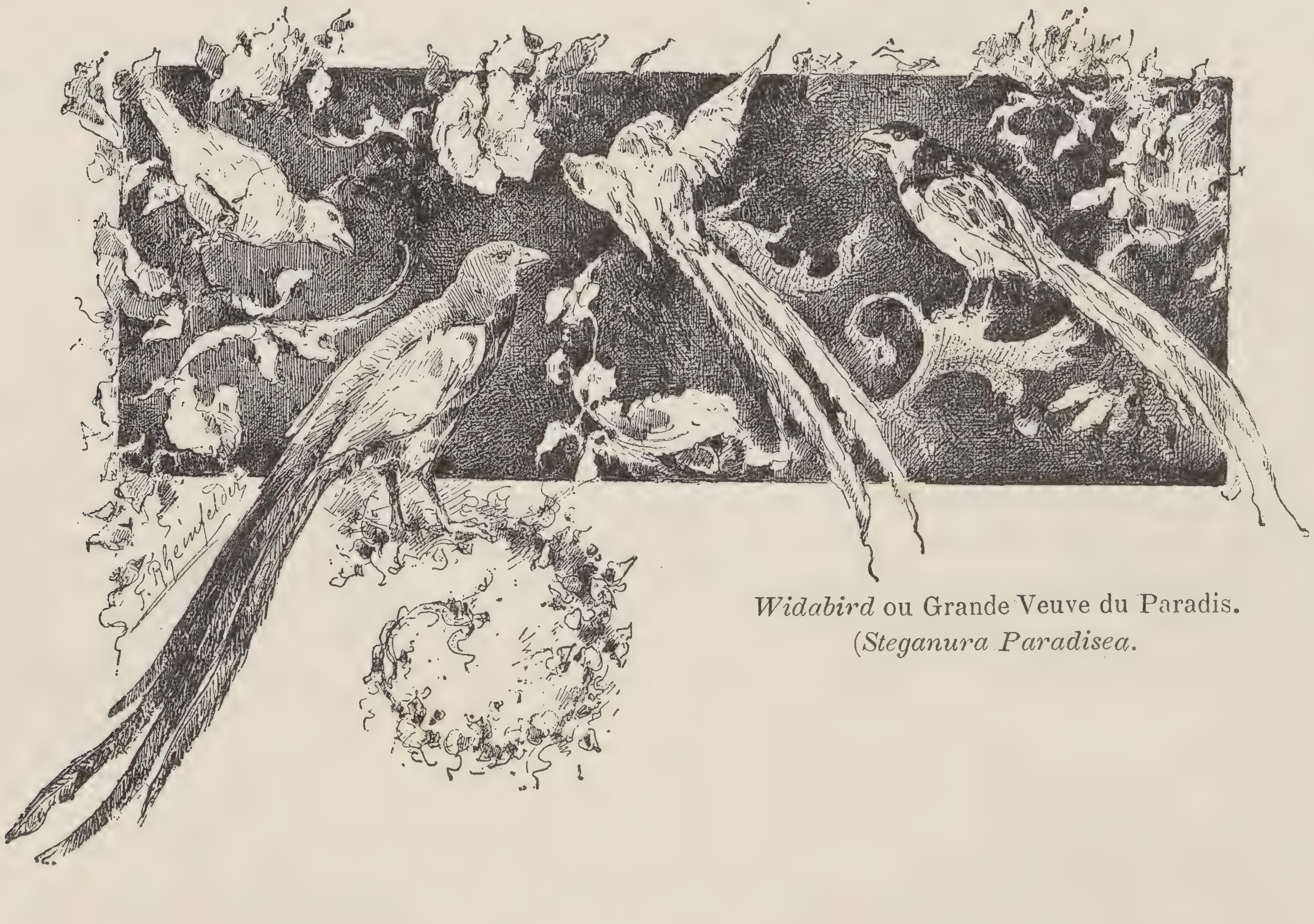
Msidi, se voyant abandonné, songeait lui-même à quitter Bunkeia, lorsque survint l'expédition du capitaine Stairs.

Le féroce souverain nègre reçut d'abord le commandant de l'expédition du Katanga avec joie, il s'imaginait que l'énergique officier allait l'aider à soumettre ses sujets révoltés. Mais il se trompait étrangement, et quand il s'aperçut de son erreur, il se mit à conspirer contre la vie des Européens. Le 20 décembre 1891, le capitaine Bodson, envoyé par son commandant auprès de Msidi, afin de l'amener à tenir sa promesse, pénétra courageusement avec dix hommes seulement dans le tembe même du monstre.

Il parlementa dix minutes avec le chef, lorsque tout à coup ce dernier se leva, brandissant un sabre dont Stairs lui avait fait cadeau la veille : c'était un signal, convenu à l'avance, et aussitôt les suivants de Msidi couchèrent en joue notre compatriote et ses compagnons. Voyant le danger, Bodson mit le revolver à la main et brûla la cervelle à son antagoniste. Un des hommes du roi nègre déchargea alors son fusil sur le capitaine belge, qui tomba mortellement frappé.

Telle fut la fin « du plus grand tyran de l'Afrique », comme l'appelait Stairs. Le soir même, Bodson s'éteignit. « Sa fin fut d'un héroïsme superbe, dit le missionnaire Arnott, et, au moment où il allait rendre son dernier soupir, il poussa le cri de Vive le Roi! Ce fut sa dernière parole; quelques moments après, il n'était plus. »

Actuellement, le royaume de Msidi a cessé d'exister; il a été morcelé par Stairs et par ceux qui l'ont suivi, et partagé entre différents chefs qui se sont soumis à l'autorité de l'État du Congo.



Widabird ou Grande Veuve du Paradis.
(*Steganura Paradisea.*

La paye sur la ligne. (D'après une photographie de M. le Dr Étienne.)

LES CANTINES DU CHEMIN DE FER

Lorsque, à la fin de l'année 1889, la Compagnie du chemin de fer envoya en Afrique la première brigade d'ingénieurs chargée de commencer les travaux à Matadi, elle lui confia aussi la mission de tout préparer au Congo pour l'installation et le ravitaillement des différents contingents de travailleurs qui ne tarderaient pas à arriver sur les chantiers.

Cette question des ravitaillements, et particulièrement celle de la nourriture du personnel blanc, fut, dès les débuts de l'entreprise, l'une des plus difficiles à résoudre, et jusque dans ces derniers temps elle constitua en Afrique, pour l'administration du chemin de fer, un service auxiliaire particulièrement encombrant.

Aussi, la Compagnie, dès qu'il lui parut possible de modifier l'ancien régime, prit-elle la résolution de décharger la direction de Matadi de tout ce qui ne concernait pas, à proprement parler, la construction de la ligne.

A cette fin, elle décida qu'à partir du 1er octobre 1892 les agents blancs employés à son service, au lieu d'être nourris par les soins de la Compagnie, payeraient eux-mêmes leurs repas moyennant une indemnité qui leur serait allouée.

A Matadi, où le nouveau régime était parfaitement applicable, il entra immédiatement en vigueur. Sur la ligne, où les agents auraient rencontré quelque difficulté à se procurer des aliments frais en quantité suffisante, et principalement de la viande de boucherie, on ne put adopter sur-le-champ la même mesure. Mais, une entente étant intervenue entre la Compagnie du chemin de fer, d'une part, la Compagnie des Produits et celle des Magasins Généraux, d'autre part, il fut bientôt possible d'installer le long de la ligne une série de cantines où les agents s'approvisionnent actuellement de ce qui leur est nécessaire.

Ce nouveau service fonctionne au Congo, sur tous les chantiers, depuis le 25 avril 1893.

A la fin de chaque mois, les agents reçoivent, en même temps que leur traitement, le montant de leur indemnité alimentaire.

La gravure que nous reproduisons en tête de notre article représente la paye sur la ligne. Au premier plan, on aperçoit un groupe intéressant de travailleurs attendant l'appel. Au fond, à la porte des bureaux, trois soldats de la Compagnie veillent à ce que l'ordre ne soit pas troublé.

Une caravane en marche vers Karema.
(D'après une photographie du capitaine Jacques.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

V. — DE TABORA A KAREMA *(Suite)*.

En route. — La baisse des prix. — Igonda. — La guerre en Afrique. — La fièvre. — Malpropreté des villages.

13 septembre.

C'est ce matin, à 6 heures 43 minutes, que j'ai mis en route ma colonne. Je suis resté en arrière à Tabora jusqu'à 10 heures du matin, afin d'essayer de ramasser quatre déserteurs. Nous sommes arrivés à Uruma, le village de Fundi Mabruki, où nous avons campé. L'un des adjoints de Jacques étant malade, j'ai donné l'ordre au docteur de rester près de lui et de venir me rejoindre demain avec 12 fusils.

Un fait curieux, conséquence de la récente épizootie : toutes les hyènes ont péri pour avoir mangé de cette viande putride, et la nuit on n'entend plus les hurlements de cette bête hideuse. Partout on rencontre des cadavres de hyènes, et cette terrible épidémie a eu au moins cela de bon qu'elle a délivré les villages de cette peste. Elles ne sont pas nécessaires ici pour manger les cadavres humains qu'on jette dans la brousse. Les fourmis et les insectes suffisent à cette besogne. Les hyènes volent les chèvres et les moutons et effrayent les indigènes.

14 septembre.

Marché 2 heures 45 minutes et campé à Toni (rivière desséchée en ce moment) afin d'attendre l'arrivée du docteur Moloney et de ses hommes, venant de Tabora. Notre campement est exquis, sous les grands arbres parsemant une plaine gazonnée. Que l'on se sent heureux d'être ici bien à l'ombre, loin de Tabora et de sa fournaise, loin des esclaves paresseux qui remplissent cette ville !

Je constate avec plaisir des signes avant-coureurs de l'abaissement du prix des vivres. On peut acheter quatre bonnes poules pour un *shuka* d'étoffe (1m80). Un grand panier de belles arachides coûte une main d'étoffe. Deux grandes portions de patates ou de *mahogo* reviennent au même prix. Le *posho* d'un homme lui procurerait huit bonnes portions de pommes de terre ou bien six belles portions des mêmes avec deux poules.

Les indigènes sont très friands d'étoffe, car, en réalité, cette route n'a plus été ouverte aux caravanes ordinaires depuis plus de quinze mois. Les affaires sont dans le marasme. Une caravane arabe répand peu d'étoffe dans un pays parce que d'ordinaire elle transporte du grain qui est distribué comme ration. Il s'ensuit qu'il se produit sur son passage peu de mouvement commercial. Notre camp, au contraire, est aujourd'hui un véritable marché, où tout est bruit et animation, tandis que se discutent l'offre et la demande.

Les Arabes, d'après ce que j'ai observé, étant plus pauvres que l'homme blanc, se montrent plus regardants, débattent plus les prix avec les indigènes, payent moins cher et se tiennent plus à l'écart des natifs. Il en résulte que ces derniers, à l'intérieur, préfèrent les blancs aux Arabes. Les noirs de la côte et

les nègres islamisés, au contraire, aiment mieux les Arabes, bien qu'ils sachent que l'homme blanc a de meilleurs dotis, de meilleurs fusils, tentes, etc. En général, les Arabes, surtout ceux de l'intérieur, nous considèrent comme de simples fous. Je crois que d'ici vingt-cinq ans, ils auront changé d'opinion. Les gens les plus respectés dans toute l'Afrique orientale ce sont les Allemands; cela provient de ce qu'ils ont démontré aux Arabes et aux nègres de la côte qu'ils leur étaient supérieurs dans le métier des armes et qu'ils ont su leur inspirer la crainte qui est le commencement de la sagesse. Vu un groupe d'élégants oiseaux, des *Widabirds* (1), je pense.

15 septembre.

Marché 2 heures 30 minutes et campé à Pangalli pour permettre au docteur de rallier. Kapalata est le chef de ce district, mais en réalité, c'est Siké qui commande. Chaque tembe porte un nom propre dans ce pays, et si on demande à un natif le nom d'un village, il répondra par le nom du chef de ce village précédé du préfixe *Bwana* (fils de). Les indigènes sont très excités, et, quoi qu'ils nous apportent des vivres, je sens bien que, sans la présence des Allemands à Tabora, nous aurions, depuis longtemps, été attaqués. J'ai rarement vu des figures plus nerveuses, plus mobiles que celles des noirs que j'aperçois chaque jour devant ma tente. Ce sont des couards, mais, pour un ou deux ballots d'étoffe, ils risqueraient bien un coup. Nous allons devoir traverser un mauvais pori, une brousse, et je m'attends à y être attaqué par quelques-uns des plus féroces de ces gens, désireux de se procurer de l'étoffe. Moloney est arrivé à 11 heures 20 minutes.

16 septembre.

Arrivés à Guha en 1 heure 40 minutes. Mayoli, un des camps de Cameron, est à une petite distance à l'ouest-nord-ouest de ce village. Guha n'a pas de chef, mais il y a des chaouris quotidiens chez Siké pour savoir qui décrochera la timbale.

17 septembre.

Nous avons accompli une bonne marche ce matin, de 4 heures et demie, jusque chez Matamuna. J'ai choisi la meilleure place pour notre camp. Elle n'en est pas moins abominable, et nous avons, sous nos tentes, deux doigts de poussière et 93° Fahrenheit de chaleur. Matamuna, le chef, est un parent de Siké ; il a quitté son village et est allé s'établir à Karema, auprès des Pères français. On doit considérer le fait d'avoir ainsi persuadé à un chef de quitter son foyer et son peuple comme étant un fait considérable de la part des Pères français. Peut-être aussi l'influence de Siké n'a-t-elle pas été étrangère à cet événement.

Devant nous sont les Waganda, une petite tribu occupant un territoire de cinq à six journées d'étendue en marchant de l'est à l'ouest, et aussi, je pense, du nord au sud.

18 septembre.

Arrivés à Igonda en 1 heure et 40 minutes. Le chef est une femme du nom de Disa. Elle possède un des plus beaux tembes que j'aie jamais vus. Il est très grand, et, dans la cour, se trouvent des puits d'eau excellente.

L'Ugunda va d'ici jusqu'à Kisindi, à l'ouest, où commence un autre district. Celui-ci est très long et large d'environ trois journées de marche. Les habitants sont maintenant, comme mœurs et coutumes, analogues aux Wanyamwezi; mais jadis ils formaient une race séparée, ayant une langue à elle.

Il y a quelques années, Igonda a été le théâtre de combats entre Mirambo et les Arabes. Les indigènes se rappellent très bien Stanley, et aussi Kaïser, qui ont tous deux passé par ici. Ce dernier fixe l'altitude de la localité à 1,133 mètres. J'ai trouvé 1,121 mètres.

Les indigènes s'engagent volontiers dans les caravanes. Ils vont se faire enrôler à Tabora, et un grand nombre d'entre eux ont vu l'eau salée.

Le major Cambier place la latitude d'Igonda par 5° 33'. Ma longitude est de 32° 41' 10", ce qui concorde avec les observations de la plupart des autres voyageurs. J'ai fait les observations en prenant pour base les satellites de Jupiter, et en me servant d'un puissant télescope. Quand les vents sont forts, il est difficile d'obtenir les immersions et les émersions des satellites, et les résultats diffèrent quelquefois de 30 kilomètres. Mais pendant les nuits calmes, 8 kilomètres est ma plus grande erreur, ce qui est peu de chose, à condition que l'on contrôle l'observation par une autre, faite une cinquantaine de kilomètres plus loin.

En Afrique, la guerre a souvent pour unique cause la peur. Si je n'avais pas pris la précaution d'envoyer des messagers aux indigènes leur annonçant que je ne comptais pas les attaquer, ils se seraient tous enfuis dans la brousse, à mon approche, puis, quelque temps après, ils auraient rôdé autour du camp, et, voyant mes hommes rentrer chargés de vivres, l'un ou l'autre aurait tiré sur eux, en aurait tué deux ou trois peut-être. Comme de juste, mes gens auraient riposté et la guerre eût commencé. Si les indigènes restent chez eux, il n'y a pas de danger que mes hommes leur volent quelque chose. Je les ai dressés et ils ont peur d'être punis s'ils agissent autrement. Il est deux catégories de délinquants pour lesquels je suis impitoyable : les déserteurs repris et les gens qui volent les indigènes en temps de paix.

Certains Zanzibarites sont d'affreux couards et ne se risquent à marauder chez les indigènes que lorsqu'ils constatent que ceux-ci ont peur et qu'ils n'osent les inquiéter. Ils n'oseraient voler les Masaï, mais chez les Wanyamwezi ils prennent les chèvres en présence des indigènes en disant que le Muzungu, le maître, en a besoin.

On nous donne des détails encourageants sur l'abondanc du gibier sur les bords de l'Ugalla.

19 septembre.

Parti à 5 heures 40 minutes dans l'intention d'aller jusqu'à Zimbili, à une distance de 12 milles, je suis arrivé à 10 heures du matin à Wana-Miaga, où j'ai dû camper, mon arrière-garde marchant très mal. Certains de mes chefs sont les pires vieilles femmes que j'aie jamais vues; je compte en faire rétrograder quelques-uns, et mettre à leur place des hommes vraiment vivants et virils.

Robinson, mon domestique, a la fièvre, 17 de mes hommes l'ont également, et moi, pendant que j'écris ces lignes, je sens mes genoux me faire mal. C'est un avertissement, je vais être pris aussi. Les hommes savent maintenant que nous allons chez Msiri. Je m'attends à des désertions à Mpala.

21 septembre.

Arrivés à Kakoma en deux heures de marche. Fièvre. — Un grand nombre d'hommes abattus par la fièvre. Cause : l'affreuse ardeur du soleil. Nous avons en conséquence campé

(1) Voir notre gravure de la page 107.

dans un tembe, afin que chacun eût de l'ombre. De 8 heures du matin à 5 heures 30 minutes du soir, le soleil fait rage. La température en est rendue absolument intolérable, et les rayons traversent les parois de la tente comme si elles étaient en calicot.

22 septembre.

La fièvre va mieux. 37 cas sont en traitement. De 7 heures 30 minutes à 5 heures 50 minutes du soir, le soleil est aveuglant et la nuit la réverbération produit des résultats étouffants. Les pauvres caravaniers, à moins d'être protégés par un tembe, ne peuvent se reposer; ils gisent par terre et aspirent l'air comme un poisson tiré de l'eau. Ils consomment d'énormes quantités d'eau, et, celle-ci étant mauvaise, ils contractent des fièvres violentes. Ils ont pour la plupart bien mauvaise mine : le foie est attaqué, le corps atteint une température de 104°, et en deux jours de temps l'homme est réduit à l'état de ruine. Heureusement que la durée moyenne de l'accès n'est que de quarante-huit heures.

Arrivés à Kisindi : 10 kilomètres de marche. Campé dans le tembe du chef, de sorte que tout le monde est à l'ombre.

23 septembre.

Fièvre disparue. Diminution des accès chez les caravaniers.

Il n'y a plus ici une seule tête de bétail. L'épizootie a tué jusqu'à la dernière bête. Le pori regorge de gros gibier.

26 septembre.

Arrivés à Wana-Ruika en 2 heures 40 minutes. J'ai précédé la caravane en hamac.

Notre camp est pittoresquement établi dans le village, et mes hommes, quoi que répandus un peu partout, sont bien abrités. Le soleil est toujours épouvantable.

Wana-Ruika habite un village, maintenant, un peu éloigné de celui-ci. Il a cédé le pouvoir sur celui-ci à son fils. Le village est excessivement bien fortifié, entouré d'une palissade enduite d'argile. Autour du boma court le buisson ordinaire d'euphorbes. A l'intérieur, les tembes et les huttes sont disposés en carrés, chaque carré étant séparé de son voisin par une palissade en bois très solide. Tout cela, je suppose, a été fait jadis par peur des hommes de Mirambo.

Les naturels possèdent très peu d'étoffe, et ils désirent vivement en obtenir. Mais que peuvent-ils donner en échange, si ce n'est du travail? Rien, absolument rien. Ils ne possèdent pas le moindre objet qu'ils puissent aller vendre à Tabora pour un bénéfice appréciable. Il n'y a pour eux qu'un moyen d'avoir des étoffes : aller à la côte, s'y engager comme porteurs, et se faire payer le salaire en étoffe. Il n'y a pas d'ivoire. Les Wanyamwezi commencent à apprendre à voyager, peu à peu, le long de la côte orientale du lac Tanganika, de Gongwe puis jusque dans l'Ufipa. Ce serait une bonne chose si on pouvait les décider à aller plus loin encore vers le sud, jusque dans le Nyassaland, où ils pourraient servir de porteurs au gouvernement de l'Afrique centrale anglaise. Je doute qu'il y ait dans toute l'Afrique de meilleurs porteurs que ceux de l'Unyamwezi, quand on les considère dans leur ensemble.

27 septembre.

Atteint Ukalala en cinq heures et dressé nos tentes à un kilomètre et demi à l'ouest du village, près des étangs. Je n'ai voyagé en hamac que pendant un kilomètre et demi, puis, me sentant plus fort, je suis monté sur mon âne et n'ai quitté celui-ci qu'au camp. Dieu soit loué! me voici quitte de la fièvre, au moins pour vingt-quatre heures.

Ukalala est, en ce moment, rempli d'étrangers qui semblent gagner leur vie en tuant du gibier et en en vendant la viande aux villageois. C'est le village le plus malpropre que nous ayons traversé depuis quelque temps. Malgré mon désir de procurer à mon personnel un abri contre le soleil, je me suis vu obligé de refuser de séjourner dans un endroit aussi pestilentiel, et j'ai dû venir m'installer ici. Il est vraiment merveilleux d'observer combien certains villages diffèrent entre eux quant à la propreté. Dans l'un, tout est en ordre : le grain est régulièrement tassé, de petits poulaillers y sont établis, les sentiers sont bien brossés et toute ordure est rejetée au loin, à distance. Dans un autre village, l'espace entre les huttes est littéralement envahi par les pelures de pommes de terre, de bananes, par les déchets de grain, de mtama. On n'y rencontre jamais de balai. L'odeur est intolérable, et cependant les habitants vivent et sont heureux dans leur nid pourri! Je crains toujours que mes hommes ne contractent la petite vérole dans un village. Cela ne serait absolument pas impossible ici.

Une petite rivière coule vers l'O.-N.-O. à Ukalala, et c'est près d'une des flaques formées par ce cours d'eau que nous campons. A 4 h. 30 m., des tarishi arrivent venant de Karema. Ce sont les hommes que j'avais envoyés de Tabora le 9 septembre vers le lac. Ils me remettent une lettre du père Camille Randabel, datée du 22 septembre (il y a cinq jours), me disant qu'il a reçu mes lettres le 19 septembre, et qu'il fera tout ce qu'il peut pour moi. Il me promet trois bateaux, me conseille d'aller chez Joubert, au sud de Mpala, dit que Rumaliza a dévasté toute la partie nord-ouest du lac Tanganika et se dispose maintenant à en faire autant au sud. Il allait attaquer le capitaine Joubert quand il a entendu parler de notre approche et de celle du capitaine Jacques, ce qui l'a fait rester dans le nord. Le Père dit que nous sommes arrivés au moment psychologique.

J'ai expédié un courrier au capitaine Jacques, avec des lettres pour cet officier.

28 septembre.

Après 5 heures de marche, nous bivouaquons à Kilimani, au bord d'un ruisseau coulant à un kilomètre de la crête de la montagne. Kilimani, situé sur la montagne, est à 76 mètres au-dessus du niveau de la plaine. La crête de la montagne court au loin vers le nord-nord-ouest et le sud-sud-est. En regardant derrière soi on peut apercevoir 80 kilomètres de forêts sans la moindre clairière. De Tabora au lac, du reste, la futaie est continue. Nous campons auprès de sources qui forment un ruisseau à 3 kilomètres d'ici. On me dit qu'on y trouve de l'eau en toute saison.

(A continuer.)

Cap. Stairs.

LES TERMITES

La récolte des termites.

Les termites sont fort répandus en Afrique, où on les désigne vulgairement sous le nom de *fourmis blanches*. Ce névroptère compte une trentaine d'espèces dont la plus connue est le termite belliqueux, remarquable par ses nids de terre consolidée, qui ont 3, 4 et même 5 mètres de hauteur. Ces demeures, de forme conique, présentent sur les côtés de nombreuses tourelles, également coniques; elles sont construites au moyen d'argile pétrie avec des brindilles et des herbes et ayant la solidité de la pierre.

C'est sur un monticule de termites que Van Gèle et Coquilhat avaient construit, à l'Équateur, leur pavillon-observatoire, qui faisait l'émerveillement de Stanley et subsiste encore à l'heure qu'il est. Les Européens, du reste, se servent souvent au Congo de nids de termites pour toute sorte d'usages, entre autres pour la cuisson de leur pain.

Ces insectes ont, au moins à l'état parfait, le corps oblong et assez déprimé; les yeux sont situés sur la partie latérale de la tête et assez globuleux; les antennes sont courtes. La couleur blanche des termites et leurs réunions nombreuses leur ont valu le nom de fourmis blanches, ainsi que nous venons de le dire. Ils n'ont pas moins de cinq états différents.

Les neutres ou soldats diffèrent beaucoup des mâles et des femelles; leur tête est énorme, armée de deux grandes mandibules se croisant l'une sur l'autre. C'est à eux qu'est confiée la défense de la demeure commune. Ils veillent en sentinelles, repoussant les agressions des animaux étrangers, ce qui leur est facile grâce à leurs énormes mandibules, armes dangereuses; en outre, ils excitent les ouvrières au travail.

Ces dernières sont les laborieuses. Elles construisent les termitières, vont à la recherche de la nourriture, prennent soin des œufs et des jeunes. Elles constituent la partie la plus nombreuse de la république.

Jamais les termites ne travaillent à découvert. Ils construisent des galeries pour se rendre d'un point à un autre et par ce moyen ne se montrent jamais au dehors. Certaines espèces de termites sont redoutables surtout dans les lieux habités. Ils ménagent toujours la superficie des poutres qu'ils rongent; c'est seulement lorsque tout l'intérieur est consommé ou sillonné de galeries, que le bois se rompt. Ils dévorent les bouchons des bouteilles, le papier, le linge, tout ce qui est à leur portée, et il est imprudent de laisser à découvert des provisions, de ne pas isoler ou suspendre les bouteilles et les objets de toilette. Plus d'une fois, une maison envahie par les termites a dû être évacuée par son propriétaire, les terribles névroptères ne faisant grâce à aucune matière organique qui se trouve sur leur route.

Chez les Niams-Niams et les Mombuttus, les indigènes en font une grande consommation, et au commencement de la saison des pluies, alors que les moissons ne sont pas encore mûres, ils ne mangent pas autre chose.

Notre gravure représente des indigènes faisant une récolte de termites. A cet effet, ils choisissent, plusieurs semaines à l'avance, la termitière où ils ont l'intention d'opérer leur « moisson ». Ils creusent à la base du cône un trou large d'un pied et de plusieurs pieds de profondeur. Ils fabriquent ensuite toute une pile de torches faites d'herbes et de branches sèches. L'humidité et la pluie sont peu favorables pour l'éclosion des insectes. Les noirs le savent et ne se dérangent pas en un tel moment; mais après une journée ensoleillée, lorsque la soirée est bien sèche, ils accourent. Ils savent que l'envolée des termites va se faire. Chacun, alors, armé de sa torche, s'en va au milieu de l'épaisse obscurité vers la termitière qu'il s'est choisie.

Tandis qu'une partie des insectes s'enlève et s'éloigne, l'autre accourt vers la lumière. Tous ceux qui sont dans le voisinage du trou y sont balayés au moyen de gerbes de feuilles et d'herbes. Les termites perdent leurs ailes par le froissement des balais, d'autres se les enlèvent naturellement par le mouvement de leurs pattes. Ils ne tardent pas à être, en grande partie, étourdis par le bruit et la lumière, et en cet état sont amassés dans des paniers, des tonneaux, des sacs.

Les femelles de termites ont d'un à un centimètre et demi, et sont très grosses. Celles-là, on les écrase, on les mélange avec de l'eau et on en fait une sauce épaisse que l'on fait cuire. Afin d'éviter que les insectes capturés ne s'échappent, on les rôtit, aussitôt pris, au-dessus d'un feu vif et, de cette façon. ceux qui avaient encore leurs longues ailes les perdent. On les consomme rôtis, sans autre préparation.

LE CAPITAINE CHALTIN

Louis Chaltin, né à Ixelles (Bruxelles), le 27 avril 1857. Capitaine au 3e régiment de ligne.
S'embarque pour le Congo le 18 janvier 1891, en qualité de lieutenant de la force publique. — Commissaire de district de Bazoko, le 1er février 1892. — Capitaine commandant de la force publique, le 1er mars 1893.

A la suite de la perte des Stanley-Falls, en 1886, des bandes d'Arabes étaient descendues jusqu'à Bazoko; de là, elles pénétraient sur le territoire que l'État du Congo leur avait interdit, débordaient par la droite, et empruntaient au retour la Lulu et l'Aruwimi pour regagner le Congo et les Stanley-Falls.

Aussi le gouvernement décida-t-il de créer de fortes installations militaires au confluent de l'Aruwimi et du Congo. Il avait prescrit d'installer un grand camp retranché à Bazoko, qui se trouve au point précis de ce confluent. Ce camp, dont l'effectif devait s'élever à 600 hommes, avait, dit le lieutenant Dhanis, le vainqueur de Nyangwe et le fondateur du camp, un triple but : 1° de servir de barrière contre les Arabes; 2° de pacifier la région et de donner confiance aux indigènes; 3° de servir de base d'opérations aux expéditions d'exploration.

Le 8 février 1889, le lieutenant Dhanis, accompagné des lieutenants Ponthier, Milz et Jacques, arriva à Bazoko. Le lieutenant Dhanis fut chargé de la création du camp avec MM. Ponthier et Milz; l'énergique officier mena à bien, en six mois, la tâche considérable qui lui avait été confiée. M. Ponthier termina les travaux après le départ de Dhanis.

Le camp de Bazoko est établi sur un terrain entièrement conquis sur la forêt. Il est entouré de cultures et on y a construit de commodes maisons en briques. Des approvisionnements sont accumulés dans la station. Il s'y trouve toujours des vivres pour un mois de siège, et plusieurs centaines de mille cartouches. Les murs du fort, construits en briques et recouverts de pisé, sont crénelés. Ils ont cinq mètres de hauteur. L'armement se compose de deux canons Krupp, d'une mitrailleuse Maxim, de quatre canons de bronze. Toute la station est entourée d'un boulevard planté d'acacias blancs, à l'extérieur duquel se trouvent les baraquements de la troupe, qui forment un trapèze dont le fleuve constitue le grand côté.

Dans notre fascicule IX, de 1892, nous avons publié une vue de la station de Bazoko, qui a eu successivement pour commandants : le lieutenant Dhanis, le capitaine Roget, le lieutenant Fievez et enfin le capitaine Chaltin.

Par les soins de ce dernier, le camp de Bazoko fut mis dans un état de défense parfait, et toutes les mesures furent prises pour repousser une incursion éventuelle des bandes arabes. Un steamer fut préparé afin de pouvoir, dès qu'il y aurait danger aux Stanley-Falls, transporter en un jour de vapeur des troupes pour secourir le résident de cette station. Lorsque la campagne actuelle fut entamée contre les Arabes, le capitaine Chaltin fut chargé de marcher sur Riba-Riba. Il remonta le Lomami jusqu'à Lomo, prit plusieurs postes arabes, notamment le camp de Chari, et occupa Riba-Riba. Une dépêche récente annonce qu'il a secouru à Stanley-Falls le lieutenant Tobback, menacé par les Arabes.

Le capitaine Chaltin est un *self made man*. Il s'est engagé comme soldat le 5 septembre 1873 et a gravi tous les degrés de la hiérarchie militaire; c'est un caractère énergique, un militaire avisé, plein de décision et de prévoyance.

L'école de garçons de Nemlao.
(D'après une photographie du Dr Étienne.)

LES SŒURS DE CHARITÉ

Depuis le commencement de l'année 1892, l'État du Congo possède quelques établissements dirigés par des sœurs de charité.

Avant leur arrivée, les Européennes étaient rares en cette partie de l'Afrique et l'apparition d'une femme blanche, allant rejoindre un époux, fonctionnaire de l'État, des Compagnies commerciales ou missionnaire des Sociétés protestantes, était un événement.

Les religieuses belges, en partant pour l'Afrique dès le début de l'entreprise et sans attendre que le confort indispensable à leur sexe leur soit assuré, posent un véritable acte de courage. En se vouant à l'éducation de l'enfance, elles font de la philanthropie dans la plus haute acception du mot. En se dévouant à soigner les malades, noirs et blancs, en accomplissant sous le terrible soleil équatorial une tâche aussi pénible et qui doit être parfois rebutante, elles font une œuvre des plus méritoires, que l'on ne saurait assez louer et admirer.

Dans l'œuvre entreprise là-bas, elles vont, sans doute, jouer un rôle obscur et modeste. Mais quel bien elles feront par leurs soins affectueux et tranquilles! Nous savons par les récits de ceux qui ont habité les dures régions intertropicales, combien sont pénibles les moments où, abattu par la fièvre ou la dysenterie, on est réduit aux secours vulgaires de son domestique noir. Beaucoup de décès ne seraient sans doute pas survenus, si des soins plus rapides, plus attentifs, plus complets avaient pu être donnés. L'arrivée de la femme garde-malade est donc un progrès et il est à désirer que bientôt chaque centre un peu important puisse être doté d'un sanitorium, confortablement installé, dirigé par un médecin et

desservi par les douces et dévouées sœurs blanches, en attendant que les sœurs noires qu'elles élèvent puissent les remplacer dans leur œuvre de fraternelle humanité.

Les religieuses du Congo appartiennent au couvent des sœurs de la charité de Gand, où l'on forme spécialement des missionnaires femmes et des gardes-malades pour l'Afrique. On cherche en ce moment à élever en notre pays des petites filles noires pour en faire des sœurs qui supporteront mieux le climat africain et pourront peut-être se faire plus facilement écouter des indigènes pour les travaux de l'apostolat.

L'école de fillettes de Moanda. (D'après un cliché du D^{r} Étienne.)

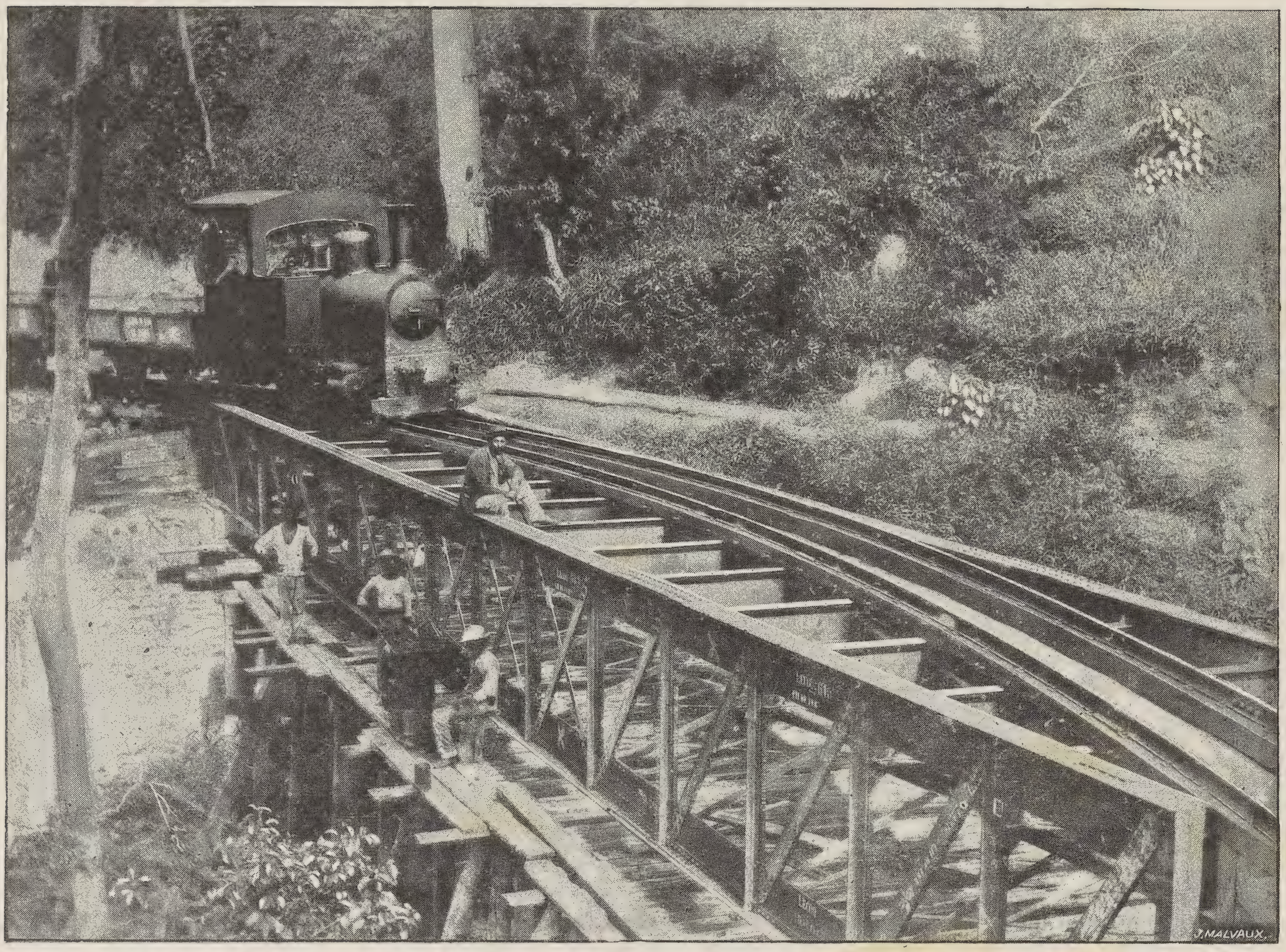
Les religieuses du Congo sont sous l'obédience d'une supérieure qui porte le nom de « mère vicaire ». Elles soignent les malades dans les hôpitaux, où elles rendent d'inappréciables services, et font la classe aux petites filles et aux garçonnets. Elles ont un couvent, la maison mère, à Moanda, sur les bords de l'Océan, à deux lieues de Banana, un autre à Boma, et un autre à Kinkanda, où la Compagnie du chemin de fer a fait construire des installations à leur intention. D'ici quelques mois, les religieuses iront créer un autre établissement soit à Berghe-Sainte-Marie, soit à Luluaburg, au centre du continent.

Les noirs comme les blancs entourent d'un affectueux respect « les sorcières blanches » et ont appris, dès qu'ils souffrent, à venir se faire soigner chez les religieuses. Les pères de Scheut ont repris, à Nemlao, près Banana, l'école tenue jadis par les pères français du Saint-Esprit. Cette mission a été remise en ordre par les sœurs qui, comme on le voit sur notre gravure, ont géré quelque temps l'école des garçons de cette localité.

A Moanda se trouve, dès maintenant, un important établissement pour filles. L'État du Congo y a envoyé du haut Congo de nombreuses petites noires rachetées ou reçues des indigènes. Une quarantaine de petites filles ont été réparties dans divers couvents de Belgique, où on les élève de la même façon que les petites Belges. Cette expérience, peut-être un peu prématurée, sera intéressante à suivre.

Le but des sœurs et des missionnaires est, lorsque leurs élèves, éduqués dans des établissements séparés, sont parvenus à l'âge de puberté, de les marier et de créer ainsi des villages exclusivement chrétiens.

Les religieuses ont adopté pour le Congo un costume spécial, leurs vêtements d'Europe étant trop chauds. Elles portent jupon et jaquette blanche, col romain et un voile, remplacé, quand elles sortent, par un casque en liège et en alfa; elles ont aussi parfois un jupon de cotonnette de couleur sombre. Elles sont, si nos souvenirs nous servent bien, en ce moment au nombre de dix-sept.



La locomotive sur le pont du ravin du Sommeil. (D'après une photographie du capitaine Weyns.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE PONT DU RAVIN DU SOMMEIL

Ce que cette suite de vues prises sur les travaux du chemin de fer aura de particulièrement intéressant pour l'avenir, c'est le souvenir de la transformation successive des sites traversés par la ligne au fur et à mesure de l'achèvement de la construction. Ces documents photographiques disent aussi, mieux que les mots, les difficultés rencontrées et la grandeur du travail accompli.

Nous invitons nos lecteurs à se reporter à la gravure publiée dans le volume de cette année, page 28, et à la comparer avec celle que nous publions aujourd'hui. Toutes deux reproduisent des photographies prises au même endroit, la première par M. Demeuse, à l'époque des débuts des études en 1888, la seconde par M. le capitaine Weyns, il y a six mois.

Nous sommes dans le ravin du Sommeil, dont le fond est encombré d'un amoncellement de blocs de rochers entre lesquels surgit une végétation de fourrés épais. A 10 mètres au-dessus de ce fond, un pont de 25 mètres d'ouverture est jeté. La voie franchit cet ouvrage d'art en rampe de 28 millimètres par mètre et en courbe de 50 mètres. L'ouvrage est en tout point analogue au pont du ravin de la Chute, dont nous avons exposé la construction page 69.

Au premier plan, la gravure montre deux nègres à côté d'une forge portative servant à chauffer les rivets d'assemblage des ponts. Au début de l'entreprise, ce travail devait être fait par des ouvriers européens. Aujourd'hui, l'on est parvenu à former des équipes de travailleurs noirs pour faire cette besogne et le prix de revient du rivetage, très élevé au commencement, a sensiblement diminué en même temps que la construction s'achève plus rapidement.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

V. — DE TABORA A KAREMA *(Suite)*.

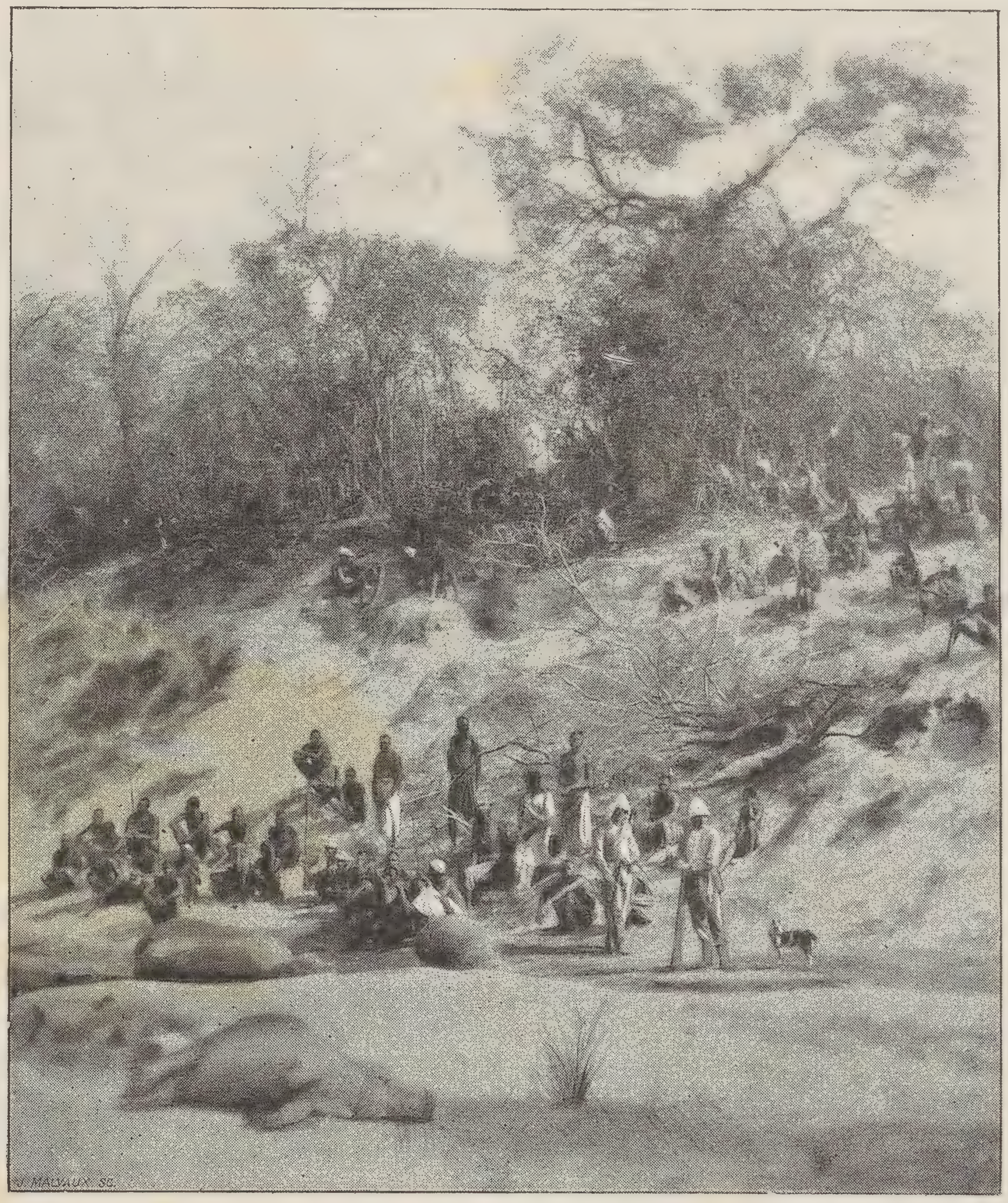
Abondance de vivres. — Gongwe. — Tremblement de terre. — Arrivée à Karema.

29 septembre.

Campé près du village de Kalambega après une marche de trois heures. Le chef est venu me voir, en compagnie d'une demi-douzaine de ses sujets. Ce sont des Wagalla. On ne voit que peu de Wanyamwezi dans les villages. Les tatouages du chef étaient vraiment artistiques. Tous les habitants étaient ornés de même sur la poitrine, le cou, le ventre et les épaules. Les deux dents supérieures de devant ne sont pas limées comme chez les Wanyamwezi. Le pays des Wagalla s'étend de la rivière Ugalla à l'est, jusqu'à Umkaiala à l'ouest, une localité située à une journée d'ici. Le chef de la tribu demeure à Umkaiala, où nous camperons demain.

Une demi-disette sévit ici ; les vivres y sont horriblement chers, tandis qu'à une journée d'ici, ils sont extrêmement bon marché. Notre camp est bien situé et nous avons tous de l'ombre.

Je possède en tout six chefs ou Nyamparas qui rendent des services ; le reste ne vaut pas grand'chose. Dès que l'œil du blanc n'est pas sur eux, ils flânent ou se cachent parmi leurs hommes. Cela ne va pas comme aux Indes, dans ce pays. Là, il y a une foule d'officiers non commissionnés (indigènes) qui font le plus dur de la besogne, tandis que l'Européen dort dans sa tente ou dans son bungalow. Ici, le blanc doit faire la besogne lui-même et en surveiller l'exécution s'il veut que tout marche bien et rapidement.



Chasse à l'hippopotame. (D'après une photographie de M. le capitaine Jacques.)

30 septembre.

Arrivés à Umkaiala en 4 h. 35 m. Nous y avons trouvé des vivres et de l'eau en abondance. C'est d'autant plus heureux qu'on me dit que, plus loin, les vivres sont rares et que nous aurons deux jours à dormir dans la jungle, à l'écart de tout village.

Un grand nombre de mes hommes se sont enivrés cette après-midi avec de la bière achetée aux naturels. Ils deviennent ivres avec une quantité ridiculement minime de breuvage. Je boirais de ce pombé à en éclater, et je ne sentirais encore rien de ses effets. La bière de banane n'en est pas moins une boisson très rafraîchissante ; quand elle est froide, elle est délicieuse par une journée chaude. Le pombé de mtama est affreusement mauvais.

1er octobre.

Après 4 h. 50 m., nous arrivons à Simbo (Toni). Il y avait suffisamment d'eau pour tous nos besoins, bien qu'elle fût mauvaise. Nous avons bivouaqué dans la brousse, car il n'y a pas de village.

Nous atteindrons Gongwe demain matin, vers 9 heures ; mais la guerre et le pillage n'ont rien laissé de ce village, jadis si florissant. Les deux Arabes sont partis pour Karema. Quelques-uns des indigènes de Gongwe sont venus me voir à Simbo. Je suppose qu'ils ont peur que je ne vienne les punir pour avoir chassé les Arabes.

Les guerres des natifs rappellent des taquineries d'enfants. Elles finissent vite, et aucun dommage réel n'est causé, sauf, peut-être, une famine qui dure une saison.

2 octobre.

Nous avons atteint Gongwe en 3 h. 50 m. Comme toujours, nous avons traversé le pori. Au moment d'atteindre à la localité, on fait une descente de 60 mètres. Nous avons dressé nos tentes dans le village, jadis populeux et actif, mais maintenant pauvre et dépeuplé, à cause des suites de la guerre contre Kasogera de Fimbwi. Il y a environ trente-cinq jours, Kasogera, chef de Fimbwi, qui réside à une journée de Gongwe, envoya des hérauts sommer Sirundi, chef de Gongwe, d'avoir à venir lui payer tribut en ivoire, et recon-

naître Kasogera comme chef. Sirimbi répondit par le refus d'aller à Fumbwi, en ajoutant qu'il était frère de sang avec les blancs de Karema, qui viendraient le protéger en cas de danger.

Sur ces entrefaites, Kasogera déclara la guerre et surprit trois fois le village, pendant la nuit, fit brèche dans la palissade défensive, tua plus de 100 hommes, enleva 100 femmes et 70 têtes de bétail. Gongwe, maintenant, est désarmé, et ses sujets craignent sans cesse une nouvelle attaque. Kasogera désire fermer cette route et en ouvrir une au travers de son village, de façon à pouvoir exiger le *hongo*. Si Gongwe était anéanti tout à fait, ce serait bien regrettable, car on aurait alors cinq journées d'étape au travers du pori sans pouvoir obtenir des vivres, et les caravanes en souffriraient terriblement. J'ai donc écrit une lettre aux Allemands de Tabora, expliquant les affaires et demandant à l'officier allemand s'il ne pourrait venir en aide au chef en lui remettant un drapeau ou autrement.

Kasogera a mené la plupart des femmes capturées jusqu'à Umkaila pour les y vendre. De là, elles doivent avoir été dirigées sur Tabora pour être vendues aux Arabes. Telle est la véritable raison de la guerre. Kasogera a besoin d'esclaves et pourra ainsi enfin se procurer des étoffes.

Gongwe est dans un pitoyable état. Les huttes à faîte de chaume ont été incendiées, et le chef campe en réalité dans son propre village.

3 octobre.

Marche de deux heures jusqu'à la rivière Katuma et campement à 500 mètres à l'ouest du petit village de Kakatabi, caché dans une futaie de mimosas. La Katuma se jette, dans la saison des pluies, dans la petite rivière qui tombe dans le lac au nord de Karema. Elle ne présente maintenant qu'une série d'étangs détachés, très poissonneux et où se trouvent aussi quelques crocodiles.

Le gibier est très commun par ici. Nous avons descendu 15 mètres aujourd'hui et nous approchons rapidement du niveau du lac, qui est à 80 kilomètres d'ici.

4 octobre.

Trois heures et demie de marche, puis campement dans la brousse. L'eau est très rare et très mauvaise. En creusant des trous à 10 heures du matin, nous avons obtenu, à 1 h. 30 m., assez d'eau pour donner à boire à chacun. Pour faire bouillir les aliments de la moitié d'entre nous et pour désaltérer complètement toute la troupe, il a fallu attendre jusqu'au soir.

Ce pori (brousse) a 35 kilomètres de long, c'est-à-dire que pendant tout cet espace on ne rencontre pas de village, et seulement deux endroits où il y a de l'eau. Demain, nous devrons marcher 19 kilomètres pour nous désaltérer. Le lendemain, nous arriverons à Soroma, où nous trouverons des vivres et de la bonne eau.

Il y a cinq étapes d'ici au lac; la route fait une grande courbe vers le sud, ce qui porte à 72 kilomètres la distance à parcourir.

5 octobre.

Nous avons franchi 24 kilomètres jusque Uhere, le village de Saroma sur la limite du pays de Gongwe. Six heures trente-cinq minutes de marche.

Je voulais camper auprès d'un étang situé à 4 kilomètres à l'est de ce point-ci; mais, quand nous sommes arrivés, nous n'avons trouvé que de la boue infecte et des poissons morts. Nous avons, en conséquence, poussé jusqu'ici. Saroma est chef depuis de nombreuses années et est respecté par ses sujets. Il est le père du chef de Gongwe, bien qu'inférieur à celui-ci sous le rapport intellectuel. Il a refusé son aide par peur des représailles de celui-ci. Si Gongwe et Saroma s'alliaient, ils pourraient aisément balayer Kasogera et rétablir la tranquillité dans le pays, mais les agissements de ces chefs indigènes sont souvent bien étranges !

Uhere est un village solidement fortifié. A 1 1/2 kilomètre d'ici est la frontière septentrionale du Fipa, qui, au sud, s'étend jusqu'à l'extrémité méridionale du lac Tanganika.

L'ivoire coûte ici 87 fr. 50 c. le frasilah et ne rapporte que 143 fr. 75 c. à la côte en ce moment.

A 10 heures du matin, le 3 octobre, j'ai remarqué un choc assez violent de tremblement de terre, qui a duré au moins vingt secondes. Les Arabes d'ici l'ont aussi remarqué; ils m'en ont parlé ce soir.

6 octobre.

Halte au village de Kwasaroma. C'est la seconde halte depuis notre départ de Karema. L'expérience m'a appris que ce n'est pas une chose à conseiller que de marcher neuf jours de suite sans un repos d'un jour. S'il y a rareté de vivres et d'eau, huit jours pour une halte sont plus que suffisants.

Par la route que j'ai adoptée, la distance de Tabora à Karema est de 363 kilomètres. Nous les aurons probablement franchis en 25 camps, soit une moyenne de 14 1/2 kilomètres par jour de marche ou de 13 kilomètres 2 hectomètres par jour, y compris les jours de halte.

7 octobre.

Marché 3 h. 15 m. jusqu'à la rivière de la petite Kifume, où nous campons. Nous avons traversé cette rivière quatre ou cinq fois pendant le chemin. Nous avons découvert à la fin que, dans la saison des pluies, elle se jette dans un grand marais au nord, et de là dans la Kifume proprement dite. La Kifume se jette dans le Tanganika au nord de Karema.

8 octobre.

Marche de 5 h. 30 m. Nous campons à environ trois quarts de kilomètre à l'ouest du petit village de Kifume, sur les berges de la rivière, qui est à sec, sauf, par-ci par-là, des flaques se trouvant dans le lit de la rivière.

Cette marche a été une des plus dures depuis Bagamoyo. La route était tracée dans du sable où l'on enfonçait en marchant, et de pierres aiguës tirées du lit de la rivière. Le vent était absent, nous n'avions donc pas de fraîcheur.

De ma tente, je distingue les montagnes bleues qui bordent le Tanganika à 56 kilomètres d'ici. Je suis curieux de voir quelle longitude je donnerai à Karema, point qui a été le sujet de tant de discussions entre géographes.

Au fur et à mesure qu'on approche du lac, le paysage change. Actuellement, au lieu du pori à l'herbe courte et aux grands arbres, nous traversons des montagnes parsemées de petits arbres et de vallées, aux grands mimosas, aux acacias géants et à l'herbe longue et sèche. Le pays est coupé de ruisseaux courant de tous côtés et de ravins rocheux qui sont, dans la saison des pluies, transformés en torrents qui vont se jeter dans la Lifume et, par elle, dans le lac. Les natifs sont peu nombreux et pauvres. Ils paraissent plus paresseux que ceux de Gongwe et d'Igonda.

Le gibier est plus rare qu'il y a trois ou quatre jours, et l'eau est tant soit peu saumâtre. Le soleil a versé aujourd'hui sur

nos pauvres têtes des torrents de rayons incandescents dont la brûlante chaleur était augmentée par la réverbération solaire, car nous marchions dans le sable du lit de la Lifume, qui nous renvoyait des bouffées étouffantes, qu'aucune brise ne venait chasser.

Depuis Mwampwa, nous n'avons plus rencontré d'eau courante. Ce sera une heureuse chose que de voir, enfin, de nouveau des rivières à l'onde claire et ruisselante et de ne plus devoir creuser des trous pour obtenir un liquide boueux et nauséabond.

VI. — SUR LE TANGANIKA.

Le Tanganika. — Mesures pour la traversée — Bienveillance des Pères. — Les barques de transport.

9 octobre.

Nous quittons le camp à 5 h. 45 m. et nous apercevons le Tanganika vers 9 h. du matin. Dix minutes plus tard, je pénètre dans la station des missionnaires de Karema, où je suis accueilli avec bienveillance par les Pères.

Après une courte entrevue, je fis descendre les hommes sur les bords du lac, où je fis dresser le camp.

Je bus aussitôt une longue gorgée de l'eau du lac, qui semblait du nectar après l'ordure boueuse à laquelle nous étions astreints depuis si longtemps.

La vue de cette vaste nappe d'eau bleue était réjouissante, et la vue se prolongeait vers le sud-ouest, jusqu'au camp de Fimbwi. Je pris immédiatement mes dispositions pour la traversée du lac, et, à 10 minutes avant 11 heures, pendant la nuit, je fis partir 110 hommes et 60 charges, répartis en trois canots et destinés au mont Rumbi, la station du capitaine Joubert, située de l'autre côté, un peu au nord, à une distance de 38 à 48 kilomètres. A 3 heures du matin, une des barques revint, ayant une vilaine voie d'eau, et elle ne put repartir qu'à 8 heures du matin, le 10 octobre.

L'une des barques a embarqué 69 charges, 33 hommes et 14 marins, ce qui montre qu'elles ont une grande capacité. Si j'ai pu avoir les bateaux des prêtres, c'est que j'avais envoyé à l'avance des courriers de Tabora, ce qui fait que j'ai pu ainsi expédier la caravane en avant sans perdre une minute. Le capitaine Joubert possède deux bateaux sur la côte occidentale. L'un des prêtres s'est rendu au mont Rumbi pour les obtenir et les ramener. Cela portera à cinq le nombre des canots destinés à transporter mes hommes et ceux de Jacques. Je m'attends à l'arrivée de celui-ci dans trois jours.

A cette époque de l'année, le voyage, aller et retour, prend cinq jours. Le meilleur moment pour quitter cette côte-ci est minuit. On rame jusqu'au jour, et, le jour venu, un vent du sud-sud-ouest vous pousse jusqu'à Rumbi ou Mpala, où l'on arrive à la nuit tombante. Généralement, les hommes qui mènent le bateau passent sur terre une nuit et un jour, et ils sont de retour ici pendant la nuit du cinquième jour. Mpala est à 72 kilomètres d'ici et non à 32 kilomètres, comme le renseignent les cartes, et la largeur du lac en face de Karema est de 37 kilomètres.

Les missionnaires nous ont adressé une invitation permanente pour prendre nos repas chez eux tous les jours. Combien nous avons été heureux de goûter des légumes et du pain d'Europe! Notre camp est avantageusement situé, sur une plage sablonneuse et gazonnée. A 8 hectomètres d'ici se trouve du bois à brûler. J'ai payé aux hommes d'équipage un doti par tête pour prix du passage.

10 octobre.

A 8 heures, ce matin, j'ai pu expédier la barque qui avait fait eau. 30 hommes et 12 matelots à bord. Comme le vent était bon, ils étaient hors de vue en trois heures.

J'ai reçu de Sudi, l'agent de Dosa-bin-Suleiman, 500 joras de satiné, 80 joras de Bombay, 90 d'Amerikani et 300 de Lesso. Je les ai toutes apprêtées pour être emballées. Les arbres qui entrent dans la confection des barques viennent de la côte occidentale. Ce sont des canots ordinaires creusés dans un arbre, dont les parois ont été exhaussées au moyen de planches grossières clouées ensemble. Elles ont un semblant de poupe. Les rames dont se servent les matelots sont de pauvres engins. Elles consistent simplement en une perche avec, au bout, une planchette ronde, de la forme d'une bêche, liée et clouée au bout du bâton.

J'ai envoyé une charge de mes propres avirons avec le marquis de Bonchamps et sa compagnie, afin qu'il examine s'ils ne seraient pas plus utiles aux hommes que ces misérables cuillères. Le mât est une sorte de ruine et la voilure est gréée comme pour un dhow. Un de ces grands canots peut contenir 75 hommes et environ 10 charges et marcher tant bien que mal.

Je ne pense pas que l'on trouve sur cette côte-ci de quoi construire des canots; tous les grands arbres viennent de la côte occidentale.

Le capitaine Joubert est le seul blanc demeurant à Mont Rumbi, mais il y a quatre pères à Mpala et autant à Kibanga, situé à 7 journées au nord de Mpala, sur la côte occidentale, au nord de la route qui va d'Ujiji à Nyangwe. Il y a 32 kilomètres de Rumbi à Mpala, et, en me rendant directement à la première de ces stations, j'épargne une longue étape et je pourrai faire bien plus facilement l'ascension du plateau qu'en partant de Mpala, où de hautes montagnes présentent de grands obstacles.

Au sud-sud-est, à environ 45 kilomètres d'ici, est situé le Ras Pimbwi et, plus au sud encore, un autre cap.

La hauteur de la station de la mission est de 13 1 2 mètres au-dessus du lac, en ce moment. Les eaux se retirent lentement, d'après les vieux habitants du pays, et remontent tous les douze ou quatorze ans, selon que la Rufuga est libre ou barrée.

Ma lettre pour Swan, qui se trouve à l'extrémité méridionale du lac, doit lui être parvenue il y a trois jours. Je lui demandais l'usage de son steamer. Avec celui-ci, je passerais mes hommes en six jours, tandis que maintenant je vais devoir séjourner ici douze jours pleins. Je ne crois pas qu'il serait sage de lancer mes deux bateaux sur le lac, car celui-ci me semble avoir des vagues très fortes et l'acier dont ils sont faits est très mince. Ils ont été construits uniquement pour passer les rivières ou pour parcourir des cours d'eau ou de petits lacs, mais ils ne sauraient supporter une mer comme le Tanganika.

L'eau du Tanganika est fraîche, claire, douce, meilleure, d'après moi, que celle du lac Victoria, et immensément supérieure aux eaux saumâtres des lacs Albert et Albert-Édouard.

(*A continuer.*) Cap. Stairs

LES SINGES ANTHROPOMORPHES DU CONGO

I

On entend par singes anthropomorphes ceux qui, par leurs formes générales, se rapprochent de l'homme. Ils sont privés de queue, mais cet organe est remplacé par une proéminence du coccyx, proéminence qui existe d'ailleurs à l'état héréditaire chez certains peuples, tels que les Niams-Niams de la région de l'Uelle. Ceux qui se rapprochent le plus de l'espèce humaine habitent l'Afrique tropicale et comprennent les gorilles et les chimpanzés.

Gorille mâle adulte.

Ces quadrumanes sont représentés dans l'Asie tropicale et dans quelques grandes îles de l'archipel Indien par plusieurs formes parfaitement distinctes, dont la plus intéressante est l'orang-outang (*Simia satyrus*), qui habite les îles de Bornéo et de Sumatra. Viennent ensuite les gibbons ou singes à longs bras (*Siamanga* et *Hylobates*), dont on connaît une dizaine d'espèces, la plus grande ne dépassant pas un mètre. Les gibbons sont répartis dans le sud-est de l'Asie et dans les îles de Bornéo, Sumatra, Java et Solo. Les singes anthropomorphes ou anthropoïdes ne comprennent donc que treize espèces différentes, auxquelles on en ajoutera probablement quelques-unes qui, jusqu'ici, paraissent encore douteuses.

Nous ne parlerons pas des analogies de structure qui existent entre ces quadrumanes et l'homme, question qui a été traitée magistralement par le professeur Hartmann. Rappelons seulement que Huxley a dit avec raison : qu'il y a plus de différence entre les singes les plus inférieurs et les singes les plus élevés, qu'il n'y en a entre ceux-ci et l'homme. Il est évident qu'il ne peut entrer dans l'esprit d'aucun naturaliste sérieux de faire descendre l'homme directement du gorille ou du chimpanzé; il y a évidemment un intermédiaire disparu. Quelques naturalistes pensent avoir trouvé celui-ci dans un sujet fossile découvert en France dans le miocène, et qui a été désigné par Lartet sous le nom de *Dryopithecus Fontani*. Ce prétendu tailleur de silex est malheureusement encore fort peu connu et décrit seulement d'après quelques fragments d'os; grâce à son anthropomorphisme, qu'on dit très prononcé, il est devenu l'objet d'une hypothèse intéressante; mais en attendant, comme dit Hartmann, ce n'est qu'une hypothèse. A notre avis, c'est en Afrique qu'on trouvera l'intermédiaire cherché, car c'est évidemment le nègre qui se rapproche le plus du singe; attendons donc les découvertes paléontologiques qui seront un jour faites dans le continent noir. Mais revenons aux espèces africaines d'anthropoïdes qui, toutes deux, habitent les forêts vierges du Congo.

1° *Le gorille* (*Gorilla gina*).

Un vieux mâle ayant toute sa croissance, en station droite, atteint au maximum 2 mètres de hauteur; ses canines sont fortes et mesurent parfois 38 à 40 millimètres. La femelle ne dépasse guère 1m50. Le revêtement pileux est formé de longs poils grossiers et de poils laineux plus courts, plus fins et frisés. La coloration du poil diffère non seulement sur les diverses parties du corps, mais encore suivant les individus; en général, elle est d'un gris plus ou moins foncé, passant au brun et au noirâtre; mais la base du poil est toujours plus claire que l'extrémité. La face et les autres parties nues du corps sont, chez l'adulte, noires, un peu luisantes et couvertes d'un grand nombre de rides entrecroisées. Le jeune diffère considérablement de l'adulte, à tel point qu'on est tenté de croire qu'on a affaire à une autre espèce. Tandis que le jeune présente dans son ensemble des traits qui le rapprochent de l'homme, l'adulte s'en éloigne considérablement, surtout par la structure de son crâne, devenu plus prognathe et surmonté de puissantes crêtes osseuses.

Le gorille habite les régions boisées de l'Afrique occidentale, à peu près entre le 2° lat. nord et le 5° lat. sud, et entre le 6° et le 16° long. est de Greenwich, c'est-à-dire depuis le Gabon, où il a été trouvé par le Dr Savage en 1847, jusqu'aux rives du Kwilu, où plusieurs individus furent tués par le Dr Lucan et M. Petit près du village du chef Mayema; ce sont ces gorilles qui ont été décrits comme espèce distincte sous le nom de *Gorilla mayema*, mais qui, en vérité, ne représentent que des variations individuelles de l'espèce ordinaire.

(*A continuer.*) Dr Alphonse Dubois.

LE Dr ÉTIENNE

Né à Ligny (Namur), le 23 mars 1855. — Docteur en médecine, chirurgie et accouchements.

Premier départ pour le Congo, au service de l'État indépendant, le 16 février 1888. Médecin à Banana, le 17 mars 1888. — Chargé de rapatrier un contingent de Zanzibarites, mai 1891. — Rentre en Belgique, le 19 septembre 1891.

Deuxième départ en qualité de médecin de 1re classe, le 10 mai 1892. — Détaché à la Compagnie du chemin de fer du 21 octobre 1892 au 23 mars 1893. Médecin de l'État à Banana.

Un savant, un travailleur doublé d'un artiste et d'un ami des lettres, tel est en raccourci le portrait, le « crayon » du Dr Étienne. Sa carrière africaine, déjà longue, a été féconde en résultats sérieux. Il n'a pas fait tapage, on n'a parlé de lui que dans le cercle restreint des hommes de science et des spécialistes, mais son œuvre n'en a pas moins été utile et peut-être même en a-t-elle été plus féconde.

Le Dr Étienne est un Namurois; il a de l'initiative, de l'esprit de suite et cette gaieté d'humeur qui semble être le propre de nos populations wallonnes. Il écrit bien, clairement, avec méthode, et pense raisonnablement. Son livre, *le Climat de Banana*, est plein d'aperçus originaux et intéressants. Il y a consigné jour par jour, pendant dix-sept mois, ses observations scientifiques, météorologiques et climatologiques. Les travaux du Dr Étienne sont venus ajouter de précieux matériaux à ceux accumulés par von Dankelmann, Wolff, E. Dupont, Hodister, Cornet. Il a démontré une fois de plus que le climat du bas Congo est moins malsain que celui de Java, de Sierra-Leone et de certaines parties du Brésil. Le maximum de la température moyenne annuelle à Banana a été en 1890 de 28°87, le minimum a été de 21°04, la moyenne générale a été de 25°45.

De l'ensemble des observations faites par M. Étienne, il ressort que les mois les plus chauds sont janvier, février, mars et avril. Les mois les plus froids sont juin, juillet, août, septembre et octobre. Avril est le plus chaud et juillet le plus froid.

Le Dr Étienne jouit dans tout le bas Congo d'une grande réputation, grâce à son habileté professionnelle. Des chefs noirs viennent de fort loin se faire saigner par le « sorcier » blanc. A certains jours, il y a à sa porte de longues théories de malades, d'éclopés et de blessés noirs, venant demander au sympathique docteur des remèdes et des « talismans ».

Le *Congo illustré* doit une obligation toute spéciale au savant praticien. Le nombre des clichés photographiques que notre collaborateur nous a communiqué est déjà fort notable. Ils forment comme la vivante démonstration des progrès continus de l'œuvre congolaise. Tel travail photographié ce mois-ci et qui nous est représenté ébauché seulement, nous parvient deux mois après complètement achevé. Un site sauvage, agreste, que figure un cliché a, quelques semaines plus tard, disparu pour faire place à une factorerie, une maison, une voie ferrée, un pont. Rien n'est plus éloquent que la propagande par le fait, par les yeux, et les amis de l'entreprise africaine ne peuvent qu'être très heureux des efforts, en ce sens, d'hommes d'initiative comme le Dr Étienne.

A notre Chambre des représentants, M. Janson a proposé d'accorder un million pour l'organisation d'explorations scientifiques au Congo. Cette idée est heureuse et il importe qu'elle soit réalisée. L'exemple du Dr Étienne prouve ce que peut l'initiative privée. Mais ses moyens sont restreints, et seule l'intervention des pouvoirs publics peut faire œuvre durable et grande.

Le Dr Étienne, qui est un travailleur de la première heure, aura le mérite d'être un de ceux qui montrent la voie à suivre sous ce rapport. Ses travaux seront un appoint sérieux pour permettre à ceux que la chose concerne d'établir, sur des bases certaines, un plan d'ensemble pour la réalisation de la proposition du représentant pour Bruxelles.

COUTUMES NÈGRES

Les nègres, dans leur état de vie sauvage, sont régis par des lois et des coutumes bien déterminées, inscrites dans le code mnémonique de la tribu et appliquées par le chef, assisté du conseil des anciens.

Elles sont fort rares les tribus congolaises où n'existe pas cet embryon de réglementation de la société. Il y règne une hiérarchie très nettement établie et l'esprit de caste sévit presque partout avec intensité. Le chef, en apparence maître absolu et incontesté de la vie de ses sujets, n'exerce, en réalité, ce pouvoir autocratique qu'avec le contrôle des notables et il ne prend aucune décision importante sans les consulter.

Les tribus se diversifient par la toilette, le tatouage, les mœurs, plus que par la langue et les règles de vie. De là, le soin particulier qu'ont les indigènes pour leur toilette : c'est le signe de leur nationalité, de leur personnalité, comme le drapeau est, chez nous, la personnification de la patrie. Consigner, quand il en est temps encore, les données existantes sur les mœurs et coutumes nègres, c'est préparer les documents qui serviront aux historiens de l'avenir à écrire l'histoire de l'origine et des rétroactes de la civilisation naissante de l'Afrique centrale.

C'est ce qui nous amène à répéter ce que nous disions dans notre fascicule XI de cette année à propos de légendes bangala, et à engager nos amis d'Afrique à recueillir autour d'eux les renseignements intéressants sur les mœurs et coutumes des indigènes. Nous sommes heureux de publier aujourd'hui quelques notes à nous envoyées par M. Deligne, un commerçant qui ne dédaigne pas de s'occuper de littérature et qui sait mener de front le labeur du négociant avec le travail du chercheur intellectuel. C'est avec plaisir qu'on lira les récits de notre ami du haut Congo :

La denture.

Autres nations, autres mœurs; c'est affaire de latitude, de climat, de race, de préjugés, d'éducation. Chez nous, les femmes adornent leur toilette de falbalas sans fin; elles noircissent leurs sourcils, rougissent leurs lèvres, colorent leurs joues, blanchissent l'émail de leurs dents.

Les belles de l'Afrique centrale sont non moins raffinées. Dans l'Ébanza, par exemple, les femmes soigneuses de leur petite personne se peignent les dents en rouge ou en bleu; quelquefois, elles les trouent pour y introduire une perle d'une autre couleur. A l'encontre des belles d'Europe, elles considèrent comme une honte d'avoir des dents blanches. C'est bon pour les chiens et pour les blancs; mais une femme noire doit avoir des quenottes foncées.

Les petites Bangala, devenues grandelettes, n'ont rien de plus pressé que de se faire limer les dents de devant, afin que celles-ci soient pointues et séparées d'au moins 5 millimètres l'une de l'autre.

Cette singulière manie n'est pas pratiquée par les hommes. Pour eux, qui sont des mangeurs de chair humaine, les dents pointues, ressemblant à celles des carnassiers, auraient cependant plus de raison d'être que chez les femmes.

Le Bacongo, lui, n'est homme que lorsqu'il a les deux dents de devant de la mâchoire inférieure enlevées.

Les Mabala nous trouveraient charmants si nous nous laissions arracher toutes les dents, sauf les quatre supérieures, et si nous nous faisions trouer la lèvre pour y pendre un cristal à longue pointe ou une vertèbre de poisson.

Comment s'acquiert la renommée.

Celui qui reste dans son pays n'est pas un « homme » ; c'est en voyageant qu'il mérite l'estime de ses compatriotes.

L'Iboko tient le brigandage en grand honneur. Chez lui, le plus méritant est celui qui a le plus massacré, volé, violé et pillé; celui qui a tué le plus d'hommes dont il possède encore les têtes; enfin, celui qui peut le plus souvent manger de la chair humaine.

Un jeune Gombe n'obtient la considération générale que le jour où il a tué quelqu'un.

Chez les Bakombe, on ne peut porter le bonnet à plumes rouges de perroquet qu'après avoir commis un bon petit assassinat rapportant à la tribu au moins trois ou quatre femmes.

Le mariage.

Voici comment se pratique le mariage chez les Mongwandis. Le futur croit reconnaître une fillette qui, plus tard, pourrait lui plaire; il l'achète (le prix est généralement fixé à 10 chèvres laitières, 10 lances, 10 couteaux, 10 chiens). A chaque visite du futur chez les beaux-parents, celui-ci doit apporter une lance ou un couteau. C'est en quelque sorte une rente.

A l'époque où la fiancée a atteint l'âge et le développement voulus, le futur vient la prendre, l'emmène chez lui et se fixe définitivement avec elle.

Toutefois, si, après un temps donné, la femme reste sans enfants, les parents sont obligés de reprendre leur fille et de rendre une partie du prix qui leur a été payé. La jeune femme devient alors une machine à fabriquer la chikwangue, les nattes, etc.

Les Mongwandis achètent de préférence une femme à l'âge de 6 ou 7 ans, pour la raison qu'elle coûte moins cher que lorsqu'elle est grande. En agissant ainsi, ils risquent, il est vrai, de perdre la moitié de la somme payée, si leur épouse demeure sans postérité.

Quand la femme est adulte, et qu'elle est devenue mère, elle se paye six ou sept fois plus cher. Par contre, elle rapporte en conséquence. Le mari, quand il a trois ou quatre enfants, trouve sa famille assez nombreuse; il cède alors sa femme pour dix mois, moyennant une somme déterminée. Si pendant le temps de « la location » elle devient mère, son petit est de droit la propriété du locataire. Si au contraire l'enfant naît après l'expiration du délai convenu, il est la propriété du mari légitime. Quelquefois on accorde, moyennant finance, des prolongations de contrat; il y a aussi des contrats de 20 ou 30 mois, cela dépend des conventions.

L'adultère.

Si une femme vient à se laisser enlever par un habitant d'un village voisin, et cela sans l'autorisation du mari, le village de ce dernier déclare la guerre à l'autre, à moins qu'on

ne rende la femme. Il se passe parfois trois ou quatre mois avant qu'on en vienne aux mains; cela donne le temps de réfléchir au village du ravisseur.

Généralement, quand la femme n'a pas été rendue, il y a guerre. Celle-ci se borne en réalité à une sortie de boucliers et de lances, à une avalanche d'injures et de défis. Les nègres se battent à distance, comme s'ils possédaient des Mauser perfectionnés. Ces combats ne durent généralement pas plus de deux jours. Aussitôt qu'il y a un blessé, la guerre cesse et la palabre commence. Le village victorieux exige de l'autre un certain nombre de lances et fait remettre la femme au chef du village dont le mari est originaire.

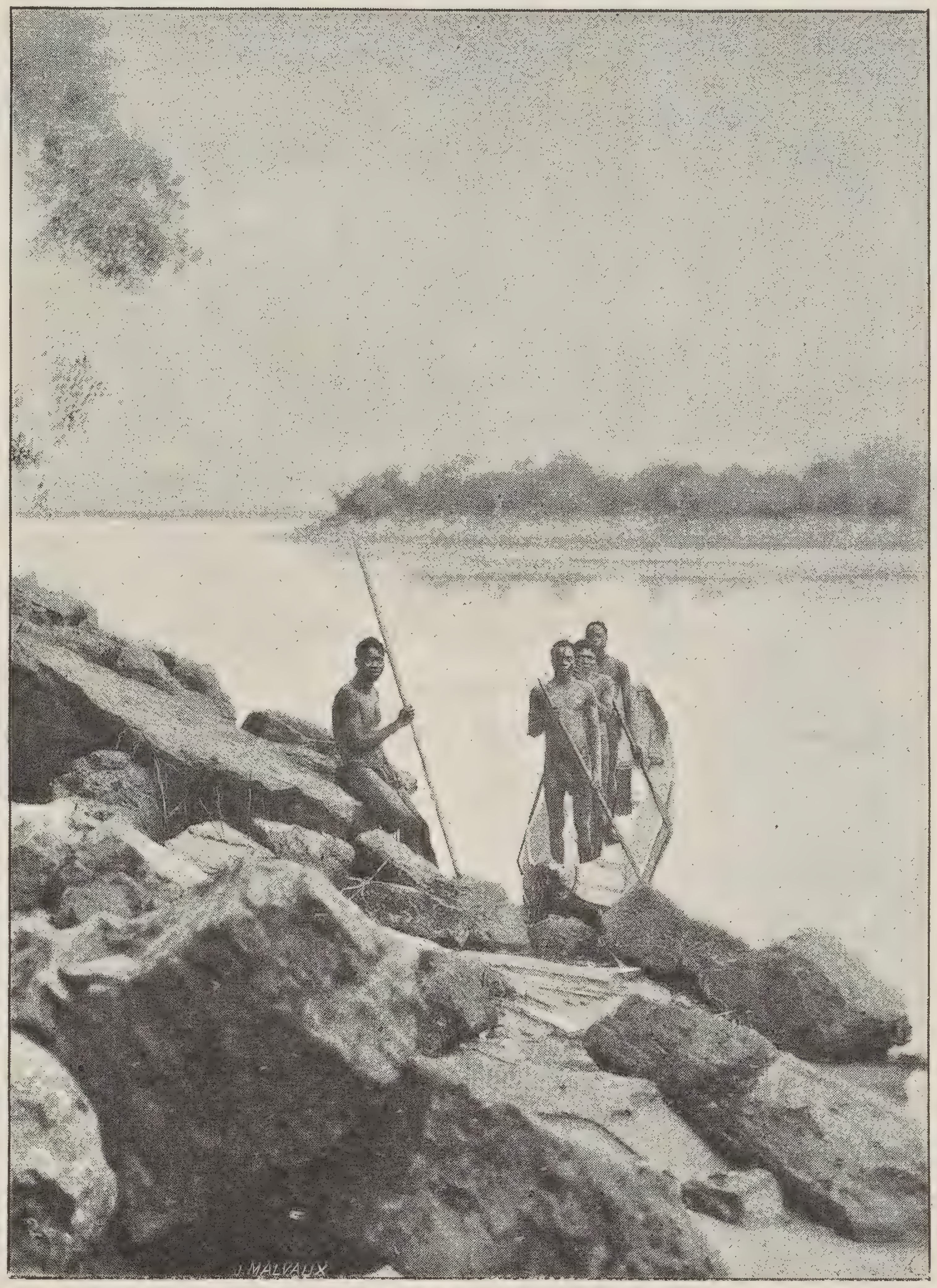
Le chef du village convoque alors une assemblée générale en face de la demeure de l'époux. Les femmes, porteuses de paniers remplis de terre et de sable, se rendent au lieu indiqué. Quand la foule y est massée et tranquille, le chef s'avance tenant la femme coupable par une cordelette qui lui ceint les reins. Sur le passage de la coupable accourent tous les enfants du village armés de fines gaules et ils frappent sans cesse la malheureuse.

Arrivée à l'assemblée, l'épouse infidèle doit se mettre à quatre pattes et regagner ainsi la demeure de son époux, pendant que les femmes du village ne cessent de lui jeter de la terre et du sable.

Voilà comment on punit l'adultère quand il n'a pas été commis avec l'autorisation du seigneur et maître.

Comment on se marie.

Les Bussutanda, eux, enlèvent une femme de force, se réfugient avec elle dans la forêt, y vivent de la chasse et ne reviennent au village que lorsque la femme a un enfant et que celui-ci est sevré. Rentré chez eux, ils plantent là leur femme et lui donnent la moitié du produit de leur chasse en échange de l'enfant.



Pagayeurs bangala.
(D'après une photographie de M. Demeuse.)

Chez les Alikobbos de la classe aisée (cette peuplade habite la région comprise entre la Mongalla et l'Uelle), les femmes mariées ont des habitudes fort libres et ont le droit d'en user comme elles veulent à certains jours de la semaine.

Chez les Mossombanza, un chef marié a des droits de maître sur la ou les sœurs de sa femme, sur la femme de ses frères et sur la femme des frères de sa femme. En s'achetant une femme, il se procure ainsi un harem complet.

Les Bangala, les Mobeka, les Bapoto, les Balulonga croiraient manquer au plus élémentaire des devoirs de l'hospitalité en n'offrant pas à l'étranger de passage chez eux une complète liberté d'en user à sa guise.

Les Bangala ont des coutumes extra-conjugales qui, chez eux, sont toutes naturelles, alors que, chez nous, elles mettraient un homme au ban de la société.

Les sorciers.

La croyance aux sorciers est générale au Congo; les indigènes ont pour eux une crainte respectueuse. Il leur arrive d'ailleurs d'opérer parfois des cures étonnantes.

A ce propos, le lieutenant Dhanis, qui, en 1889, commanda pendant quelques mois le camp de l'Aruwimi, raconte le fait suivant qu'il a été à même de constater et qui semble relever du traitement par suggestion :

« Pendant mon séjour à Upoto, on me signala une femme qui ne mangeait plus et qui perdait toute énergie.

« Je n'avais pas trouvé de remède pour ce curieux cas d'affaissement que l'on m'avait déjà signalé plusieurs fois. Aussi, un jour, sur la demande de la femme malade, je consentis à ce qu'une sorcière fût mandée, mais j'exigeai qu'elle opérât en notre présence.

« Voici comment elle procéda : Ayant tâté le corps de la patiente, elle déclara que cette dernière était ensorcelée par quelqu'un qui lui voulait du mal et qui lui avait fait passer des objets nuisibles dans l'estomac. Elle opéra une légère incision à la poitrine de sa cliente, de manière à faire couler le sang, puis tout en murmurant des paroles inintelligibles pour nous, elle commença à masser la patiente, afin, disait-elle, d'amener près de l'incision les objets qui causaient la maladie.

« Après ces préliminaires, appliquant ses lèvres sur la plaie, elle opéra une succion violente qui arracha un cri de douleur à la malade, puis, se levant, elle cracha par terre une cartouche Winchester. Renouvelant la manœuvre, elle nous montra successivement une petite corne de chèvre, un bout de chaîne et un caillou !

« Chose extraordinaire, la malade fut soulagée et se remit promptement.

« Dans un autre cas, une sorcière guérit complètement, en quelques jours, un homme empoisonné et un autre qui était déjà réduit à l'état de squelette par suite de douleurs rhumatismales. »

Ernest Deligne.

Le ravin du Diable. Vue du col de Pallabala. (D'après une photographie du capitaine Weyns.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE RAVIN DU DIABLE

La vue est prise du col de Palaballa, d'où, en se tournant vers l'ouest, le regard suit, dans presque toute sa longueur, la vallée fortement encaissée, désignée sous le nom de « Ravin du Diable ». A droite débouchent différents autres ravins appelés ravin de la Cuve, de la Chute, du Sommeil, etc. Le puissant relief, en forme de cône, que l'on aperçoit dans le fond, marque l'angle que constituent le ravin de la Mission et le cours de la Mpozo. La ligne d'horizon silhouette les rochers de la rive gauche de la Mpozo, près de l'endroit où la voie franchit cette rivière sur le pont de 60 mètres.

La gravure permet de se faire une idée des difficultés qu'il a fallu surmonter pour traverser un pays aussi raviné. Depuis son passage de la Mpozo à la cumulée 8,000, jusqu'au col de Kenge-Lemba, à la cumulée 38,900, la ligne franchit, un peu en amont de leur confluent dans la Mpozo, les nombreux petits affluents que ce cours d'eau reçoit sur sa rive droite. C'est une incessante escalade à partir du kilomètre 9, où l'on se trouve à la cote 63. Dans cette région, l'altitude la plus élevée est atteinte au col de Pallabala, que l'on passe à la cote 280, pour redescendre à la coté 170, à la traversée de la Mia, et remonter ensuite au col de Kenge-Lemba à la cote 260.

Ce dernier point est situé sur la ligne de partage des eaux qui se rendent, d'une part dans le Congo, d'autre part dans la Mpozo.

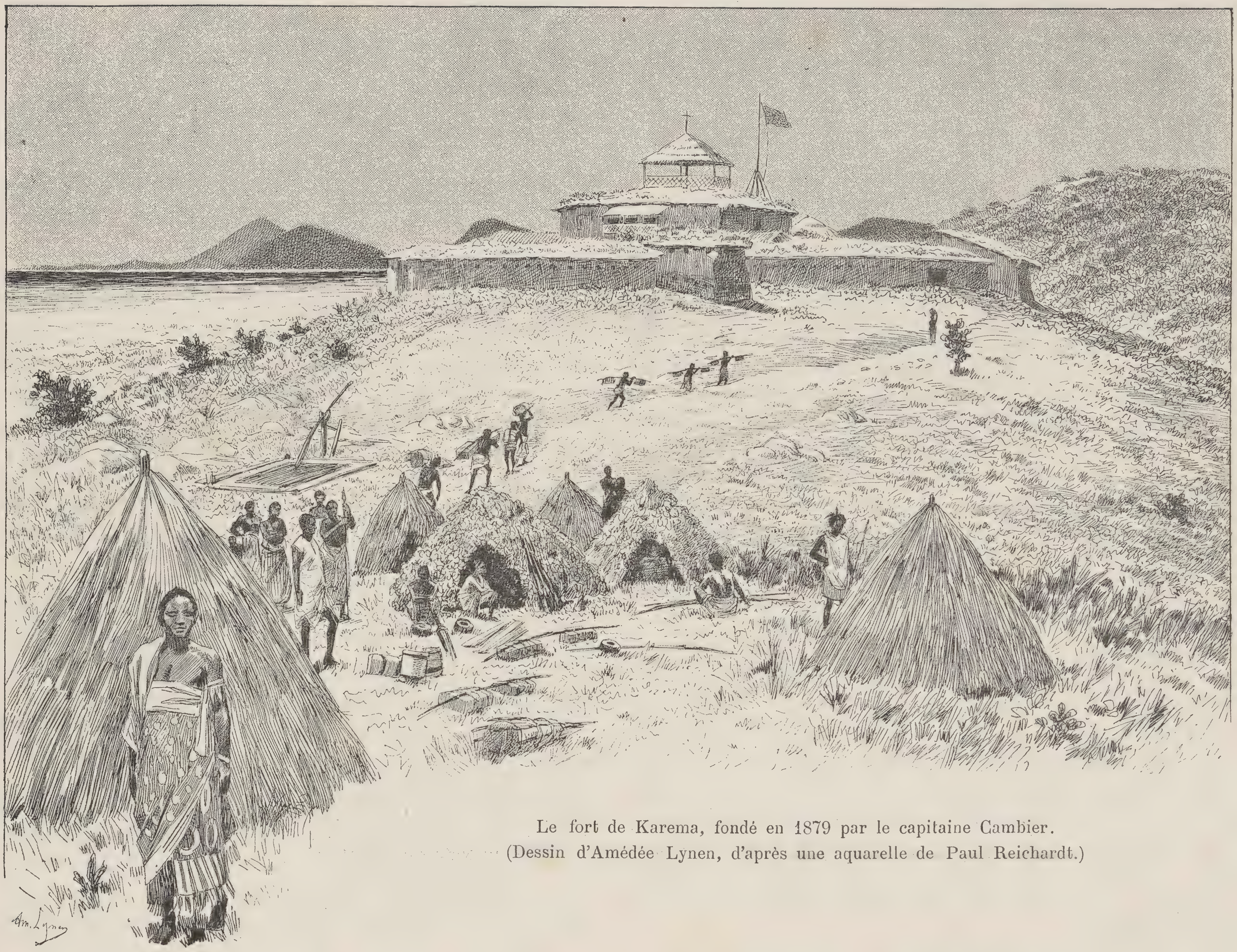
Pour passer du bassin d'un affluent à l'autre, par les cols de Pallabala, de l'Horizon, de Tombangalia, etc., d'importantes tranchées ont dû être exécutées et la traversée des ravins a nécessité la construction de toute une série d'ouvrages d'art.

Depuis le kilomètre 8 jusqu'au kilomètre 39, où les travaux sont arrivés à l'heure actuelle et où une station va être élevée, environ 200 aqueducs, ponceaux et buses, plus 26 ponts ont dû être prévus.

Voici la liste des ponts :

Kilom. 8.000, pont de 60 mètres sur la Mpozo;
Id. 8.300, pont de 6 mètres sur le ravin de la Passerelle;
Id. 8.800, pont de 6 mètres;
Id. 9.300, pont de 25 mètres sur le ravin de la Mission;
Id. 13.100, pont de 6 mètres;
Id. 13.700, pont de 25 mètres sur le ravin du Sommeil;
Id. 14.300, pont de 40 mètres sur le ravin de la Chute;
Id. 14.600, pont de 10 mètres;
Id. 14.900, pont de 6 mètres;
Id. 15.000, pont de 5 mètres;
Id. 15.400, pont de 10 mètres;
Id. 15.600, pont de 6 mètres;
Id. 16.800, pont de 10 mètres;
Id. 17.500, pont de 20 mètres sur le ravin de Pondené;
Id. 20 700, pont de 10 mètres;
Id. 22.000, pont de 8 mètres;
Id. 22.600, pont de 30 mètres sur la rivière Mia;
Id. 23.100, pont de 10 mètres;
Id. 23.500, pont de 8 mètres;
Id. 24.300, pont de 8 mètres;
Id. 26.700, pont de 12 mètres;
Id. 27.400, pont de 15 mètres sur la rivière Kinianga;
Id. 28.200, pont de 12 mètres;
Id. 33.300, pont de 70 mètres sur la rivière Kibueza;
Id. 35.600, pont de 60 mètres sur la rivière Banzi-Kimeza;
Id. 38.500, pont de 15 mètres.

Sur notre gravure, on aperçoit la voie, zigzaguant à flanc de côteau dans le ravin du Diable; le ravin de la Chute débouche à droite. Au fond, dans la vallée, les baraquements du camp d'Yololo.



Le fort de Karema, fondé en 1879 par le capitaine Cambier.
(Dessin d'Amédée Lynen, d'après une aquarelle de Paul Reichardt.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VI. — SUR LE TANGANIKA.

Aimable accueil des Pères. — Le régime du lac et de la Lukuga — La faune du Tanganika — Les moyens de passage.

10 octobre.

J'ai engagé aujourd'hui un guide pour me conduire chez Msiri. Il me dit qu'il connaît la route, les indigènes et le pays. Je vais le prendre à l'essai pour quelques semaines. J'évalue la distance du lac à Bunkeia à environ 35 étapes.

Dimanche, 11 octobre.

Bodson et le docteur sont allés à l'église. Je suis resté au camp et j'ai couvert 25 ballots d'étoffe au moyen d'une vieille toile de tente que les Pères m'ont donnée hier. Rien ne pourrait dépasser la généreuse bonté de ces hommes envers nous. Ils s'ingénient à nous servir. Ils nous ont invités d'une façon permanente à tous leurs repas. Je me rends d'ordinaire à la station, qui est située à environ trois quarts de kilomètre d'ici, tous les jours à midi. J'y déjeune et j'y reste généralement jusque 3 heures, moment de la journée où la température se rafraîchit. J'éprouve néanmoins une anxiété désespérée à me voir parti pour l'autre côté du lac, car les hommes se démoralisent invraisemblablement dès qu'ils restent au camp sans rien faire. Mais, d'un autre côté, c'est une chose si agréable que de pouvoir causer avec des étrangers et de connaître par eux tout ce qui concerne le lac et ses habitants !

Le Père Randabel m'a remis aujourd'hui un curieux spécimen d'une fibre qui ressemble à du lin, qu'on ne trouve qu'à l'extrémité nord-ouest du lac et qui pourrait, sans le moindre doute, servir à faire de l'étoffe excellente. Il a semé une certaine quantité de semences et espère, avec la récolte, fabriquer de l'étoffe. Il m'a fait cadeau de semences que j'apporterai en Europe. Le nom indigène de cette plante ou arbuste est *boluba*. L'endroit où on le trouve surtout est

Kibanga, la station des missionnaires au nord-ouest du lac. Les indigènes ne s'en servent que pour fabriquer de la ficelle devant servir à attraper le poisson et à d'autres usages.

Les Wa-Marungu appellent le lac Bwembwa ou Bwemba, mais ils connaissent tous le nom de Tanganika.

Le Père Randabel, en faisant creuser des citernes plus bas que la station, a trouvé, à une profondeur de 2 mètres, une quantité de débris de pots d'argile, semblables à ceux qu'emploient les indigènes. Cela démontre péremptoirement, selon moi, que jadis le lac était au moins plus bas de 14 mètres que maintenant et que ce qui est actuellement la terre ferme avait alors un niveau moins élevé. Des villages étaient bâtis sur cet emplacement. Puis le lac éleva son niveau et amena le sable et le limon qui, maintenant, couvre la plaine que domine la station. Les villageois durent se retirer sur les hauteurs. Après un certain temps, les eaux baissèrent de nouveau et laissèrent à sec cette plaine. D'après ce que j'apprends chez les Pères, il n'est pas douteux que le lac remonte et baisse tous les quinze ans. En ce moment, il est à peu près à son niveau moyen et pendant les dix années qui vont suivre il s'élèvera de nouveau jusqu'à ce qu'il ait atteint les anciennes marques que l'on distingue sous la mission. Celle-ci est maintenant à 700 mètres de la rive.

La Lukuga est rapidement en train d'être barrée en ce moment par des papyrus, des débris végétaux et du sable qui forment une digue solide contre l'écoulement des eaux du lac. Celui-ci, naturellement, grâce à ses tributaires qui lui amènent sans cesse du renfort, voit relever son niveau et, à mon idée, il monte jusqu'à ce que son volume d'eau soit suffisant pour se frayer un passage de force au travers de la digue de la Lukuga. Il se trace ainsi un chenal d'écoulement qui est efficace jusqu'à ce que sa surface soit suffisamment basse pour qu'une petite quantité d'eau passe seulement. Alors la digue se referme.

Actuellement, il paraît que les naturels traversent facilement la Lukuga d'une rive à l'autre, les eaux n'atteignant que leur ceinture.

Voici les noms que les habitants de Karema donnent aux poissons qu'on trouve dans le lac :

1. Singa. — 2. Masembi. — 3. Kakehe. — 4 Mkue. — 5. Merikalungu. — 6. Furu. — 7. Mangwa. — 8. Mpata. — 9. Kambari.

Le numéro 9 est le *cat-fish* ou barbeau. Les Waswahili l'appellent kambari. Il y a deux sortes de poissons ressemblant à l'esturgeon : le *pamba* et le *kahche*. Plusieurs d'entre ces derniers pèsent plus de 50 kilogrammes et mesurent $1^{m}80$. Ils sont coriaces et portent des écailles.

Comme notre camp est dressé près d'une plage sablonneuse, il n'y a pas de canards ni d'oies, mais il y en a des quantités à une heure d'ici, dans des lagunes où ces oiseaux trouvent largement de quoi se nourrir.

Je n'ai pas encore pu quitter le camp pour faire une petite promenade dans un de mes bateaux le long de la côte, mais j'espère le faire bientôt et pouvoir contempler la côte de dessus l'eau.

Le mot Tanganika vient de *Tanga*, le mot kifipi qui signifie lac, et de *Nyika* qui, en kifipi, kinyamwezi et kiswahili signifie désert ou solitude. Ce mot ne dérive pas, comme le prétend Cameron, de Kuchanganya ou Kutanganya.

Les hommes ont eu un grand bal, ils ont sauté de 7 à 10 heures. J'aime à les voir danser, et je les encourage à le faire chaque fois que je le puis, car cela les empêche de songer à autre chose. La paresse, surtout dans un campement stationnaire, est le démon inspirateur de la destruction de toute bonne chose. Des cabales se forment parmi les hommes qui parlent, et peut-être tâchent de travailler, contre l'influence du blanc.

Ceux qui sont malades ne paraissent pas s'améliorer au bout de cinq à six jours de repos, tandis que ceux qui ne le sont pas s'imaginent le devenir à cause de leur indolence et de leur paresse.

12 octobre.

J'ai fait rassembler le bateau *la Dorothée* ce matin et je me suis aventuré sur le lac pour l'essayer.

Nous avons fait encore confectionner 19 ballots de satini, que nous avons fait couvrir d'une vieille toile fournie par la mission.

A minuit, pas de nouvelles du retour des bateaux de Rumbi.

Un immense incendie de forêt a éclaté de l'autre côté du lac, à l'ouest, juste en face de Karema. Ce doit être un feu énorme, car, à 38 kilomètres de distance, nous pouvons voir les flammes s'élever et s'abaisser.

13 octobre.

A 9 heures du matin, on me remet une lettre de M. A.-J. Swann en réponse à celle que je lui ai écrite de Tabora. Elle est datée de Kinyamkolo, station de la mission, extrémité méridionale du lac Tanganika, 4 octobre 1891.

Les courriers étaient partis depuis vingt jours. Ils ont mis neuf jours à aller, neuf à revenir et ils ont passé deux jours à la mission. Répondant à ma demande de me prêter son steamer pour transporter mes hommes au travers du lac, M. Swann me dit qu'il regrette de ne pouvoir me l'amener, attendu qu'il n'y a personne pour garder sa station en son absence. Si je voulais envoyer un blanc pour garder celle-ci, il me promet de venir avec son steamer et de faire passer le lac à mes hommes, à condition que je ne me mêlerai pas aux disputes du capitaine Joubert avec Rumaliza, l'homme de Tippo-Tip, qui fait des razzias sur la côte occidentale du lac.

M. Swann, évidemment, a une autre opinion de Rumaliza que les missionnaires français d'ici. Il me conseille d'aller à la rencontre du chef arabe et de lui dire franchement mes intentions. Il pense qu'il serait plus sûr et préférable pour moi de ne pas passer par chez le capitaine Joubert, car les Arabes et Msiri confondront mon expédition avec les expéditions antiesclavagistes de Jacques et de Joubert. Il y a longtemps que j'ai cherché le moyen de ne pas passer par la station de Joubert, mais il ne me restait alors ouverte que la route du sud, et je n'ai pas voulu de celle-ci, à cause des nombreuses complications qui s'en seraient suivies.

Les uns disent que Rumaliza est à Ujiji, d'autres qu'il est à Kirando. Quoi qu'il en soit, n'importe où il est, il observe mon expédition et la confond avec celle de Joubert. S'il est à Ujiji, tout va bien; mais s'il est à Kirando, ma position est dangereuse, car il pourrait nous attaquer quand il le voudrait.

Swann a pour adjoint un autre blanc, le secrétaire laïque de la *London Missionary Society*, qui réside à 50 kilomètres de chez lui.

13 octobre.

J'ai éprouvé une joie reconnaissante de voir arriver à 2 heures du soir l'un des canots, retour de Rumbi. Je reçois une lettre de Bonchamps, disant que tout marche bien,

mais que les barques, trop pesamment chargées, avaient pris beaucoup d'eau. A 10 heures du soir, les nouveaux matelots se trouvaient prêts; j'embarquai 50 charges et 30 hommes de la compagnie n° 2, et je mis à la remorque de la barque le bateau d'acier, la *Dorothée*, avec l'ordre de le mener à la rame en temps calme, mais de le touer s'il ventait. Le départ a eu lieu dans d'excellentes conditions : sans vent, les hommes ramant et chantant joyeusement. La *Dorothée* a comme équipage 4 rameurs et 1 timonier. Je compte envoyer de la même façon, demain, le *Bluenose*, et, dans ce but, j'en ai rassemblé les sections aujourd'hui. Les ânes nous donneront, je le crains, beaucoup d'ennuis, car nous ne pouvons qu'en embarquer, au maximum, un ou deux dans chaque barque. A ce jour, nous avons déjà fait passer 140 hommes et 120 charges. J'espère que les deux bateaux de Mpala arriveront demain, avant l'entrée à Karema de Jacques et de son expédition. Ce sont les Pères d'ici qui choisissent les équipages des barques : 14 matelots par bateau. Tantôt marchant à la voile, tantôt ramant, il leur faut d'ordinaire quinze bonnes heures pour aller jusqu'au mont Rumbi.

14 octobre.

Dieu soit loué! Une barque est arrivée à 8 h. 1/2. Le vent du nord, qui soufflait hier, l'avait poussée à 30 kilomètres de trop vers le sud. Son équipage affirme que l'autre canot a dû être poussé jusqu'au cap Pimbwi, à 50 kilomètres au sud. Si cela est vrai, cette dernière barque ne sera pas ici avant deux jours. Ces gens, qui sont censés ramer, laissent, je pense, le vent les conduire et s'en vont à son gré dans toutes les directions possibles.

Si un blanc se trouvait dans le canot, il est possible qu'ils marcheraient bien; mais si on les abandonne à eux-mêmes, ils flânent.

Le nom du supérieur de Karema est Père Randabel. C'est un homme excessivement aimable, très doux et hospitalier, connaissant à fond toutes les questions qui concernent l'Afrique centrale.

Il fait très chaud ici, pendant le jour, à partir de 9 heures du matin jusque 4 h. 30 de l'après-midi. Sous la tente, malgré la brise, on est très incommodé par la chaleur, bien qu'on soit en manches de chemise; mais il y a quand même une énorme différence entre la plage du lac et les camps établis dans les poris auxquels nous avons été habitués depuis neuf semaines. On est très heureux de laisser errer les yeux sur les bonnes eaux du lac. La côte opposée disparaît, pendant huit heures de la journée, derrière un hâle enfumé. Pimbwi n'est ordinairement visible que le matin jusqu'à midi et le soir.

Il y a peu ou pas de vie animale aux environs immédiats de notre camp, la plage est trop sablonneuse et stérile; mais au nord et au sud, les hippos, les crocodiles, les antilopes, les oies, les canards, les pluviers, les courlis et les sangliers abondent; il y a également quelques types magnifiques de martins-pêcheurs avec de longs becs rouges et des ailes bleu de ciel frangées de plumes blanches et noires. J'ai noté deux sortes de courlis et trois de canards, mais on a peu de temps de s'occuper de ces choses.

Notre guide et moi, nous avons supputé les étapes de chez Joubert jusqu'à la capitale de Msiri. Il les évalue à 25 journées, soit un mois, et voudrait passer par la pointe septentrionale du lac Moero. Moi, au contraire, je voudrais me tenir au nord, plus éloigné de l'influence des Arabes, jusqu'à ce que le Moero, au moins, soit passé.

J'ai déjà dit que les Wamarungu donnent le nom de Mureinba ou Liemba au lac. C'est ce qui amena Livingstone à appeler la partie méridionale du lac le « lac Liemba ». Il a passé la Lukuga sans la remarquer, mais il a noté, au contraire, la Lufuko.

Après des peines infinies, j'ai pu faire partir à 7 heures et demie du soir le bateau qui est arrivé ce matin. 35 hommes et un âne étaient à bord. Il n'y a que deux *dhows* sur le lac; tous deux sont à Ujiji et sont fort occupés à faire passer du monde à cet endroit. On y demande 1 *jora* par tête comme prix du passage.

A minuit et demi, le troisième bateau est arrivé, et, en 40 minutes, j'ai pu le renvoyer avec 35 autres porteurs. J'ai tout simplement pris en mains moi-même la direction de l'affaire et épargné ainsi au moins deux heures. Chaque bateau qui arrive exige un nouvel équipage, car les matelots qui le montent sont fatigués. Il faut, pour le diriger, en moyenne 13 matelots, qui me coûtent 1 doti de 6 mains par tête.

Nous avons fait passer à ce jour, de l'autre côté du lac, 200 hommes et près de 120 charges, plus un âne et un bateau d'acier. Pas de signe de l'arrivée des bateaux de Mpala. Ils auront été poussés par le vent au delà du cap Pimbwi.

15 octobre.

Voici cinq jours entiers que je suis arrivé, et je m'attends à devoir encore séjourner pendant cinq ou six jours, avant que tout mon monde soit passé.

Le vent du nord souffle à 11 heures du matin et empêche absolument les barques d'appareiller pendant le jour. Si les bateaux partaient le matin, le vent du nord les surprendrait et les pousserait au loin vers le sud. Le meilleur moment pour mettre à la voile est à la tombée du jour. On rame alors avec l'appui d'une brise de l'est. Quand survient le vent du nord, le canot est à l'abri sur l'autre rive.

16 octobre.

J'ai fait un tour d'une demi-lieue avec le *Bluenose*, à titre d'essai. Il se comporte superbement au milieu des vagues.

Jacques, ses adjoints blancs et quelques Askaris sont arrivés ves 1 h. 15 du soir. Jacques, depuis son départ de Tabora, a tout laissé entre les mains de Dosa-bin-Suliman, au point de vue de la direction de la caravane. Il n'était donc qu'un simple passager. Deux maîtres dans une caravane s'entendent rarement, et dans ce cas-ci, Dosa et Jacques n'ont absolument pas fait exception.

Pas de bateau de la côte ouest.

17 octobre.

La caravane de Jacques est arrivée ce matin. Il ne prend que quelques Askaris avec lui de l'autre côté du lac. Le reste de tous les porteurs est payé ici. Une partie des Askaris est payée par Sewa à la côte.

Les jours se passent, et je ne parviens pas à hâter le départ du reste de mon expédition. On se sent réellement impuissant. Voici 48 heures qu'il souffle un vent du sud, ce qui empêche tout bateau de traverser le lac de l'ouest à l'est. Avec un bateau pourvu d'une quille, on pourrait arriver en une bordée d'en face à Karema; mais avec ces misérables baquets antédiluviens, il est inutile de tenter d'autre mouvement que de se laisser aller avec le vent.

(*A continuer.*) Cap. Stairs.

LES BAMBOUS

Le bambou [1] n'a été observé ni sur les rives du Congo, ni sur celles du Kassaï, ni sur celles du Sankuru. Mais il abonde au Katanga, où son extension paraît être limitée vers le nord par le 8e parallèle, vers l'ouest par le 25e degré de longitude.

Les explorateurs belges l'ont rencontré pour la première fois sur leur itinéraire de Luzambo à Bunkeia, dans la région accidentée qui sépare le Kilubilui du Lufoï, où ils ont également trouvé plusieurs espèces de *Begonia*. Dans cette contrée, on trouve le bambou en grosses touffes au fond des ravins humides qui séparent les collines. Les tiges atteignent le diamètre du bras et une hauteur dépassant 15 mètres.

On le trouve généralement au Katanga dans des conditions analogues, c'est-à-dire le long des ruisseaux encaissés ou même dans toutes les petites vallées quelque peu humides. Il est particulièrement abondant dans les vallées du Kundelungu, sur les bords de la Lufila supérieure et de ses affluents, sur les bords du haut Lualaba et des affluents des deux rives.

Il se présente presque toujours en grosses touffes assez denses, des fourrés, séparés par quelques mètres d'espaces privés d'herbes. On rencontre fréquemment ce genre de forêts de bambous au sol dénudé, et souvent l'enchevêtrement des tiges y rend la marche difficile.

Le bambou du Katanga, subissant le sort commun à un grand nombre d'espèces ligneuses, perd son feuillage à la saison sèche et se couvre, lors du retour des pluies, d'une épaisse frondaison de petites feuilles lancéolées.

Les habitants du Katanga n'en font pas grand usage. A peine l'emploie-t-on dans certaines localités pour la confection de la toiture des cases ou pour quelques autres usages analogues. En tout cas, cette plante n'est pas, comme en Asie, employée à des usages variés qui la rendent absolument indispensable.

Quoique si abondante dans le sud-est, elle n'est pas, d'une façon générale, extrêmement répandue dans le bassin du Congo.

Dans sa récente expédition à la recherche de Crampel, M. J. Dybowski a traversé une région couverte de bambous, sur la ligne de faîtes entre le bassin de l'Ubangi et celui du Chari, vers 7° latitude nord et 17° 50' longitude est. Les bambous y étaient accompagnés de cycadées (*Ancephalartos*) et d'une euphorbe en forme de cactus.

Fourré de bambous.

Dans la région de l'Uelle et de ses affluents, Junker et Schweinfurth ont rencontré le bambou en forêts énormes où ces végétaux atteignaient une hauteur considérable et s'enchevêtraient si bien que, par une pluie battante, on pouvait traverser la forêt sans être mouillé.

Toute la ligne de faîtes entre le bassin de l'Uelle et du Nil, sur une étendue de plusieurs dizaines de kilomètres carrés, est couverte de fourrés de bambous. L'espèce de ces derniers, si largement répandue dans cette partie centrale du continent, est la même que celle qui joue un si grand rôle sur les degrés inférieurs des hautes terres d'Abyssinie. Par ses jeunes scions, elle rappelle dans ses massifs les carrés d'asperges de nos jardins à la fin de l'été : des centaines de rejets s'élèvent d'une même souche et saluent gracieusement le sol vers lequel elles s'inclinent par des courbes charmantes. Ce bambou paraît avoir les mêmes habitudes que le bambou indien, introduit dans les jardins du Caire, où il est cultivé avec succès. La hauteur est la même, de 40 à 50 pieds, mais les tiges ne sont pas toujours aussi fortes dans l'espèce abyssinienne que dans celle de l'Inde.

---

[1] Il ne faut pas confondre le vrai bambou (*Bambusa*, famille des graminées) avec ce que les Européens de la côte d'Afrique désignent sous ce nom, c'est-à-dire le *bourdon* ou *bordão* des Portugais, le *bamboo* des Anglais. Il ne s'agit là que du rachis, très fort et très long, de plusieurs espèces de palmiers, notamment d'un *Raphia* et d'un *Phoenix*. Ce bambou ou bourdon des factoriens est employé à divers usages, entre autres comme support de hamacs, à la confection de chaises, de lits, etc.

LE CAPITAINE POPELIN

Né à Schaerbeek (Bruxelles) le 7 décembre 1847. — Capitaine au corps d'état-major.
S'embarque pour Zanzibar en mars 1879. — Quitte la côte le 8 juillet 1879. — Arrivé à Karema le 9 décembre 1879. — Part pour le Manyema le 6 avril 1881. — Mort à Mtoa (lac Tanganika) le 24 mai 1881.

C'était à l'aurore de l'entreprise africaine. Tandis que l'expédition du capitaine Cambier s'acheminait vers le Tanganika et y fondait la station de Karema, le comité belge de l'*Association internationale africaine* organisait une seconde expédition sous le commandement du capitaine d'état-major Popelin. Celui-ci devait se rendre d'abord à Karema, afin de ravitailler les stations, puis passer sur la rive occidentale du lac Tanganika. Il mena à bien la difficile mission qui lui avait été confiée, surmonta tous les obstacles et arriva à Karema le 9 décembre 1879, cinq mois après avoir quitté Zanzibar. Il avait trente-deux ans. De haute stature, taillé en plein bois, ayant une large carrure, doué d'une figure sympathique encadrée d'une barbe blonde, il semblait destiné à vivre un siècle. Gai, jovial, ayant toujours le mot pour rire, il savait être pour ses compagnons, dans les moments difficiles — si nombreux dans toute campagne africaine — un ami qui les distrayait et les consolait. Brave comme son épée, il sauva l'expédition Roger menacée par Mirambo, et, en toute circonstance, il n'hésitait pas à affronter de face et sans peur le danger.

L'Association internationale africaine avait résolu d'échelonner au centre de l'Afrique une suite de stations hospitalières destinées à devenir des points de ralliement et de ravitaillement pour les explorateurs et les missionnaires. Popelin devait fonder un poste à Nyangwe, sur le Congo. Diverses circonstances l'empêchèrent de remplir sa mission tout d'abord. Le 6 avril 1881, il se mit enfin en route de Karema pour Ujiji. Il avait résolu de se porter en dow de cette ville arabe sur la côte occidentale du lac Tanganika, de fonder à Mtoa, alors occupé par les missionnaires de la *London Missionary Society*, une station dont le commandement serait remis à son adjoint Roger, puis de se diriger seul vers Nyangwe.

Ce plan audacieux montre bien la trempe du caractère de l'énergique officier. Dès le commencement de son exécution, il se buta à de grands obstacles qu'il parvint néanmoins à surmonter. C'est à Mtoa, où il se préparait à fonder la station projetée, qu'il mourut des suites d'un violent accès de fièvre hépathique. Pendant huit jours, il supporta stoïquement d'effroyables souffrances, puis s'éteignit doucement. Il fut enterré par les missionnaires anglais sur la pointe du cap Kimono. « C'est au sommet des falaises à pic, dominant les flots du Tanganika, écrit son ami O. Roger, qui l'assista à ses derniers moments, que repose le vaillant lutteur, mort à la peine et endormi dans sa jeune gloire. Sa tombe solitaire sera respectée par les indigènes et deviendra, j'en suis persuadé, un lieu de pèlerinage pour les voyageurs qui, après lui, se dirigeront vers le Manyema. »

La mort de Popelin causa une grande et pénible émotion en Belgique. C'était l'époque en quelque sorte héroïque de l'œuvre africaine qui se butait à des difficultés et à des obstacles innombrables. Mais il importe de faire remarquer que, loin d'affaiblir l'enthousiasme des amis de l'œuvre, cette perte ne fit qu'accentuer le mouvement qui s'affirmait. Ils furent nombreux ceux qui sollicitèrent l'honneur d'aller remplacer sur les bords du grand lac le champion qui venait de mourir à la tâche. Les grandes idées exigèrent toujours de grands dévouements.

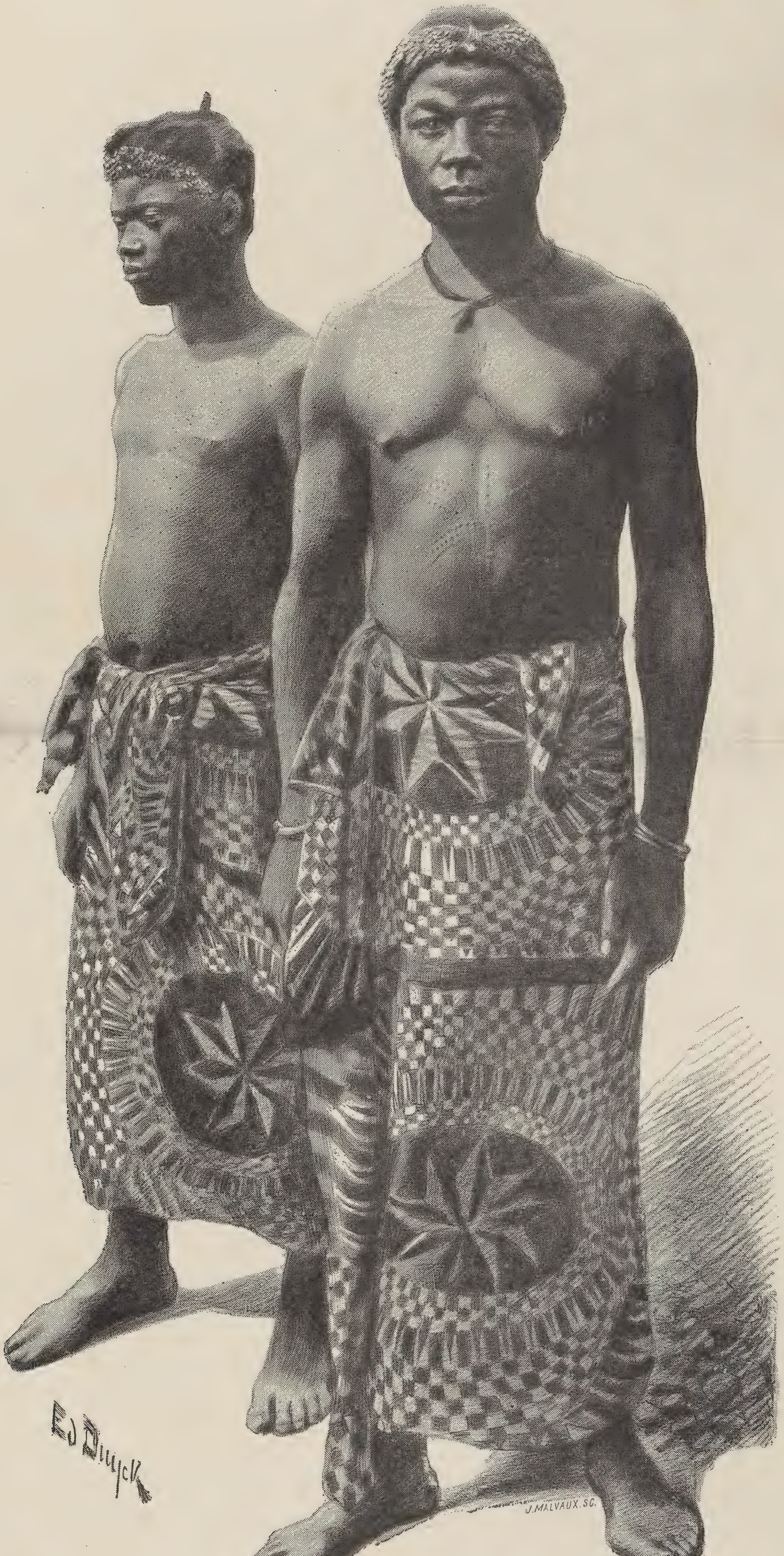
Crespel, Popelin, Ramaekers ont étayé de leur vie et cimenté de leur sang l'édifice naissant. Il n'est pas de grande entreprise, pas d'œuvre durable, qui n'exige ainsi de douloureux et pénibles sacrifices. Et c'est toujours l'élite, celle de ceux qui ne marchandent ni leurs peines ni leurs travaux, qui est ainsi éprouvée.

Une vue du village de Bena-Uadiembenga (haut Sankuru). (D'après une photographie de M. F. Demeuse.)

LES BALUBA

Les Baluba, cette race de penseurs, comme les appelle Wissmann, ont une civilisation relativement avancée et tendent à se rapprocher des blancs. Déjà dans le fascicule 13 de cette année, nous avons exposé à nos lecteurs du *Congo illustré* les sérieuses qualités de cette nation africaine. Lorsque Pogge et Wissmann les visitèrent en 1881, ils n'avaient jamais vu de blancs, et étant données leurs idées sur la métempsycose, ils accueillirent avec honneur les voyageurs. Ils les prirent pour des capitaines et des parents du roi qui, après leur mort, avaient fait une nouvelle apparition par delà la grande eau et revenaient dans leur patrie, blanchis par leur séjour dans les pays lointains. On leur rendit les noms qu'ils étaient censés avoir portés jadis; les parents, les femmes vinrent leur témoigner la joie du retour; on les rétablit même dans la possession des biens qu'ils avaient possédés. De même plusieurs marchands nègres de tribus éloignées sont tenus pour des revenants et comme tels accueillis en compatriotes. On ne tue pas les singes, dans l'idée que des parents se cachent sous ce déguisement d'animal. Tuer un singe est chez eux commettre un assassinat. Darwin eût trouvé chez cette nation, s'il l'avait connue, matière à des arguments intéressants pour sa célèbre doctrine. De nombreuses familles baluba s'interdisent aussi la chair du chien, craignant de manger leur semblable. Jadis, cependant, ils étaient anthropophages.

L'état social actuel des Baluba situés à l'ouest du Lubilache est réellement curieux à observer et revêt une nature toute pacifique. Ces Baluba appellent une partie de leur territoire le pays de *Libuku*, c'est-à-dire de l'Amitié. Ce nouvel état de choses date chez eux de 1870. A cette époque, les habitants de la contrée se refusaient à entrer en relations avec les étrangers, aucun marchand ne pouvait pénétrer sur leur territoire. Une révolution eut lieu à ce propos. Deux partis se formèrent : celui des vieux, des « conservateurs », partisans de l'ancien état de choses, et celui des jeunes, des « amis du progrès », désireux de faire abaisser toutes les barrières commerciales. Le roi et sa sœur se mirent du côté des « révolutionnaires ». La guerre civile fut terrible. Comme toujours dans des moments ainsi troublés, il y eut des excès; de nombreux partisans du *statu quo*, hommes et femmes, furent massacrés; le reste dut s'expatrier et alla établir des villages sur la rive droite de la Lulua.



BALUBA

SUPPLÉMENT AU « CONGO ILLUSTRÉ » DU 13 AOUT 1893.

La révolution politique fut en même temps religieuse et sociale : on introduisit dans le pays une religion nouvelle, celle des « fils du chanvre », des Bena-Niamba, fumeurs de chanvre qui occupent la rive gauche du Lubilache. Les Niamba s'interdisent l'usage des armes dans leurs villages; ils se donnent mutuellement l'hospitalité; chacun s'habille comme il lui convient; on ne fait plus de procès pour cause de sorcellerie et les jeunes filles ne sont plus vendues par leurs parents. Les cérémonies religieuses consistent simplement à se rassembler la nuit pour fumer le chanvre en commun. Malheureusement, le funeste narcotique opère dans la partie de la nation baluba qui l'a adopté de terribles ravages. La folie et les maladies de poitrine y sont devenues communes.

Suivant Pogge et Wissmann, les Baluba sont forts, courageux et d'une adresse étonnante comme chercheurs de pistes. Ils dédaignent la routine et, dans leurs fêtes, inventent toujours quelque chose d'original et d'imprévu. Leurs principales cérémonies sont celles de la réception des caravanes. Ils les accueillent par des danses et des cris, le roulement des tambours et le crépitement de la fusillade, et se revêtent de leurs plus beaux atours.

Quand une caravane de tributaires se présente, des farces cruelles se mêlent à l'accueil qu'on leur fait. Avant d'entrer dans le village, hommes et femmes sont tenus de prendre un bain en commun dans un ruisseau voisin, puis campent pendant une nuit en plein air. Le lendemain, ils se purifient dans un autre courant; puis, désormais dignes de se présenter devant le chef, ils vont, en état de nudité, s'incliner devant lui. On les badigeonne ensuite d'argile sur le front et sur la poitrine, ce qui est un signe de pardon. Puis la foule s'empare d'eux, on leur verse dans les yeux quelques gouttes de la liqueur du piment rouge et, en même temps, on leur fait subir une confession ou plaisante ou sérieuse. Enfin, ils sont libérés et on s'efforce, par des présents et des festins, de leur faire oublier les désagréments de la réception.

Une forme curieuse de communisme existe parmi les Baluba. Au lieu de faire leurs plantations à part et de travailler seuls dans un isolement farouche, les cultivateurs travaillent en communauté et bêchent en commun l'ensemble des champs, qui se composent cependant de parcelles distinctes : telle étendue de manioc, où tous les habitants d'un village reconnaissent leur part, se présente en un tenant de plus de dix hectares, sans fossés ni limites. Les « fils du chanvre » sont presque exclusivement agriculteurs : on ne chasse plus l'éléphant dans leur pays; depuis l'introduction des armes à feu, cet animal est exterminé. Le caoutchouc, de bonne qualité, est un de leurs principaux articles de commerce. Pogge a introduit chez eux la culture du riz, qui se développe rapidement. Les industries étaient rares naguère chez les Baluba; ils se bornaient à tisser les étoffes en fibres de palmier et à fabriquer du sel extrait des cendres d'une plante qui croît dans les eaux saumâtres, sur les rives de la Lulua. Presque tous les objets manufacturés dont ils avaient besoin, tissus, meubles et armes, leur venaient du pays des Kioko et du Bihe. Ce sont d'ailleurs, principalement les Bihenos qui sont leurs initiateurs en civilisation. Maintenant, imitant les Européens, ils se taillent des pantalons et des jaquettes, fabriquent des chaises longues et des pliants; ils ont même appris à tricoter. Chaque travail est placé par les Baluba sous la protection d'un ancêtre, car, comme nous l'avons déjà dit, la vie, d'après eux, se continue au delà du tombeau et les esprits interviennent dans le gouvernement du monde. Reclus, auquel nous empruntons de nombreux détails de cette notice, considère les Baluba comme comptant parmi les races les plus perfectibles de l'Afrique.

Les Baluba, qui ne tissent pas le chanvre, sont loin d'avoir atteint le degré de perfectionnement de leurs frères les Niamba. Ils sont presque nus, portent quelques tatouages discrets et se couvrent de peintures éclatantes. Leur tête est rasée ou coiffée de petites tresses. Dans chaque village, des fétiches à figure humaine et peints en rouge s'élèvent à l'ombre des grands arbres.

Luluaburg, la station fondée par Wissmann, est une des plus prospères de l'État du Congo. Elle doit en partie sa prospérité aux ressources en tout genre qu'elle a trouvées chez les Baluba qui l'entourent.

Ceux-ci ont cherché à imiter les constructions des Européens et se sont bâti des maisons confortables. Leurs maçons sont devenus très habiles et il s'est créé parmi eux diverses industries. A 30 kilomètres au sud de Luluaburg se trouve la ville indigène de Mukenge, où réside le grand chef des Bena-Niamba. Celui-ci est le propriétaire universel du sol, mais ses produits appartiennent à celui qui les a obtenus par son travail. Un quart du gibier tué dans son empire lui revient de droit, et il prélève une part sur les marchandises amenées par les caravanes. Après lui, le plus grand personnage de l'État est une de ses sœurs, prêtresse de la religion du chanvre. La tradition veut qu'elle se dépouille de tous ses vêtements quand elle s'adresse à la foule.

La gravure qui accompagne en supplément hors texte ce fascicule, représente les fils du grand chef Kasaïré-Bambo, des Baluba. Ce sont les jeunes gens qui ont accompagné l'expédition Wissmann et de Macar, comme sauvegarde, à son retour à la station de Luluaburg, afin de faciliter le voyage à travers les populations.

En tête de cet article, nos lecteurs peuvent voir une vue bien intéressante. Elle représente une rue du village de Bena-Uadiembenga. Celui-ci forme une agglomération d'environ 4,000 âmes, située sur la rive gauche du haut Sankuru, et a pour chef Belingu, de la famille des Bena-Bakuba. De belles grandes allées, plantées de bananiers et de palmiers, parfaitement alignés, sillonnent le village. Les huttes sont de forme rectangulaire, assez élevées et munies d'une porte glissant latéralement sur une tringle. Les parois sont faites au moyen d'écorces d'arbres assujetties par des bambous; le toit est construit en feuilles de palmier. De grandes plantations de manioc, cannes à sucre, maïs, entourent le village. On a souvent confondu les Bakuba avec les Baluba. Il importe cependant de rappeler que les Bakuba, voisins des Baluba, en diffèrent absolument comme mœurs et comme langage.

Construction des culées du pont de la Mia. (D'après une photographie du capitaine Weyns.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE PONT DE LA MIA

DANS notre précédent numéro, passant en revue les principaux ouvrages d'art que rencontre le chemin de fer depuis le kilomètre 8 jusqu'au kilomètre 40, où les travailleurs sont arrivés à l'heure actuelle, nous indiquions la présence, à la cumulée 22.600, d'un pont de 30 mètres sur la Mia.

Cette rivière, qui est l'un des plus importants affluents de droite de la Mpozo, est franchie par la ligne à peu près au milieu de son cours. Pendant la saison sèche, époque à laquelle a été prise la vue que nous reproduisons aujourd'hui, la Mia est presque complètement à sec. C'est à peine si un mince filet d'eau, qui alimente quelques arbustes et de hautes herbes, coule dans le large lit de la rivière. Mais pendant les pluies, le ruisseau devient une rivière au cours rapide, torrentueux, et son lit semble trop étroit pour recueillir les masses d'eau que lui envoient les montagnes.

Aussi la direction en Afrique a-t-elle choisi cette partie de l'année, particulièrement favorable aux travaux, pour construire rapidement les deux grandes culées dont on aperçoit la base sur notre gravure et qui sont destinées à supporter le pont définitif du chemin de fer.

Ces maçonneries, faites au moyen des meilleures roches provenant des déblais, sont terminées, et un pont de service en bois, qui sera employé également au montage du pont définitif, permet à la locomotive de traverser la rivière.

La photographie que nous reproduisons en tête de notre article a été prise de la rive droite de la Mia, l'appareil étant tourné du côté de Léopoldville. Au premier plan, on aperçoit la petite voie Decauville servant à amener les matériaux à pied d'œuvre. A droite, un groupe de soldats de la compagnie auxiliaire.

Huttes du village de Mpala. (D'après une photographie du capitaine Jacques.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VI. — SUR LE TANGANIKA. (*Suite.*)

Une pêche opulente. — Les poissons du Tanganika. — En chasse au gibier d'eau. — La mission de Karema.

J'ai fait une nouvelle promenade avec le *Bluenose*, muni cette fois d'hameçons. J'ai agrafé pour le moins 40 grands poissons; je les amusais, puis, quand ils se sentaient pris, ils faisaient un grand bond hors de l'eau, et arrachaient ainsi le triple hameçon qui se trouvait encastré dans leur mâchoire. J'ai eu ainsi 6 hameçons de brisés dans l'eau claire, et beaucoup d'autres qui me furent arrachés des mains. Quelques-uns des poissons étaient énormes et tiraient à la ligne avec la force d'un homme. A midi, de hautes vagues se sont soulevées sur le lac. Je plains les barques surprises par elles loin de la terre.

Les deux canots prêtés par les Pères de Mpala sont arrivés dans le courant de l'après-midi. Bonchamps m'écrit que les vivres sont rares à Rumbi. Il paraît que trois blancs ont livré combat aux Arabes dans le haut Congo. Delcommune?

Une chose curieuse, c'est que lorsque Stanley circumnaviga le lac, et quand Livingstone et Cameron en longèrent les rivages, ils ont tous constaté la présence d'îlots flottants que, depuis sept ans, pas un seul des Pères français, dans leurs nombreux voyages, n'a aperçus. Cela prouve, selon moi, qu'à l'époque de Stanley, de Livingstone et de Cameron, le lac montait et, dans ce mouvement ascensionnel, arrachait des lambeaux de terrain marécageux qui flottaient ensuite sur ses eaux. Maintenant que le niveau du lac s'abaisse, cela est devenu impossible. De là la disparition de ces îlots flottants.

La signification du mot « karema » ou « kalema » est prendre, saisir.

Dimanche, 18 octobre.

Reçu une longue visite, dans ma tente, de tout le personnel blanc de Jacques et de deux missionnaires. Le supérieur, le Père Randabel, est un charmant causeur; je comprends parfaitement son français. Il porte un grand intérêt aux indigènes, mais il hait les Arabes et voudrait les battre et les chasser du pays. Ils font un tort énorme au succès de la prédication des missionnaires, à cause des exemples d'immoralité qu'ils donnent aux noirs.

A 8 heures du soir, je pus faire partir les deux barques de Mpala, emportant 106 charges, 40 hommes et 2 ânes, le tout aux soins de Moloney et de Robinson. Il me faudra encore 4 chargements de barque pour finir la besogne et pour que je puisse passer de l'autre côté. 8 barques ont déjà été envoyées. Je puis espérer pouvoir partir mercredi, car, si je laissais des hommes derrière moi, ils pourraient me

rattraper, pensant que, de l'autre côté, je réorganise ma caravane.

Je crois que la fibre que le Père Randabel m'a donnée est du chanvre. Si cela était exact, ce serait une chose bien importante pour l'État indépendant.

19 octobre.

Les trois bateaux de Karema sont rentrés. Deux d'entre eux exigent des réparations qui demanderont toute la journée de demain au moins. J'ai pu expédier le troisième à 9 h. 30 du soir avec 30 hommes, 14 charges et 1 âne.

J'ai capturé trois très grands poissons ce matin. Deux étaient de l'espèce appelée pamlia et pesaient à peu près 40 livres chacun. Le troisième, plus petit, pesait de 9 à 10 livres, et est nommé *wangwa* par les habitants. Ce dernier est des plus curieux. Il est tacheté de jaune et de vert, a une tête en forme de balle de fusil et possède des dents qui sont toujours visibles et ressortent extérieurement, couvrant les gencives. Il est très amusant à pêcher; il court et saute comme le saumon. Sa chair est agréable. Les indigènes en sont très friands, mais n'ont pas de moyen pour le prendre.

La plage est littéralement couverte, par places, de coquillages rejetés par le flot, et qui ressemblent à nos bucardes ou *whilks* ordinaires.

20 octobre.

Ce soir, après beaucoup de rafistolages et de flâneries, je suis parvenu à expédier les deux bateaux de Mpala avec 70 hommes, 55 charges et 1 âne acheté à la mission. J'ai fait don aux Pères, pour les remercier de toutes leurs bontés à mon égard, de la somme de 20 dollars M.

Le *Bluenose* nage sur les flots avec l'aisance d'un canard, et je voudrais pour beaucoup l'emmener avec moi à mon retour en Angleterre. Un des officiers du capitaine Jacques s'est embarqué sur ce petit canot. Le capitaine Jacques est un homme très intelligent et, je crois, très clairvoyant. Malheureusement, il est imbu de la même idée que les missionnaires français, c'est-à-dire que tous les Arabes devraient être massacrés, ce qui, à leur avis, amènerait la pacification du pays. Absurdité! « *Nonsense.* »

La contrée ne serait pas pacifiée par le massacre de tous les Arabes; il faudrait d'abord soumettre les indigènes. Plus d'une tribu saluerait le blanc comme son sauveur contre les Arabes, mais, plus tard, se mettrait à le haïr et chercherait à s'en débarrasser. Le blanc devrait alors être assez fort pour contrecarrer ces desseins et rester le gouverneur des noirs au lieu d'être son esclave. Rien, en effet, n'abaisse plus l'Européen que d'être soumis au noir à l'état sauvage.

21 octobre 1891.

Je me suis procuré de nouveau un canot et je suis parti ce matin pour la pêche, ayant quelques moments de loisir J'ai réussi à prendre un poisson d'au moins 20 livres. J'ai ensuite préparé notre courrier de la côte, comprenant trente et une lettres, cousues dans une enveloppe de toile imperméable très épaisse.

Les naturels du Fipa fabriquent des étoffes grossières, mais très durables, avec du coton qui croît en quantité chez eux. J'en ai vu des spécimens à la mission, où on s'en servait pour recouvrir de longs fauteuils. Ces tissus conviennent parfaitement pour cet usage ainsi que pour confectionner des vêtements.

C'est chose intéressante que de calculer ce que coûte l'expédition de mes lettres pour l'Angleterre ou ailleurs. J'arrive, pour chaque pli, à la somme de 4.35 dollars M., soit environ 14 shillings.

22 octobre.

Dosa me donne les renseignements suivants : Mohamed-ben-Salim, l'Arabe qui se trouve à Kirando, est appelé Kipipiri par les indigènes. Son frère est Mohamed-ben-Salim-ben-Rachid et réside dans l'Urua. Tous deux travaillent pour le compte de Suleiman-Massiend, de Tabora. Hamis-ben-Salim, le Belutchi, est appelé Uturutu par les indigènes. Le chef des Arabes de l'Itawa est Abdallah-ben-Suleiman. Après lui vient Ramatha.

J'ai quitté le camp la nuit dernière à minuit, dans un canot appartenant à la mission. Je me rendais à l'embouchure de la Lifume, à 5 kilomètres au nord, pour me livrer à la chasse aux canards. Nous avions huit pagayeurs, commandés par Kifimbo. Favorisés par un beau clair de lune, nous avons accompli le trajet en une heure, et nous avons dormi le restant de la nuit sur les bancs de sable. Depuis le point du jour jusqu'à 8 heures, j'ai arpenté la plage, à la recherche de canards et d'oies. J'en ai tiré huit superbes. Les canards sont nombreux, mais très sauvages. A partir de 8 heures, il était inutile de chercher à les rejoindre. Je me suis alors enfoncé dans les terres, pendant une heure, sans rien rencontrer. Je retournai donc vers le canot et j'étais à mi-chemin quand j'aperçus trois antilopes. J'en abattis une : c'était une femelle. La balle de mon Winchester lui avait traversé d'outre en outre les deux épaules.

J'ai rencontré quatre ou cinq espèces de canards, deux espèces d'oies, dont l'oie commune égyptienne, aux yeux cerclés; trois sortes de pluviers, de grands courlis, des échassiers à pattes rouges, des cigognes, des grues, des hérons, des guignards. J'ai aperçu quelques bécassines; je me suis dirigé de leur côté, mais sans parvenir à les atteindre. J'ai particulièrement admiré le superbe plumage des grands courlis. A 10 heures du matin, nous étions de retour au camp.

La station de la mission était autrefois une station internationale belge érigée par le Roi. Le capitaine Cambier en a été le fondateur. Storms lui a succédé, puis sont venus les missionnaires. Pendant qu'il était à la tête de la station, le capitaine Storms eut une querelle avec le chef Kasagara, mais il obligea celui-ci au calme. C'est une erreur que d'avoir à Karema un autre poste qu'une mission, car cet endroit n'est pas situé sur une route fréquentée et les nouvelles y parviennent toujours tard. Pour une mission, c'est un lieu très propice, car on n'y est pas sous l'influence musulmane, qui contrarie la prédication dans ce pays. J'ai remarqué que les Arabes se sont emparés de tous les principaux centres dans cette partie de l'Afrique et qu'ils ont mis la main sur les meilleures routes A preuve Kirando, où le lac est étroit; ce serait là un excellent poste pour les Allemands. Il empêcherait en grande partie l'abominable pillage qui se pratique dans l'État indépendant.

Je me demande avec anxiété comment je traverserai le lac. Aucun bateau n'est arrivé depuis lundi, et cependant deux devraient être ici depuis une couple de jours.

23 octobre.

J'ai passé une journée à ne rien faire, en attendant les bateaux qui ne sont pas encore rentrés.

La station de Karema est dans une bonne situation, elle est établie sur une pente douce, au pied de quelques montagnes, qui ont une altitude de 150 à 250 pieds au-dessus du lac. Les bâtiments sont à 155 pieds au-dessus de ce dernier, bien que jadis le pied même de la rampe où ils se trouvent ait été battu par les eaux. Celles-ci se sont retirées de 820 mètres, si bien qu'il est devenu difficile de s'en procurer. Voici quel est l'aspect général de la station : Un grand tembe, construit à la manière des Wanyamwzi, entoure un bâtiment central, élevé et spacieux, qui forme l'habitation des blancs. Les enfants et les serviteurs de la mission vivent dans le tembe, lequel est de forme hexagonale. Au dehors, dans des huttes d'herbe et d'argile, se tiennent les hommes et les femmes auxquels s'intéressent les prêtres et qui font la grosse besogne de la mission. L'église est en dehors du tembe. C'est, sans aucun doute, le bâtiment le mieux construit et le mieux achevé que j'aie vu jusqu'ici dans l'intérieur de l'Afrique. Il a 60 mètres de long; sa largeur et sa hauteur sont en proportion. Le toit est supporté par des arches faites de pierre et d'argile, innovation qui souleva l'admiration des indigènes. Il est formé de tuiles en argile cuite, absolument supérieures et qui sont solides et durables.

A une distance d'environ 92 mètres au sud, il existe un autre tembe servant d'habitation aux indigènes convertis à la religion des missionnaires. En dessous de la montée où s'élève la station, au sud-ouest et au nord-ouest, s'étend la plaine, autrefois couverte par les eaux du lac et maintenant transformée en champs et en jardins dont les produits servent à l'alimentation de la mission. Le mtama, le manioc et le maïs sont les principales productions constituant le ravitaillement des noirs. Les Pères ont à leur disposition des cultures de riz et de froment d'excellente qualité pour leur alimentation personnelle. Ils disposent en outre d'un jardin potager de premier ordre. Malgré la saison sèche, on nous a servi des haricots, des oignons, des choux et d'autres légumes pendant tout notre séjour. Les Pères ont planté des papayers, des bananiers, etc., qui sont surchargés de fruits.

J'ai remarqué que partout où est établie une mission française, on trouve de l'huile, du pain et des légumes, tandis que peu de stations anglaises possèdent ces trois utiles condiments de la diète africaine. Entre autres choses, les Pères fabriquent d'excellent tapioca avec du manioc, et du vinaigre au moyen des bananes. Ils ont trente têtes de bétail, qui sont ici depuis des années, n'augmentant ni ne diminuant en nombre, car la terrible « sotoka » ou épizootie n'y a pas encore fait son apparition.

En dessous et à l'avant du bâtiment principal, se trouve le cimetière, où reposent, dans des tombes simples mais d'un aspect convenable, trois Pères qui ont donné leur vie pour tâcher d'arracher le pauvre Africain à la barbarie. Il est une des inscriptions du cimetière touchante en sa simplicité: c'est celle du père Josset, le supérieur, qui mourut le jour même où nous quittâmes Bagamoyo, et dont les gens de la côte doivent seulement apprendre la mort en ce moment. Une simple croix de bois porte ces seuls mots :

ICI REPOSE

le R. P. JOSSET, décédé le 4 juillet 1891.

R. I. P.

La mission est en relations constantes, au moyen de bateaux, avec Rumbi, Mpala et Kibanga. Les Pères se rendent fréquemment d'un endroit à un autre. Ces trois points sont maintenant délivrés de l'influence déprimante des Waswahili, qui imitent les musulmans, et les Pères peuvent diriger leur mission avec la certitude d'avoir une certaine influence sur les indigènes. Ils n'apprennent à ceux-ci ni à lire, ni à écrire, et ils ne s'attachent pas à leur faire accomplir des choses qui ne peuvent leur être d'aucune utilité dans l'avenir, mais ils en font des « fundis », c'est-à-dire des artisans, charpentiers, forgerons, etc. Ils les prennent jeunes et les initient ainsi facilement à la pratique de ces métiers.

J'ai éprouvé une profonde impression chez ces Pères, en voyant le calme, la tranquille ardeur avec laquelle ils poursuivent leur tâche et l'achèvent. C'est une chose toute nouvelle et à laquelle on n'est pas habitué en Afrique, surtout dans les caravanes, où règnent trop souvent, hélas ! le bruit et une hâte fiévreuse.

Je ne suis plus autant d'accord avec les Pères en ce qui concerne le jeu politique auquel ils se livrent dans les districts du lac. Leur but et le mobile de leurs actes me paraît, à moi étranger, la disparition complète de toute influence arabe ou mahométane des contrées où ils espèrent répandre leurs prédications. Cela est parfait à leur point de vue, car le mahométan exerce un grand pouvoir sur les indigènes et il est directement hostile à la doctrine chrétienne. Mais il faut encore considérer autre chose : ces Arabes sont puissants, ils connaissent le pays mieux que nous, blancs ; ils savent marcher d'accord quand le danger les menace ; ils possèdent des armes et ont beaucoup d'hommes pour s'en servir. Ils haïssent du plus profond de leur âme ces « usurpateurs », ces intrus, ces chiens de Nazaréens.

Si, dans ces circonstances, on amenait les Arabes à se battre, personne ne pourrait prédire quelle serait la fin de tout cela.

Des missions isolées, situées au loin, dans le cœur du pays, seraient surprises et leurs habitants massacrés. La vie et la propriété courraient toute sorte de risques. Des prêtres, quels qu'ils soient, ont-ils le droit, par suite de *leur* sincérité mal entendue et de leur zèle inconsidéré pour leur branche religieuse, de rendre possibles de pareils dangers? Non, certainement. Il appartient aux gouvernements, qui disposent de la force et qui peuvent faire respecter par la force leurs principes d'administration, il appartient, dis-je, aux gouvernements de lutter ouvertement avec ces Arabes, et de les amener, si c'est nécessaire, par la coercition, à rester dans l'ordre, non parce que ce sont des *musulmans*, mais parce que ce sont des chasseurs d'esclaves.

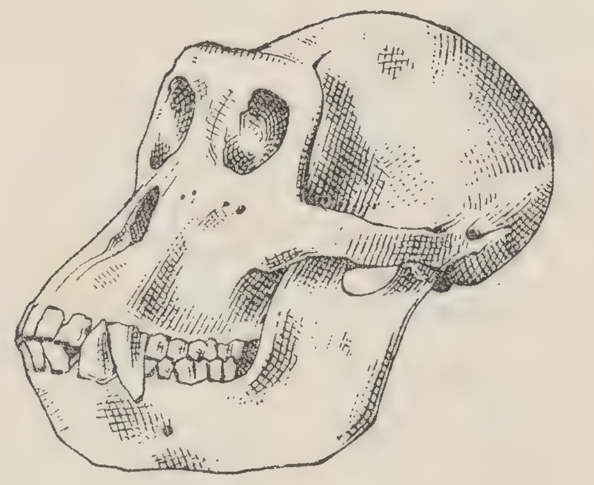
Et cela m'amène à insister de nouveau sur ce que j'ai dit précédemment, à savoir que, pour obtenir un vrai succès, les missionnaires doivent suivre l'établissement d'un gouvernement stable, et non le précéder. Ils auront ainsi la sécurité et l'indigène *les respectera*, premier degré efficace pour obtenir sa croyance dans l'enseignement qu'ils cherchent à lui inculquer.

(A continuer.) Cap. STAIRS.

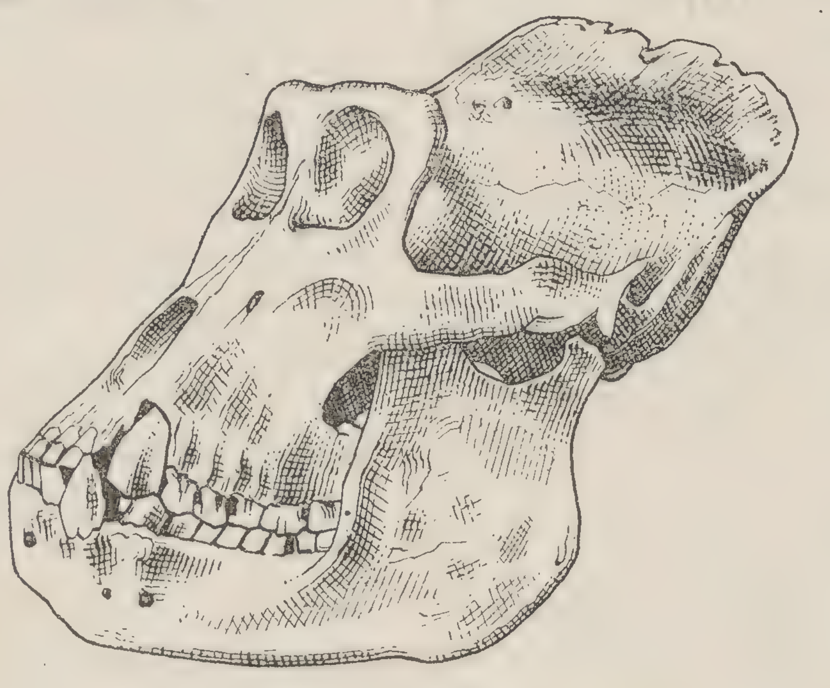
LES SINGES ANTHROPOMORPHES DU CONGO

II

Le gorille se tient dans les forêts des montagnes ou dans les régions qui précèdent immédiatement celles-ci; il recherche de préférence les parties qui offrent une alternance agréable de collines et de vallées, dont les hauteurs sont couvertes de bois et les vallées d'herbes et de broussailles Il va sans dire que ces singes résident toujours dans des lieux où ils trouvent en abondance les fruits qu'ils préfèrent, et ceux-ci appartiennent, d'après Hartmann, aux végétaux suivants : 1° au palmier à huile (*Elœis guineensis*), auquel il enlève aussi les feuilles non encore développées, formant le chou dit palmiste; 2° à une sorte de prunier qui porte une drupe farineuse, insipide (*Parinarium excelsum*) ; 3° au papayer (*Carica papaya*); 4° à des bananiers (*Musa paradisiaca* et *sapientum*); 5° à deux scitaminées (*Amonum granum paradisi* et *malaguetta*) dont la dernière fournit, d'après Lindley, le poivre dit maniguette; 6° à l'*Amonum grandiflorum ;* 7° à un arbre qui produit une espèce de noix, dont le gorille brise la coque à l'aide d'une pierre; 8° à un arbre indéterminé dont les fruits ressemblent aux cerises Du Chaillu dit que l'animal est aussi très friand de cannes à sucre et d'ananas sauvages. Il est certain, d'après Koppenfels, que pendant la nuit le gorille s'approche des plantations pour dévaliser les champs de cannes à sucre et les rizières. Savage nous apprend que ce singe dévore également des animaux auxquels il fait la chasse, ainsi que des cadavres humains. Cela n'a rien d'étonnant, car les sujets tenus en captivité se comportent comme de parfaits omnivores et montrent même une prédilection pour les œufs et la viande.



Crâne de chimpanzé adulte (mâle).



Crâne de gorille vieux.

Le gorille vit en famille, composée du mâle, de la femelle et de petits d'âge différent, dans les parties touffues des forêts. On sait que la croissance des grands singes n'est pas beaucoup plus rapide que chez l'homme des pays chauds; il est donc probable qu'ils ne se reproduisent pas avant l'âge de 10 à 12 ans.

Cet animal mène une vie nomade, se déplace à mesure que la nourriture vient à manquer et passe la nuit à l'endroit où il se trouve au coucher du soleil. Suivant von Koppenfels, il construit un nid sur les arbres et choisit pour cela un tronc droit de la grosseur de 30 centimètres environ, casse et courbe les branches les unes vers les autres à une hauteur de 5 à 6 mètres, et les recouvre de feuilles et de mousse. Ce nid ne sert cependant qu'aux jeunes, ainsi qu'à la mère si sa présence leur est encore indispensable; quant au père, il s'accroupit au pied de l'arbre, le dos appuyé contre le tronc, veille sur sa famille et la protège contre les attaques nocturnes des panthères. Ce détail confirme les observations de du Chaillu. Le jour, ces animaux explorent les alentours de leur campement, où ils séjournent tant qu'ils y trouvent de la nourriture.

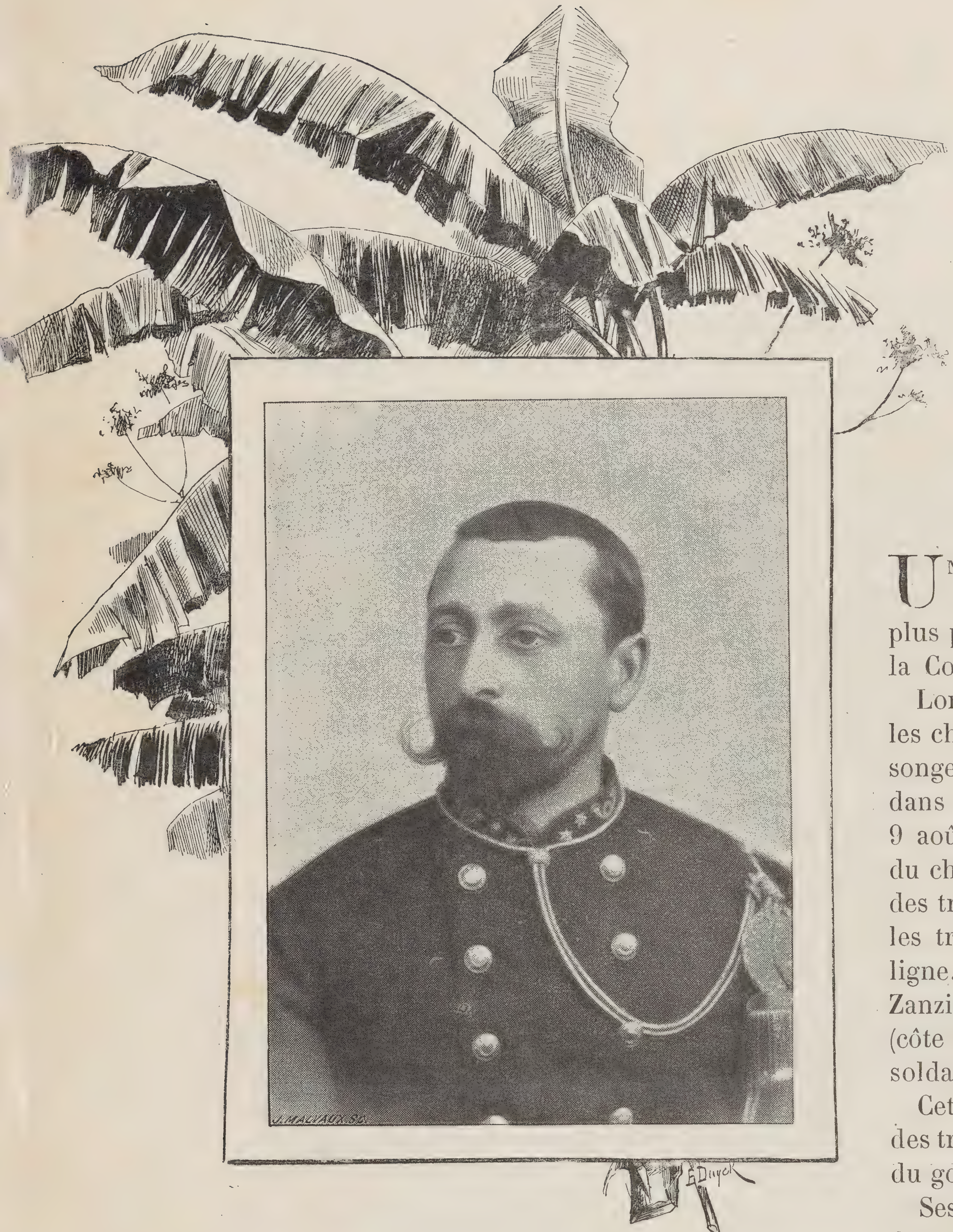
Ce singe marche habituellement en s'appuyant sur les quatre mains, les doigts des antérieures fléchis et le dos de la main tourné vers le sol, ce qui occasionne des épaississements épidermiques sur les phalanges; sa démarche est chancelante. Malgré sa forme trapue et lourde en apparence, le gorille grimpe avec beaucoup d'adresse et s'aventure jusqu'au sommet des arbres. Lorsqu'il circule sur les arbres, dit von Koppenfels, il essaye d'abord la solidité des branches, et quand une seule ne suffit pas, il en saisit trois ou quatre à la fois; il parcourt également des branches plus fortes, en avançant avec précaution.

Le même voyageur a vu des individus sauter, à son approche, d'une hauteur de 10 à 15 mètres et s'élancer avec une extrême impétuosité à travers les taillis. Aussi, l'opinion de von Koppenfels est que le gorille n'attaque jamais l'homme et qu'il l'évite même; mais que, s'il est acculé, il se met résolument sur la défensive, et sa force et son adresse en font alors un adversaire redoutable. Quand ce singe se voit en présence de l'homme, il commence par se dresser entièrement sur ses jambes, fait retentir l'air d'un rugissement formidable, montre les dents, hérisse les poils de la tête et de la nuque, et avance d'un pas lourd vers son ennemi. Ses yeux lancent des éclairs sauvages et féroces, et ses poings gigantesques tambourinent sa large poitrine. Si alors on se retire lentement avant que la fureur du singe ait atteint son maximum, il cesse de prendre l'offensive. Si, au contraire, on l'attend de pied ferme, on doit choisir le bon moment pour tirer et le viser au cœur. « Il est de principe, dit du Chaillu, qu'il faut réserver son feu jusqu'au dernier moment. Si le chasseur tire et manque son coup, le gorille s'élance sur lui, et personne ne peut résister à ce terrible assaut. Un seul coup de son énorme main éventre un homme, lui brise la poitrine ou lui écrase la tête. On a vu des nègres, en pareille situation, faire face au gorille et le frapper avec leur fusil déchargé; mais ils n'avaient pas même le temps de porter un coup inoffensif; le bras de leur ennemi tombait sur eux de tout son poids, brisant à la fois le fusil et le corps des malheureux. »

Les nègres, qui désignent le gorille sous les noms de *ndjina*, *njeina*, *indjina*, *naguyala* et *n'pungu*, suivant la localité, racontent sur cet animal les histoires les plus fantastiques, qui ont souvent été reproduites par des voyageurs. Ainsi, il est bien prouvé que ce singe n'attaque pas l'éléphant, qu'il ne se défend pas à coups de bâton, qu'il n'enlève pas les négresses, qu'il ne se construit pas de cabane, etc.

(*A continuer.*) Dr ALPHONSE DUBOIS.

LE CAPITAINE WEYNS



Né à Lodelinsart, le 29 juin 1854. Capitaine au régiment des carabiniers.

Premier départ le 15 février 1888. — Officier du ministère public et chef de la comptabilité de l'État à Boma. — Rentré en juin 1889. — Deuxième départ le 2 septembre 1890. — Capitaine de la Force Publique. — Commandant de la Compagnie auxiliaire du chemin de fer. — Substitut du procureur d'Etat et officier de l'état civil à Matadi. — Rentré le 21 août 1893.

Un militaire et un chercheur. Fort épris d'histoire naturelle. Caractère affable. Grand chasseur devant l'Éternel. A déployé les plus précieuses qualités dans l'organisation et le commandement de la Compagnie auxiliaire du chemin de fer.

Lorsque les ouvriers arrivèrent de tous les points de l'Afrique vers les chantiers de la Compagnie du chemin de fer du Congo, il fallut songer à instituer un corps de police, chargé de maintenir l'ordre dans ces masses d'hommes d'origine et de tempérament divers. Le 9 août 1890, un décret créa, sous le nom de « Compagnie auxiliaire du chemin de fer », une troupe spécialement destinée à la protection des travaux et à la garde de la voie ferrée. Ce corps est recruté parmi les travailleurs du chemin de fer par les soins du directeur de la ligne. Il compte actuellement 75 hommes; au début, c'étaient des Zanzibarites; aujourd'hui, ce sont presque tous des natifs d'Elmina (côte occidentale d'Afrique), qui ont demandé eux-mêmes à être soldats.

Cet effectif peut être augmenté au fur et à mesure de la progression des travaux, sur l'avis du directeur du chemin de fer et par la décision du gouverneur général.

Ses cadres se composent d'un capitaine au service de l'État du Congo. Les fonctions de lieutenant et de sous-lieutenant sont exercées par des fonctionnaires de la Compagnie. Les surveillants de travaux font office de sous-officiers. La solde, la nourriture, le logement et tous les frais d'entretien des cadres et de la troupe sont à la charge de la Compagnie. En revanche, c'est l'État qui fournit les armes, les munitions et la tenue de la troupe. Celle-ci, nous l'avons dit, est une force de police et possède les pouvoirs nécessaires à l'effet de rechercher les infractions aux lois et règlements, commises sur la voie ferrée ou dans son voisinage immédiat. Elle a encore, dans son règlement de service, la protection des indigènes des villages voisins du tracé du chemin de fer et des nombreuses caravanes qui passent près des travaux.

Le corps spécial dont nous venons de décrire succinctement le fonctionnement, a été organisé en 1890 par le capitaine Weyns, qui a été son premier commandant. Il a rendu de signalés services et plus d'une fois a aidé efficacement au maintien de l'ordre et de la tranquillité sur les chantiers des travaux, où peinent des troupes de noirs de race différente et quelquefois ennemie. Grâce au tact de son chef, à son habileté et à son esprit d'à propos, la « Compagnie auxiliaire du chemin de fer » n'a jamais, jusqu'ici, dû faire usage de ses armes.

Chose curieuse, ces noirs, dès qu'ils sont revêtus d'un galon et qu'ils sont chargés d'une mission, se sentent grandir, entrent très bien dans leur rôle nouveau et accomplissent leur devoir avec une ponctualité et une exactitude toute militaire. C'est l'éternelle histoire du genre humain. Le paysan, l'ouvrier de nos contrées, qui deviennent soldats, changent en peu de temps, eux aussi, se plient à la discipline et la font observer par tous ceux qui sont confiés à leur surveillance lorsqu'ils remplissent une « fonction ».

Le capitaine Weyns est bien connu de nos lecteurs. Il a rempli le carnet du *Congo illustré* de nombreuses photographies; nos lecteurs ont pu déjà en admirer un certain nombre. C'est un causeur agréable et disert, un homme actif et juste, qui a rendu plus d'un service, dans sa sphère spéciale, à l'œuvre capitale du chemin de fer du Congo. Une entreprise aussi considérable, aussi compliquée, aussi ardue, ne saurait être menée à bonne fin si l'ordre et la régularité n'étaient pas observés par son personnel de travailleurs. Le capitaine Weyns a contribué à faire fonctionner l'un de ses rouages les plus délicats.

LES ARABES DU HAUT CONGO

Sans peindre la situation comme étant tout à fait désespérée, les lettres envoyées par le commandant des forces antiesclavagistes du lac Tanganika semblaient, il y a quelques mois, indiquer comme fort critique la position des blancs sur le grand lac africain.

Des nouvelles du Tanganika et du Manyema, arrivées depuis par la voie du Congo à la Société antiesclavagiste, font prévoir la prochaine arrivée de l'expédition du capitaine Dhanis à Albertville et la jonction des forces de l'Etat avec celles commandées par le capitaine Jacques. C'est la fin de l'occupation par les Arabes de la contrée située à l'ouest du lac. Reste, à la rive opposée, le puissant Rumaliza, le chef arabe d'Ujiji; le gouvernement allemand, de son côté, s'en préoccupe et vient de donner des instructions pour l'occupation de cette résidence et la création d'un poste militaire dans ces parages.

Ainsi aura été vidée en un laps de temps, en réalité fort court, cette question arabe du haut Congo, que certains envisageaient comme un péril qui allait exiger de longues années, de nombreuses vies d'hommes et une grande habileté pour être conjurée. Isangi, les Stanley-Falls, Riba-Riba, Nyangwe, fort probablement Kassongo et le Manyema, sont occupés par les soldats de l'État sous le commandement de Dhanis et Chaltin, que doit avoir actuellement rejoint le capitaine Ponthier. Munye Mohara a été tué; Rachid et Sefu sont en fuite; Tippo-Tip, campé non loin de la côte orientale, reste silencieux devant l'écroulement de sa puissance passée; il ne touche plus son traitement et il ne songe plus à venir faire visite à Bruxelles.

Nous publions, comme un dernier écho de la situation qui existait jadis, une photographie prise aux Stanley-Falls il y a environ un an et qui, par les personnages qu'elle nous montre, est toute d'actualité.

Le personnage principal, celui qui occupe le centre du groupe, est Sefu, le fils de Tippo-Tip, sultan de Kassongo. Il y a quelques mois, venant de sa résidence à Gongo-Lutete, à la tête d'une bande armée, avec des intentions hostiles à l'Etat, disent les uns, seulement dans le but de réduire à l'obéissance son vassal Lutete, affirment les autres, il rencontrait tout à coup, sur les bords des Lomami, les soldats de l'État qui, sous les ordres du lieutenant Michaux, de Wauters et quelques autres, accentuaient leur mouvement en avant vers Nyangwe. Sefu fut battu, failli être fait prisonnier et s'enfuit. On ignore ce qu'il est devenu.

A la droite de Sefu, en costume militaire, est assis le lieutenant Tobback, le résident de l'Etat près du Vali des Stanley-Falls. Attaqué au mois de mai dernier par Rachid, il est parvenu à résister aux attaques des Arabes pendant trois jours jusqu'au moment de l'arrivée d'une troupe de secours accourue de Basoko, sous le commandement du lieutenant Chaltin. Il doit être en ce moment en route pour l'Europe, son terme de service étant expiré.

A la gauche de Sefu est Camille Delcommune, le regretté directeur de la Société du Haut-Congo, décédé à Kinshassa peu après l'époque où fut prise cette photographie et dont la dépouille mortelle vient d'arriver à Anvers à bord du *Lulu Bohlen* pour être enterrée dans le cimetière de famille à Evere. Derrière lui, debout, l'un de ses principaux collaborateurs, M. Langheld, l'agent commercial des Falls, qui y dirigeait les affaires de la Société au moment de l'attaque de Rachid.

La photographie a dû être prise peu de temps avant l'arrivée d'Hodister aux Falls. Ce n'était plus tout à fait la période de paix, mais ce n'était pas encore la guerre Les Arabes se plaignaient des agissements de l'expédition Vankerckhoven; Sefu et Rachid se bornaient à protester; Munye Mohara, de Nyangwe, se déclarait ouvertement hostile.

Les événements de Riba-Riba qui eurent pour première conséquence la mort du sous-lieutenant Michiels, de l'Etat, et du jeune Noblesse, de la Société du Haut-Congo, mirent le feu aux poudres, et la révolte éclata. Elle coûta la vie à notre pauvre ami Hodister et à quatre de ses compagnons, ainsi qu'au résident de l'État à Kassongo, le lieutenant Lippens, et à son adjoint Debruyn.

Il serait curieux de savoir ce qu'il reste maintenant de tous les établissements que les vaincus avaient laborieusement édifiés depuis la rive occidentale du Tanganika jusqu'aux Stanley-Falls. Car, de l'avis de tous ceux qui ont visité les territoires qu'ils occupaient, ils avaient fait là de réels prodiges d'installation et d'organisation. Gleerup, Le Clément de Saint-Marcq, Hodister, Trivier, Doré, c'est-à-dire les derniers Européens qui ont vu le pays avant que les Arabes en fussent chassés, sont unanimes à dire qu'un grand progrès avait été réalisé.

En effet, les voyageurs qui ont parcouru avant les événements récents la région occupée par les Arabes, ont tous constaté un état de choses bien différent de la barbarie primitive. Les tribus indigènes, une fois soumises par les Arabes, ceux-ci leur ont défendu de guerroyer entre elles. Elles ont pu se consacrer, en toute confiance, guidées par les Arabes, au travail des champs. De là ces plantations énormes et superbes que signalent les explorateurs dans les pays soumis à l'influence des Arabes. A perte de vue, des champs de maïs, de sorgho ondulent sous la brise. Des rizières considérables s'étendent au loin, et des produits jadis inconnus viennent enrichir la contrée : les haricots, le café, les épices, les légumes, les arbres fruitiers. Le bétail est introduit par eux à grand'peine et à grands frais et répandu parmi les chefs indigènes.

Autour de leurs centres d'action se sont groupées des agglomérations nombreuses, composées non pas seulement d'esclaves et de serviteurs, mais d'hommes libres, d'indigènes

attirés par le désir de se procurer du bien-être par le commerce et les relations pacifiques avec les hommes de l'État. Le noir est un trafiquant-né, et c'est tout naturellement qu'il vient s'établir à portée de l'Arabe qui, en échange de ses produits, lui donne les étoffes, les perles, les instruments de labour, et lui enseigne à mieux vivre et à se construire des habitations plus confortables.

Les indigènes, sous la pression des Arabes, ont organisé un système rapide de transport et de communication, que Hodister décrit en ces termes :

« Le long du haut fleuve, les Arabes ont établi un système de relais de pagayeurs pour leurs embarcations. L'Arabe part avec sa pirogue conduite par les jeunes gens de son village; arrivé en vue du relais, il est signalé au résident arabe, chaque village possédant au moins un représentant arabe, espèce de bourgmestre. Celui-ci prévient le chef indigène, — les Arabes passent toujours par l'intermédiaire du chef indigène, — aussitôt le tambour ou la trompe rassemble les hommes. En moins de temps qu'il n'en faut à l'embarcation pour accoster, ceux-ci sont sur la rive avec des vivres et leur pagaie, et sous la conduite d'un chef d'équipe.

Aussitôt que la pirogue touche le sable, l'ancien équipage

Européens et Arabes aux Stanley-Falls.

débarque, le nouveau le remplace et repart immédiatement en chantant. Les pagayeurs sont rétribués d'après un taux fixe; ils profitent également de ces déplacements pour faire leurs petites affaires, vendre une poule ou un poisson, — voire un membre de leur famille. »

Les Arabes ont donné au noir des semences pour créer des plantations, en lui montrant comment s'y prendre pour réussir. En place des maigres poules et des chiens galeux qu'il a massacrés pendant la guerre, il a emporté, une fois la paix faite, des bœufs, les grandes chèvres du Manyema, les grands moutons d'Ujiji. D'un nègre servile et paresseux, il a fait un travailleur soumis et zélé.

Telles sont les constatations sur lesquelles tous les voyageurs sont d'accord. Ils décrivent avec complaisance les installations parfaites des Arabes, l'ordre qui règne dans leurs belles maisons en pisé, le luxe qui y préside à toutes les actions de la vie, la large et fastueuse hospitalité qu'on y offre au voyageur fatigué.

Il ne sera pas inutile, pensons-nous, de retracer la situation dans la région occupée par les Arabes avant les récents événements.

Les Arabes étaient, en quelque sorte, les maîtres de toute la partie orientale du bassin du Congo, limitée à l'ouest par le Lomami, au nord par l'Aruwimi et au sud par le Katanga.

Tous les chefs ne reconnaissaient pas l'autorité de Tippo-Tip. Le vali avait avec lui Sefu, son fils, Rachid, son neveu, Saïd, un de ses gendres, et Selim-ben-Nassaudi, son beau-frère.

Il avait pour principal lieutenant le fameux Rumaliza (de son vrai nom Mohamed-ben-Rhelfan). Cet Arabe, à qui les indigènes ont donné un surnom signifiant « qui ravage tout », opère aujourd'hui, nous l'avons fait ressortir plus haut, à peu près pour son propre compte.

Entre les territoires de Tippo-Tip et ceux de Rumaliza s'étendaient, sur la rive droite du Congo, les domaines de Kibonge, qui résidait à Kibongo, et surtout ceux de Munye Moharra, chef de Nyangwe, de qui relevait Mohammed-ben-Hamidii, dit Nserera, chef de Riba-Riba. Toute la région du Tanganika était parcourue par de nombreuses troupes armées appartenant à des Arabes d'Ujiji, tels que Munye-Hassan, Makatubu, Radzabu, Slimani, etc. Bref, on évaluait à 12,000 ou 15,000 fusils l'effectif des bandes appartenant à tous ces traitants arabes, qui écoulaient leurs marchandises et leur butin par la côte orientale.

J. MALVAUX. SC.

Matadi en février 1890. (D'après une photographie de M. Shanu.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

MATADI

Le 10 novembre 1889, les études préliminaires du chemin de fer étant terminées, une première expédition composée d'ingénieurs et d'ouvriers arriva à Matadi pour commencer les travaux de la construction. Placée sous les ordres de l'ingénieur Vauthier, elle comprenait 74 travailleurs ordinaires, 12 maçons et 12 charpentiers. Au total, 98 artisans, tous originaires de Sierra Leone.

La saison des pluies, dans laquelle on venait d'entrer, ne permettant pas de demeurer longtemps sous la tente, les ingénieurs se préoccupèrent tout d'abord d'assurer un logement confortable au personnel ouvrier. Ils se mirent à l'œuvre dès le lendemain de leur arrivée à Matadi et établirent, pour les travailleurs, un certain nombre de baraquements provisoires construits au moyen de bambous et de bois en grume ou « forquille » que l'on pouvait se procurer aisément sur place.

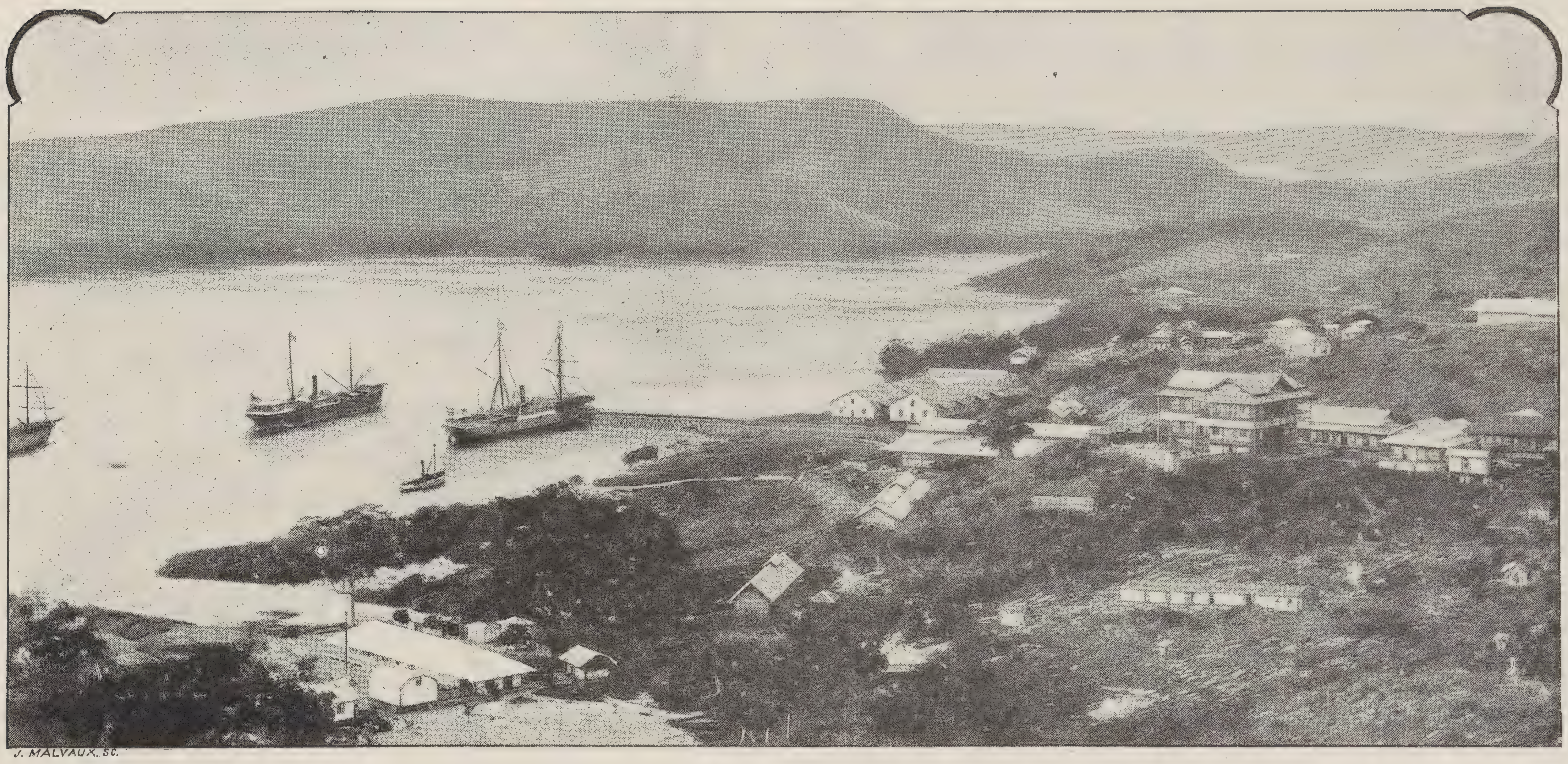
Tandis que les charpentiers élevaient ces premiers abris pour le personnel noir, les maçons se mettaient également à la besogne et, à l'aide de moellons et d'argile, construisaient rapidement les soubassements de deux habitations pour Européens.

La roche employée pour ces travaux, et que l'on trouvait en abondance à Matadi, était peu résistante. Tout d'abord, on ne put la débiter qu'en moellons irréguliers et de petites dimensions ; mais, au bout de quelques jours, la pratique aidant, on parvint à la tailler d'une façon convenable et l'on réussit même, malgré le personnel peu expérimenté et les outils insuffisants dont on disposait, à obtenir sur place des seuils et des linteaux d'un aspect présentable.

La pierre, à cette époque, n'entrait d'ailleurs que pour une part assez restreinte dans les constructions. Seuls, les soubassements et parfois le rez-de-chaussée étaient en maçonnerie ; le restant du bâtiment se faisait en bois du pays. Ces bois, généralement denses et difficiles à débiter, présentaient néanmoins (comme ceux de Cabinda, par exemple) un avantage assez appréciable ; ils résistaient bien à l'action destructive des termites ou fourmis blanches.

On sait, par la description que nous avons donnée de ces insectes dans un précédent numéro du *Congo illustré*, les terribles ravages qu'ils exercent dans les habitations et principalement dans les magasins où ils parviennent à s'introduire. Aussi a-t-on cherché pendant longtemps un moyen pratique pour se mettre à l'abri de leurs atteintes.

Jusqu'à présent, le meilleur système que l'on ait imaginé consiste à isoler presque entièrement le bâtiment du sol. Au lieu d'être en contact direct avec la terre, le gîtage infé-



Matadi en avril 1893. (D'après une photographie de M. le capitaine Weyns.)

rieur est supporté par un certain nombre de piliers, et chacun de ces piliers est lui-même plongé dans un récipient, sorte de godet formé au moyen de ciment, de pierres concassées et de fils de fer. Dans les godets, on verse un liquide gluant, du goudron, par exemple, de telle sorte que lorsque les insectes approchent des pilotis pour gagner le gîtage, ils doivent inévitablement tomber dans le piège.

Ce procédé, en même temps simple et pratique, a donné d'excellents résultats dans la période des débuts, alors que le bois seul était employé dans la construction des logements et des magasins. Depuis sont venues les constructions en fer, et aujourd'hui l'on est loin de l'époque où l'on vivait sous la tente et dans des baraquements primitifs.

La première de nos gravures représente le camp des ingénieurs tel qu'il existait à Matadi en février 1890. La photographie a été prise d'un point situé en amont de la station, dans la plaine défrichée. Derrière les tentes des chefs de service, on aperçoit dans le coin, à gauche, la maison du docteur Bourguignon et, devant elle, un autre chalet plus spacieux, qui servait aux ingénieurs de chambre de travail.

Indépendamment de ces baraquements et des quelques bâtiments de l'État, il n'existait à Matadi qu'une factorerie hollandaise, une factorerie anglaise, une factorerie portugaise, une factorerie française et l'établissement de la *Sanford exploring Expedition*, qui fut repris plus tard par la Société belge du Haut-Congo. Un pier en maçonnerie, de petite dimension, et qui a d'ailleurs été démoli depuis, s'avançait de quelques mètres dans le fleuve. Il avait été construit par l'État et servait au chargement et au déchargement des petits canots à vapeur qui faisaient alors le service entre ce point et Boma.

Jusqu'en juin 1889, aucun grand navire n'avait encore remonté le fleuve jusqu'à Matadi. C'est le 20 de ce mois que le *Lualaba*, steamer de 2,500 tonnes, jeta l'ancre pour la première fois dans le port de Matadi, qu'on avait représenté longtemps comme inaccessible aux grands navires de mer.

Notre seconde gravure montre, une fois de plus, ce qu'il y avait de fondé dans ces assertions. Trois grands steamers : le *Professor Woermann*, qui disparaît en partie derrière le cadre; le *Benguela*, au milieu du fleuve, et le *Lulu Bohlen*, en train de décharger sa cargaison, ont remonté jusqu'à Matadi et sont ancrés fort à l'aise, dans le Congo, dont on aperçoit, au fond, la rive droite avec Vivi.

L'opposition est frappante lorsque l'on compare ce tableau au précédent. Au lieu de l'ancien pier en maçonnerie, qui ne tenait plus, une jetée en fer de 75 mètres de longueur, et sur laquelle circulent deux grandes grues à vapeur, s'avance dans le fleuve et permet aux navires de fort tonnage d'accoster en toute saison et de débarquer leurs marchandises en quelques heures.

Là où, trois ans plus tôt, il n'y avait que quelques tentes et des abris sommaires, s'élève aujourd'hui l'un des plus importants établissements du Congo.

La gare, avec ses bureaux, ses ateliers, ses remises pour locomotives, ses magasins et les nombreuses habitations réservées au personnel du chemin de fer, l'hôtel à deux étages et l'église, presque autant de bâtiments en fer, ont métamorphosé d'une façon saisissante ce pays désolé où l'on n'apercevait, hier encore, que quelques rares baraquements perdus au milieu des rochers arides.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VI. — SUR LE TANGANIKA. (*Suite.*)

Une lettre du P. Randabel. — Les boys zanzibarites. — Le départ définitif pour l'Ouest.

24 octobre.

Il est inutile de dire que les missionnaires ne devraient pas se mêler de politique dans le pays où ils se trouvent. Ils le font, cependant, à peu près invariablement. Ils y sont forcés par le chef de la contrée, sous la protection duquel ils se trouvent en réalité. Celui-ci commence par solliciter des conseils, puis il vient raconter au missionnaire les difficultés dans lesquelles il se trouve, et il finit par demander comment il doit agir à l'égard d'un autre chef avec lequel il a été en guerre. Les missionnaires, afin de sauvegarder leurs intérêts et leur propriété, sont obligés de prendre le parti d'un chef contre un autre. Cela est en quelque sorte fatal; et pourtant c'est là le rôle d'un gouvernement, non d'un missionnaire.

Trois Pères sont morts à Karema depuis la fondation de la mission; deux sont décédés à Mpala et quatre à Kibanga. De plus, Carter a été tué par les gens de Mirambo à Kasagera. Je dois ajouter que le capitaine Cambier a bâti l'enceinte de Karema, et le capitaine Storms les constructions intérieures.

Voici une copie de la lettre que m'a écrite le Père Randabel.

Karema, le 22 septembre 1891.

Monsieur le capitaine,

Vos hommes sont arrivés à Karema le 17 septembre. Nous avons été agréablement surpris en apprenant votre arrivée à Karema. Vous venez bien à propos. Rumaliza, le fameux compagnon de Tippo-Tip, après s'être emparé de tout le nord du lac, veut se rendre maître de tout le sud. A l'heure qu'il est, un de ses hommes est chez nos voisins occupé à enrôler (?) des Ruga-Rugas, pour aller de l'autre côté battre le capitaine Joubert. La nouvelle de votre arrivée et de celle de M. Jacques a été pour les chefs de nos pays environnants comme un coup de foudre. Ils ont déjà fait dire qu'ils n'enverraient pas leurs hommes au Marungu.

Grâce à vous, l'expédition de Rumaliza est, je pense, manquée. Puissiez-vous arriver bientôt, et en bonne santé. Nous ferons tout notre possible pour vous aider à passer le lac. Nous pourrions mettre à votre disposition trois barques. De plus, j'envoie aujourd'hui un courrier à Mpala pour avertir les missionnaires de cette station et le capitaine Joubert, de tenir les leurs prêtes. Ils en ont, je pense, d'assez grandes. Vous ignorez, peut-être, que le capitaine Joubert a bâti une station à une bonne journée de Mpala, plus au sud, tout près du Rumbi, point qui se trouve marqué sur les cartes. Je crois qu'il est plus avantageux pour vous de préparer votre expédition chez le capitaine Joubert, car, de chez lui, vous êtes bien plus près du but de votre voyage. Du reste, vous le verrez vous-même. En attendant le jour où nous pourrons vous voir, nous vous envoyons, mes confrères et moi, nos sincères salutations, à vous, monsieur Stairs, au capitaine Bodson, au marquis de Bonchamps et à M. le docteur.

Daignez agréer, etc.

(*Signé*) Camille Randabel.

Cette lettre montre combien les Pères étaient désireux de nous aider.

25 octobre.

J'ai fait faire l'exercice à mes Askaris et leur ai remis à chacun, homme ou boy, un doti d'étoffe pour s'en faire des chemises pour la saison des pluies. Le Zanzibarite a l'habitude de vendre toute l'étoffe qu'on lui donne, pour se procurer des vivres. Cette fois, j'ai distribué ce doti comme appartenant à l'expédition, au même titre que les fusils et les munitions. Je marquerai chaque doti sous la matricule des hommes. Demain, c'est dimanche, et tous les hommes de la mission doivent assister à la messe du matin; si donc les bateaux rentraient aujourd'hui, je ne pourrais partir avant demain soir.

Les boys chargés du service de ma tente sont de piètres gaillards, en ce qui concerne l'intellect. Ils ne valent pas la moitié de ceux que j'avais pendant l'expédition Stanley, bien que l'un de ceux-ci fût un Manyema. Quand un garçon a l'âge de 16 ans, il devient bien plus difficile de lui apprendre quelque chose que lorsqu'il est plus jeune. Il rôde de tous côtés, se mêle aux hommes et alors se gonfle d'importance. Ah! si des domestiques indous pouvaient suivre et marcher dans ce pays, quelle bénédiction ce serait pour le blanc! Un boy zanzibarite ne connaît pas l'usage d'une courroie ou d'une boucle, et il enfonce une vis à coups de marteau comme si c'était un clou. Il comprend, en général, difficilement les explications qu'on lui donne, et il faut lui répéter, à trois ou quatre reprises, la moindre des explications que l'on doit chaque jour lui donner à nouveau.

26 octobre.

Deux bateaux sont rentrés dans le courant de l'après-midi, et je pars à la tombée de la nuit. Enfin! Les Pères nous ont comblés de bontés, et seule leur bienveillance a pu nous faire supporter les affres de l'attente.

27 octobre.

Partis hier à 4 heures avec une légère brise arrière, nous sommes arrivés, poussés par elle vers l'ouest, à près de 16 kilomètres de la côte occidentale, puis le vent tomba. Pendant deux heures, les matelots se mirent à ramer, puis la

brise reprit et nous poussa à la côte, à l'embouchure du F'ungwe, à 32 kilomètres au sud de Rumbi.

Là, nous avons campé pour la nuit. A 5 heures du matin, nous sommes repartis et nous avons ramé ferme, puis le vent se leva de nouveau pour cesser subitement. Toute la journée, mes pagayeurs ont travaillé, et ces étonnants nautoniers ont eu besoin de 20 heures pour accomplir les 16 kilomètres qui restaient à franchir.

Nous sommes arrivés à Rumbi à 1 heure du matin. Toute la population, blancs et noirs, se trouvait sur la berge pour nous souhaiter la bienvenue.

Je crois qu'il serait difficile d'imaginer des êtres plus indolents que ces pagayeurs du Tanganika! Les rames dont ils se servent sont des bâtonnets de deux mètres de long avec, au bout, de petites planchettes rondes qui n'ont pas même la largeur ordinaire de la pelle d'un aviron.

Ils plongent ces baguettes dans l'eau en donnant un coup de bras en arrière. C'est là tout ce qu'ils donnent en fait de foulée. Ils ne se servent pour ainsi dire pas des muscles du dos, et tout l'effet du travail de dix huit beaux et solides gars a consisté à faire avancer leur batelet de 1 1/2 kilomètre à l'heure par un temps calme!

VII. — DU TANGANIKA A BUNKEIA.

Le capitaine Joubert. — Les Wamarungu.

30 octobre.

Nous voici maintenant dans l'État du Congo! Le capitaine Joubert m'a dit que tous les chefs importants du Marungu sont venus lui apporter des présents, lui demander des soldats, des fusils et sa protection contre Rumaliza, Makatubu et autres Wangwana.

Rumaliza, en course pour chasser l'esclave, est venu ravager des villages jusqu'à trois lieues seulement de Rumbi. Il considère tout le pays longeant l'ouest du lac comme faisant partie de son domaine. Pour lui, les blancs sont des intrus qu'il ne saurait tolérer chez lui et qui doivent être chassés par la force.

Le capitaine Joubert est un petit homme frêle et nerveux, d'un teint très foncé, et en apparence d'une santé chétive. Voici bientôt douze ans qu'il habite dans le voisinage du lac, et il a renoncé à retourner en Europe. C'est un type à part, un vrai « prêtre-squatter ». Sa manière de vivre est rude et son aspect énergique; il ressemble aux fermiers qui défrichent la brousse en Nouvelle-Zélande. Il s'est plié à la manière de se nourrir des indigènes et se contente de ce que ceux-ci mangent. Ancien zouave pontifical, il a été envoyé ici pour mettre obstacle à la traite. Il a édifié une chapelle et est dévoué corps et âme à la cause de la rédemption des nègres autant que n'importe quel père missionnaire. Sa station est fort bien construite. Elle est placée sur l'une des collines qui sont au pied des montagnes qui bordent le lac, à une distance de deux kilomètres du Tanganika et à une altitude de 35 mètres au-dessus de son niveau.

C'est un vrai héros. Longtemps, très longtemps il fut tout seul ici, fidèle à son poste, peinant dur et en butte à des ennuis sans nombre.

Cet homme si intéressant à observer est un jardinier de premier ordre. Ses plantations sont superbes. Il est adoré, mais pas beaucoup craint par les indigènes qui l'entourent. Calme, patient, attachant une mince attention à tout ce qui concerne la toilette, sans cesse au travail, tout entier à son dur labeur quoditien, tel est le capitaine Joubert.

Les Wamarungu sont petits, maigres, et ne paraissent pas très capables de servir de porteurs. Ils ont plus d'un point de ressemblance avec les Wanyika de Mombassa. On saisit de suite, en leur parlant, la profonde différence qui existe entre les gens de l'est et ceux de l'ouest du lac. Les cheveux des habitants d'ici sont crépus et bouclés comme ceux des indigènes des forêts du Congo. Leur voix s'élève et s'abaisse, quand ils causent, comme chez les naturels de l'Aruwimi, mais pas d'une façon aussi marquée. Les dents sont limées, les fronts étroits et l'aspect général est celui d'une race un peu inférieure à celle qui peuple le pays entre les lacs et Mpwampwa. Placés à côté d'un porteur unyamwezi, ces hommes apparaissent comme de simples bâtons.

On rencontre ici de temps à autre des cauris converties en coiffure ou en ornement de toilette.

Le Tanganika est un lac admirable, avec ses belles eaux claires et bleues, dormant au milieu des montagnes aux cimes altières. Quel bel endroit de villégiature; que de délicieuses stations balnéaires on pourra édifier par ici quand sera établie la ligne directe par le Nyassa et le Chiré!

31 octobre.

Nous voici, enfin, de nouveau en route, après une halte de vingt-deux jours sur les rives du lac. Nous avons campé à Monda, petit village situé à deux heures de distance ouest-sud-ouest de Rumbi. La petite vérole sévit dans le pays. Si nous en étions infectés, ce serait un désastre pour l'expédition, car la nouvelle s'en répandrait et l'accès du pays de Msiri nous serait interdit à la sortie de Rumbi. Nous avons escaladé un plateau ondulé qui est à 500 mètres au-dessus du lac. Il est sillonné de rivières à l'eau courante; nous les avons saluées comme de vieilles amies que nous n'avions pas vues depuis près de trois mois. Les arbres sont d'un beau vert, vigoureux, et le sol est une argile rouge, plus foncée que celle du côté de Karema.

On ne rencontre plus autant de sables arides et l'humus est plus profond que du côté oriental du lac. Le mahogo est planté ici, non plus par rangées, mais dans de petits monticules élevés d'un pied au-dessus du sol. Le maïs est le principal aliment des indigènes, mais on ne l'a pas encore planté, car les pluies ne commencent vraiment qu'à partir du 15 novembre.

Un grand nombre de Wamarungu portent les cheveux longs et tordus, à la manière des Wagogo. Ils allongent leur coiffure en attachant à chaque cheveu un long fil très ténu. Cela ne les embellit pas fort à notre point de vue, mais eux ils se considèrent comme de très beaux garçons, ainsi attifés. On parle parmi eux cinq ou six dialectes, mais, près du lac, un grand nombre d'individus parlent un mélange de kiswahili et de bantou. On rencontre ici également des gens originaires de l'Itawa et de l'Unyamwezi.

(A continuer.) Cap. STAIRS.

LES FOUGÈRES

Les espèces de l'intéressante famille des fougères sont répandues des régions polaires à l'équateur, mais c'est sous les tropiques qu'elle est représentée par le plus grand nombre de formes offrant les types les plus variés.

Beaucoup de genres, et même quelques tribus, sont limités aux pays équatoriaux; toutes les fougères arborescentes, entre autres, ne se rencontrent que dans les régions les plus chaudes du globe.

Sous tous les climats, les fougères croissent de préférence dans les lieux humides et ombragés, sur des terres légères et riches en humus; un certain nombre d'espèces sont épiphytes. C'est surtout dans les régions tropicales qu'elles semblent fuir les ardeurs du soleil et se réfugier le long des rivières, à l'ombre du rideau de végétation qui les borde, ou dans les ravins encaissés et humides, occupés ordinairement par une épaisse galerie forestière.

Quelques espèces cependant se rencontrent en abondance dans les savanes découvertes ou peu boisées; telles sont celles du genre *Pteris*, dont l'une, la fougère aigle impériale (*Pteris aquilina*), qui vit chez nous dans les endroits sablonneux, les sapinières, etc., existe partout au Congo dans des conditions complètement analogues. En certaines régions, notamment vers les sources du Luembe, cette plante forme de véritables forêts où les individus, serrés les uns contre les autres, atteignent une taille de 3 mètres.

On rencontre au Congo plusieurs autres espèces de fougères que l'on ne peut que rapporter à des formes européennes. Telles sont la capillaire de Montpellier (*Adiantum Capillus Veneris*), l'osmonde royale (*Osmunda regalis*) et l'ophioglosse (*Ophioglossum vulgatum*), appartenant à une famille voisine des fougères. L'osmonde royale est incontestablement la plus jolie fougère de nos régions; elle est rare en Belgique; on la rencontre dans les bois des environs de Mons. Au Congo, nous l'avons retrouvée le long du Kassaï et du Sankuru, et même jusque sur le haut Lualaba, aux environs de Mussima.

Les autres fougères que nous avons pu observer au Congo appartiennent aux genres *Blechnum*, *Asplenium*, *Polypodium*, *Notochlœna* représentés aussi en Europe, et aux genres plus méridionaux *Davallia*, *Nephrodium*, *Acrostichum*, etc.

Cyathea incana.

Les fougères arborescentes, c'est-à-dire présentant un *tronc* comparable à celui du palmier, sont rares en Afrique; peu de voyageurs en mentionnent dans leurs récits; on en a signalé dans le bas Congo. Nous avons eu l'occasion d'en rencontrer quelques exemplaires dans des ravins encaissés et boisés, entre le Sankuru et le Lomami, vers la latitude des chutes de Wolff. Nous en avons vu en bien plus grand nombre dans la région des sources du Luembe, sur le plateau des Sambas; elles croissent, en cet endroit, sur un humus noir étonnamment fertile, dans les vallées encaissées et remplies d'une végétation vigoureuse des affluents du Luembe, du Lubichi, etc.

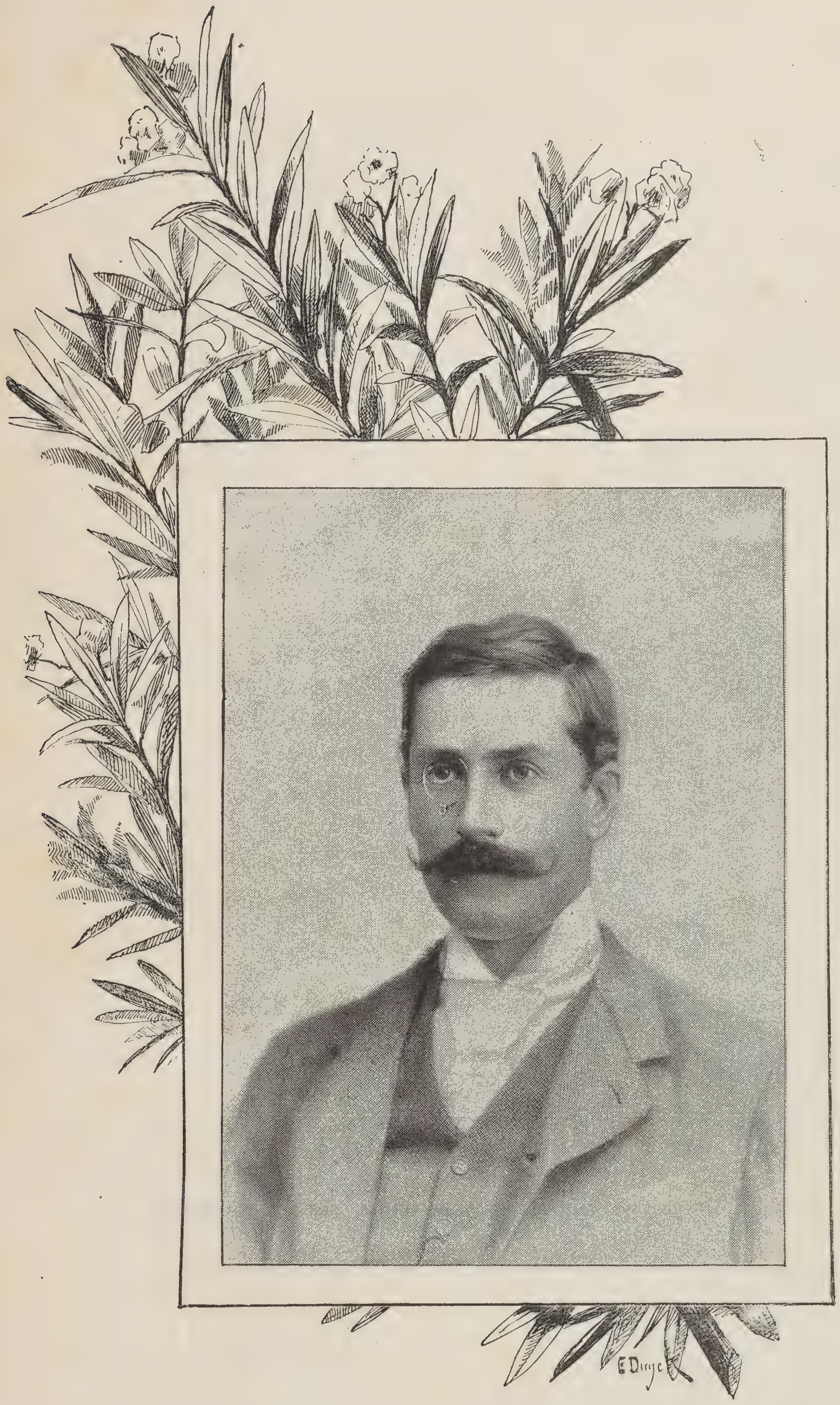
Ces splendides fougères possèdent un tronc de 2 à 3 mètres de hauteur et un diamètre atteignant 30 centimètres. Leurs frondes ont jusqu'à 2 mètres de longueur et sont très divisées. Les individus sont répandus par petits groupes qui donnent au paysage un aspect tropical caractéristique.

Les fougères arborescentes ne sont guère répandues au Congo, et, de plus, elles paraissent se multiplier très peu. Nulle part nous n'avons vu de jeunes individus : les plus petits avaient un tronc d'un mètre de hauteur. Cependant chacune de ces plantes produit chaque année un nombre prodigieux de spores, et l'espèce semble par conséquent bien douée pour la reproduction.

Le groupe des fougères arborescentes semble donc être en décadence en Afrique. A quoi faut-il attribuer cet état de choses? Sans doute à la disparition des forêts tropicales sous l'action, beaucoup moins lente qu'on ne le croit, du défrichement opéré partout par les indigènes. Sur des espaces immenses, la forêt primitive a disparu pour faire place à la savane herbue, déboisée ou n'offrant plus que quelques arbres rabougris ayant chaque année à subir la rude épreuve de l'incendie des grandes herbes. Les indigènes ne respectent que la végétation occupant dans les vallées des cours d'eau des pentes trop raides pour être mises en culture. C'est là que se sont réfugiées les quelques fougères arborescentes qui subsistent encore aujourd'hui (1).

J. C.

(1) La gravure que nous reproduisons pour illustrer cet article est extraite du grand ouvrage de Karsten, que nous a obligeamment communiqué M. J. Bommer, le savant conservateur du Jardin botanique de Bruxelles, qui prépare un travail érudit sur les fougères.



REGINALD HEYN

Né à Sanderson Park (Lancashire), le 11 octobre 1860.
Premier départ le 2 février 1884, en qualité d'adjoint de la Société du Haut-Congo. — Rentré le 19 mars 1891. — Deuxième départ le 19 août 1891; directeur des transports de la Société belge du Haut-Congo, faisant fonction de directeur adjoint. — Mort à Saint-Paul de Loanda, le 2 juin 1892.

L'un des agents les plus méritants et les plus estimés de la Société belge du Haut-Congo. Il s'était distingué par son travail intelligent, son esprit curieux, ses aptitudes toutes spéciales à apprendre la langue des indigènes, et surtout par l'habileté pleine de prudence et d'humanité avec laquelle il avait su, en prenant la direction des transports, entamer et poursuivre les difficiles négociations avec les natifs chargés de transporter les charges dans la région des chutes.

Plus d'une fois déjà, nous avons exposé à nos lecteurs l'importance du service des transports dans cette région. 80,000 hommes vont ainsi chaque année vers Léopoldville ou vers Matadi, transportant des charges moyennes de 30 kilogrammes. Cela fait un mouvement général, à l'aller et au retour, de 2,400 tonnes de marchandises au minimum. Malgré cela, la demande de bras est parfois plus forte que l'offre et il arrive que de nombreux colis restent près de deux mois en souffrance, attendant une occasion pour remonter ou redescendre la région des cataractes. Même quand des bras sont disponibles, ce n'est pas une besogne facile que de les obtenir. Le noir est chicaneur, défiant, âpre au gain. C'est tout une affaire que d'obtenir son concours, et une caravane de transport de 100 hommes, par exemple, exige de longues et patientes négociations, des palabres sans fin. Pour les mener à bien, il faut tout d'abord être aimé des indigènes, avoir ce que les Anglais appellent *a good name*, un bon renom, connaître les us et coutumes des nègres, leur langue, leurs sympathies, leurs défauts, leurs qualités. Tel voyageur, qui négociait l'engagement de porteurs et qui se croyait sur le point de réussir, a vu disparaître tout à coup porteurs et capitas, pour avoir, soit négligé certaines formalités, soit outrepassé, parfois sans le savoir et sans le vouloir, des coutumes ou des règlements indigènes.

Réginald Heyn, qui était adoré des noirs, et qui le méritait par son humanité, sa patience, sa bonté native et son caractère bienveillant, savait obtenir ce qu'il voulait des chefs et des hommes auxquels il s'adressait. Aussi, son concours était-il des plus précieux pour les compagnies belges, dont la marche est intimement liée à un bon fonctionnement du service des transports.

Le directeur chargé de cette importante besogne doit être un homme d'élite, car de son zèle dépend le ravitaillement, donc l'existence de tous les postes du haut Congo. Qu'on se figure un instant ce fonctionnaire provoquant par maladresse ou négligence un ralentissement ou des difficultés dans son service. Les stations du haut Congo verraient s'épuiser leurs stocks de marchandises et les transactions commerciales seraient arrêtées. De plus, les agents seraient privés des conforts européens si nécessaires à une bonne hygiène sous le climat déprimant de l'Afrique et réduits exclusivement aux productions du pays. Aussi, le service des transports est-il l'objet des soins constants de la société, et elle y a préposé un personnel de choix.

Le chemin de fer une fois construit, ces intelligences pourront rendre de plus grands services encore en s'appliquant plus directement au développement commercial du haut Congo. Les indigènes transporteurs, de leur côté, qui auront appris à ne plus se passer des produits de notre industrie, qui se seront créé des besoins, devront aussi se créer des ressources; ils offriront alors leurs bras aux industries locales qui viendraient à se former ou, plus spécialement, aux travaux de l'agriculture, qui transformeront en paysans, en ouvriers, les villageois plus ou moins nomades et chasseurs qui peuplent la région des chutes.

Déjà cette évolution commence. L'achèvement des quarante premiers kilomètres du chemin de fer va rendre inutile le portage sur cette section de la route vers Léopoldville. On peut lire dans l'article que nous consacrons plus loin au chemin de fer que des indigènes viennent, dès maintenant, offrir leurs bras pour les travaux de construction. Ainsi s'accomplit, avec une rapidité que les plus optimistes ne pouvaient prévoir, l'évolution progressive des noirs du Congo vers un état de vie plus relevé. C'est par le travail que la race nègre peut réellement se régénérer et aspirer vers des destinées nouvelles. Heyn n'était pas seulement un agent d'élite, c'était un ami sûr et bon. Il est mort dans toute la vigueur de l'âge, chéri de tous, et au moment où l'avenir se présentait pour lui riant et prospère. Il n'a laissé derrière lui que des regrets.

VOL. II. FASC. 19. — 10 SEPTEMBRE 1893.

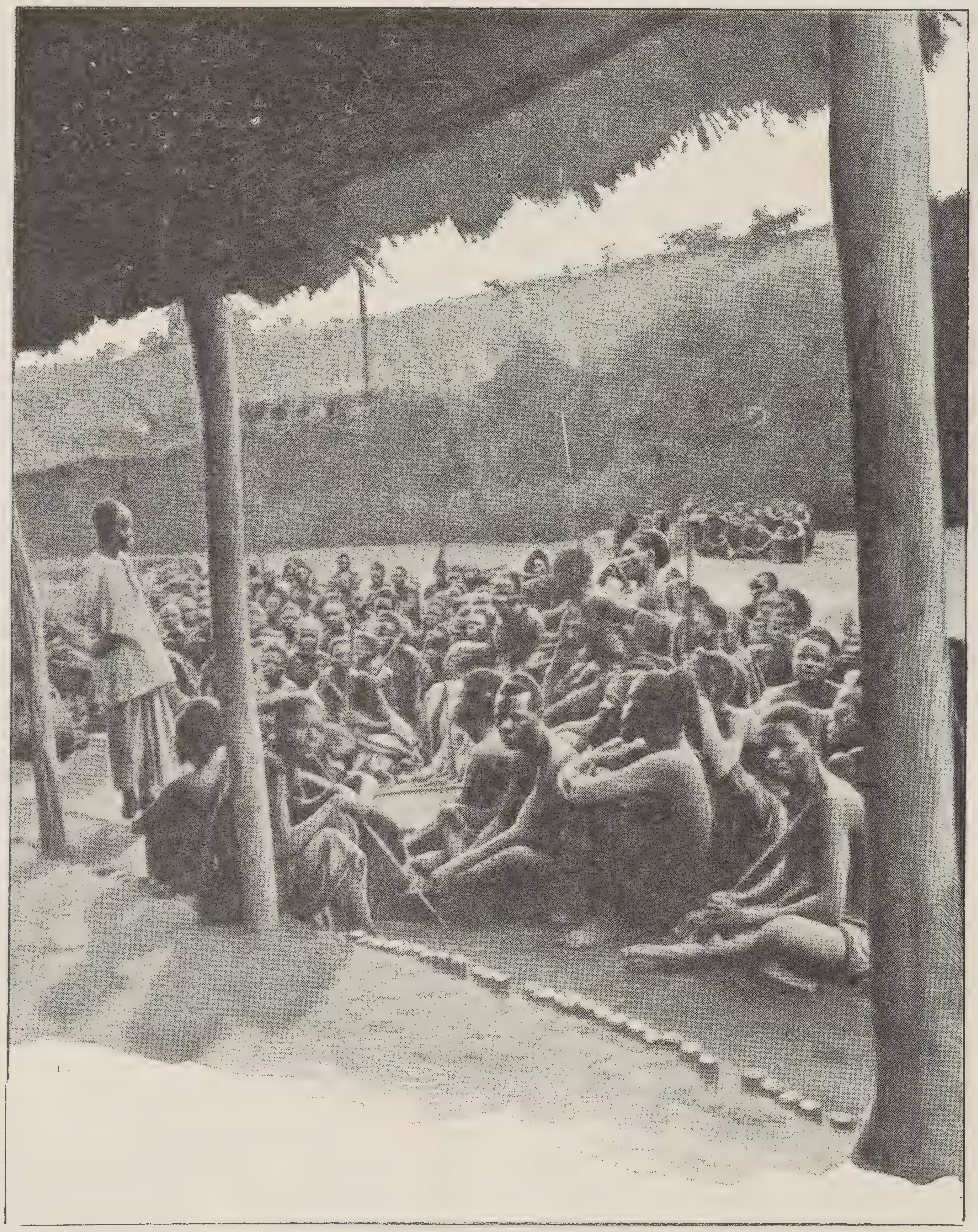
LES PALABRES

Les nègres du Congo ont un tempérament essentiellement « parlementaire ». Le moindre incident est pour eux l'occasion de palabres sans fin. La palabre se tient entre tribus différentes, comme entre blancs et noirs. On y a recours pour établir des droits, des coutumes, trancher un différend, punir un délit ou un crime, engager la tribu, légiférer, céder un territoire, fournir des porteurs, vendre des vivres.

C'est une cour de justice, un parlement ou un conseil d'État. Le noir est un procédurier incorrigible, qui en remontrerait à M. Chicaneau en personne, et de plus c'est un bavard sempiternel. Il a une éloquence verbeuse mais facile, et un esprit de déduction logique qui est vraiment remarquable. La moindre chose demandée à un chef de tribu par le blanc donne lieu à palabre. Le nègre satisfait ainsi ses deux goûts dominants : le bavardage et le *matabish* (littéralement tue-ver), rasade de tafia ou cadeau d'étoffe distribués par le blanc après toute conclusion d'une affaire.

La palabre se tient toujours avec solennité et est entourée de beaucoup de cérémonies. On s'y astreint à des règles qui varient selon les localités, mais qui sont scrupuleusement observées.

La règle fondamentale est de venir sans armes à la réunion et de laisser aux orateurs la liberté de langage la plus absolue. Et qu'on ne s'imagine pas que le noir dédaigne les artifices du langage. C'est un avocat loquace et finaud. Il n'a pas son pareil pour « enjôler » ses auditeurs et le blanc doit être sur ses gardes pour ne pas être « mis dedans » par lui.



Une palabre à Léopoldville.

Les palabres sont générales ou locales. Dans le premier cas, le grand chef fait avertir ses sujets par des messagers envoyés aux sous-chefs ou par le moyen de la télégraphie du tambour. Dans le second cas, le chef du village convoque les habitants au son d'un tambour spécial ou par une proclamation faite par un délégué spécial.

Lorsque les hérauts ont averti les sous-chefs du jour et du lieu de la grande palabre, ces subordonnés réunissent, au préalable, leurs hommes libres et, dans une parlotte animée, on se met d'accord sur l'attitude qu'on observera le jour de l'assemblée.

Au jour fixé pour la palabre, les hommes libres des villages, précédés de leur chef, entourent le roi à une distance respectueuse; tantôt, comme au bas Congo, ils s'accroupissent sur des nattes, tantôt, comme dans la région de l'Uelle, ils s'asseoient sur des troncs d'arbres ou encore sur des sièges. Le chef expose l'objet de la réunion, ou la fait expliquer par un fondé de pouvoirs qui préconise la solution que ce dernier voudrait voir intervenir. Nul ne peut interrompre le discours du roi et les applaudissements sont obligatoires. Le discours fini, une discussion toujours très longue s'ensuit. Chaque orateur, en un langage imagé et avec force gestes et force explications, développe sa façon de voir. Souvent chaque chef de village s'en va à l'écart et confère avec les hommes de son clan sur les objections qu'il convient de présenter aux propositions du grand chef. L'assemblée se reconstitue, puis les chefs secondaires prennent la parole. En de longs dithyrambes, ils défendent leur opinion à tour de rôle et la thèse la plus appuyée finit par triompher au milieu d'un tapage infernal.

La réunion se continue par une « noce » générale. Le pombé, le malafu ou le tafia circule à la ronde, et souvent tout ce festoiement se termine par des rixes et des batailles.

Dans les centres habités par des Européens, les noirs viennent parfois prier le blanc le plus élevé en grade de présider leurs palabres. Dans le bas Congo, ils ont même appris à apprécier les services des représentants de la justice de l'État.

Chaque jour, les fonctionnaires sont pour ainsi dire sollicités de venir, au nom de Bula-Matari, présider un règlement de certaines difficultés entre indigènes, de diriger leurs palabres. Les agents de l'État tirent parti de ces dispositions pour saper insensiblement celles des coutumes locales dont la pratique ne peut être tolérée, et pour empêcher des disputes violentes et de graves injustices. Nombreuses sont les occasions où ils ont pu restituer la libre disposition de leur personne à des individus noirs, débiteurs insolvables qui, d'après la coutume fiote, étaient tombés dans une sorte de servitude personnelle vis-à-vis de leurs créanciers indigènes et risquaient d'y rester jusqu'à payement entier de leurs dettes.

Comme pouvoir législatif, l'assemblée des chefs de village et des hommes libres, présidée par le grand chef de la tribu, tranche toute difficulté. Le chef convoque la palabre et la préside. Celle-ci définit la coutume dans chaque cas particulier et le roi ou chef, pouvoir exécutif, applique les décisions de l'assemblée. Le pouvoir du roi, absolu en apparence, est en réalité limité par l'assemblée. Celle-ci, chez les Niams-Niams, par exemple, qui comptent parmi les noirs du Congo les plus avancés, joue un rôle analogue à l'ancienne assemblée romaine sur le *Forum* ou des Grecs à l'*Agora*. Le forum des Niams-Niams s'appelle la Mbanga. C'est une grande place, soigneusement balayée, bordée par des plantations, avec, en un point, un grand arbre sous l'ombre duquel se place le roi, président de la palabre, à l'instar de saint Louis rendant la justice sous le chêne de Vincennes. Les jours de pluie, les Niams-Niams tiennent leur assemblée sous un immense hangar couvert, très artistement orné, soutenu par des piliers rangés symétriquement. Dans l'un des coins se trouve ménagé un réduit où se retire le roi quand cela lui plaît et où il va se recueillir pour chercher des idées quand les choses ne tournent pas comme il le voudrait.

En général, c'est le chef qui dispose du pouvoir judiciaire, mais il ne l'exerce par lui-même que dans les causes importantes, telles que les affaires criminelles, ou encore lorsqu'il s'agit d'atteintes portées à des institutions consacrées par la coutume. Mais le droit de paix ou de guerre est subordonné à l'avis préalable des membres de la palabre.

Chez les Bangala, les assemblées publiques présentent un spectacle des plus intéressants et que Coquilhat a décrit. La palabre, quand il s'agit d'un intérêt général de la tribu, est provoquée soit par l'initiative du grand chef, soit à la demande de plusieurs chefs de village. La veille ou même plusieurs jours à l'avance, des messagers sont envoyés dans les districts pour convoquer les intéressés, qui agissent ainsi qu'il a été expliqué plus haut.

Au jour dit, à l'heure indiquée (désignée par la hauteur du soleil), les sons métalliques de la *gonga* retentissent pour donner le signal de l'ouverture des débats.

Le grand chef s'assied sous un arbre solitaire, les plus jeunes de ses femmes apportent son siège et étalent sous les pieds du maître des nattes tressées par elles. Autour de lui, à distance, se rangent les assistants. Les lances sont plantées en terre, la pointe en bas, les couteaux sont déposés. Quand tout le monde est en place, le chef fait un signe et le silence s'établit. Aussitôt le délégué du roi, chargé de prendre la parole en son nom, se lève, tousse, puis bat trois fois des mains. *Bakoye!* dit-il, pour commencer, ce qui est une formule polie analogue à notre « messieurs ». L'orateur débute par un historique de l'objet à l'ordre du jour, et l'argumentation suit, se déroule, méthodique, raisonnée et spéculant sur les intérêts et les passions des divers partis. Au fur et à mesure qu'il parle, le « secrétaire d'État » s'anime, interroge du regard et de la voix, joue des mains et des bras, secoue la tête, termine des périodes enflammées par des éclats calculés, et se sert de tous les moyens employés par nos orateurs d'Europe pour convaincre et influencer ses auditeurs. La péroraison est toujours débitée d'un ton modéré, patelin, plein de persuasion et d'une allure conciliatrice. Mais il a soin de ne pas, dans ce premier discours, faire connaître les projets du... gouvernement. Sa harangue a pour but d'amener les partis à se découvrir. Tandis qu'il parle, des réflexions à voix basse s'échangent dans le public. Quand il a fini, au milieu du brouhaha des colloques, un chef demande la parole. « Voici mon opinion », s'écrie-t-il, mais il ne s'aventure guère plus que le premier ministre. La discussion marche ainsi à travers une série de savants détours, puis l'énervement et l'échauffement des esprits aidant, un mot vif ou caractéristique est jeté au milieu de ce jeu compliqué d'arguments, la situation s'éclaire, les avis se dessinent. Les interruptions se croisent ou s'entrecroisent, sarcastiques ou violentes, presque tout le monde se lève. Le vacarme est effrayant. Le moment décisif est arrivé. Le chef se lève, et appuyé sur une énorme canne, signe de son autorité, il domine le tumulte, interpelle, l'un après l'autre, les villages représentés, les apostrophe, en les engageant au silence : « Êtes-vous, leur dit-il, des gens bien élevés ou des sauvages des forêts? »

Le tumulte s'apaise aussitôt et chacun se rassied. Il n'y a, au reste, nul danger dans ces orages : « On ne tue pas avec la bouche », disent les nègres.

Alors le roi prend la parole. Il examine un à un tous les arguments échangés, rétorque les objections, marquant chaque point ou chaque raison d'un brin d'herbe ou d'un bâtonnet qu'il remet au chef le plus obstiné de l'opposition.

Au cours de son discours il énumère un certain nombre de principes et réclame l'assentiment de l'assistance par une vigoureuse interjection *hon!* à laquelle le public entraîné répond par un *hon* approbateur, quelque chose d'analogue aux « très bien » que les comptes rendus de notre parlement indiquent sous l'épithète de « approbation ».

Lorsque la résistance est longue, alors le roi use du grand moyen, il pose la question de confiance : « Soit, dit-il, d'un air profondément découragé, vous ne voulez pas votre bien, vous n'écoutez pas l'avis de votre père, je n'ai plus rien à faire ici, et je vais me retirer dans un pays éloigné! » L'effet est rarement manqué. Dans d'autres cas, par d'habiles manœuvres, il fait ajourner le débat, en vue d'étudier, d'examiner; c'est ce que nous appelons l'encommissionnement.

L'assemblée qui aboutit à une décision importante se termine, en guise de vote, par un serment conventionnel, *mobeko*. Le pacte est scellé par l'abatage d'un palmier adulte, accompagné d'une série de formules consacrées, répétées par l'assistance et répondant aux diverses clauses de l'accord que se charge d'énumérer un des chefs.

La palabre est finie, la décision est promulguée ; le banquet commence.

LES TRAVAILLEURS INDIGÈNES DU CHEMIN DE FER

Le courrier du Congo, arrivé à Bruxelles dans le courant du mois de juin dernier, contenait une nouvelle particulièrement intéressante au point de vue de la construction du chemin de fer.

D'après un rapport émanant de la direction en Afrique et daté de Matadi, le 21 mai, le personnel ouvrier venait d'être heureusement renforcé par un certain nombre de travailleurs indigènes qui semblaient appelés à rendre, dans un avenir prochain, des services très appréciables sur les chantiers. Non seulement on les employait déjà à charger et à conduire les wagonnets Decauville attelés d'ânes, mais on était également parvenu à leur enseigner rapidement la pose de la voie. Et, lors de son voyage d'inspection au Congo, le major Thys fut frappé de voir combien ces ouvriers indigènes, qui provenaient tous de la région traversée par le chemin de fer, commençaient à s'intéresser aux travaux de la construction. Chaque jour ils se présentaient sur les chantiers par petits groupes et, spontanément, ils venaient offrir aux ingénieurs le service de leurs bras.

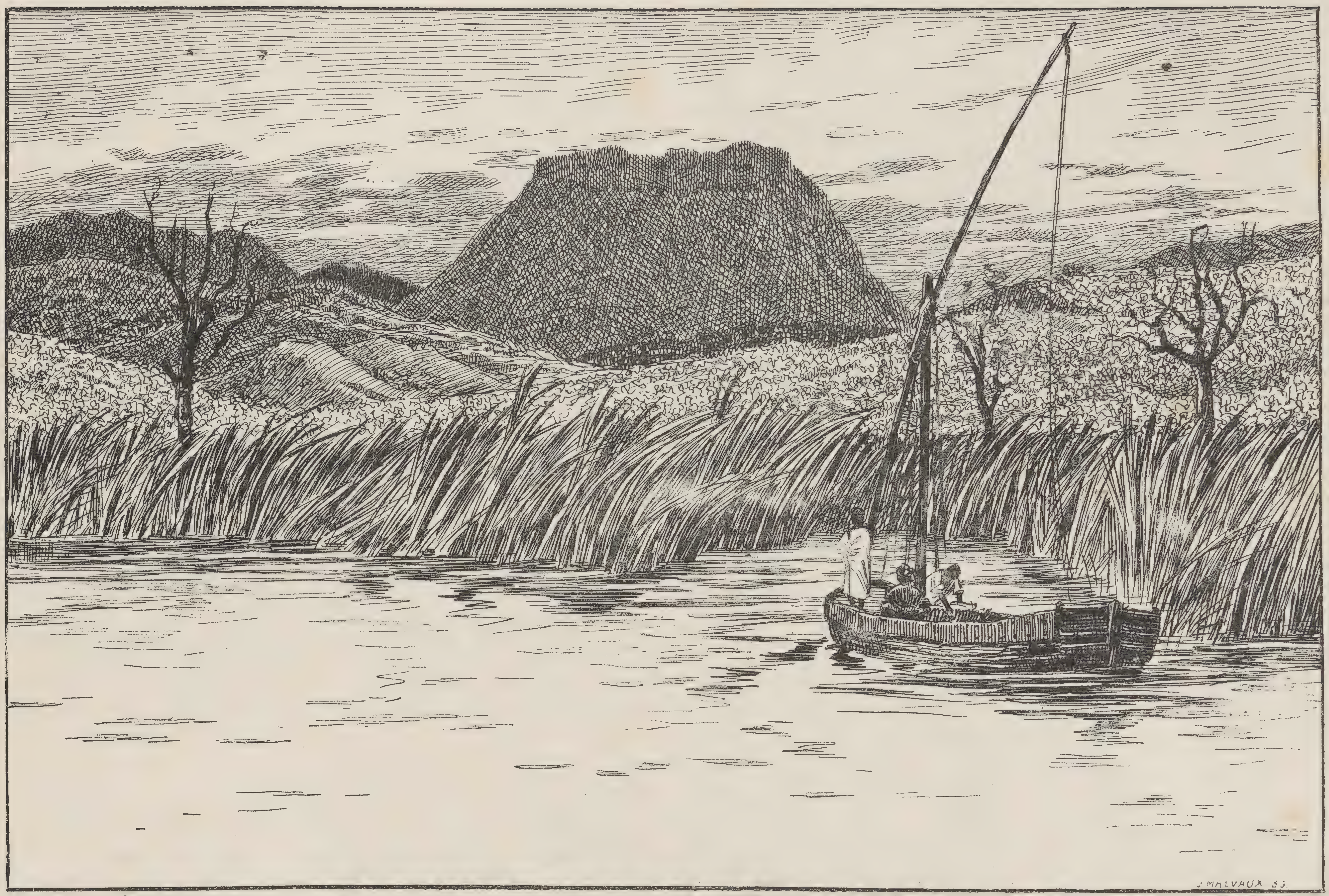
Chose étrange! c'est surtout la pose de la voie qui les attirait. Les travaux de terrassement, au contraire, semblaient plutôt les rebuter. L'explication de cette prétendue anomalie réside dans ce fait que les nègres de l'intérieur sont presque tous végétariens. Ils mangent rarement de la viande et ce n'est qu'à de longs intervalles qu'ils parviennent à se procurer un peu de poisson. Aussi manquent-ils généralement de muscles et sont-ils, pour la plupart, inapts aux gros travaux.

Ouvriers indigènes posant la voie.
(D'après une photographie de M. le capitaine Weyns)

Mais, s'ils n'ont pas la force en partage, ils jouissent, par contre, d'une facilité peu commune pour s'initier à toutes les besognes qui exigent de l'adresse et de la précision. C'est ainsi qu'ils prennent un réel plaisir à ajuster les rails et à serrer les boulons.

Sur notre gravure, on aperçoit une brigade de Congomen en train de poser la voie. Ils sont placés sous les ordres d'un contremaître européen qui, après les avoir mis au courant de la besogne, n'a plus qu'à surveiller leurs travaux et à initier au même métier les nouveaux venus qui se présentent.

Si les tentatives que l'on fait en ce moment continuent à donner de bons résultats, la Compagnie du chemin de fer aura résolu une des questions les plus importantes au point de vue de la marche rapide de l'entreprise. Comme la voie approche maintenant des districts peuplés, il est probable que d'ici à peu de temps les ouvriers régionaux constitueront la plus forte partie du personnel noir et qu'on ne sera plus forcé de recruter à grands frais les nègres de la côte de Guinée pour les besoins de la construction.



Le mont Rumbi (rive occidentale du Tanganika). (Dessin d'Am. Lynen, d'après un croquis du capitaine Stairs.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VII. — DU TANGANIKA A BUNKEIA. (*Suite.*)

Hydrographie. — Les boys et les ânes. — Makatubu. — Les méfaits des Arabes. — Comment on doit y remédier.

1er novembre.

Marche jusque Gawe (est), qui nous a pris 4 3/4 heures. Nous avons été arrêtés 1 1/2 heure devant la rivière Mlagizi. Il nous a fallu ce temps pour passer les hommes. C'est un cours d'eau rapide et semé de rocs à l'endroit où nous l'avons passé. A droite et à gauche du point où nous l'avons vu, il y a des espaces d'eau calme et profonde.

Nous campons sur les bords de la Kala, qui donne son nom au petit district de Kala, dont le chef, qui se nomme Chula, habite à Gawe (ouest). Le chef Gawe, subordonné à Chula, est, comme celui-ci, un Mnyamwezi.

Chula vivait auparavant dans le pays de Msiri, ainsi que Kassongomono, chef de Kassanza. Avec d'autres encore, ils furent chassés du pays et bâtirent à Kassanza un village. Plus tard, Kassongomono mit Chula à la tête du district de Kala.

En quittant ce dernier, on arrive au Kalolo, dont le chef est Kabongo, un Marungu. Après Kabongo, on arrive au pays de Makatubu, esclave de Mohammed-ben-Suleiman-ben-Shaash, de Zanzibar. Après avoir passé la rivière Rudifwa, qui se jette dans le Rufunzo, puis dans le Luapula, on pénètre dans le pays de Kakwale, commandé par Katumba. Ce pays est célèbre pour le sel qu'on y trouve et qui se vend bon marché.

La Lufuko est la frontière du Marungu. Au nord-ouest de cette rivière est l'Urua, au sud-ouest la Rufira ou Lufira. L'Arabe Kafindo a bâti son Mussumba sur le Luapula, au confluent de la Lukenni, à environ trois journées de marche au sud de Mpueto-Uturutu; le Belutchi, dont le vrai nom est Khamis-ben-Salem, habite maintenant l'Urua. Il a été battu par Msiri et tient à conserver, je pense, entre lui et ce dernier, une distance prudente. Kafindo, pour autant que je puisse le savoir, est un ami de Msiri.

Des six superbes ânes que nous possédions, il ne nous en reste plus que deux. Nos nuits ne sont plus troublées par leurs cris perçants, car les quatre plus solides et les plus courageux ont mordu la poussière. Mon beau petit baudet a été atteint de paralysie, à Karema. J'ai dû le laisser derrière moi et acheter à la mission un bourriquet venant de l'Unyamwezi. Les ânes furent placés dans le bateau, un à la fois, sous la garde des âniers. Des dix ânes qui furent embarqués, quatre moururent à Rumbi, à la suite de ce voyage et de la barbare cruauté des âniers qui, pour les faire rester tranquilles dans le bateau, leur lièrent les jambes si étroitement que la peau et les muscles furent détruits. Mon animal fut lié si fortement que trois des sabots de la pauvre bête tombèrent. Celui de de Bonchamps n'avait pas eu à boire depuis trois jours, quoiqu'ayant navigué pendant tout ce temps sur les eaux fraîches du Tanganika. Un autre âne avait les intestins lui sortant du corps!

Le boy zanzibarite est brutal et cruel envers les bêtes, et ce par pure stupidité. Il ne bat pas l'animal à l'excès, il ne le charge pas outre mesure, il ne le fait pas courir trop fort, mais il est désespérément négligent pour ce qui concerne les soins à lui donner.

Le blanc doit veiller personnellement, jour par jour, à ce que son âne reçoive sa pitance. Si on abandonne cette besogne au boy, la pauvre bête s'étiolera et mourra. Est-il possible d'imaginer une cruauté plus raffinée que celle de laisser un âne, les quatre pieds liés, exposé à un soleil de feu, pendant trois jours, et privé d'eau? Aussi, dès mon arrivée, j'administrai au boy chargé du soin des baudets une maîtresse semonce; je lui infligeai en outre une amende de 48 dollars. Malgré cela, il est persuadé qu'il n'a rien fait de mal. Ah! si je pouvais faire entrer dans la cervelle de ces boys qu'ils ont à s'intéresser à leur besogne! (Je parle des boys au-dessous de 16 ans.) L'inerte et stupide indifférence des jeunes noirs pour leur travail est un des pires casse-tête du blanc en Afrique.

J'ai oublié de dire que mes deux bateaux, la *Dorothy* et le *Bluenose*, ont traversé le Tanganika dans de très bonnes conditions, remorqués par les barques ou les précédant. La *Dorothy* est arrivée 4 heures en avance sur l'autre.

Altitude : 1,200 mètres.

2 novembre.

Marché pendant une heure jusque Gawe (ouest), où nous avons campé afin de permettre aux hommes de se procurer des vivres pour les trois jours pendant lesquels nous allons devoir traverser un pays inhabité. Ce pays a été ravagé et dépeuplé par Makatubu. Il ne reste plus un village le long d'une route de 35 milles.

Altitude du camp : 1,270 mètres.

3 novembre.

Arrivés à Kaomba, une agglomération de huttes, en 4 h. 50 m., parcourant une distance de 17 kilomètres.

Nous avons essuyé ce matin notre première averse sérieuse. Pendant une heure, nous avons été arrosés d'importance et les hommes en ont été fort incommodés. Au camp, on put enfin allumer du feu. Le chef de cette agglomération de huttes est Nanza, le pays s'appelle Kalalo, le village ou plutôt les huttes portent le nom de Kaomba, et la chaîne de montagnes située à 4 1/2 kilomètres au sud se nomme Kalalo. Nanza est absent au moment de notre arrivée; il est allé guerroyer avec ses gens contre Kaiavalla, un ennemi de Joubert, qui habite à deux journées d'ici.

Le long de la route, on rencontre beaucoup de villages et de plantations désertés, ce qui prouve que Makatubu a eu un succès complet dans sa tentative de mettre le pays à sac.

A notre appproche, les indigènes se sont enfuis, mais je leur ai envoyé des hommes pour leur dire que je ne leur voulais aucun mal, que je les engageais à revenir, et, le soir même, un grand nombre étaient rentrés.

L'altitude de ce camp est de 1,733 mètres, la plus grande hauteur à laquelle l'expédition soit arrivée jusqu'ici. Le pays est montagneux et couvert de taillis; les arbres sont séparés, c'est-à-dire ne croissent pas en groupes, mais isolément; ils sont tordus, les troncs peu droits. Des herbes longues se montrent par-ci par-là entre les arbres; mais, en règle générale, l'herbe est courte et croît par petites pousses vertes. De tous côtés, des ruisseaux coulent vers le Lufuko, ce qui est un grand changement après le passage au travers de pays desséchés comme ceux situés à l'est du Tanganika. L'air de la montagne est frais et agréable, et toute la nuit le thermomètre marque 65° F.

Je n'ai pas encore rencontré de bois à proprement parler, mais, à l'ouest du Lufuko, il existe, paraît-il, des arbres de $1^{m}80$ de diamètre. Les natifs en construisent des canots.

4 novembre.

Marche de 5 h. 10 m., jusque tout près de l'ancien camp de Makatubu, actuellement abandonné. Nous avons rencontré quelques hommes et quelques femmes qui reviennent de chez Mpueto, près du lac Moero, à la sortie du Luapula. Ils ont été forcés de s'enfuir devant les hommes de Kafindo le Belutchi, qui habite à trois journées plus bas que leur village.

On ne voit que guerre ici, on n'entend parler que batailles et combats. Sur le Luapula, les Wangwana ont pillé et brûlé tout et réduit en esclavage des masses de femmes et d'enfants. Les promoteurs de ces destructions démoniaques sont Kafindo et Uturutu, deux Belutchi qui habitent sur le fleuve, et Makatubu, un homme de la côte, qui est en ce moment à Zanzibar. Le pays est absolument réduit à l'état de ruines par ces individus; les infortunés natifs sont obligés de s'enfuir dans la montagne pour sauver leur vie et ils y meurent faute de grain pour se nourrir. Il y a dans ce Marungu beaucoup de besogne pour Joubert. S'il donnait des drapeaux aux chefs les plus forts et les amenait à constituer une confédération contre ces brigands, il pourrait s'asseoir tranquillement chez lui avec la certitude qu'avant peu les Arabes se retireraient à l'ouest du Luapula et que tout au moins son district serait délivré d'une tourbe de métis mahométans, bourreaux de malheureux indigènes, actuellement trop faibles et trop lâches pour résister à des troupes armées de fusils. Si j'ai de la chance chez Msiri et si je puis pacifier ne fût-ce qu'un peu son royaume, combien je serais heureux de fondre sur ces infâmes! Mais cela ne m'empêche pas de blâmer les natifs. En effet, même quand ils ont à leur disposition de la poudre et des fusils, ils s'enfuient, abandonnant leurs femmes. Jamais ils ne se font garder la nuit ni à la première heure du matin par des veilleurs. Et cependant, c'est invariablement à ces moments-là que les razzieurs se jettent sur les villages.

Ces razzieurs, au service des Arabes et des métis de la côte, se donnent de grands airs, se qualifiant de Wangwana, hommes libres, alors qu'il serait bien difficile de trouver parmi eux un seul homme de la côte qui ne soit un esclave et même l'esclave d'un esclave. Joignez à ces individus, qui sont des Waswahili, des Wamerima, des Wanyamwezi, joignez-y des Rugas-Rugas, c'est-à-dire des voleurs de toutes races et de toutes tribus, venant de l'est du lac Tanganika, d'Ujiji, de Tabora, de Karema, de Gongwe, d'Igonda et d'autres endroits, qui se sont enrôlés pour l'unique plaisir de détruire et de piller, et mus par l'espoir d'amasser des richesses au moyen de la vente des esclaves. Bien souvent aussi, ils s'adonnent à cet affreux métier pour pouvoir porter un fusil et s'appeler Wangwana. Il y a dans le nombre beaucoup de Manyema appartenant à Tippo-Tip et à d'autres Arabes et qui sont, par conséquent, des esclaves.

Il est tombé quelques fortes averses cette après-midi et je pense que la saison des pluies a définitivement commencé.

La Lufuko est à un mille du camp, à l'ouest-sud-ouest.

5 novembre.

Nous avons marché pendant 4 h. 10 m. et nous avons campé à trois quarts de mille à l'ouest de la Lufuko. Nous avons traversé la Ruvugwa et le Lufuko en une seule étape. Le Rufuko ou Lufuko est, en cet endroit, un cours d'eau de 7 à 9 mètres de large, très rapide et aux flots purs et frais Au fort de la saison des pluies, il inonde un grand espace de terrain et débite un volume d'eau considérable. L'altitude du point où nous l'avons traversé est de 110 mètres ou près de 450 mètres au-dessus du lac. Pour faire une pareille descente, elle doit être très rapide et précipitée; en effet, elle se dirige d'ici à Mpala, où elle rejoint le lac.

Nous avons dépassé l'ancien village de Makatubu, jadis un endroit fortifié et bien bâti, mais actuellement en ruines. J'évalue à 800 le nombre des gens qui ont dû vivre dans le boma. Le pays que nous avons traversé avait l'air délicieusement frais et verdoyant. Ah! si je pouvais posséder 50,000 acres d'une terre semblable sous un climat tempéré, dans la Nouvelle-Zélande, par exemple! Je serais alors absolument indépendant. On pourrait y élever au moins trois moutons par acre, pendant toute l'année La vente des arbres couvrirait les frais de construction d'une habitation et d'un magasin pour les laines et suffirait, en outre, pour clôturer entièrement la propriété. Le sol conviendrait à tout genre de cultures.

Makatubu doit être un homme rusé et aussi capable de se servir de sa cervelle que de son fusil. Il se présenta d'abord dans la vallée du Lufuko comme un simple traitant d'ivoire, et il dut demander aux peu clairvoyants chefs de la contrée la permission de bâtir sa station. Cette permission lui fut accordée, et, petit à petit, il attira de plus en plus de soldats autour de lui et fortifia son boma. Un beau jour, il jeta le masque et défia tous les chefs de la contrée. Il était trop tard pour protester contre une pareille iniquité. Prompts comme l'éclair, les esclaves de Makatubu tombèrent sur les villages, fusillant, poignardant et capturant absolument tout ce qui était homme, femme ou enfant. Les indigènes, imbéciles et bavards, en furent réduits à camper dans la montagne et à coucher à la belle étoile. Trois, ou plutôt deux années de pillage suffirent à Makatubu pour dépeupler entièrement cette vallée. Il repassa alors le Tanganika à Kirando, pour vendre tout son butin humain et son ivoire mal acquis. Aujourd'hui, il est à Zanzibar, riche et cependant toujours humble esclave d'Abdallah Shaash, l'Arabe que vous rencontrez dans les rues de cette ville et qui vous dit « Yambo ».

Je poserai ici une question qui doit venir à l'esprit de tous ceux qui ont traversé cette vallée et qui ont constaté les ravages exercés par cet homme : Ne serait-il pas un millier de fois moins dispendieux pour les sociétés antiesclavagistes de saisir et d'enchaîner pour la vie des hommes tels que Makatubu, alors qu'ils sont à la côte, au lieu d'envoyer ici des expéditions chargées d'arrêter la traite et qui ne font absolument aucun bien et coûtent beaucoup d'argent? Si Makatubu et Abdallah Shaash étaient mis en prison à Zanzibar, bien d'autres pays, peuplés et riches, seraient sauvés et on leur épargnerait le sort des malheureuses contrées que nous traversons en ce moment. Cela ne coûterait certes pas cher aux sociétés antiesclavagistes. Dans l'état actuel des choses, Abdallah Shaash est un homme qui, à Zanzibar, vaut tout Européen, et qui se dit, à part lui, que les blancs sont des fous achevés. J'ai appris que Makatubu organise une grande caravane de poudre, d'étoffes, etc. Cela se fait en ce moment ouvertement à Zanzibar, où l'on sait qu'il se prépare à venir opérer de nouvelles razzias dans l'État indépendant, en prenant Kirando pour base d'opérations !

Examinez également l'autre partie de la question. Tous ceux qui ont visité l'Afrique savent que le noir est égoïste, vantard et grand amateur de bavardages et de pombé. Il se considère comme l'élu, le choisi, au-dessus duquel il n'y a rien. Cette bonne opinion de lui-même subsiste jusqu'à ce qu'il ait reçu une bonne raclée de quelqu'un, qu'il reconnaît alors comme son supérieur.

Pleins de jactance et bavards à l'excès, les chefs autorisent, sans la moindre méfiance, un Arabe à pénétrer dans leur pays avec un nombre de fusils déterminé, afin de « *faire le commerce* », c'est-à-dire d'échanger de l'ivoire contre de la poudre, de l'étoffe, des houes, etc. L'Arabe arrive avec ses soldats, se choisit un endroit salubre, qu'il examine d'abord au point de vue de la facilité de ses futures attaques et, en peu de temps, il est confortablement installé. Il est passé maître en fait d'intrigues, possède une grande présence d'esprit, beaucoup de sang-froid et est doué d'une lucidité étonnante en comparaison des pauvres cervelles pleines de pombé des chefs indigènes.

Voici sa façon de procéder : Il commence par exciter un chef A contre un autre chef B. Il s'allie alors avec A pour combattre B et, quand celui-ci est réduit à l'impuissance, il se retourne contre A et le met en déroute à son tour. Alors commence le pillage et la mise à sac du pays. A droite, à gauche, partout, l'Arabe attaque les indigènes, trop bornés et trop attachés à leurs villages pour songer à s'allier avec des voisins pour organiser la défense commune.

Quand la région est saturée de sang, quand la population a complètement disparu, l'Arabe se retire. Voilà l'histoire des pauvres tribus africaines. Bien qu'on soit ému de pitié pour les indigènes, on ne peut cependant s'empêcher de les mépriser, à cause de leur esprit d'étroit égoïsme qui les aveugle au point de leur enlever tout sentiment du danger.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.

LES TAMBOURS

Le tambour, chez les nègres, constitue l'instrument de « musique » par excellence. Il n'est pas de concert, pas de cérémonie, pas d'acte quelconque de la vie qui ne soit, au Congo, accompagné du tambour. C'est lui qui joue le plus grand rôle en cas de guerre ou de paix, de mort ou de naissance, de joie ou de deuil, de danse ou d'enterrement.

Joué de certaine façon, il sert même... d'appareil télégraphique. En un temps prodigieusement restreint, il permet de transmettre au loin des nouvelles importantes.

Cet instrument revêt les formes les plus diverses. Il y en a de tout petits et d'énormes, plus haut qu'un homme. La caisse en est faite de planches juxtaposées ou d'un tronc évasé; une peau d'animal sauvage, même une mince planchette fait office de table résonnante. Certains tambours affectent des formes vraiment esthétiques. Celui qui est figuré sur notre gravure provient du bassin du Kassaï. Il a la forme d'une énorme bouteille et la peau en est fixée sur un tronc vidé par le feu, au moyen de lanières de peau finement découpées.

Cet instrument acquiert souvent une sonorité prodigieuse. M. Woerner, en 1886, a entendu le son des tambours de guerre de l'Aruwimi a une distance de plus de 3 kilomètres.

« Jour et nuit, écrivait-il, le son du tambour se faisait entendre, ce qui était la preuve d'un état de guerre. »

Lorsque, pendant la nuit, le voyageur africain entend résonner le tambour, il peut toujours prévoir si c'est la guerre à laquelle il doit s'attendre pour le lendemain. Lorsque l'instrument est battu sur un ton de mélopée plaintive et avec des « fioritures », il n'y a pas de crainte à avoir : les indigènes sont en liesse et battent la danse. Mais si le son du tambour est grave, sonore, cadencé, c'est signe que l'on prépare la guerre pour le lendemain. Stanley, quand il descendit le Congo pour la première fois, parle souvent de « l'horrible tambour », dont le son l'accompagna des semaines durant le long des rives du grand fleuve que la *Lady Alice* descendait. Le tambour de guerre, chez les tribus des Stanley-Falls et de l'Aruwimi, est déposé près de la hutte du chef et n'est battu que sur l'ordre de celui-ci. Il sert également de moyen de communication. On le bat en différents endroits, selon la nature de la nouvelle ou du signal que l'on veut donner, et ainsi, dit le célèbre voyageur, le tambour parle aux initiés un langage aussi intelligible que la voie humaine. Toutes les îles apprennent de cette façon, heure par heure, ce qui se passe sur l'une ou l'autre d'entre elles.

Le tambour est également un des moyens les plus usuels dont se servent les sorciers pour en imposer à leurs crédules sectateurs. Un jour, à Bangala, Coquilhat fut attiré par un vacarme subit. Il accourut près de la cabane d'un jeune homme à toute extrémité, que l'on travaillait à sauver par des danses chantées et par des batteries de tambour assourdissantes.

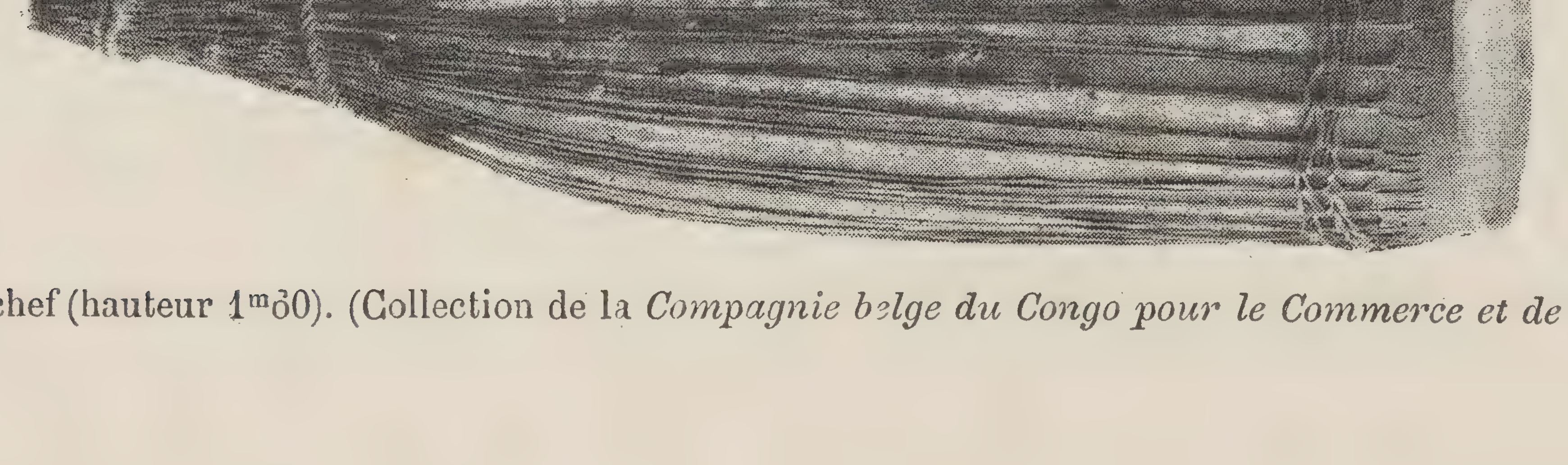
En Belgique, on étend de la paille dans les rues pour assourdir le bruit; en Afrique, on fait le contraire... Le plus drôle, c'est que le jeune homme guérit!

Le tambour intervient également dans les exorcismes, et joue un rôle important pour obtenir des esprits le succès à la guerre. Le féticheur le plus expert du district est convoqué et, au son redoublé du tambour, il esquisse des danses d'une chorégraphie échevelée. C'est principalement par ces entrechats qu'il combine ses talismans et ses maléfices. Chez les Bangala, on lui concède le pouvoir de « cuire » à distance les armes de l'ennemi, de manière à les rendre impuissantes.

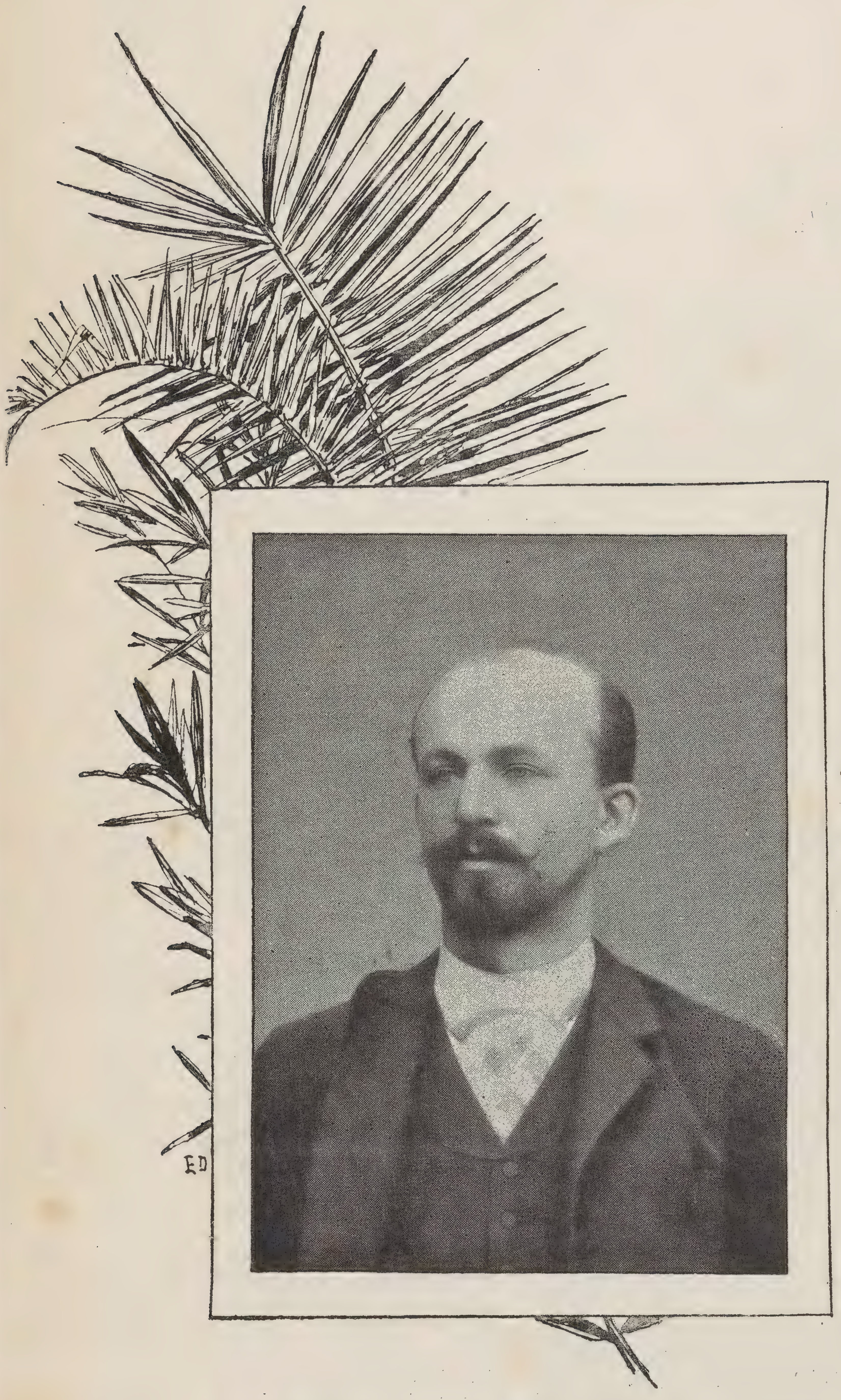
Les soirs où la lune est éclatante et où il fait beau, la jeunesse indigène organise des danses. Elles ont lieu au tambour, battu avec une cadence calculée, tantôt lente, tantôt rapide, pressée, puis retombant pour reprendre soudain.

Les assistants accompagnent au moyen de chansons. Quelques noirs portent l'instrument retenu par des bandes ou des lanières, à la façon de nos grosses caisses. Sur l'un des côtés de la caisse, ils frappent avec un bâtonnet; sur l'autre, ils tapent de la paume de la main.

Dans un pareil cas, chez les Bangala, les jeunes gens des deux sexes forment un vaste cercle et se trémoussent sur place en battant des mains et en chantant; en même temps, des extrémités d'un même diamètre se détachent un homme et une femme qui, exécutant un « cavalier seul en avant », viennent se placer l'un en face de l'autre dans une attitude lascive et se retirent aussitôt dans le rang. Chacun vient à son tour exécuter ce mouvement, qui se termine par une bacchanale générale. Pendant ce temps, les tambours sont battus avec frénésie, par saccades de plus en plus précipitées, et, au galop final, il règne une épouvantable cacophonie de cris, de clochettes, de chants, de hurlements, tandis que toujours accompagnent les tambours.



Tambour de chef (hauteur 1m30). (Collection de la *Compagnie belge du Congo pour le Commerce et de l'Industrie.*)



LE Dr JULES CORNET

Né à la Louvière en 1865. — Docteur en sciences naturelles et candidat en médecine de l'Université de Gand, préparateur du cours d'anatomie comparée de M. Plateau; puis du cours de géologie et minéralogie de M. l'abbé Renard. — Part pour le Congo, le 18 mai 1891, adjoint au commandant Bia, chef de la troisième expédition belge du Katanga, puis au lieutenant Francqui. — Rentré en avril 1893.

Le docteur Cornet a fait partie de la troisième expédition du Katanga, placée sous le commandement du regretté capitaine Bia et plus tard du lieutenant Francqui. Il était chargé de la partie scientifique, et devait surtout s'attacher à l'étude géologique et minéralogique des pays traversés par l'expédition. Comme géologue et minéralogiste, Cornet avait de qui tenir : il est le fils de F.-L. Cornet, membre de l'Académie, qui fut pendant sa vie, avec son collaborateur M. A. Briart, — le père d'un autre membre des expéditions du Katanga, — l'un des savants les plus reconnus et les plus vantés de Belgique.

Les immenses contrées que le jeune savant avait à explorer au point de vue scientifique étaient encore presque complètement inconnues; on n'avait guère sur leur géographie que de rares données résultant des voyages de Livingstone, de Cameron, de Paul Reichardt, de Capello et Ivens. Quant aux observations géologiques, elles étaient pour ainsi dire nulles, et une obscurité presque complète enveloppait tout ce vaste territoire. Les voyageurs que nous venons de citer avaient bien, à certains points de leurs relations, donné quelques renseignements spéciaux sur les formations géologiques, mais ces renseignements, trop espacés, trop inégaux, ne pouvaient être, à la science, d'une véritable utilité.

En réalité, tout restait à faire, et les géologues qui furent envoyés dans ces contrées se trouvaient avoir devant eux le pays rêvé par tout savant, une terre vierge, un vaste champ d'exploration où nul autre n'avait encore travaillé.

C'est sur cet immense domaine scientifique, encore inexploré, que J. Cornet a pu exercer ses profondes connaissances, sa sagacité de chercheur, et cette largeur de vue qui lui fait négliger les petits côtés d'un problème naturel, pour en saisir et mettre en relief les grandes lignes. Il a rapporté de ces contrées des documents très nombreux, recueillis jour par jour, au prix de mille fatigues, pendant un voyage d'exploration qui dura un an et demi, et pendant lequel la caravane dont il faisait partie fit plus de 6,000 kilomètres à pied.

Les rapports qu'il a fait paraître dans le *Mouvement géographique* sont le résultat partiel de cette étude si consciencieuse, et les hommes de science sont unanimes à reconnaître à leur auteur une grande sûreté de raisonnement, beaucoup de logique dans ses déductions, et une clarté extrême dans la façon de présenter ses idées. Les coupes de terrains qu'il a déjà publiées, les études géologiques qui y sont annexées apportent à la science un appoint considérable, et dont on pourra tirer parti pour la confection d'une œuvre qui s'impose dès maintenant : la carte géologique de l'État indépendant. Il est inutile d'insister sur l'importance primordiale de cette carte; la connaissance du sol de l'Etat indépendant nous mettra à même de juger de ses richesses minérales et de sa grande puissance de fertilité et rendra, par là même, les plus grands services à la cause de la colonisation, de la civilisation et du progrès.

Peu de travaux scientifiques ont vu le jour, ayant pour but l'étude physique du sol congolais; encore ne s'attachent-ils qu'à certains points de la région côtière. Von Dankelmann, von Schwerin, Peschuel-Lœsche ont fait paraître les résultats de leurs études sur le cours inférieur du grand fleuve et les territoires voisins. Un peu plus tard, M. E. Dupont, le savant directeur de notre Musée d'histoire naturelle, a publié son importante et magistrale étude sur la série des terrains qui s'étendent de l'océan aux bouches du Kassaï. C'est le premier ouvrage important que nous possédions encore pour la cartographie géologique du royaume indépendant. A celui-là devront se rattacher toutes les observations que l'on a faites, celles que l'on fera encore, afin d'arriver rapidement à la connaissance de ce vaste territoire, source future de tant de richesses pour les Belges qui oseront être entreprenants. L'œuvre de Cornet, continuant celle de Dupont, sera le premier travail géologique bien complet qui aura paru sur ces régions jadis si ignorées. Elle fera connaître l'un des points les plus intéressants de cette redoutée *Terra ignota* des géographes du commencement de ce siècle.

Espérons que le jeune géologue ne s'en tiendra pas à cet essai déjà si fructueux, et que nous le reverrons encore dans les vastes contrées africaines, exerçant ses grandes connaissances, et recueillant pour la science de nouveaux matériaux et de nouvelles observations.

LE SEL

Parmi les produits les plus recherchés chez les indigènes du Congo, le sel occupe la place la plus importante. Il fait complètement défaut dans certains pays du centre africain, et on peut se figurer aisément combien serait pénible la privation absolue de ce précieux condiment. Aussi, celui-ci est-il, dans une partie de l'Afrique tropicale, un étalon monétaire fort prisé. Il sert d'instrument d'échange et comporte une haute valeur. On s'imagine aisément quelle richesse constituent pour certaines tribus africaines les gisements de sel naturel, les lacs ou les marais salants. Quand une peuplade détient un tel trésor, elle veille avec un soin jaloux à la conservation exclusive de cette mine féconde de bien-être, qui lui procure, avec peu de travail, une grande variété de ressources et de confort. Des mesures draconniennes sont prises pour éloigner du gisement salin les intrus et les étrangers; un monopole absolu est réservé aux membres de la tribu qui s'en vont échanger leur produit à des distances considérables, quelquefois à quinze jours et à un mois de marche de chez eux. A des jours fixés et dans des endroits connus, toujours les mêmes, se tient le marché au sel. Les peuplades privées de ce condiment y portent leurs marchandises : viande, produits agricoles et industriels, étoffes, etc., qu'ils troquent contre du sel. Les acheteurs accourent de loin et s'imposent des semaines de marches dures et dangereuses pour amener au centre d'échange les produits de leur labeur.

La fabrication du sel sur les bords de la Fini. (D'après une photographie de M. F. Demeuse.)

Il en résulte que les peuplades possédant des exploitations salines ne s'occupent que de celles-ci. Avec leur sel, ils achètent toutes les nécessités de la vie, et sauf l'agriculture, dévolue aux femmes, la plupart de leurs membres n'ont pas d'autre occupation que la récolte de ce produit. Chez certaines tribus de la Fini, hommes et femmes ne font même pas autre chose et l'agriculture y est complètement négligée.

Des guerres sanglantes se livrent pour la possession de dépôts de sel et des tribus entières se sont ainsi décimées réciproquement pour posséder ou conserver un gisement ou un marais.

Dans certains pays, comme l'Urua, par exemple, les gisements sont la propriété du chef qui les fait exploiter à son profit par ses esclaves, ou les loue à bail à des subordonnés qui, en échange, lui servent une redevance. Parfois encore des tribus étrangères sont admises à venir s'approvisionner moyennant payement d'une taxe, d'un droit fixe, qui peut s'élever ou diminuer, selon l'abondance ou la rareté de la demande.

Dans la région des grands lacs où existent de petits étangs salés, on se procure le sel, soit en recueillant les couches blanches, délaissées sur les bords par suite de l'évaporation des eaux, soit en faisant bouillir de l'eau puisée dans l'étang ou par un des procédés que nous allons essayer de décrire plus loin.

Rendus ingénieux par la nécessité, les indigènes, dans les contrées dépourvues de dépôts salins mais où croissent certaines plantes aquatiques, se procurent le condiment nécessaire à leur cuisine par divers moyens, qui ont tous pour base l'incinération de plantes aquatiques.

Chez les Niams-Niams, où le sel de cuisine est absolument inconnu, il n'y en a pas d'autre que celui qu'on obtient, par lixiviation, des cendres du *Grewia mollis;* il en résulte que les soupes à la graisse, assaisonnées avec cet alcali, se saponifient en bouillant; et il est plus facile de se figurer leur saveur que de la décrire. Aussi, pour relever les sauces et donner aux légumes qu'elles renferment une qualité supérieure, on y ajoute de la viande d'éléphant et de buffle séchée qu'on a réduite en poudre.

Le sel est fabriqué également par lixiviation dans le bassin

du Kassaï. La façon de procéder est généralement la même partout dans cette région et mérite d'être expliquée.

A la saison sèche, on coupe dans les marais certaines grandes herbes et des nénuphars dont on enlève les feuilles, que l'on place en tas et que l'on brûle. Après combustion complète, on en ramasse les cendres, qui sont ensuite placées dans les paniers que l'on voit au premier plan de la photographie. Ces paniers sont garnis de grandes feuilles à l'intérieur, de façon à former entonnoir. Sur les cendres dont ils sont remplis, on verse de l'eau qui, en filtrant au travers de la couche, en dissout les sels solubles et les entraîne dans le récipient qui se trouve à la base de l'appareil. Cette eau est ensuite évaporée par l'ébullition.

Après évaporation complète de l'eau ainsi chargée de matière saline, le fond de la poterie est recouvert d'une couche d'un sel brun assez impur. Celui-ci est ensuite empaqueté dans des feuilles, emballage qui le met à l'abri de l'humidité.

Dans le Marungu, le sel est l'objet d'un commerce tout spécial et c'est une véritable fortune pour le pays. Pour l'obtenir, les indigènes des environs de Mpala ont détourné deux petits ruisseaux fortement salés et ont établi sur leurs bords, dans des prairies, des espèces de marais salants, où l'eau coule et s'évapore sous l'action du soleil en laissant le sel sur la terre. Cette terre devenue blanche est soigneusement ramassée et ensuite lessivée dans un panier bien garni d'herbes servant de filtre. L'eau emportant le sel est recueillie dans un pot où elle doit bouillir jusqu'à complète évaporation, ils obtiennent ainsi un sel passable et quelquefois très blanc, surtout très recherché par certaines tribus au milieu desquelles ce condiment fait défaut. Il est d'un usage quotidien chez les missionnaires de la rive belge du Tanganika, qui déclarent qu'il est potable et qu'ils peuvent, sans trop de préparation, s'en accommoder fort bien.

Au sud de Nyangwe, comme au Tanganika, le mode de fabrication est fort simple. Un châssis en forme d'entonnoir est composé au moyen de baguettes reliées entre elles par des cerceaux garnis intérieurement avec de grandes feuilles. Au fond est un coussin d'herbe qui sert de filtre. On emplit cet entonnoir de terre saline, sur laquelle on verse de l'eau bouillante; le sel est dissous et tombe avec l'eau dans un vase de terre ou dans une gourde. L'eau est ensuite évaporée; et le résidu, un sel impur et boueux contenant beaucoup de salpêtre, est mis en pains coniques d'environ trois livres. Ce produit est avidement recherché par des tribus qui n'ont pas de sel dans leur pays, et on l'exporte à de très longues distances.

Il n'est pas sans intérêt à ce propos d'examiner la composition du « sel végétal ». Nous devons à l'obligeance de notre ami, M. F. De Meuse, des analyses sur deux exemplaires, l'un provenant de marais salins et l'autre de l'incinération de plantes.

Le premier échantillon examiné était produit par les marais situés au sud de Nyangwe. Il contenait :

Chlorure de sodium	88 p. c.
— potassium	0.
Phosphate	1 p. c.
Silice	10 p. c.
Sulfates	1 p. c.

Le deuxième échantillon provenait du traitement des cendres de plantes aquatiques de la Fini (Kassaï). On y remarquait :

Chlorure de sodium	80 p. c.
— potassium	10 —
Sulfates, Phosphate, Silice, etc.	10 —

Les indigènes, par suite même de la cherté du produit, salent modérément leurs aliments et les pimentent beaucoup, en revanche. Il s'ensuit qu'ils sont peu sensibles à la saveur fadasse de leur sel « végétal », où domine le goût sapide de la potasse. Le piment, du reste, contribue, lui aussi, à atténuer ce goût détestable.

Les Européens s'accommodent difficilement du sel indigène. Ils ne peuvent, comme les noirs, se brûler la bouche et l'estomac au moyen de piment. Aussi M. De Meuse employait-il, pour épurer ce produit important, le procédé suivant : Afin de détruire les éléments organiques et sapides, qui gâtent le sel provenant de l'incinération, il enfermait dans un vase indigène fait en argile une certaine quantité du produit et en fermait hermétiquement l'orifice au moyen d'argile. Le récipient ainsi préparé était placé au milieu d'un feu ardent. On l'y laissait deux ou trois heures, jusqu'à ce que le pot fût chauffé à blanc.

L'opération terminée, on brisait le vase et on en tirait un bloc massif de sel grisâtre, au lieu des grains grossiers, brunâtres et sales qui constituent le produit indigène. Ainsi préparé, le sel était acceptable pour des palais européens.

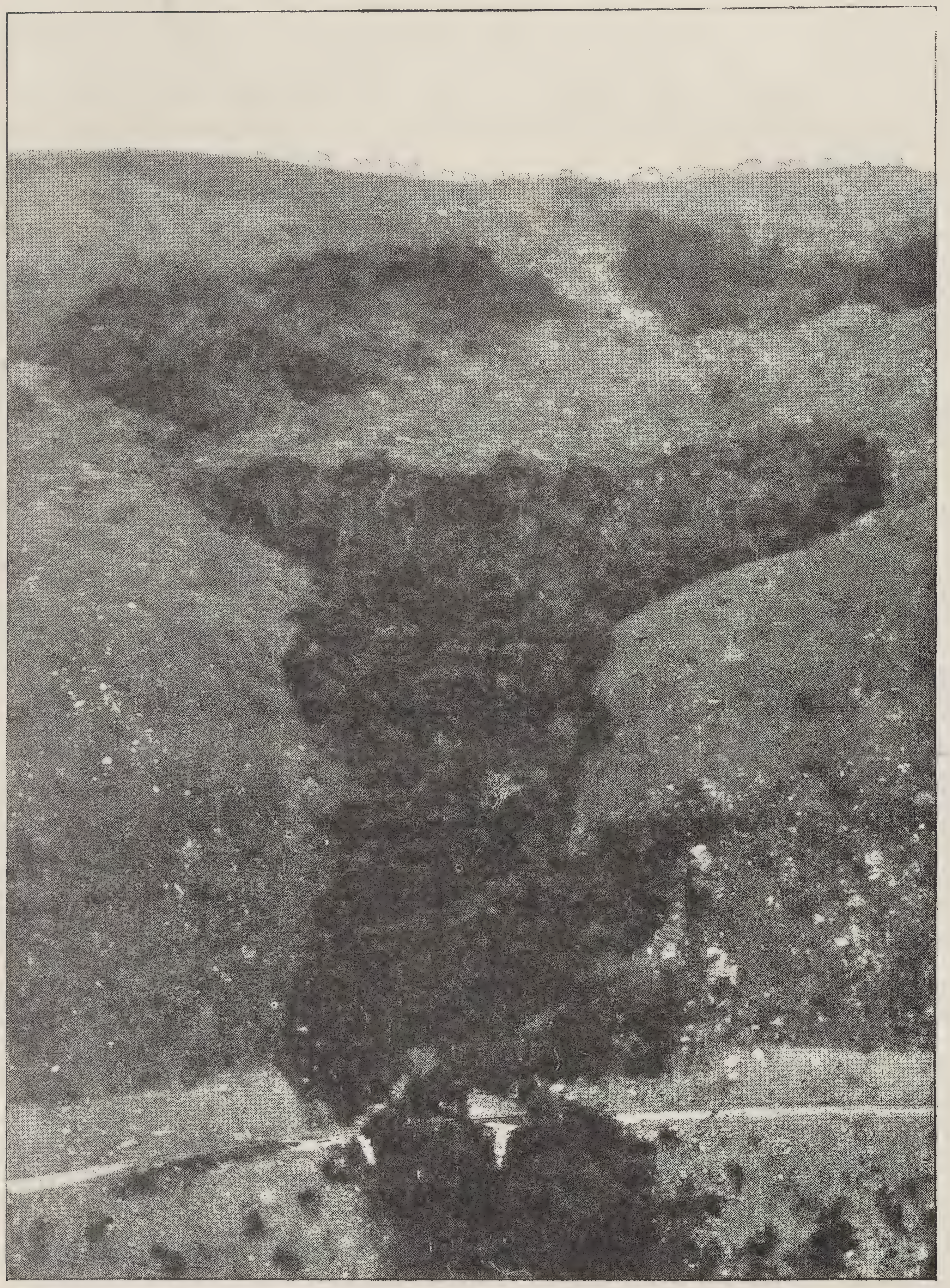
Nous avons dit plus haut que le sel tient lieu, en Afrique centrale, d'instrument d'échange, qu'il est le type monétaire sur lequel se règle le prix des choses. Les indigènes le transportent en tablettes de cristaux amalgamés, en carottes ou dans le récipient même où l'ébullition a eu lieu.

Chacun de ces objets a un prix coté et connu, et le prix des choses est fixé d'après cette valeur connue. Un produit vaut autant de tablettes, ou autant de carottes, ou autant de pots; ou bien encore, pour les fractions, il faut telle somme de marchandises pour valoir une tablette, etc. Rien n'est intéressant comme une foire au sel, où l'on voit accumuler des monceaux de produits amenés par les acheteurs de ce condiment.

On trouve aussi au Congo du sel européen, venu par la côte occidentale. M. De Meuse en a rencontré jusqu'à 500 kilomètres à l'intérieur des terres. Il y parvient par des caravanes indigènes et par voie d'échange. A la côte, on le vend aux noirs, qui se le passent de main en main par la voie du commerce. Ce sel, lequel n'est autre que notre gros sel de cuisine, est fort recherché par les naturels, qui le payent fort cher. Il est très apprécié à cause de son pouvoir salant plus fort que celui du fabricat indigène et de sa pureté, et quand les noirs en ont acheté, ils veillent à sa conservation comme s'ils avaient la garde d'un opulent et précieux trésor.

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

DANS LE MASSIF DE PALABALLA



Un ravin dans le massif de Palaballa.
(D'après une photographie du Dr Étienne.)

Après avoir franchi le massif de Matadi, dont nous avons déjà publié une vue d'ensemble dans notre numéro du 10 décembre 1892, la plus grosse difficulté que le chemin de fer ait eu à vaincre est la montée de Palaballa.

Ce second massif, beaucoup plus puissant que le premier, est situé sur la rive droite de la Mpozo. Il est couronné par un vaste plateau qui se trouve à 525 mètres d'altitude et d'où l'on jouit d'une admirable vue sur tout le pays d'alentour.

Peu de reliefs, dans la région des cataractes, présentent des versants aussi abrupts, aussi fortement ravinés que le massif de Palaballa. Depuis le kilomètre 9, où le chemin de fer s'engage dans cette région extraordinairement tourmentée, jusqu'au col de Palaballa (kilomètre 16), où la ligne atteint le sommet de la montagne, on ne compte pas moins de 60 ouvrages d'art, parmi lesquels un pont de 25 mètres sur le ravin de la Mission, un pont de 25 mètres sur le ravin du Sommeil, un pont de 40 mètres sur le ravin de la Chute, plus deux ponts de 10 mètres et quatre ponts de 6 mètres. Sur toute l'étendue du massif, la ligne est construite à flanc de coteau sur une plate-forme taillée en terrain dur et qui longe, à mi-côte, le flanc escarpé de la montagne.

Cette dernière est coupée, de distance en distance, par de nombreux ravins à travers lesquels se précipitent les eaux à la saison des pluies. Grâce à l'humidité qui règne au fond de ces crevasses, une végétation intense s'y développe, tandis que sur la montagne, on n'aperçoit qu'un sol aride et nu.

C'est un de ces ravins que représente notre gravure. Il est situé au kilomètre 14 de la ligne. Le chemin de fer le franchit au moyen d'un pont en acier de 10 mètres d'ouverture.

Par la vue que nous reproduisons ci-dessus, on peut se rendre compte des difficultés considérables qu'a rencontrées la construction de la voie ferrée dans cette première partie du tracé.

A partir du kilomètre 40, où la locomotive a fait son apparition, l'aspect du terrain se modifie complètement. On entre dans la région des plaines. Les ouvrages d'art deviennent rares et les terrassements beaucoup moins importants. Aussi peut-on dire qu'à dater de ce jour, une impulsion plus rapide va être donnée à la marche des travaux.

Le Congo en aval de Gwena. (Dessin d'Am. Lynen, d'après un croquis du capitaine Stairs.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VII. — DU TANGANIKA A BUNKEIA. (*Suite.*)

La routine des chefs nègres — Richesse du Marungu. — Les Belutchis Uturutu et Kafindo. — Kassongomona

5 novembre.

Je ne cesse de répéter aux chefs de districts que leur propre ivrognerie et leur manie du bavardage sont les plus sûrs alliés des Arabes et des métis de la côte. Au cours même d'une guerre, les villageois négligent de se garder par des sentinelles, alors qu'ils savent cependant fort bien que c'est toujours à la tombée de la nuit que les chasseurs de chair humaine font irruption chez eux. Les palissades qui clôturent les villages sont construites d'après une demi-douzaine de plans différents, et l'ennemi est au centre de la place avant même que les occupants aient eu le temps de se rendre compte de la situation et de saisir leurs fusils. Les chefs ont une si bonne opinion d'eux-mêmes qu'ils se considèrent comme supérieurs à leurs collègues de par delà la montagne, et nul ne voudrait s'abaisser à s'unir à un autre pour, dans un commun effort, combattre l'ennemi. Et cependant, en général, ces chefs minuscules gouvernent (et fort mal) un territoire de l'étendue d'une bonne ferme canadienne. Cela me met hors de moi de penser que l'orgueil de ces peuplades en fait une proie si facile pour les Arabes et les Belutchis qui viennent ici uniquement pour ruiner et dépeupler le pays, et non pour y édifier des établissements florissants comme fait le blanc honnête et bien pensant. Nous, Européens, nous avons aussi nos marchands d'alcool et nos voleurs d'hommes, mais, à coup sûr, notre administration peut être vérifiée, contrôlée, et on peut en faire l'instrument d'un gouvernement sérieux pour ces infortunés noirs qui, très souvent, sont incapables de s'administrer eux-mêmes. L'autorité sur les nègres doit-elle être exercée par les Arabes, par les métis ou par les blancs? Voilà la question. La réponse n'est pas douteuse pour moi. L'autorité doit être exercée par les blancs à l'exclusion de tous autres, et le plus tôt sera le mieux.

Le pays que nous avons traversé hier était le Kavugwa. Msaka en est le chef; il s'est réfugié dans la montagne. Aujourd'hui, après avoir traversé le Lufuko, nous nous trouvons dans le Ruanda, un district de l'Urua dont Mambwe est le chef. Le Marungu et l'Urua sont divisés en petites chefferies qui ne dépendent pas d'un chef central. De là la faiblesse de

ces deux grandes régions. On pourrait avec avantage y cultiver la canne à sucre et le riz et y mettre en pâture des milliers de têtes de bétail. Mais, hélas ! le pays est dépeuplé, ravagé, à tel point que nous, étrangers, nous marchons pendant quatre jours sans pouvoir acheter même une livre de n'importe quel aliment.

On fabriquait jadis des étoffes de coton dans ces contrées et on en fait encore dans certaines parties du Marungu, de l'Urua et du Fipa. C'est un tissu solide et durable, à en juger par les spécimens que j'ai pu voir à Karema et ailleurs. Le principal élément du vêtement des Wamarungu est, néanmoins, une sorte de gilet-camisole fait au moyen de l'écorce d'un arbre appelé Mirumba, qui croît presque partout. On en fait aussi des cordes, on utilise encore certains autres arbres fibreux et on remarque aussi dans divers villages l'arbre, un genre de ficus, dont on fait des étoffes dans le Karagwe et l'Uganda.

6 novembre.

Marche de 6 h. 10 m., du Lufuko à la Ludifwa. Cette dernière est une petite rivière très rapide qui, d'ici, se dirige vers le nord-ouest. Dix kilomètres plus loin, elle infléchit brusquement vers le sud-ouest et va se jeter dans le Lufunzo, affluent du Luapula.

Le pays que nous avons traversé peut être considéré comme un des meilleurs de l'Afrique pour la culture et l'élevage du bétail et des chèvres. Il ressemble, à mon avis, à Mambwe, dans le Nyassaland. Nous avons fait 23 kilomètres ce matin, ce qui est très bien, étant donné le grand nombre de criques vaseuses que nous avons dû traverser. Hier soir, à 5 heures, le docteur Moloney est venu me prévenir qu'il avait constaté un nouveau cas de petite vérole. Quelle catastrophe si cette maladie se propage dans ma caravane !

Voici deux ans que le fléau sévit dans le Marungu. Il a passé maintenant dans l'Urua et s'est répandu, au sud et à l'ouest, jusque chez Msiri. Il semble cependant que peu d'indigènes en meurent. La pluie produit ses effets ordinaires sur mes gens : nous avons un grand nombre de maux de ventre. J'oblige tout le monde à construire des huttes bien sèches, mais les hommes ont des vêtements si légers qu'ils sont fort sujets à des frissons fiévreux.

7 novembre.

Nous avons marché 4 h. 40 m. dans le même pays ondulé qu'hier. Puis nous avons dressé nos tentes juste au moment où tombait une averse torrentielle qui a fortement trempé les hommes non encore pourvus de leurs abris, mais qui n'a nullement endommagé les ballots, déjà recouverts de toile cirée.

Le chef et les hommes de Kassongomona m'ont quitté hier pour aller annoncer mon arrivée à leur maître. La nuit dernière, ils ont campé près des huttes habitées par des Wamarungu. Ils avaient d'abord pillé celles-ci. Pendant la nuit, les Marungu sont revenus et ils ont percé de flèches empoisonnées trois hommes de Kassongomona qui en sont morts. C'est là un épisode ordinaire de la vie en Afrique centrale et on ne s'en inquiète pas autrement. Je me suis procuré l'un des projectiles retirés du biceps d'un des morts. C'est une flèche de fer, bien travaillée, barbelée et couverte d'un poison végétal ressemblant à de la graisse salée de mouton. Bien que le biceps seul fût atteint, l'homme mourut en six heures de temps. Tous les poisons africains dont sont enduites les lances et les flèches et que j'ai pu examiner, étaient de nature végétale. Les indigènes ne connaissent pas de poisons minéraux. Certains poisons cependant proviennent d'animaux morts.

On se fait, en Europe, une fausse idée du physique de l'habitant de l'Afrique centrale. Il y a ici différents types, mais aucun ne ressemble au nègre de la côte occidentale, à nez plat et à grosses lèvres. La côte occidentale avec ses marais, ses fièvres et son climat malsain et étouffant, n'est pas l'endroit où il faut aller rechercher un type parfait de la race noire. C'est dans les montagnes où l'air est frais et l'eau pure que l'on trouve les plus beaux spécimens d'hommes, aussi bien sous le rapport de l'intelligence que du physique. C'est là qu'il faut chercher le type nègre qui résistera le plus longtemps à l'influence des races venant d'autres continents.

Nous avons aperçu des bambous, des plantes de cardamome et d'autres végétaux aimant l'air humide. Les cardamomes m'ont ramené le souvenir de bien des journées pénibles de jadis, dans la forêts de l'Aruwimi, quand nous étions avec Stanley et quand ces plantes formaient à peu près la seule nourriture des hommes.

8 novembre.

Nous avons marché 5 h. 15 m. et repassé la Ludifwa, qui a maintenant 14 mètres et demi de large et est très profonde.

Voici quatre grandes journées que nous passons sans que les hommes aient pu se procurer des vivres. Ils ont faim et les longues marches les affaiblissent. En six étapes, nous avons parcouru 96 kilomètres, en escaladant et en descendant des montagnes, et nous n'avons trouvé que peu de nourriture. Ah ! que je serais content si mes hommes étaient rassasiés ! Ces famines, causées par la dévastation, me mettent dans une furieuse colère contre les Arabes.

Le village où nous sommes a pour chef Mlamira, un Msumbwa. C'est ce qui l'a préservé des razzias de Makatubu, car les Arabes et les Wanyamwezi ne se disputent pas entre eux.

J'entends parler d'une caravane du Nyassa qui est arrivée à Mpueto, au nord du lac Moero. Les Wasumba disent que ce sont des Anglais. Si cela est exact, ce serait l'expédition de Crawshay qui va fonder une station sur le lac Moero. On me parle également d'une autre caravane se dirigeant vers le sud à travers l'Urua. Serait-ce Thomson ou bien Delcommune ? On n'obtient pas de renseignements dignes de foi, et je ne tiens pas à envoyer encore maintenant des hommes pour aller aux informations. La vérité est que ma caravane est si lourdement chargée qu'il est difficile de faire autre chose que la traîner d'étape en étape. Le chef Mlamira est venu m'apporter des présents. C'est un pur Kinyamwezi, et il a bondi de plaisir quand je lui ai proposé de venir avec moi voir Kassongomona pour arranger les affaires. Voici quelle est la situation : Il existe par ici une foule de villages qui sont sous la dépendance de trois chefs : Kassongomona, Mpueto et Gwena. Deux d'entre ceux-ci sont des Wanyamwezi. Jusqu'à présent, les deux Belutchis qui sont sur le Luapula, Uturutu et Kafindo, sont restés en paix avec eux. Les Belutchis, forts de leurs Rugas-Rugas et de leurs Wangwana, veulent que tout l'ivoire provenant des éléphants tués dans leur pays soit leur propriété. Les trois chefs s'y opposent, car ils sont grands chasseurs d'éléphants. Ce différend a été cause d'un conflit entre les Belutchis et les Wa-

nyamwezi, qui s'aggrave de jour en jour. Ces derniers m'ont demandé d'arranger les affaires, en leur confiant le drapeau et en obligeant les Wangwana à rester à l'ouest du Luapula.

Ce serait là une chose des plus simples, si, de mon côté, je ne désirais pas m'attirer la bonne volonté de ces mêmes Arabes et Belutchis, qui sont puissants sur ce territoire. Si je ne m'entends pas avec eux, je rencontrerai de grandes difficultés sur mon chemin. Et, cependant, je voudrais obliger les Wanyamwezi, et en prendre quelques-uns avec moi pour me rendre chez Msiri, car celui-ci est de la même race qu'eux, et cela serait un pas immense de fait dans la voie des négociations avec ce puissant prince. J'ai des lettres pour Kafindo et Uturutu, et j'en écrirai moi-même que j'enverrai du Luapula. Le premier est en guerre avec Msiri, ce qui aggrave encore mes difficultés au Katanga, car si j'étais l'ami de Kafindo, cela déplairait à Msiri.

Les Arabes de l'Itawa ont défendu à Mpueto, le chef de la partie septentrionale du lac Moëro, de bâtir un boma autour de son village. A quoi ce chef a répondu qu'il n'est l'esclave d'aucun Arabe, et il a été jusque chez Joubert, sur le Tanganika, pour lui demander son appui et un drapeau.

Kassongomona est arrivé au Katanga avant Msiri, mais il a dû bientôt se retirer devant la puissance de celui-ci. Il existe dans cette partie de l'Afrique un mélange inouï d'Arabes, de Belutchis, de blancs, de Wasumbwa et d'indigènes, s'entrecroisant, les uns pour se procurer de l'ivoire, les autres pour s'emparer de morceaux du pays. C'est un spectacle vraiment désolant que de voir ces splendides vallées, formées d'un sol d'alluvion, riche en humus, et qui cependant restent en friche, sauf ici, où l'on cultive le maïs. On pourrait y faire pousser en abondance du tabac, du riz, des légumes de toute sorte, des cannes à sucre, et l'on n'y rencontre que du maïs et du millet! Les noirs de l'intérieur, très friands de mangues, de goyaves et de papayes, n'ont jamais songé à cette chose, si simple cependant, de planter ces fruits. Je l'ai constaté à Tabora et à Karema, où pas un seul arbre fruitier n'a été planté par les indigènes. Cela est bien regrettable et dénote un homme de race inférieure, négligeant de s'entourer du confort le plus élémentaire, ce qui ne lui coûterait ni peine ni soins.

Quand on demande à un indigène pourquoi il ne cultive pas ces végétaux, alors qu'il lui est facile de s'en procurer des semences, il répond invariablement : *Mungu Makatara* (Dieu le défend). Quelle est l'origine de ce mot fataliste? Mystère! Jamais les naturels n'ont même essayé de planter du riz ou des grains spéciaux! En tout cas, l'indigène a toujours soin de cultiver les produits demandant le moins de soins, tout en étant de grand rapport. Il est rare de constater, d'une époque à une autre, une amélioration quelconque dans leur façon de vivre. Il y a des explorateurs qui, de retour en Europe, ont tellement fait l'éloge de l'Africain, qu'ils ont fini par considérer leur opinion comme la vérité. Pourquoi agir de la sorte? Quant à moi, je préfère le dépeindre tel qu'il est, avec ses défauts et ses qualités, laissant à ceux qui ne l'ont pas vu chez lui, le soin de se former un jugement par eux-mêmes. Les optimistes qui trouvent que tout est parfait, font en réalité plus de mal à l'Afrique et aux Africains que les pessimistes les plus passionnés.

J'ai le pressentiment d'un malheur, mais je ne soupçonne pas où il se produira.

9 novembre.

Nous sommes arrivés à Kassongomona en 4 h. et 15 m., après une marche de sept jours, sous la pluie, parcourant une distance de 125 kilomètres. Les hommes se sont assez bien comportés; aucun n'a été atteint d'ulcères.

Mlamira m'a accompagné depuis hier, au moment où nous avons quitté le campement, et demain nous aurons un grand *chaouri* avec tous les chefs wasumbwa des environs, au sujet des agissements des Arabes et des Belutchis. Les Wasumbwa prétendent qu'ils ont droit à l'ivoire provenant de leurs chasses, les Belutchis disent le contraire : la guerre est donc imminente. Il est pour moi d'une nécessité absolue de rester en bons termes avec les deux, car je désire amener les chefs Wanyamwezi jusque chez Msiri. Je dois donc prendre leur parti et cela constituerait une offense pour les Arabes et les Wangwana. La Lufira passe à un kilomètre d'ici. Les baromètres oscillent sans cesse et accusent chaque jour de fortes hausses et de fortes baisses.

L'endroit où nous sommes est le Kwikuru de Kassongomona, c'est-à-dire le quartier général ou le village principal du chef qui gouverne en ces lieux. C'est une erreur aussi grossière d'appeler ce village « Kwikuru » et de l'indiquer ainsi sur la carte, que de désigner Londres sous le nom de « Capitale ».

Entre deux averses, nous sommes exposés aux rayons d'un soleil torride, et l'état d'humidité chaude dans lequel nous nous trouvons continuellement fait que nous sommes comme dans une étuve. Nous rencontrons chaque jour des fleurs superbes, dont beaucoup nous sont totalement inconnues. Je remarque, notamment, un petit arbrisseau portant une fleur rouge à centre blanc, et qui répand une odeur d'amande. Cette plante est très commune ici.

Les principaux éléments de la nourriture de ces peuplades (des Wanyamwezi) sont le maïs et le mahogo.

Kassongomona a cinq villages sous sa dépendance. Il vient de venir me voir. C'est un jeune homme qui peut avoir de vingt-deux à vingt-trois ans, assez petit de taille, mais solidement constitué; son regard n'exprime aucune intelligence; ses yeux sont vagues, ce qui semble révéler la débauche et l'abus du pombé. Il a succédé au vieux Kassongomona, mort il y a quelque temps, délivrant ainsi Msiri d'un rival puissant pour la possession du Katanga. Il m'a entretenu pendant plus d'une heure et demie des affaires du pays, qu'il connaît à fond du reste; mais, en ce qui concerne son autorité, il ne retire aucun profit de cette connaissance, car il se trouve sous l'entière dépendance de deux ou trois conseillers intelligents qui lui dictent sa conduite.

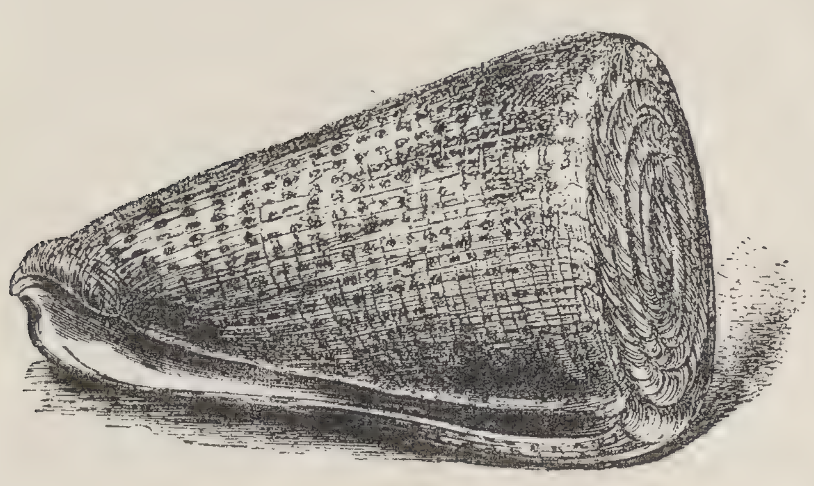
Il voudrait attaquer Msiri, le vieil ennemi de son père, et serait tout disposé à me suivre pour lui faire la guerre. Je me suis attaché à lui faire comprendre qu'étant, en fait, un ennemi de Kafindo, s'il s'en allait avec ses hommes guerroyer contre Msiri, laissant son village à la garde des femmes, ce serait abandonner celles-ci et leurs enfants en proie à cet Arabe-Belutchi. Il n'avait jamais songé à cela et mes réflexions lui ont complètement fait changer d'avis *pour le moment*.

La guerre, telle qu'elle se fait ici, n'entraîne pas seulement la lutte de deux partis. mais elle englobe encore des tribus étrangères à la querelle. Chacune saisit avec empressement l'occasion qui se présente pour venger des injures personnelles. Si Kassongomona faisait la guerre à Msiri, il aiderait ainsi son ennemi mortel Kafindo qui, lui aussi, a des démêlés avec le chef du Katanga.

(A continuer.) Cap. Stairs.

LES COQUILLAGES-MONNAIE

Le cône (*Conus papilionaceus*), l'olive (*Oliva nana* ou *Zimbis*) et le cauris (¹) (*Cyproca moneta*), sont les trois espèces de coquillages qui, de tout temps, ont été employés à la côte occidentale d'Afrique comme articles d'échange, à titre de monnaie ou d'ornement, et cela depuis Sierra-Leone jusqu'à Mossamédès, à la côte, et depuis le lac Tchad jusqu'au Zambèze à l'intérieur, en y comprenant la région des lacs.

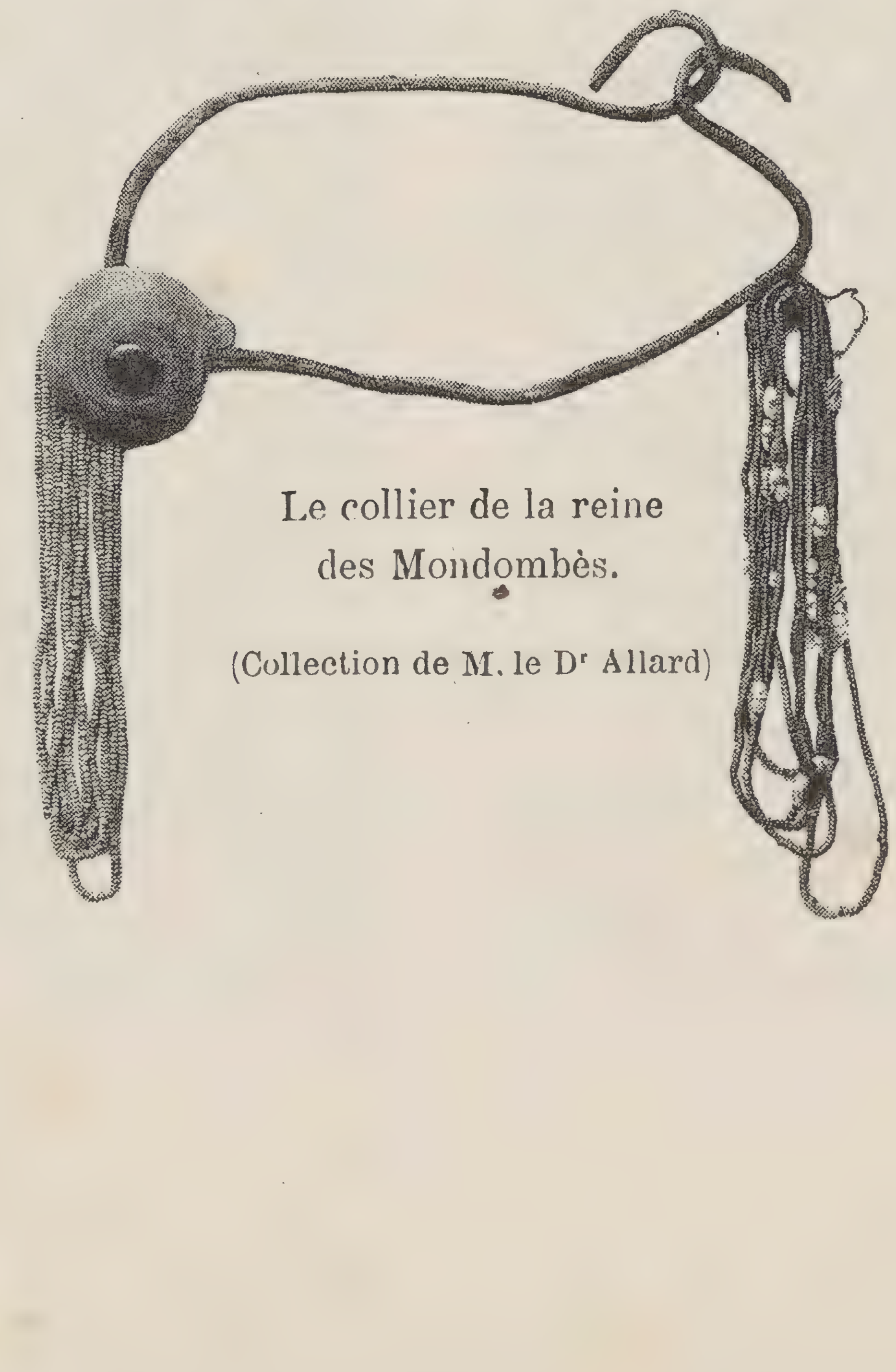


Conus papilionaceus.

La valeur de ce genre de monnaie à la côte est maintenant complètement tombée et elle n'a conservé une certaine importance que dans quelques parties de l'intérieur. Les communications nombreuses de tous les points de la côte avec l'Europe facilitent l'échange d'articles plus importants et d'un attrait plus grand pour les peuplades indigènes de ces régions. Dans les contrées de l'intérieur, au contraire, où le transport des articles européens est difficile, on continue à se servir en partie de coquillages, et la valeur qu'on leur attribue est en rapport avec leur rareté. Des trois espèces citées plus haut, une seule est encore usitée comme monnaie au Congo, dans la plus grande partie du bassin supérieur du Kassaï. Par-ci par-là, on rencontre encore des cônes et des olives, mais ce doivent être des restes de l'importation ancienne et, comme ils sont devenus fort rares, on en fait des joyaux très recherchés par les noirs.

Il sera intéressant de faire connaître les lieux de provenance de ces moyens d'échange, dont le cauris est le plus important pour l'État du Congo.

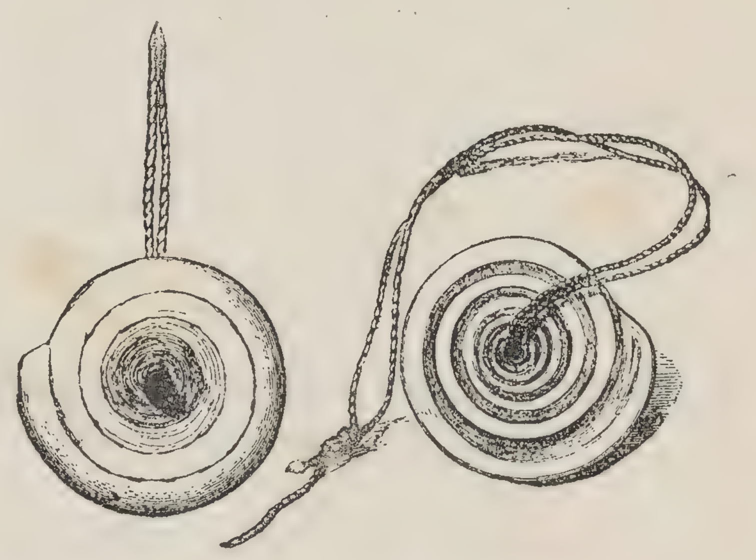
Les *Conus* ou cônes se rencontrent sur des côtes rocheuses, à plusieurs brasses de profondeur, dans les fissures et les anfractuosités des rochers et dans les labyrinthes des récifs rocailliens. On les trouve en général dans l'océan Indien, principalement aux îles Moluques. Certaines espèces aussi se récoltent aux îles Philippines et à Madagascar. Ceux qui ont été importés au Congo viennent surtout des Moluques; une espèce a pu se trouver à l'île San-Thomé; le *Conus papilionaceus* dont il est question ici est dans ce cas. Un autre spécimen plus grand, plus épais et de spirale différente, que l'on rencontre dans l'Hinterland de Mossamédès, vient des îles Moluques; c'est le *Conus imperialis* et, d'après une gravure de Livingstone, reproduite ci-contre, c'est cette espèce qui était connue des Balunda lors du passage de l'explorateur dans le pays de ces indigènes. Ce dernier coquillage est le plus précieux de tous; il est porté comme ornement, mais seulement par les rois et leurs femmes; c'est un signe de haute distinction. Le lieutenant Francqui l'a vu, dans son voyage de Luzambo au Katanga, porté exclusivement par les grands chefs et les personnages importants. Il était introuvable, ce qui confirme notre opinion sur l'antiquité de son importation; de là sa grande valeur. On découpe chez les Baluba et dans le pays du Matiamvo la base de ce coquillage et on en fait des colliers ou des ornements extrêmement précieux. A la côte, au sud du Congo, il sert au même usage. Le Dr Allard a acheté à la reine des Mondombès (près Mossamédès) un collier dont nous donnons aujourd'hui une reproduction. Ainsi qu'on peut le voir, ce bijou est fait de la partie basale du coquillage.



Le collier de la reine des Mondombès.

(Collection de M. le Dr Allard)

Les *Cyprées* ou cauris (*Cyproca moneta*) se trouvent à la surface des côtes rocheuses; elles se cachent pendant le jour sous les pierres, d'où elles ne sortent que pendant la nuit pour chercher leur nourriture. La *Cyproca moneta*, qui a servi de monnaie sur toute la côte d'Afrique depuis les temps les plus anciens et qui reste aujourd'hui le seul coquillage utilisé comme tel dans le haut Congo (région du haut Kassaï), provient des îles Maldives. Une autre espèce se pêche également à Zanzibar, mais elle est moins estimée.

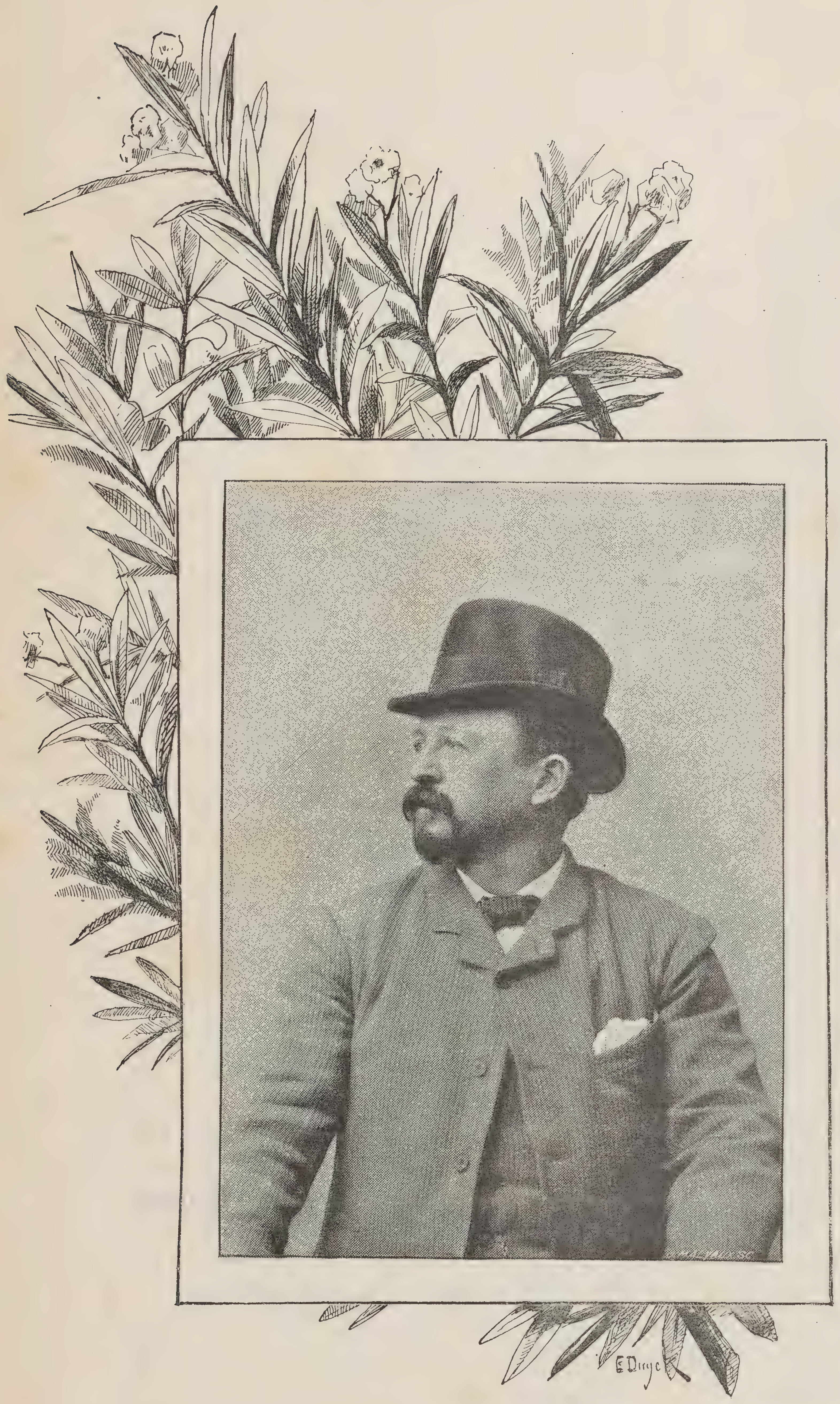


Joyau balunda.

Les *Olives* (*Oliva*) se rencontrent sur les plages sablonneuses, où elles se pêchent facilement à une faible profondeur. A marée basse, elles s'enfoncent dans le sable. Ce genre comprend un grand nombre d'espèces qui se trouvent dans la mer des Indes, dans l'Atlantique et aussi dans la Méditerranée.

L'*Oliva nana* se pêchait jadis à l'île de Loanda et un peu sur toute la côte de l'Angola. Elle constituait dans les siècles derniers la grande richesse du roi du Congo (de San-Salvador). Les raisons pour lesquelles ce coquillage est tombé en désuétude proviennent d'abord de la disparition en grande partie de l'île de Loanda, qui au XVe et au XVIe siècle avait 20 milles de longueur sur 1 mille de largeur, et ensuite de ce fait que les Portugais, dès le XVIe siècle, lui avaient substitué comme article d'échange la verroterie de Venise. L'*Oliva nana* se trouvait aussi au Gabon et à Madagascar, mais moins belle et en moins grande quantité qu'à l'île de Loanda. D'autres espèces, moins estimées, se trouvaient au Brésil (Bahia) et au Sénégal. Il serait possible que l'*Oliva nana* se rencontrât également sur la plage de l'État indépendant du Congo, de Banane à Vista. Toutefois, ce ne serait qu'en petite quantité.

(¹) Voir *Congo illustré* de 1892, p. 34.



LE CAPITAINE MURRAY

Officier de la *British and African steam navigation Company.* — Conduit le *Lualaba* jusqu'à Matadi (20 juin 1889).

Jusqu'a l'époque où Stanley débarqua au Congo en 1879, pour compte de l'Association internationale du Congo, les steamers ne dépassaient pas Ponta-da-Lenha.

En 1882, le grand explorateur remonta le fleuve jusqu'à ce point avec le *Harkaway*, cubant $4^{m}50$. Peu après, les essais tentés avec des navires de fort tonnage, pour atteindre Boma, furent couronnés d'un plein succès et le *Brabo*, du port de Gand, battant pavillon belge, fut un des premiers, en septembre 1886, à toucher cette station, qui alors était encore sans grande importance.

C'est en juin 1889 que le steamer *Lualaba*, capitaine Murray, attachait son nom à l'un des événements les plus importants des débuts de l'œuvre congolaise.

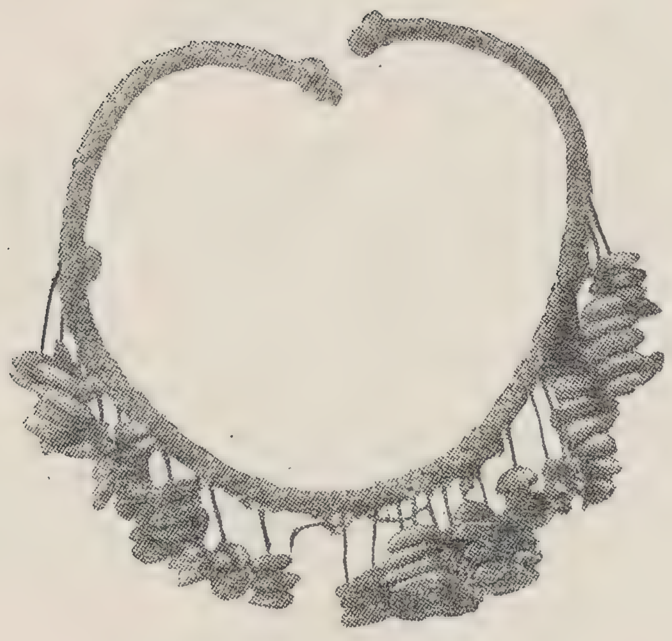
Jusqu'à ce moment, on avait mis en doute la navigabilité du bas fleuve en amont de Boma; on affirmait que seuls des bateaux de quelques tonnes pourraient aborder à Matadi. Si cette assertion se confirmait, c'était la mort de l'œuvre à peine née de la construction du chemin de fer. C'est à l'initiative personnelle du capitaine Murray que fut due la tentative couronnée de succès, laquelle démontra l'inanité des arguments produits par les détracteurs de l'œuvre congolaise.

Excellent marin, doublé d'un homme aimable et sympathique, le capitaine John Murray, sur la prière du gouverneur général du Congo de l'époque, l'honorable M. Janssen, alla lui-même d'abord, sur un petit bateau, examiner la route fluviale entre Boma et Matadi. Il ne put découvrir aucun obstacle important, et, persuadé que la montée ne présentait aucune difficulté sérieuse, il revint de son excursion absolument décidé à tenter l'aventure.

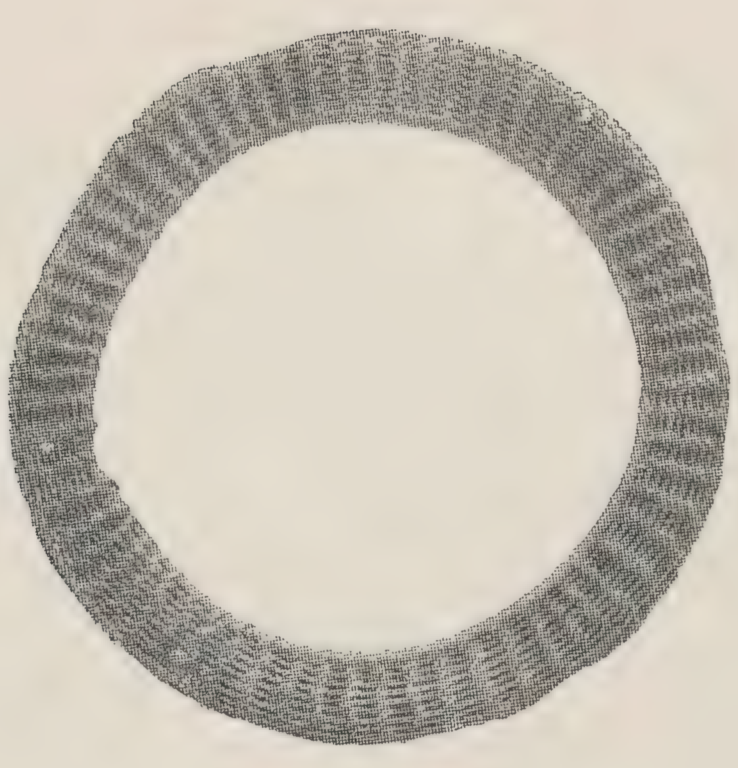
Son initiative intelligente et hardie fut couronnée d'un plein succès. Il fut prouvé que Matadi était aussi accessible aux grands steamers que la plupart des ports intérieurs européens. Quant à la rade elle-même, on put s'assurer — et l'expérience a démontré qu'on ne se trompait pas — que l'ancrage y est excellent, que, moyennant quelques dragages peu dispendieux et l'établissement d'un pier, les navires de mer peuvent y aborder en toute saison, et que le lit du fleuve n'a pas, à cet endroit, de rocs ni de pierres. La sortie des bateaux s'opère aisément : il suffit de présenter le bâtiment en travers du courant; celui-ci le fait tourner et, dès ce moment, rien ne s'oppose à la marche. D'après M. Murray, la partie du fleuve entre Boma et Matadi est la plus facile du bas Congo.

C'est le 30 juin 1889 que le *Lualaba* rentra à Boma. L'énergique officier anglais fut chaudement félicité et le résultat de sa tentative eut un grand retentissement. Du coup tombaient bien des préventions, bien des craintes, et tous les partisans de l'œuvre naissante virent dans ce fait un heureux présage pour l'avenir. Matadi étant accessible aux navires de mer, c'était le succès assuré pour l'entreprise du chemin de fer, cette condition vitale de l'existence même de l'État, c'était l'afflux, la ruée certaine des immenses richesses du haut Congo vers le débouché belge de la région des cataractes, c'était la prospérité.

Aussi, lorsque le capitaine John Murray, un mois après, arriva en Belgique, fut-il fêté comme il le méritait. A la suite d'un lunch offert par les autorités de la compagnie de navigation anglaise à laquelle appartient le *Lualaba*, les représentants de l'État et des compagnies commerciales belges offrirent au capitaine un chronomètre en or, portant l'inscription suivante : « Offert par l'État indépendant du Congo, les sociétés commerciales belges au Congo et la Compagnie du chemin de fer du Congo, à M. le capitaine John Murray, comme témoignage particulier d'estime et en souvenir du voyage du steamer *Lualaba* à Matadi. Juin 1889. »



Collier de fruits.

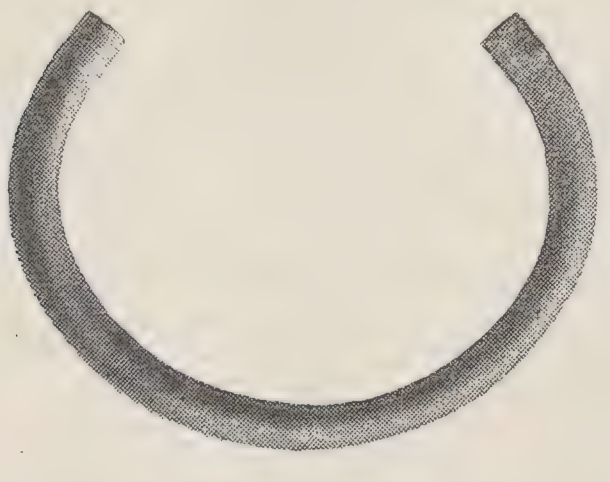


Collier en vannerie (Lukenye).

Collier de dents de phacochère.

LES COLLIERS

La coquetterie, l'amour de la parure sont innés dans l'homme, et, sous toutes les latitudes, dans toutes les conditions de la vie, la race humaine attache toujours grand prix à s'orner et à s'embellir. C'est un des signes caractéristiques des civilisations primitives que les deux sexes ont un goût égal pour certains ornements qui, dans un état social plus élevé, sont l'apanage exclusif de la femme. Ainsi en est-il des colliers, des bracelets, des anneaux de jambes, etc.



Collier en cuivre massif (haut Fini).

Au Congo, tous les indigènes, hommes et femmes, se parent de colliers. Le nombre des objets servant à cet adornement est des plus variés. On rencontre des colliers de perles, de bois, de dents humaines, de dents de carnassiers ou d'herbivores, de plumes, de graines, de cuivre massif, de fer, d'herbes, de brindilles, de coquillages, etc., etc. Nous publions, en gravures, plusieurs spécimens de ces divers colliers, qui appartiennent à la riche collection ethnographique de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie.

Les colliers de dents humaines se rencontrent exclusivement chez les populations cannibales, si nombreuses au Congo. Les Akula, les Ababua, les Bazoko, les Bakussu, les Bagombe prisent fort cette horrible parure. Chez eux, seuls les guerriers peuvent porter cet atroce tour de cou. Les femmes ne peuvent prétendre à ce révoltant privilège. Ces dents proviennent des victimes du guerrier anthropophage, soit qu'il se les soit procurées en tuant un homme dans un combat, soit qu'il les ait arrachées à un esclave-viande de boucherie acheté à une des tribus qui font métier de vendre du bétail humain.

Plus un guerrier a de dents d'homme pendant à son cou, plus il est fier et plus il est admiré, car le nombre de ces dents est un indice du chiffre de ses victimes.

Les femmes anthropophages portent comme parure de cou des fruits, des graines de légumineuses, enfilées autour de fibres végétales. Elles se font aussi des colliers rustiques, les plus primitifs qu'il soit possible de trouver. Elles coupent en petites sections des branchettes menues dont elles expulsent la moelle avec une tige solide, de façon à ne laisser subsister que la partie extérieure. Les tubes ainsi fabriqués sont enfilés sur des fibrilles de plantes et forment des colliers primitifs.

Elles ont également des parures de perles de cuivre ou de fer grossièrement travaillées.

Leurs enfants se garnissent le cou de colliers amulettes, qui sont des morceaux de bois façonnés sans art ou d'autres emblèmes. Ces gris-gris ont pour but d'éloigner les maladies et les maléfices.

Une de nos gravures représente un grand collier de cuivre ayant appartenu au grand chef Makoko, roi des Bateke. Ce collier, en laiton, est finement ciselé et présente un travail d'un vif intérêt, quand on songe qu'il est le produit de l'art d'une population primitive. La gravure, en creux, des dessins en est faite par les Bateke au moyen d'un burin, pointe de fer très acérée. Ils ont trouvé le moyen de rendre cette pointe très résistante. Ils la chauffent à blanc, puis la trempent dans l'huile. On voit que le procédé d'application si moderne chez nous de la trempe à l'huile est connu des Africains. *Nil novi sub sole!*

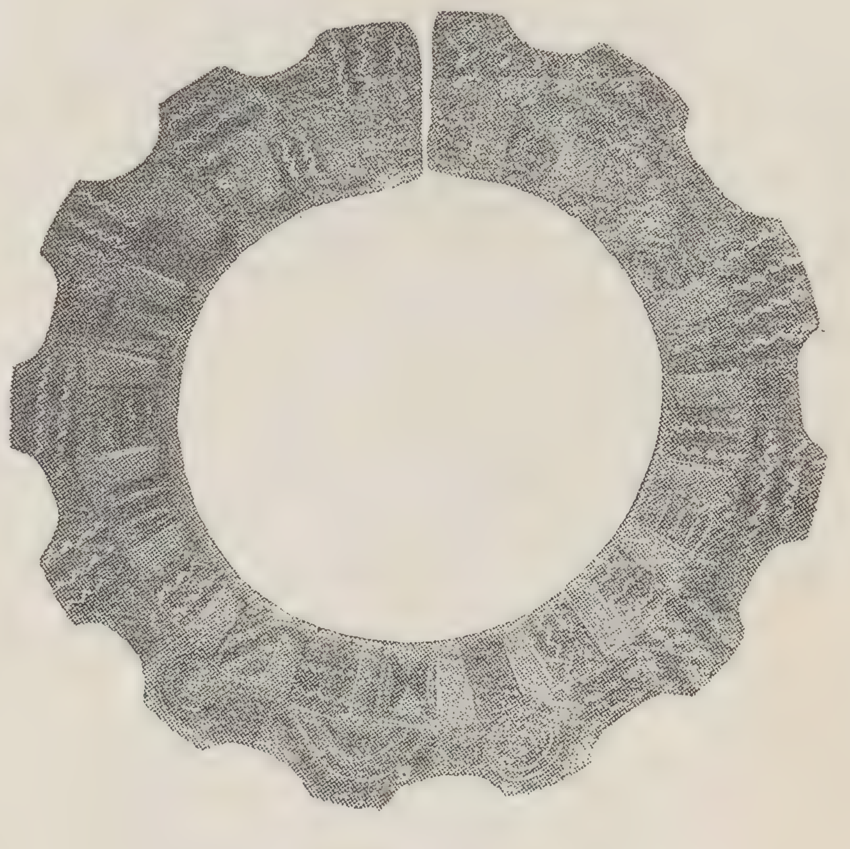
Les vassaux et les sous-chefs bateke portent des anneaux de cou analogues à celui que nous venons de décrire. C'est l'emblème du *Mfumu* (chef), de la dignité, de la puissance.

La reine Gankabi, morte il y a trois ans, régnait à Mutchie, au confluent de la Fini et du Kassaï. Elle portait un collier de cuivre massif, rivé, énorme. Il pesait 25 kilogrammes!...

Du reste, les colliers massifs sont communs sur les bords de la Fini. On les rencontre partout où le laiton d'importation a pénétré sous forme de *mitako* (monnaie consistant en une barrette de laiton pesant environ 20 grammes). Les Babuma et

les Wabuma, populations habitant les rives de la Fini, s'enserrent le cou dans une série de colliers de cuivre massif, analogues à celui qui se trouve en tête de cet article, et dont la largeur varie d'après la hauteur du cou... du patient. Celui-ci est forcé de tenir toujours la tête raide et droite, le menton élevé, comme s'il était atteint d'un torticolis, et comme ces anneaux sont rivés, le malheureux se condamne, par coquetterie, à ce supplice pour sa vie durant.

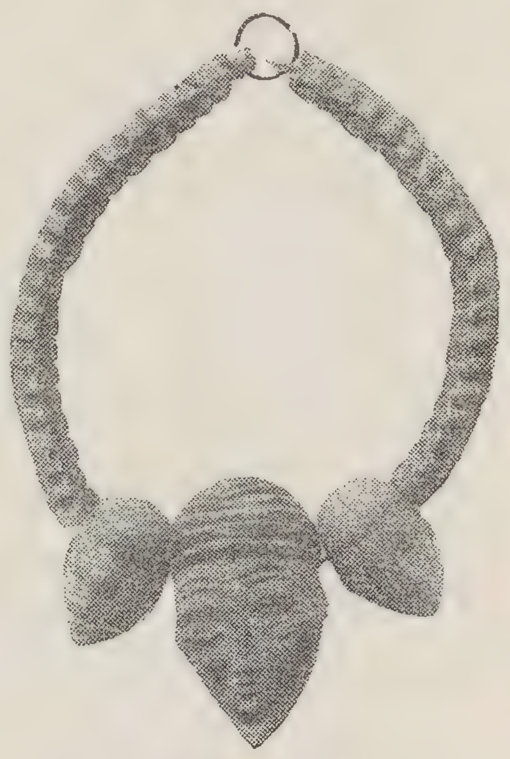
Quelquefois, des revers de fortune forcent ces noirs à faire argent de leurs « bijoux »; ils se débarrassent alors de ces carcans.



Collier du roi Makoko.

Sur la Lukenye, ces sortes de colliers servent d'étalons monétaires pour l'achat de l'ivoire et des esclaves.

Les Collos et les Kolassos se fabriquent des colliers bien curieux et d'un effet séduisant. Ces peuplades, qui habitent la haute Lukenye, détachent de la façon la plus ingénieuse en très fines lamelles la partie extérieure d'une dent d'hippopotame. Ces lamelles affectent la forme d'un croissant; on en relie quatre ensemble, de façon à représenter un cercle, qui est suspendu à une cordelette en cuir ou en fibre. Ce collier a un bel aspect et tranche par son extrême blancheur sur la peau noire des nègres.



Collier en vertèbres de serpents avec amulettes (Akula).

Les colliers de dents d'animaux se rencontrent partout. Les uns, les plus prisés, se font exclusivement avec des dents de panthère et de léopard. A aucun prix, les heureux possesseurs de ces inestimables joyaux ne veulent les céder. C'est, pour eux, un signe de force, d'adresse, de puissance, et, comme telles, ces parures flattent fort la vanité de leurs propriétaires. Elles sont très rares, car les indigènes parviennent difficilement à vaincre l'un de ces félins; de là leur grande valeur. On voit encore au Congo des colliers de dents de phacochère, de chien et d'autres carnassiers.

Les griffes de ces derniers et les ergots de coq sont aussi employés à la confection de tours de cou pour les hommes. En général, tout ce qui éveille l'idée de force, de puissance, de courage, de férocité sert aux sauvages pour alimenter leurs parures.

A défaut de supériorité morale ou traditionnelle, les enfants des forêts africaines ne connaissent qu'une seule vraie qualité : la force. Celui qui sait leur faire sentir sa puissance est leur maître, et ils lui obéissent avec fidélité.

Les Tomba, riverains du lac Léopold II, exploré récemment par notre ami F. Demeuse, qui nous communique la plupart de ces détails, fabriquent des ornements en écorce de santal. Le parfum que dégage ce bois présente une grande analogie avec les écorces odorantes qu'on achète dans les bazars d'Orient. Le parfum en est fort pénétrant.

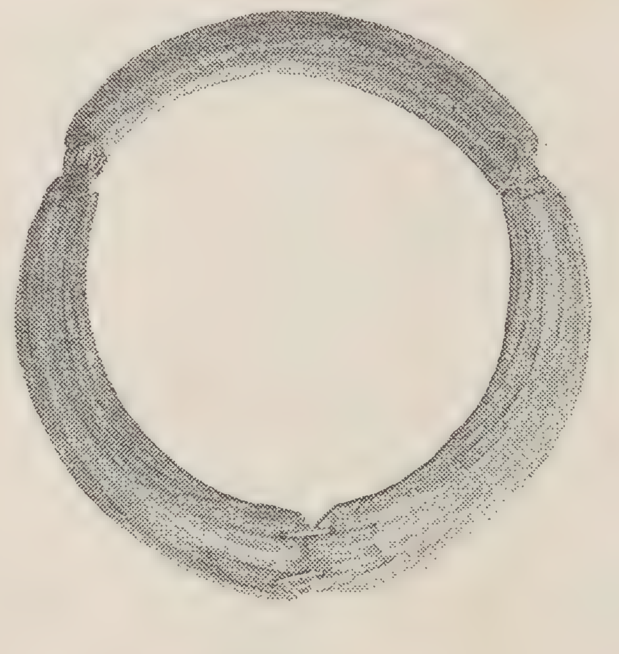
L'amour de la parure est porté si loin chez les noirs que les esclaves, qui manquent de moyens pour se procurer de quoi s'embellir à leur gré, se couvrent d'ornements rustiques, tels que brindilles, tresses d'herbes, morceaux de bois, fibres, etc.

Dans le bas Congo, où les éléphants ont disparu, les populations attachent une grande valeur aux crins de queue de ce pachyderme. Ils payent ce précieux élément de toilette jusqu'à six pence le crin. Ils en font des colliers ou bien s'en servent pour enfiler leurs grains de corail. Ce dernier produit est le plus riche ornement dont on puisse se fournir chez les indigènes du bas fleuve, qui se le procurent par les caravanes venant de l'intérieur.

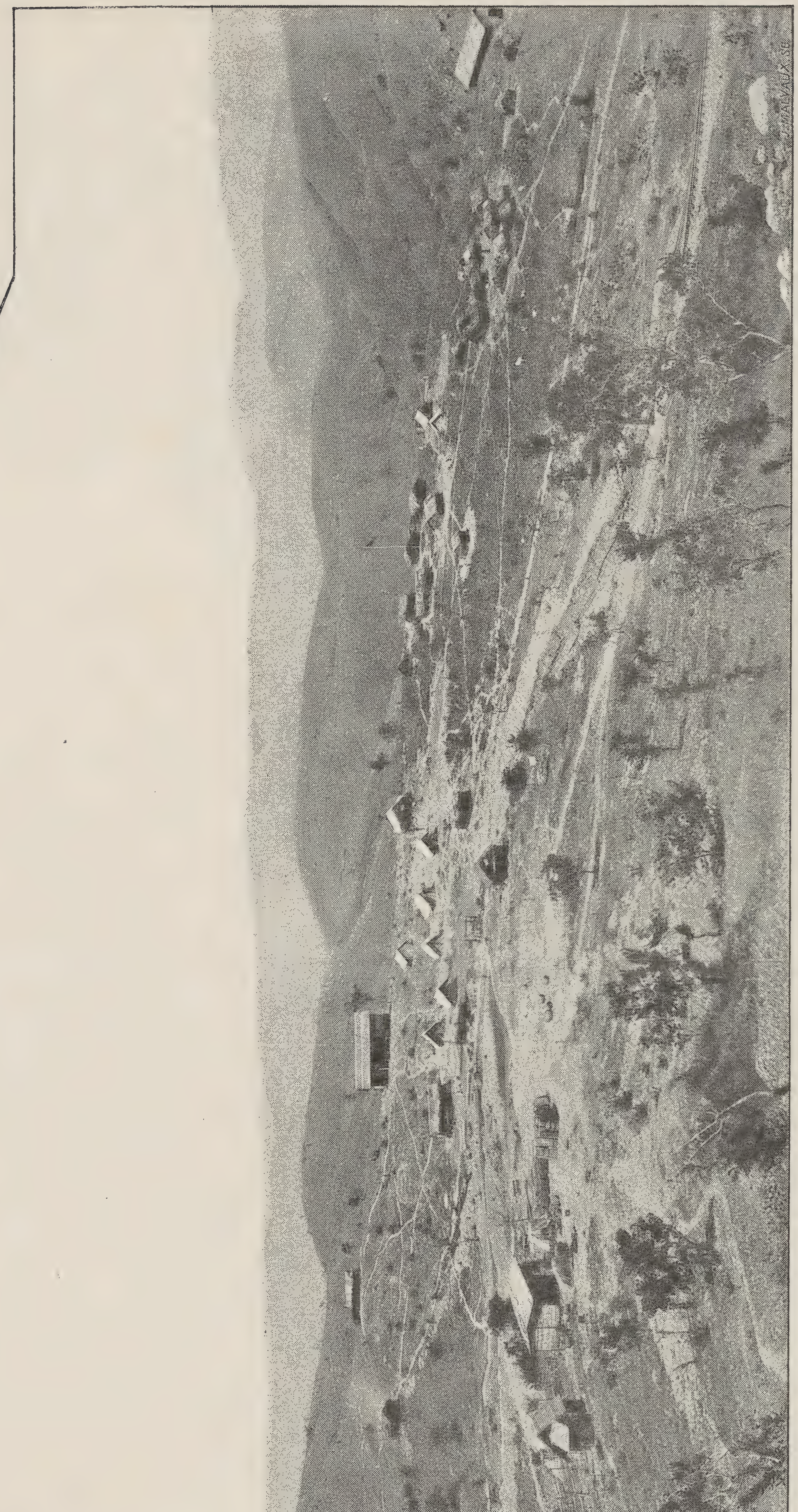
Actuellement, partout où le commerce pénètre, les perles d'Europe font disparaître l'habitude de se servir de ces colliers primitifs. Il est donc d'une grande importance de se procurer actuellement ces curieux spécimens d'une industrie artistique embryonnaire. De jour en jour, ils deviennent de plus en plus rares et on ne les rencontre guère plus que chez les peuplades qui ne connaissent pas encore les produits européens. Dans toute l'Afrique centrale, les trois quarts des transactions commerciales s'opèrent au moyen de perles que les indigènes échangent afin de pouvoir s'en parer. Chez les noirs comme chez les blancs, les modes changent, et l'habileté de l'Européen consiste à savoir se tenir au courant du goût du jour et même à le provoquer. Telle rassade qui fait fureur aujourd'hui est repoussée demain et encombre les magasins de factorerie, où elle représente une valeur totalement nulle.

Collier en graines de *Trachilobium*.

Collier d'incisives humaines.



Collier en lamelles de dents d'hippopotame.



VUE GÉNÉRALE DU CAMP DE SALAMPU (Kilom. 21)
(D'après une photographie de M. le Dr Étienne.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LES TRAVAUX

Au commencement du mois de juillet 1893, la ligne était terminée et les trains circulaient jusqu'au kilomètre 33 1/2. De ce point au col de Kenge, les travaux pouvaient être considérés comme achevés. A l'heure actuelle, la locomotive arrive jusqu'au marché de Kenge.

La grosse construction étant achevée en deçà de cette station, l'effort des travailleurs a été porté au delà et un camp a été établi au kilomètre 46 1/2. Tous les ponts nécessaires jusqu'au 65e kilomètre se trouvant en Afrique, la Compagnie n'a plus à redouter de longs arrêts dans l'avancement des travaux.

Le 25 mai dernier, la Société évaluait à 1,250 hommes et 35 femmes le chiffre approximatif de ses contingents. Ce chiffre avait été déterminé en prenant pour bases les données fournies par le relevé du personnel noir, établi au 10 avril 1893.

La situation générale du personnel noir au 10 juillet dernier (la dernière que la Compagnie ait reçue), fixe à 1,906 hommes et 49 femmes le nombre total des travailleurs employés sur les chantiers. Cette augmentation considérable des effectifs est due principalement à certains recrutements de travailleurs étrangers, ainsi qu'aux contingents, sans cesse croissants, d'ouvriers indigènes. Sur le steamer *Professor Woermann* a été embarqué, au mois de juillet, un contingent de 160 hommes de la côte. Sur le steamer *Gretchen Bohlen*, 50 ouvriers et manœuvres maçons ont également pris passage pour le Congo.

Enfin, le nombre des travailleurs *indigènes* s'est accru dans des proportions inespérées. Tandis que, le 10 avril, 20 Congomen seulement étaient employés aux travaux, le 10 juillet suivant, c'est-à-dire trois mois plus tard, le nombre total des travailleurs indigènes était de 293 hommes. Ces artisans, qui viennent chaque jour offrir spontanément leurs bras, semblent appelés à rendre, dans un avenir très rapproché, des services signalés sur les chantiers du chemin de fer. Ils montrent assez d'aptitudes à toutes les besognes qui exigent de l'adresse et de la précision; une soixantaine d'entre eux sont déjà employés avec succès à la pose des voies et au montage des ponts, et les nouveaux venus sont très rapidement initiés à ces sortes de travaux.

Ce fait, ainsi que nous le disions dans notre numéro du 10 septembre 1893, est de la plus haute importance au point de vue de l'avenir du chemin de fer. Si les tentatives entreprises actuellement continuent à donner des résultats satisfaisants, nous avons tout lieu de croire que, dans un avenir peu éloigné, la voie approchant de districts de plus en plus peuplés, les travailleurs indigènes constitueront une bonne partie du personnel noir de la Compagnie.

L'augmentation constante du nombre des Congomen permettra bientôt de combler les vides produits par les décès ainsi que les rapatriements, et alors sera définitivement résolue la question des travailleurs qui a causé jusqu'ici tant de préoccupations à la Compagnie. Dès maintenant, cette question n'est plus que secondaire, puisqu'il suffit, pour entretenir les effectifs, de contingents peu importants.

Depuis le mois d'avril, l'état sanitaire du personnel blanc s'est sensiblement amélioré. Il y a eu, toutefois, des exemptions de travail assez nombreuses parmi les ouvriers nouvellement arrivés, et ce, par suite des premières fièvres inhérentes au séjour dans les climats chauds. Quant à l'état sanitaire du personnel noir, il est, depuis plusieurs mois, excellent. Il n'y a presque plus de mortalité et il n'y a, en tout, dans les hôpitaux et infirmeries, que 50 à 60 personnes, ce qui, sur un personnel de plus de 2,000 hommes, n'a rien d'exagéré.

En résumé, l'entreprise poursuit sa marche régulièrement. L'avancement des travaux n'est pas rapide, toutes les prévisions de temps et d'argent en sont renversées, mais il n'y avait pas moyen de faire mieux. Le travail accompli était pénible et a dû être mené à bonne fin au milieu de péripéties inquiétantes. L'année dernière encore, il a été payé à l'imprévu un lourd et pénible tribut.

Depuis quelques mois, la situation est transformée et les progrès de la construction s'en ressentent naturellement beaucoup. Non seulement le personnel noir est actuellement au complet et en bonne santé, mais les effectifs peuvent être facilement maintenus : les recrutements d'entretien sont assurés. On est enfin entré dans la période normale.

La gravure que nous publions, d'après un cliché photographique de M. le Dr Étienne, donne une vue générale du camp de Salampu. Elle a été prise vers le mois de mars dernier. On voit, au centre, les habitations des Européens entourées de tentes; à gauche, les baraquements pour les soldats de la Compagnie auxiliaire; à droite, les huttes des travailleurs noirs.

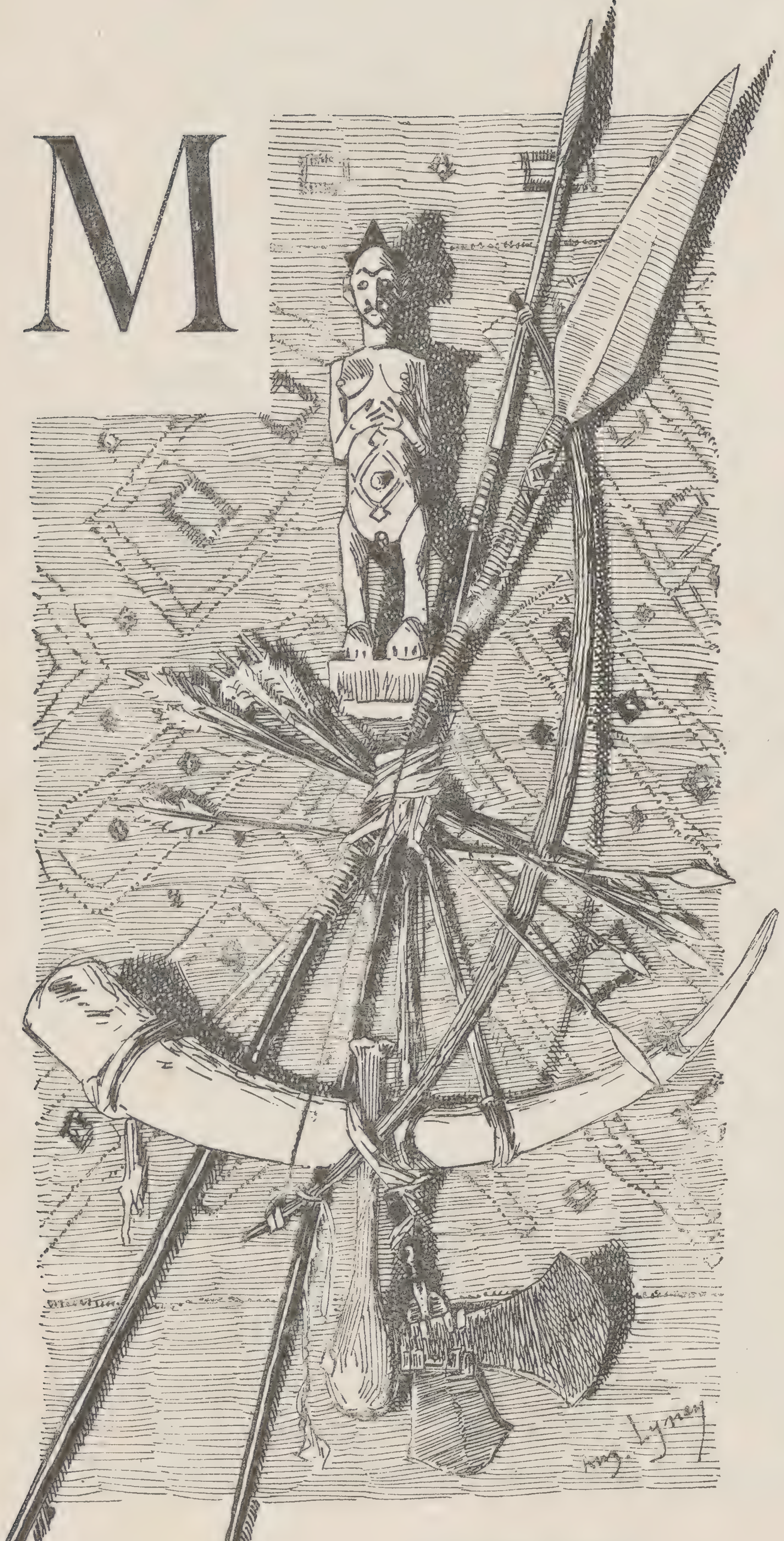
Le camp de Salampu est situé au kilomètre 21.2.50. Il est dominé au nord par le massif de Palaballa.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VII. — DU TANGANIKA A BUNKEIA. (*Suite.*)

Gwena. — L'état politique de la région. — Passage du Luapula.



Trophée d'armes.
Dessin d'Am. Lynen, d'après des objets appartenant à la collection ethnographique de la *Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie.*

9 novembre.

Mes observations personnelles m'ont permis de constater qu'il existe ici peu de chefs africains ayant une originalité propre, sauf peut-être une méthode spéciale de brasser le pombe. Chacun obéit aux inspirations des notables et ne prend que rarement une décision spontanée. Ils se distinguent tous, d'ailleurs, par leur sempiternel bavardage, vantant leur propre force et se moquant de celle des autres. Préparer une guerre de longue main et peser les chances de succès, ce sont là des choses auxquelles nul ne songe. Quand même les hostilités sont ouvertes, on ne prend aucune mesure de défense, et l'ennemi a déjà envahi le village que le chef est encore à boire du pombe avec ses femmes.

L'histoire d'Uleki, le chef qui me suit avec vingt hommes, est bien étrange. Il eut une discussion au Katanga, à cause d'une des femmes favorites de Msiri. Cette femme devint enceinte ; Msiri s'en aperçut et ne tarda pas à découvrir qu'Uleki s'était mêlé de ses affaires. Il envoya des guerriers pour le saisir, mais il parvint à gagner le Lualaba. Chassé de là, il se réfugia au Tanganika. La pauvre femme et son enfant moururent Tout enfant d'une femme de Msiri porte le nom de *Mwanangwa*, c'est-à-dire fils du chef. Il existe, paraît-il, quelques centaines de ces enfants.

10 novembre.

Lombi, un autre chef, est venu me voir et m'apporter des présents en vivres. Kassongomona, bien que je lui eusse donné trois vitambi, ne m'a rien offert. Après force paroles, Lombi a promis de me suivre.

A 10 heures du matin, les notabilités du village sont arrivées. Nous avons eu un chaouri de deux heures. Ils ont promis de se tenir tranquilles et de s'entremettre en pacificateurs entre leurs hommes et les Arabes ou Wangwana. J'ai remis le drapeau de l'Etat à Kassongomona. Le père de celui-ci s'appelait encore Bundala. Son père, grand-père du chef actuel, portait le nom de Kafassia et était contemporain de Kalassa, le père de Msiri, un des premiers Wanyamwezi qui aient visité le Katanga.

De violents orages ont éclaté hier soir. J'ai fait, à ce sujet, d'intéressantes observations : Avant un orage, il se produit un violent courant d'air froid dans les couches inférieures, se dirigeant vers le point où va avoir lieu le phénomène. Celui-ci finissant, le vent change et souffle dans le sens de l'orage, c'est-à-dire que l'orage vient dans un sens contraire à ce courant, qui prend une autre direction dès que les manifestations électriques ont cessé.

Quand on est parvenu à faire comprendre aux hommes qu'il est plus agréable de camper sous bois, loin d'un village, on est bien plus tranquille et sans ennui. A proximité d'un village, on a le désagrément d'avoir, à la porte de sa tente, une foule de curieux parlant haut et riant aux éclats. D'ordinaire, je les chasse, mais aujourd'hui je ne puis le faire, car je dois m'attirer l'amitié de ces gens.

J'ai recueilli, près de Kalolo, un minerai de fer qui est ou bien de l'oligiste spéculaire ou bien du fer magnétique. Il est d'un « gris de fer » foncé, rayé de stries noires, et j'en ai conclu que ce doit être du fer magnétique. L'oligisme spéculaire a des stries de couleur cerise foncée. Si le même minerai est spéculaire (hématite rouge), il est d'une grande valeur, et il en existe d'immenses dépôts au mont Senga.

12 novembre.

Marché pendant 4 heures 30 minutes jusque Gwena, sur le Luapula. A 10 heures, nous sommes arrivés au Lufunzo. Il nous a fallu 2 heures et quart pour passer la colonne sur l'autre rive. La rivière a 46 mètres de large et possède, en ce moment, une profondeur d'un demi-corps d'homme.

Elle se jette dans le Lualaba à environ 8 kilomètres sous Gwena.

Quel spectacle imposant que de voir, à une pareille distance de la mer, ce Luapula si grand, si imposant, si puissant. Il me rappelle ici l'Aruwimi. Devant nous s'élève une haute montagne abrupte, qui plonge ses pieds dans la rivière.

Je m'attends à devoir séjourner cinq jours ici, mais, dès demain, je commencerai le passage de mes hommes. J'attends ici Kafindo et aussi Mpueto, le chef du grand village situé sur le Moëro, et qui désire arborer le drapeau de l'État. Il est allé jusque chez Joubert pour le demander. Tippo-Tip est puissant ici, et son autorité se fait sentir jusque dans l'Itawa. Rumaliza, son lieutenant, est un homme actif et prévoyant.

Le chef Gwena est un Msumba et dépend de Kassongo-mona. Il habite une île au milieu du fleuve, mais il possède des plantations sur cette rive-ci. Je le crois favorable aux blancs, mais, jusqu'ici, il est malaisé de deviner ce que veulent au juste ces Wasumbwa. Je crois, moi, qu'ils voudraient chasser les Arabes avec l'aide des blancs, puis chasser à leur tour ces derniers et garder ainsi pour eux seuls le pays et l'ivoire. Bunkeia est à quinze bonnes étapes d'ici.

13 novembre.

J'ai eu une journée très occupée par mes pourparlers avec Gwena et les autres chefs. J'ai envoyé une députation chez Mpueto, le prier de m'envoyer quelques-uns de ses notables pour écouter ce que j'ai à leur dire. J'ai choisi un bon point de passage du fleuve, en aval de l'île où se trouve bâtie Gwena. Nous transporterons nos hommes jusqu'à une île qui se trouve à cet endroit et, de là, ils le traverseront à gué. De cette île à une autre, il y a deux pieds d'eau et, ensuite, on atterrit sur la terre ferme de la rive gauche. Le lit du fleuve est rocailleux, mais le courant n'est pas fort. Même pour un petit bateau, il faut procéder avec d'extrêmes précautions, de peur de voir des roches aiguës défoncer la coque. Il n'y aurait pas moyen de lancer un steamer sur ce bief. Il est possible qu'en janvier cependant, à l'époque des crues, le régime du fleuve change à cet endroit.

Les crocodiles abondent et les poissons aussi, bien que les naturels ne paraissent pas en attraper beaucoup. A moins de famine, les Wasumbwa, comme beaucoup d'autres membres de la tribu des Wanyamwezi, ne touchent jamais un poisson. Ils le considèrent comme un aliment impropre à la consommation.

Ils ont peur de l'eau, et hier, au passage de la Lufunzo, les porteurs wanyamwezi sont les seuls qui aient laissé tomber leurs charges. En plaine, ce sont d'excellents porteurs, mais sous bois, en montagne, aux passages d'eau, ils n'ont pas la moitié de l'assurance et de l'adresse des Zanzibarites.

Je dois absolument attendre ici des nouvelles des Arabes Kafindo et Uturutu ainsi que de Mpueto.

L'ancien chef de Kiwele, où habite en ce moment Kafindo, s'appelle Lunangwa; il réside en ce moment chez Gwena. C'est un Msanga, ou indigène natif du Garenganze, le pays natal de Msiri. Pendant huit années, il a combattu sous les ordres de Msiri. Ils eurent une dispute, un beau jour, et alors Lunangwa s'enfuit et vint bâtir un village à Kiwele, sur le Lualaba. C'est Kafassia qui fut le premier Msambwa qui pénétra au Katanga. Kalassa le suivit et fit la guerre avec lui. Kalassa était le père de Msiri. Ce dernier, après la mort de son père, chassa Kafassia du pays et devint ainsi le chef unique de toute la région. On voit que Msiri n'a pas honte à faire la guerre même à ses compatriotes venus avec lui de l'Ushirambo dans l'Unyamwezi.

Mpueto et Gwena sont en mauvais termes. Le premier est un Mwembwa et déteste les Wasumbwa. Il y a quelque temps, il envoya, pendant la nuit, deux canots attaquer Gwena. Les villageois s'en aperçurent par le bruit que faisaient les pagaies en frappant l'eau. Ils tirèrent deux coups de fusil dans l'obscurité, et les canotiers en furent tellement émus, qu'ils firent chavirer leurs embarcations et que dix-huit d'entre eux périrent. Mpueto est plus fort que Gwena et a fait alliance avec Kafindo le Belutchi.

Les vivres sont chers et rares. Devant nous, il y a un pori de cinq jours, c'est-à-dire cinq jours de forêts sans ravitaillement!

Ah! si je pouvais savoir où est Delcommune!

14 novembre.

Village de Gwena, rivière Lualaba, latitude 8° 09' 10" sud, longitude 29° 09' est.

Voici six mois que j'ai quitté l'Angleterre, et je me trouve aux abords du royaume de Msiri. Nous avons fait de dur et bon ouvrage pendant ce temps, et il est à espérer que celui-ci sera fécond en heureux et durables résultats. J'attends ici le retour de nos courriers de chez Kafindo et de chez Mpueto.

J'ai envoyé ce matin mes *tarishi* ou courriers à Msiri. Leur escorte est sous les ordres de Massundi, un de mes chefs les plus intelligents, et se compose de cinq Zanzibarites, d'un chef (Mlezi), de trois hommes de chez Gwena et d'une foule de femmes et d'enfants qui vont rejoindre leurs foyers, près de Bunkeia. J'envoie à Msiri 1 jora d'étoffe Buftah, 1 jora de vitambi rouge et 1 de vitambi jaune, 8 yards de soie bleue et or, un châle tissé d'or et d'argent d'une valeur de 10 livres sterling. En tout, il y a là pour une valeur de 140 livres sterling.

Je suis extrêmement impatient de connaître la réponse de Msiri. S'il y a des blancs en ce moment au Katanga, il est impossible de dire si elle sera favorable ou non à notre expédition.

Prenant avec moi une douzaine d'hommes, j'ai passé le fleuve et j'ai préparé un emplacement pour notre prochain campement. J'ai fait enlever toutes les broussailles aux points de passage. Nous avons eu une journée bien remplie, consacrée à la réfection de nos charges, etc.

Je ne parviens pas à obtenir une réponse satisfaisante de Gwena, au sujet des porteurs; il m'en faut au moins vingt.

Deux hommes de chez Kipiriperi, le Mgwana de Kirando, sont arrivés aujourd'hui, venant de chez Mpueto. Ils disent qu'il y a deux caravanes de blancs dans le voisinage de Mpueto. La première bâtit une station à Maputa, à une journée au sud du Moëro; la seconde vient bâtir sur le Moëro. Je crois que le but réel de cette dernière est de se rendre chez Msiri.

L'altitude du Lualaba est ici de 898 mètres. Le cours d'eau qui coule vis-à-vis du camp, c'est-à-dire la branche principale, est large de 145 à 163 mètres. La largeur totale, comprenant toutes les branches, est de 345 mètres. La moyenne de la vitesse du courant est de 2 kilomètres et demi à 2 kilomètres à l'heure. Le Lufunzo se jette dans le fleuve à 546 ou 728 mètres en amont du camp.

C'est, au moment de son entrée, un cours d'eau profond et tranquille. Les indigènes, à cette époque de l'année, peuvent traverser le fleuve à 800 mètres plus bas que l'endroit où nous sommes. Pendant les crues, le niveau de la rivière monte de 1 mètre à 1 mètre et demi.

(A continuer.) Cap. Stairs.

LES SINGES ANTHROPOMORPHES DU CONGO

III

Le gorille s'apprivoise d'autant plus facilement qu'il a été pris très jeune, mais la chose n'est plus possible avec un adolescent. La grande difficulté est de l'habituer à un nouveau régime, ce qui ne peut se faire que graduellement; après l'avoir nourri avec des fruits de la forêt, on l'habitue aux fruits cultivés et bientôt il se met à manger tout ce qu'il voit manger par son maître. Falkenstein, se basant sur l'expérience acquise par l'observation des singes en liberté, recommande, en outre, de donner de la viande sous une forme quelconque.

Il résulte de ce qui précède, qu'on ne doit guère songer à embarquer un jeune gorille avant qu'il soit bien habitué à un régime omnivore. J'ai vu à Londres, en 1877, un jeune gorille de trois ou quatre ans qu'on exhibait dans l'établissement des aquariums. Cet animal était fort doux, pas farouche et courait en toute liberté au milieu des visiteurs.

2° *Le chimpanzé* (*Anthropopithecus troglodytes*).

Cet animal est plus petit que le gorille : un vieux mâle mesure 1m50 et la femelle 1 mètre à 1m10. Le pelage est de couleur noire, et les parties nues d'une teinte carnée claire, mais tirant fortement sur le brunâtre.

Le chimpanzé habite également l'Afrique occidentale, mais son aire de dispersion est plus étendue que celle du précédent. Il habite, d'après Hartmann, depuis la latitude des possessions portugaises, à Cachêu, au nord, jusque vers celles de Coanza, au sud; on présume qu'il vit aussi dans l'est, au sud de l'Abyssinie, dans le pays de Djuba; Schweinfurth l'observa dans le pays des Mombuttus, et P. Reichardt et le Dr Böhm en rencontrèrent à l'ouest du Tanganika.

Ces animaux vivent dans les forêts et dans les montagnes et se nourrissent de fruits; mais ils mettent aussi au pillage les plantations des indigènes, et ne paraissent pas non plus dédaigner une nourriture animale. Ils sont plus arboricoles et plus sociables que les gorilles, vivent en famille ou par petites troupes composées de plusieurs familles. Il arrive aussi que des sujets se joignent à des gorilles, comme von Koppenfels l'a constaté, et celui-ci croit même avoir tiré des hybrides résultant du croisement du chimpanzé et du gorille.

Les chimpanzés marchent sur les quatre mains, de la même manière que les gorilles; leur démarche est chancelante, vacillante, et ils sont encore moins capables que ces derniers de se tenir longtemps debout.

Ces quadrumanes mènent également une vie errante. Leurs bandes sont toujours dirigées par le mâle le plus fort, et la force musculaire de celui-ci dépasse celle de l'homme le plus robuste. En cas de danger, le chef de la bande jette un cri d'avertissement, et tous grimpent aussitôt à grands cris au sommet des arbres; acculés ou blessés, ils se défendent courageusement avec les mains et les dents; Brehm dit que dans le cas où le chasseur a tué un membre de la troupe, tous les mâles se précipitent sur lui, et malheur au chasseur s'ils sont nombreux. Ces singes construisent également des nids, mais ils les placent sur des arbres plus forts et à une plus grande hauteur que le gorille; le mâle, d'après von Koppenfels, passe la nuit sur le même arbre, mais au-dessous et très près du nid de sa famille, reposant sur de fortes branches. Le plus grand attachement existe entre les différents membres d'une troupe, et les plus forts défendent toujours les plus faibles. Le mâle aime sa femelle, et celle-ci est pleine de dévouement pour ses petits.

Chimpanzé adulte.

Quelques auteurs admettent plusieurs espèces de chimpanzés, d'autres n'en reconnaissent qu'une seule. L'animal que du Chaillu découvrit dans les forêts au sud de l'équateur (*Anthropopithecus calvus*), est cependant une bonne espèce, qui se caractérise surtout par sa tête complètement chauve et noire. Un sujet de cette espèce a vécu plusieurs années au jardin zoologique de Londres, où je l'ai examiné en 1889; à mon avis, il est bien distinct du chimpanzé ordinaire.

On amène souvent en Europe de jeunes chimpanzés vivants; ce sont de tous les singes ceux qui donnent le plus de satisfaction, car ils n'ont pas les vilains défauts des autres. Ils sont fort intelligents et aimables, comprennent bientôt ce qu'on exige d'eux, et leur douceur les fait aimer de tous ceux qui les approchent. Malheureusement, notre climat ne leur convient pas, et au bout de deux ou trois ans ils meurent généralement de la phtisie. Dans leur patrie, au contraire, ils vivent souvent en domesticité pendant plus de vingt ans.

Dr Alphonse Dubois.

LE LIEUTENANT

LE CLÉMENT DE SAINT-MARCQ

Né à Kain-lez-Tournai, le 4 juin 1860. Lieutenant au 1[er] régiment des chasseurs à cheval.

Premier départ pour le Congo, le 15 juillet 1886. Adjoint à la station de Lukungu. — Commissaire du district des cataractes. — Rentré en Belgique en février 1889. — Deuxième départ le 10 avril 1889. Résident de l'État à Kassongo. — Rentré en septembre 1890.

Au commencement de l'année 1887, après la prise des Falls par les Arabes, le gouvernement de l'État du Congo, informé de la présence de Tippo-Tip à Zanzibar, profita du passage de Stanley dans cette ville pour faire demander au vassal de Saïd-Bargash des explications sur l'attaque de la station.

Stanley, dès son arrivée à la côte orientale, vit Tippo-Tip et reçut de lui l'assurance de sa soumission à l'État du Congo, ainsi que l'expression de ses regrets pour les événements qui s'étaient passés aux Falls en son absence et contrairement à ses instructions.

L'État du Congo, qui à cette époque ne se croyait pas encore en mesure de résister par la force des armes aux agissements arabes dans des régions aussi lointaines, crut qu'il serait de bonne politique d'employer Tippo-Tip à arrêter, par sa propre autorité, les vexations et les razzias de ses coreligionnaires. Il lui offrit donc d'entrer à son service, et le 23 février 1887 fut passée entre Stanley et Hamed-Ben-Mahomed une convention nommant ce dernier commissaire du district des Falls. Par ce contrat, Tippo-Tip s'engageait à faire respecter l'autorité de l'État sur le haut fleuve et sur ses affluents, tant à la station même qu'en amont et qu'en aval jusqu'au confluent de l'Aruwimi.

Ayant ainsi assuré provisoirement la tranquillité de sa province la plus reculée, l'État qui, déjà à cette époque, prévoyait le moment où il devrait renoncer aux services de son vali, s'appliqua à organiser lui-même la défense de son territoire. Deux vastes camps retranchés furent fondés au Congo : le premier, en 1889, à la station de Bazoko, un peu en aval des Stanley-Falls ; le second, en 1890, à Luzambo, sur le haut Sankuru. L'emplacement de ces stations, solidement fortifiées et occupées par une garnison nombreuse, fut choisi de telle façon qu'en cas de révolte dans le bassin du haut fleuve on pût envoyer rapidement des secours vers les points menacés en empruntant, d'une part, la voie du Congo et du Lomami, d'autre part, celle du Kassaï et du Sankuru.

Pendant la dernière campagne contre les Arabes, on a pu se rendre compte des avantages énormes que présente, à ce point de vue, l'immense réseau navigable du haut Congo. On se souvient, en effet, qu'au mois de mai dernier, le lieutenant Chaltin, après avoir remonté le Lomami jusqu'à Bena-Kamba et s'être emparé de Riba-Riba, a réussi à redescendre le cours de la rivière assez rapidement pour se joindre au capitaine Tobback et prendre part avec lui à l'engagement des Stanley-Falls. C'est grâce encore à cet incomparable réseau fluvial, qui sillonne l'État indépendant dans tous les sens, et aux nombreux steamers qui, depuis le Stanley-Pool, pénètrent jusqu'aux confins les plus reculés du territoire, qu'au cours des dernières opérations militaires les instructions ont pu être transmises avec rapidité.

Dhanis, ainsi que nous l'a annoncé un télégramme, est arrivé le 22 avril à Kassongo. Bien que les détails sur cet événement nous fassent encore défaut, il est permis de supposer que le lieutenant n'aura pas rencontré une résistance sérieuse. Kassongo est une ville ouverte dont la prise ne faisait plus de doute après les succès remportés précédemment par notre vaillant compatriote. Déjà, en 1890, l'État du Congo y avait un représentant, M. Le Clément de Saint-Marcq. Cet officier avait déjà rempli pendant trois ans, de 1886 à 1889, les fonctions d'adjoint à Lukungu et de commissaire de district dans la région des cataractes. Lorsque, après un congé de deux mois, il retourna en Afrique, il fut désigné pour aller occuper la capitale du Manyema. Il fut le premier résident de l'État à Kassongo. Dans cette mission difficile et toute de confiance, le lieutenant de Saint-Marcq fit preuve d'un tact rare et d'une grande habileté. Parlant avec facilité le kiswahili, il s'attira la sympathie des principaux chefs de la région et devint l'ami de ces mêmes Arabes qui, trois ans plus tard, devaient mettre à mort ses deux malheureux successeurs, MM. Lippens et De Bruyn. Le lieutenant de Saint-Marcq se préparait à explorer le Manyema. Il se dirigeait avec une caravane arabe vers le lac Landji, quand il tomba subitement malade. Forcé de regagner les Falls, il passa quelque temps dans cette station, espérant toujours pouvoir reprendre son poste à Kassongo ; mais, affaibli par la fièvre, il dut revenir à Léopoldville et s'embarqua pour l'Europe en août 1890.

LES POISSONS ET LA PÊCHE

Au Congo, les nombreuses tribus indigènes qui habitent le long du fleuve et de ses affluents vivent, en grande partie, des produits de la pêche. Bien que la plupart des poissons qui peuplent les rivières de l'Afrique centrale soient encore inconnus, on sait cependant qu'on y rencontre plusieurs variétés aux formes bizarres et aux dimensions énormes.

Beaucoup d'espèces sont armées de dents effilées et se rapprochent de nos brochets, mais la majorité des poissons capturés dans les eaux du Congo, surtout ceux atteignant les plus grandes tailles, appartiennent au genre silure.

Ces silures, qui pèsent parfois jusque 40 kilogrammes, n'ont pas d'écailles apparentes sur le corps; leur peau semble lisse, mais, en réalité, elle est couverte d'écailles imperceptibles. Quelques-uns d'entre eux ont la tête garnie de larges plaques

Pêcheries indigènes des Stanley-Falls. (D'après un cliché de M. De Meuse.)

osseuses qui forment carapace, et rappelent les espèces disparues des temps préhistoriques. Presque toujours, les silures du Congo ont pour premier rayon de la nageoire dorsale et des nageoires pectorales, une longue épine dentelée et mobile qui constitue pour eux une arme défensive des plus redoutables. De grands barbillons, au nombre de quatre ou de six, garnissent leurs lèvres. Ces sortes de tentacules leur servent au toucher et à la capture de leurs proies, qu'ils attirent à eux doucement, à la façon des vermisseaux. Lorsque la victime est à portée de leur gueule, celle-ci s'ouvre démesurément et happe la proie. Le système dentaire des silures est peu développé; ces animaux avalent sans mâcher.

Un poisson qui mérite une mention spéciale parmi tous ceux qui peuplent le bassin du Congo est le malapterme, de la famille des silures. On l'appelle vulgairement poisson électrique. Il se distingue des autres variétés de sa famille par l'absence complète d'épines aux nageoires. Son corps est cylindrique et mou; l'animal tout entier est recouvert d'une peau lisse de couleur grisâtre et mouchetée de petits points noirs. L'organe, ou plutôt la batterie électrique dont ce poisson est pourvu et qui lui sert à la fois à étourdir sa proie ou à se défendre contre ses ennemis, est placée entre la peau et les muscles; elle présente l'apparence d'un tissu cellulaire graisseux, abondamment pourvu de nerfs. Le malapterme, dont la

taille ne dépasse pas 80 centimètres, produit, lorsqu'on l'excite, des décharges électriques très fortes.

M. Fernand De Meuse, se trouvant sur les rives du lac Léopold II, eut un jour l'occasion de capturer dans un filet un malapterme de belle taille. Afin de jouer un mauvais tour au cuisinier, ses hommes apportèrent à ce dernier le poisson pour le faire dépecer Le maître-coq congolais se mit en devoir d'écorcher l'animal, mais à peine son couteau avait-il entamé la peau du silure que celui-ci, développant subitement toute la puissance de sa batterie électrique, envoya à son bourreau une commotion terrible. L'homme, poussant un hurlement de douleur, tomba à la renverse et resta quelque temps étendu par terre, tout ébahi, ne pouvant deviner la cause de la bizarre impression qu'il venait de ressentir.

La chair du malapterme est de qualité inférieure; on en consomme peu et, dans différentes tribus, on l'accuse même de provoquer des éruptions de la peau.

Les anguilliformes sont représentés par quelques gymnotes et surtout par le Lépidosirène intermédiaire, qui est un amphibie à écailles, moitié batracien, moitié poisson. On rencontre également dans les eaux du Congo plusieurs variétés de *perches* et une espèce de *brême*.

Un poisson très curieux est le poisson éléphant, ainsi désigné à cause d'une trompe de 10 à 20 centimètres qui termine sa tête.

Différents procédés de pêche sont employés par les indigènes. Partout où il y a des chutes ou des rapides, les nègres en profitent pour y établir des pièges dans lesquels la force du courant précipite le poisson.

Aux Stanley-Falls, les indigènes ont réussi à garnir la ligne de rocs qui composent la septième cataracte, d'une forêt de pieux, perches, madriers qui, encastrés dans les interstices des rochers et enchevêtrés les uns dans les autres, constituent un véritable échafaudage auquel ils suspendent leurs engins de pêche. De grandes nasses, en forme d'entonnoir, de 3 à 4 mètres de longueur, sont immergées au pied même de la cataracte et sont retenues à l'échafaudage au moyen d'un fort câble en liane. Le poisson vient s'y engouffrer.

Matin et soir, les indigènes, montés dans leurs immenses canots, vont, jusqu'au pied des chutes, vérifier la solidité de leurs engins et, aidés des leurs, juchés au sommet des poteaux, ils retirent à force de bras les nasses et récoltent le poisson ainsi capturé. Les canots employés pour cette opération sont généralement creusés dans le tronc du cotonnier-bombax et atteignent jusqu'à 15 mètres de largeur. Ils sont relevés à l'avant et possèdent à l'arrière une plate-forme où quatre hommes peuvent trouver place. A cause de leur fond plat, ils sont très stables sur l'eau et les indigènes s'en servent avec beaucoup d'habileté.

Ces grands canots sont manœuvrés par trente, quarante et quelquefois soixante pagayeurs qui, debout à bâbord et à tribord, manœuvrent leur embarcation avec le plus grand sang-froid au milieu des rapides et des tourbillons.

Certaines peuplades de pêcheurs sont absolument lacustres : jour et nuit, elles habitent dans d'énormes pirogues longues quelquefois de plus de 25 mètres. Ces embarcations, recouvertes en partie d'une toiture formée au moyen d'herbages, sont leur unique demeure; les indigènes ne descendent à terre que pour sécher leurs filets ou faire l'échange d'une partie de leur pêche contre d'autres produits que leur fournissent les populations de l'intérieur.

Les Wagénia emploient d'énormes filets mesurant de 30 à 40 mètres de longueur sur 2 ou 3 mètres de largeur. Ces filets sont jetés en travers de la rivière. A chacune de leurs extrémités, des pirogues montées d'indigènes les tiennent tendus, et doucement descendent le fil de l'eau. Traînés dans le sens de la hauteur, les filets de l'espèce sont maintenus à la surface par de gros bouchons de bois et la partie inférieure est tendue au moyen de petits tubes en terre cuite qui remplacent le plomb en usage chez nous. Cette pêche s'exécute la nuit ou de grand matin. Le poisson en mouvement, soit qu'il remonte ou descende le fleuve, vient se jeter contre le filet qu'il veut traverser. Sa tête s'engage dans les mailles et, plus il se démène, plus il s'embarrasse dans l'inextricable réseau.

Les indigènes habitant les rives du haut fleuve entre l'Itimbiri et les Falls emploient l'hameçon. Ils pêchent aussi à la trimeuse, qui est une ligne de fond pourvue d'un flotteur en bois ayant la forme d'un patin hollandais. Quand un poisson a mordu à l'appât et que, se sentant pris, il tire sur la ligne, le flotteur se renverse et la partie relevée du flotteur qui émergeait de l'eau y est alors plongée, ce qui avertit le pêcheur d'une capture.

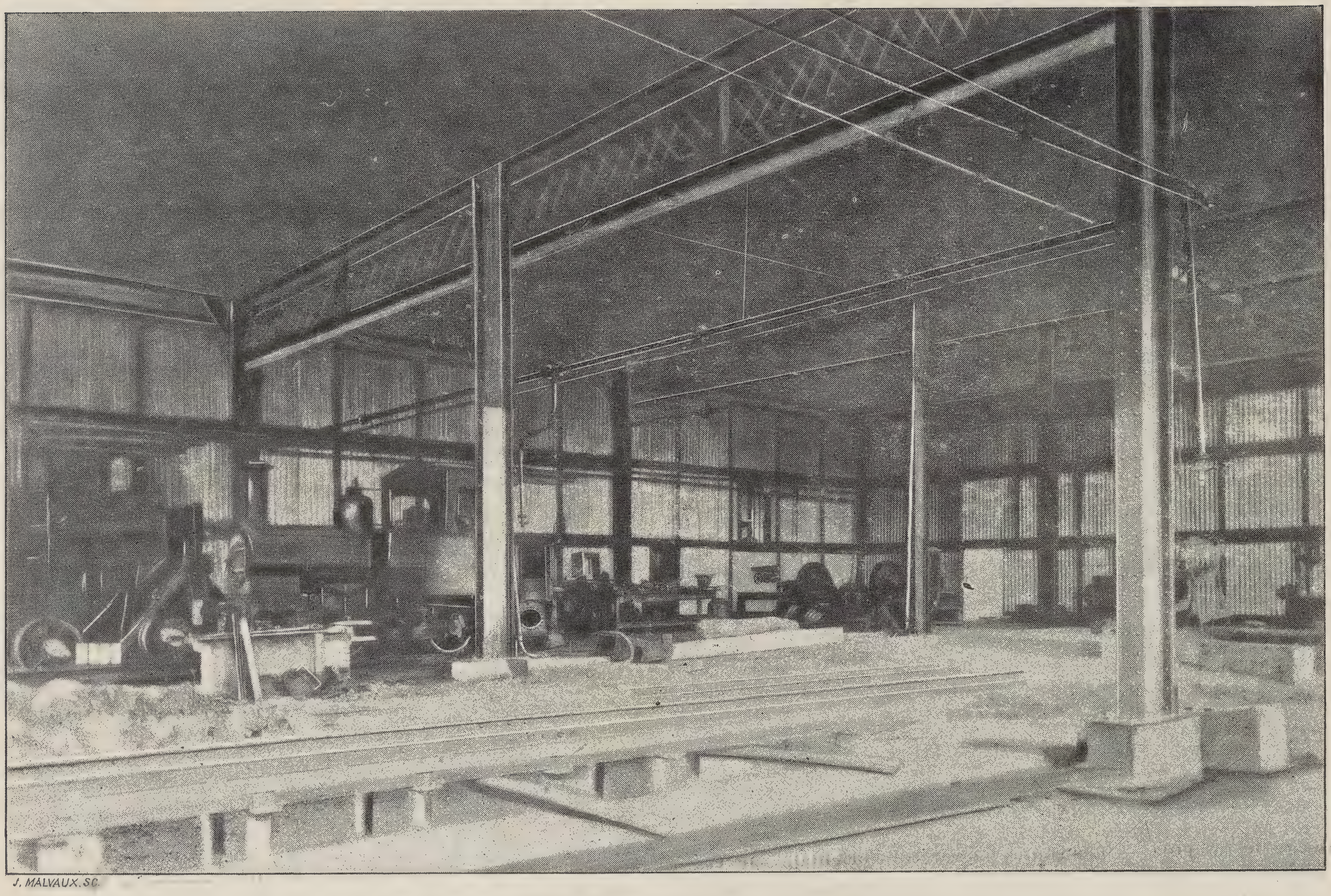
Les populations Bashikinga des rives du Sankuru pêchent avec de grandes seines de plus de 100 mètres de longueur; ces engins nécessitent de 15 à 20 hommes pour les manœuvrer.

Les nasses de fond ou verveux sont généralement employées par toutes les tribus.

Les Ioumba habitant les rives du lac Léopold II se servent de paniers de forme conique qui se ferment au moyen d'une porte tirée par un ressort. Celui-ci est formé d'une baguette recourbée qui se détend lorsque le poisson touche à l'appât. Les mêmes paniers, mais plus petits, sont en usage chez les Zozo, tribu habitant près du haut Kwango; à l'extrémité du panier et à l'entrée de celui-ci est placé un lacet : lorsque le poisson introduit sa tête dans l'ouverture pour prendre l'appât, il est pris par le lacet derrière les ouïes.

Dans plusieurs tribus, on pratique la pêche au poison. Le toxique généralement employé est une légumineuse du genre acacia, la ptéphrosie de Vogel. Les feuilles de cet arbuste sont écrasées, puis mises dans un récipient. Après plusieurs jours de macération dans de l'eau, cette décoction est jetée par les indigènes dans les petits ruisseaux ou dans les mares. Aussitôt que le poisson a absorbé cette substance, il devient malade et flotte à la surface.

En général, la chair de tous les poissons du Congo est excellente et constitue un précieux appoint pour l'alimentation des voyageurs.



J. MALVAUX. SC.

L'atelier de réparation de Matadi. (D'après une photographie de M. l'ingénieur Limmelyn.)

LES ATELIERS DE MATADI

Dans notre numéro du 27 mars 1892, nous avons publié à cette place une vue générale de Matadi, photographiée l'année précédente par M. le capitaine Weyns, et qui montrait, dans son ensemble, la plupart des installations que la Compagnie du chemin de fer possède en cet endroit. Toutes les constructions qui existent à l'heure actuelle ne figuraient pas encore sur cette gravure; d'autres, en assez grand nombre, se trouvant par leur situation en dehors du champ de l'appareil photographique, n'étaient pas représentées. Mais déjà on y voyait l'aspect d'une ville naissante et l'on pouvait se rendre compte de l'effort prodigieux qu'il avait fallu accomplir pour métamorphoser de la sorte une colline aride et nue où, deux années auparavant, l'œil ne rencontrait encore que des affleurements de rochers et quelques maigres broussailles.

Depuis cette époque, bien des progrès ont été réalisés à Matadi. Toutes les installations de la gare sont achevées. Les ateliers du chemin de fer, dont on apercevait déjà les bâtiments sur notre gravure de l'année dernière (p. 60), ont reçu l'outillage qu'ils attendaient et sont, à l'heure actuelle, en pleine activité. Nous en reproduisons aujourd'hui une vue intérieure d'après un cliché que nous devons à l'obligeance de M. l'ingénieur Limmelyn. Cette construction métallique, dont le poids atteint 300,000 kilogrammes et qui couvre une superficie d'environ 2,600 mètres carrés, a été fournie par la société *l'Industrie*, de Louvain.

Elle contient un générateur, une machine à vapeur, un atelier de menuiserie, un atelier d'ajustage et de forge ainsi que plusieurs machines-outils, telles que tour à roues, tour à fileter et à cylindrer, forerie radiale, limeuse, raboteuse, etc. On y a ménagé deux fosses de visite et deux fosses à piquer. Ce vaste hall, qui sert également de remise pour le matériel roulant, renferme 14 voies différentes, d'une longueur totale de 500 mètres et qui sont reliées à celles de la gare par un chariot transbordeur. Grâce à une ventilation bien comprise, et malgré la chaleur intense qui règne le plus souvent à Matadi, le personnel blanc peut y travailler à l'aise.

La plupart des réparations au matériel roulant s'effectuent dans ces ateliers. Au lieu de devoir, à grands frais, expédier en Europe les pièces avariées, on procède, sur place, à leur réfection et on réalise, de la sorte, une sérieuse économie de temps et d'argent.

Indépendamment des services qu'ils rendent à la Compagnie du chemin de fer, les ateliers de Matadi constituent, pour tout le monde au Congo, une installation de première utilité. Déjà, à maintes reprises, on les a vus effectuer, pour certains steamers avariés, des réparations urgentes faute desquelles la marche de ces bateaux eût peut-être été compromise et dans tous les cas considérablement ralentie.

Les rives du Congo près du confluent de la Luvule. (Dessin d'Am. Lynen, d'après un croquis du capitaine Stairs.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VII. — DU TANGANIKA A BUNKEIA. (*Suite.*)

Le passage du Luapula — Les routes vers la côte orientale par Tabora et par le Nyassa. — Chaouri avec les chefs Mpueto et Ngwena. Entrevue avec Kafindo. — La Luvule.

Il y a beaucoup de Wama et de Wamarungu, et aussi quelques Mafipa et Batawa en cet endroit. Le vrai naturel du pays lime ses dents et, en parlant, sa voix monte et descend avec cette intonation particulière aux hommes des forêts du Congo. Le langage de ces *bushmen* causant entre eux ressemble plutôt à l'aboiement d'un chien qu'à toute autre chose, surtout lorsqu'ils s'interpellent d'une rive à l'autre du fleuve, par exemple. Je n'en ai vu que deux chez Ngwena. J'en ai rencontré également deux, d'allures suspectes, qui m'ont semblé pouvoir bien être des cannibales venant de plus bas. Le chef Ngwena a bâti son village sur une île longue et étroite, située à environ 20 mètres de la berge où nous sommes campés. Plus loin et un peu plus haut, est un autre petit village. Sur les deux rives et sur les îles, existent des plantations de mtama blanc, de maïs et de manioc. On voit aussi quelques bananiers, mais ceux-ci n'ont rien de remarquable et sont loin de ressembler aux bananiers du Congo et de l'Aruwimi. Sur la rive occidentale de la rivière, à environ trois quarts de kilomètre derrière Ngwena, s'élèvent des montagnes atteignant jusque 500 mètres au-dessus des eaux, et qui, avec la rivière et la forêt au premier plan, forment un paysage des plus grandioses. Ces montagnes ont des sommets rocheux et constituent toutes, à partir de la base des rochers, une chute de 30 degrés. M. de Bonchamps a fait une esquisse très intéressante de ce paysage.

16 novembre 1891.

Il y a eu une éclipse de lune la nuit dernière; j'ai pu ainsi obtenir une observation exacte de la longitude et j'ai pu déterminer notre position comme étant 29° 6' 45" est de Greenwich. L'altitude de la rivière est ici de 918 mètres. A Nyangwe, le Congo a 434 mètres. Il y a donc une chute de plus de 484 mètres entre ce point et Nyangwe pour une distance qui ne dépasse pas 480 kilomètres. Cela fait une chute de 1 mètre par kilomètre. Cette constatation suffira, je pense, pour démontrer que la plus grande partie de ce Lualaba ou Luvua n'est pas navigable Lualaba est le nom donné à la rivière par les Arabes, qui la confondaient, au début, avec le véritable cours d'eau de ce nom, lequel est situé à près de 300 kilomètres à l'ouest de celle-ci. Les indigènes lui donnent différents noms, mais celui de Luvua est le plus communément employé. Les mots Luvua, Loa, Lua, signifient tous trois rivière ou eau contenue dans des étangs. Presque toutes les rivières de cette partie de l'Afrique portent le préfixe *Lu*. Ainsi, Lualaba, Lumami, Luwile, Lufuko, Lufunzo, Lufira, Luvua, Ludifua. La lettre *r* n'est presque jamais employée par les indigènes de l'ouest du Tanganika; la lettre *l* la remplace.

Quand le caoutchouc deviendra plus rare sur la côte, ce sera ici un endroit privilégié pour s'en procurer et en envoyer par la voie du Nyassa.

J'ai lu pour la troisième fois le *Accross Africa* de Cameron, et j'y ai glané bien des renseignements intéressants.

Le Kamalonda est une rivière dans laquelle se jettent le Lualaba et la Lufira. Le confluent est dans l'Urua, à quinze jours de marche d'ici.

Le papyrus croît en abondance le long des rives, et l'on remarque dans les forêts et sur les berges beaucoup d'arbres qui se trouvent sur les rives du Congo et de l'Aruwimi. Il y a là, poussant côte à côte, des cardamores, des bambous, etc.

Ngwena est un homme bien bâti, mais il est laid, et il porte les longs anneaux d'oreilles des Wassumbwa, ce qui l'enlaidit encore. Il est fort triste des maux d'yeux dont est atteint son

fils, et il m'a demandé de guérir ce dernier pendant mon séjour chez lui. Les deux hommes de Kipirpiri déclarent qu'ils sont absolument certains que la caravane qui traverse en ce moment l'Itama a l'intention de se fixer à Mpueto et d'y construire un poste.

Abdallah-Ben-Suleiman, l'Arabe, a édifié un poste dans l'Itawa et paraît être animé d'intentions amicales envers les Européens. Kapalanga est le chef de Tippula, au nord du Moëro.

15 novembre.

J'ai fait faire à tous les hommes une heure d'exercice au fusil ce matin. Je suis ensuite descendu le Lualaba à bord du *Bluenose* jusqu'au Lufunzo, puis j'ai remonté ce dernier cours d'eau jusqu'aux rapides, parcourant la distance d'un mille. Il a, en moyenne, 50 mètres de large et a une vitesse, à son embouchure, de 3 kilomètres à l'heure; sa profondeur, en son milieu, est de 2 mètres à $2^{m}50$; on n'y constate ni rochers, ni troncs d'arbres morts (snags). J'ai capturé un poisson argenté, ayant une queue semblable à celle du saumon. Le long des berges du Lufunzo, il croît beaucoup de caoutchouc, aussi bien en arbres qu'en lianes. Le fruit de l'arbre à caoutchouc est exquis, quand il est bien mûr, et c'est certes le meilleur des fruits que j'aie goûté dans l'intérieur de l'Afrique.

Ce soir, à 5 heures, Kiboia, un des hommes que j'avais envoyés chez Kafindo, plus bas, sur la rivière, est arrivé au camp. Il avait laissé les autres chez Kafindo, pour attendre la réponse d'Uturutu, qui demeure plus en aval encore, à une distance de deux jours de marche environ. Kafindo m'apprend qu'il va venir me voir après-demain; Uturutu l'accompagnera peut-être. Je les attendrai ici. Kafindo est à trois jours de marche de cet endroit, le long de la rivière, et Uturutu à cinq jours de marche. Kibaia m'apprend que la rivière suit à peu près la direction du nord, jusque tout près de chez Kafindo. Elle est parsemée de rapides et de tourbillons, et n'est pas même navigable pour les canots. Kafindo avait entendu parler de mon arrivée. Il désire aller chez Msiri, soit pour faire du commerce, soit pour se battre.

Vers 7 heures du soir, Msena Feruzi, l'un de ceux que j'avais envoyés au lac Moëro pour arranger les affaires avec le chef Mpueto, est rentré au camp. Mpueto et les chefs sous ses ordres arriveront demain matin. Msena me déclare avoir rencontré les hommes de M. Crawshay, du gouvernement de l'Afrique centrale anglaise, lequel est en train de construire un poste à Rhodesia, chez Kapunto. Il m'apporte une lettre de ce gentleman. Je lui ai répondu ce soir même, et je lui ai transmis des lettres pour l'Europe, en lui recommandant de remettre à nos courriers une lettre me faisant savoir les prix, les conditions, etc., pour les missives que je viendrais à lui transmettre à destination de l'Europe. Je ne pourrai partir avant le 16 ou le 20, au plus tôt.

17 novembre.

Matinée froide et pluvieuse.

J'ai eu tort en disant que la rivière s'élève, pendant la saison des pluies, de 1.2 mètre. Cela est inexact, elle ne s'élève que de 0.6 mètre au-dessus de son niveau de la saison sèche. Les indigènes la traversent en tout temps, pour aller chez Ngwena. Même à l'éqoque des pluies, ils n'ont de l'eau que jusqu'à l'aisselle. Si Kafindo vient ici, j'insisterai pour obtenir une route tranquille et courte au travers du pays jusqu'au Tanganika. Il peut garantir ou non cet état de choses, comme il lui plaît. C'est toujours une seconde corde à mon arc que de rester en communication avec Joubert. Si j'avais su que Khamis Ngoze resterait si longtemps, j'aurais envoyé Bodson à Mpueto avec le drapeau.

Vers 3 heures de l'après-midi, le chef Mpueto a fait son entrée dans mon camp, suivi de 80 hommes armés de fusils, d'arcs, de flèches et de lances. Ils avaient un aspect imposant.

Je les ai invités à s'asseoir devant ma tente et j'ai commencé le chaouri en souhaitant bonne vie et bonne santé à Mpueto. Après une conversation sur des choses usuelles, j'ai entamé notre affaire. Je lui ai dit : Je vous ai fait venir pour que je puisse apaiser la querelle qui existe depuis si longtemps entre votre peuple et Ngwena; afin que la contrée puisse être pacifiée, que les habitants puissent planter leurs champs et couper leurs moissons en paix, et afin que la sécurité de tous soit plus assurée qu'elle ne l'est maintenant. Je sais qu'il y a des motifs pour vous d'en vouloir à Ngwena, mais lui aussi produira tantôt ses griefs contre vous et vos gens. Si vous n'y prenez garde, les Arabes s'empareront de votre pays et le ravageront. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de rester tranquille et de cultiver vos terres en paix. Mpueto répondit par un long discours, où il retraça ses griefs contre Ngwena, mais il finit par dire que la paix valait encore mieux. Je lui promis de lui remettre le drapeau de l'État indépendant du Congo.

Je fis alors venir Ngwena, et mis les deux ennemis en présence. J'adressai, pendant une demi-heure, une allocution à Ngwena, et je lui parlai dans le même sens qu'à Mpueto. Cela fait, je m'adressai publiquement aux deux chefs devant leurs vassaux et leurs principaux sujets. On se réconcilia, extérieurement au moins. Demain matin, les deux chefs recevront le drapeau de l'État. Ceci a été, de loin, le plus intéressant chaouri que j'aie vu depuis longtemps. Les deux chefs sont des hommes intelligents et très jaloux de leurs intérêts. Ils ont assez bien voyagé et sont fort au courant de l'étiquette d'un chaouri.

Mpueto est un homme bien bâti, de $1^{m}76$, ayant la poitrine développée, les bras et le cou bien formés, la tête ronde et ferme, la figure un peu large et un menton volontaire. L'ensemble est agréable. Quand il sourit, ce qui est son habitude, on voit que les dents de la mâchoire supérieure ont été limées, mais que la pointe en est émoussée maintenant. Il peut mettre en ligne beaucoup plus d'hommes que Ngwena, mais celui-ci, en cas de guerre, serait aidé par ses frères Wasumbwa.

Dans tous les chaouri, il y a toujours quelqu'un qui trouble l'ordre en interrompant ou en parlant en même temps que l'un ou l'autre personnage important. Aujourd'hui, un vieillard de l'Urua, gris et édenté, plaçait son mot à tout bout de champ, en dépit des « silence » de la jeunesse. Nous dûmes finir par lui enlever son arc et ses flèches par peur d'un malheur.

La plupart des gens de Mpueto sont des Wawembwa comme lui-même, mais un grand nombre de Warua vivent parmi eux, et, par leurs intrigues, jettent souvent la zizanie dans le pays.

Les arcs que j'ai aperçus étaient bons, terminés par des pointes de fer bien travaillées, et attachées avec des boyaux de gros animaux. Les lances sont grossières. Les fusils représentent l'ordinaire collection hétérogène d'armes de toute sorte.

J'ai envoyé des lettres à Jacques et à Joubert sur le Tanganika.

Les vivres sont rares. Je voudrais bien traverser la rivière et m'enfoncer dans le Sud-Ouest, mais je dois attendre Kafindo et les autres Arabes.

18 novembre.

Mpueto a signé ce matin l'acte de soumission à l'État indépendant. Je lui ai donné le drapeau; quelques askaris vont le hisser sur son village. J'ai également arboré le drapeau chez Ngwena.

Kansalo est parti pour le Tanganika ce matin, avec mes lettres pour Jacques et Joubert. Il y a 5 jours de tarishi depuis Mpueto jusqu'au sud du Tanganika, et 8 jours pour des marchandises. Il y a 20 jours de portage de Mpueto chez Msiri, ce qui fait que je pourrais faire chercher de l'étoffe à Abercorn de chez Msiri et l'obtenir en deux mois. Des tarishi directs iraient à Kasongo, au nord du lac Nyassa, en 12 jours (de Bunkeia à Mpueto) + 7 jours (de Mpueto au Tanganika) + 11 jours (du Tanganika à Kasongo) = 30 jours. De Kasongo jusqu'à la côte, il faut 16 jours, ce qui fait de Bunkeia à la côte par le Nyassa 46 jours. De Bunkeia via Ngwena et Rumbi à la côte, il y a 12 + 7 + 3 + 11 + 28 = 61 jours. Par la route du Nyassa, les lettres sont à Zanzibar en 46 + 5 = 51 jours. Via Tabora en 61 + 2 = 63 jours. Différence en faveur de la route du Nyassa, 12 jours. Le coût par le Nyassa est le quart du coût par Tabora.

19 novembre.

Nous sommes partis de très bonne heure, de sorte que, à 8 h. 30 m. du matin, hommes, boys et charges, tout était passé de l'autre côté du Lualaba. Les bateaux ont splendidement fonctionné. Le *Bluenose* prenait 22 charges de toute sorte, et la *Dorothy* à peu près 16; mais, en serrant un peu, la première embarcation en contiendrait aisément 30 et la seconde 20. Les hommes ont tous passé très rapidement sur dix canots prêtés par Ngwena. J'éprouve de grandes difficultés à me procurer 20 porteurs supplémentaires; mais, d'une façon ou de l'autre, il faut absolument que je parte demain.

Je suis fatigué d'attendre ces paresseux Belutchis, qui s'imaginent qu'un blanc marche aussi doucement qu'eux. J'ai constaté le vol de deux boîtes de biscuits de 4 livres chacune, notre réserve pour les moments difficiles. Ce n'est que ce matin que j'ai découvert le larcin, mais je soupçonne l'un de mes hommes, qui a déjà été puni pour d'autres méfaits. Si, dans une expédition comme celle-ci, on n'agit pas immédiatement pour mettre fin au vol, on se trouve bientôt dans une situation très dangereuse. Si on néglige de sévir avec énergie à l'égard des coupables, la discipline s'en va en même temps que les marchandises. Nous établissons ici notre premier camp dans le pays de Msiri. Celui-ci prétend que ses droits s'étendent jusqu'au Lualaba.

A 2 heures de l'après-midi, on me signale l'arrivée de Kafindo avec une suite de 50 personnes. Je l'installe sous une tente et je lui fais donner du café et des vivres. Je lui ai envoyé une chèvre grasse, quatre porcs, six couteaux de boucher, quatre paires de ciseaux, un jora de vitambi rouge, un de kangu brun, deux boîtes de tabac à priser d'Écosse, environ trois cents épingles et une montre de 30 shillings. J'ai reçu en échange une chèvre, une charge de riz et un régime de banane et, en outre, six poules.

Kafindo me rapporte qu'il y a quelques mois trois blancs ont quitté un endroit situé à l'ouest de l'Urua, pour se rendre chez Msiri. Ils venaient de Nyangwe et doivent, maintenant, être arrivés à destination. C'est là, à n'en pas douter, Delcommune et son expédition. Je voudrais être chez Msiri avant Bia, qui commande une autre expédition venant du nord. Ce serait vraiment dommage d'arriver le dernier. Si je parviens à fixer mon itinéraire, je marcherai le plus rapidement possible jusqu'à la capitale de Msiri. Kafindo est un Belutchi cousin de Shadoli, qui a voyagé avec moi jusque Tabora. Il s'exprime avec franchise, mais on ne peut trop se fier aux dires de ces gens.

Il voudrait me suivre chez Msiri, mais je m'attache à lui faire comprendre qu'il doit attendre encore six ou huit mois. Je tiens beaucoup à ce que la route reste libre sur mes derrières, tout au moins celle de Mpueto.

La récolte de riz de Kafindo n'a pas réussi l'année dernière, et il ne lui reste plus de quoi faire de nouvelles semailles. Je lui ai donné des graines d'oignons. Voici quatre ans que ce chef n'est plus sorti du pays. Il me dit que ses tarishi ne mettent guère plus de 40 jours pour franchir la distance aller et retour d'ici à Tabora. C'est là une allure bien rapide.

20 novembre.

La colonne s'ébranle à 6 heures. Je reste en arrière pour recruter des porteurs indigènes et pour aller saluer Kafindo. Nous effectuons une marche de 3 1/2 heures et nous campons dans la forêt. De Bonchamps a tué un buffle. Gwena m'a prêté 17 porteurs.

21 novembre.

Marché 6 h. 20 m. d'une seule traite et arrivé à midi à la Luvule. Les hommes sont en bonne santé, sauf quelques-uns qui boitent. La Luvule est très à sec en ce moment. C'est une rivière de 10 mètres de large et de 45 centimètres de profondeur. Pendant les pluies, elle débite un grand volume d'eau. Elle prend sa source à l'ouest du Moëro, coule vers le nord et se jette dans le Lualaba entre Mpueto et Ngwena. Pendant son cours, elle passe à environ 9 kilomètres du Moëro. Ici, nous ne sommes qu'à 12 kilomètres et demi du lac. Malgré les pluies de ces derniers temps, les lits des petits cours d'eau sont à sec. Le pays est ondulé, recouvert d'arbres au feuillage vert clair et d'une belle herbe qui n'a encore atteint que 30 centimètres de haut. Je remarque beaucoup de fleurs sauvages qui me sont inconnues. Sous tous les rapports, ce pays diffère du Marunga, mais cette dernière contrée se distingue de l'autre par la richesse de son sol. Les cours d'eau ont un lit argileux et, par-ci par-là, il y a des affleurements d'une pierre agglomérée. En fait de gibier, nous n'avons vu que des buffles, et encore en petit nombre.

Le poison que les Warna mettent sur leurs flèches provient du corps de la vipère. On le mélange avec une sorte de gomme extraite de la graine d'un certain végétal ressemblant à la liane à caoutchouc. Le poison ainsi obtenu est, dit-on, mortel.

Mais un certain nombre d'hommes me disent qu'aucun poison ne peut les tuer, car ils ont fait *dowa*, c'est-à-dire qu'ils ont eu recours à des sorciers qui les protègent contre tout poison. Le poison des flèches a des relations avec la religion ou le fétichisme des Warna, mais la composition en est connue par tous et n'est pas tenue secrète.

Il y a beaucoup de poisson dans la rivière. Les habitants de Mpueto viennent ici pendant la saison des pluies. Ils récoltent de grandes quantités de poissons qu'ils sèchent au-dessus du feu, après les avoir découpés en tranches. Ils les portent ensuite dans les villages des montagnes. Karumba est seulement à une heure d'ici.

(A continuer.) Cap. STAIRS.

LA CANNE A SUCRE

La canne à sucre, d'après certains auteurs, est originaire de l'Inde. On a pu suivre son itinéraire de dispersion vers l'Europe méridionale. Les Arabes l'ont introduite au moyen âge sur les côtes de la Méditerranée. A l'époque de Henri le Navigateur, elle fut transportée à Madère, d'où elle arriva, en 1503, aux Canaries, puis, successivement, aux Antilles et au Brésil, et sans doute aussi sur la côte d'Afrique, si elle ne s'y trouvait pas encore. En 1578, d'après Lopez, les Portugais produisaient déjà beaucoup de sucre à l'île San-Thome, alors, dit-il, que la plante n'y existait pas avant leur arrivée; ce sont eux qui l'y ont introduite. La canne à sucre porte à San-Salvador le nom de *mounu;* chez les Bayanzis, les noms de *monkobo*, *ngombou*, *mosongo;* dans le Roua, le nom de *mionnghé;* au Tanganika, celui de *miwa;* à Zanzibar, *moua*, pluriel *miwa*.

La canne à sucre (*Calamus indicus*) est une plante vivace, croissant par touffes épaisses, dont la tige, atteignant parfois la grosseur du bras et garnie de nœuds, est remplie d'une sève sucrée qui fournit le sucre. Elle a des feuilles longues de 2 à 3 mètres et larges de 3 centimètres, striées avec une nervure moyenne longitudinale.

En Afrique, on la rencontre surtout à l'état cultivé; elle se trouve le plus souvent dans le voisinage des lacs et des rivières du haut fleuve.

Parmi les différentes variétés qui existent au Congo, les plus communes sont la canne violette de Java et la canne jaune de Bourbon.

La plante se développe à merveille dans les défrichements où elle est copieusement arrosée par des canaux d'irrigation.

Elle est cultivée par mainte tribu pour la sève sucrée qu'elle contient et l'on a constaté sa présence sur la plupart des marchés du haut Congo.

En général, c'est pour la mâcher que les indigènes en font des plantations. De même que les habitants de l'Afrique orientale, les Mombuttus et la plupart des habitants des rives du Congo ignoraient, avant l'arrivée des blancs, que l'on pût extraire le sucre de la canne et que celui-ci devînt solide après avoir bouilli. Schweinfurth raconte qu'ayant invité à souper avec lui un chef mombuttu, il lui servit un plat farineux que ce dernier trouva excellent; mais, de tous les produits de la civilisation, celui qui étonna le plus son noble convive, ce fut un morceau de sucre. Il ne comprenait pas comment cette pierre pouvait fondre et avoir la même saveur que le jus d'une plante qu'on cultivait dans son pays. Le sucre, pourtant, attire les indigènes comme des mouches; les nègres le trouvent exquis, battent des mains avec transport quand ils en aperçoivent, l'achètent son pesant d'ivoire, et, s'il en tombe une pincée devant eux, ils avalent une once de terre plutôt que de laisser perdre un atome du délicieux produit.

Chez les tribus du Kassaï, où la culture de la canne à sucre a pris déjà une grande extension, le jus de la plante sert à fabriquer un vin qui est fort apprécié par les indigènes. Cette liqueur se prépare à peu près comme le jus de banane: les cannes sont coupées en morceaux auxquels on enlève l'écorce fibreuse qui les recouvre. Ainsi débarrassées de leur enveloppe extérieure, elles sont écrasées au moyen d'énormes pilons en bois dans d'immenses récipients, où la sève fermente mêlée à une certaine quantité d'eau; puis on transvase le liquide dans des jarres en terre cuite. Le R. P. Merlon raconte qu'il a vu transporter en pirogue jusque quatorze de ces énormes cruches, ce qui représentait plus de dix-huit cents litres de liquide. Cette boisson est, paraît-il, fort bonne à boire : elle a l'apparence de l'eau d'orge et donne au palais qui n'y est pas accoutumé une impression particulière, difficile à rendre, mais à laquelle on se fait rapidement. Continuellement, des flottilles de pirogues descendent le Kassaï, conduites par les Wabumas, qui vont porter le précieux liquide sur les rives du Congo, en amont jusqu'à Bolobo et en aval jusqu'au Stanley-Pool.

La culture de la canne à sucre a été essayée par les blancs dans plusieurs stations; elle a donné les résultats attendus et ce précieux produit ne peut manquer de devenir, un jour, une source de richesses pour l'État du Congo.

Mrs. W. H, BENTLEY

Hendrina-Margo Kloekers, née à Shanghaï le 8 mai 1855, d'un père hollandais, de la province de Groningue (Pays-Bas). Épouse, en 1885, le Rév. W. Holman Bentley, missionnaire baptiste au Congo.

Premier séjour au Congo : Septembre 1886-1889. — Deuxième séjour 1889-mai 1892.

Repartira pour un troisième séjour le 6 décembre 1893.

Un grand nombre de missionnaires protestants se rendent au Congo avec leurs femmes; quelques-uns se marient en Afrique même avec des jeunes dames missionnaires envoyées par les différentes « dénominations » d'Angleterre et d'Amérique. Ces courageuses femmes secondent leurs maris dans leurs efforts pour l'évangélisation et obtiennent des résultats notables. Mrs. Bentley compte au premier rang de cette phalange d'élite.

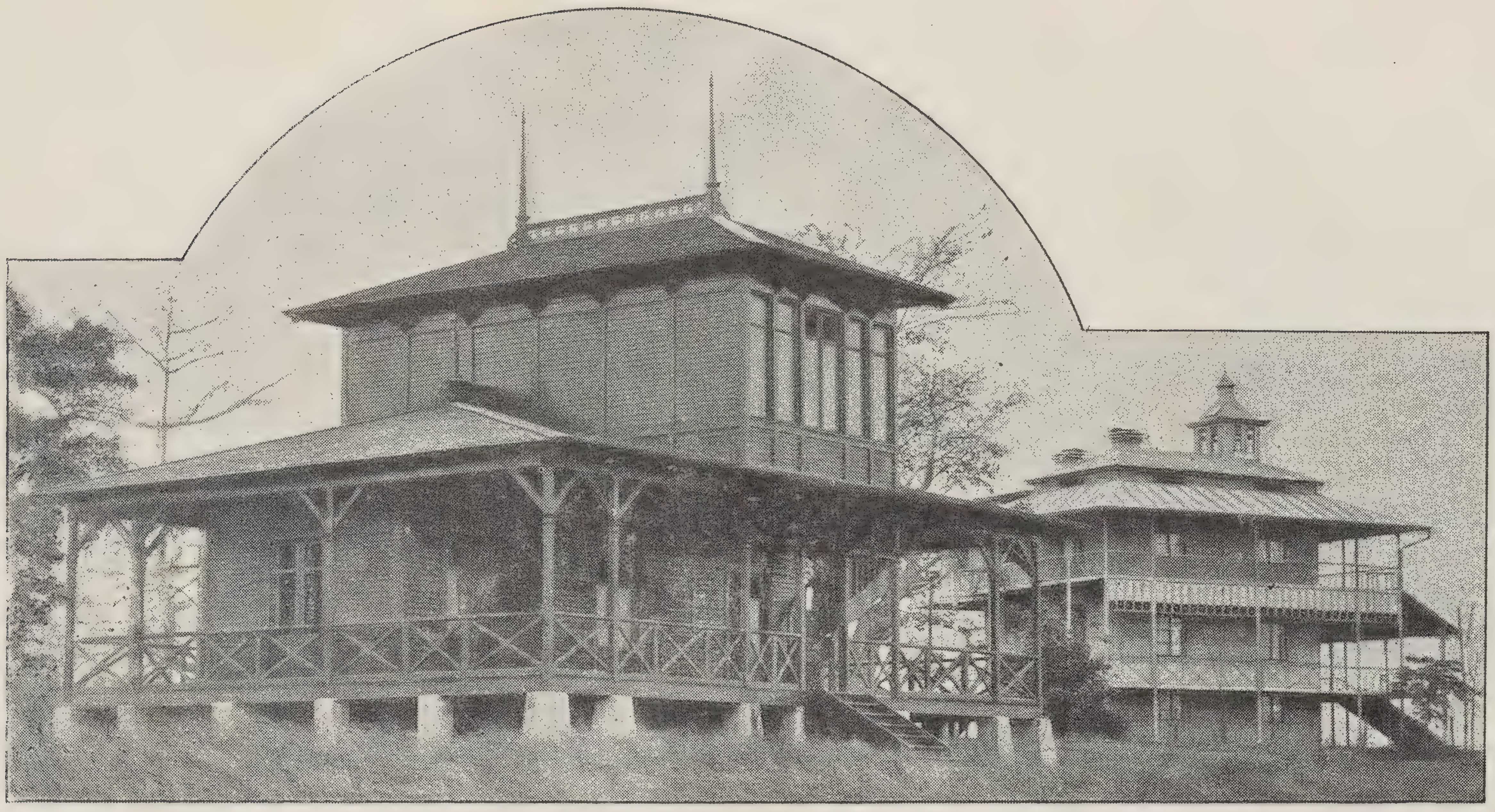
A peine mariée en Angleterre, elle dut servir de secrétaire à son mari, devenu momentanément aveugle et qui se consacrait, à ce moment, à la mise en œuvre d'un dictionnaire et d'une grammaire congolais. Ce fut sa première initiation au labeur de l'évangélisation africaine.

Débarquée au Congo en septembre 1886, elle accompagna presque dès son arrivée le Rév. M. Grenfell et son mari dans l'exploration du Kwango, jusqu'aux chutes de Kingunzi. En février 1887, elle eut un fils à Kinshassa, le premier enfant blanc né sur le haut Congo. Un peu plus tard, elle fit la circumnavigation du lac Mantumba. Ce fut la première voyageuse blanche sur le haut fleuve.

En 1888, elle est à Wathen (Lutete), dans la région des cataractes, où, avec son mari, elle organise un établissement modèle. Pendant un court séjour en Europe, elle avait appris la télégraphie, et en rentrant à la mission elle établit un circuit. L'établissement de Wathen a pour objet de former des employés pour les établissements européens. On y apprend aux enfants à lire, à écrire et à compter en anglais et en français, on leur donne également quelques notions intellectuelles primaires. Mais à part l'école de typographie, on ne leur enseigne pas de travaux manuels. Les typographes de la mission composent et impriment un journal en langue congolaise, et ils forment déjà, paraît-il, des « typos » passables. Aux petites filles, on enseigne les travaux de couture, la lecture et l'écriture.

Le nom de la mission de Wathen est dû à un généreux philanthrope anglais de ce nom, à la munificence duquel les baptistes doivent la construction de leur station. Celle-ci est bâtie en matériaux envoyés d'Angleterre et mis en œuvre par les noirs, sous la direction des missionnaires. Les débuts de l'œuvre furent pénibles et la mortalité relativement élevée, mais depuis, grâce aux installations hygiéniques et au confort qu'on a réussi à faire régner à Wathen, la station est devenue une des plus saines de la région. Elle sert en quelque sorte de sanatorium pour les baptistes du Congo. On y envoie les missionnaires épuisés par les fatigues et le travail dans le haut Congo.

Mrs. Bentley, fille d'un pasteur hollandais, est une femme infatigable et dévouée, dont l'esprit est orné des connaissances les plus variées; elle a habité de longues années les Pays-Bas et a gardé quelque chose de la ténacité, de la persévérance et de la force de caractère de ses compatriotes néerlandais. Elle a la passion de l'Afrique. Elle a traduit en congolais une histoire de la Bible et divers ouvrages pieux. Afin de pouvoir enseigner plus facilement ses élèves, elle a traduit du néerlandais en langue congolaise un traité d'arithmétique fort complet, où se trouvent expliqués non moins de 1,550 problèmes mis à la portée de ses élèves noirs. C'est une femme de grand mérite.

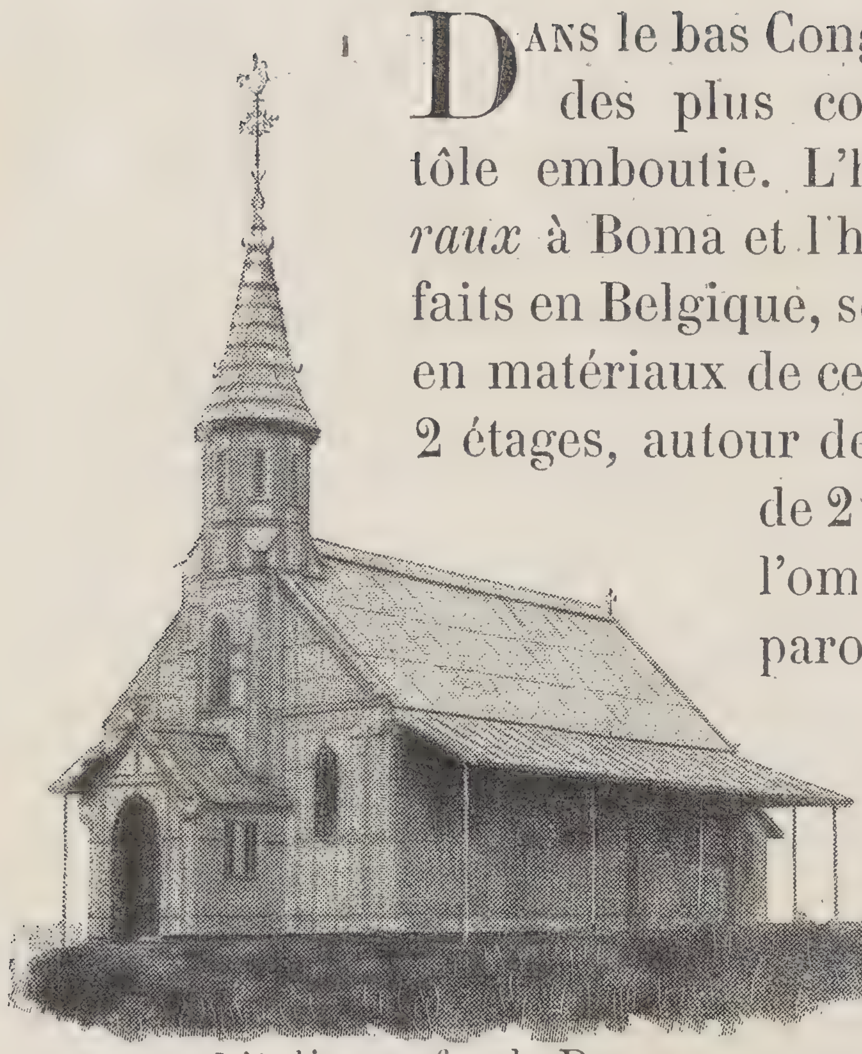


Le presbytère et le pavillon du gouverneur général à Boma. (D'après un cliché de M. De Meuse.)

L'HABITATION EUROPÉENNE

II

Dans le bas Congo, on a édifié des maisons des plus confortables, en fer et en tôle emboutie. L'hôtel des *Magasins généraux* à Boma et l'hôtel-restaurant de Matadi, faits en Belgique, sont entièrement construits en matériaux de ce genre. Le second possède 2 étages, autour desquels court une véranda de 2 mètres de large qui donne l'ombre et la fraîcheur. Les parois de l'hôtel sont doubles, avec un espace libre entre elles, afin de garantir les habitants contre la chaleur et les rayons solaires. Ce bâtiment, qui contient 15 chambres à coucher, est fort fréquenté et des voyageurs affirment qu'on y est aussi bien que dans un hôtel d'Europe.



L'église en fer de Boma.
(D'après un cliché de M. De Meuse.)

L'hôtel de Boma est également établi suivant le système spécial de la Société des Forges d'Aiseau (Belgique). Il est démontable, les murs sont en tôle d'acier à double paroi, embouties et galvanisées, les toitures en tôles ondulées et galvanisées. Il a un rez-de-chaussée surmonté de deux étages, sa profondeur est de 43 mètres sur 52 de largeur et 12 mètres de hauteur. L'hôtel-restaurant de Matadi est sensiblement semblable à ce dernier.

Les maisons et magasins en fer n'existent jusqu'ici que dans le bas Congo, à cause des difficultés de transport. Une erreur de composition nous a fait dire à ce propos, dans notre dernier article, que la maison, en bois du pays, construite par Van Gèle à l'Équateur était en fer. On a toutefois réussi à transporter dans le haut des toits démontables en tôle ondulée pour le couvert des bâtiments de la factorerie centrale de Kinshassa, appartenant à la Société du Haut-Congo.

Le pavillon du gouverneur général à Boma mérite également une description. On peut l'apercevoir à gauche sur notre première gravure.

Les semelles d'assise sur le sol, ainsi que les poutres devant supporter les gîtages des planchers et des étages, sont en fer, avec pièces d'assemblage en fonte aux intersections. Les gîtages des planchers des étages sont en fer. Les planchers des étages et des galeries, en bois de sapin rabotés et languettés. Le pavement du sous-sol est en céramique. Toutes les cloisons tant intérieures qu'extérieures sont en tôles embouties galvanisées de 1 millimètre d'épaisseur à double parois entretoisées par de larges plats également galvanisés.

Les couvertures des toitures, tant du bâtiment principal que des galeries, sont également en tôles embouties galvanisées; elles sont posées sur volige en bois laissant entre elles un coussin d'air. Toutes les portes et les châssis de fenêtres sont en bois de chêne. Cette belle habitation domine le fleuve et permet d'apercevoir les steamers longtemps avant leur arrivée à Boma.

On voit encore à Boma une église, fort élégante de construction, bâtie sur un point culminant, non loin du pavillon du gouverneur. Elle est également construite en fer et en tôle emboutie. Notre seconde gravure montre cette gracieuse construction.

On voit aussi, dans le bas Congo, des chalets en bois qui présentent ce grand avantage de pouvoir facilement se démonter et se transporter à grande distance. Une double toiture

recouvre la construction et une couche d'air frais circule constamment au-dessus du plafond afin d'éviter l'action directe du soleil sur les locaux habités.

Des appareils faciles à manœuvrer permettent aux occupants d'ouvrir et de fermer à volonté les ouvertures ménagées sous le plafond. On peut ainsi renouveler facilement l'atmosphère de l'appartement à toute heure du jour ou de la nuit. Toutes les ouvertures sont garnies de moustiquaires Notre première gravure représente une maison en bois de ce genre: c'est le presbytère de Boma, qu'on voit à droite et qui a été construit en Belgique. A Braine-le-Comte, il s'est créé tout une industrie de constructions de ce genre, grâce aux efforts de M. Lassinat, qui a fourni de nombreux édifices au Congo.

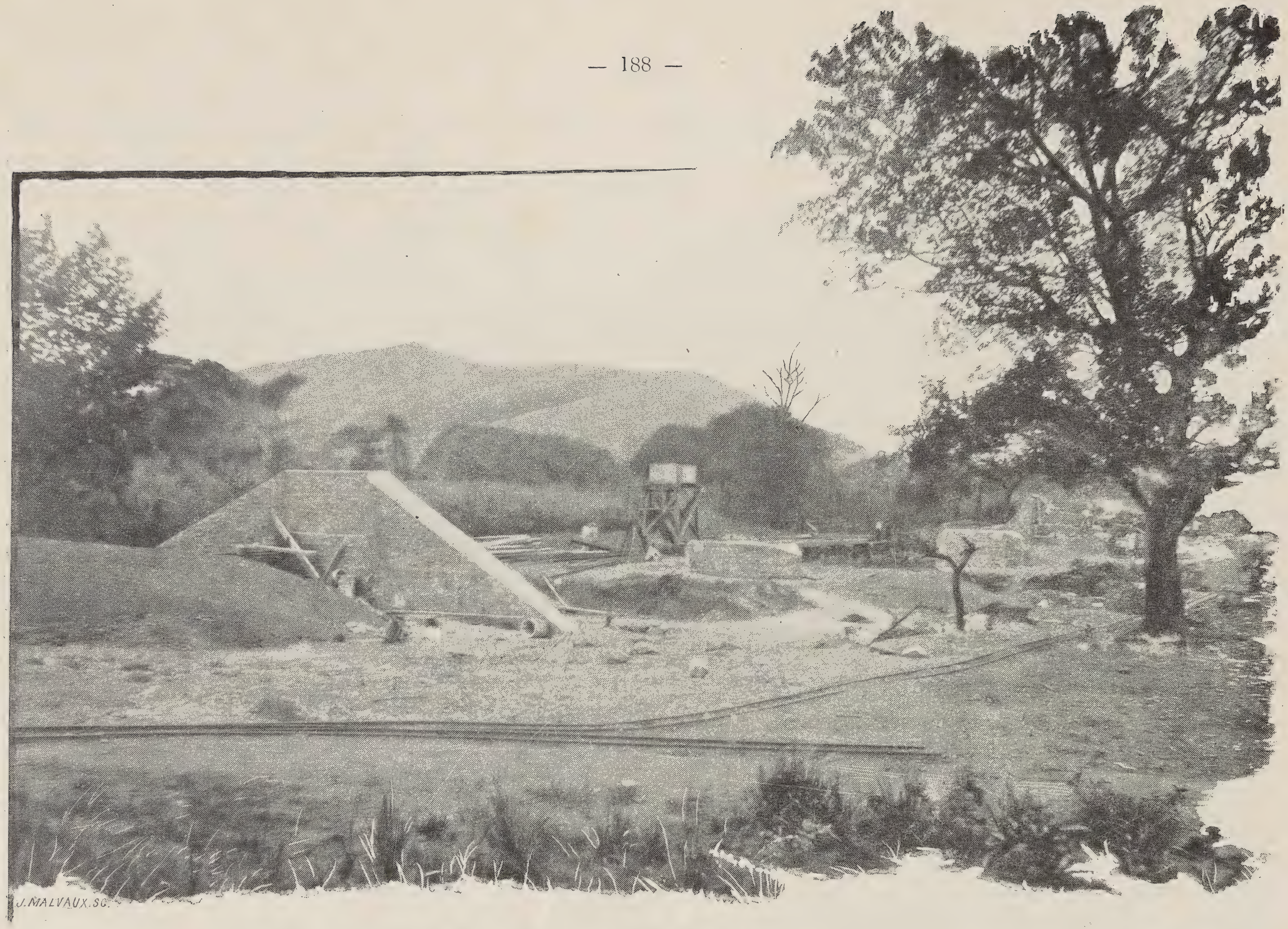
La Compagnie du chemin de fer a fait installer le long de la ligne en construction des maisons spéciales, que l'on « fabrique » au Danemark et qui sont aussi ingénieuses que pratiques. Elles se transportent avec facilité. Sur des blocs de bois entaillés, placés à niveau du sol, de distance en distance, on étend des poutres portant, entaillés, les emplacements pour les montants, et supportant des traverses sur lesquelles on place un plancher. Entre les montants, on juxtapose des cadres faits de toile raide imperméabilisée. Le toit est formé également de cadres de toile imperméabilisée. Au centre du petit édifice, il y a un pilier qui ressort par le milieu du toit. A ce pilier, on attache une toile de tente ordinaire retenue au sol par des câbles. Toute la petite maison est ainsi placée sous un abri en toile, ce qui permet d'éviter les graves inconvénients d'une trop directe exposition au soleil. Quelques perfectionnements apportés par les ingénieurs de la Compagnie à ces utiles bâtiments ont mis ces derniers à même de rendre de grands services au personnel de la construction.

Faut-il encore citer et décrire les autres bâtiments construits au Congo : les hôpitaux, les couvents, les magasins, les casernes, une prison de fer à Boma, les entrepôts, la gare et les hangars de Matadi, les maisons de la douane, de la poste, les usines de Mateba, les fermes de la *Compagnie des Produits*, etc.? L'énumération que nous en faisons prouve les progrès gigantesques de l'occupation européenne dans cette terre, vierge encore il n'y a pas quinze ans.

Dans notre premier article, nous avons décrit la méthode suivie par les Européens dans le haut Congo pour la fabrication des briques. D'abord, on a pétri des adobes ou briques séchées au soleil; puis, avec ces matériaux primitifs, on a construit des fours à cuire les briques. La ville de Babylone, ce monstre bâti des civilisations disparues, était construite en briques séchées au soleil, et les fastes primitifs de la Mésopotamie étaient gravés dans la glaise ainsi pétrie. C'est assez dire que ce vieux cliché, *nil novi sub sole*, est toujours jeune, mais a été singulièrement perfectionné par nous au Congo, car les adobes finissent par fondre sous la pluie et les intempéries, tandis que les briques cuites résistent plus longuement.

A Bangala, ainsi que le montre notre dernière gravure, nos compatriotes se sont inspirés de la terre natale jusque dans leur méthode de construction. Ils ont réussi à fabriquer des briques de couleurs différentes, avec lesquelles ils ont donné à leurs constructions une archaïque et pittoresque apparence. Telle bâtisse de Bangala est en arceaux et en ogive, telle autre donne une vague idée d'une maisonnette Renaissance de Gand ou de Bruges. Avec les seules ressources du pays, les Belges ont taillé poutres et madriers, fabriqué du mortier, des planches, des meubles, des tuiles, des dalles et des briquettes. On peut constater, d'après la vue que nous publions, qu'ils ont même réussi à bâtir des maisons à étage, sans autre secours pour les guider que leur persévérante énergie et cette ingénieuse débrouillardise qui forment un des côtés les plus intéressants du caractère de notre population germano-romane. Nous ne pensons pas qu'il existe nulle part en Afrique, à une telle distance des côtes et sans communication facile avec elles, des édifices aussi parfaits, aussi considérables, relativement, et aussi coquets que les maisons en briques ou en fer de Bangala, de Bazoko, des Falls ou de Luluaburg.

La première maison en briques à étage construite à Bangala.
(D'après un cliché de M. De Meuse.)



Construction du pont de la Kibueza (kilom. 33.250). (D'après un cliché de M. l'ingénieur Limmelyn.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LA KIBUEZA

Après le pont de la Mia, dont nous avons parlé dans notre numéro du 13 août 1893, le premier ouvrage d'art important que rencontre le chemin de fer est le pont de la Kibueza.

La Kibueza n'est pas, à proprement parler, une rivière; pendant cinq mois de l'année, elle est à peu près dépourvue d'eau et ne représente qu'un fond de vallée où viennent déboucher un certain nombre de ravins. A l'époque des études, les ingénieurs l'avaient appelée « Mare aux buffles », à cause de quelques flaques d'eau où ces animaux venaient s'abreuver en grand nombre.

Pour franchir cet obstacle, la Compagnie du chemin de fer avait prévu d'abord un pont en acier de 30 mètres de longueur. Seulement, la dernière saison humide, pendant laquelle les pluies furent particulièrement abondantes, démontra que cette ouverture était insuffisante et l'on décida d'ajouter, à chaque extrémité du pont, une travée supplémentaire de 20 mètres, ce qui porta la longueur totale de l'ouvrage à 70 mètres au lieu de 30. Ce changement apporté au projet primitif n'a rien d'étonnant, si l'on songe aux difficultés que l'on éprouve dans les pays neufs à déterminer exactement le débouché des ouvrages d'art.

Toutes les lignes de chemin de fer qui existent actuellement dans le Sud de l'Afrique ont connu de ces modifications.

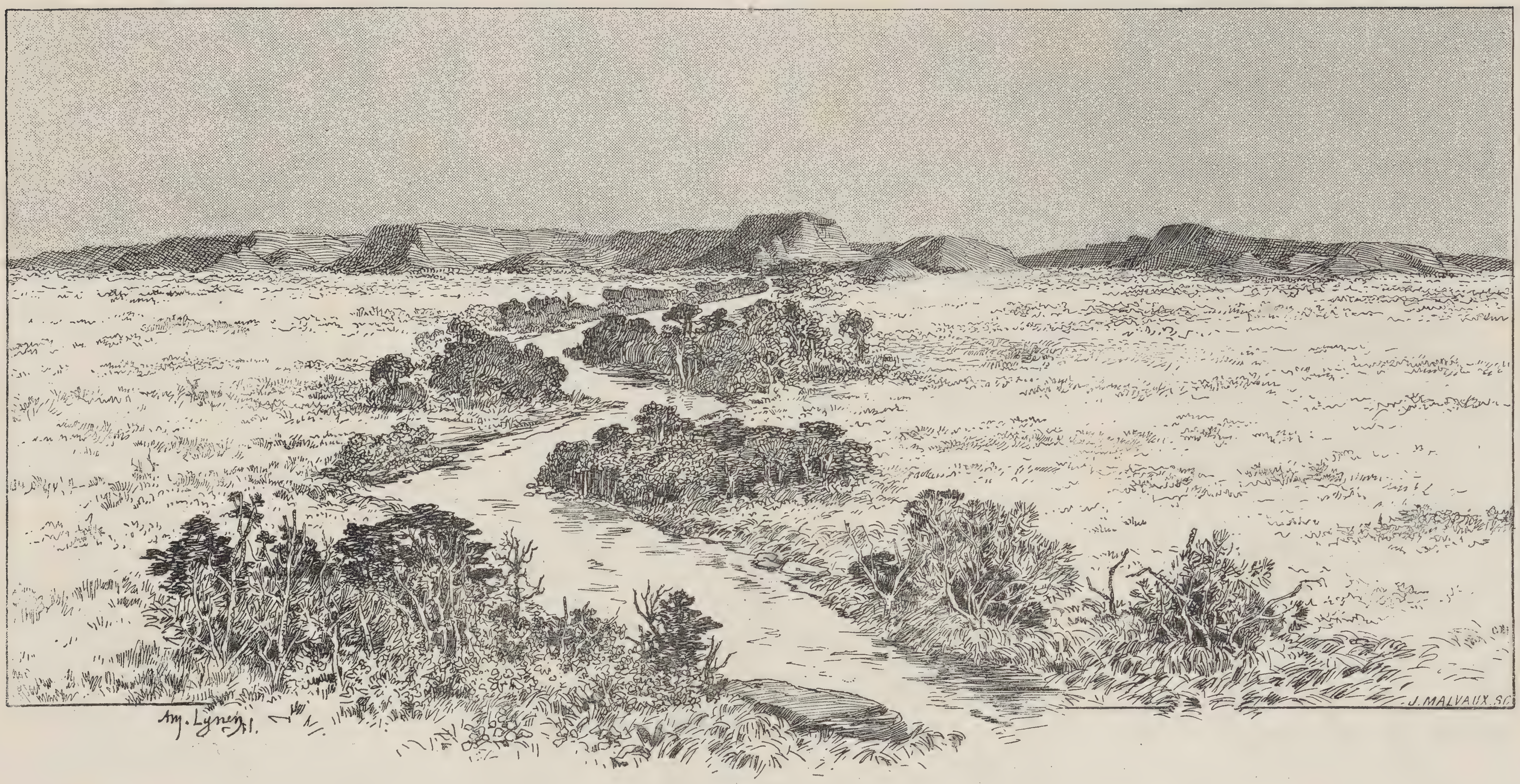
La partie méridionale du continent noir a été, en effet, dénudée par des incendies périodiques de la brousse et des coupes de bois faites sans méthode, lesquelles ont transformé le terrain en une surface dure et imperméable ne permettant pas l'infiltration des eaux.

Au Congo, la nature du terrain dans la région des cataractes a produit les mêmes effets. Les pluies torrentielles qui tombent pendant toute la saison chaude, ne pouvant être absorbées par le sol, se précipitent le long des montagnes en grandes avalanches, et forment au fond des vallées des rivières au cours impétueux dont l'importance varie souvent d'année en année.

Il en résulte que l'on peut difficilement déterminer d'avance et d'une façon précise l'ouverture qu'il convient de donner aux ouvrages d'art exigés pour l'écoulement des eaux. Le pont de la Kibueza nous en fournit la preuve.

Il est à remarquer cependant que les modifications apportées au projet primitif n'occasionneront aucun retard dans l'avancement des travaux. Pour permettre aux trains le passage de la rivière, on a construit, un peu en amont, une passerelle de service en attendant que le pont définitif soit achevé.

Notre gravure représente les maçonneries destinées à recevoir le tablier métallique du pont de la Kibueza. Au premier plan, on aperçoit la voie Decauville servant à amener les matériaux à pied d'œuvre, et dans le fond se profile un château d'eau.



Panorama de la chaîne des Kwandelungu et la rivière Lufoi, vue prise du confluent du Lufoi dans la Lufira.
(Dessin d'Am. Lynen, d'après un croquis.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VII. — DU TANGANIKA A BUNKEIA. (*Suite.*)

La lettre de Msiri. — Les crocodiles. — Visite de M. Legat.

8 décembre.

Voici le texte officiel de la lettre que m'adresse M. Crawford, au nom du grand chef du Katanga :

« De Msidi, chef du Garenganze et du Katanga,

« A l'Anglais, le capitaine Stairs.

« Bunkeia, 24 novembre 1891.

« Vos cinq hommes sont arrivés hier, apportant vos lettres et vos présents.

« Voici les étoffes que j'ai reçues : 1 pièce de toile blanche, 1 pièce de cotonnette blanche ordinaire, et une pièce de même tissu rayé, 1 pièce d'étoffe fine et du ruban de soie rayé. Je serai heureux de vous recevoir dans mon pays et vous ne devez pas mettre de retard à venir droit à ma capitale. Je remarque que vous êtes un Anglais. Cela est bon, car je sais que les Anglais sont des gens sincères. Vous dites que les Wasumbwa et les autres Wanyamwezi sont vos amis. Cela également est bon; ils sont parents avec moi. Moi aussi, je suis un Wanyamwezi. J'ai le désir de transporter ma capitale à Kazembe, sur le Luapula. Je voudrais que vous m'apportiez de Kavunda un bœuf et une vache. Je désire être en bons termes avec vous et je suis heureux d'apprendre que c'est également votre intention.

« Votre ami,

« (S.) Msidi. »

9 décembre.

Ce matin, vers 11 heures, nous avons traversé la Lufira à son confluent avec la Lufua. Le passage s'est effectué en quatre heures, y compris le démontage et le remontage de mes deux bateaux d'acier. Quatre cent quatre-vingts personnes ont été ainsi transportées. Nous avons ensuite bivouaqué dans les plaines de la rive occidentale de la Lufira. Celle-ci possède à ce point de passage 70 mètres de large et 13 mètres de profondeur; ses eaux sont douces, calmes et tranquilles. La Lufua a environ 15 mètres de large et 6^{m}50 de profondeur. Son courant a une vitesse de 1,600 mètres à l'heure. L'altitude de ces cours d'eau varie entre 983 et 990 mètres à l'endroit où nous avons campé. Les plaines présentent un aspect superbe. Elles s'étendent à perte de vue vers le sud-sud-ouest et n'ont de limites qu'à 24 kilomètres au nord-ouest. Les antilopes rouges y forment légion. On y rencontre aussi des buffles, et, incidemment, des éléphants. Les pâturages sont excellents. La Lufira traverse les plaines du nord au sud-ouest, se frayant un lit profond dans un sol riche et rougeâtre. Les poissons y sont nombreux, les crocodiles fréquents, et, sur les bords, des bandes innombrables d'oiseaux aquatiques barbotent et se promènent.

A 12 kilomètres en aval du point où nous campons, la

Lukuruwe se jette dans la Lufira. Plus loin encore, cette dernière fait une chute considérable. A cette époque-ci de l'année, elle roule une grande masse d'eau et présente l'aspect d'un chenal profond de 7 mètres à une distance de 2 mètres de chaque bord.

Nous sommes à 67 kilomètres de chez Msiri, à qui j'envoie en ambassade le chef Mlagarazi. Le pays est peuplé de Wasanga, toujours prêts à combattre Msiri ou ses amis.

10 décembre.

Après cinq heures et demie de marche, nous campons sur la Lukuruwe ou Likulwe, à environ 8 kilomètres en amont de son confluent avec la Lufira. C'est un beau cours d'eau, qui a non moins de 39 à 49 mètres de large, 6 mètres de profondeur, et qui roule des flots, troublés en ce moment par les pluies, à raison de 1,600 mètres à l'heure. Les berges ont 10 mètres de hauteur.

Deux de nos hommes qui maraudaient la nuit ont été saisis par des crocodiles tandis qu'ils traversaient l'eau à la nage.

Les crocodiles sont autrement plus redoutables la nuit que le jour. Pendant la journée, ils s'étendent dans les hautes herbes qui bordent les rivières et les lacs, à l'abri des rayons du soleil, et ne sortent que la nuit. Ils se précipitent alors sur tout ce qui est chair. Quand il fait tranquille, ils aiment à se chauffer au soleil, mais quand il y a du monde, ils se tapissent dans l'herbe. Je crois qu'un crocodile peut nager avec une vitesse de 5 à 6 mètres à la seconde; jamais je n'ai vu fendre l'eau avec une pareille rapidité. Il doit leur être facile d'attraper des poissons à la course.

En temps sec, ces plaines doivent être complètement dénudées. Au-dessus de la chute de la Lufira, nous avons aperçu un nuage de vapeur de plus de 30 mètres de hauteur qui s'élève d'une façon continue au-dessus de la chute. D'après cela, je suppose que cette dernière doit présenter un aspect imposant.

Sans les antilopes que nous abattons par fournées, nous mourrions de faim.

11 décembre.

Arrivés en quatre heures de route au village de Mlagarazi, sur la Lukuruwe. Ce point est marqué Kwamirando sur les cartes, du nom d'un chef habitant dans le voisinage.

A certains endroits, les berges de la Lukuruwe ont 13 mètres de haut, et la rivière glisse tout d'une pièce, comme un flot d'huile, avec, à peine, par-ci par-là une ride à la surface. Elle a 2 mètres de plus qu'en temps sec, et, presque partout, un steamer d'un mètre de tirant d'eau passerait facilement.

Les plantations de Mlagarazi qui sont immenses, seront en mars prochain, quand elles seront mûres, un excellent grenier de ravitaillement.

De nouveaux ambassadeurs ont été envoyés par moi, hier, à Msiri, et aux officiers belges résidant dans le pays. Quels sont-ils?

13 décembre.

Campé dans la plaine après une marche de cinq heures. Nous sommes à 10 kilomètres de Bunkeia.

Un Belge, M. Legat, qui avait reçu une lettre la nuit dernière, est venu me voir. Les nouvelles qu'il m'apporte ne sont guère rassurantes. Les Wasanga se sont insurgés partout contre Msiri, et le vieux potentat est talonné par la crainte de voir les blancs s'unir à eux pour le chasser.

Il se montre ombrageux, exigeant et égoïste dans ses relations avec les blancs. Il cherche à leur soutirer le plus possible, sans rien leur donner en échange. M. Arnot est resté au Bihé et M. Thompson, un autre missionnaire, vient d'arriver. Delcommune, après un séjour de sept jours, a quitté Bunkeia se dirigeant vers Tenke, au sud. On est, depuis lors, sans nouvelles positives de lui. De l'expédition Bia on n'a pas encore de nouvelles quelconques. Les deux Belges qui ont un poste sur la Lufira appartiennent à l'expédition Paul Le Marinel; ils sont ici depuis six mois et ont bâti une station sur la Lufoi, un petit affluent de la Lufira et qui vient de l'est. Leur poste est à environ trois journées de la capitale. Le Marinel, ses adjoints et M. Swan, un missionnaire écossais qui les a suivis, sont repartis pour Luzambo sur le Sankuru.

Il y a en ce moment trois missionnaires chez Msiri. Delcommune a, me paraît-il, l'intention de se diriger vers l'ouest, vers le Lualaba, puis de suivre le cours de cette rivière. Il ignore qu'il n'est plus au service de la *Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie* et qu'il est passé à celui de la Compagnie du Katanga. Les Wasanga déclarent qu'ils ne veulent pas la guerre, mais que leur unique but est d'obtenir la déposition de Msiri, qui se conduit à leur égard comme une brute féroce. M. Legat est au Congo depuis dix ans. Il a servi sous Stanley et possède 40 soldats.

Les missionnaires sont, me semble-t-il, dans une position difficile Msiri les traite fort mal. La famine sévit dans le pays par suite des guerres contre les Wasanga, qui sont les véritables propriétaires du pays.

VIII. — AU KATANGA.

Arrivée à Bunkeia — Mauvaise impression. — Cruauté de Msiri. — La famille du tyran. — Sa capitale. Conduite des missionnaires anglais.

14 décembre.

Par pur esprit de destruction et par avarice, le cruel Msiri a ruiné pour tout un temps une contrée magnifique.

Nous sommes arrivés ce matin à 9 h 40 m. à Bunkeia et nous avons campé à proximité de la capitale. M. Crawford, l'un des missionnaires anglais, est venu à ma rencontre.

Ma première impression au sujet de la ville est mauvaise, mais je m'abstiens en ce moment de porter un jugement trop prompt. Je me borne à une simple remarque : nous avons, de prime abord, reconnu le quartier général de Msiri par les squelettes blanchis fichés au bout de pieux tout autour d'une section de la ville et par une hideuse pyramide de têtes humaines et de mains coupées placée sur une sorte de guéridon rustique à la porte de l'habitation de ce chef.

J'ai longuement causé avec Legat et Crawford tantôt Msiri a été furieux quand il a appris que le premier était venu me voir sans son autorisation, et il s'est mis en tête que cet officier intrigue pour me tourner contre lui. La famine est telle que. offrît-on un trésor, on ne pourrait acheter des vivres : il n'y en a plus. Le bois de chauffage est absent et l'eau est exécrable.

Les missionnaires sont traités par le chef à l'égal d'esclaves noirs : ils ont une peur terrible de lui. Si le roi était déposé, le pays rentrerait aussitôt dans l'ordre, les Wasanga seraient nos amis et l'on pourrait accomplir d'excellentes choses.

Avec l'aide de 150 Boers, les Portugais ont défait et capturé le chef noir du Bihe, qui avait juré de tuer tous les blancs qui lui tomberaient sous la main et qui prélevait de lourds hongos sur les voyageurs. Apprenant ce fait par le marchand portugais Coïmbra, Msiri s'est écrié que jamais un blanc n'oserait se permettre de le ligotter.

Je vois bien que notre premier soin devra être de rechercher une position solide, d'y construire une station et de vivre de viande jusqu'à la moisson prochaine.

Venu le 15 mai, Le Marinel est reparti au commencement de juillet. Delcommune, arrivé le 6 septembre, a parlé haut et ferme à Msiri, puis est reparti le 5 octobre pour le sud après un long séjour dans la station du Lufoi, le poste de Legat. Il est resté une huitaine de jours chez Lukuku, puis est allé vers Tenke via Katanga. Nos courriers sont arrivés ici le 23 novembre. Les fils de Msiri sont Mutanda-Vantu (l'homme qui combat); Chifamina-Chamundu (les deux balles dans le fusil); Chidanika (le vrai fils), lequel a 10 ans; Mafingi, fils de la femme Mahanga, qui s'appelait jadis Chitambo et qui vit au Mkurru.

Mutombo est une femme qui occupe un grand village à l'ouest de Bunkeia; à l'extrême orient de Bunkeia se trouve Muemena, le vieux village. Au nord est Maria, puis plus au nord Chifamina, et à côté de ce dernier Mutanda-Vantu. Le grand village situé au nord-est est Kui-Moloni. A l'entrée de la vallée de la rivière Unkeia, on voit deux villages, dont l'un appartient à Mumoneka, conseiller de Msiri, et l'autre à Muluwavira. Le chef wasanga le plus rapproché parmi ceux en rébellion contre Msiri est Mulawanyama, lequel a été essorillé. Il est établi à deux journées à l'ouest, sur la route du Bihe, sur la route occupée par le chef Basanga qui a saisi le convoi de poudre destiné à Msiri. Le principal conseiller de Msiri est Kasoloka, un Mrima. Les *Mutoni* ou conseillers sont au nombre de cinq : *Mutoni Mumoneka*, *Mutoni Mulawavira*, *Mutoni Kavala* et deux autres.

Les trois missionnaires anglais, en ce moment dans le pays, sont : MM. Crawford, H.-B. Thompson, J.-F. Lane. Le premier est ici depuis un an; le second, depuis quelques mois; le troisième, depuis deux ans. M. Arnot est au Bihe avec M. Faulkner et d'autres. M. Swan est retourné en Europe. Les missionnaires ont construit un poste sur le Lufoi, près de la station de l'État indépendant.

15 decembre.

Hier soir, j'ai obtenu, par mes instances auprès de Crawford, qu'il détermine le senhor Coïmbra, le Portugais, à envoyer à la recherche de Delcommune deux Bihénos, qui informeront l'explorateur de ce qui se passe et le détermineront à revenir en arrière.

La famine est affreuse, nous ne vivons que de viande et de haricots.

J'ai préparé les cadeaux à faire à Msiri pendant notre entrevue de demain Les voici : Deux ballots de draps, un ballot de belles quatités assorties et un ballot de kanikis et joras mélangés; cinq rouleaux de fils de cuivre; des boutons de cuivre; de grandes quantités d'aiguilles et de fils; six paires de ciseaux; six rasoirs; un assortiment de bijoux valant chacun entre 200 et 250 francs; six sabres-baïonnettes, du modèle usité dans la marine; mon propre sabre; une boîte de perles; du tabac à priser; divers bibelots, le tout valant 6,000 francs. Mais je ne me dissimule pas que le chef ne sera pas satisfait : ce qu'il veut, c'est de la poudre. Plus souvent!... Les trois missionnaires sont venus me voir ce matin. Comme nous étions en train de causer, voici qu'un messager vint, de la part de Msiri, déclarer à M. Thompson que les missionnaires ne pourront se rendre demain à leur poste du Lufoi, comme ils en ont l'intention, à moins de payer au chef une pièce de drap.

J'ai incontinent conseillé aux missionnaires d'aller se mettre à l'abri derrière le Lufoi avant que le danger sérieux commence. En conséquence, ils se proposent de partir quand même demain matin. Les missionnaires anglais sont responsables du mépris que montre Msiri à l'égard des blancs. Ils ont montré bien trop de faiblesse et de longanimité; Msiri s'en est avantagé et s'imagine maintenant que tous les blancs sont les mêmes.

Dès maintenant je puis déjà m'apercevoir que les missionnaires vont mettre des bâtons dans nos roues. Cela ne m'empêchera pas de faire tout ce qui m'est humainement possible pour leur venir en aide. Un autre élément de la question, c'est la présence à Bunkeia de deux ou trois conseillers de Msiri, musulmans et gens de la côte. La seule mesure propre à rétablir la paix et la prospérité et de pacifier les Basanga, c'est de déposer Msiri, qui traite ces derniers comme des rien-du-tout.

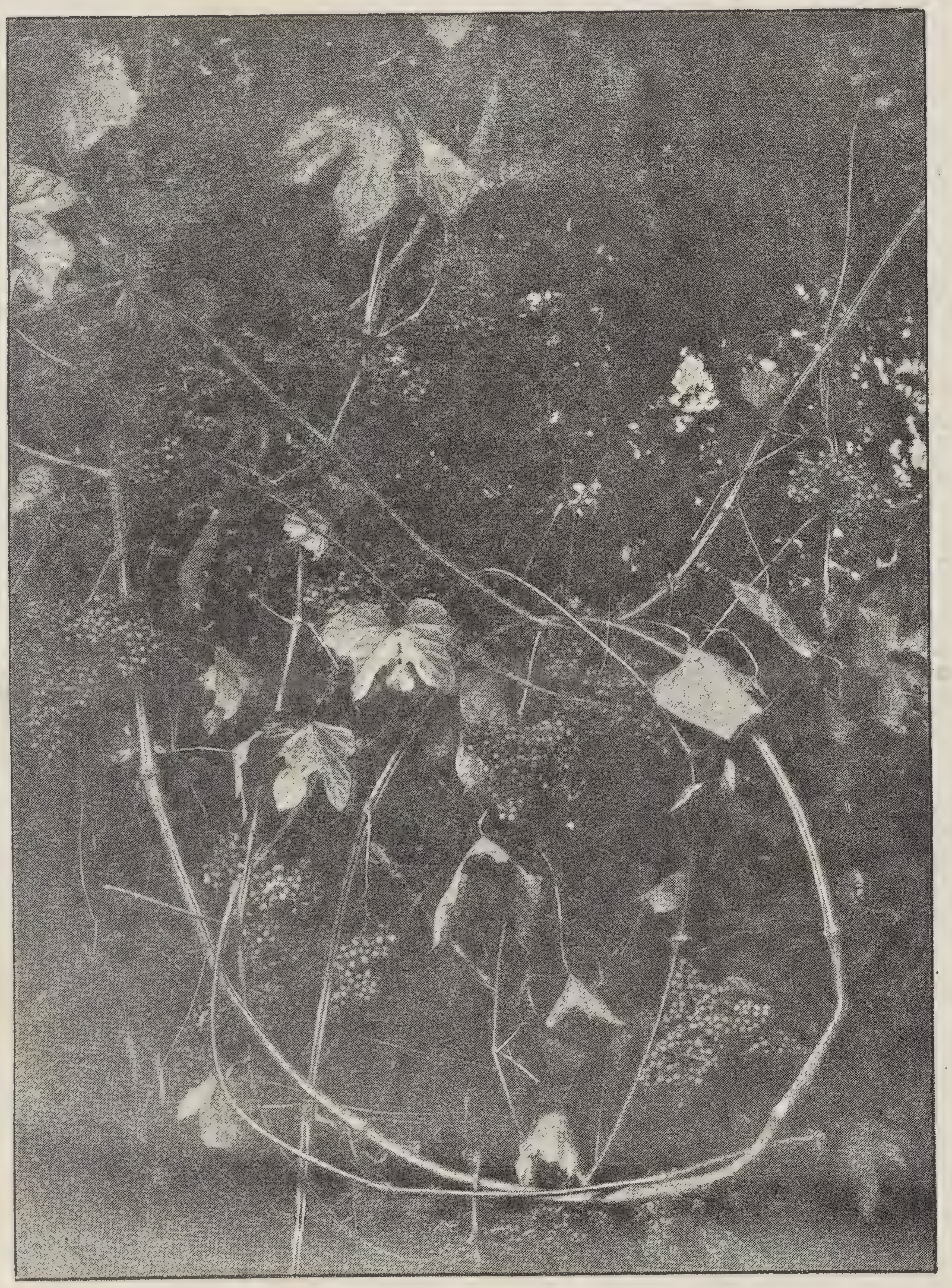
Ah! si le ciel voulait que je pusse communiquer avec Delcommune et combiner avec lui une action commune!

(A continuer.) Cap. Stairs.

Trophée de crânes humains à Bunkeia.

LA VIGNE

C'est le R. P. Merlon qui, le premier, signala en 1886 l'existence de la vigne sur les rives du Kassaï. Depuis lors, cette plante (*Vitis congolensis*) a été retrouvée en différents autres endroits du Congo. Celle du Kassaï a des grains d'une couleur violacée sombre, se pressant en grappes très épaisses, du poids de deux à trois livres. Une grappe, cueillie par le missionnaire, pesait non moins de cinq kilogrammes et demi. Le grain est rond et petit, la chair peu forte : il renferme deux pépins assez gros; le jus ne tache pas. Le goût est celui de notre petit raisin noir, mais acidulé, à cause du manque de culture. La tige est une puissante liane, qui du sol où elle se traîne d'abord, dénudée, grimpe parmi les grands arbres dont le feuillage se confond avec le sien.



La vigne du Kassaï. (D'après un cliché de M. De Meuse.)

Cette vigne croît toujours à l'ombre des forêts, et il n'est pas douteux que par une culture intelligente ce produit indigène s'améliorerait notablement, et, par la greffe avec d'autres vignes, cette plante acquerrait des qualités vinicoles.

Dans le haut Ubangi, les officiers belges et M. Dybowski ont également trouvé la vigne. Il en croît, dans ces parages, de trois espèces. L'une d'entre elles a des feuilles assez petites, cordiformes et rappelant la feuille du reparia : le bois est grêle, les sarments très longs, la grappe, arrondie, ne dépasse pas la grosseur du poing.

La seconde est une plante superbe, extrêmement vigoureuse ; ses sarments ont un pouce de grosseur et les feuilles ont jusqu'à 30 centimètres de diamètre à cinq lobes très profonds, vert foncé sur les deux faces, glabres, avec, inférieurement, les nervures hispides. La pulpe des grains est un peu visqueuse; le fruit a un goût agréable, la plante est extrêmement productive et la fructification est successive. Sur un même sarment, on trouve des grappes absolument mûres et d'autres encore vertes. Les sarments sont en bois mou semi-ligneux, l'écorce est vert foncé flagellée de taches d'un brun noir.

Cette dernière espèce, qui a été décrite par M. J. Dybowski, a des grappes de 30 centimètres de long, de forme conique, à grains semblables à ceux du chasselas rose. Elle croît dans un sol où l'argile se trouve mélangée à un sable siliceux, grossier, ferrugineux. « Il n'est pas douteux pour moi, écrit le voyageur français, que cette vigne donnerait de très beaux rendements. Ce serait là une culture à faire dans la colonie. »

Certaines des vignes du Congo sont absolument ligneuses, d'autres semi-herbacées. Ni au Kassaï ni sur l'Ubangi, les indigènes n'en connaissent la valeur. Sur l'Ubangi, cependant, ils recherchent le fruit, mais n'en font ni boisson ni vin. Des essais de domestication de la vigne du Kassaï se poursuivent dans diverses stations du haut fleuve. On cherche aussi à acclimater des types exotiques, et il ne semble pas douteux que l'on parvienne un jour à fabriquer du vin du Kassaï.

LE VICE-GOUVERNEUR LEDEGANCK

Herman Ledeganck, né le 2 février 1841 à Somerghem (Flandre orientale).
Consul général de Belgique à Batavia et à Cologne. — Nommé vice-gouverneur général de l'État du Congo le 31 janvier 1888. — S'embarque pour Boma le 6 février. — Rentre le 19 mai 1889.
Actuellement consul général chargé d'affaires au Venezuela.

Lorsque l'œuvre de l'*Association internationale du Congo* fit place au nouvel État indépendant du Congo, admis par les puissances du monde civilisé au nombre des pouvoirs souverains, le principal souci du gouvernement fut de choisir des instruments capables de seconder ses vues et d'appliquer ses principes en Afrique. Certes, ce n'était pas là chose facile; il fallait des hommes doués de qualités supérieures, sachant être à la fois prudents et audacieux, énergiques et habiles, et connaissant à fond l'administration. Rien n'existait, pour ainsi dire, tout était à faire et le peu qui avait été accompli était souvent à recommencer. Il fallait que le choix du souverain se portât sur des personnes ayant une expérience consommée.

On songea tout naturellement aux membres de notre corps consulaire. Les consuls de carrière, passant de pays en pays, étudiant les contrées où ils résident, sachant par là même les législations qui les régissent et les diverses méthodes administratives, comptent dans leurs rangs des légistes et des administrateurs distingués. Le premier au dévouement duquel on fit appel fut M. Camille Janssen, consul général de Belgique au Canada.

Nous avons dit ici même (1) les mérites remarquables de l'ex-gouverneur général du Congo, dont l'activité et l'intelligence furent si utiles au bon fonctionnement de l'œuvre naissante.

Lorsqu'il rentra au pays, après son deuxième séjour en Afrique, M. Ledeganck, alors consul général à Cologne, et qui avait eu de brillants états de service comme consul général aux Indes néerlandaises, fut choisi comme chef du gouvernement local au Congo.

En février 1888, le nouveau vice-gouverneur général du Congo se rendit à son poste. Nature loyale, administrateur entendu, le haut fonctionnaire était le *right man in the right place.*

Fils de Ledeganck, le grand poète flamand, le chantre des *Drie Zustersteden*, Herman Ledeganck, nourri aux fécondes et rudes sources de vie de la vieille terre de Flandre, porte en lui les qualités solides de sa race. Esprit droit, profondément juste, il s'attache aux grands côtés des choses, voyant tout, et regardant toujours au delà, comme dans les grandes plaines natales aux horizons sans fin. Il met en tout quelque chose de cette poésie âpre, vigoureuse, si fière et si séduisante, qui a fait la gloire de son nom et qui est comme innée dans son sang. Son séjour au Congo ne fut pas inutile : il y continua les excellentes traditions créées par son prédécesseur.

Serviteur de son pays, travaillant sans cesse à accroître la prospérité et le bonheur de sa patrie, il se souvient des mâles strophes du barde dont il porte le nom, chantant l'industrie nationale :

. . . . . De noeste vlijt
Is nog altijd
Het kenmerk van uw kroost. Aan vriemelende drommen
Verschaft gij 's levens onderhoud,
Het heilig werk, die mijn van goud,
Die in uw luchtkring smookt uit duizend vuurkolommen !
Streefde Albion u voor, Europa's vasteland
Erkent, dat gij de kroon der nijverheid nog spant !.

« L'activité industrieuse est restée le signe distinctif de ta race. A des foules innombrables tu assures toujours l'existence et la vie par le travail saint, cette mine d'or qui se manifeste partout sur tes horizons, en mille colonnes de feu. Si Albion peut-être combat au premier rang, l'Europe continentale reconnaît que c'est toi qui détiens encore le sceptre de l'industrie. »

(1) *Congo illustré*, n° 1, année 1893.

Sous la tente, dans la région des cataractes.

L'HABITATION EUROPÉENNE

Maison de la mission américaine
à Léopoldville
(d'après une photographie de M. De Meuse).

QUAND l'Européen arrive dans un endroit inexploré du Congo, il transporte avec lui sa maison. Certes, elle n'est pas bien compliquée, mais elle est cependant assez confortable... pour une «maison de transport». Quatre nègres suffisent pour convoyer la tente sous laquelle l'explorateur passe de longues nuits et les journées chaudes ou pluvieuses. Elle est pourvue d'un double toit en toile imperméable. Le type le plus généralement adopté est celui d'une tente quadrangulaire, soutenue par un pilier central et que maintiennent solidement des cordes, accrochées aux angles et tendues avec force. A l'intérieur se placent un lit de sangles, une table et une chaise de campagne. Souvent, le coffre du voyageur sert à la fois de table et de siège, et pour lit, il n'a qu'un amas de feuilles et d'herbes sèches, surmonté d'une toile imperméable. C'est le prodrôme de la civilisation qui s'avance.

Quand l'Européen a décidé de s'établir à demeure, il se bâtit une habitation plus ou moins confortable, suivant le plus ou moins d'ingéniosité et de ressources du constructeur. Celui-ci doit être à la fois architecte, charpentier, menuisier, forgeron, bûcheron; par ses efforts incessants, on voit petit à petit s'édifier la maison en torchis. Il commence par faire déblayer et égaliser le terrain qu'il destine au bâtiment projeté. Il mène ensuite ses noirs à la forêt voisine, où il choisit des arbres droits et forts; on les abat et on les équarrit grossièrement. Cette besogne faite, on fiche en terre les maîtresses colonnes du nouvel édifice. On croise entre ces poteaux des perches plus petites qu'on entrelace de branchages flexibles, puis on plaque dans les interstices de l'argile délayée et mélangée d'herbes. Le toit est formé au moyen de feuilles de palmiers. Quand, par chance, l'industrieux blanc a découvert dans les environs une pierre calcaire quelconque, il la fait broyer et cuire, et peut ainsi enduire son « hôtel » d'une peinture à la chaux d'un blanc plus ou moins éclatant qui le défend assez bien contre la chaleur.

Quand on ne possède pas de clous, on les remplace par des liens en écorce d'arbre et en fibres de palmier. Aux charnières et aux verrous, on supplée par un système primitif de gonds et de loquets en bois

Les natifs viennent de partout, de fort loin souvent, admirer ce palais grandiose qui leur arrache de naïves exclamations de surprise. Plus tard, aidés des conseils du blanc, ils imitent sa manière et déjà on voit, autour des stations européennes, des maisonnettes en torchis se bâtir nombreuses, remplaçant l'odieux et puant chimbeck des natifs.

Mais ce qui nécessite encore plus d'ingéniosité de la part du colon, c'est l'aménagement intérieur de sa résidence. Pour plancher, de l'argile battue recouverte parfois de nattes indigènes en fibres végétales. Les cloisons sont faites des parois de caisses désarticulées et les murs sont tendus de cotonnettes multicolores, empruntées à la pacotille de la station nouvelle. Puis on se fabrique des lits, des tables, des chaises. Un petit bâtiment spécial sert de cuisine; on le construit un peu à l'écart, utile précaution contre l'incendie et le graillon; et voilà l'installation de l'Européen achevée.

Il y a deux façons de construire les habitations des Européens à base de clayonnage : le torchis et le « pisé ».

Le torchis est un mélange de terre glaise et de paille gâchés; un mur en pisé est fait avec des gazons découpés en forme de briques et superposés, ou bien encore un mur en argile sèche et damée.

Notre troisième gravure représente la mission protestante américaine de la *Baptist Missionari Union*, à Lukolela (haut Congo), bâtie en torchis.

Coquilhat nous raconte comment était aménagée la maison en fer bâtie par Van Gèle et lui à l'Équateur : « Notre petit palais mesure 21 mètres; les murs latéraux ont 2m40 de hauteur; le faîtage les dépasse de 2m50. Une terrasse, élevée d'un pied au-dessus du sol et revêtue d'argile battue, sert de plancher. Des nattes remplacent les tapis. La maison contient un magasin, une énorme salle à manger et de réception, et cinq chambres, dont trois à la disposition des hôtes qui pourraient nous visiter.

« Les boîtes en fer-blanc ayant renfermé jadis des conserves, sont transformées en lampes à l'huile de palme; les mèches sont formées de chiffons légers. »

Stanley admirait fort « le vaste hôtel » de Van Gèle, « vivant exemple de ce que peut l'activité humaine quand elle est secondée par la bonne volonté. »

Généralement, afin d'éviter l'invasion des insectes et des reptiles, les maisons des Européens, au Congo, sont un peu élevées au-dessus du sol. On évite ainsi l'humidité, et les piliers d'assise sont entourés de goudron, de pétrole ou d'eau, suivant les ressources de la station, dans le but d'empêcher les parasites non ailés de s'introduire chez le blanc.

Dans le bas Congo, de véritables villes se sont déjà édifiées. Matadi et Boma possèdent des édifices définitifs, églises, hôtels, maisons, factoreries, et lorsque le chemin de fer sera construit, on peut prévoir, dès maintenant, que Léopoldville, Bangala, les Falls, Luluaburg, déjà si prospères, prendront un essor considérable pareil à celui, qui nous semble si merveilleux, de ces villes américaines hier inconnues et aujourd'hui populeuses et fécondes.

Mais plus on a et plus on veut avoir, c'est l'humaine nature et la loi du progrès. Le Belge en cherchant l'argile destinée à consolider les murs de son habitation s'est souvenu de l'industrie du pays natal, et l'ambition d'avoir une maison, une vraie maison en argile durcie ou cuite, lui est venue. Le voilà aussitôt qui se met à l'œuvre.

Bâtiments de la mission protestante de Lukolela. (D'après un cliché de M. De Meuse.)

Actuellement, aux Falls, à Bazoko, à l'Équateur, à Bangala, à Léopoldville, à Luluaburg, etc., on a construit des maisons en briques.

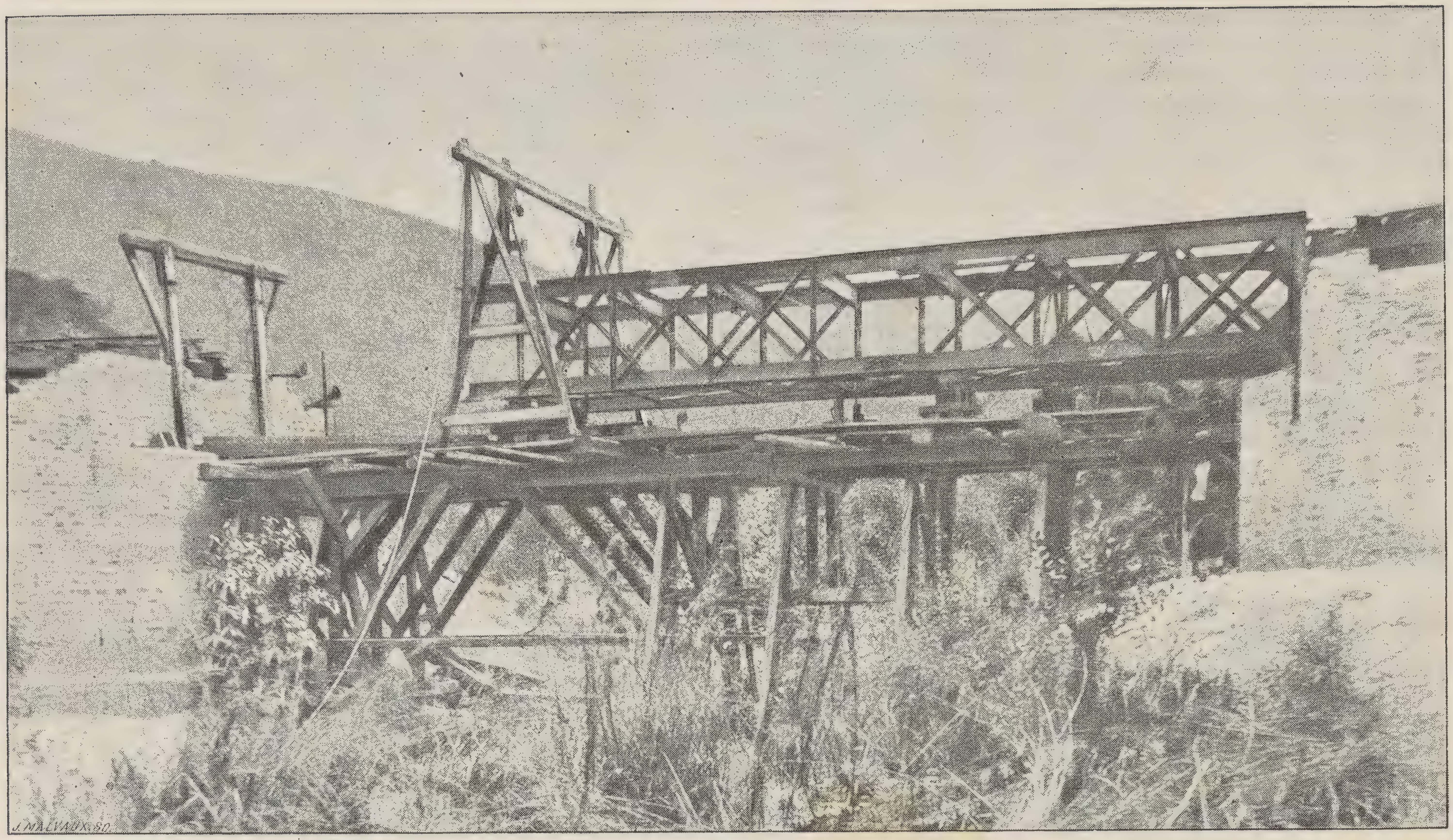
Les commencements ne furent pas faciles, il fallut se livrer à de nombreux essais. L'officier, élevé dans la contemplation de l'art de la stratégie, de la balistique et de la fortification, était un piètre briquetier. Mais, en Afrique, avec du courage, de l'énergie et de la « débrouillardise », on réussit à faire tous les métiers.

Il fallut, au début, pas mal tâtonner. L'argile pure ne convenait pas. On réussit à la mélanger dans une certaine proportion avec de la terre végétale et du sable, et le pétrissage de ce mélange a fourni les premières briques, qui, séchées au soleil, ont servi à la construction d'un four, où, dès lors, s'est opérée la cuisson de toutes les briques nécessaires aux constructions. La station des Bangala se distingue particulièrement de toutes les autres par le cachet européen donné aux bâtiments. L'air et le soleil y pénètrent largement et les habitations réunissent à la fois toutes les conditions de salubrité, de solidité et d'élégance. Elles ont servi de types aux maisons en briques du haut Congo. On a fait mieux encore : on y a construit des maisons en pierres. C'est ce qui est arrivé aux Falls.

Le fleuve, à l'époque de l'étiage, laisse à nu d'immenses blocs de grès rouge, qui, cassés à la masse, ont donné des morceaux de forme plus ou moins régulière, lesquels ont été utilisés pour édifier les principaux bâtiments de la station. Le pétrissage d'un mélange composé d'argile et de terre végétale a formé un mortier très compact et résistant aux pluies presque quotidiennes qui inondent la contrée.

Les moyens de transport venant à se perfectionner, on a fait mieux encore : On a expédié d'Europe des maisons toutes faites en bois, réduites en pièces démontables numérotées, de façon à pouvoir être remontées facilement au Congo. Dans le bas fleuve, il existe de nombreuses maisons de ce genre.

Notre deuxième gravure représente une maison en bois, construite à Léopoldville avec des matériaux du pays par les missionnaires protestants de l'*American Baptist Union*.



Construction du pont de Pondene, kilomètre 17.5. (D'après une photographie de M. l'ingénieur Limmelyn.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE PONT DE PONDENE

Un télégramme arrivé du Congo la semaine dernière nous a annoncé que les terrassements du chemin de fer, très avancés jusqu'au kilomètre 46.5, ont atteint le kilomètre 52, près de la rivière Duisi. La voie avait, le 10 octobre, dépassé Kenge-Lemba et approchait du kilomètre 40.

A l'heure actuelle, toutes les maçonneries du grand pont de la Kimeza — cumulée 35,600 — sont terminées et le montage de la travée centrale du pont de la Kibueza — cumulée 33,250 — est très avancé. Néanmoins, ces deux ouvrages d'art ne pourront être achevés que dans quelque temps; en attendant qu'ils soient prêts, la ligne passe en déviation et franchit ces obstacles au moyen de ponts provisoires.

Au kilomètre 17.5, la passerelle de Pondene, dont nous avons donné une vue dans notre numéro du 9 avril 1893, a été remplacée par un pont définitif en acier mesurant 20 mètres d'ouverture et pesant 22,000 kilogrammes. Au lieu des estacades d'accès, qui mesuraient ensemble une longueur de 34 mètres et que l'on apercevait sur notre gravure précédente (p. 60), deux remblais ont été construits se terminant chacun par une solide culée en maçonnerie, sur laquelle vient s'appuyer le tablier métallique du pont.

La photographie que nous reproduisons en tête de cet article et qui a été prise au mois de juillet dernier montre cet ouvrage d'art encore inachevé. Pour l'assemblage des diverses pièces qui le composent, la Compagnie du chemin de fer a eu recours à un autre système que celui employé précédemment.

Au début de l'entreprise, l'opération du rivetage représentait, pour le montage des ponts, l'une des besognes les plus lentes et les plus onéreuses. On avait bien réussi à former, au Congo, un certain nombre de riveurs indigènes et à diminuer ainsi le prix de la main-d'œuvre; mais il restait toujours la question de temps, que l'on parvenait difficilement à résoudre. C'est alors que la Compagnie du chemin de fer mit à l'essai un système spécial d'assemblage qui consiste à employer, au lieu de rivets, des boulons tournés. Ceux-ci sont chassés à froid dans des trous ayant exactement le même diamètre que le leur. Ils entrent à frottement dur et ne laissent aucun jeu, de telle sorte que l'assemblage est aussi rigide que par le système précédent. Pour éviter le desserrage, on mate les écrous des boulons. Cette méthode a donné, au Congo, les meilleurs résultats. Les ouvriers noirs se sont mis rapidement au courant du nouveau procédé et, actuellement, le montage des principaux ouvrages d'art s'effectue non seulement beaucoup plus vite que par le passé, mais encore dans des conditions d'économie plus grandes.

Indigènes à la rive. (D'après une photographie de M. le capitaine baron de Macar.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VII. — DU TANGANIKA A BUNKEIA. (*Suite.*)

Rouerie d'Uturutu. — Entrevue avec lui et avec Madjid. — Fertilité des vallées de la Luwule et de la Lufira. — Les Warua. Premières nouvelles de Msiri. — Lettre de ce chef.

22 novembre.

Après une courte marche de 2 h. 1/4, nous nous sommes arrêtés près de la Luwule, à l'endroit où cette rivière tourne vers le sud. A 3 heures de l'après-midi, 4 ou 5 hommes d'Uturutu sont arrivés à mon camp, avec l'un de mes hommes, chargés de marchandises. Il me faisait dire qu'il ne serait tranquille que lorsqu'il m'aurait vu, et qu'il faisait force marches pour me rejoindre avant que je sois arrivé chez Msiri. Le fou ! pense-t-il vraiment que je suppose que c'est son désir de me rendre visite qui les amène ici, lui et Kafindo ? Ce qu'il cherche, c'est l'autorisation de me suivre chez Msiri, et cela, je prendrai grand soin qu'il ne fasse pas. En effet, Msiri croirait de suite que nous venons pour le combattre. Kafindo a fait son possible pour essayer d'insinuer dans le trou la pointe du clou. Mais je m'y suis opposé avec décision, j'ai été inébranlable Uturutu est une oie s'il s'imagine que je ne vois pas clair dans son petit jeu. Aucun Arabe ne ferait 9 journées de marche pour le seul plaisir de venir voir un blanc étranger, et de lui dire : « Comment vous portez-vous ? »

S'il le fait quelquefois, c'est pour gagner de l'argent. Dans le cas présent, les Arabes espèrent, grâce au blanc, pouvoir entrer chez Msiri et se procurer son ivoire et ses esclaves.

24 novembre.

A 2 heures, Uturutu est arrivé. Le gibier abonde ; nous avons tiré non moins de 22 antilopes et un buffle ce matin. Les plaines ici sont grandes et fertiles ; malheureusement, elles ne sont pas cultivées. Les antilopes rouges y pullulent. La Luwule coule au milieu de la plaine ; le fond en est vaseux, ce qui rendrait la traversée difficile à l'époque des pluies. Entre la Lufira et le Luapula, il y a, d'après les Arabes, une haute montagne dont la base est couverte de forêts épaisses, mais le sommet en est dénudé et rocailleux. Elle est isolée et, d'après la même source, doit avoir environ 3,000 mètres de hauteur. Elle s'appelle Kilimani, mot qui signifie tout bonnement « emplacement de la montagne » (*Kilima* veut dire *montagne*).

A une heure avancée, Madjid, l'Arabe de Kassenga, est venu à son tour au camp et, jusqu'au milieu de la nuit, lui et Uturutu sont restés avec moi à jaser au-devant de ma tente. Je me suis efforcé de leur démontrer combien il importe qu'ils laissent libre derrière moi la route que je suis J'ai ajouté que si les Arabes veulent rester les amis des blancs, ils doivent laisser les indigènes en paix, afin que ceux-ci puissent en paix faire leurs semailles ; que, nous autres Européens, nous étions fatigués de ces razzias, de ces pilleries, de ces destructions de villages et que, tôt ou tard, nous y mettrions bon ordre. Je leur ai dit que s'ils veulent de l'ivoire, qu'ils le payent comme des honnêtes gens et qu'ils ne le volent pas à de faibles et inoffensifs indigènes, qu'ils obligent ensuite à le transporter jusqu'à Tabora. Ils m'ont répondu qu'ils étaient prêts à m'obéir en tout et à assister les blancs, et Uturutu m'a demandé de lui donner le drapeau de l'État. En toute équité, je ne le pouvais

pas, mais comme je désirais rester bien avec lui, je lui ai dit que Jacques le lui remettrait sans doute et je lui ai donné une lettre pour cet officier.

Madjid n'est qu'un instrument de Kafindo, placé ici comme un coin devant permettre à ce dernier de pénétrer, le cas échéant, dans le royaume de Msiri. Au point de vue stratégique, le poste de Madjid est admirablement situé pour cet objet. Selon moi, Uturutu est loin d'avoir l'entregent, la finesse et l'activité de Kafindo, mais de ces deux hommes c'est, évidemment, Uturutu qui mérite le plus de confiance, bien que tous deux soient des êtres inconstants et insaisissables. Quant à Madjid, je ne me confierais à lui qu'en cas d'inéluctable nécessité.

Kafindo n'a pas demandé le drapeau, mais s'il apprend qu'Uturutu l'a obtenu, en parfait Arabe qu'il est, il le réclamera à son tour. Ces deux hommes sont, du reste, en état de guerre, l'un contre l'autre, en ce moment. J'ai écrit à Jacques de cultiver l'amitié d'Uturutu, pour s'en servir, le cas échéant, contre Kafindo, ce qui rendrait très forte la position du vaillant officier belge.

Nos hommes se sont formidablement empiffrés de viande d'antilope. Il y en avait au delà de 40,000 livres dans le camp.

25 novembre.

Nous avons atteint Kassenga, le poste de Madjid, qui m'a accompagné jusqu'ici. Cette situation est admirablement choisie. En ce moment, tout le monde est en train de semer riz et maïs.

La terre est étonnamment fertile et le gros gibier abonde merveilleusement. Au nord de cette localité, il y a un marais impénétrable et infranchissable qui a cinq journées de long sur deux de large. Il est formé par la Luwule. La terre glaise, propre au clayonnage, abonde.

Le chef indigène de Kassenga et de Iera, qui fait partie de l'Urua et s'étend depuis le Luapula jusqu'à deux journées au sud-ouest de Kimwambula, est un Mrua du nom de Mwepo. Chona, qui demeure à une journée au nord-nord-est, est subordonné à Mwepo, et ce dernier est un sujet de Kafindo, l'Arabe qui émet des prétentions sur tout le Luapula jusqu'au Kamolondo, où commence le territoire d'Uturutu.

Les Warua ne se liment pas, en règle générale, les dents. Ce sont des hommes petits et sales, mais très actifs. La plupart sont extraordinairement habiles à manier l'arc et la lance, et Madjid m'affirme que c'est un fait commun parmi eux que d'abattre à la course, par le jet de la lance, un buffle à une belle distance. Ce Madjid est en train, à force de prolonger son séjour dans le pays, de se convertir en un vrai sauvage. Voici cinq ans qu'il habite le pori. Il fait partie de la caste arabe qui ne se rase ni cheveux ni barbe, et son apparence sauvage me rappelle absolument les illustrations des voyages du capitaine Cook dans les mers du Sud.

Uturutu, Kafindo et Madjid sont fortement endettés envers les Arabes de Tabora. Ces marchands arabes de l'Afrique n'ont rien de la noblesse qu'on attribue aux Arabes de l'Arabie déserte. Ce sont tout bonnement des juifs, et des juifs très pauvres, très obérés, très besogneux. Ils sont loin d'avoir la finesse et le savoir-faire de l'Hindi. Mais, ayant une meilleure constitution physique que celui-ci, ils peuvent vivre à l'intérieur et y accomplir leur néfaste trafic, alors que l'Hindi crèverait à cette tâche comme un rat. Tout ce qu'ils voient, ils ont envie de l'avoir : leurs doigts leur en démangent, l'objet n'eût-il pas la moindre utilité pour eux. Ainsi, Uturutu me voyant écrire, ne se met-il pas à insister pour obtenir de moi des plumes métalliques, objets qui, pour lui, n'ont pas l'ombre d'une utilité, car les Arabes ne se servent pas de ces plumes pour écrire. S'il me les demande, c'est uniquement parce qu'il voit que j'en possède!

Les Arabes sont, du reste, de parfaits mendiants et ne rougissent pas de demander toute sorte de choses. Ils paraissent croire que les blancs sont faits pour les combler de présents et ne leur doivent, en retour, que de maigres cadeaux de rien. J'ai dit à Uturutu que nous étions fatigués, nous autres blancs, de ces « salaoums » arabes, donné avec un « cœur pourri » en échange de cadeaux de valeur, sollicités avec instance.

Je lui ai montré que je voyais clair dans son jeu, et que je savais ce que vaut la parole de l'Arabe qui vous dit : « Le pays est à vous, maître, et non plus à moi maintenant », et qui, en tapinois, vous joue des tours pendables.

Il me répondit : « Il y a Arabe et Arabe; il y en a de bons et il y en a de mauvais; je compte parmi les premiers. »

Je sais à quoi m'en tenir sur ce chapitre!

Les Warua appellent Msiri du nom de Mshidi. C'est une corruption du mot et la façon naturelle de prononcer chez les Waruu, qui sont incapables d'articuler tout mot où entre une *s* ou *r*. Les Wasumbwu, compatriotes du grand chef, prononcent Msiri.

27 novembre.

Arrivés à Chaowela, l'établissement de Kimwambula le Msumbwa, qui consiste en quatre ou cinq agglomérations émergeant parmi les papyrus des tertres élevés. Pays riche, mais déplorablement pauvre en vivres. Oh! cette paresse du nègre à semer même ce qui lui est nécessaire pour subsister!

Le chef est venu me voir accompagné de ses femmes, ornées de leurs plus beaux atours. Elles ont des colliers de perles artistement arrangées et quelques-unes sont vraiment jolies. De prime abord, les femmes noires sont timides et n'osent aborder le blanc. Mais peu à peu, elles s'enhardissent et finissent par se familiariser avec lui. Les maris aiment leurs femmes, mais pas d'un amour au vrai sens du mot, car très souvent ces dernières sont traitées à l'égal de bêtes de somme, comme une « chose » que tout homme doit posséder, à l'égal d'une lance ou d'un fusil. Mais, j'ai pu m'en assurer, la luxure, le vice sont inconnus parmi ces peuples Warua.

Les femmes mariées respectent le lien conjugal, et il est extrêmement rare qu'une jeune fille soit séduite par un gars.

Nous avons fait chasse abondante. Le meilleur gibier d'Afrique est, selon moi, la pintade, puis la caille. La viande de girafe ou de buffle est excellente, mais les antilopes ont une chair sèche, rarement grasse comme celle du zèbre ou de la girafe.

28 novembre.

Nous avons quitté Chaowela ce matin et nous campons sur la Luwule (75 centimètres de profondeur). Kimwambula est venu me harasser de demandes de cadeaux, de talismans « pour tuer l'éléphant ». Je lui ai donné quelques brimborions. Ils sont rarissimes les chefs nègres capables d'offrir quelque chose au blanc sans solliciter un présent en retour, bien plus considérable en valeur! Ce chef ressemble à tous ses confrères; il nous considère comme un entrepôt ambulant, une inépuisable mine d'or; il est impossible de leur enfoncer

dans la tête que toute notre pacotille doit durer plusieurs années, et qu'il est des chefs plus puissants qu'eux qui ont droit à des présents.

Les Warua sont fort braves; ils attaquent de front le lion, le buffle, l'hippopotame à coups de flèches empoisonnées. Ce poison est fort subtil, mais ils connaissent un antidote végétal, qui agit en cas de blessure externe.

J'imagine qu'en cas de blessure interne cet antidote agit par injection.

30 novembre.

Voici deux jours que nous traversons un territoire absolument dévasté et dont les Arabes ont fait disparaître tous les habitants. Pas de vivres; et cependant combien féconde est la terre par ici. Quelle meilleure et plus éloquente preuve de la nécessité de la présence du blanc.

Les noms kiniamwezi des serpents auxquels les indigènes de la région prennent du venin pour empoisonner leurs flèches sont : *Putira* (un serpent d'eau); *Ngossia* (un long serpent); *Fwira* (la vipère).

Il pleut toujours des hallebardes!

1er décembre.

Arrivés à Gera après une splendide marche de 34 kilomètres! En deux jours nous avons accompli 68 kilomètres de marche! C'est superbe!

Gera est un Mrua qui dépend de Niloa, fils de Kafuntwe le Msumbwa.

Dans presque tous les villages, le long de cette route, les chefs sont de Msumbwa (Wanyamwezi) et partout ils comptent parmi les notables et ils sont en guerre contre les Wasanga avec lesquels Msiri est également en lutte.

5 décembre.

Nous avons campé aujourd'hui près de la Ruizi, qui se jette dans la Lufua, puis dans la Lufira. Le sol est d'une richesse merveilleuse, mais les populations sont pauvres et vivent en ce moment des produits des bois en attendant que les moissons mûrissent.

On rencontre de l'huile de palme dans les villages. Elle y est apportée de la vallée de la Lufira en échange de viande et de perles. Selon Livingstone, le palmier à huile ne croît pas en Afrique au-dessus de 900 mètres d'altitude.

On rencontre beaucoup de cuivre travaillé en hampes de lances, haches, etc. Mais nulle part je ne remarque de serpe. Les haches sont petites et bien faites.

J'ai été rejoint par des gens de Msiri Au moment où ils ont quitté le chef, il ne savait rien encore de mon arrivée. Il doit en être autrement maintenant.

Une explosion de poudre, survenue dans la caravane de Le Marinel, a tué me dit-on un blanc et quarante noirs et détruit un nombre considérable de marchandises, étoffes, etc. Il va sans dire que je n'ajoute pas une foi entière à l'exactitude de ces chiffres.

Nous descendons rapidement dans la vallée de la Lufira, et la chaîne de montagnes que nous avions jusqu'ici à notre gauche, soit au sud-est, s'en va maintenant vers le sud, formant les montagnes qui sont à l'est de Bunkeia.

Les Wasanga sont partout soulevés. Ce sont de proches parents des Warua et parlent une langue qui se rapproche de celle de ces derniers. Leurs mœurs se ressemblent également.

6 décembre.

Nous sommes arrivés chez Kafuntwe, au village de Muitomba. J'ai fait cadeau au chef, l'un des plus importants des subordonnés de Msiri, de présents de valeur. A environ 8 kilomètres à l'est-sud-est de Kifuntwe, une branche de la Ruizi se précipite par-dessus un mur rocheux de plus de 50 mètres d'élévation, et on aperçoit de plusieurs kilomètres de distance les reflets soyeux de cette chute majestueuse.

La disette sévit ici, bien que d'immenses étendues de terrains soient mises en semences; mais rien n'est mûr. Heureusement que Bodson a pu abattre quinze antilopes, ce qui nous a donné un surcroît de bien-être.

8 décembre 1891.

Nous avons commencé l'étape en traversant la Lufira à 5 h. 50 m. du matin A 7 h. 10 m., tout le monde avait passé le pont que j'avais fait construire hier. Après une marche de deux heures, nous avons campé dans les plaines avoisinant la rivière, qui se trouve ici à une altitude de 900 mètres.

A 3 heures de l'après-midi, mes courriers, de retour de chez Msiri, sont arrivés au campement. Ils avaient traversé la Lufira par la route de l'est et avaient poussé jusqu'à Kifuntwe, où on leur avait annoncé que j'avais pris la voie de l'ouest. Ils m'apportent une lettre de Msiri, écrite en anglais par M. D. Crawford, missionnaire et collègue de M. Arnot; une autre, en swahili, émanant de Msiri lui-même, et un message personnel de M. Crawford.

Voici à peu près les nouvelles que contiennent ces missives:

Jusqu'au moment où sont arrivés mes tarishi, personne ne se doutait de ma présence dans le pays. Msiri proteste de ses bonnes intentions à mon égard et me prie d'arriver le plus vite possible. Il exprime l'espoir que nous serons amis et me demande deux têtes de bétail.

M. Crawford m'annonce que la famine sévit dans le pays. Depuis neuf mois une lutte de guérilla se poursuit entre Msiri et les Wasanga. Un grand nombre de gens quittent la capitale pendant la nuit et vont se joindre à l'ennemi. La route de Bihé est fermée par les Wasanga et le fils de Msiri s'est rendu au Lualaba pour aider M. Arnot à rentrer à Bunkeia. Le collègue de M. Crawford est M. F. L. Lane. Les missionnaires n'ont aucune provision et vivent d'un façon très frugale. M. Le Marinel est arrivé dans le pays il y a six mois et a obtenu avec beaucoup de difficultés l'autorisation d'y bâtir une station. Il a laissé dans la région deux blancs qui ont élevé un poste à l'est de la Lufira, endroit où les missionnaires ont également leur établissement. Une autre expédition est arrivée du Nord, il y a environ trois semaines et, après un court séjour, s'est rendue dans le sud, à cinq journées de la capitale de Msiri. L'un des membres de cette expédition, Carl Hakansson a été tué au lac Likonia, par les indigènes tandis qu'il dirigeait l'arrière-garde marchant vers le sud.

Msiri songe à quitter le pays et à se rendre à Kazembe sur le lac Moëro. Ce qui le pousse à prendre cette détermination, c'est la famine qui sévit aux alentours, la disette d'eau et les guerres continuelles qu'il a à soutenir contre les Wasanga.

Msiri souhaite ardemment mon arrivée par crainte, je pense, de ses ennemis.

(A continuer.) Cap. Stairs.

LES ANTILOPES

III. — LE WATERBOK (Egoceros ellipsiprymnus)

La famille des antilopes est, nous l'avons déjà dit, fort nombreuse. Un des membres les plus remarquables de cette intéressante famille est le waterbok (*Egoceros ellipsiprymnus*), qu'on rencontre à la frontière sud, à l'est et au nord de l'État du Congo.

Le waterbok est ainsi nommé parce qu'il ne s'éloigne guère des cours d'eau et se jette volontiers à la nage quand il est poursuivi.

La pointe de ses cornes est recourbée en avant. La couleur de son poil est gris-roux ; le front est d'un brun sombre. Au-dessus de chaque œil, on distingue une marque blanche. Sur la croupe, s'étendant le long des cuisses, s'allonge en forme d'ellipse une raie blanche, d'où lui vient son nom scientifique.

Le waterbok ou antilope d'eau.

Les antilopes d'eau vivent en grands troupeaux dans les plaines herbeuses. Quand un pâturage est épuisé, elles se réunissent par troupes nombreuses et émigrent vers d'autres prairies. Elles traversent alors des fleuves ayant souvent 2 kilomètres de largeur, nageant avec beaucoup d'aisance.

La vie chez les waterboks, constituée pour une existence en partie amphibie, est, comme chez tous les animaux aquatiques, beaucoup plus tenace que chez les antilopes qui sont purement terrestres. Livingstone en cite de curieux exemples.

Il compare la dureté de leur vie à celle du chat. Une balle dans le cou leur est généralement fatale, mais le voyageur affirme en avoir vu fréquemment s'éloigner, comme s'ils n'avaient pas eu la moindre blessure, avec deux ou trois balles coniques dans la poitrine ou dans les autres parties du corps. Leurs poumons semblent renfermer un grand nombre de cloisons fibreuses distribuées dans leur substance, de manière à former un agrégat de petits lobes, dont l'un peut être déchiré sans grand préjudice pour les autres. Ceci expliquerait pourquoi une blessure dans les poumons ne tue pas le waterbok.

Un beau mâle, dont une portion du cœur avait été détachée par une balle explosive, a encore franchi à toute vitesse 180 mètres.

Près de la mer, la venaison du waterbok est toujours savoureuse et d'un goût agréable, qui rappelle celui du bœuf; mais dans l'intérieur elle est sèche et coriace au point que les noirs, qui sont loin d'être difficiles pourtant, refusent quelquefois d'en manger.

Livingstone a remarqué que les waterboks qui vivent près des marais salants ou sur des prairies à efflorescence saline, ont une chair exquise. Celle-ci serait donc due à l'eau salée.

Dès qu'il est poursuivi, le waterbok fuit en bondissant et a bien vite gagné l'eau ou les marécages dans lesquels il cherche asile. Ayant les pieds conformés d'une façon particulière, en forme de raquettes, il court facilement sur la vase. Il ne se plaît d'ailleurs que dans les lieux humides, parmi les roseaux et les grandes herbes des marais, et pâture de préférence dans les prairies qui bordent l'eau.

M. LE CAPITAINE DELPORTE

Né à Tournai le 15 décembre 1844.
Capitaine commandant au 13[e] de ligne, adjoint d'état-major. — Professeur à l'École de guerre. — S'embarque pour le Congo, le 6 juin 1890, pour diriger l'expédition scientifique belge. — Mort près de Matadi, le 25 mai 1891.

Le gouvernement belge a pris, il y a trois ans, une initiative heureuse et profitable. Il fit voter par les Chambres un crédit pour l'organisation d'une expédition géodésique au Congo.

Il y eut à ce propos un débat bien intéressant. MM. Janson et Houzeau se levèrent pour demander l'organisation d'une exploration scientifique, non pas partielle, mais raisonnée, méthodique, complète, et ils proposèrent des crédits élevés pour la réalisation de leur projet.

Sur la demande du gouvernement, ces crédits furent écartés, non par suite d'un refus, mais pour cause d'inopportunité, le gouvernement désirant proposer plus tard une exploration scientifique générale du Congo. L'idée de MM. Janson, Houzeau et Sabatier est dans l'air et, tôt ou tard — souhaitons que ce soit tôt — elle se réalisera.

Le gouvernement belge confia la direction de l'expédition décrétée par les Chambres à M. le capitaine commandant Delporte, professeur de géodésie et d'astronomie à l'École de guerre.

Ce choix était judicieux. M. Delporte méditait, depuis 1885, une exploration scientifique au Congo, et il s'était distingué par des études astronomiques et géodésiques remarquables; ses observations de latitude et d'azimut, à Lommel et à Nieuport, l'avaient signalé à l'attention du monde savant.

Son plan était grandiose. Il s'agissait d'aller étudier au Congo la déclinaison de l'aiguille aimantée, son inclinaison et l'intensité du magnétisme terrestre. Ces observations étaient conduites par cheminement sur le périmètre d'une sorte de vaste polygone permettant de tracer sur la carte les lignes d'égale inclinaison, d'égale déclinaison et d'égale intensité magnétique. On pourrait ainsi déduire le tracé de l'équateur d'inclinaison, de l'équateur de déclinaison et de l'équateur d'intensité, trois lignes dont les directions en Afrique étaient restées, jusqu'alors, hypothétiques. En tous les points où seraient faites des observations magnétiques, M. Delporte se proposait de déterminer, par des procédés astronomiques, la latitude et la longitude, afin de fixer la position de ces points sur le globe terrestre. Le polygone que comptait tracer le savant officier partait de Banana, suivait le fleuve jusqu'à Matadi, puis la route des caravanes, empruntait le Congo jusqu'aux Falls, remontait jusqu'à Nyangwe, d'où il allait rejoindre Luzambo, descendait le Sankuru, puis le Kassai, et, repassant par Léopoldville, suivait le tracé du chemin de fer jusque Matadi-Boma.

Delporte put achever une partie de son programme. Il se rendit jusqu'aux Falls. Mais dans cette dernière station il tomba malade, dut reprendre le chemin de l'Europe, et succomba tandis qu'il redescendait la route des caravanes. Le lieutenant Gillis, adjoint de l'expédition, continua l'œuvre de son chef.

Lorsqu'il parlait de son projet d'exploration, le savant officier qui est l'objet de cette notice montrait un enthousiasme de vingt ans. C'était un amoureux de la science; il poursuivait un idéal et il a donné sa vie pour l'atteindre. Il espérait contribuer à l'édification d'un monument scientifique dont sa patrie pourrait être fière à juste titre. Son exemple n'aura pas été inutile. On remarque dans les sphères de la science belge un véritable mouvement qui se dessine pour l'appropriation scientifique de la colonie africaine. Tôt ou tard, les Chambres auront à prendre sous ce rapport une décision, et les travaux de Delporte seront précieux pour l'élaboration du plan général de ce grand œuvre.

LA CHASSE

Cornes de l'élan (*Buselaphus Oreas*).

Toutes les peuplades du Congo s'adonnent à la chasse et s'y montrent fort habiles. Les unes sont plus courageuses que les autres. Tandis que tel indigène, de race forte, affronte de face l'ennemi, et de sa flèche, de sa lance ou même (mais plus rarement) de son fusil, l'attaque et le combat, tel autre se sert de pièges ou de moyens détournés pour se rendre maître de cette « viande », *nyama*, pour laquelle ils ont tous une égale passion.

Ces pièges sont ingénieux et bien dressés. L'antilope, le buffle ou l'éléphant se prennent au trébuchet, par exemple. Sur le chemin que fréquente d'ordinaire le gibier, une excavation est creusée, assez profonde, au fond de laquelle est fiché un pieu à l'extrémité bien acérée. L'orifice du trou est recouvert de branches et de feuilles, et, lorsque l'animal passe au-dessus, il tombe et s'empale.

Parfois, la fosse est creusée en forme de V; quand le gros gibier y tombe, la tête la première ou le corps en avant, il se débat; plus il fait d'efforts pour se sauver, plus il s'enfonce, et plus aussi les parois se resserrent, le rivant comme dans un étau : il finit par être étouffé.

D'autres fois encore, les indigènes chasseurs s'enquièrent avec soin du chemin fréquenté par l'éléphant qui se rend, par exemple, à la rivière pour se désaltérer. Ils choisissent, de chaque côté du sentier, deux forts arbres entre lesquels ils placent un chevalet. Au milieu de celui-ci, ils suspendent un gros bloc de bois, de 100 à 150 kilogrammes, muni d'un solide fer de lance. Ce bloc est retenu au chevalet par une liane qui s'en va rejoindre un autre arbre en passant sous le chemin. Lorsque l'éléphant s'avance de son pas pesant, il rompt la liane d'un coup de patte et le bloc, rendu libre, lui retombe sur la tête ou sur le dos, lui brisant l'épine dorsale ou lui infligeant une affreuse blessure.

Pour la garde des trappes, le chef de village place en permanence, à proximité, un esclave. Comme divers chefs s'entendent pour dresser différents pièges, il y a dans la forêt plusieurs esclaves. Lorsqu'un animal est pris ou blessé, ces hommes se réunissent et suivent à la piste la bête jusqu'à ce qu'elle tombe épuisée. Alors ils s'en rendent maîtres; les défenses appartiennent au propriétaire du piège, et la viande est partagée entre les divers maîtres.

Chez les Bassongo-Minos, les indigènes établissent à la lisière de la forêt des treillis-haies, faits avec des branches solides ou des piquets et s'étendant parfois sur plusieurs kilomètres. De 50 mètres en 50 mètres, une ouverture est pratiquée, au-devant de laquelle est creusée une fosse analogue à celles que nous avons décrites plus haut. Quand l'animal veut aller en plaine, il vient se butter contre l'enclos. Il longe celui-ci jusqu'à ce qu'il arrive devant une ouverture; il sort alors et tombe dans la fosse. Tous les deux ou trois jours, quelques indigènes font le tour de la haie et procèdent à la « récolte » du gibier prisonnier.

Dans la Mongalla, les chefs de village installent dans la forêt quelques esclaves, qui établissent une plate-forme sur un arbre élevé d'où ils guettent le gibier au passage. Quand passent sous cet abri aérien l'antilope, le buffle, l'éléphant, le noir lui jette une lance acérée et pesante, et le tue ainsi ou le blesse mortellement. S'il n'est que blessé, l'indigène suit la trace du sang et parvient toujours à s'emparer ainsi de la pauvre bête.

Parfois encore le naturel se sert d'un harpon. Une pointe de fer, munie d'une solide corde en lianes, est fixée librement au bout d'un bâton sur lequel s'enroule l'autre extrémité de la corde. Le chasseur guette le gibier au passage, et lorsqu'il est à portée, lui lance le harpon. La pointe de fer reste piquée dans la plaie, le manche se détache et s'embarrasse dans les lianes, dans les branches, dans les longues herbes. L'animal s'épuise par suite de ses efforts pour s'échapper ainsi que de la perte de son sang, et finit par tomber entre les mains de son ennemi. D'autres indigènes, plus adroits encore, chassent l'antilope au javelot, à la lance ou au couteau de jet.

Lorsqu'arrive la saison de la chasse, des villages presque tout entiers s'en vont dans les forêts, souvent à cinq ou six jours de marche du village. Il est nécessaire de se rendre ainsi à de grandes distances des lieux habités, le gibier ne fréquentant pas une certaine zone alentour de ceux-ci. De plus, les indigènes s'en vont en groupes de 100 à 150 hommes, de peur d'une surprise de tribus rivales. Quelques femmes les accompagnent pour faire la cuisine et garder le « pied-à-terre de chasse ». Chaque homme transporte un filet en liane, d'une longueur de 20 mètres environ, sur 1 mètre de hauteur. Ces filets sont placés à même sur des broussailles bordant un carrefour de la forêt, ce qui forme souvent une ligne d'un ou deux kilomètres de filets mobiles.

En dehors de ceux-ci, l'indigène se cache, armé d'un solide épieu. Ses confrères s'en vont au loin faire office de rabatteurs. Certaines tribus emploient même des chiens pour cet objet. On leur place entre les jambes, suspendu par une liane nouée sur le dos, un grelot formé d'un caillou enfermé dans une petite calebasse ou dans un morceau de bois creusé. Ce grelot est destiné à déceler la présence du chien, afin que l'indigène accroupi ne le frappe pas par erreur. On ne le suspend pas au cou du chien, afin d'éviter que celui-ci ne soit pris par le cou dans les broussailles, d'où il ne pourrait se dépêtrer. Ce

procédé de chasse à la traque s'emploie surtout pour l'antilope des bois. Chassée par les rabatteurs ou par les chiens, celle-ci sort du bois lancée comme un trait et s'empêtre les cornes et les pattes dans le filet. Le chasseur accourt et transperce de sa lance, de son épieu, de son couteau la bête ainsi gênée dans ses mouvements. Une partie des indigènes est pourvue de carniers, au moyen desquels on transporte les pièces au campement. Là, les bêtes sont dépecées, et la venaison est boucannée ou salée.

D'autres fois, quand, dans la plaine, l'éléphant ou des antilopes sont signalés, les indigènes mettent le feu tout autour. Les pauvres bêtes se réunissent au centre, puis, forcées par le feu dans cette retraite suprême, elles foncent dans la fournaise, tentant un dernier effort pour sauver leur vie. Elles se brûlent ainsi les paupières, et, rendues aveugles, errent à l'aventure. On les tue alors facilement.

Pour la chasse à l'oiseau ou au singe, le chasseur noir se pourvoit d'un petit arc léger et de flèches ténues, légères, à pointe empoisonnée. Il se glisse dans le bois et se cache au pied de l'arbre sur lequel piaillent les oiseaux ou bavardent les singes. Silencieusement, il tire ses projectiles que ne décèle aucun bruit précurseur. S'il manque son but, le gibier ne s'effraye pas, car il ne s'est aperçu de rien. Il suffit qu'il touche, même légèrement, le singe ou l'oiseau pour qu'ils tombent foudroyés.

Les territoires de chasse et de pêche sont soigneusement délimités. Chaque tribu sait qu'un territoire borné de telle et telle façon lui est exclusivement réservé, et jamais elle n'empiète sur le territoire de sa voisine. Le contraire est l'occasion d'une guerre, ou tout au moins donne lieu à dommages-intérêts sérieux : livraison des coupables ou payement d'une amende.

Nous avons parlé plus haut de la chasse à l'éléphant. Il est peu de tribus qui osent affronter le géant de la forêt, et, chaque fois qu'il est attaqué, il n'est pas rare que quatre ou cinq indigènes y perdent la vie.

L'éléphant n'attaque pas l'homme pourtant, et fuit plutôt à son approche. Il ne fonce sur lui que s'il est blessé ou poursuivi de trop près.

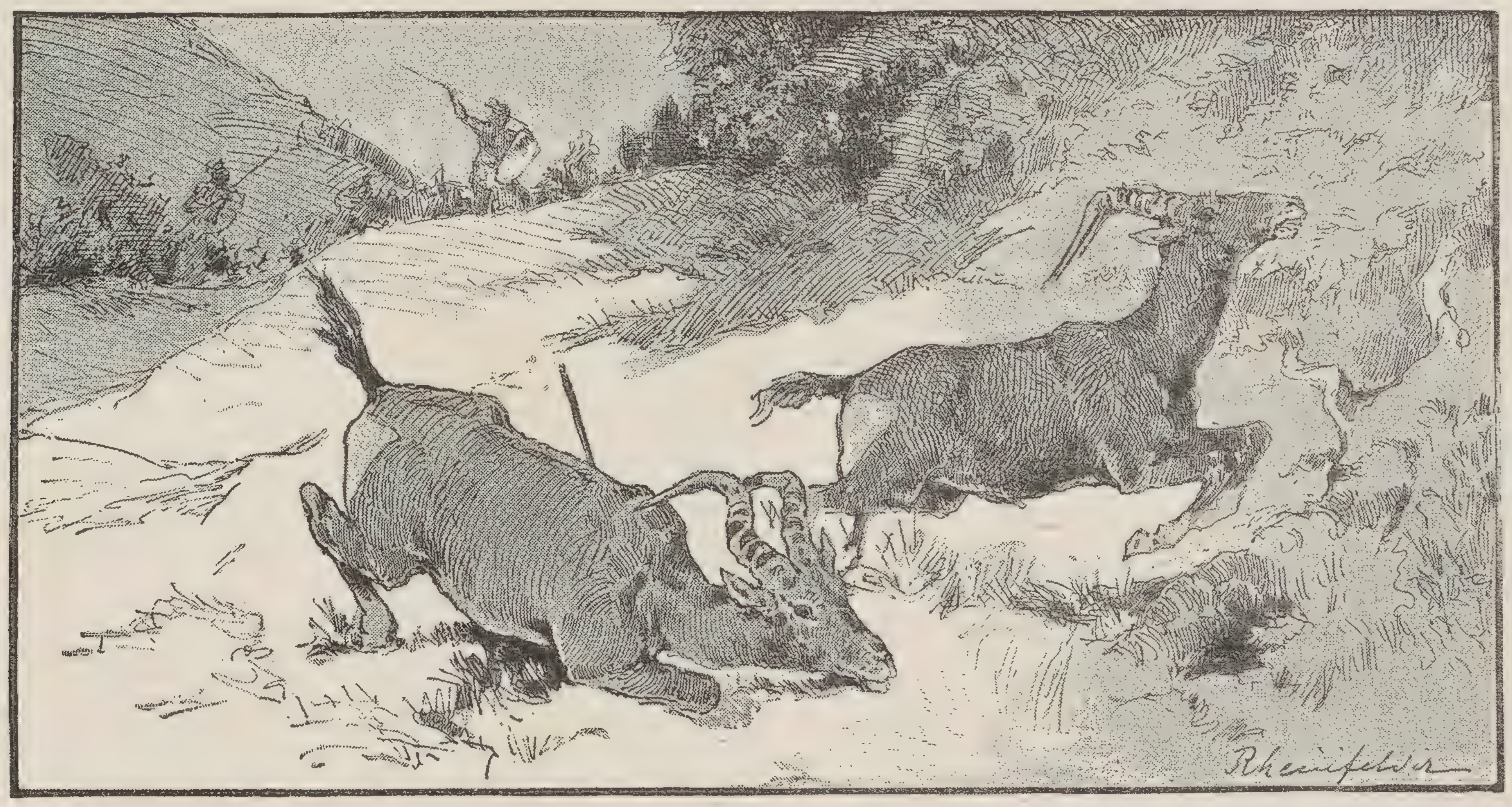
M. F. De Meuse, à qui nous devons la plupart des détails de cet article, a cependant eu, à plusieurs reprises, l'occasion de voir l'un ou l'autre de ces pachydermes charger ses rabatteurs : il est à remarquer que chaque fois c'étaient des femelles accompagnées de leurs petits. Parfois aussi des mâles se dévouaient pour permettre aux femelles de s'échapper avec leur progéniture.

Ayant conscience de sa force, l'éléphant ne s'effraye pas facilement, ce qui permet au chasseur de l'approcher de très près, une dizaine de mètres, et de viser avec soin.

Il a la vie très dure et il est assez rare que le chasseur le tue de sa première balle. S'il n'est que légèrement blessé, il prend sa course, brisant tout sur son passage, et fait ainsi plusieurs kilomètres. Mortellement atteint, il ne part pas, va, vient, semblant chercher son ennemi, chargeant dans la direction où il entend du bruit. Gare alors au chasseur novice qui ne connaît pas les habitudes du porteur d'ivoire ! Il ne faut pas suivre la piste trop précipitamment et sans prudence, car souvent l'animal attend caché dans l'épaisseur du feuillage et fond soudainement sur le chasseur. Ce dernier n'a en pareil cas qu'une seule chance de salut, c'est de tirer son coup de feu à bout portant sur la bête, et profitant de la fumée de la poudre, de se jeter à droite ou à gauche et de se laisser choir. Il se peut alors que, par chance, l'animal blessé passe à côté de lui en chargeant sur la fumée.

Si le chasseur veut fuir, il est perdu, car il n'aura pas fait 10 mètres que d'un coup de trompe l'animal l'aura renversé pour le fouler et le transpercer de ses défenses.

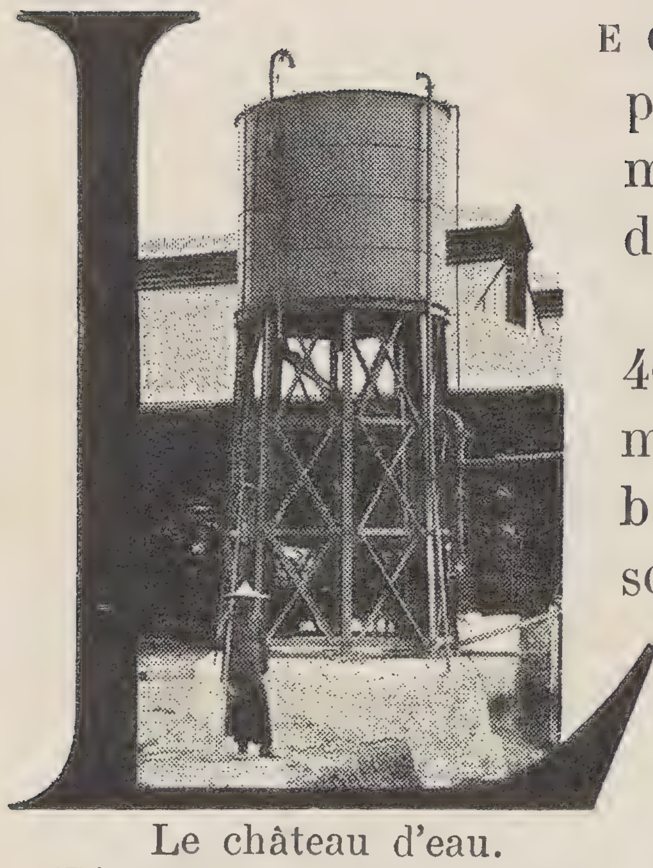
Les divers procédés de chasse que nous venons de décrire sont surtout usités dans le haut Congo. Jusqu'ici, ce n'est que dans le bas fleuve que l'indigène se sert d'une façon continue d'armes à feu. Il chasse à l'affût et tire toujours à bout portant avec son flingot armé de morceaux de métal, de pierres ou de gros morceaux de bois pointu.



Chasse à l'antilope Hartebeest (*Bubalis Caama*).

Vue intérieure de la gare de Matadi. (D'après une photographie de M. le capitaine Weyns.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO



Le château d'eau.
(D'après une photographie de M. le capitaine Weyns,)

Le dernier courrier du Congo a apporté à Bruxelles les renseignements suivants sur l'avancement des travaux :

« L'exploitation provisoire des 40 premiers kilomètres a commencé. Afin de ne pas retarder le ballastage de la voie, travail auquel sont employées chaque jour quatre locomotives qui sont constamment en route, il a été décidé de faire tous les transports pour les particuliers le jeudi et le dimanche. Ces jours-là, les trains de ballastage sont garés. Tout le personnel du service de la superstructure s'occupe de mettre la ligne en état, de monter les ponts de la Kibueza et de la Kimeza et de préparer les bâtiments de la gare de Kenge. On espère que, vers le 15 novembre, la plate-forme de la voie sera achevée jusqu'au kilomètre 52. »

A l'heure où nous paraissons, la première section, s'étendant jusqu'à Kenge, doit être prête à entrer définitivement en exploitation. Pour donner à nos lecteurs une idée de l'avenir qui est réservé au chemin de fer, nous dirons que, dès à présent, l'une des missions établies au Congo estime qu'il faudra, rien que pour son service, 10 wagons de 10 tonnes par mois, soit 1,200 tonnes par an, ce qui représente, d'après le tarif provisoire, une recette annuelle de 84,000 francs pour ce seul client.

A Matadi, les travaux de la voirie se poursuivent avec activité, et déjà la rue principale commence à se dessiner. Le déchargement des steamers qui, au début de l'entreprise, offrait de sérieuses difficultés, se fait, aujourd'hui, dans de bonnes conditions, grâce à la grue à vapeur, qui fonctionne bien, et aux deux grands chalands qui viennent d'être mis en service.

Nous reproduisons, en tête de cet article, une vue intérieure de la gare de Matadi. Elle est prise d'une éminence, en amont par rapport au fleuve. Au premier plan, à gauche, on distingue des traverses mises en tas et prêtes à être expédiées. Un peu plus loin, on aperçoit les magasins à chaux, à la porte desquels un groupe de travailleurs attend l'heure de la paye. Au fond se profilent le château d'eau et les ateliers; à droite, les magasins à vivres.

DE ZANZIBAR au Katanga

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VIII. — AU KATANGA.

L'expédition Sharpe.— Première entrevue avec Msiri. – Portrait du roi.— Hideux trophées — Deuxième entrevue. Mort de Bodson et de Msiri. — La tombe du capitaine Bodson.

15 décembre 1891.

M. Thompson me dit que Sharpe est arrivé ici en novembre 1890 avec 30 ou 40 soldats.

Ces derniers, à leur entrée en ville, tirèrent des salves de mousqueterie, ce qui mit le chef noir hors de lui. Après sept jours, Sharpe repartit. Il avait usé de tous ses efforts pour amener Msiri à signer un écrit déclarant que le pays était anglais, mais il échoua. C'est M. Swan, le missionnaire, qui servit d'interprète pendant les entrevues.

Les missionnaires m'ont formellement promis de partir demain matin pour leur station. Cela est nécessaire, car leur vie est en danger ici. L'un d'eux me disait tantôt : « Ah ! que je voudrais donner ma vie pour l'Afrique ! » Je lui ai fait des remontrances, lui faisant comprendre que sa mort serait le signal de celle de bien d'autres, et que c'est un sentiment bien égoïste que celui d'être si désireux d'aller au ciel en s'arrachant au danger qu'il y a à prêcher l'évangile dans ce pays.

16 décembre.

J'apprends que les missionnaires ne sont pas partis. Inquiet, je fais courir à leur recherche. Motif de leur hésitation : la pluie qui est tombée la nuit.

Senhor Coïmbra est venu me voir. C'est un homme intelligent, qui, bien que noir, aime d'être appelé homme blanc. Il a déjà fait six fois le trajet du Bihe au Katanga et l'on ne saurait avoir de meilleur témoignage que le sien quant à l'extraordinaire changement qui est survenu depuis peu dans ce pays. Il m'a conté que, il y a trois ans, on comptait dix villages où l'on n'en voit plus qu'un seul maintenant; que les montagnes situées au sud-ouest étaient, il y a quelques années à peine, couvertes de villages florissants : aujourd'hui, il n'y en a plus un seul. La cruauté de Msiri a causé l'exode de la plus grande partie de la population.

Mon entrevue avec lui est fixée à demain de grand matin. On fera l'échange du sang, tel est le désir du grand chef, qui m'a fait dire de ne pas prêter l'oreille aux racontars des autres blancs, « tous mauvaises gens ».

Senhor Domingo est venu me voir ce matin, me suppliant de mettre fin aux boucheries d'hommes qui se poursuivent chaque jour.

17 décembre.

Les missionnaires sont enfin partis pour la Lufoi, malgré toutes les menaces du Néron au petit pied.

A 9 heures, a eu lieu l'entrevue avec le chef. Je lui ai d'abord offert ses présents. Je n'ai pas gazé les choses avec lui. Je lui ai dit comment l'Uganda, l'Unyoro, l'Unyamwezi et le pays des Masaï étaient tombés au pouvoir des blancs, et je lui ai demandé s'il savait que le roi du Bihe était dans les chaînes. Je lui ai fait des reproches sur sa brutale cruauté et lui ai demandé des explications au sujet des têtes à moitié desséchées qui sont fichées au bout des pieux rangés autour de son village. J'ai ajouté que toute la contrée était dans un état de désolation complète grâce à ses procédés barbares, que c'est à lui que sont dues la famine et la mort qui planent au-dessus de cet infortuné pays, que c'est lui qui a chassé de leurs maisons et de leurs champs les populations épouvantées. « Qui donc oserait encore cultiver? Voilà ce qu'est devenue cette opulente région dont on parlait tant! Un « puissant » chef n'est même pas capable de me fournir une poignée de farine! J'ai rencontré sur ma route de nombreux chefs autrement plus puissants que toi! Tu n'es qu'un chef subalterne, très mauvais et haï de ses sujets. Tu dois changer ta manière d'agir si tu veux devenir mon ami. »

Il me répond :

« Je désire que tu sois, avant tout autre blanc, mon ami. Les autres blancs sont mauvais et chercheront à te prévenir contre moi, à mentir sur mon compte, alors que je suis bon, tandis que les Basanga sont mauvais. »

Je m'avance alors vers lui, et le regardant bien en face, je lui dis :

« Je n'ai besoin du témoignage d'aucun autre blanc pour être fixé sur ton compte. Combien de têtes y a-t-il donc sur

les perches de ton quartier, certaines d'entre elles fraîches de cinq jours? Qu'as-tu fait des Wanyamwezi, toujours si doux et si tranquilles? Où sont les vivres dont ce village devrait regorger? Réponds à ces questions, et alors il sera prouvé que tu es l'auteur responsable de toutes ces calamités. »

Me retournant alors, je m'adresse au peuple assemblé :

« Est-ce vous qui demandez que l'on vous coupe la tête? Désirez-vous, oui ou non, pouvoir planter en paix vos maisons, élever vos enfants et vivre tranquilles? Si oui, je suis prêt à vous venir en aide! »

Msiri, tandis que je parlais avec tant d'audace, tremblait de rage et me menaçait de voies de fait. Je n'en continuai pas moins, et je lui signifiai que ses accès de rage ne me faisaient pas peur.

L'entrevue se termina par des déclarations faites par le chef sur un ton plus doux :

« Ce pays est à toi; tu es mon *Munungu* (Dieu); fais ce que tu crois être pour le mieux et reste mon ami! »

Je lui répondis que je voulais bien consentir à être son ami, mais à la condition que les sacrifices humains cessent immédiatement.

Il y avait environ 150 personnes présentes, et six ou sept des femmes du chef. L'une de celles-ci était vraiment fort belle, avec des traits réguliers et jolis, et certes la plus belle femme que j'aie encore vue à l'ouest du Tanganika.

Une première palissade entoure la ville, puis une seconde, contenue dans la première. On a ainsi deux quartiers de la ville. La palissade intérieure protège la résidence de Msiri et est en bon état. La palissade extérieure est peu solide. La résidence du roi est faite en pisé et a été édifiée par des Wangwana de la Mrima (côte), venus par la route de Kilwa. La grand'place est propre mais envahie par les herbes, et le nombre d'hommes adultes qu'on rencontre est minime. Les huttes sont rondes, avec des toits de chaume, conformément au type connu.

Msiri portait une robe de femme, faite avec des morceaux rouges et blancs de kaniki, de flanelle et de coton. Il avait le collier de coquillage, marque de la souveraineté suprême, s'était saupoudré la figure avec de la farine et avait fixé des plumes dans ses cheveux.

Pour autant qu'on puisse le juger sous la couche de farine dont il avait masqué son visage, il a des traits pleins d'une cauteleuse sournoiserie. Son rire évoque le souvenir des têtes humaines, vertes et grimaçantes, qui forment des chapelets au haut des piquets de la ville. J'ai compté cent de ces hideux trophées. Certaines de ces têtes conservent encore l'expression qu'elles avaient au moment de la mort, offrant un lugubre et fantastique témoignage de la cruauté et de la barbarie du chef.

Tandis que chacun s'en venait saluer ce dernier, on pouvait constater l'état d'abjecte terreur dont était possédé le malheureux admis à ce périlleux honneur.

16 décembre.

Legat m'apprend que Msiri a passé la nuit au village de Maria, menant grand tapage et dans une colère affreuse, déclarant que Legat m'avait entraîné contre lui, et que l'incendie qui a suivi l'explosion survenue lors de l'arrivée de Le Marinel, incendie qui a détruit le cadeau à lui destiné par le roi des Belges, était un incendie expressément allumé.

Le vieux rusé est en train de comploter quelque chose. Moi, de mon côté, je ne laisse pas échapper une occasion de répéter à ses gens que, s'ils se tiennent trop près du roi, leurs têtes ne tarderont pas à surmonter les piliers du boma, et je distribue libéralement les *bakshish* (pourboires) pour me faire des amis.

Si, après une seconde entrevue, je puis arranger les choses d'une façon sortable, j'irai sur la Lufira, où il y a de la viande.

Bunkeia est à cheval entre deux collines qui commandent le Kwikuru (capitale) et ne portent aucun ouvrage défensif Les collines commandent absolument toute la ville. L'Unkeia, petite rivière, longe la ville, mais, à la saison sèche, les habitants doivent aller chercher très loin l'eau potable. Il en résulte que, se lavant très peu, ils sont très sales.

Autour du boma du chef, fait en pisé et pourvu de deux portes, sont situées les cases des femmes et des serviteurs. Ces huttes, bien séparées les unes des autres, ne pourraient être incendiées qu'à la faveur d'un vent propice. Deux palissades mal entretenues entourent le tout.

Maria, la mulâtresse, habite à un quart de lieue de Bunkeia. Msiri l'a menacée, hier encore, de lui faire couper le cou si elle montrait encore de l'amitié aux blancs.

J'ai reçu la visite de Tharaia ou Chikako, l'un des partisans de Msiri. Je lui ai dit d'avoir soin de sa tête, car si elle restait trop longtemps à portée de Msiri, elle tomberait Il est parti effrayé. C'est, je pense, un frère de Msiri et de Likuku.

Masire, sœur de Msiri, est venue me voir avec son mari, M'Koma Ngombe. Elle est originaire de l'Ugaranganze.

L'horrible nain du chef est aussi venu. Il est natif du Lunda, à l'ouest du Lualaba.

19 décembre.

Il a plu cette nuit. Msiri m'a fait savoir qu'il me recevrait à 2 heures de l'après-midi.

J'ai reçu la visite de Mkanda Vantu; je lui ai fait sentir quel être féroce et brutal est ce Msiri. Ce garçon est d'une ambition démesurée.

A 2 heures du soir, j'ai fait visite à Msiri. Il m'a fait un long et incohérent récit de la façon dont il est devenu maître de ce pays; il a chassé les Wasanga et il les maudit comme cause de la guerre et de la ruine du pays. « Tu es, a-t-il ajouté, le seul blanc qui me reste comme ami. » Delcommune, a-t-il dit ensuite, s'est enfui par peur.

J'ai répondu que lui, Msiri, est le seul auteur responsable de la guerre qui sévit, et qu'il n'est certainement pas devenu maître du pays pour en massacrer les populations. « Tu es mauvais et ton peuple te hait. Quant à Delcommune, tu as menti : il est parti parce que tel était son bon plaisir. »

Msiri prit alors de nouveau la parole et se mit à discourir pendant une longue heure. Une ou deux fois, il eut des accès de colère, mais chaque fois qu'il élevait la voix, je haussais plus encore la mienne.

Après trois heures de débat, je lui ai dit que, puisqu'il est mon ami et que je vais, sous peu, me rendre à la Lufoi pour y abattre le gibier devenu nécessaire à mon ravitaillement, il devait accepter le drapeau et l'arborer, afin de montrer aux Wasanga que je suis son ami. Il me répondit : « Non, je m'y refuse, car je veux auparavant juger si vous êtes réellement mon ami. »

Après une nouvelle discussion qui dura une demi-heure, il me promit d'arborer le drapeau demain, quand j'aurai fait l'échange du sang avec son frère Kikako. Je réplique que cela ne peut me convenir. Finalement, la brume s'approchant, il

se lève pour se retirer dans sa demeure. Je lui dis alors : « Bon ! puisqu'il en est ainsi, je vais me passer de toi et arborer moi-même le drapeau. »

Prenant alors avec moi un piquet de 20 hommes, je fais arborer le drapeau sur une colline voisine du village. Cet acte d'autorité ne provoque aucun désordre, et toute la nuit nous allons nous tenir sous les armes, prêts à tout.

Le roi a quitté sa résidence et s'est retiré dans un village distant d'une heure d'ici.

20 décembre.

Msiri s'est enfui pendant la nuit. Le drapeau continue à flotter sur la colline où nous l'avons placé.

Après avoir vainement tenté de me mettre en rapport avec le chef, je me suis mis en marche vers le village de Maria.

J'ai ensuite envoyé une troupe de 100 hommes, sous le commandement de Bodson et de Bonchamps, avec la mission de décider Msiri à venir me trouver et, dans le cas où il s'y refuserait, de s'emparer de sa personne.

Bodson et Bonchamps sont partis à 11 h. 50 m. pour Maiembe, où se trouvait le chef avec 115 fusils Ils ont divisé leurs forces. Bodson se rendit avec 20 hommes au centre du village pour y avoir une entrevue avec Msiri et Bonchamps attendit au dehors avec le reste de la troupe, prêt à accourir au premier signal. Msiri avait, cela est évident, tout préparé pour s'emparer de l'homme blanc et était entouré de 60 hommes armés, dont plusieurs avaient le doigt sur la gâchette du fusil, prêts à tirer. Le chef portait le sabre que je lui avais offert.

Le capitaine Bodson.

Le marquis de Bonchamps.

Après avoir palabré quelque temps, le capitaine Bodson déclara à Msiri qu'il devait l'accompagner pour venir me voir. S'il ne voulait le faire de gré, il le ferait de force.

Le chef répliqua : « Non, je ne veux pas venir », et en même temps il tira son sabre, ce qui était un signe convenu avec les conjurés. Au même moment, un homme assis près de Msiri leva son fusil, mettant Bodson en joue. C'était le fils du roi, tué un peu après. Voyant cela, l'énergique officier belge tira son revolver et en déchargea deux coups dans la poitrine du roi, sur lequel Hamadi, un chef de brigade de la compagnie nº 2, tira un coup de fusil à son tour. Msiri tomba mort sur le coup. Mais au même moment Bodson reçut une balle dans le ventre. Pauvre garçon ! La balle se logea dans le bassin, perfora la vessie et fit d'affreux ravages. Il fut transporté en hamac au camp, souffrant le martyre. Le soir même, il mourut.

Msiri n'est plus, son corps est dans notre camp, mais cela nous coûte la vie du malheureux Bodson !

De nombreux coups de feu ont été tirés et, resté au camp, j'avais grand peur de voir l'action se généraliser et notre troupe coupée en deux si l'on attaquait le camp. Heureusement, Msiri était si détesté par ses sujets que presque aucun de ceux-ci n'est accouru à son secours, chacun se tenant tapi dans sa demeure pour voir la tournure que vont prendre les choses. Tout le monde a compris que notre intention n'était de combattre que jusqu'au moment où nous aurions réussi à prendre Msiri.

Bodson est mort, mais il a délivré l'Afrique de son plus cruel tyran. Ç'a été une de ses dernières paroles. La dernière a été, au moment d'exhaler son dernier soupir, le cri de : « Vive le Roi ! ».

C'était un soldat des pieds à la tête, plein d'initiative et d'énergie, dévoué aux intérêts de l'expédition. Jamais il n'a raisonné, fût-ce une seconde, le moindre ordre que je lui ai donné : sitôt l'ordre donné, il était exécuté. C'était un garçon pratique, sachant faire son parti de tout et se tirant toujours d'affaire. L'expédition et l'armée belge ont perdu un officier de valeur dans un moment des plus critiques.

Tout est dans le désordre le plus complet. Je ne peux faire qu'une chose en ce moment : tenir mes hommes en mains et les garder au camp.

21 décembre.

Tout le monde s'est enfui, à l'exception de Chamundu, qui est venu me voir. Je lui ai dit que Msiri étant mort, je ne tenais pas à me battre et que mon seul désir était de voir la paix et la prospérité revenir dans le pays. Je lui ai remis le corps de Msiri pour le faire enterrer et j'ai fait inviter Mulumanyama à venir me voir.

Bodson a été enterré avec toute la solennité possible ce matin, à 11 heures. Le corps était enveloppé de couvertures et de draps C'est le docteur qui a creusé la tombe à la base des collines situées à près de 182 mètres derrière le village de Maria. Le corps a été porté par les chefs des compagnies 1, 2 et 3. Arrivé au lieu de sépulture, j'ai fait présenter les armes aux Askaris, tandis que l'on comblait de terre la cavité sépulcrale où repose désormais notre pauvre ami.

Nous avons dressé une croix provisoire à la place où repose la tête. Nous avons l'intention, quand nous aurons un peu plus de temps, d'élever un cairn (amas de pierres), avec une grande croix, à cet endroit.

Legat nous a quittés hier soir, à 10 heures. Il se rend à la Lifoi. Par surcroît de précautions, il prend 10 de mes hommes avec lui. Il espère atteindre sa station cette nuit.

J'ai écrit aux missionnaires de rallier la station de l'État, jusqu'à ce que le pays devienne plus sûr, et j'ai fait rétrograder ma colonne jusque dans un village indigène situé à un kilomètre du village de Maria. Je compte bâtir une station provisoire pour attendre la maturité des moissons, d'ici trois mois. De là, je rayonnerai, faisant de petites expéditions afin de me rendre compte de la configuration du pays.

(A continuer.) Cap. Stairs.

LE CHIEN

Le chien du Congo est, en général, un être chétif, malingre, nauséabond, qui semble avoir conscience de sa déchéance. Toujours triste, sans ces élans de joie et de gaieté qui distinguent son congénère d'Europe, on dirait qu'il pleure sans cesse un vague passé de gloire, dont ce dégénéré paraît avoir gardé l'instinct.

Il semble avoir perdu ces belles qualités de soumission, de courage et de dévouement dont le compagnon de l'homme, — « la plus belle partie de l'homme », a dit un philosophe chagrin, — est le type dans nos pays. En général, les noirs n'utilisent leurs chiens que pour les engraisser et les faire servir d'aliment fort prisé par eux. Pour l'engraisser, ils le nourrissent de déchets de table et d'autres aliments encore moins nobles dont ils sont très friands.

Il a la taille du renard; sa robe est d'un jaune fauve. On en rencontre quelquefois ayant une robe jaune tachée de blanc, ou bien de couleur noire et feu. Le poil, presque ras sur le corps, est demi-long sur la queue; le museau est pointu, les yeux petits, les oreilles dressées demi-longues et la queue est en partie enroulée sur l'arrière-train en forme de tire-bouchon.

Le crâne est plus massif que celui du renard; la boîte cérébrale plus développée, le front fuyant. Il a les arcades zygomatiques plus développées que nos chiens d'Europe. Les incisives sont en fleur de lis; les canines, assez peu développées. Les prémolaires sont assez accentuées et les vraies molaires indiquent les tubercules, et les cuspides sont prononcées comme chez les chiens que nous connaissons à l'état sauvage. Les crocs ont une certaine ressemblance avec ceux des chiens de même taille qui vagabondent dans les rues de Constantinople, où ils rendent de si grands services pour le nettoyage de la voirie. Au Congo, on le verra plus loin, ils remplissent un rôle analogue.

Autre affinité avec les races sauvages: le chien du Congo n'aboie jamais, il hurle. C'est un être craintif et hargneux, qui a une vive répugnance pour l'eau. Cette crainte est due aux nombreux sauriens qui pullulent dans les rivières. Quand il s'approche de l'eau pour se désaltérer, c'est avec de multiples précautions, avec prudence, et jamais il ne se hasarde à y pénétrer. Il a une peur instinctive du blanc. Quand un Européen paraît dans un village, le chien congolais fuit en grinçant des dents et en hurlant lamentablement. La seule vue d'un visage pâle lui fait l'effet d'un épouvantail. Habitué à ne voir que des noirs, les blancs lui semblent des êtres fantastiques et dangereux qui lui inspirent une terreur irréductible. Jamais il ne se lie d'amitié avec le chien que le voyageur d'Europe a amené de son pays Chose curieuse d'ailleurs, le chien d'Europe montre à l'égard de son « frère noir » un mépris souvent fort amusant. Il le pourchasse, jamais longtemps pourtant, se contentant de le tenir à distance comme il sied à un être inférieur et dégradé.

Ce n'est cependant pas un être inutile que le chien du Congo. Il rend des services signalés à ses maîtres, en échange de la maigre pitance qu'ils lui allongent parcimonieusement chaque jour. Il résout la question du « tout à l'égout » et fait office à la fois d'employé et de récipient de la ferme des boues.

Chien des Niams-Niams.

Le chien-aliment est soumis, avant d'être mangé, à de terribles tortures. Quand il est gras à point, on lui rompt les quatre membres et on le laisse gisant et gémissant pendant de longues heures. Cette pratique est usitée par les naturels pour d'autres animaux comestibles et, chez les anthropophages, pour l'homme destiné à être mangé. Les noirs prétendent que la douleur rend la viande plus tendre. Le chien est mis souvent ainsi, après de longues souffrances, tout vivant sur le feu, sur lequel on le retourne pour brûler tous les poils, puis on retire la pauvre bête, morte, et on la partage entre tous les amateurs qui y ont droit.

Le chien s'appelle partout au Congo le *mpoa*. Il est susceptible d'attachement cependant, mais pas à la façon d'un être dévoué et bon. C'est plutôt la reconnaissance qui le fait agir. Il est attaché non tant à son maître qu'à l'habitation de celui-ci, où il trouve la misérable nourriture dont il se contente. Il est, au reste, bafoué et maltraité par tout le monde. Dans notre article sur la chasse qui paraît en même temps que celui-ci, on peut voir que certains indigènes emploient leurs chiens pour la chasse. Ces bêtes-là acquièrent un certain flair. Comme de juste, les bons chiens, qui savent chasser, sont mieux soignés. Il en résulte qu'ils ont meilleur air que leurs congénères, mais ils n'en restent pas moins des créatures dégénérées et tristes éternellement.

LE COMMANDANT

REGNAULT DE LANNOY DE BISSY

Né en 1844. — Chef de bataillon du génie à Épinal.
Fait un premier séjour en Kabylie (1869). — Deuxième départ pour l'Algérie (1873). — Prend part aux travaux d'El-Goléah et à ceux de Tébessa. — Attaché au service géographique de l'armée, à Paris (1881-1889).

PARMI les travaux cartographiques considérables qui ont vu le jour dans ces dernières années, figure la grande carte d'Afrique au 2,000,000e, connue dans le monde géographique sous le nom de *Carte d'Afrique de de Lannoy de Bissy*. C'est un monument de première valeur, auquel, seule, peut être comparée la *Spezial Karte von Afrika*, au 4,000,000e, d'Habenicht.

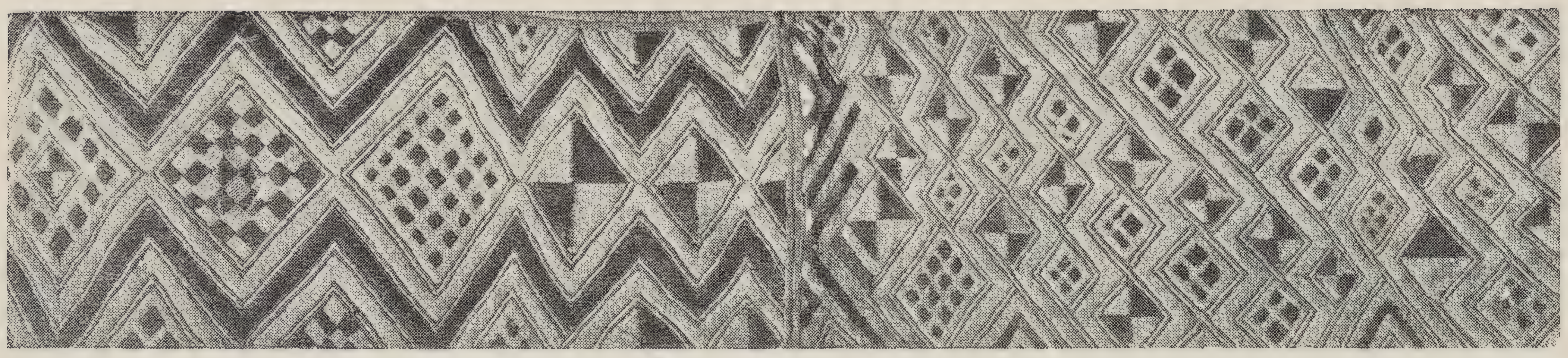
L'officier qui a attaché son nom à cette œuvre est l'un des plus distingués de l'armée française. La considération dont il jouit à l'étranger, en Belgique, en Allemagne, en Angleterre, est grande. Chaque fois que son nom est cité dans l'un ou l'autre recueil savant, on trouve à côté la preuve de la grande et sympathique autorité dont il jouit.

Comme militaire, le commandant de Lannoy fit ses preuves au service de son pays dans plusieurs missions qu'il termina à son honneur; comme cartographe, il porte l'un des noms les plus connus de France.

Un de ses premiers travaux cartographiques fut, en 1873, le lever du plan de l'Oasis d'El Goléah. Une réduction de cette carte parut en 1876, dans le numéro de juin de la *Société de géographie* de Paris, et le plaisir qu'éprouva l'auteur en voyant le prix que le monde savant attachait à ses travaux contribua beaucoup à fixer plus complètement son attention sur l'Afrique. C'est un chercheur doublé d'un érudit, et les revues savantes ont maintes fois fait un juste éloge de la méthode pleine de clairvoyance et de saine critique avec laquelle, dans ses rédactions, il sait coordonner les renseignements de diverses sources, mis à sa disposition.

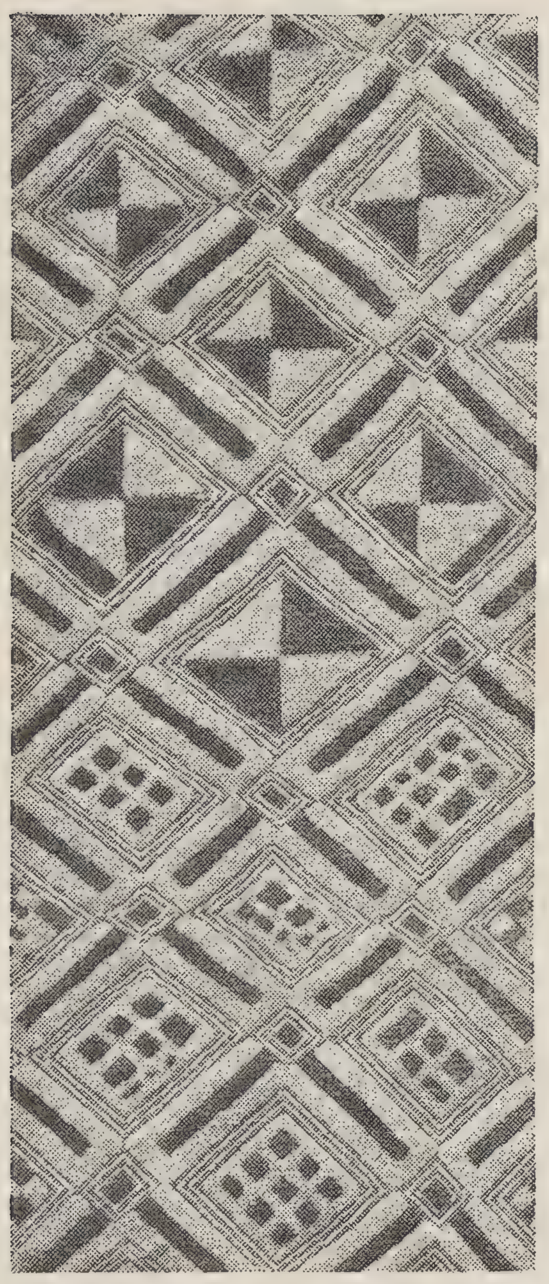
M. le commandant de Lannoy de Bissy a fait beaucoup, dans sa patrie, pour la diffusion des sciences. Il a notamment compris combien sont utiles et nécessaires à un peuple les notions géographiques et la mise à la disposition du public d'instruments faciles à lire, aisés à manier et clairs dans leurs annotations. Rien n'élargit les idées et les horizons, rien n'excite le désir de savoir et d'apprendre comme la connaissance de la géographie, de cette science dont on peut dire qu'elle est comme la synthèse de toutes les autres. Les Anglais et les Allemands se sont, depuis longtemps, rendu compte de cette vérité, et cette habitude du déplacement, instrument de leur fortune, ce goût des voyages, cette aptitude commerciale qui les distinguent, sont certes le résultat de leurs études rationnelles et méthodiques. M. de Lannoy de Bissy est la vivante démonstration de cette vérité. Les voyages et les connaissances qu'il possède à un si haut degré en ont fait un esprit éclectique, large et érudit, sachant rendre justice aux autres peuples et, par là même, possédant une impartialité et une équité qui sont une force de plus chez un homme de science.

Mais si nous lui consacrons aujourd'hui une page dans la collection de nos biographies congolaises, ce n'est pas tant pour vanter les mérites du cartographe éminent, du géographe compétent et consciencieux, que pour rendre hommage à la savante impartialité de l'écrivain et du conférencier, qui, chaque fois qu'il en a eu l'occasion, n'a pas manqué d'adresser aux naissantes entreprises coloniales des Belges une attention flatteuse, un mot aimable, des appréciations empreintes de la plus vive sympathie.



Tissus à dessins coloriés et brodés des indigènes du Sankuru et de la haute Lukeney.

LES TISSUS INDIGÈNES



Étoffe avec dessins en relief imitant le velours frappé, fabriquée par les indigènes du Sankuru.

Les indigènes congolais n'ont pas attendu l'arrivée des Européens pour se confectionner des pagnes et des nattes souvent fort artistiques, avec des fibres végétales, des lianes fines et souples, des herbes solides. Toutes les tribus n'ont pas une égale adresse dans la confection des tissus, et ceux-ci forment même, dans certaines régions, une sorte de monopole de fabrication pour des peuplades qui vendent leurs fabricats et en tirent de grands profits. C'est surtout dans le Kassaï que l'on confectionne, avec beaucoup d'art, des étoffes faites d'écorce battue, de fibres végétales ou d'herbes tressées.

M. F. De Meuse, qui a parcouru tout l'immense territoire de l'État du Congo et en a rapporté d'intéressantes collections, nous a fourni de nombreux renseignements que nous utilisons au cours de cette notice.

Chez toutes les populations sauvages du centre de l'Afrique, l homme arrivé à l'âge de la puberté porte un vêtement souvent très rudimentaire, mais cependant suffisamment grand pour lui ceindre les reins. « J'ai pu remarquer partout, nous écrit M. De Meuse, au cours de mes voyages au travers des différentes tribus du haut Congo, ce même souci de la pudeur chez les hommes.

« Il n'en est pas de même pour le sexe faible, car dans beaucoup de localités la toilette de la femme est des plus rudimentaires et se compose uniquement soit d'un bracelet ou collier, ou bien encore d'une ceinture composée d'un simple cordonnet. »

Il est à remarquer que parmi les peuplades où la femme expose ainsi sa nudité, l'art et les goûts artistiques sont très peu développés. Ces tribus étant cannibales et guerrières, il semble que l'état constant de guerres intestines où elles vivent ne leur ait pas assuré la quiétude suffisante pour s'adonner à l'art de tisser comme font d'autres populations; aussi leur vêtement se compose-t-il seulement d'étoffes faites de l'écorce d'un ficus.

La fabrication de ce tissu est des plus simples. L'écorce prise à l'arbre est divisée en deux parties dans le sens de son épaisseur, la partie extérieure est rejetée et celle touchant l'aubier est soumise à un battage fait au moyen d'un pilon de bois ou d'ivoire. Ainsi battue, l'écorce s'allonge et les fibres acquièrent une grande souplesse. Les diverses parties d'écorce assouplie sont cousues ensemble au moyen d'une aiguille de fer et d'un fil fait d'une fibre très ténue.

Quelques tribus telles que les Yèles-Yèles et les Batua, peuplades excessivement sauvages habitant les grandes forêts, où elles se livrent exclusivement à la chasse, portent comme vêtement des peaux d'animaux mégissées de la façon suivante:

La peau fraîchement enlevée à l'animal est étendue et enduite de potasse (cendre de bois); trois jours après cette première opération, elle est soumise à une série de grands lavages et foulée jusqu'à ce qu'elle ait atteint la souplesse voulue.

Le vêtement de ces naturels est, du reste, fort sommaire; il se compose d'un simple morceau de ce cuir grossier passant entre les jambes et retenue à la ceinture par un cordonnet.

Comme nous le disons plus haut, les peuplades tissant des étoffes sont assez nombreuses; vers la côte, cependant, depuis l'introduction des cotonnettes européennes, cette fabrication se perd, les indigènes trouvant plus faciles de se procurer leurs étoffes à la factorerie voisine, où ils trouvent des tissus de grande largeur, alors que leur métier ne permet que la fabrication de fragments de la dimension des fibres, soit 75 centimètres.

Le métier à tisser des indigènes du Congo repose sur le même principe que les nôtres : à peu de chose près, c'est l'ancien métier de nos pères. On pourra s'en convaincre en examinant la gravure qui accompagne cet article.

Les étoffes sont confectionnées avec les fibres des feuilles du palmier élaïs et de différents palmiers raphia.

C'est principalement aux femmes qu'incombe le soin de préparer et de diviser ces fibres, opération qui se fait au moyen du couteau et qui exige une patience inaltérable. Il s'agit, en effet, de les diviser, au moyen de la pointe du couteau, en fils de la grosseur des nôtres. Le tissu est de plus ou moins bonne qualité, d'après l'épaisseur des fibrilles. Les Bateke font des fils tellement fins que leurs étoffes ont le toucher de la soie de Chine.

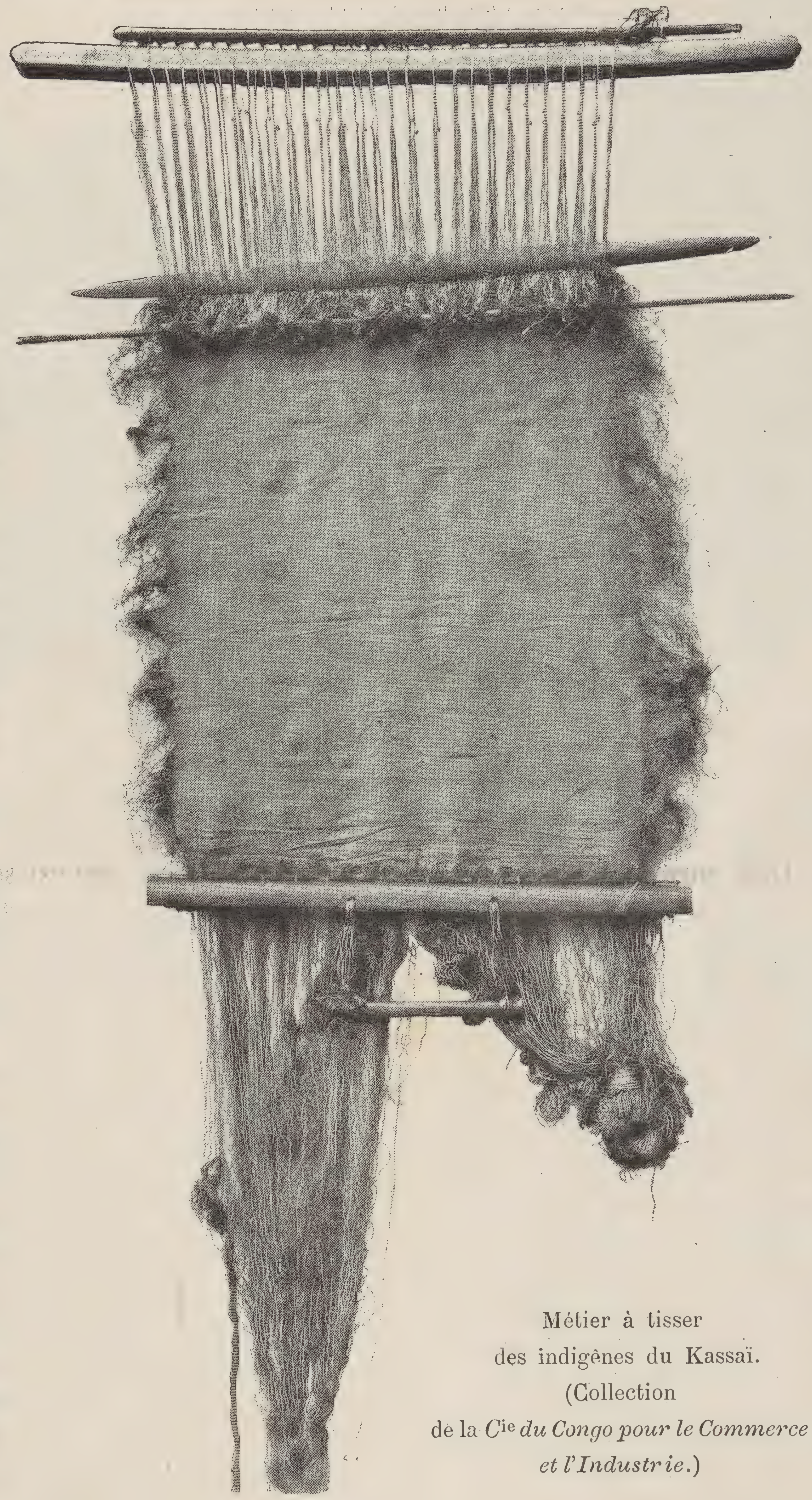
L'opération du tissage proprement dit est faite par l'homme : placé sous l'auvent de la hutte ou sous un hangar ouvert

construit à cet effet, le métier est tendu verticalement. Assis sur une bûche de bois, le tisserand fait passer sa navette de droite à gauche entre les « fils » de fibres qui forment la chaîne. Au moyen de la navette elle-même, qui est de la même largeur que la chaîne, il tasse chaque trame au fur et à mesure qu'elle passe. Le croisement des fils est opéré de la même manière que dans nos tissus des Flandres. Les indigènes montrent une incroyable dextérité et tissent très rapidement. Ils parviennent même par des changements spéciaux de la trame à produire des dessins dans leurs étoffes.

Ils ont quatre teintes à leur disposition : le noir, le rouge, le brun et le jaune, couleur naturelle de la fibre. Le noir est obtenu de deux manières : on enfouit l'étoffe ou les fibres dans une argile noire qu'on rencontre dans certains marais et on les y laisse séjourner pendant quelques jours. On les teint de la même nuance, en les faisant bouillir dans une eau où l'on a mis macérer des feuilles d'un arbrisseau très commun dans toutes les régions et que les indigènes appellent le *gaïé*. Selon le degré de teinture qu'ils veulent obtenir, les indigènes répètent plusieurs fois cette opération.

La teinture rouge est donnée par le *Pterocarpus santalinoïde*, assez commun dans l'Afrique équatoriale. Cet arbre n'a de propriété tinctoriale que lorsqu'il tombe en vétusté. Les indigènes le récoltent alors, le réduisent en poudre et le font bouillir avec les objets à teindre. Grâce à la grande quantité de tannin que contient cette essence, la teinture est très fixe. C'est le même bois qui donne la poudre rouge ou *takula*, usitée pour les tatouages, la peinture de guerre et les diverses cérémonies indigènes. Au moyen de ce rouge mélangé au noir, les naturels obtiennent une teinte lie de vin, très jolie à l'œil.

Très peu de tribus impriment leurs étoffes. Chez quelques-unes, cependant, on se livre à cette pratique. Toujours les impressions sont simples, représentant des lignes brisées, des losanges, des carrés, des triangles. Ils obtiennent ces dessins en tamponnant la pièce avec des sortes de brosses faites de grosses fibres. Les Bassongo-Minos du Sankuru, les Bassimba et les Bekoma de la haute Lukenye fabriquent des tissus vraiment remarquables. Ils en produisent qui sont absolument analogues à nos velours frappés. Pour réussir, avec leurs moyens primitifs, à atteindre une telle perfection de fabrication, il faut une grande habileté de mains et une patience de nègre, c'est-à-dire à toute épreuve.



Métier à tisser
des indigènes du Kassaï.
(Collection
de la Cie *du Congo pour le Commerce et l'Industrie.*)

Voici comment ils procèdent : Quand le tissage est achevé, l'étoffe est livrée aux femmes. Celles-ci commencent par y broder des cordonnets noirs, blancs, rouges, en passant l'aiguille, non au-dessous du fil de l'étoffe à broder, mais dans le corps même de ce fil. Tantôt ces cordonnets sont isolés, tantôt ils sont juxtaposés. Dans ce dernier cas, une fois la broderie faite, on passe à la surface des couteaux tranchants comme des rasoirs, on tond ainsi délicatement les fils brodés qui donnent à la suite de cette opération l'apparence du velours. Les dessins, très variés, sont toujours linéaires. Le relief a la forme pyramidale.

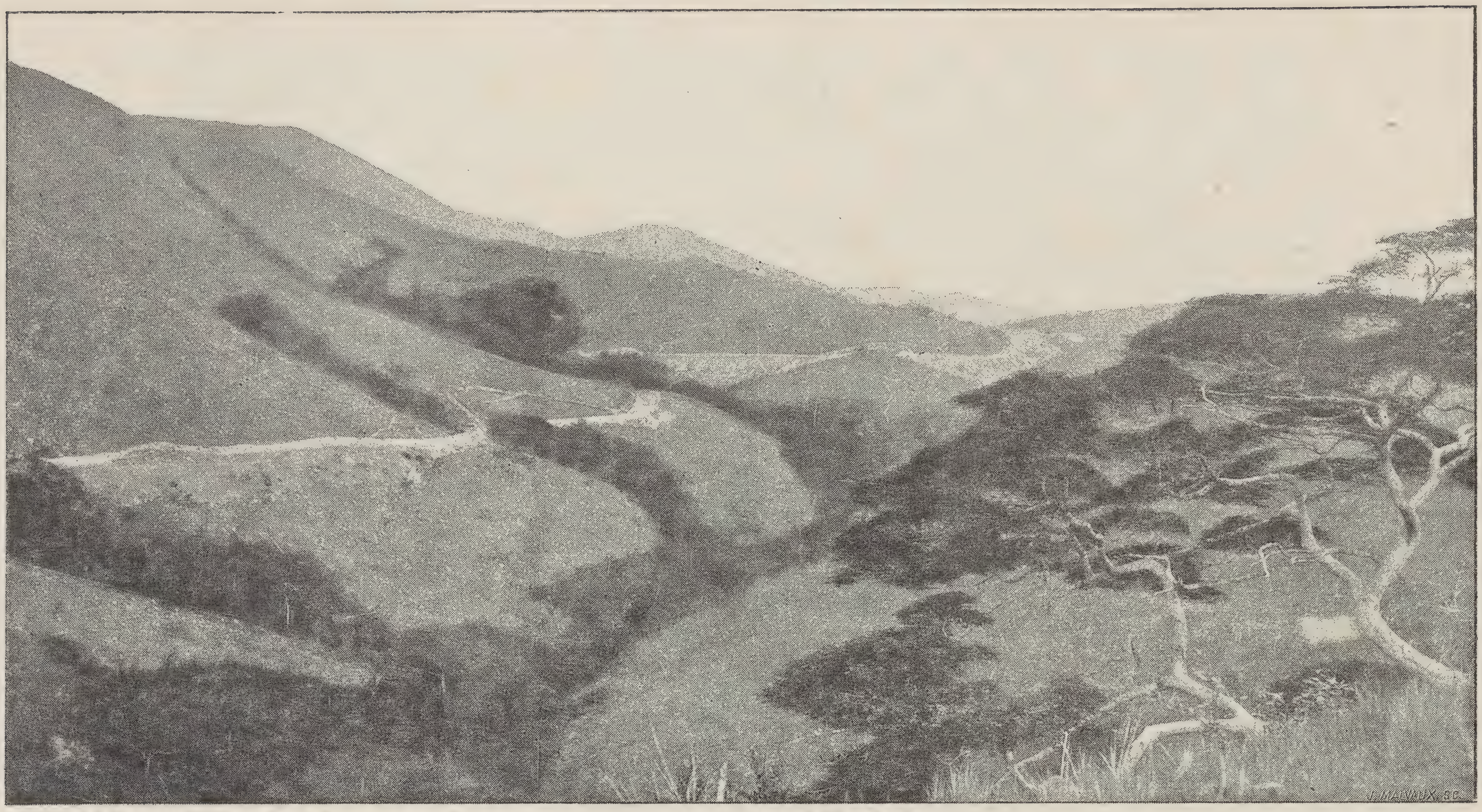
Ce travail demande énormément de temps et les étoffes ainsi fabriquées ne s'emploient guère que pour des cérémonies ou comme linceul.

Chez les Bassongo-Minos, les Bekoma et les Bassumba, quand un chef aimé meurt, chaque individu du village offre comme présent mortuaire un ou plusieurs de ces tissus riches. Le défunt a ainsi suffisamment de richesses pour se présenter dans le royaume des esprits. Quelques grands chefs portent des habillements brodés, mais c'est un privilège exclusif ; le commun des mortels ne revêt que des tissus simples. Chez ces populations, le vêtement consiste en un tour de hanche, retenu par une ceinture en cuir.

En fouillant la tombe d'un grand chef des Bassumba au village de Bariku, M. F. De Meuse a déterré des étoffes brodées ayant nécessité le travail de toute l'agglomération pendant deux ans. En général, cependant, l'indigène ne s'occupe du tissage qu'à ses moments perdus. Il ne s'astreint pas d'une façon ininterrompue à ce travail de patience.

Seules ces populations fabriquent des étoffes de coton. Elles cultivent le *gossipium* et leurs cotonnettes sont, non tissées, mais crochetées avec des crochets de bois, par le même procédé que celui qu'emploient chez nous les dames et les demoiselles. Les crochetés sont à dessins, mais toujours d'une couleur uniforme.

(*A continuer.*)



Dans le massif de Palaballa. Le kilomètre 16 de la voie. (D'après une photographie du Dr Étienne.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

Une dépêche arrivée cette semaine à Bruxelles a annoncé que le chemin de fer du Congo avait été inauguré, à l'exploitation définitive, le 4 décembre. Un service régulier est organisé depuis cette date sur les quarante premiers kilomètres de la voie, de Matadi à Kenge.

Provisoirement, il est créé un train régulier faisant la navette entre ces deux points; il part de Matadi à 7 heures du matin les lundi, mercredi et vendredi de chaque semaine, et de Kenge les mardi, jeudi et samedi. Il a un horaire qui fixe les heures de passage aux différentes stations et haltes.

Une station intermédiaire est établie à Palaballa, au kilomètre 17; des haltes de garage se trouvent : aux échelles, au pont de la Mpozo, à Matadi-Mapembe et à la rivière Mia.

Des tickets pour voyageurs sont délivrés aux gares de Matadi, Palaballa ou Kengé. Toutefois, afin de permettre exceptionnellement qu'un voyageur puisse prendre place dans le train entre deux stations, le conducteur peut délivrer en cours de route des tickets qui sont valables jusqu'à la station suivante. La voiture à voyageurs ne comprend que la première classe. Les voyageurs de seconde classe (porteurs indigènes et ouvriers de couleur, boys, soldats, etc.) prennent place provisoirement dans des wagons à marchandises, spécialement aménagés dans ce but.

Voici le tarif pour les voyageurs :

	Matadi à Palaballa, 17 kil.	Palaballa à Kenge, 23 kil.	Matadi à Kenge, 40 kil.
1re classe . . . . fr.	22 00	28.00	50.00
2e —	2.20	2.80	5.00

La Compagnie n'accepte provisoirement de marchandises que d'expéditeurs ayant un mandataire à Matadi et pour des destinataires résidant ou ayant des mandataires aux gares de destination. Les expéditions de marchandises se font comme sur nos chemins de fer, par wagons entiers ou par colis.

Voici le tarif pour les marchandises :

A la montée :		
Pour toutes marchandises (1). . . . fr.	1.00	les 100 kilog.
A la descente :		
Amandes de palme	1.00	—
Arachides	1.00	—
Bois de construction	1 00	—
Café.	2.80	—
Caoutchouc	4.50	—
Gommes copales blanches.	1.80	—
— rouges	3.20	—
Huile de palme	1.20	—
Ivoire	10.00	—
Orseille	1.70	—
Sésame.	1.00	—
Tabac	2.70	—

Les marchandises non dénommées seront taxées par 100 kilogrammes au prix de 75 centimes, augmenté de 1 p. c. de la valeur de la marchandise en Europe.

On voit, d'après les chiffres qui précèdent, qu'à la montée le tarif correspond à 2 fr. 50 c. par tonne kilométrique. Ce prix, considérablement supérieur à celui que l'on paye habituellement en Europe, n'a rien d'exagéré, si l'on tient compte des difficultés énormes qu'il a fallu surmonter pour construire le chemin de fer dans la première partie de son tracé.

(1) Il est fait exception pour le sel, qui jouira d'une réduction de 50 p. c.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VIII. — AU KATANGA.

Construction de Fort-Bunkeia. — Reconnaissance du drapeau de l'État par les indigènes. — Terrassés par la maladie.

Fourré de papyrus.

21 décembre 1891.

Il n'y a pas l'ombre de noirs hostiles pour le moment. Ce qu'il importe avant tout, c'est de construire quelque solide ouvrage défensif, afin que je puisse m'absenter sans craindre pour la sécurité de ceux de mes compagnons que je laisserais en arrière. J'estime qu'il me faudra un mois pour la construction de mon fort. Nous avons tout un assortiment de semences, et Legat, je l'espère, me donnera de celles qui me manquent.

22 décembre.

Nous avons commencé la construction de Fort-Bunkeia. Des tranchées ont été creusées et les deux tiers du boma ont été constitués au moyen de pièces enlevées à l'ancien quartier de Msiri. L'habitation du tyran va être détruite et les débris en serviront à construire la maison des blancs. Ce sont de belles perches, droites et solides. Le fort présentera la forme d'un hexagone irrégulier avec trois tours, un fossé et un parapet à l'épreuve des balles fait au moyen de palissades et de terre.

23 décembre.

Mukanda Vantu, Chamundu, Coïmbra, Maria et d'autres sont venus me voir. Avant de désigner le nouveau roi, je désire connaître d'abord les gens du pays. J'ai invité Ntenke et Katanga, chefs du sud, à venir me voir.

24 décembre.

La construction du fort continue avec activité.

Un grand nombre de constructions de l'ancienne résidence de Msiri ont déjà servi pour construire les palissades et les tours. De la porte de la maison du tyran, je me suis fait faire une table excellente.

Quand nous aurons pris dans l'ancienne capitale tout ce qu'il y a à prendre pour notre fort, on mettra le feu à ce qui restera.

25 décembre.

Noël. — Mes hommes ont congé. J'ai offert à Bonchamps et au docteur un banquet. Menu : soupe, sardines, pigeons, mouton, du custard, un plum-pudding anglais, des bonbons, une bouteille de vin chacun et du café-cognac. Chacun a reçu un cigare pour couronner le tout et finir la soirée.

26 décembre.

J'ai envoyé à Legat un rapport complet sur les derniers événements.

Après une enquête approfondie, je pense que Mukanda Vantu, fils de Msiri, sera le meilleur chef.

27 décembre.

Mulumanyama, qui est arrivé hier, a eu une longue palabre avec moi. Il a juré d'empêcher l'arrivée de toute poudre venant de la côte occidentale. Il a signé un acte de soumission et je lui ai remis le drapeau. Je sais de bonne source que Likuku et Chikako ont fait alliance. Dans quel but? Je sais que ce dernier a promis, les moissons une fois mûries, de venir me combattre.

28 décembre.

Bonchamps est gravement atteint. Robinson aussi.

Les hommes ne se nourrissent que de *mbogas* ou herbes potagères. Les blancs eux-mêmes ne trouvent aucun aliment à acheter. La famine est affreuse.

Les trois principales herbes que l'on consomme sont : le *machicha*, le *mboga maboga* ou feuille de citronille, et le *cassamvo* ou feuille tendre du manioc.

29 décembre.

La journée d'aujourd'hui a été importante. J'ai désigné Mukanda Vantu comme chef des Wagaranze. Je lui ai fait signer un acte de soumission et je lui ai fait arborer un drapeau au-dessus de son village. L'assemblée a été fort nombreuse et j'ai fait comprendre combien il serait dangereux de chercher noise au nouveau chef. Chikako déclare qu'il va venir me voir, maintenant qu'un nouveau chef est élu.

J'ai donné à Mukanda Vantu mon sabre en signe du pouvoir dont il est maintenant investi.

Nous avons fait bonne besogne au fort, qui commence à prendre tournure. Le fossé sera terminé demain, j'espère. Deux des tours sont pour ainsi dire achevées. Le magasin, en forme de tembe, est terminé, ainsi que ma maison. Une case de

vingt-sept mètres pour le personnel est en voie d'achèvement. Une seconde habitation, pour les Européens, est près d'être finie également, comme aussi d'autres ouvrages. Les hommes ont besoin d'être constamment stimulés. Ils commencent à s'affaiblir de ne vivre que de feuilles, et il faut être sans cesse à leurs côtés, sous un soleil de plomb, impitoyable.

Toujours sans nouvelles de l'expédition Bia. On m'apprend l'approche d'une expédition commandée par des blancs et qui va traverser le Luapula. Ce doit être une expédition de la *South Africa*. J'ai prévenu Legat.

30 décembre.

J'ai envoyé une lettre à Legat et j'en ai remis une autre à deux de mes hommes pour Delcommune. Ils ont ordre d'aller jusqu'à dix journées dans le sud pour retrouver cet explorateur.

31 décembre.

Mutwila me fait demander le drapeau et demande à faire acte de soumission. Toute la contrée est dans le désordre. Les gens s'enfuient sans rime ni raison et se tirent des coups de fusil dans l'unique but de provoquer du pillage.

Mes hommes, affolés par la faim, sont devenus absolument intraitables. Ils dévalisent les indigènes. Ce sont de vrais démons; rien ne peut les rendre raisonnables.

Voilà six jours que je n'ai plus eu autre chose à manger que des feuilles vertes et de la viande.

1er janvier 1892.

L'année s'ouvre sous de bien sombres auspices. La famine est terrible; aussi est-il devenu impossible de retenir les hommes.

Moloney et moi, nous sommes les deux seuls valides. Tout nous retombe sur les épaules; aussi sommes-nous excédés.

Ah! que 1892 me donne de mauvais présages! Que Dieu m'accorde que cette année puisse passer joyeusement et que mon entreprise soit couronnée de succès!

Quel pays de famine! « J'ai faim! », tel est le cri qui me poursuit partout et toujours. Et je n'ai rien pour apaiser les tortures qui secouent les ventres vides de tous ces hommes qui ont foi en moi. Maudit soit ce Msiri, auteur de toute cette misère!

Un homme affamé n'est plus un être humain, c'est un paquet de viande. Il n'est pas de moyen coercitif pour s'en rendre maître. Il trompe et pille l'indigène, et cela au nom du blanc, qui acquiert ainsi, sans qu'il y ait de sa faute, une détestable réputation.

Tout est souffrance, angoisse et famine!

2 janvier.

Les hommes se dépriment rapidement, faute de nourriture suffisante. Il n'y aura pas de moisson, hélas! avant six ou sept semaines d'ici. Pauvres diables! je les plains du plus profond de mon cœur, et pourtant je dois montrer visage d'airain et les forcer au travail, car il faut que le fort s'achève. Le soir vient vite, et le corps et l'esprit, une fois l'ombre venue, sont également épuisés...

. . . .

Le journal de Stairs s'arrête brusquement le 2 janvier 1892. Il ne reprend qu'au 1er avril, avec cette brève mention : « Du 2 janvier au 1er avril, je n'ai pu écrire la moindre chose dans mon journal, car, pendant ces trois mois, j'ai été trop malade pour tenir la plume. »

C'est le 30 janvier 1892 que l'expédition Bia arriva à Bunkeia. Depuis le 3 janvier, le commandant Stairs, épuisé de fatigues et d'angoisses, était alité, dangereusement malade. Le marquis de Bonchamps et Robinson étaient également frappés par la cruelle maladie. Seul, le docteur Moloney était resté debout, soignant ses collègues, menant à bonne fin la construction du fort Bunkeia, recevant les chefs indigènes qui venaient tous faire leur soumission, maintenant la paix dans le pays. La caravane de Stairs diminuait dans des proportions effrayantes. La famine faisait d'épouvantables ravages et il ne se passait pas de jour où l'on ne dût enterrer quelque malheureux mort d'inanition.

Le commandant Bia, qui devait tomber à son tour quelques mois plus tard, démontra à l'énergique officier anglais qu'un prompt retour à la côte pouvait seul sauver le reste de son expédition décimée et réduite de moitié. Le 4 février, la caravane de Stairs se mit en route pour rentrer à la côte orientale par la voie du Tanganika et du Nyassa-Zambèze. Stairs dut, pendant trois mois, être transporté en hamac, dans un état effrayant de dépérissement, et presque sans connaissance de ce qui se passait autour de lui.

Il ne reprit quelques forces qu'en franchissant les régions montagneuses situées entre le Moëro et le Tanganika.

IX. — DE BUNKEIA AU CHINDE.

Le départ de Bunkeia. — Sur le Tanganika. — La mission de Mambwe. — Mpanza.

1er avril 1892.

Nous avons atteint Makapula. Les vivres y sont rares, les Ruga-Ruga Wanyamwezi ont détruit toutes les moissons, tous les villages ont été absolument annihilés et les malheureux indigènes errent dans les montagnes.

2 avril.

Nous sommes à Kaputa, par 8°12 lat. nord. Tous les natifs sont sous le coup de la terreur qui leur inspirent les Wanyamwezi. J'ai obtenu du chef un guide pour me rendre à Mwanangwa, au sud-est, où il y aura du grabuge, car j'ai l'intention d'y dire deux mots aux Wanyamwezi et de leur démontrer qu'ils ont à laisser tranquilles les populations. Nous sommes encore dans le Marungu, donc dans l'État du Congo, mais les indigènes sont des Wawembwa. La plus haute montagne visible par nous a environ 2,200 mètres d'altitude. L'altitude où nous avons atteint en traversant les défilés a été 1,800 mètres.

8 avril.

Nous avons dû passer la Choma en bateau, ce qui a été fort difficile, la rivière ayant un courant de 8 à 10 kilomètres à l'heure. Le lac salé de Sharpe n'est qu'à une journée au sud-ouest d'ici. Les Arabes du district sont Ramatha, deux ou trois Zanzibarites, Abdullah ben-Suleiman et Khaliel. Les Portugais de la côte occidentale viennent vendre leurs étoffes, en traversant le pays de Msiri, jusque chez les Wasumbwa de Chidobi, à trois journées à l'ouest du Tanganika.

28 avril.

Nous avons quitté Kituta ce matin. La tsetse y sévit et sans elle le bétail ne saurait vivre quand même, car l'eau fourmille de têtards qui se développent dans l'estomac des animaux et les tuent. J'ai vu M. Swan, venant d'Ujiji sur son steamer *Good News* Il m'a remis un léopard, de la part de Rumaliza, destiné à la reine d'Angleterre. Je vais convoyer ce félin jusqu'en Angleterre.

2 mai.

Nous voici arrivés à Cherezia, à 5 camps de Kituta, soit à 80 kilomètres de ce point. Nous avons dû passer hier la Saïzi. Cette partie de la route de Stephenson n'a jamais été, me semble-t-il, réfectionnée. Malgré cela, on y marche assez facilement, sauf à quelques places. Mais ce qui manque beaucoup, ce sont des ponts.

Les indigènes, le long de cette route, sont bien pourvus en ce qui regarde les missionnaires. Il y a des missions à Iwando, Mambwe et Kinymkalo.

3 mai.

Nous sommes à Mambwe, la station des Pères français. Nous avons été reçus avec une touchante cordialité par le père Van Oost, un Belge, et deux autres pères.

Nous avons mangé une salade délicieuse, des laitues, des oignons, des radis, des tomates, de l'oseille, des pommes de terre, des choux, des betteraves, etc., et nous avons nos bagages littéralement bourrés de légumes frais.

J'ai remarqué que partout, en Afrique, où des Pères français ont établi une mission, on trouve de la bonne eau, très claire et très fraîche, et des potagers admirables.

Quelle différence avec les missionnaires anglais qui, toute l'année durant, ne mangent que de la farine et des conserves! Les Pères ne sont ici que depuis cinq mois et ils ont, en ce laps de temps, fait d'étonnants progrès, qui me plongent dans une véritable stupéfaction.

Jamais je n'ai vu quelque chose d'approchant en Afrique. Ils ont une superbe bergerie pour leurs moutons et leurs chèvres, une étable avec vingt-cinq têtes de bétail, et sont en train de se bâtir une grande maison en pierre. Patients, persévérants et énergiques, ils ont consacré leurs vies à faire réussir leur entreprise.

4 mai.

Nous avons marché pendant 21 kilomètres et nous campons sur les bords de la Komba après avoir, deux fois, traversé la Kalisi. C'est le jour anniversaire de notre Reine. Dieu lui en accorde encore de nombreux. Je suis sûr que les étrangers doivent l'admirer. C'est une femme loyale, droite et qui agit toujours avec prudence et raison.

La marche est exquise; la route longe des arbres ombrageux. Si une petite brise soufflait au travers de ces derniers, on se croirait en Angleterre. Nous allons à marches forcées, afin d'arriver pour le 14 au Nyassa. Nous avons encore 358 kilomètres à franchir pour l'atteindre. Si nous manquons le steamer, cela pourrait nous arrêter pendant un mois. Je me demande comment, arrivé en Angleterre, dans quelques mois, je pourrai me faire au régime de mon nouveau régiment, le *Welsh regiment*.

5 mai.

Une longue étape jusqu'à la Nyramwanga. Nos hommes sont très fatigués. Le guide ignore totalement la route à suivre. Heureusement, celle-ci est bien marquée et bien claire. Il est donc relativement facile de se diriger.

6 mai.

Nous sommes arrivés à la station de Mwengo, où nous avons été reçus par M. Mac Cullock, de l'*African Lakes Company*. M. Mac Cullock habite seul ici et a été malade pendant un certain temps. Voici un an et demi qu'il est à Mwengo, station solidement construite avec des maisons bien comprises et bien aérées. On est ici à mi-chemin entre le Tanganika et le Nyassa, et le point a, pour cela, une grande importance stratégique. J'espère atteindre le lac Nyassa en huit camps.

7 mai.

Nous voici arrivés à Kapakalo, situé dans une dépression profonde. Le docteur Moloney est parti en avant pour préparer notre embarquement sur le Nyassa.

8 mai.

Après une marche facile, nous sommes arrivés à Mpanza, un village bien bâti dans un vallon arrosé d'un clair ruisseau. Les huttes disparaissent dans les arbres qui les protègent contre le soleil et le vent. Les caravanes qui passent ont tellement et si souvent pillé les moissons des indigènes que ceux-ci ont maintenant leurs plantations fort loin d'ici, derrière les montagnes. Dès qu'une caravane est signalée, ils envoient au loin leurs femmes et leurs enfants et cachent leurs provisions. C'est, en Afrique, une pratique constante de se voler des vivres les uns aux autres, et les indigènes que nous venons de passer voleraient aussi bien et sans vergogne, dès qu'il sagit de vivres, leur plus proche parent.

9 mai.

Nous campons dans la brousse et nous avons réalisé une descente de 300 mètres. La vallée de la Matumba est d'une extraordinaire fertilité, et le bois de construction y est abondant. La canne à sucre, le café, le froment, le riz, le tabac et tous les légumes y viendraient à ravir.

(La fin à la prochaine livraison.) Cap. Stairs.

Tissu de coton de la Lukenye.
(Collection de la *Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie.*)

LES FEMMES ET LES ENFANTS

Dans le bas Congo, dont nous nous occuperons principalement dans cet article, les enfants sont entourés de soins spéciaux par leurs parents, qui ont pour eux une véritable affection.

Les femmes y sont l'objet de beaucoup d'égards de la part de leurs maris, qui se montrent généralement bons pères. Lorsqu'elles nourrissent leur enfant, elles ne le quittent jamais et le portent au côté gauche, suspendu par une espèce de courroie et ayant une jambe sur le dos de la mère et l'autre sur le ventre. L'enfant est aussi quelquefois placé à califourchon sur le dos de sa nourrice et retenu d'une façon analogue.

A peine né, l'enfant est lavé plusieurs fois par jour à l'eau tiède, et, quelques jours après, à l'eau froide. Jusqu'à ce que, devenu grand, il ait quitté sa mère, celle-ci se rend chaque matin à la rivière et y plonge son mioche dans l'eau vive. Cette saine hydrothérapie est très favorable à la constitution de l'enfant, qui est presque toujours vigoureux et fort.

Femmes et enfants moussoronghes. (D'après une photographie de M. le commandant de Macar.)

Les soins et l'affection des parents pour leurs enfants sont plutôt purement matériels. On les nourrit, on les lave, on les préserve du danger. Quant au reste, les pauvres mioches poussent un peu à l'abandon, courant et gambadant comme bon leur semble dans les ruelles du village. On leur donne peu de soins au point de vue intellectuel et moral; aussi se montrent-ils, en grandissant, insolents envers leurs parents, qui ne dédaignent pas de discuter des heures entières avec eux pour une futilité.

Mais malgré cela, chez les Moussoronghes, par exemple, l'enfance est très respectée, et le père comme la mère manifestent un véritable attachement pour leur progéniture. Quand leurs petits ont atteint un certain âge, les pères se consacrent plus particulièrement aux fils, auxquels ils apprennent la chasse, la pêche et le commerce. Les filles se tiennent avec la mère, qui les initie aux travaux de culture et de ménage.

Le père a sur les siens le droit de correction corporelle : s'il tue son enfant, la coutume lui impose l'obligation de payer au père de sa femme la moitié de la valeur à laquelle l'enfant est estimé. Le père a l'obligation d'entretenir sa famille. Il procure une femme à son fils et fait, à cet effet, les avances de fonds nécessaires. Les enfants sont tenus d'obéir à leurs parents. Lorsque ceux-ci deviennent infirmes, ils sont secourus habituellement par leurs descendants, mais aucune sanction n'est attachée à cette coutume. Les enfants privés de leurs père et mère sont élevés par les parents les plus proches, qui les entretiennent jusqu'à l'âge où ils peuvent se suffire à eux-mêmes.

Les enfants noirs aiment à courir, à jouer, à rire, comme nos bambins d'Europe.

Ils vont sans vêtement aucun jusqu'à l'âge de sept ou huit ans. Les mamans couvrent les tout petits de colliers et de ceintures de perles et de coquillages. La nuit, on leur met un masque en treillis de jonc pour leur permettre de respirer sous la couverture dont on les enveloppe afin de les empêcher d'être mordus par les moustiques.

Avoir une nombreuse famille est considéré comme une bénédiction. Les crimes d'infanticide sont inconnus : on sacrifie pourtant les enfants contrefaits.

Les femmes sont très fières de leurs bébés, et quand un blanc pénètre dans leur village, elles viennent lui présenter toute leur progéniture et sont très fières des caresses qu'on lui donne. Les petits appellent avec force cris leur *taté* (père) et leur *mamé* (mère), qui jouent avec eux en souriant.

L. Van de Velde raconte que, faisant une visite au chef de Kionzo, les mères vinrent lui présenter leurs enfants. Elles les avaient complètement blanchis et avaient poudré leurs cheveux couleur carotte. Elles croyaient que les blancs auraient trouvé ainsi leurs mioches plus beaux.

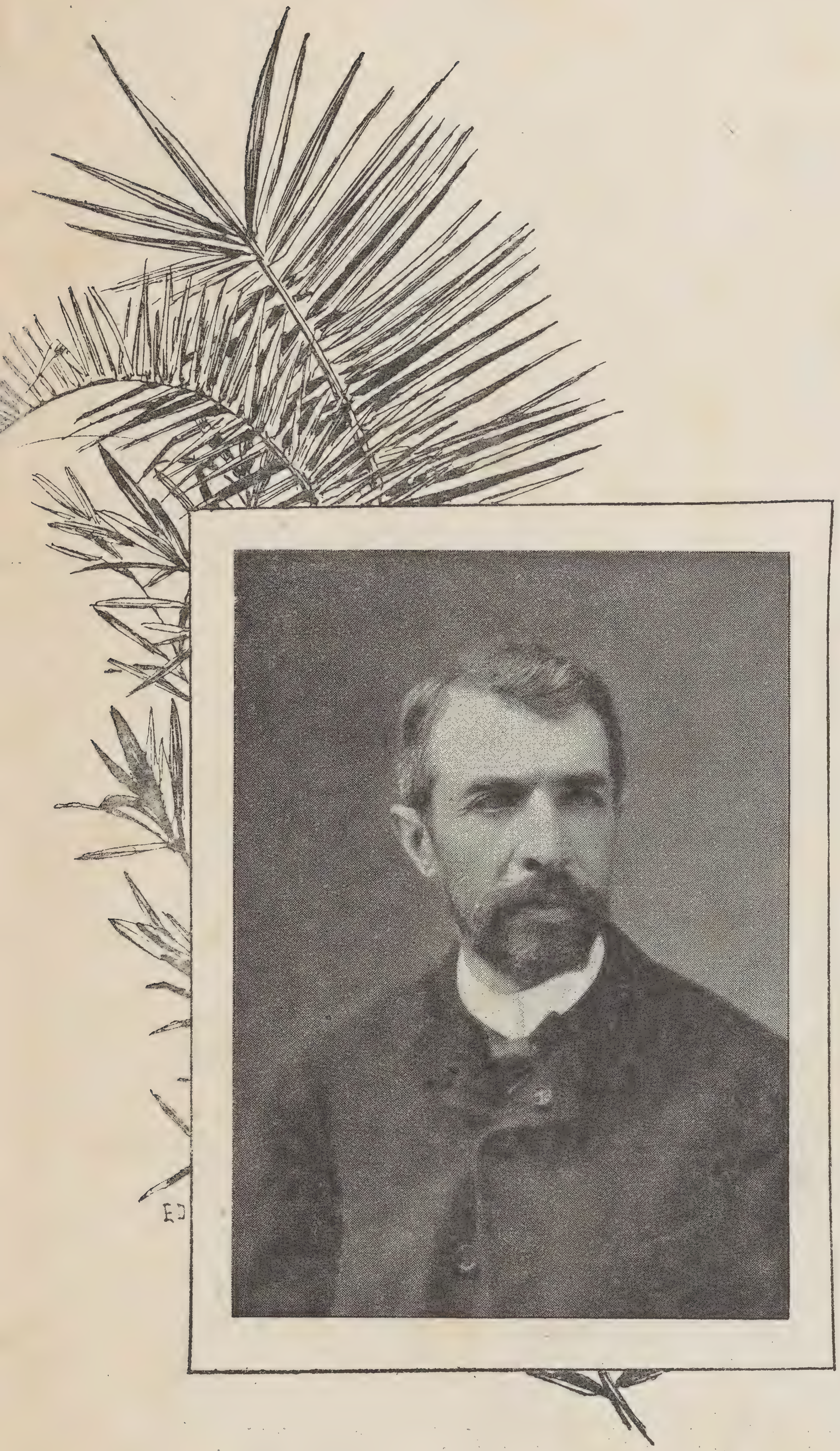
« S'il est touchant de voir l'affection et les soins dont les parents entourent les enfants, rien n'est admirable, dit ce voyageur, comme de voir le respect que ces jeunes gens ont pour la vieillesse.

« Jamais on ne maltraite ou l'on ne frappe les enfants. Ceux-ci ne quittent pas leur mère avant l'âge où ils peuvent se suffire à eux-mêmes ; même alors, la mère et le père veillent encore sur eux et gardent avec eux des relations cordiales et affectueuses. »

ÉDOUARD DUPONT

Né à Dinant, le 31 janvier 1841. — Docteur en sciences naturelles. — Directeur du Musée d'histoire naturelle de Bruxelles. — Membre de l'Académie royale de Belgique.

Part pour le Congo en juin 1887. — Explore le bas fleuve, la région des chutes et le Stanley-Pool, va jusqu'au confluent du Kassaï. — Rentré en Belgique en mars 1888.



Nous n'entendons pas faire ici un portrait complet du savant qui fait l'objet de cette notice. Le cadre de cette page ne suffirait pas pour faire ressortir les titres que possède Édouard Dupont à l'attention des amis de la science.

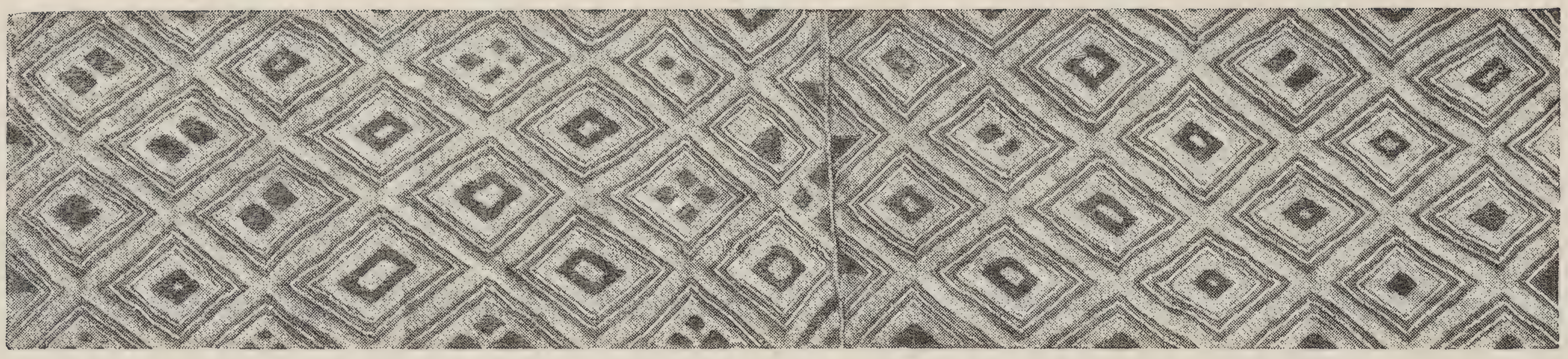
Les études et les travaux du directeur de notre Musée d'histoire naturelle sont, du reste, connus et appréciés de tous. Sous son habile et consciencieuse direction, nos belles collections scientifiques se sont enrichies à tel point qu'elles comptent parmi les premières de l'Europe.

C'est à lui, notamment, à sa sollicitude éclairée et attentive, que le musée paléontologique doit son importance sans cesse grandissante. Il a le droit d'en être fier, car il en est le créateur en même temps que le gardien jaloux.

Mais nous voulons surtout nous occuper ici de l'initiative pleine d'audace pour l'époque, que prit, en 1887, M. Éd. Dupont lorsqu'il résolut de faire, à ses frais, un voyage d'étude au Congo, qui était à peine connu depuis dix ans. L'exemple du savant belge doit être cité à toute la jeunesse studieuse. Cet homme d'âge mûr, en possession d'une renommée qui a dépassé les limites étroites de sa patrie, occupant dans son pays une position en vue, n'a pas hésité, par pur amour pour la science, à entreprendre, à ses risques et périls, un voyage dont il détermine lui-même le but dans l'intéressant livre : *Lettres sur le Congo*, où il a consigné le résultat de ses observations :

« L'existence d'une terre presque vierge de recherches scientifiques, les conditions extraordinaires qu'elle présente, les importants problèmes qu'on pouvait y étudier, exerçaient sur moi une attraction que je ne parvenais pas à dominer. Les beaux problèmes soulevés par l'étude des aspects, l'enchaînement des phénomènes auxquels est dû l'état présent de cette nature, les résultats des influences qui ont pu réagir sur les populations, tels étaient quelques-uns des points de vue qui se présentaient. »

Les *Lettres sur le Congo* démontrent qu'Édouard Dupont, pendant les six mois que dura son étude et au cours desquels il parcourut 2,500 kilomètres de territoire, a su apporter une sérieuse contribution à la connaissance de quelques grands traits de l'histoire naturelle et ethnographique du Congo. Dans les 700 pages de ce volume, l'écrivain présente, dans l'ordre où s'offrent les faits, les divers aspects sous lesquels se manifestent les problèmes dont il est allé chercher en Afrique la solution ou l'éclaircissement. Jamais, cependant, il ne perd de vue ces intéressantes questions, et toujours on sent, sous le récit anecdotique et forcément décousu d'un voyage au jour le jour, la préoccupation de trouver la solution tant cherchée. On peut dire, sans exagération, que M. Éd. Dupont a définitivement résolu plusieurs problèmes géologiques et ethnographiques du Congo, obscurs ou inexpliqués avant son exploration.



Tissus à dessins coloriés et brodés des indigènes du Sankuru et de la haute Lukenye.

LES TISSUS INDIGÈNES

II

Fuseau.

La confection du fil de coton (filage) a lieu d'une manière fort primitive.

La bourre de coton étiré est roulée à la grosseur voulue sur la cuisse, au moyen de la paume de la main. Cette première préparation achevée, le fil est tordu au moyen d'un rouet des plus élémentaires dont on peut voir la gravure ci-contre.

Ce rouet est formé par deux bâtonnets; sur l'un de ceux-ci est enroulé le fil qui a subi la première préparation; l'autre est muni, à son extrémité inférieure, d'un corps rond assez lourd qui sert d'axe de rotation; à ce dernier, l'indigène imprime un mouvement de rotation qui tord le fil dans un sens. Le fil ainsi obtenu est marié à un autre tordu dans un sens contraire. Ceux-ci en se tressant ainsi naturellement forment une mince ficelle qui est leur fil de coton servant au filage.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, les tissus de coton dont il est ici question sont crochetés et non tissés.

« Pourquoi ne tisses-tu pas ton coton au lieu de le crocheter ainsi par un long et difficile travail? » demandait un jour M. F. De Meuse à un naturel de la Lukenye.

« Blanc, tu parles comme un enfant! Ne vois-tu pas que, nos fils étant très lâches, il se produirait des nœuds et l'étoffe ne pourrait être achevée? »

Le noir avait raison. Les fils de coton étant mal serrés par suite de l'insuffisance de leur méthode de torsion, les ouvriers en cotonnades indigènes sont forcés de crocheter leurs vêtements de *gossipium*. Ils ne sauraient les confectionner sur le métier.

⁂

Quelques mots sur l'usage que font les noirs des tissus qu'ils fabriquent ne seront pas déplacés dans cet article.

Les femmes noires se drapent avec beaucoup d'élégance. Autant elles sont grotesques dans les jupons et les falbalas d'Europe qui les font ressembler à des guenons habillées, autant elles sont gracieuses et séduisantes dans leurs pagnes qu'elles savent enrouler autour de leur buste et de leurs reins avec un goût plein d'art. Elles ont une marche particulière qui imprime à leurs mouvements un charme spécial.

Plus la pénétration européenne s'accentue, plus aussi s'accroît chez les femmes le souci, jusque-là inconnu, de la pudeur. Rapidement la nudité primitive fait place à un soin particulier de se couvrir le corps. Mais les étoffes indigènes, fabriquées très lentement et fort chères, sont relativement rares déjà, même dans les régions où le blanc n'a pas paru encore. Elles finiront par disparaître devant l'introduction des cotonnettes européennes. Déjà dans le bas Congo et dans la région des cataractes, on n'en voit presque plus et les rares exemplaires qu'on rencontre servent à confectionner des sacs pour emballer le sel. Ce goût de l'habillement, cette demande incessante de tissus d'Europe fait la valeur de ceux-ci, qui forment l'unique richesse du noir dans les régions soumises à l'influence des blancs. Plus il a d'étoffes, plus il est opulent et considéré.

Le vêtement des femmes de N'Gombe, Bangala et Bolombo consiste en une série de ceintures de fibres de palmier, longues de 20 à 30 centimètres, suspendues à un cordonnet.

Ce vêtement assez coquet, dit M. De Meuse, leur donne l'allure de ballerines. Bien des fois, assistant à des danses de femmes indigènes dans un paysage prestigieux, ayant pour fond le beau décor de la majestueuse forêt tropicale, je me suis figuré assister à un ballet de l'Opéra, avec la réalité de la nature et la splendeur de la frondaison équatoriale en plus.

⁂

Les femmes esclaves d'Arabes, qui peuplent les harems de ces derniers, éprouvent un grand plaisir dans le luxe de la toilette. Elles sont avides de riches tissus et leurs maîtres les comblent de soieries, de velours, de brocart, de cotonnades étincelantes. Elles savent s'en confectionner des habillements charmants.

Les négresses de la côte aiment à se vêtir d'une chemise européenne au-dessus de laquelle elles drapent un pagne. Elles s'entourent la tête d'un grand voile qui va s'enrouler autour des épaules ou de la taille.

Comme nous l'avons dit, le long des rives du fleuve et de ses affluents, partout où se fait sentir l'influence du blanc, la fabrication des tissus indigènes tend à se perdre. C'est la loi

CHEF BATEKE

fatale du progrès. L'art et les procédés primitifs disparaissent pour faire place à une civilisation plus élevée. De plus, l'afflux considérable des cotonnettes d'Europe permet aux noirs de satisfaire plus complètement le goût du gaspillage, de la prodigalité qui forme un des côtés de leur caractère de grand enfant. Leurs étoffes ne servent pas seulement à les vêtir, à leur constituer un trésor, elles servent à les enterrer.

Une incroyable consommation d'étoffes se fait en cas de mort d'un chef ou d'un notable. Plus on les prodigue, plus aussi on donne une haute idée de l'opulence du défunt.

Dans le Kassaï, où les étoffes ont une grande valeur, la coutume des tissus d'enterrement existe depuis longtemps, mais dans le bas Congo elle a pris naissance avec l'introduction des étoffes européennes.

Les deux tiers des cotonnades importées dans le bas Congo et dans la région des cataractes sont employés à l'embaumement des morts. C'est par ballots sans nombre qu'on gaspille ce produit de notre industrie, si précieux pour l'indigène. Quand un chef meurt sans laisser au gré des siens suffisamment d'étoffe pour donner une haute idée de son importance, on fume son cadavre et on le laisse reposer un ou deux ans dans une hutte spéciale. Pendant ce temps, toute la population double son travail pour assurer au défunt des funérailles dignes de lui.

Chez les Bateke et les Bayanzi de la région des chutes, le cadavre du chef reste un an « en souffrance », en attendant la contribution obligée de tissus due par ses sujets.

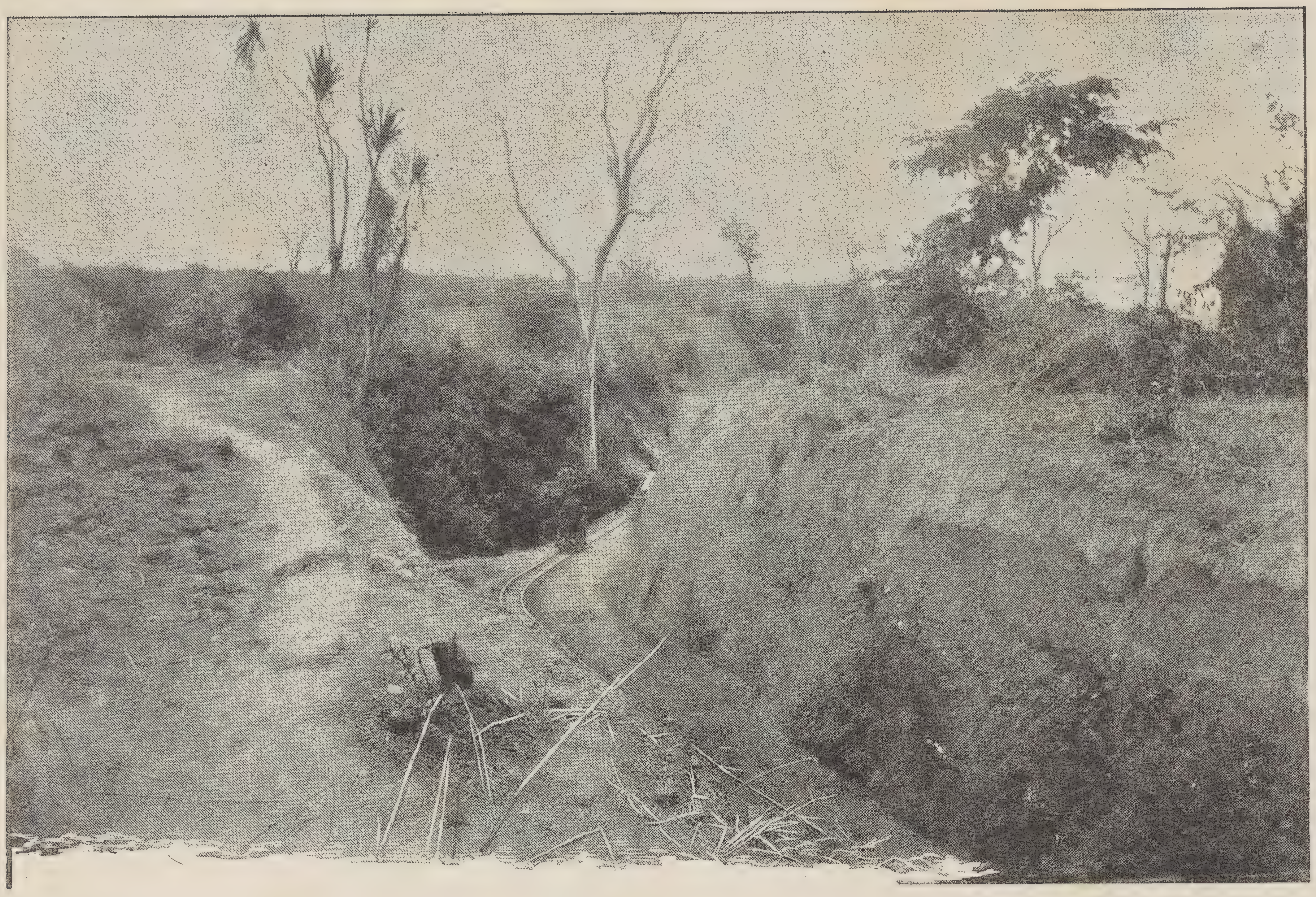
M. F. De Meuse a vu un jour des funérailles grandioses faites à un de ces chefs. On l'avait enroulé dans une quantité énorme de cotonnades. Le cadavre, ainsi ficelé, représentait un ballot formidable de 2^{m}50 de haut sur 2 mètres de diamètre. Les indigènes avaient fabriqué pour transporter ce colis funèbre un immense brancard sur lequel avait été placé le ballot en forme de colonne, le fût en l'air. 65 hommes furent nécessaires pour transporter ce catafalque.

Jadis, avant d'enfouir ce curieux cercueil, on immolait dans le fond de la fosse mortuaire un certain nombre de femmes et d'enfants. Depuis l'arrivée des blancs, on n'ose plus se livrer à ces sanglantes immolations. Ces sacrifices sont remplacés par des figures. Les femmes viennent s'accroupir au bord du trou et y jettent leur ceinture.

Toutes les tribus du Congo connaissent l'art de tresser des nattes, qu'elles mettent sur leur couchette. Différentes matières sont utilisées dans ce but, suivant les régions. Dans le bas Congo et le Loango, on fabrique des nattes en papyrus. On sait y tracer de multiples dessins, toujours formés de lignes droites, et elles ont une assez grande souplesse. Dans certaines parties du Mayombe, on en confectionne au moyen de feuilles de *pandanus*.

Chez les Bangala, les Wangata et les Mobeka, les nattes sont tressées avec l'écorce du *calamus*, palmier nain. Les Bayanzi et les Bateke, et de nombreuses autres peuplades, font des nattes avec des graminées fort hautes, croissant dans les terrains marécageux. Les Bangala en confectionnent avec des languettes d'écorce tenues ensemble par des cordelettes enfilées.

Tissu de coton.
(Collection de la *Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie.*)



La tranchée de Kenge, au kilomètre 39. (D'après une photographie de M. l'ingénieur Limmelyn.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

Grace aux nombreuses photographies que, depuis deux ans, nous avons reproduites à cette place, nos lecteurs ont pu se faire une idée assez exacte des difficultés énormes que le chemin de fer du Congo a dû surmonter pour atteindre le col de Kenge.

Ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le dire, c'est à partir de ce point que la ligne entre dans une région moins accidentée. Le tracé qui, dans toute la première section du railway, s'avance péniblement à travers un pays extraordinairement tourmenté, franchissant des obstacles comme ceux de la Mpozo, du ravin du Sommeil, du ravin de la Chute, etc., acquiert là une régularité presque parfaite et ne s'infléchit guère que pour gravir, de loin en loin, quelques cols peu importants. Tandis que tout le long du massif de Palaballa, on avait été obligé de recourir constamment à des rampes de 45 millimètres en alignement et de 28 milimètres en courbes de 50 mètres, ici ce n'est plus que sur de très petites longueurs que l'on doit employer la rampe maxima.

Les ouvrages d'art ne se rencontrent plus qu'à de longs intervalles et ils sont peu importants. Ainsi, entre Kenge, situé au kilomètre 40, et la Bembesi, que l'on franchit au kilomètre 63, on ne compte qu'un pont de 6 mètres, deux ponts de 8 mètres, trois ponts de 10 mètres et un pont de 20 mètres, alors que dans la première partie du tracé, qui est actuellement livrée à l'exploitation, on trouve en moyenne au moins deux ouvrages d'art importants par kilomètre.

Nous avons publié dans notre précédent numéro une vue du massif de Palaballa, représentant le kilomètre 16 du chemin de fer. Nous reproduisons aujourd'hui une photographie prise dans la tranchée de Kenge. Cette tranchée, qui a exigé 1,200 mètres cubes de déblais, est située au kilomètre 39 de la voie.

D'après les dernières nouvelles, qui sont datées de Matadi, 10 novembre, les travaux de la construction se poursuivent activement. Un camp a été établi au kilomètre 59, et l'on a commencé les déboisements et les terrassements à la rivière Bembesi (kilomètre 63), où un autre camp a été installé également. Les études définitives, reprises en juillet 1892, à Songololo (kilomètre 98), ont été poussées durant les campagnes de 1892 et 1893 jusqu'à la Gongo, au kilomètre 220, sous la direction de l'ingénieur Bergier. Cet agent rentre en Europe, son troisième terme de service étant achevé. M. Cote continue les études avec MM. Roy, Malacreda et Bizet, pour rattacher la nouvelle ligne avec l'ancien tracé vers le kilomètre 235.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

IX. — DE BUNKEIA AU CHINDE.

Chitipa. — La route de Stevenson. — Le lac Nyassa. — Le Shire. — Le delta du Zambèze. — Mort du capitaine Stairs.

10 mai 1892.

Nous sommes arrivés chez Chitipa. Un grand nombre de mes hommes cherchent à déserter. C'est une forme de folie que cette manie qu'ont les hommes de déserter lorsqu'ils approchent d'un endroit où ils vont goûter un repos absolu.

Nous empruntons, à partir d'aujourd'hui, la route frayée, ou route Stevenson proprement dite. Jusqu'ici, la route a consisté en un sentier courant de village à village, escaladant et redescendant des montagnes. Le nom de « route de Stevenson » est tout à fait impropre. Ce n'est pas une route au sens propre du mot; c'est plutôt un cheminement.

11 mai.

Nous campons dans la brousse. La plupart de mes hommes sont dans un état de démoralisation complète. Arrivés au camp, ils se couchent sur le dos et restent ainsi immobiles des heures durant. Ni encouragements ni colère ne peuvent les secouer. Ils sont comme à moitié morts : c'est désespérant.

La route de Stevenson, que nous avons suivie toute la journée, est par-ci par-là envahie par les herbes; mais elle n'en est pas moins excellente, et même le noir, à la cervelle ankylosée, comprend, en la voyant, que les Wazungu, en créant des routes, ne sont pas aussi fous qu'ils se l'imaginaient. Malgré cela, l'indigène se croit toujours un être supérieur au blanc, toujours pressé, et qui ne saurait accepter tranquillement tous les événements de ce bas monde.

Msiri
(Dessin d'Am. Lynen, d'après un croquis).

12 mai.

Nous avons descendu la Lufira en traversant des défilés semés de pierres aiguës coupant affreusement les pieds des hommes. Demain, nous avons une rude étape jusque Mpata; puis, le jour suivant, nous atteindrons le lac Nyassa, où se termineront nos misères, je l'espère.

J'ai pitié de mes pauvres caravaniers : ils sont littéralement rendus; les étapes africaines sont exténuantes, plus pour le moral que le physique. Comprenez-vous quelle torture que cette marche à pas lents, jour par jour, pendant des mois, pour atteindre un but que l'esprit voudrait toucher par des moyens prompts et rapides! On touche mentalement l'objet, et, jour après jour, on s'aperçoit qu'il est encore loin, si loin.....

14 mai.

Nous sommes arrivés hier à 1 heure de l'après-midi sur les bords de la rivière Mpato, et nous sommes repartis à la nuit, marchant au clair de lune. J'avais reçu des lettres de Karonga, m'annonçant l'arrivée du steamer le 12 mai. Nous avons atteint ce point ce matin à 10 h. 45 m. et nous avons été reçus par MM. Whyte et Lagher, de l'*African Lakes C°*.

Le docteur Moloney était arrivé depuis deux jours, ayant accompli 176 kilomètres en 5 jours. Mes hommes délirent de joie. A 200 mètres de notre camp, on voit la *Domira*, qui va nous conduire à Matope, à 640 kilomètres d'ici. Nous avons mis cent jours à arriver ici de Bunkeia.

15 mai.

Toute la journée a été employée à embarquer les hommes.

Voici des notes que je copie sur mon agenda : « Sept grands chefs du Katanga ont signé un acte de soumission »

1. Le 10 novembre 1891, Kassongomwana, demeurant à son kurkuru dans le Kassansa. Latitude 7° 56' 55" sud ; longitude 29° 16' est de Greenwich. C'est un jeune homme stupide, qui s'enivre soir et matin et se laisse dominer par ses sous-chefs. A très peur des Arabes.

2. Le 17 novembre, Mpueto, de Mpueto, chef du Kabuire et du Bukongolo. Garçon intelligent. A peur des Arabes.

3. Le 18 novembre, Gueno, de Guena, sur le Lualaba. Latitude 8° 4' 44" sud; longitude 29° 06' 45" est de Greenwich. C'est un chef msumbwa, ancien ennemi de Mpueto. Craint les Arabes. Homme pacifique et de bon sens.

4. Le 19 novembre, Kimwambula, de Chaowela. Chef msumbwa. Manque de tête. Grand ennemi des Arabes et de Msiri.

5. Le 3 décembre, Uturutu, résidant sur le Lualaba. C'est un vrai Belutchi. S'appelle de son vrai nom Mahomed ben Selim ben Rashid.

6. Le 28 décembre, Mulumanyama. Résidence : Myinga. Est un Msanga. Ennemi de Msiri. Demeure à deux journées à l'ouest de Bunkeia.

7. Le 29 décembre, Mkanda Wantu, de Bunkeia, sur l'Unkeia. Latitude 10° 21' sud. A été nommé par moi successeur de Msiri, le 29 décembre 1891. Fils de Msiri.

16 mai.

Nous sommes partis au point du jour Nous campons à Ruaria (Ruawe), à 157 kilomètres de Karonga Nous dormons sous bois. Le paysage, par places, est grandiose.

17 mai.

Nous sommes arrivés à Bandawa, où nous avons pris à bord M. et Mme Mac Callum.

18 mai.

Quitté Bandawa et avons fait route jour et nuit.

20 mai.

Arrivés à Cap Mac Clear, mission de la *Livingstone Mission.*

21 mai.

Nous avons atteint Fort-Johnston, un ouvrage retiré à l'est du village de Mponda, sur le Shire, et qui commande cette rivière ainsi que l'entrée du lac. Ce fort est très solidement construit.

22 mai.

Nous nous reposons aujourd'hui à Fort-Johnston. Un de mes hommes a été pris par un crocodile cette nuit. J'ai eu de longues entrevues avec M. H. Johnston, le gouverneur des territoires de l'Afrique centrale britannique.

23 mai.

Nous campons à Mpimbi qui, plus tard, grâce à sa situation, deviendra une position importante.

24 mai.

Arrive à Matope, où tout le monde quitte le steamer. Ici s'arrête la navigation.

25 mai.

Partis de grand matin et, après une étape de 36 kilomètres, nous campons sur les bords de la Lungu.

26 mai.

Arrivés à Mandala ([1]). Nous avons joui, dans une vraie maison anglaise, d'une délicieuse hospitalité.

27 mai.

36 kilomètres de marche jusqu'à Katonga. Là, nous nous embarquons à bord de la *Lady Nyassa.*

28 mai.

Nous nous sommes mis en route vers la mer sur la *Lady Nyassa*, remorquant 5 canots.

30 mai.

Arrivés à Chiromo, station de très grand avenir, au confluent du Ruo et du Shire.

L'amirauté a établi ici une petite cale.

De l'autre côté du Ruo, les Portugais ont un poste bien tenu. J'ai pu télégraphier à Quelimane, grâce au télégraphe portugais qui va d'ici à la côte.

([1]) Blantyre.

31 mai.

Nous continuons la descente. Nous croisons deux canonnières anglaises qui remontent.

1er juin.

Hier, nous avons campé à Port-Herald et tantôt nous avons passé les bornes frontières anglo-portugaises. Nous avons pris nos quartiers de nuit à Morambala, au pied de la montagne du même nom. C'est un poste portugais.

2 juin.

Nous sommes arrivés à Vicente, au sommet du delta du Zambèze, à 5 heures du soir. Vicente a été jadis un endroit très important. Les passagers et les marchandises étaient alors acheminés par la rivière Kwakwa et ils étaient transbordés ici. C'est à Vicente que commençait la remonte du Zambèze.

3 juin.

Nous haltons à Vicente pour laisser passer des bateaux qui remontent.

. . . .

Capitaine STAIRS.

Ici s'arrête le journal du capitaine Stairs. On remarquera que ses notes portent l'évidente marque de l'épuisement physique où ce brave soldat avait été réduit par les fatigues de son voyage. Les mentions, depuis sa maladie survenue à Bunkeia, y sont brèves, saccadées; on sent que l'explorateur ne donne plus la même attention que jadis aux menus faits qui surgissent en route.

Le 5 juin 1892, l'expédition Stairs arrivait à Chinde, sur l'océan Indien. Le steamer qui devait la transporter vers Mozambique et Zanzibar était en retard. Le voyageur s'impatientait, désireux de se trouver enfin loin des miasmes délétères du delta du Zambèze. Le 8 juin, le steamer attendu arriva enfin, mais hélas ! Stairs ne put s'y embarquer. Atteint d'une terrible attaque de fièvre bilieuse hématurique, il expira dans la soirée du 8 juin, en dépit des soins empressés de ses deux compagnons, le Dr Moloney et le marquis de Bonchamps.

Ce dernier prit le commandement de l'expédition, qui comptait encore 200 hommes. Le 20 juin, elle débarquait à Zanzibar, et le 22 juillet, les survivants européens arrivaient à Marseille, puis à Bruxelles.

FIN

LA PRODUCTION DU FEU

L'homme, on le sait, entre autres caractères qui le distinguent du commun des animaux, a ce signe caractéristique qu'il est le seul qui fasse usage du feu pour la cuisson de ses aliments. Toutes les populations sauvages connaissent le moyen si simple de produire du feu par friction de deux morceaux de bois bien sec. Les indigènes du Congo ne font pas exception à cette règle commune. Ils savent, avec une grande dextérité, se procurer cet élément indispensable par friction ou par rotation de branchettes de bois desséché.

Pour provoquer du feu, ils se munissent de deux branchettes d'un bois spécial qu'ils font bien sécher au soleil ou dans leur hutte. Ils les enveloppent dans une gaine, de peau de singe de préférence, en même temps que dans le fond de cette espèce de bourse, ils placent un paquet de feuilles sèches ou un petit balais de fibrilles ainsi qu'un morceau de gomme copale. La gaine de peau a pour but d'éviter que l'humidité ambiante de la forêt ne mouille leur « allumette » et le paquet de feuilles sèches est indispensable, les feuilles qui jonchent le sol étant toujours humides. Quand ils ont besoin de feu, ils s'accroupissent, placent sous leur pied l'une des branchettes et y font une entaille. A l'autre branche, dont ils placent l'extrémité dans le trou ainsi fait, ils impriment un mouvement rapide de rotation. Ce dernier provoque la production d'une fine poussière qui, par la chaleur produite par le frottement, devient incandescente à la façon de l'amadou. Aussitôt on approche les feuilles sèches de cet allume-feu primitif et on souffle fortement sur ce petit foyer. Parfois aussi, on balance celui-ci à l'instar de nos encensoirs. Lorsque la flamme se produit, on y place le morceau de gomme, ce qui fait se perdurer la flamme et permet d'incendier les bûchettes de bois préparées à l'avance.

On emploie un moyen analogue pour obtenir du feu par friction. L'un des morceaux de bois reçoit une entaille longitudinale et on frotte vivement le second dans la rainure ainsi produite, par un mouvement analogue à celui qu'emploient nos tailleurs de pierre lorsqu'ils aiguisent leurs ciseaux sur la pierre. Le reste de l'opération est analogue à celle qui a lieu pour l'incandescence par rotation.

Quand une caravane est en marche, l'un des caravaniers a toujours soin de se munir, au départ, d'une bûche enflammée qu'il place au-dessus de sa charge. Cette bûche brûle lentement, comme la braise dans les *vuurpotten* qui servent d'allume-pipe dans nos vieilles auberges flamandes. Quand une halte a lieu, aussitôt cinq ou six moricauds s'accroupissent autour de la bûche, soufflent dessus et provoquent ainsi la flamme. On emploie de la même façon le fruit du baobab, dont l'intérieur contient une moelle analogue à celle de notre sureau. Cette matière brûle lentement, comme de l'amadou.

A la côte, les noirs se servent de briquets d'importation ou bien se fabriquent un curieux « amadou ». Ils tordent fortement une vieille étoffe de cotonnette en forme de carotte ficelée par une solide liane. Ils en allument le haut, qui se consume lentement. Ils tiennent cette carotte à la main en s'avançant, et le courant d'air provoqué par la marche maintient le petit brasier, qui charbonne doucement. Les naturels ont ainsi toujours du feu à leur disposition.

Dans leurs huttes, d'ailleurs, il y a un brasier allumé en permanence, qui brûle nuit et jour et est soigneusement entretenu. La fumée s'échappe par les fissures du toit et par la porte et éloigne les moustiques, les fourmis et autres insectes tourmenteurs de l'homme.

A la côte et près des factoreries, on se sert aussi d'allumettes européennes, mais dans une faible proportion. Les noirs n'en veulent pas d'autres que celles du type dit « allumettes suédoises ».

Morceaux de bois
employés pour obtenir le feu
par friction.

TABLE

COLLABORATEURS

TEXTE de MM. le docteur DUBOIS — Le lieutenant LEMAIRE
Le capitaine STAIRS — VAN MONS.

DESSINS de MM. DUYCK — L.-H. FISCHER — Am. LYNEN — Lieutenant MASUI
Paul REICHARDT.

PHOTOGRAPHIES de MM. le lieutenant CARTON — Émile DELCOMMUNE — Le capitaine de MACAR
F. DE MEUSE — Le docteur ÉTIENNE — W.-L. FORFEITT
Le capitaine JACQUES — L'ingénieur LIMMELYN — HANS MEYER — SADZOT — SHANU
Le capitaine WEYNS.

PORTRAITS ET BIOGRAPHIES

Docteur Oscar Baumann, 89. — W. H. Bentley, 105. — Mrs. W. H. Bentley, 185. — Capitaine Chaltin, 113. — Docteur Cornet, 153. — Capitaine Crespel, 17. — E. Dekeyzer, 97. — Commandant de Lannoy de Bissy, 201. — C. Delcommune, 33. — Capitaine Delporte, 193. — Lieutenant Dubois, 81. — Ed. Dupont, 209. — Docteur Dupont, 9. — Docteur Étienne, 121. — Lieutenant Francqui, 65. – Gordon Pacha, 49 — R. Heyn, 146. — Gouverneur Janssen, 1. — Lieutenant Le Clément de Saint-Marcq, 169. — Vice-gouverneur Ledeganck, 177. — Sœur Marie-Christine, 57. — Capitaine Murray, 161. — Capitaine Popelin, 129. — Capitaine Stairs, 25. — Stanley, frontispice. — Général Strauch, 41. — H. Van Neuss, 73. — Capitaine Weyns, 137.

RELATION DE VOYAGE

De Zanzibar au Katanga. *Journal du capitaine Stairs*, 5, 13, 21, 29, 37, 46, 53, 61, 70, 78, 85, 94, 101, 109, 117, 125, 133, 142, 149, 157, 166, 173, 181, 189, 197, 205, 213.

Illustrations : Un coin de la ville de Zanzibar, 5. — Le port de Zanzibar, 13. — Types de Zanzibar, 21. — Vue du port de Dar-es-Salam, 29. — L'hôtel du gouverneur allemand, à Dar-es-Salam, 31. — Arrivée d'une caravane aux abords de Mwampwa, 37. — A travers la savane, 53. — Campement arabe dans l'Ugogo, 61. — La chasse à l'hippopotame, 71. — Une caravane en marche, 85. — Palmiers rondiers et girafes, 87. — Palmiers élaïs, 94. — Dépeçage d'un éléphant par des indigènes, 95. — Un pont indigène sur une rivière africaine, 101. — Une caravane en marche vers Karema, 109. — Chasse à l'hippopotame, 117. — Le fort de Karema, fondé en 1879 par le capitaine Cambier, 125. — Huttes du village de Mpala, 133. — Le mont Rumbi (rive occidentale du Tanganika), 149. — Le Congo en aval de Gwena, 157. — Trophée d'armes, 166 — Les rives du Congo près du confluent de la Luvule, 173. — Indigènes à la rive, 181. — Panorama de la chaîne des Kwandelungu et la rivière Lufoi, vue prise du confluent du Lufoi dans la Lufira, 189. — Trophée de crânes humains à Bunkeia, 191. — Le cap[e] Bodson, 199. — Le m[is] de Bonchamps, 199. — Papyrus, 205. — Msiri, 213.

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

Texte : La ligne, 76. — Les travaux, 76, 165, 196, 212. — Les aqueducs, 12. — Les cantines du chemin de fer, 108. — Les Chinois au Congo, 100. — Les travailleurs indigènes du chemin de fer, 148. — Matadi, 140. — Le port de Matadi, 44. — Les ateliers de Matadi, 172. — Le « Menhir », 36. — Le pont du ravin des Eaux-Bonnes, 20. — Le ravin du Diable, 124. — Le confluent de la Mpozo et du Congo, 52. — Le pont de la Mpozo, 84. — Le ravin du Sommeil, 28. — Le pont du ravin de la Chute, 69. — Au col de Palaballa, 4. — Dans le massif de Palaballa, 156. — Le ravin de Pondene, 60. — Le pont de Pondene, 180. — Le pont de la Mia, 132. — La Kibueza, 188. — La tranchée de Kenge, 212. — Exploitation des 40 premiers kilomètres, 204.

Illustrations : Ouvriers indigènes posant la voie, 148. — La paye sur la ligne, 108. — Construction du chemin de fer, 12. — Matadi en février 1890, 140. — Matadi en avril 1893, 141. — Le port de Matadi, 44. — L'atelier de réparation de Matadi, 172. — Vue intérieure de la gare de Matadi, 196. — Le château d'eau, 196. — Le « Menhir », 36. — Le pont du ravin des Eaux-Bonnes, 20 — Vue de la Mpozo près de son confluent avec le Congo, 52. — Vue générale de la Mpozo, 84 — Le ravin du Sommeil, 28. — Le pont du ravin du Sommeil, 116. — La locomotive sur le pont du ravin du Sommeil, 116. — Le pont en acier du ravin de la Chute, au kilomètre 14.5, 68. — Le ravin du Diable. Vue du col de Palaballa, 124. — La tranchée du col de Palaballa, 4. — Départ d'un train à Palaballa, 92. — Un ravin dans le massif de Palaballa, 156. — Dans le massif de Palaballa Le kilomètre 16 de la voie, 204. — Pont de service sur le ravin de Pondene, au kilomètre 17.5, 60. — Construction du pont de Pondene, kilomètre 17.5, 180. — Vue générale du camp de Salampu (kilomètre 21), 164. — Construction des culées du pont de la Mia, 132. — Construction du pont de la Kibueza (kilomètre 33.250), 188. — Campement du personnel blanc à Kenge-Lemba, 76. — Un coin du campement du personnel ouvrier à Kenge-Lemba, 77. — Ouvriers chinois à Kenge-Lemba, 100. — La tranchée de Kenge, 212.

LE PAYS ET SES HABITANTS

Texte : Les peuplades du Kassaï, 90, 98. — Les Baluba, 130. — Les femmes et les enfants, 208. — Les Arabes du haut Congo, 138. — Histoire de Msidi, 106. — Les ouragans, 58. — L'ivoire, 42. — Le sel, 154. — Les coquillages-monnaie, 160. — La pêche au Congo, 26. — Les poissons, 56. — Les poissons et la pêche, 170. — Le cannibalisme, 50. — L'architecture nègre, 2, 10. — De la toilette, 7. — Les colliers, 162. — Les tissus indigènes, 202, 210. — Quelques légendes bangala, 82. — Coutumes nègres, 122. — La musique chez les nègres, 48, 66. — Le fusil en Afrique, 96. — Les tambours, 152. — Les palabres, 146. — La chasse, 194. — La production du feu, 216.

Illustrations : Le Congo devant Upoto, 26. — Les dernières montagnes avant d'arriver au Stanley-Pool, 93. — Les rives du Pool, 93. — Un village à la rive du Stanley-Pool, 93. — Vue prise sur le haut Congo, 82. — Lever de soleil, 93. — La pointe de Kalina, 93. — Une vue du village de Bena-Uadiembenga (haut Sankuru), 130. — Un coin du village de Mani, Stanley-Pool, 2. — Un coin de la station de Bangala après le passage d'un cyclone, 58. — Porteur d'ivoire, 42. — Une caravane d'ivoire s'apprêtant à quitter le Stanley-Pool pour Matadi, 43 — Femmes et enfants mousso-ronghos, 208. — Indigènes Balolo au retour d'une razzia, 50. — Indigènes du village de Muchie accostant le steamer *Roi des Belges*, 91. — Population bakuba accourue à la rive du Sankuru à l'arrivée d'un steamer, 98 — Pagayeurs bangala, 123. — Enfants se baignant sur la plage de Matadi, 52. — Msiri, 213. — Européens et Arabes aux Stanley-Falls, 139. — Hutte du village de Luzambo, 10. — Huttes indigènes du Fini et du lac Léopold II, 11. — Chasse à l'antilope *Hartebeest*, 195 — Pêcheries indigènes des Stanley-Falls, 170. — Tissus à dessins coloriés et brodés des indigènes du Sankuru et de la haute Lukenye, 202, 210. — Fuseau, 210. — Étoffe avec dessin en relief imitant le velours frappé, fabriquée par les indigènes du Sankuru, 202 — Métier à tisser des indigènes du Kassaï, 203. — Tissus de coton de la Lukenye, 207, 211. — Collier en lamelles de dents d'hippopotame, 163. — Collier d'incisives humaines, 163. — Collier en graines de *Trachilobium*, 163. — Colliers en vertèbres de serpents avec amusettes, 163. — Collier du roi Makoko, 163. — Collier en cuivre massif, 162. — Colliers de dents de phacochère, 162. — Collier en vannerie, 162. — Collier de fruits, 162. — Le collier de la reine des Mondombès, 160. — Joyau balunda, 160. — Coiffure bazoko, 7. — Escabeau niam-niam, 224. — *Conus papilionaceus*, 160. — Les allumettes, 216. — La fabrication du sel sur les bords de la Fini, 154. — Tambour de chef, 152. — Une palabre à Léopoldville, 146. — Un fusil, 96. — Le fusil-pipe, 96. — Une *marimba* (instrument de musique), 48. — Guitares et crécelles des Niams-Niams, 66.

Hors texte : Femme du Kassaï, 93. — Baluba, 133. — Chef Bateke, 210.

FLORE

L'euphorbe, 64. Le papayer, 104. — Les bambous, 128. — Les fougères, 144. — La vigne, 192. — La canne à sucre, 176.

FAUNE

Texte : Les sangliers du Congo, 16. — Les crocodiles, 32. — Les scorpions, 40. — Le porc-épic, 72. — Le pangolin, 88. — Les termites, 112. — Les singes antropomorphes du Congo, 120, 136, 168. — Les antilopes, 184. — Le chien, 200.

Illustrations : Le phacochère africain, 16. — Un scorpion, 40. — Silure du Tanganika et du Congo, 56. — Le *Mvuro* du Tanganika, 56. — Un porc épic, 72. — Le pangolin des steppes, 88 — *Widabird* ou Grande Veuve du Paradis, 107. — La récolte des termites, 112. — Gorille mâle adulte, 120. — Crâne de chimpanzé adulte, 136. — Chimpanzé adulte, 168. — Le waterbok ou antilope d'eau, 184. — Cornes de l'élan, 194. — Chien des Niams-Niams, 200. — Oie à éperon, 220.

ADMINISTRATION ET ORGANISATION

Texte : La coupe du bois pour le chauffage des steamers, 18. — Croix et médailles congolaises, 24. — La flottille du haut Congo, 34. — L'ivoire, 42. — Le bétail, 74. — Les sœurs de charité, 114. — L'habitation européenne, 178, 186. — Les fêtes du Katanga, 80.

Illustrations : Brigade débitant du bois pour le chauffage des steamers, 18. — Étoile de service, 24. — Ordre royal du Lion, 24. — Médailles pour les chefs indigènes, 24. — Ordre de l'Étoile africaine, 24. — Médaille pour la force publique, 24. — Le port de Léopoldville, 34. — Porteur d'ivoire, 42. — Une caravane d'ivoire s'apprêtant à quitter le Stanley-Pool pour Matadi, 43. — Le haras de Mateba, 74, 75. — Frontispice d'après un dessin original de M. Xavier Mellery, 80 — L'école des filles de Nemlao, 114. — L'école de fillettes de Moanda, 115. — Sous la tente, dans la région des chutes, 178. — Maison de la mission européenne à Léopoldville, 178. — Bâtiments de la mission protestante de Lukolela, 179. — Le presbytère et le pavillon du gouverneur général à Boma, 186. — L'église en fer de Boma, 186. — La première maison en briques à étage construite à Bangala, 187.

CARTE ET PLANS

Plan du ravin de la Chute, 69. — Élévation du pont du ravin de la Chute, 69. — Itinéraire de l'expédition Stairs, 214.

Oie à éperon. (*Plectropteras gambensis.*)

ERRATA & ADDITIONS

Page 114, sous la gravure, au lieu de : *L'école de garçons de Nemlao*, lire : *L'école de fillettes de Nemlao.*

— 60, 76, 77 et 178, à ajouter après le titre de la gravure : (*D'après une photographie du capitaine Weyns.*)

— 205, à la ligne 37, colonne 2, au lieu de *Mukunda Vantu*, lire *Mkanda Vantu.*

INDEX

Adultère (l'), 122.
Africain (l'), 158.
Africains de la Côte orientale, 46.
Afrique, 86.
Allart (le docteur), 9.
Allemands (les) en Afrique orientale, 110.
Amulettes indigènes, 72, 88, 162, 163.
Anes (les) dans les caravanes en Afrique, 87, 150.
Antilopes, 181, 182, 184, 195.
Aqueducs du chemin de fer du Congo, 12.
Arabes d'Afrique, 7, 63, 71, 74, 94, 95, 102, 103, 109, 133, 134, 135, 138, 150, 151, 157, 159, 181, 182
Arabes du Congo, 82, 113, 169, 210.
Architecture nègre, 2, 10, 42, 131, 198.
Armes indigènes, 64, 90, 158, 166, 174, 183.
Armuriers indigènes, 91.
Arnot, 183, 190.
Art (l') chez les nègres du Congo, 2, 10, 42, 48, 66, 90, 162, 202, 212.
A-Sande (les), 50, 66.
Ashe (le révérend), 6, 46.
Association internationale africaine (l'), 17, 129.
Askaris, 23.
Ateliers de Matadi, 172.

Babuma (les), 99.
Bakuma (les), 50.
Balobo (les), 50.
Baluba (les), 98, 132.
Balunda (les), 90.
Bambous, 128, 173.
Banga (légendes), 82.
Bangala (les), 3, 19, 50, 123, 211.
— (huttes des), 10.
— (station), 58.
— (la première maison en briques construite à —), 187.
Bangodi (les), 90.
Bapoto (les), 26, 50.
Baringa, 51.
Basanga (les), 106.
Basongo (les), 90.
Bashilange (les), 48, 98.
Bateke (les), 48, 50, 162, 210.
Batua (les), 99, 202.
Baumann (le D^r^), 89.
Bavardage des indigènes, 166.
Bavumbo (les), 90.
Bazenge (les), 99.
Baobab (emploi de sa moelle), 216.
Bazoko (les), 50.
— (camp de), 113, 169.
— (coiffure), 8.
Bayaka (les), 99.
Bayanzi (les), 3.
Beckers (E.), 33.
Bekomas (les), 203.
Belutchis, 158.
Bentley (W. Holman), 105.
— (Mrs. W. H.), 185.
Bétail (le), 54, 74, 138.
Bia (le commandant), 190.
Bicycle en Afrique (le), 46.
Bière indigène, 117.
Blanc (le), nécessité de sa présence en Afrique, 183.
Bodson (le capitaine), 6, 39, 107, 199.
Bois, 18.
Boluba (plante fibreuse), 125.
Boma (l'église de), 186.
— (le presbytère et le pavillon du gouverneur général), 186.
Bommer, 144.
Bongos (les), 50.
Boyé (le capitaine), 45.
Boys zanzibarites, 46, 71, 142, 150.
Brasiers indigènes, 216.
Brigandage (le), 122.
Briques (maison en — à Bangala), 187.
Buffle (le), 182.
Bunkeia, 190, 198, 205.

Cambier (le major), 31, 125, 134.
Campement dans l'Ugogo, 61.
Canards du Tanganika, 134.
Canne à sucre (la), 98, 176.
Cannibalisme (le), 50, 75, 90, 162, 202.
Canots du Tanganika, 119.
Cantines du chemin de fer, 108.
Caractère des indigènes, 23, 78, 85, 86, 96, 210.
Caravane. Étapes rationnelles, 50.
— Organisation d'une —, 7, 15, 213.
— Comment on se procure du feu dans une caravane, 216.
— de Wanyamwezi, 54, 70.
— d'ivoire, 43.
— Isolement du blanc dans une —, 78.
— arabe (une), 109.
— à travers la savane, 53.
— Réception des caravanes chez les Baluba, 131.
— arrivée d'une — aux abords de Mpwampwa, 37.
— en marche vers Karema, 109.
Cardamomes (les), 158, 173.
Carton (le lieutenant), 34.
Caoutchouc (le), 91, 173, 174.
Chanvre (la manie de fumer le), 22, 99, 131.
Chanvre (le), 91, 98, 134.
Chaltin (le capitaine), 113, 138.
Chaouri (un), 174.
Charmanne, 92.
Chasse (la), 27, 88, 99, 117, 194.
Chefs indigènes, 166, 213.
Chemin de fer du Congo, 4, 12, 20, 28, 36, 45, 52, 60, 69, 76, 84, 92, 100, 108, 116, 124, 132, 140, 148, 156, 164, 165, 172, 180, 188, 196, 204, 212.
Chèvres du Congo, 75.
Chiens du Congo (les), 75, 90, 194.
Chinois (les) au Congo, 100.
Citernes africaines, 86.
Climat (le), 9, 111, 121.
Coiffures, 8, 72, 90, 99, 131, 143, 210.
Colliers indigènes, 160, 162, 182.
Commerce de l'ivoire, 43.
— indigène (le), 103, 109.
Communisme indigène, 131.
Compagnie des produits du Congo, 74.
Conférence géographique de Bruxelles, 17.
Congo (le fleuve devant Upoto), 26.
— (le fleuve en aval de Gwena), 157.
— (navigabilité du bas Congo), 45.
— (ses tributaires en tale), 95.
Coquillages du Tanganika, 134.
— monnaie, 160.
Cornet (le docteur), 153.
Corrections à infliger aux paresseux Africains, 39.
Costumes indigènes, 90, 99, 210.
Côte orientale d'Afrique. Flore, 63.
Coton (le), 90, 158.
Coudée (la), 31.
Coupe du bois pour le chauffage des steamers, 18.
Crâne de gorille vieux, 136.
Crawford, 183.
Crécelles niams-niams, 66.
Crespel (le capitaine), 17.
Crocodiles (les), 32, 167, 190.
Croix congolaise, 24.
Cruauté de Msiri, 190, 198.
— indigène, 200.
Cuivre (le), 90, 183.
Culte pour les morts (le), 203, 211.
Cultures (les), 90, 91, 103, 131, 135, 138, 143, 159.
Cyclone (un) 58.

Dar-es-Salam, 29, 31.
Darwinisme (le), 130.
De Bonchamps (le marquis), 199.
Déformations artificielles, 7, 90, 99.
Dekeyzer (Émile), 97.
De Lannoy de Bissy (le commandant), 201.
Delcommune (A.), 190, 191.
— (C.), 33, 138.
— (E.), 4.
De Ligne (Ernest), 83, 123.
Delporte (le capitaine), 193.
De Macar (le capitaine), 181, 208.
De Meuse (F.), 10, 11, 18, 23, 28, 32, 36, 50,

52, 58, 91, 98, 123, 130, 154, 155, 163, 170, 171, 178, 179, 186, 187, 192, 195, 202, 203, 210.
Denture nègre (la), 90, 117, 122, 173.
De Roubaix, 74.
Déserteurs de caravane, 21, 59, 102.
De Winton (sir Francis), 1
Divertissements indigènes, 152.
Docteurs au Congo, 9
Doti (le), 25, 31.
Dubois (le docteur), 16, 136, 168.
Dubois (le lieutenant), 81.
Dupont (le docteur), 8.
Dupont (E.), 1, 36, 209.
Duyck, 92.
Dysenterie (la), 9.

Eau (disette d'), 95.
École (l') de fillettes de Nemlao, 114.
— — Moanda, 115.
Église de Boma, 186.
Élan (cornes de l'), 194.
Éléphants du Congo (les), 42, 95, 163, 195
Émin-Pacha, 102.
Enfant blanc au Congo (le premier), 185.
Enfants indigènes (les), 32, 208.
Engagement des indigènes, 85.
Enterrements indigènes, 8, 99, 203, 211.
Épizootie (l'), 61, 102, 109.
Équateur. Habitations indigènes dans le district de l'—, 3.
Escabeau niam-niam, 224.
Esclaves (les), 63.
État indépendant du Congo. Sa constitution, 1, 97.
État sanitaire du personnel blanc du chemin de fer, 165.
État social des Baluba, 150.
Étienne (le docteur), 20, 68, 84, 92, 100, 108, 114, 115, 121, 156, 164, 204.
Euphorbe (l'), 64.
Exportations d'ivoire, 43.
Eymar (l'ingénieur), 92.

Famine (la), 206.
Faune du Tanganika, 127.
— 175, 182, 189.
Femmes indigènes, 182, 202, 208, 212.
Fer (le), 90.
Fertilité des vallées de la Luvule et de la Lufira, 18.
Fertilité du bassin de la Lufira, 189
Flottille du haut Congo, 34.
Fétichisme (le), 99, 131, 152, 175.
Feu (façons indigènes de provoquer du —), 216.
Fièvre africaine (la), 22.
Fischer (L.-H.), 61, 101.
Flore, 159, 173, 175, 203, 205, 207.
— de la côte orientale d'Afrique, 63.
— du pays à l'ouest du Tanganika, 150.
— du Marungu, 158.
— du Tanganika, 143.
Forêts du Congo, 18.
Forfeith (W.), 82.
Fort-Johnston, 214
Forgerons indigènes, 91.
Fougères (les), 144.
Fourberie nègre, 85.
Fourmis blanches, 112.
Francqui (le lieutenant), 65.
Froment (le), 103.
Fumer du chanvre, 91.
Fusil (le) en Afrique, 96.

Gare de Matadi, 196.
Géologie du Congo, 153.
Gibier d'Afrique (le meilleur), 182
Gillis (le lieutenant), 193.
Girafes (les), 87, 182.
Gongwe, 117.
Gordon-Pacha, 49.
Gorille, 120.
Gossipium (le), 203.
Gouvernement indigène, 91, 99, 131, 146.
— en Afrique, 6.
Graveurs indigènes, 162.
Guerre en Afrique (la), 110.
Guerres indigènes, 117, 152, 158, 159, 166.
Guerriers indigènes, 8, 162.
Guitares niams-niams, 66.
Gunda Kali (la), 62, 78, 86.
Gwena, 158, 167, 173.

Habitations européennes, 9, 178, 186.
— indigènes, 2, 3, 10, 90, 98. 131, 133, 198.
Hakanson, 183.
Hans-Meyer, 53.
Hématurie (l'), 9.
Heyn (Réginald), 145.
Hippopotame (chasse à l'), 27, 117, 163.
Histoire d'une tribu africaine, 86.
Hongo (le), 70, 87.
Houille (la), 18
Huttes indigènes, 2, 3, 10, 90, 98, 131, 133, 198.
Hyènes (les), 109.
Hygiène d'une caravane (l'), 22.
— du blanc en Afrique, 30.
— 71.

Imprévoyance indigène, 159.
Incendie de forêt, 126.
Indigènes (les), 151, 181, 202.
— du Sankuru (les), 202.
Indolence des Africains, 38, 39.
Industrie indigène, 2, 7, 8, 10, 26, 42, 66, 70, 72, 90, 98, 104, 126, 131, 134, 154, 160, 162, 176, 183, 202, 210.
Inertie indigène, 86.
Influence de la présence du blanc au Congo, 210.
Instruments de musique, 48, 152.
Intelligence des nègres, 2, 98.
Itinéraire Stairs, 214.
Ivoire (l'), 42.
Ivrognes indigènes, 39, 157.

Janssen (Camille), 1.
Jacques (le capitaine), 31, 109, 117, 133, 134.
Jora (le), 22.
Joubert, 142, 143.
Journal en langue congolaise au Congo (un), 185.
Justice au Congo (la), 97.

Kafindo, 150, 158, 182.
Kalassa, 167.
Kamolondo (le), 173.
Karema (la mission), 134, 135.
— (le fort de), 125.
— (signification du mot), 133.
Kasogera, 118
Kassai. Le bétail dans le bassin du —, 74.
— (la rivière), 90.
— (les peuplades du), 90, 98, 155, 211.
Kassongo, 169.
Kassongomona, 158, 159, 166.
Katanga, 128, 159, 160, 167.
— (la vraie route du), 15.
— (les explorateurs du), 89.
Kenge (la tranchée de), 212.
Kenge-Lemba, 76, 77.
Kiamvo, 99.
Kibueza (la), 188.
Kifume (la), 118
Kilimani, 181.
Kinsuka, 77.
Kioko (les), 91, 99.
Kraals (les), 75
Kund, 99.
Kwandelungu (chaîne du), 189.
Kwikuru (le), 159.
Kwilu (le), 77.

Lac Cheia (le), 95.
Lait. Manière dont le préparent les indigènes de l'Afrique orientale allemande, 31.
Lane, 183.
Langheld, 158.
Langues indigènes, 143, 173.
Lassinat, 187.
Le Clément de Saint-Marcq, 169.
Ledeganck (le vice-gouverneur), 177.
Legat, 190.
Légendes bangala, 82.
Lemaire (le lieutenant), 7.
Le Marinel (Paul), 183, 190, 191.
Léopoldville, 178.
— (le port de), 54.
Léopold II (huttes indigènes du lac), 11.
Liemba, 127.
Limmelyn (l'ingénieur), 172, 180, 188, 212.
Long (le lieutenant), 30.
Lualaba (le steamer), 161.
Lualaba (le), 167.
— (son altitude à Gwena), 173, 174.
Luapula (le), 167.
Ludifwa (la), 158.
Lufira (la), 149, 189, 190.
— (la vallée de la), 183.
Lufoi (la), 189.
— (le poste de), 191.
Lufua (la), 183.
Lufuko (la), 149, 151.
Lufunzo (le), 166, 174.
Lukenye. Les habitants de ses rives, 90.
Lukolela (la forêt de), 19.
— 179.
Lukuga (régime de la), 126.
Lukuruwe (la), 190.

Luluabourg (la station de), 131.
Lunangwa, 167.
Luvua (la), 173.
Luvule (la), 175.
Luzambo, 2, 10.
— (le camp de), 169
Lynen (Amédée), 125, 157, 166, 173, 189, 213.

Maçonnerie indigène (une), 98.
Madjid, 181.
Maïs (le), 159.
Makatubu, 151.
Malaria (la), 9.
Malpropreté des indigènes, 111.
Mamboia, 47.
Mandalines indigènes, 67.
Mani (village), 2.
Manyema (les), 50.
Maraudeurs indigènes, 23.
Marché de Kenge (le), 76.
— africain, 109.
— de Tabora, 103.
Marenga Kali (la), 63.
Mariages, 122, 123.
Marimba (la), 48, 66.
Maris indigènes, 182, 202, 208.
Marquis de Bonchamps (le), 6.
Marungu (le), 155, 157.
— (richesse du), 158.
Massanga (la), 98.
Massif de Palaballa (le), 156, 204.
Masui (le lieutenant), 93.
Matadi, 140.
— (les ateliers de), 172.
— (l'hôtel-restaurant de), 186.
— (le port de), 44, 45.
— (plage de), 32.
— (vue intérieure de la gare de), 196.
Mateba (le bétail à), 74.
Mât fétiche, 2.
Mazamboni, 3.
Mchilange (les), 91.
Médailles congolaises (les), 24
Médecine, 40, 104.
— indigène, 64, 185.
Mellery (Xavier), 80.
« Menhir » (le), 56.
Métempsycose, 130.
Mia. Le pont de la —, 152.
Mikono (le), 31.
Millet (le), 71.
Minerai de fer (le), 166.
Minungo (les), 99.
Missionnaires (les) en Afrique, 6.
— anglais dans l'Afrique orientale allemande, 31.
— français dans l'Afrique orientale allemande, 31.
— de Karema, 142.
— anglais au Katanga, 191.
Mission anglaise de Mamboia, 47.
— — de Mambwe, 207
— — 207.
Missions au Congo, 105.
— catholiques, 110
— des Pères français, 207.
— protestantes, 105, 185.
Mittus (les), 48.
Mfini. Huttes indigenes du —, 11.
Mkata (la), 38.
Mkanda-Vantu (successeur de Usiri), 205, 214.
Mlagizi (la), 149.
Moanda. L'école de fillettes de —, 115.
Mœurs indigènes, 79, 85, 86, 96, 98, 130, 166, 208, 210.
Moloney (le docteur), 6, 206.
Mombuttus (les), 48, 50.
— Huttes des —, 10.
Monnaies indigènes, 105, 154, 160, 165.
Moussoronghes (femmes et enfants), 208.
Moustiques (les), 208.
Moutons, 75.
Mpala, 119, 133.
Mpanza, 207.
Mpozo (la), 52.
— (le pont de la), 84.
Mpueto, 158, 167, 174.
Mpwampwa, 55.
Mrogoro, 30.
Urumbi (le mont), 149.
Msiri, 159, 166, 167, 182, 183, 190, 191, 197.
— (sa famille), 191.
— (son portrait), 198, 213.
— (son histoire), 106.
— (sa mort), 199.
— (une lettre de), 189.
— (son successeur), 205.
Mtama (le), 23, 71.
Muata Yamvo (le), 90.
— — 91.
Muene-Putu-Kasongo, 99
Mukenge, 131.
Muntu-Kiamvoe (les), 99.
Murray (le capitaine), 45, 161.
Musique nègre (la), 48, 66.
Mwengo (station de —, à mi-chemin entre le Tanganika et le Nyassa), 207.

Nains du Congo, 3, 90, 99.
Navigabilité du bas Congo, 161.
Navigation sur le haut Congo, 19.
Ndolo (le port de), 92.
Nègres de l'Afrique orientale allemande, 110.
Nemlao, 114.
Ngerengere, 29.
Ngomberenga, 39.
Niams-Niams (les), 50, 60, 154.
— (huttes des), 10.
Nourriture indigène, 112.
Nyamparas (les), 117.

Œuvre du Congo (progès de l'), 54.
Oie à éperon, 220.
Oiseaux du Tanganika, 154.
Orages du Congo, 69, 166.
Ornements indigènes, 7.
Orographie, 175.

Pagayeurs (les), 123.
— du Tanganika, 142.
Palaballa (col de), 4.
— (vue du col de), 124.
— (massif de), 156.
Palabres (les), 146.
Palmier à huile (le), 183
— rondier, 87.
Pangolin (le), 88.
Panthère (la), 163.
Papayer (le), 104.
Papyrus (le), 173, 205.
Paresse nègre, 182.
Parures indigènes, 162
Pavillon du gouverneur général à Boma, 186.
Paye (La), sur la ligne, 108.
Pêche au Congo (la), 26, 56, 90.
Peintures, 7.
Perdrix rouges, 54.
Pères français (les), 110, 125, 135, 207.
Perfectibilité des nègres, 2, 90, 131.
Perles, 163, 182
Petite vérole, 158.
Peuplades du Kassai (les), 90, 98.
Phacochère africain (le), 16.
Pintade (la), 182.
Pipe indigène (une), 96.
Plectropterus gambensis (le), 220.
Pogge (le docteur), 91.
Poison, 158, 175, 183.
Poissons du Congo, 26, 56, 170, 174, 175.
Poissons du Lualaba, 167.
— du Tanganika, 126, 134.
— (les) et la pêche, 170.
Police (un corps de), 137.
Pombé (le), 117.
Pondene (la), 60,
— (pont de la), 180.
Pont de la Kibueza, 188.
— de la Mia, 152.
— de la Mpozo, 84.
— de la Pondene, 180.
— du ravin de la Chute, 69.
— — des Eaux-Bonnes, 20.
— — du Sommeil, 28, 116
Ponts en fer, 60, 68, 84, 124, 212.
Pont indigène (un), 101, 102.
Popelin (le capitaine), 129.
Population du Congo. Densité, 90.
Porc épic (le), 72.
Pori (un), 118.
Port de Matadi (le), 45.
Porteurs, 22, 85, 102.
Portugal. Démonstration du roi de — à l'égard des explorateurs du Katanga, 80
Posho (le), 22, 31.
Poudre (la), 103.
Prairies, 75.
Presbytère (le) à Boma, 186.
Pterocarpus santalinoïde (le), 202.

Randabel (le Père), 125, 133.
Ravages de Msiri, 197.
Ravin dans le massif de Palaballa, 156.
— de la Chute, 168.
— de Pondene, 60.
— des Eaux-Bonnes, 20.
— du Diable, 124.
— du Sommeil, 28, 116.
Razzias (les), 151.
Recrutement d'ouvriers pour le chemin de fer du Congo, 100.

Reichardt (Paul), 125.
Religion nègre, 90, 98, 131.
Renommée chez les indigènes (la), 122.
Richesse du sol, 159.
— des indigènes, 210.
Riz (le), 91,
Robinson (Th.), 6, 39.
Roches branlantes, 36.
Route africaine (une), 30.
— de Bagamoyo à Ujiji (la), 103.
Routes vers Bunkeia, 175.
Routine des indigènes, 23, 79, 157.
Ruanda (le), 157.
Rudifwa (la), 149.
Ruga-Ruga (les), 86, 151, 206.
Ruizi (la), 183.
Rumaliza, 139, 142, 143, 167.
Rumbi, 119, 142.
— (le mont), 149.

Sacrifices humains, 107.
Sadzot, 44
Salampu (vue générale du camp de), 164.
Sanga, 106.
Sangliers du Congo, 16.
Sankuru (le), 2.
Scorpions, 40.
Sefu, 138.
Sel (le), 154
Senhor Coïmbra, 197.
Serpents indigènes, 183.
Service sanitaire au Congo (le), 9, 121.
Sewa Hadji, 47.
Shanu, 140.
Sharpe (l'expédition), 197.
Singes du Congo, 120, 136, 168.
Sœurs de charité au Congo (les), 114
Sœur Marie-Christine, 57,
Soldats soudanais, 29.
Sorciers indigènes, 72, 123, 152, 173.
Sorgho (le), 23.
Souverain indigène (un), 131.
Stairs (le capitaine), 5, 13, 21, 25, 29, 37, 46, 53, 61, 70, 78, 85, 94, 101, 107, 109, 117, 125, 133, 142, 149, 157, 166, 173, 181, 197, 205, 213.
Stanley (portrait), frontispice.
Stanley-Falls (le bétail aux), 74.
— (la station), 81, 139.
Stanley-Pool (le), 92, 93.
Steamers (chauffage des), 18.
Steamers du haut Congo, 34.
Stephenson (route), 207, 213.
Storms, 134.
Strauch (le général), 41.
Superstitions indigènes, 23, 72, 88, 99, 130, 152, 159, 162, 175.
Swan, 190.

Tabora, 30, 101.
— (le marché de), 103.
Tambours (les), 152.
Tanganika (le), 119.
— (Poissons du), 56.
— (étymologie du mot), 126.
— (régime du lac), 126.
— (le pays à l'est du), 118.
— (le pays à l'ouest du), 206.
— (ilots du), 133.
— (habitants des rives du lac), 143.
Tappenbeck, 99.
Tatouages, 90, 91, 99, 117, 131.
Teintures indigènes, 202.
Télégraphie au Congo (la), 185.
Tembe (un), 135.
Température (la), 150.
Termites, 140.
Têtards du Tanganika, 207.
Thompson, 190
Tippo-Tip, 167, 169.
Tireka, 86.
Tissus indigènes, 134, 158, 202, 210.
Tobback (le capitaine), 138.
Toilette nègre, 7, 72.
Toitures coniques des villages des bords de l'Aruwimi, 3.
Tornade (une), 59.
Traite (la), 48, 63
— (Moyens de l'enrayer), 151
Transport dans la région des Chutes, 42, 145.
Travailleurs du chemin de fer, 100, 165.
Tremblement de terre, 118.
Tribu africaine. Son histoire, 86.
Trophée de crânes humains à Bunkeia, 191.
Tsetsé (la), 207.
Type nègre de l'Afrique centrale, 158.

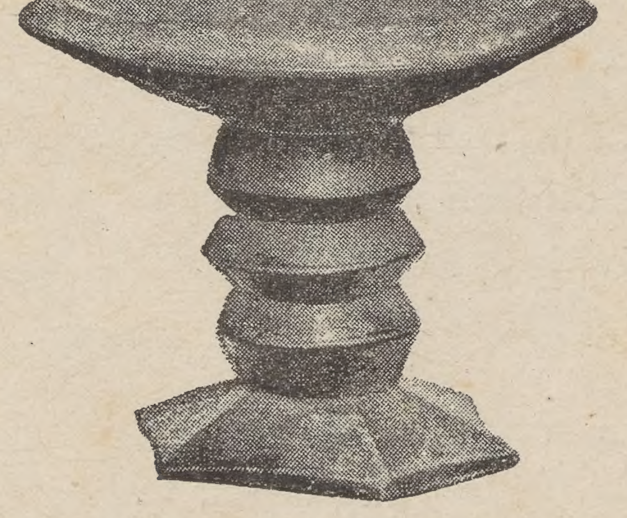
Ubangi (région de l'), 50.
Uelle (région de l'), 64.
— (nègres de l'), 66.
— (le bétail dans le bassin de l'), 74.
Ugogo (l'), 61.
Ulff, 75.
Unkeia (l'), 198.
Unyaniembe, 30, 101.
Upandi (l'), 22, 31.
Urua (l') 149, 154, 157.
Uturutu, 150, 158, 181, 214.

Van den Heuvel (le docteur), 9.
Van de Velde (le capitaine L.), 208.
Van Gèle (le commandant), 186.
Van Mons, 27, 34.
Van Neuss (Hubert), 73.
Végétariens, 148.
Végétation à la côte occidentale d'Afrique, 15.
Vent (le), 58
Vêtements indigènes, 90, 99, 158, 202, 212.
Vicente, 215.
Vigne (la), 192.
Villages indigènes, 2, 3, 10, 64, 91, 99, 110, 111, 130, 131.
Vin indigène (le), 98, 176.
Voleurs des caravanes, 175.
— indigènes, 87, 102.

Wagalla (les), 117.
Wagogo (les), 54, 61, 70, 78.
Wamarungu (les), 143.
Wangwana (les), 150
Wanyamwezi (les), 47, 61, 63, 78, 94, 159, 206.
— (caravanes), 54.
Warua (les), 182.
Wasanga (les), 86, 183.
Wa-umbwa (les), 167.
Waterbok ou antilope d'eau, 184.
Wathen (mission de), 185.
Weyns (le capitaine), 60, 76, 77, 116, 124, 132, 137, 141, 148, 178, 196.
Widabird ou Grande Veuve du Paradis, 107.
Wissmann (le major), 74.
Wolf (le docteur), 99.

Yambuya, 3.

Zambèze (la route du), 102.
Zanzibar, 5, 13.
— (types de), 21.
Zanzibarites, 6, 21, 142.



Escabeau Niam-Niam.